L'auteur. Stefano Lusito, né à Gênes en 1992, locuteur en génois, est un chercheur en linguistique et littérature ligures, domaines auxquels il a consacré de nombreux essais et articles parus dans des revues italiennes et internationales, ainsi que dans des ouvrages collectifs. Ancien collaborateur du projet *GEPHRAS* mené à l'université d'Innsbruck, l'auteur a publié également un dictionnaire italien-génois (*Dizionario italiano-genovese*, 2022) et, tout récemment, la réédition critique d'une comédie transposée en génois au XVIII[e] siècle par Stefano De Franchi à partir du Médecin malgré lui de Molière (*Ro mêgo per força*, 2023). Il est membre correspondant de l'Académie des Langues Dialectales de Monaco.

Le monégasque est l'idiome ligure parlé traditionnellement en principauté de Monaco, idiome ayant une proximité linguistique avec les parlers de la bande côtière entre Vintimille et Sanremo. La langue génoise fut importée à Monaco au Moyen Âge lorsqu'en juin 1215 les Génois construisirent une citadelle et un bourg sur le Rocher. Elle évolua ensuite, par contact avec les parlers ligures proches, en un idiome à part, à savoir le monégasque, cela au moment où le Rocher était disputé entre Gênes et les Grimaldi, lesquels s'installèrent définitivement à Monaco en 1419. Resté une langue presque exclusivement orale jusqu'aux premières décennies du vingtième siècle, le monégasque a connu depuis lors une forte revalorisation avec le soutien du Gouvernement Princier, aboutissant à sa reconnaissance comme l'un des éléments de l'identité culturelle des Monégasques et patrimoine immatériel à préserver.

Cet ouvrage offre pour la première fois une synthèse de la littérature en monégasque, inaugurée en 1927 par la publication du poème *A legenda de santa Devota* de Louis Notari (1879-1961). Ces pages illustrent aussi l'emploi du monégasque depuis ces dernières années dans des domaines aussi variés que la prose scientifique ou la bande dessinée par exemple. La limitation du monégasque à l'oralité constituait un cas particulier par rapport au génois doté d'usages écrits continus depuis le XIII[e] siècle. L'enseignement de la langue monégasque dans le milieu scolaire depuis 1976, enseignement décidé par S.A.S. le prince Rainier III, a fortement contribué à sa reconnaissance et sa valorisation. La normalisation graphique, grammaticale et lexicale du monégasque, sanctionnée par une « Commission pour la langue monégasque » active dès 1982, participe à une harmonisation indispensable de l'écrit.

Cette étude scientifique est divisée en trois sections, destinées à illustrer respectivement les quelques témoignages pré-littéraires du monégasque, les textes littéraires au sens strict du terme, et l'usage actuel de la langue dans d'autres domaines écrits, y compris ceux qui concernent sa présence dans le paysage linguistique de la principauté. Chacune de ces sections est introduite par un bref cadre historique qui permet au lecteur de contextualiser les morceaux de texte choisis, mis en perspective avec les événements politiques et culturels qui ont affecté Monaco aux différentes époques. Chaque texte est accompagné d'un commentaire critique, précédé d'éléments biographiques sur chacun des auteurs.

Grâce à cette approche, l'ouvrage donne une image temporelle des processus qui, au cours des cent dernières années, ont conduit à la remise en valeur du monégasque. Cette évolution a donné à la langue monégasque, jusqu'alors réduite à un patois peu prestigieux, un statut de langue dialectale affirmée, élément de l'identité nationale de Monaco.

Ouvrage publié avec la participation de la SOGEDA (Monaco)

SOGEDA
MONACO

PRINCIPAUTÉ DE MONACO
ACADÉMIE DES LANGUES DIALECTALES

www.ald-monaco.org

9 782487 557000

Prix : 25€

Stefano Lusito - Anthologie de la littérature et de l'usage écrit du monégasque

Editions
EGC
Monaco
2024

Stefano Lusito

Anthologie de la littérature et de l'usage écrit du monégasque



Préface de S.A.S. le prince Albert II de Monaco

Editions EGC Monaco
2024

Stefano Lusito

Anthologie de la littérature et de l'usage écrit du monégasque

Photo de couverture : vue panoramique du quartier de Monte-Carlo en 2024 (photo Gilbert Treille)



In Memoriam

S.A.S. le prince Rainier III

Palais de Monaco

Mars 2024

« *La langue est le signe principal d'une nationalité* », écrivait l'historien Jules Michelet à la fin du XIXe siècle. Si l'on peut même dire avec lui que « *l'histoire de France commence avec la langue française* », il serait aventureux de transposer sans nuance l'axiome à la Principauté.

En effet, bien après que le Rocher est entré dans l'histoire, au début du XIIIe siècle, c'est la sédimentation des âges et des populations qui a progressivement façonné, à partir de ses racines génoises, notre si particulière langue dialectale monégasque.

Si la mise en écrit est tardive à Monaco, c'est que notre langue est née dans la rue, sur la Roca, et a formé un creuset autour duquel une identité particulière a émergé, entre les deux grandes langues nationales écrites voisines, l'italien et le français.

La littérature produite depuis 1927 a permis de sauver la langue d'une inéluctable disparition, du fait de la diminution progressive des locuteurs et de leur dilution dans un environnement de plus en plus cosmopolite. La traduction de notre hymne national en monégasque a sacralisé l'existence du dialecte, et son enseignement obligatoire à l'école depuis 1976 a redonné vie à la pratique. Aujourd'hui, la visibilité de la langue est retrouvée, ses usages sont multipliés.

Comme mon père le Prince Rainier III, qui est à l'origine de la fondation de l'Académie des langues dialectales, je suis attaché à toutes les initiatives qui concourent à maintenir et à valoriser les signes majeurs et les symboles forts du particularisme monégasque.

Je sais donc particulièrement gré à Stefano LUSITO, jeune chercheur génois, de s'être penché sur les différents témoignages écrits du dialecte de la Principauté, non pas comme un archéologue des civilisations disparues, mais comme un observateur du vivant.



Introduction

Parmi les pays d'Europe, la principauté de Monaco peut se vanter d'un éventail de caractéristiques qui lui confèrent une originalité toute particulière. Ces facteurs dépassent la capacité singulière d'avoir réussi à maintenir son indépendance politique au sein d'une seule maison régnante depuis le bas Moyen Âge jusqu'à aujourd'hui : ce sont en fait surtout les événements historiques qui ont contribué de manière répétée à façonner l'identité du micro-État méditerranéen. Ceux-ci se réfèrent principalement à la fondation génoise et à la première conquête « mythique » par la faction guelfe des Grimaldi au XIII^e^ siècle ainsi qu'aux événements de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, qui ont transformé la minuscule principauté – dépossédée des territoires de Menton et de Roquebrune, administrés pendant des siècles – d'un village d'agriculteurs perché sur une falaise abrupte surplombant la mer en une capitale du luxe et un pôle d'attraction pour la haute société internationale.

Aujourd'hui, la principauté de Monaco est non seulement, avec ses cent-trente-neuf nationalités, le pays le plus cosmopolite du monde (bien qu'il soit le deuxième plus petit après la Cité du Vatican), mais aussi celui dont le revenu par habitant est le plus élevé. Un État moderne et à l'avant-garde, mais en même temps conscient et soucieux de ses racines et de son patrimoine culturel historique.

Parmi les nombreux facteurs de singularité de Monaco figure sa langue traditionnelle, intimement liées aux origines liguriennes de l'ancienne population de la ville ; une langue qui était en fait à peine attestée avant le siècle dernier, lorsqu'on prévoyait son extinction définitive en raison de l'évolution démographique rapide qui s'était produite dans le pays entre le XIX^e^ et le XX^e^ siècle. Ce fut précisément cette circonstance qui motiva le besoin de documenter l'idiome local à travers une production écrite de nature « littéraire », dont les origines furent consacrées en 1927 avec la publication du poème *A legenda de santa Devota* de Louis Notari, considéré aujourd'hui comme l'une des plus influentes personnalités de l'érudition locale monégasque du siècle dernier.

Au-delà du phénomène en soi, la naissance et le développement d'une production écrite en monégasque dans le sillage d'une « tradition » spécifique – elle-même influencée par des suggestions extra-locales et liée à celles qui prenaient forme dans l'aire intémélienne hors du micro-État et de l'autre côté de la frontière italienne – méritent aussi et surtout l'attention pour l'importance qu'ils ont eue dans la caractérisation du visage actuel de la principauté. Depuis plusieurs décennies, en effet, les institutions du pays – ayant reconnu la valeur du code local comme élément inaliénable de son spécificité culturelle – ont adopté des mesures concrètes pour en assurer une certaine visibilité dans la sphère publique et pour en diffuser la connaissance auprès des jeunes générations, en instaurant son enseignement dans le milieu scolaire.

Malgré le prestige considérable acquis par la langue au cours du siècle écoulé (et des cinquante dernières années en particulier), un profil unitaire et « critique » des usages écrits du monégasque faisait encore défaut. Cette lacune est devenue de plus en plus significative au fur et à mesure que les études ont progressé sur le contexte historique et le développement de la littérature non seulement en langue génoise, mais aussi dans les variétés ligures locales et périphériques. Aujourd'hui encore, en effet, les informations sur les origines, les auteurs et les thèmes liés à l'expression écrite en monégasque – aussi jeune et récente soit-elle – ne sont qu'assez restreintes, en raison également de la très faible disponibilité des sources et des textes en dehors des frontières de la principauté.

Cet ouvrage vise donc à pallier ce manque en offrant, pour la première fois, un aperçu des phénomènes et des sujets évoqués. Il s'agit, bien entendu, d'un travail de synthèse qui, à l'exception des très rares textes pré-littéraires, renonce aux discussions philologiques pour se concentrer sur le contenu, le sens et le contexte de rédaction des écrits considérés.

Autant la méthodologie adoptée dans ce travail et les évaluations proposées à l'occasion se veulent aussi objectives que possible et exemptes de toute composante « militante », la collecte et l'étude des textes sont réalisées par une personne qui suit avec un intérêt particulier – également en vertu de son origine géographique et de son bagage linguistique – les processus de revalorisation touchant la langue locale à Monaco. J'espère donc que ces pages ne seront pas interprétées comme l'ingérence d'un « étranger » dans des affaires strictement locales qui ne le concernent pas personnellement ; au contraire, elles se veulent un témoignage de curiosité et d'enthousiasme envers une société qui se montre attentive au destin de son patrimoine culturel d'origine. Mon souhait est que les petites étapes décrites dans ce travail ne représentent pas des fractions d'un court chemin déjà accompli, mais plutôt le début d'un voyage encore très long et plein de développements nouveaux et passionnants.

Gênes, le 20 octobre 2023



La maison des Grimaldi, originaire de Gênes, règne sur le Rocher de Monaco de façon continue depuis 1419. *Gênes au XV^e siècle*, gravure tirée de Hartmann Schedel, *Liber chronicarum*, 1493.

Avant-propos

Principes et méthodologie

Cet ouvrage vise d'une part à retracer l'histoire du monégasque en tant que code écrit, et de l'autre à offrir un aperçu raisonné et commenté des textes publiés à ce jour ou dont nous avons connaissance.

Les très rares textes de la période pré-littéraire seront présentés en tentant de fournir des informations qui puissent rendre compte, dans la mesure du possible, des éléments du faciès idiomatique de l'époque. Ce sera donc la seule partie du travail où des discussions purement linguistiques seront abordées, quoique de manière assez générale et sans particularisme excessif ; pour des informations plus détaillées sur ces aspects, le lecteur pourra se reporter aux références citées dans la bibliographie.

L'essentiel du travail portera sur les textes en monégasque relatifs à l'utilisation récente de la langue à la fois comme instrument d'expression artistique dans la sphère littéraire et comme code écrit destiné à l'usage public. En ce qui concerne ce domaine spécifique, il s'agira de tracer le profil des auteurs qui se sont consacrés à l'écriture dans cet idiome et de leurs ouvrages. Le choix des morceaux rassemblés dans l'anthologie repose sur la tentative de donner une image aussi complète que possible des thèmes abordés par chaque auteur, en privilégiant les œuvres ou les textes les plus représentatifs du style ou de la psychologie de chacun d'eux et en mettant l'accent en particulier sur les caractéristiques qui peuvent en quelque sorte caractériser la littérature d'expression monégasque de façon originale. Étant donné l'étroitesse objective des œuvres et des textes, il a semblé préférable de proposer une indexation par auteur plutôt que par genre textuel (poésie, prose, théâtre), de manière à montrer également la progression chronologique des contenus et des phénomènes décrits. Sauf indication contraire, les traductions en français sont toujours tirées des ouvrages cités relatifs aux textes eux-mêmes.

Le volume se termine par quelques considérations sur l'usage écrit du monégasque au-delà de la sphère littéraire proprement dite, ce qui inclut la présence actuelle de la langue dans le domaine de la toponomastique, la prose mémorielle récente publiée sur certaines chaînes d'information et la traduction d'ouvrages pour enfants à des fins principalement didactiques.

Données de base sur l'histoire de la principauté de Monaco

Le territoire de l'actuelle principauté de Monaco, situé à l'extrémité occidentale des Alpes-Maritimes et caractérisé par une orographie particulièrement accidentée, se développe autour d'un petit amphithéâtre naturel face à la mer, bordé au midi par la falaise abrupte du Rocher, haute d'une soixantaine de mètres, et à l'est par le plateau des Spélugues.

Habité dès les premiers temps de la préhistoire, le territoire de Monaco fut affecté par la pénétration des Ligures aux alentours du troisième millénaire avant notre ère. Bien visité par les Grecs, qui nommèrent le site « Port d'Hercule », Monaco fut conquis par les Romains à la suite de la longue et difficile campagne de soumission des Ligures, qui commença au IIe siècle avant J.-C. et se termina en 14 avant J.-C. sous l'empire d'Auguste, lorsque le territoire fut inclus dans la province romaine des Alpes-Maritimes. Monaco, par son port, fut un lieu de passage comme en témoignent les preuves écrites (notamment celles d'écrivains du Ier siècle avant J.-C. tels que Strabon et Pline) et les nombreuses pièces de monnaie datant du Ier au IVe siècle de notre ère. Sous la domination romaine le territoire de La Condamine fut occupé par un établissement agricole dépendant peut-être des Aemili de Vintimille.

Par manque de documents, la période entre le Ve siècle et le Moyen Âge reste méconnue. Dès le XIe siècle au moins, le Rocher appartenait à l'abbaye bénédictine de Saint-Pons de Nice et à la communauté de Peille. Suite à l'affaiblissement du pouvoir direct du Saint-Empire romain germanique, Monaco se retrouva coincé entre la zone concernée par l'expansionnisme de la Commune de Gênes et les territoires appartenant au comte de Provence. Déjà en 1162, l'empereur Frédéric Ier Barberousse avait cependant reconnu l'autorité de Gênes sur l'arc côtier ligure de Monaco à Portovenere ; une prérogative confirmée en 1191 par Henri VI, qui accorda aux Génois la propriété de la forteresse et du port de Monaco et l'autorisation d'y bâtir un château.

Malgré les revendications du comte de Provence qui avait tenté d'inféoder Monaco à un membre de sa famille en 1209, les Génois occupèrent le Rocher et le port de Monaco en juin 1215 sous le commandement de Fulco de Castello et commencèrent à construire une fortification sur le Rocher. Au même moment, le premier peuplement génois de la place forte eut lieu, favorisé par les privilèges fiscaux spéciaux accordés aux nouveaux résidents.

Au cours des dernières années du siècle (en 1297, selon la date donnée cent ans après les événements par l'annaliste Giorgio Stella), le site fut conquis pour la première fois par la faction guelfe des Grimaldi, expulsée de la capitale ligure à la suite d'un coup d'État manqué visant à prendre le contrôle du gouvernement municipal aux dépens des Gibelins dirigés par les Doria et les Spinola. Dès lors, le contrôle de Monaco revint à plusieurs reprises à la Commune de Gênes, puis aux Grimaldi au cours d'une série d'événements très agités. Déjà revenu sous le

contrôle de la Commune en 1301, le site fut reconquis en 1317 par la maison guelfe, qui y exerça le pouvoir pendant exactement dix ans avant de rendre le lieu à la famille Spinola. En 1331, grâce à l'intervention de Robert d'Anjou, le site revient à nouveau aux mains des Grimaldi, pour repasser sous contrôle génois en 1357 ; il faudra attendre l'année 1419 pour que la dynastie des Guelfes se stabilise sur la place forte monégasque.

Déjà au siècle précédent, les Grimaldi avaient acquis de leurs deniers Menton (en 1348) et Roquebrune (en 1355), de sorte qu'à partir du XV^e^ siècle, les possessions des Grimaldi acquièrent la physionomie qu'elles conserveront jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle. Dans la seconde moitié du XV^e^ siècle, une crise dynastique potentiellement fatale pour l'indépendance du pays fut contournée par Lambert Grimaldi (mort en 1494) qui, bien que reconnu comme seigneur de Monaco, Roquebrune et Menton, décida d'inféoder ces deux derniers territoires à la dynastie savoyarde, afin de s'en assurer la protection. Par la suite, ce personnage sut habilement s'insérer d'abord dans la lutte entre Charles V d'Anjou (allié au roi français Louis XI) contre le duc de Lorraine, puis, une fois la Provence passée à la France, comme allié de Charles VIII, en offrant Monaco comme avant-poste naval pour les expéditions françaises visant à reconquérir Naples. Ainsi, en 1489, le monarque français reconnaissait la pleine indépendance de Monaco, la défendant de fait contre les prétentions de Gênes. La puissance maritime italienne renoncera définitivement au contrôle de Monaco après l'échec du siège mené entre décembre 1506 et mars 1507.

Malgré tout cela, la situation politique de Monaco dans les premières décennies du XVI^e^ siècle sera marquée par une stabilité politique troublée. Ayant cessé d'être en phase avec les monarques français et souhaitant profiter de la nouvelle situation politique en vigueur au niveau international, le seigneur Augustin Grimaldi (1523-1532) entama des négociations avec l'empereur d'Espagne Charles Quint afin d'obtenir sa protection, sanctionnée ensuite par le traité de Burgos (1524).

Même si cette condition impliquait essentiellement un contrôle de la seigneurie monégasque par la puissance ibérique (renforcée à partir de 1606 par l'installation d'une garnison militaire espagnole pour défendre les territoires des Grimaldi contre les prétentions de la Maison de Savoie), les seigneurs de Monaco adoptèrent à partir de 1612 le titre de « prince » ; la seigneurie du Rocher se préparait ainsi à devenir une monarchie, sur le modèle de la France et des autres monarchies européennes de la même époque. À la suite de la rivalité entre Espagne et France après la guerre de Trente Ans, et dans un contexte d'ingérence espagnole renouvelée, c'est vers la France que Monaco se tourna pour obtenir sa protection. Ainsi, en 1641, avec la signature du traité de Péronne, la garnison espagnole fut expulsée manu militari et remplacée par une française.

Dans la première moitié du siècle suivant, la mort subite de la princesse Louise Hippolyte (1731), qui avait succédé à son père Antoine I^er^ (1701-1731) en l'absence d'héritiers mâles, ouvrit une nouvelle crise dynastique. Son époux Jacques de Goyon-Matignon, devenu régent au nom de son fils mineur, laissa le pouvoir à son fils Honoré III (1731-1795), alors âgé de 13 ans.

Après la proclamation de la République française, le prince de Monaco fut déchu et les trois possessions des Grimaldi annexées à la France (1793). Toutes les collections d'art et les biens de la famille princière furent vendus aux enchères, tandis que le palais était transformé en hôpital, puis en maison d'accueil pour les pauvres. Sous le nouveau nom de « Fort-Hercule », Monaco suivit le sort de l'État français jusqu'en 1814, date à laquelle la souveraineté des Grimaldi fut reconnue et restaurée lors du Congrès de Vienne. L'année suivante, la protection française sanctionnée par le traité de Péronne fut transférée au royaume de Sardaigne.

Le gouvernement du nouveau prince Honoré V (1819-1841) se caractérisa par une politique fortement dirigiste et une pression fiscale renouvelée ; en 1821, dans le sillage des mouvements libéraux qui se produisaient en Italie et en Espagne, les premiers mouvements de protestation eurent lieu à Menton (alors le centre économique du pays), que le souverain parvint néanmoins à réprimer. À la mort du prince en 1841, la politique d'Honoré V fut poursuivie par son frère Florestan I^er^, qui négligea les demandes renouvelées de la population mentonnaise en faveur d'une baisse des impôts et d'une politique plus libérale. Ainsi, en mars 1848, Menton et Roquebrune se déclarèrent « villes libres » en se plaçant sous la protection du roi de Sardaigne, qui détenait encore les droits féodaux sur les deux territoires ; ceux-ci passeront définitivement à la France en 1860, ainsi que l'ensemble du comté de Nice et la Savoie.

Suite à ces événements, le territoire de la principauté se trouva réduit des neuf dixièmes de son ancienne superficie, ayant perdu l'important arrière-pays agricole qui constituait la base économique des deux villes et, par conséquent, de l'État monégasque lui-même. Pour faire face à l'impossibilité de maintenir une économie basée sur les ressources d'origine locale, le prince Charles III (1856-1889) décida de transformer le petit village monégasque en une destination touristique d'élite. À partir des années 1860, le besoin de main d'œuvre locale pour la construction des nouveaux hôtels et équipements de loisirs attire un nombre important de travailleurs étrangers ; la principauté connut ainsi en quelques décennies une croissance démographique soudaine et explosive qui modifia radicalement le visage urbain de la petite ville. C'est à cette époque que furent réalisés de grands travaux architecturaux, comme la nouvelle église Sainte-Dévote (1870-1871, édifiée sur l'emplacement de l'ancienne chapelle), l'abbatiale (construite à partir de 1874), devenue cathédrale en 1887 et inaugurée en 1911(réalisée en démolissant l'ancienne église Saint-Nicolas) et l'audacieux Musée Océanographique (1899-1910, bâti sur l'éperon rocheux du Rocher surplombant la mer).

La relance effective de l'économie n'empêcha pas le développement d'un mécontentement croissant de la population locale dû à la stagnation du chômage, à la mauvaise réputation internationale de la principauté et surtout au sentiment d'être mal représentée par les institutions. En 1911, à la suite d'une série de manifestations de rue vigoureuses qui menaçaient même de renverser la forme de l'État au profit d'une république, le prince Albert Ier modifia quelque peu le régime monarchique en promulguant une ordonnance souveraine portant organisation constitutionnelle de la principauté : le prince nommait le chef du Gouvernement (appelé gouverneur), tous les hauts fonctionnaires de l'Etat et accordait une représentation nationale des Monégasques à travers un Conseil National aux pouvoirs limités. Après la Première Guerre mondiale, face à l'inquiétude de la France de voir le trône de Monaco pouvant être occupé par un prince de nationalité allemande (le prince héréditaire Louis étant alors célibataire et l'héritier présumé étant Guillaume de Wurtemberg, fils du duc d'Urach), de nouvelles négociations eurent lieu entre la France et Monaco. La France garantissait l'indépendance et la défense de la principauté ; en contrepartie, elle était assurée qu'en cas de crise dynastique, le territoire monégasque ne pourrait être aliéné à aucun autre pays que la France elle-même.

Les événements de la Seconde Guerre mondiale ne manquèrent pas d'avoir de fortes répercussions sur Monaco, qui fut occupé par les forces armées italiennes (1942) puis allemandes (1943). Sous le règne du prince Rainier III (1949-2005) le pays connut un nouvel essor, caractérisé par la relance de l'industrie touristique, la diversification des activités économiques et un développement immobilier important. Face au besoin de terrains constructibles supplémentaires, entre les années 1960 et 1970 la surface habitable de la principauté fut augmentée d'un quart par prélèvement d'espace sur la mer, ce qui se traduisit notamment par la construction du nouveau quartier de Fontvieille, puis par l'extension en mer du Larvotto. Au début des années 1960, la position internationale croissante de la principauté en tant que paradis fiscal entraîna une grave crise diplomatique avec la France, qui fut résolue en 1963 par une série d'accords réglementant bilatéralement l'imposition des citoyens français ayant des capitaux déposés à Monaco. Cette mesure législative faisait suite à la promulgation de la nouvelle constitution du pays (1962) qui modifiait les prérogatives des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire. Parallèlement, l'image glamour de la principauté se voyait renforcée par le mariage du prince avec l'actrice américaine Grace Kelly (1929-1982).

Depuis 1993, la principauté de Monaco est membre des Nations Unies et, bien qu'elle ne soit pas membre de l'Union Européenne, elle s'est alignée sur la politique économique et douanière de l'Europe en adoptant également l'euro. En 2004, après de nombreuses négociations et une modification de la loi électorale, la principauté de Monaco a également adhéré au Conseil de l'Europe.

Au printemps 2005, l'état de santé de Rainier III devient critique et son fils Albert II (né en 1958) lui succède. En 2011, le monarque a épousé l'ex-athlète et mannequin zimbabwéenne Charlène Wittstock ; en 2014, la succession au trône a été assurée par la naissance du prince héréditaire Jacques.

Le monégasque dans le domaine des langues romanes

Importé de Ligurie entre le XIIIe et le XVe siècle, suite à la fondation de la colonie génoise primitive sur le Rocher et aux repeuplements qui eurent lieu à plusieurs reprises après sa conquête par les Grimaldi, le monégasque est une variété romane appartenant au groupe ligure, dont il partage tous les principaux traits linguistiques.

Les parlers liguriens se caractérisent de manière particulièrement originale au sein des variétés italo-romanes, en raison de leur position transitoire entre les variétés effectivement « septentrionales » et celles du centre-sud de la péninsule, auxquelles appartient l'italien lui-même. Cette spécificité résulte en premier lieu de la présence simultanée de facteurs à la fois de conservatisme et d'innovation par rapport au contexte de l'Italie du Nord.

En consonance avec les autres variétés romanes de l'Italie du Nord, les parlers ligures présentent la lénition de -C- intervocalique (AMĪCU[M] › *amigu* 'ami'), mutent les liens latins (-)CL- et (-)GL- en (-)[t͡ʃ]- et (-)[d͡ʒ]- (CLAMĀRE › *ciamà* 'appeler', GLANDA[M] › *gianda* 'gland') et simplifient les voyelles géminées (CABALLU[M] › *cavalu* 'cheval') ; mais contrairement à celles-là, ils conservent les voyelles dans le corps et à la fin des mots (dans ce dernier cas sauf après -L-, -N- et -R-) et innovent à travers la palatalisation des liens latins (-)BL-, (-)FL- et (-)PL- (*BLASTEMMA[M] › *giastema* 'blasphème', FLAMMA[M] › *sciama* 'flamme', PLŎVĔRE › *ciœve* 'pleuvoir') et la perte des consonnes dentales intervocaliques, comme conséquence extrême de son lénition (CANTĀTU[M] › *cantau* 'chanté', PESCATŌRE[M] › *pescaù* 'pêcheur', *SALVATICU[M] › *sarvàigu* 'sauvage'). La morphologie nominale et verbale, par contre, est plutôt en consonance avec l'italien et les variétés centrales et méridionales de la péninsule italienne. Alors que dans les parlers piémontais, lombards et émiliens les substantifs perdent généralement leur désinence plurielle, celle-ci est maintenue de manière stable dans les variétés ligures (*aujelu* 'oiseau' › *aujeli* 'oiseaux', *fiyȧ* 'enfant' › *fiyœi* 'enfants', *sciura* 'fleur' › *sciure* 'fleurs').

Dans le contexte des variétés ligures, le monégasque appartient en particulier au sous-groupe intémélien côtier, qui outre Monaco comprend *grossō mŏdō* les parlers répartis le long du littoral de Vintimille à Sanremo. Il est donc essentiel de souligner que le monégasque actuel ne dérive pas du génois (si l'on entend par là la variété de la Ligurie centrale), mais résulte justement de l'importation sur place d'un dialecte intémélien de ce type. Comme dans ces variétés, le monégasque présente en effet la terminaison -ĀMUS pour les verbes de la première conjugaison (*mangià*

‘manger’ › *mangiamu* ’nous mangeons’), contrairement aux autres parlers de la région – y compris le génois – qui utilisent -ĒMUS (*mangemu*). Comme les dialectes ruraux actuels de l’aire vintimilloise, le monégasque présente le résultat (-)[d͡ʒ]- des liens (-)GE(-), (-)GI(-), (-)DJ-, (-)J- (*GEMĪRE › *gemì* ‘gémir’, GYRĀRE › *girà* ‘tourner’, JŎCU[M] › *giœgu* ‘jeu’), bien que le résultat (-)[z]- se trouve aussi dans de très nombreux cas (GENŬC[Ŭ]LU[M] › *zenuyu* ‘genou’, *JENUARIU[M] › *zenà* ‘janvier’, JUVENE[M] › *zùvenu* ‘jeune’), étant arrivé à Vintimille par l’influence génoise et peut-être de là à Monaco. Parfois les deux résultats se trouvent en concurrence l’un avec l’autre pour un même mot, comme dans les paires de termes GERR[Ŭ]LU[M] › *gerlu* ~ *zerlu* ‘gerle’ ou JŪNIU[M] › *giügnu* ~ *zügnu* ‘juin’.

Le monégasque lui-même, en raison de sa situation périphérique, présente toutefois des caractéristiques innovantes par rapport aux parlers intéméliens ligures. Si dans ces variétés les liens -CL- et -LJ- évoluent vers -[ʎ]-, en monégasque ils passent ultérieurement à -[j]-: ŏC[Ŭ]LU[M] › *œyu* ‘œuil’, ALLIU[M] › *ayu* ‘ail’ (bien que ce phénomène soit loin d’être inconnu en Ligurie). Le parler du Rocher change également les sons [ø] et [e] (ces derniers uniquement dans certains contextes) en [e] et [ɪ] (*fœgu* [ˈføgu] › [ˈfegu] ‘feu’, *mëse* [ˈmeze] › [ˈmɪze] ‘mois’), intervenant ainsi dans le même cadre phonématique de la langue. Du point de vue morphologique, sont tributaires du provençal les désinences (les premières deux de dérivation savante) -ĀRIU[M] › *-ari* (CALENDĀRIU[M] › *calendari* ‘calendrier’, INVENTĀRIU[M] › *inventari* ‘inventaire’), -ŌRIU[M] › *-ori* (LABORATŌRIU[M] › *laboratori* ‘laboratoire’, REFECTŌRIU[M] › *refetori* ‘réfectoire’) et -ATŌRE[M] › *-àire* (dans des termes tels que *giastemàire* ‘blasphémateur’, *mandulinàire* ‘joueur de mandolin’ ou *pastàire* ‘gâcheur de mortier’). Dans plusieurs cas, ce dernier se trouve en concurrence avec le type ligure *-aù*, ce qui donne lieu à des couples tels que *caciaù* ~ *caciàire* ‘chasseur’ ou *pescaù* ~ *pescàire* ‘pêcheur’.

D’un point de vue lexical, aux éléments indigènes de matrice ligure s’ajoute une composante remarquable provenant du niçois-provençal (tant en vertu de la position géographique de la principauté que de l’immigration des XIX^e^ et XX^e^ siècles) et du français (qui représente le code hégémonique depuis la restauration post-napoléonienne). Là encore, les cas ne sont pas rares où on peut voir comment le terme autochtone (généralement perçu par les locuteurs eux-mêmes comme plus « ancien ») est remplacé par un mot de dérivation niçoise ou provençale : c’est le cas de formes telles que *cugüu* pour *lajertu* ‘maquereau’, *furage* pour *fen* ‘foin’ ou *lugà* pour *fità* ‘louer’.

Note sur la graphie des textes

À l’exception des textes pré-littéraires, fidèlement reproduits selon la graphie utilisée dans les sources citées à chaque fois, tous les textes monégasques ont été normalisés dans l’orthographe établie et reconnue par la Commission pour la langue monégasque, actuellement utilisée dans les milieux para-officiels (par exemple pour les noms de lieux et dans la sphère publique) et dans l’enseignement scolaire. Ce choix est dû à plusieurs facteurs : tout d’abord, au fait que cet ouvrage (à l’exclusion des textes anciens) n’est pas concerné par les discussions philologiques ; ensuite, à la conscience de l’uniformité linguistique des textes littéraires, dont le modèle est encore celui en usage pour la rédaction des textes contemporains ; enfin, malgré la similitude fondamentale entre les graphies du début du XX^e^ siècle et celles d’aujourd’hui, au désir d’éviter que le lecteur ne se sente aliéné si chaque texte devait être fidèlement transcrit selon la graphie dans laquelle il apparaît dans la source originale (qui présente parfois des fluctuations même pour les textes d’un même auteur).

Les critères de transcription suivent les lignes de normalisation spécifiées par Dominique SALVO, *Écrire en monégasque : l’orthographe*, dans *Gênes et la langue génoise : expression de la terre et de la mer, langue d’ici et langue d’ailleurs*, édité par Claude PASSET, Académie des Langues Dialectales / Éditions EGC, Monaco, 2021, pp. 315-326. La seule exception est le marquage des accents toniques, qui sont toujours reproduits au moyen de l’accent grave et non par l’utilisation de la barre verticale, dont la représentation est particulièrement problématique sur les supports informatiques et imprimés.

Prononciation et lecture du monégasque

La graphie du monégasque est largement basée sur celle de l’italien, avec l’ajout de certains symboles diacritiques ou avec certaines solutions spéciales pour les sons non présents dans cette langue.

Comme en italien, ‹*u*› désigne le phone [u] (*mundu* [ˈmũŋdu] ‘monde’), tandis que [y] est rendu par ‹*ü*› (*bülüga* [byˈlyga] ‘bluette’, *nüsciün* [nyˈʃỹŋ] ‘personne’). Les graphèmes ‹*ë*› et ‹*œ*› peuvent avoir des valeurs différentes selon la variante du monégasque : sur le Rocher, ils indiquent [ɪ] et [e], tandis que dans les zones périphériques (par exemple dans le vieux quartier des Moulins), la prononciation est respectivement [e] et [ø]. La réalisation de deux mots tels que *ëra* [ˈsɪa] ~ [ˈseɪa] ‘soir’ et *cœtu* ‘cuit’ [ˈketu] ~ [ˈkøtu] peut donc fluctuer selon l’origine du locuteur. Les autres voyelles sont prononcées à peu près de la même manière qu’en italien, sans distinction phonologique de timbre.

Suivant également le modèle italien, ‹*c*› et ‹*g*› rendent [t͡ʃ] et [d͡ʒ] devant ‹*e*› et ‹*i*› (*cegà* [t͡ʃeˈga] ‘plier’, *ciaciarrada* [t͡ʃat͡ʃaˈʁada] ‘bavardage’, *genòria* [d͡ʒeˈnoɹja] ‘engeance’, *giüverdu* [d͡ʒyˈvɛʁdu] ‘persil’), ‹*ch*› et ‹*gh*› rendent [k] et

[g] devant une ou plusieurs voyelles (*schersu* [ˈskɛʁsu] ‘plaisanterie’, *càrreghi* [ˈkaʁegi] ‘cargaisons’), tandis que ‹*sc(i)*› représente [ʃ] (*cunusce* [kuˈnuʃe] ‘connaître’, *sciùsciu* [ˈʃuʃu] ‘souffle’, *lascià* [laˈʃa] ‘laisser’). Comme en italien et en français, le digramme ‹*gn*› rend le son [ɲ] (*gnaugnà* [ɲauˌˈɲa] ‘miauler’, *giügnu* [ˈdʒ͡yɲu] ‘juin’).

Entre deux voyelles, le graphème ‹*r*› représente [ɹ] (*ancura* [aŋˈkuɹa] ‘encore’), tandis que ‹*rr*› rend un son qui correspond aujourd’hui à [ʁ] en raison de l’influence du français (*terra* [ˈteʁa] ‘terre’, *carrùgiu* [kaˈʁud͡ʒu] ‘rue’), mais qui autrefois devait être prononcé [r] comme dans les autres variétés ligures. La prononciation de la consonne dans les articles *ru*, *ra*, *ri*, *rë*, aussi élidés, est également [ɹ] (*ru vin* [ɹu ˈvĩŋ] ‘le vin’, *r’amigu* [ɹ aˈmigu] ‘l’ami’), alors que dans tous les autres contextes, elle a aujourd’hui la même valeur qu’en français.

Parmi les voyelles, ‹*s*› rend [z] (*casa* [ˈkaza] ‘maison’, *rasù* [ʁaˈzu] ‘rasoir’), tandis que ‹*ss*› représente [s] (*giaussemìn* [d͡ʒauˌseˈmĩŋ] ‘jasmin’, *passaportu* [pasaˈpɔʁtu] ‘passeport’). Les graphèmes ‹*ç*› et ‹*z*› rendent respectivement [s] et [z] et se retrouvent dans des contextes liés à l’étymologie du mot (*impurtança* [ĩŋpuʁˈtãŋsa] ‘importance’, *duze* [ˈduze] ‘douze’, *zùvenu* [ˈzuvenu] ‘jeune’, *zazünà* [zazyˈna] ‘jeûner’).

Devant une autre consonne, ‹*s*› peut prendre une connotation palato-alvéolaire ; il s’agit d’un caractère de prononciation traditionnel, mais de moins en moins fréquent aujourd’hui. Ainsi, des mots comme *scàngiu* ‘change’, ‘échange’ ou *testa* ‘tête’ peuvent être prononcés indifféremment [ˈskaŋd͡ʒu] ~ [ˈʃkaŋd͡ʒu] et [ˈtɛsta] ~ [ˈtɛʃta].

Le graphème ‹*y*› rend [j] (*suriyu* [suˈɹiju] ‘soleil’, *famiya* [faˈmija] ‘famille’, *ventemiyusu* [veŋtemiˈjuzu] ‘vintimillois’), tandis que ‹*j*› prend la même valeur phonétique qu’en français et représente [ʒ] (*pàije* [ˈpaiʒe] ‘paix’, *deijëna* [deiˈʒɪna] ~ [deiˈʒena] ‘dizaine’).

L’accent graphique est indiqué chaque fois que la voyelle accentuée d’un mot n’est pas l’avant-dernière voyelle graphique. Ainsi, tous les mots non paroxytons (tels que *màrmaru* [ˈmaʁmaɹu] ‘marbre’, *leçiùn* [leˈsjũŋ] ‘leçon’ ou *verità* [veɹiˈta] ‘vérité’), et les mots paroxytoniques qui ont une diphtongue ascendante (tels que *bràija* [ˈbʁaiʒa] ‘braise’ ou *gèija* [ˈdʒ͡eiʒa] ‘église’) portent l’accent graphique.

Bibliographie générale

Compte tenu du caractère du travail, on a choisi de ne pas surcharger le texte du volume avec des références continues à des sujets plus ou moins généraux, dans divers cas vérifiables dans plus d’une source. La bibliographie consultée avant et pendant la rédaction de l’ouvrage est donc listée ci-dessous, divisée en catégories thématiques, auxquelles on renvoie pour toute information complémentaire sur les sujets concernés.

Littérature en monégasque

Pour une vue d’ensemble des sources écrites en monégasque, il faut se référer à l’ouvrage de Claude Passet, « L’écrit en langue monégasque (1927-2018) », *Bibliographie de la langue monégasque*, Académie des Langues Dialectales / Éditions EGC, Monaco, 2019, pp. 20-38 (auquel il faut ajouter les corrections et compléments mis à jour en février 2021 et en février 2023). Au sujet de l’activité de traduction en particulier, voir Pierrette Berengier, « La traduction en monégasque, apport linguistique, importance actuelle et à venir », dans *Gênes et la langue génoise : expression de la terre et de la mer, langue d’ici et langue d’ailleurs*, édité par Claude Passet, Monaco, Académie des Langues Dialectales / Éditions EGC, 2021, pp. 351-358.

En ce qui concerne les données biographiques des auteurs et leur pertinence pour l’histoire culturelle de Monaco, la littérature académique se limite aux contributions de René Stefanelli, « *Sete pueti munegaschi.* Sept poètes monégasques », *Annales Monégasques*, n° 20, 1996, pp. 253-294 (autour de Louis Notari, Marc-Marius Curti, Louis Canis, Lazare Sauvaigo, Louis Frolla, Robert Boisson et Étienne Clerissi) et de Dominique Bon, « Deux érudits monégasques entre Provence et Italie : Louis Notari (1879-1961) et Louis Canis (1891-1973) », *Provence historique*, tome lxix, fascicule 266, juillet-décembre 2019, pp. 481-499.

Un aperçu approfondi des données biographiques de Louis Notari est fourni par Emilio Azaretti, « Luigi Notari. Commemorazione tenuta al museo Bicknell di Bordighera l’11 febbraio 1962 », *Rivista ingauna e intemelia. Nuova serie*, n° 1-2, 16/1961, pp. 1-3, repris par la suite dans *Festival della poesia e della commedia intemelia. Celebrazione del ventennale (1968-87)*, Bordighera, Istituto internazionale di studi liguri, 1987, pp. 179-183. Une biographie détaillée de Louis Canis, écrite par sa fille Adrienne Canis, peut être trouvée dans Louis Canis, *Contes et poèsies*, Monaco, Éditions Pastorelly, 1982, pp. 89-105. Quelques notes biographiques sur Marc-Marius Curti ont été publiées enfin par son neveu, Marc-Jean, *I diti. Les dits de Mar*, édité par Marc-Jean Curti, Monaco, 1991, pp. 7-9. Sur Lazare Sauvaigo, voir notamment le profil tracé par Dominique Bon, « Lazare Sauvaigo (1894-1976) ou l’esprit de Noël », *Monaco. Vivre ma ville* (magazine en ligne de la Mairie de Monaco), rubrique « Patrimoine », n° 76 (décembre 2022 / janvier 2023). Des informations biographiques supplémentaires sur les différents auteurs peuvent parfois être trouvées dans les calendriers (*Calendari munegascu*) publiés depuis 1979 par le Comité National des Traditions Monégasques.

Un encadrement plus approfondi des poèmes de Notari dédiés à Mussolini, notamment dans le contexte de la

participation de l'auteur aux idéaux félibréens, se trouve dans Stefano Lusito, « Due componimenti monegaschi di Louis Notari dedicati a Mussolini », *Intemelion. Cultura e territorio*, n° 27-28, 2021-2022, pp. 83-96.

De précieuses considérations sur les textes en monégasque destinés aux enfants, contextualisés dans la production de ce type en génois et dans les autres variétés ligures, se trouvent dans le récent volume d'Anselmo Roveda, *Letteratura per l'infanzia in genovese e nelle altre parlate della Liguria linguistica. Appunti per uno studio*, Genova, Egnatia, 2022. Approfondissant les considérations contenues dans cet ouvrage, le même auteur s'est ensuite penché sur la littérature monégasque relative aux fables : les résultats de ses recherches peuvent être consultés dans Anselmo Roveda, « La favola nella letteratura monegasca », *Cabirda*, n° 11, 2023.

Littérature en génois et dans les variétés ligures

La référence indispensable en ce qui concerne la littérature en langue génoise et dans les parlers ligures des origines à nos jours est la dernière édition de l'ouvrage historique et anthologique de Fiorenzo Toso, *La letteratura ligure in genovese e nei dialetti locali. Profilo storico e antologia*, Recco, Le Mani, 2009, 7 vols. (des mentions sur la production littéraire en monégasque se trouvent dans le 7e volume aux pp. 35 et 37-39). Les éditions précédentes sont *La letteratura in genovese. Ottocento anni di storia, arte, cultura e lingua in Liguria*, Recco, Le Mani, 1998-2000, 3 vols. (avec des références au monégasque dans le 3e volume aux pp. 155-156 et 158-159) et *Letteratura genovese e ligure. Profilo storico e antologia*, Genova, Marietti, 1989-1991, 6 vols. (voir, pour le monégasque, le 5e volume aux pp. 30 et 122-124 et le 6e aux pp. 26 et 156). Quant à la production poétique entre le siècle dernier et le siècle actuel, on peut consulter Alessandro Guasoni, *Poesia in ligure fra Novecento e Duemila*, Rome, Cofine, 2019, qui ne présente toutefois pas d'auteurs ou de textes de l'aire monégasque.

Quant à la modeste production écrite dans les dialectes parlés à La Spezia et dans les environs, on peut se référer à l'anthologie d'Eugenio Giovando et Piergiorgio Cavallini, *La poesia nel golfo dei poeti. Antologia dialettale spezzina*, La Spezia, Luna Editore, 1998.

On regrette l'absence d'anthologies critiques consacrées à la production écrite dans les dialectes intéméliens : les recueils à ce jour se limitent en effet à une simple sélection de textes généralement dépourvus de commentaires, comme c'est le cas de Massimo Cavalli, *L'àiga d'a scciümàira. Antologia intemelia ad uso delle scuole*, Vintimille, Cumpagnia d'i Ventemigliusi, 1983 ; de l'*Antologia di poesie liguri-intemelie di autori contemporanei*, éditée par Andrea Capano, Renzo Villa et Rita Zanolla, Vintimille, Civica Biblioteca Aprosiana, 1987, pp. 15-72 et du recueil *Prefümi de giargùn. Antologia di versi sanremaschi*, édité par Marilena Vesco, Sanremo, Lo Studiolo, 2022 (ce dernier élargit l'éventail des pièces déjà présentées dans la collection précédente *Dau Stevìn ai puéti d'ancöi. Florilegio di versi dialettali*, éditée par Marilena Vesco, Sanremo, Lo Studiolo, 2012).

Classification et caractéristiques du monégasque

L'ouvrage de référence pour les différents aspects linguistiques du monégasque en tant que langue romane – comprenant des informations précieuses sur les événements et les développements qui l'ont affecté au tournant des XIXe et XXe siècles – est celle de Raymond Arveiller, *Étude sur le parler de Monaco*, Comité National des Traditions Monégasques, Monaco, 1967 ; un résumé des caractéristiques généalogiques du monégasque dans le contexte des parlers ligures, comprenant quelques notes sur la protection de la langue par les institutions de la principauté, est proposé par Fiorenzo Toso, « Nota sul monegasco », dans *Linguistica di aree laterali ed estreme*, édité par Fiorenzo Toso, Le Mani, Recco, pp. 233-240 (précédemment publié sous le même titre dans *Plurilinguismo*, XVII, 2000 [2002], pp. 239-243). Un essai fondamental sur les aspects phonologiques et phonétiques du monégasque – en particulier en ce qui concerne la division en deux sous-variétés principales, celle du Rocher et celle, périphérique, autrefois liée à l'agglomération des Moulins – est celui d'Éliane Mollo, « Les deux parlers de Monaco (application aux voyelles) », [*Actes du*] *6e Colloque de langues dialectales*, Comité National des Traditions Monégasques, Monaco, 1983, pp. 89-97, auquel s'ajoute la contribution de Guy Galassini, « Structures phonologiques, structures morphologiques et aspects sociolinguistiques dans le parler interférenciel de St. Roman (A-M) », *Travaux du Cercle Linguistique de Nice*, 7-8 (1985-1986), pp. 105-127.

La seule référence concernant la grammaire du monégasque reste Louis Frolla, *Grammaire monégasque*, Ministère d'État, Monaco, 1960 (réédité en 2009 par le Comité National des Traditions Monégasques). Pour un lexique général de la langue, voir Louis Frolla, *Dictionnaire monégasque-français*, Ministère d'État, Monaco, 1963 et Louis Barral (avec le concours de Suzanne Simone), *Dictionnaire français-monégasque*, Mairie de Monaco, Monaco, 1983 (les deux ont été réédités en 2004 par le Comité National des Traditions Monégasques). Le contexte de la naissance de ces œuvres peut être lu dans l'essai de Claude Passet, « La langue monégasque : grammaire et dictionnaires. Genèse, éditions, projets », dans *Entr'Actes 2022*, édité par Claude Passet et Inès Igier-Passet, Académie des Langues Dialectales / Éditions EGC, Monaco, 2023, pp. 87-102.

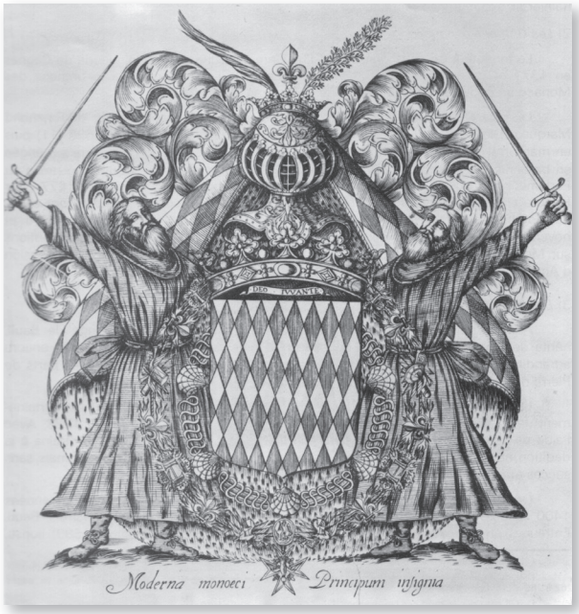
Une compilation plus approfondie de données sur la physionomie archaïque du monégasque, déduites de textes



Selon la tradition, la faction génoise guelfe, sous la conduite de François Grimaldi (dit plus tard Malizia) déguisé en moine, se serait emparée de la forteresse de Monaco le 8 janvier 1297. Cet événement est le mythe fondateur de la dynastie des Grimaldi de Monaco (statue commémorative de François Grimaldi par Kees Verkade, 1997).



Gravure représentant Honoré II, seigneur de Monaco en 1604, qui prit le titre de prince de Monaco en 1612, plaçant ainsi le Rocher sous le régime d'une principauté. Gravure publiée en 1643 dans l'ouvrage de son historiographe Venasque Ferriol, ouvrage intitulé *La liberté glorieuse de Monaco*.



Armoiries des Grimaldi de Monaco sous le prince Honoré II (1604-1662). De chaque côté de l'écu fuselé de gueules et d'argent, figure un moine brandissant une épée pour rappeler l'acte fondateur de 1297.

En novembre 1641 Honoré II chassa la garnison espagnole et plaça ses Etats sous protection française.

Les événements de 1297 et de 1641 ont inspiré des textes en langue monégasque



Armoiries actuelles des princes de Monaco.



Antoine 1er, prince de Monaco (1701-1731). Huile sur toile par Hyacinthe Rigaud (Monaco, Ministère d'Etat).
Antoine 1er fut le premier prince de Monaco à utiliser la langue monégasque dans sa correspondance privée avec ses filles.



S.A.S. le prince Rainier III (1949-2005). Portrait par Torens Llado, 1990 (Photo Gaëtan Luci, Archives du palais princier de Monaco). S.A.S. le prince Rainier III a toujours manifesté un grand intérêt pour la langue et la culture monégasques. En 1974 il inaugura le Musée du Vieux-Monaco situé sur le Rocher. En 1976 il rendit obligatoire l'enseignement de la langue monégasque dans l'enseignement public en principauté. En 1982 il présida la séance inaugurale d'ouverture de l'Académie des Langues Dialectales de Monaco, et la même année fut créée par Ordonnance Souveraine une Commission Nationale pour la langue monégasque.



Portrait officiel de S.A.S. le prince Albert II, 2005 (Photo Gaëtan Luci, Archives du palais princier de Monaco). Dès son accession au trône en 2005, S.A.S. le prince Albert II de Monaco a poursuivi l'œuvre de son père en favorisant la culture monégasque et l'enseignement de la langue monégasque dans le secteur public, enseignement aujourd'hui obligatoire jusqu'en classe de Troisième.

pré-littéraires entre le XV^e^ et le XVIII^e^ siècle et comparées à ceux des parlers ligures actuels (surtout de la région intémélienne), se trouve dans Stefano Lusito, « Dati e problematiche generali per una determinazione delle *facies* pregresse del monegasco », *Lumina. Rivista di linguistica storica e letteratura comparata*, n° 6 (1-2), 2022, pp. 227-248. On renvoit également le lecteur à cette contribution pour un examen ponctuel des sources sur lesquelles se fondent les arguments repris dans ce volume.

Histoire de Monaco

La publication générale la plus récente et la plus complète, accompagnée d'une vaste documentation et d'un impressionnant appareil iconographique, est le volume de Thomas Fouilleron, *Histoire de Monaco*, Direction de l'Éducation Nationale, de la Jeunesse et des Sports, Monaco, 2016[2]. En plus de ce travail, on a consulté les ouvrages de Jacques Freu, René Novella e Jean-Baptiste Robert, *Histoire de Monaco*, Ministère d'État, Monaco, 1986, 2 vols. et de Léon-Honoré Labande, *Histoire de la principauté de Monaco*, Archives du Palais, Monaco et Paris, Éditeur Auguste Picard, 1934.

En ce qui concerne la documentation écrite produite à Monaco du XI^e^ au XV^e^ siècle, voir les volumes de Gustave Saige, *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le quinzième siècle*, I, Imprimerie de Monaco, 1888 ; *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le quinzième siècle*, II, Imprimerie de Monaco, 1890 ; *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le quinzième siècle*, III, Imprimerie de Monaco, 1891 ; *Documents historiques antérieurs au quinzième siècle relatifs à la seigneurie de Monaco et à la maison de Grimaldi*, Imprimerie de Monaco, 1905.

Des données détaillées sur le moment de la naissance du Comité National des Traditions Monégasques, ainsi que sur ses objectifs statutaires et ses initiatives dans les années qui ont suivi sa fondation, peuvent être lues dans *Consulta Ligure delle associazioni per la cultura, le arti, le tradizioni e la difesa dell'ambiente. 1973-1983. 10 anni di attività*, édité par William Piastra, Gênes, Consulta Ligure, pp. 79-83.

Toponomastique

Pour les noms monégasques traditionnels de rues, de places et autres éléments de toponomastique, ainsi que l'utilisation de la langue locale dans la toponomastique moderne et récente de la principauté, voir Gabriel Gabrielli, *Per Carrugi. L'histoire illustré des rues de la principauté de Monaco*, Nice, Taurus Éditions, 2000.

Traditions de Monaco

Des aperçus sur certains aspects des anciennes traditions de Monaco – à prendre avec précaution, car il ne s'agit pas de contributions basées sur preuves documentaires – peuvent être trouvés dans Louis Notari, « Mon beau Monaco. Souvenirs et traditions », *Annales Monégasques*, n° 28, 2004, pp. 115-228 (édition d'un document manuscrit, rédigé entre 1949 et 1954, par René Stefanelli) et Louis Canis, *Notre passé*, Comité National des Traditions Monégasques, Monaco, 1963.

Des brèves notes sur les manifestations folkloriques monégasques du XX^e^ siècle peuvent être trouvées dans *Üntra nui e cun vui. Deux siècles de fêtes et traditions à Monaco*, édité par Béatrice Novaretti et Dominique Bon, Monaco, Mairie de Monaco, 2017.

Références complémentaires

Sur les sources documentaires attestant des événements entourant le culte de Sainte Dévote, voir Claude Passet, « Les sources de la *Passio Devotae*. Un manuscrit inédit. Paris, B.N. Lat. 5248 (XII^e^ siècle) », *Annales Monégasques*, n° 1, 1977, pp. 79-98. À propos de l'hymne national de Monaco voir Fernand Bertrand, « Notre hymne national », *Annales Monégasques*, n° 22, 1998, pp. 65-84. Pour une biographie approfondie de François-Joseph Bosio (1768-1845), voir Gérard Hubert, « François-Joseph Bosio, sculpteur monégasque », *Annales Monégasques*, n° 9, 1985, pp. 27-76. Sur la présence de la langue monégasque dans l'enseignement, voir René Stefanelli, « Le parler de Monaco à l'école », *Annales Monégasques*, n° 24, 2000, pp. 151-194 et, pour un aperçu actualisé et plus complet, Stefano Lusito, « L'insegnamento scolastico del monegasco dagli esordi al panorama attuale: presenza nei programmi d'istruzione, metodologie pedagogiche, strumenti didattici e aspetti linguistici », *Bollettino dell'Atlante linguistico italiano*, n° 46/III, 2022, pp. 181-213.

Un aperçu général des domaines dans lesquels la langue apparaît actuellement au niveau public peut être trouvé dans Stefano Lusito, « La presenza attuale del monegasco nel paesaggio linguistico e nello spazio pubblico del Principato di Monaco », *Intemelion. Cultura e territorio*, n° 29, 2023, pp. 5-48 ; concernant la présence de la langue à l'écrit dans les espaces exposés, voir également Robert J. Blackwood et Stefania Tufi, *The linguistic landscape of the Mediterranean: French and Italian coastal cities, Palgrave Macmillan, Basingstoke, 2015, pp. 55-59.*

Le faciès intémélien de base du dialecte de Menton a été défendu et argumenté par Werner Forner au cours de plusieurs décennies d'études. Un condensé de ses recherches et de ses conclusions peut être lu aujourd'hui dans Werner Forner, *Morphologie comparée du mentonnais et du ligurien alpin : analyse synchronique et essai de reconstruction*, Berlin, De Gruytier, 2022.

Sur l'utilisation du vulgaire dans la prose politico-documentaire de la Commune de Gênes, voir Fiorenzo Toso, *La letteratura ligure in genovese e nei dialetti locali. Profilo storico e antologia*, Recco, Le Mani, 2009, 3e volume, pp. 125-145 et *Storia linguistica della Liguria. Vol. 1. Dalle origini al 1528*, Recco, Le Mani, 1995, pp. 147-170.

Sur les caractéristiques de la graphie médiévale ligurienne, également en mélange avec celle de la région toscane à partir du XVe siècle, voir Giulia Petracco Sicardi, « *Scripta* volgare e *scripta* dialettale in Liguria », dans *Bibliografia dialettale ligure*, édité par Lorenzo Coveri, Giulia Petracco Sicardi et William Piastra, Gênes, A Compagna, 1980, § 1-15, pp. 3-17. En ce qui concerne les limites de l'affirmation de la langue locale en Ligurie entre le XVe et le XVIe siècle et l'expansion progressive des modèles idiomatiques suprarégionaux, voir Fiorenzo Toso, *Storia linguistica della Liguria*, *op. cit.*, pp. 94-97 ; plusieurs textes annotés attestant de l'acceptation progressive du toscan en Ligurie, entremêlé de caractéristiques graphiques et linguistiques locales, se trouvent dans le même volume aux pp. 171-176.

Les actes du colloque *Storia e vita dei dialetti liguri*, organisé à l'occasion du 50e anniversaire de l'association génoise A Compagna, peuvent être consultés dans le volume *Dialetti liguri*, Gênes, Sagep, 1974.



Vue du Rocher de Monaco depuis La Condamine, dessin anonyme, 1606 (Milan, Archives des comtes Sola-Busca).

1. ATTESTATIONS PRÉ-LITTÉRAIRES DU MONÉGASQUE

Contrairement aux variétés romanes relatives aux principaux centres politiques de la péninsule italienne (tels que Gênes, Milan, Venise ou Palerme), dont les premières traces documentaires ou littéraires se situent entre le XIII^e^ et le XV^e^ siècle (c'est-à-dire dans une période antérieure à l'établissement du toscan comme code hégémonique), les manifestations écrites du monégasque – en tant qu'expression d'une spécificité linguistique et culturelle mûrie et permettant de reconnaître un usage conscient du vulgaire local tel qu'il était parlé aux différentes époques – sont presque inexistantes, sauf dans une période tardive et à des occasions très sporadiques.

Situé d'abord à l'extrémité occidentale de la domination génoise sur le continent, puis en dehors de ses frontières (l'indépendance définitive vis-à-vis de Gênes remonte à 1419), le territoire de la principauté de Monaco en tant qu'entité politique autonome – située dans une position particulièrement stratégique et ayant servi à plusieurs reprises d'avant-poste au service de puissances étrangères – joua un rôle militaire décisif au sein de l'échiquier européen. Séparée de la patrie d'origine et s'étendant sur un territoire très réduit par rapport aux États voisins (la Commune de Gênes d'une part, le Comté de Provence et à partir de 1388 le Comté de Nice sous contrôle savoyard de l'autre), l'aire du pays était déjà différenciée sur le plan démographique et administratif au bas Moyen Âge, ce qui devait également avoir des implications importantes sur sa conformation linguistique.

Du milieu du XIV^e^ jusqu'à la moitié du XIX^e^ siècle, la population de la principauté resta divisée en trois noyaux distincts, à savoir Menton, Roquebrune et Monaco. Alors que pour Monaco, la population résidente était constituée des descendants des colons qui avaient fondé la citadelle et, surtout, de ceux des habitants appelés de temps à autre à occuper le Rocher suite à l'alternance des différentes factions pour la domination de la place forte, dans le cas des deux autres agglomérations, la population restait celle des autochtones. Les habitants de Monaco, en somme, résultaient de divers peuplements provenant de la Ligurie sous domination génoise (mais probablement surtout des zones frontalières occidentales), tandis que Menton et Roquebrune restaient en permanence dans le *continuum* avec les populations environnantes. La comparaison entre les variétés linguistiques actuelles de Monaco, Menton et Roquebrune semble révéler une condition de séparation permanente entre la population de Monaco, barricadée dans l'agglomération fortifiée du Rocher, et celle des deux autres communautés. Le statut juridique de ces dernières – seigneuries domaniales parce que propriétés privées du prince, avec des droits civils limités – par rapport à celui de Monaco (où la population bénéficiait d'avantages particuliers, dont des avantages fiscaux) contribua probablement à une division stable entre elles, rendant les deux agglomérations à l'est de Monaco plus ouvertes aux influences et aux innovations extérieures que celle du Rocher. Ainsi, alors que les variétés de Menton et de Roquebrune ont lentement subi un phénomène progressif d'« occitanisation » par l'ouest (sans pour autant éliminer leur faciès intémélien de base), à Monaco, la langue locale a réussi à maintenir sa nette matrice ligure, notamment en termes de morphologie et de structure syllabique.

Selon toute vraisemblance, c'est la faible population du Rocher et le poids politique relativement limité de Monaco qui n'ont jamais motivé le surgissement d'un usage littéraire ou administratif du vulgaire local (dans ce dernier cas, en tant que code délibérément distinct de ceux circulant au niveau suprarégional), dont la manifestation est ailleurs liée à l'émergence d'une conscience culturelle liée au poids économique et politique croissant de l'État. Au même temps, le fait que dans les territoires administrés par les Grimaldi, la citadelle monégasque partageait en fait – du moins en termes typologiques généraux – la langue de l'entité politique dont elle avait si laborieusement réussi à se séparer, a peut-être influencé le désir de « cacher » un élément aussi visible culturellement à une époque – c'est-à-dire entre le XIV^e^ et le XV^e^ siècle – où l'utilisation de la langue vernaculaire en Ligurie (déjà dotée d'un rôle représentatif spécifique de la réalité linguistique et culturelle régionale) concernait, avec le latin, la sphère de l'administration elle-même. D'autre part, pour Monaco, on ne constate même pas de tradition ou d'activité littéraire autonome au sens général, en raison également de l'absence de centres d'étude et de production dans le domaine des sciences humaines. Cela dit, avant la prise de contrôle définitive de la citadelle par les Grimaldi, le génois devait être utilisé au moins pour la correspondance externe avec le gouvernement de la capitale ligure (probablement aussi en raison de la présence de délégués originaires de cette ville), comme le montrent quelques documents dont nous avons connaissance et qui remontent au milieu du XIV^e^ siècle.

Si une histoire linguistique de la principauté fait toujours défaut, l'analyse des variétés parlées par la population dans une perspective diachronique est particulièrement difficile en raison de la rareté des sources

documentaires au-delà de la sphère, pourtant riche, de la chancellerie locale. En ce qui concerne les langues utilisées au niveau écrit dans le domaine de l'administration et de la correspondance institutionnelle, un aperçu des documents produits à Monaco montre comment l'usage du latin a été progressivement remplacé, entre le XV^e^ et le XVII^e^ siècle, par une langue vernaculaire certes imprégnée (surtout au début) des formes locales de matrice ligure, mais particulièrement ouverte à l'acceptation d'éléments communs aux généraux usages écrits de l'Italie du Nord et, de toute façon, visiblement influencée par le toscan de plus en plus au fil du temps, à l'instar de ce qui se passa dans les régions italiennes les plus réceptives au rôle hégémonique de cette dernière langue. Il s'agit d'un processus qui a effectivement impliqué la production de modes progressifs d'hybridation entre la *gramatica* et le vulgaire, allant d'un moment initial où la présence de formes graphiques, lexicales ou syntaxiques empruntées au latin est plus forte (sinon majoritaire) à un moment ultérieur où l'usage de la langue vernaculaire (à son tour caractérisé d'abord au niveau local, puis adhérant de plus en plus à la koinè toscane) semble s'être affirmé et affranchi de la *scripta* latine précédente.

Si, comme on l'a dit, il semble donc impossible de reconnaître pour Monaco une utilisation consciente et délibérée du vulgaire du lieu en tant que code distinct à la fois du latin et des modes linguistiques suprarégionaux, la tentative de se conformer aux koinès de plus large diffusion fut néanmoins influencée par le substrat local sous une forme plus ou moins marquée, caractérisant ainsi davantage le degré de mélange et de syncrétisme des textes qui y furent produits au tournant du Moyen Âge tardif et de la Renaissance. En raison de la forte convergence en matière linguistique entre Monaco et sa région d'origine, les usages écrits de l'aire monégasque relatifs à cette période qui entendent se conformer plus nettement au modèle toscan ne semblent pas différer substantiellement des usages analogues produits en Ligurie, dont les affinités ressortent tant d'un point de vue morphologique (et, dans une moindre mesure, lexical), que du partage de certaines coutumes grapho-phonétiques.

En dehors des éléments morphologiques et lexicaux que l'on peut déduire de textes de ce type, les documents attestant du faciès du monégasque aux différentes époques avec un degré de suffisance acceptable font donc fondamentalement défaut. Cela signifie que, au-delà de ce que l'on peut inférer des très rares témoignages dont nous disposons, une reconstruction du monégasque à ses débuts – alors même que les dialectes ligures occidentaux sont les plus conservés dans la région – devra être effectuée d'une part en reconstituant les conditions générales des variétés ligures (légèrement affectées à Monaco par la pression du provençal ou par des évolutions particulières), et d'autre part en comparant la langue actuelle de la principauté avec les differentes variétés de l'aire intémélienne, surtout côtière.

Seules les conditions démographiques modifiées de la principauté au tournant des deux derniers siècles ont motivé l'émergence, au début du XX^e^ siècle, d'un usage écrit continu du monégasque, dont le faciès le plus ancien que nous sommes en mesure de reconstituer – tant à partir des documents dont nous disposons que des informations que nous pouvons déduire du témoignage d'un auteur linguistiquement conservateur comme Louis Notari – ne précède pas essentiellement le milieu du XIX^e^ siècle.

1.1. *Différend sur le gros* (1484)

Les premières traces écrites du monégasque dont nous avons connaissance et qui reflètent avec un réel degré de vraisemblance la langue parlée à l'époque – bien qu'extrêmement limitées sur le plan quantitatif – remontent à un acte notarié du XV^e^ siècle (manuscrit D^2x^ 13 des archives du Palais, ff. 126-127, signé le 26 mai 1484). Il s'agit d'un document concernant un litige sur le prêt d'un gros (une pièce de monnaie de l'époque) où les éléments en langue vulgaire se ramènent aux déclarations des deux prétendants.

Tout d'abord, on constate que le pronom de la première personne du singulier est déjà *min* (exclusif au monégasque par opposition au ligure commun *mi*) et que le correspondant pronom clitique *e* ‹ EGO (*e te lo cauero* 'je te l'arracherai') survit encore, comme dans le génois écrit de l'époque et aujourd'hui dans certaines villes de la côte ouest (comme Alassio et Albenga) ; de nos jours, abstraction faite de la forme de politesse *scià* (importée de Ligurie relativement récemment), le monégasque est la seule variété ligure qui n'utilise pas de pronoms clitiques. D'un point de vue lexical, il faut noter la conjonction *quar*, empruntée au provençal et inconnue dans la langue vernaculaire ligure de l'époque autant que dans le monégasque actuel.

À l'exception de ‹*lh*› pour [ʎ], à nouveau emprunté au provençal, la forme graphique du texte est largement conforme à la *scripta* ligure d'alors, où ‹*o*› peut représenter le phone [u] (comme c'est encore le cas dans la graphie littéraire du génois) aussi que [ɔ] et [ø] ; justement la graphie *poy* ‹ PŎS(T) 'puis'

(monégasque moderne *pœy*) indiquerait que à l'époque la prononciation généralisée de la voyelle dérivée du latin (-)ŏ- était (-)[ø]- et non (-)[e]- ou (-)[ɛ]- comme aujourd'hui. Le fait que la prononciation [ø] était autrefois généralisée paraît d'ailleurs confirmé par les lettres du prince Antoine Ier (§ 1.3).

Enfin, au niveau morphologique il convient de noter la terminaison verbale de la deuxième personne du pluriel en *-ay*, qui reflète le résultat autrefois commun à l'ensemble de la Ligurie. Le monégasque présente aujourd'hui la terminaison *-è*, comme le vintimillois et probablement par emprunt à ce dialecte, où elle aura été produite par analogie avec les formes verbales en *-ì* ou, de façon moins vraisemblable, par influence du génois, où la fermeture de la diphtongue se trouve déjà dans des textes du XVe siècle ; le tronçon de côte entre Sanremo et Alassio présente, de toute manière, encore l'ancienne terminaison.

On reproduit la paraphrase et la transcription de Raymond Arveiller, *Étude sur le parler de Monaco*, Comité National des Traditions Monégasques, Monaco, 1967, p. 383 ; la traduction française est de l'auteur de cet ouvrage.

> Conrad Grimaldi avait prêté à Nicolose Oliva, de Monaco, un gros que celui-ci se refusait à rendre. Finalement Nicolose se rend chez Conrad, le menace de son épée et lui dit : « *Vegni a sancta Deuota et poy ve daro lo grosso che demanday* ». Ils sortent. Près du domaine de Nicolose, Conrad menace son adversaire : « *Marran, si tu non me day quello grosso, min faro arrestar lo te fante* ». Comme Nicolose lui fait remarquer qu'il ne le peut, Conrad réplique : « *Si tu non me lo day, e te lo cauero de le coradiele* ». Nicolose répond : « *Si non fosse per me segnor che voy f..ni, ve porto honor de le parole che me diey, quar si non fosse per me segnor, non ve soffro me le dicessi* ». Conrad reprend : « *Marran filho de marran fotuo, te lo cauero de budiele* ». Et il poursuit Nicolose, qui lui dit : « *Vegni a sancta Deuota et poy vero si me lo caveray de budiele* ».
>
> Nicolose : — Venez à Sainte-Dévote et [puis] je vous donnerai le gros que vous demandez. / Conrad : — Félon, si tu ne me donnes pas ce gros, je ferai arrêter ton garçon. // Si tu ne me le donnes pas, je te l'arracherai des boyaux. / Nicolose : — Si ce n'était pour mon seigneur, que vous […], je vous ferais regretter les mots que vous me dites, car si ce n'était pas pour mon seigneur, je ne vous les laisserais prononcer. / Conrad : — Félon fils d'un félon foutu, je te l'arracherai des boyaux. / Nicolose : — Venez à Sainte-Dévote et puis je verrai si vous me l'arracherez des boyaux.

1.2. Traits linguistiques monégasques dans la *scripta* italienne de Monaco au XVIe siècle

À l'exception évidente de Gênes, et en vertu de son autonomie politique définitivement sanctionnée dès la deuxième décennie du XVe siècle, Monaco fut le seul centre de l'aire linguistique ligure à enregistrer une production documentaire chronologiquement continue et quantitativement significative dans le domaine de la chancellerie. Cependant, à la différence de la capitale ligure, où le vulgaire du lieu jouit effectivement d'un usage reconnaissable au niveau bureaucratique et administratif (notamment dans les statuts des confréries religieuses, dans ceux des arts et métiers et dans les documents relatifs à la politique interne et externe de la Commune de Gênes), dans la documentation rédigée à Monaco, les caractères linguistiques indigènes n'auraient jamais réussi à émerger suffisamment pour configurer les textes comme le produit conscient d'une spécificité locale. En effet, la documentation dont nous avons connaissance atteste, à partir de la première moitié du XVe siècle, le passage progressif de l'usage du latin à une langue vernaculaire qui tente, à des degrés divers, de contourner les spécificités les plus marquées au niveau du substrat pour tendre vers des modèles linguistiques de diffusion suprarégionale (fondamentalement toscane, bien que de nombreux traits graphiques soient partagés par des textes de circulation généralement septentrionale dans l'aire italienne).

Les traits idiomatiques de matrice plus purement locale qui ressortent des textes de ce type – largement communs à ceux de l'écriture ligure de l'époque – concernent toutefois principalement les sphères grapho-phonétique et morphologique. Dans le texte suivant, une lettre de Lucien Grimaldi (1505-1523) à la seigneurie de Florence datant de 1514 et visant à éviter un conflit diplomatique avec cet État, des indicateurs clairs du substrat ligure sont la désinence du gérondif *-ando* pour les verbes de deuxième conjugaison (*vogliando* 'voulant'), ainsi que les désinences *-amo* (*notificamo* 'nous notifions') et *-imo* (*offerimo* 'nous offrons') à la place de *-iamo (*à moins qu'il ne s'agisse de reproduire les formes florentines plus anciennes attestées dans les textes des XIIIe et XIVe siècles). L'adjectif *carega* 'chargée' (par opposition à la forme toscane *carica*) est à son tour d'origine monégasque (ou du moins correspondant à la forme des variétés italo-romanes septentrionales), de même que la forme du numéral masculin *trei* 'trois'; l'utilisation de

‹*ss*› pour [ʃ] (*ambassadore* ‘ambassadeur’, écrit correctement *ambasciatore* en italien) semble rappeler la graphie ligure de l’époque, tandis que l’utilisation de ‹*r*› dans *voressimo* ‘nous voulions’ est un indicateur de la forme phonétique du mot respectif en langue locale. Particulièrement intéressantes sont alors les formes *preisa* et *inteiso*, qui paraissent même suggérer l’incorporation de caractéristiques de la *scripta* génoise de l’époque étrangères au monégasque (qui n’a pas l’ouverture de -ē- en -*ei*-). Les solutions graphiques de ce type, comme il est normal pour les textes de l’époque écrits en langue vernaculaire, coexistent avec d’autres basées sur l’étymologie latine (comme, parmi beaucoup d’autres, *maior* ‘plus grand’, ‘majeur’, *octo* ‘huit’, *acceptare* ‘accepter’, *rispecto* ‘respect’, *Juliano* ‘Julien’ par rapport à *maggiore*, *otto*, *accettare*, *rispetto* et *Giuliano*). Extrait de Gustave Saige, *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le quinzième siècle*, II, Imprimerie de Monaco, 1890, pp. 144-145.

A lo illustrissimo signore confalonero de la inclita comuna de Fiorenza, mio colendissimo in Fiorenza.

Illustrissimo confalonero, vogliando noi, dal canto nostro, augumentare lo convegno et capituli contracti trei anni fa in circa, tra lo spectato messer Nicolao Marchiavelli, ambassiatore tunc temporis de quella inclita commune vostra et noi, notificamo a la S. V. como octo giorni fa capite in questi mari una nave Portugalesa di portato di botte quattrocento in circa, carega in maior parte de zucari et corii de bovi pelosi, roba de messer Bartolomeo Marchione, vestro istrictuale, stata preisa da uno don Francesco de Cardenes, spagnolo; et benché totalmente lo animo et deliberatione nostra sea de non acceptare corsarii nel porto nostro, non dimeno inteiso roba de essere de vostri districtuali ut supra, per far cognoscere lo bono animo et voler nostro verso di quella ínclita communità et soi districtuali, li donassemo salvocondotto gratis, senza haver hávuto, ne manco voler dal dicto don Francesco recte vel indirecte cosa alcuna, como potera la S. V. vedere per la copia del salvocondotto per noi concesso; ni manco ne vogliamo dal ditto messer Bartolomeo, excepto lo solito et consueto nostro pedagio; et solum se fece questo ació che per la S. Y. in specie et in genere per tuta quella università ad ogni suo bene et honor se voressemo sempre adoperare, et maiormente per rispecto de lo illustrissimo signor Juliano, de quale di lungo tempo sono stato bono amico et servitore et per S. S. et lo honor di quella exponeria sempre il poco stato nostro et la propria persona. — Et di questo sia certo la preditta V. S., a laquale se ricomandiamo et offerimo de bono animo. Monaci, die xxvii *novembris 1514.*

E. ill. D. V.
LUCIANUS DE GRIMALDIS,
Monaci dominus, etc.

De telles données se retrouvent également, par exemple, dans la transcription de la motion de protestation d’Augustin Grimaldi, seigneur viager de Monaco de 1523 à 1532, formulée contre les représentants de l’Office de Saint-Georges de Gênes pour certains actes commis à son détriment à Vintimille. Ici, les formes morphologiques et lexicales de type ligure (telles que *havemo* ‘nous avons’, *offerimo* ’nous offrons’) sont accompagnées d’autres de type hybride, telles que *aricordo* ‘souvenir’, ‘mémoire’, *aricordare* ‘se souvenir’ (adaptations toscanisées des formes ligures *aregordu*, *aregurdà*) et *Monago* (qui conserve la consonne vélaire sonore comme dans la forme locale *Mùnegu*). Comme dans le texte précédent, la graphie de nombreux mots vise à reproduire les résultats toscans en se référant au latin, comme *facto*, *edicto* (où ‹*ct*› reproduit [t] géminé : *fatto* ‘fait’, *editto* ‘édit’) ou la terminaison -*tione* pour -*zione* (*consideratione* ‘considération’, *demostratione* ‘démonstration’, en italien actuel *considerazione*, *dimostrazione*). Extrait de Gustave Saige, *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le quinzième siècle*, *op. cit.*, pp. 212-215.

Magnifici Compere honorandi, non senza admiratione havemo inteso essersi facto certo edicto et grida in Vintimiglia de ordine et per parte de le M. V. contra li subdicti nostri; si persuadiamo che si quelle fusseno state bene advertite et informate de la cosa per la quale estimiamo l’hanno facto, et havessino havute quelle consideratione si richiedeno havere, cussi de la nostra, como sua parte, forsi che non tanto facilmente se seriano mossi ad fare tale demostratione che prima non havessino audite le nostre ragione, de le quale per scarico nostro et satisfactione et aricordo loro ne diremo alquante, et poy che judicheranno quello che li paria.

[…]

Sapiano le M. Y. che da poy esser stato perpetrato el detestabile et inaudito tradimento in la persona de la bona memoria dei quondam signor di Monago, mio fratello, el traditor principale, perseverando in la sua iniquità, teniva gente sopra li passi et territorio di Sancto Giorgio, per apostare quelli che mandavemo a Jenua et che ne veniano, a li quali non solamente levavano le lettere che portavano, ma extrahendoli fora dei dicto territorio, li incarceravano et facevanli molte injurie, le quai cose, benche le habiano facto intendere ad quelli di Vintimilia, et maxime a li officiarii di quella cità, domandandoli che ne volesseno fare justitia et non permettesino essermi facto simili injurie sopra lo territorio loro, tutavolta non ne hanno may volsuto fare niente.

[…]

Bene mi persuado che quando li M. V. haveranno inteso la mente et intentione nostra revocaranno quello è stato facto, et cusi nele preghiamo quanto possiamo, acio habiamo a perseverare ne la bona affectione li portiamo et che desideramo portano a noy, altramente mi dariano causa di fare cosa che poteria succedere a grandissima jactura di quella cità et districtuali soy, de la quale se debeno aricordare che questo loco è la chiave; advisando le M. V. che ne sono state facte de grande offerte, ma non li habiamo volsuto acceptare gran parte rispecto de li boni parenti et amici li habiamo, et generalmente di tuta quella terra, per evitare li damni et ruine gli ne poteria intervenire per ladvenire uno habiandoli noy respecto ne pare anche conveniente ne sia havuto a noy. Non diremo alcuno al presente, salvo che a le prefate M. V. se aricommandiamo et offerimo.

La même correspondance privée au sein de la famille des Grimaldi se déroulait en italien à l'époque. Dans l'exemple suivant, une lettre envoyée par Maria Grimaldi à son oncle Augustin pour nier son implication et son soutien moral au meurtre de Lucien (assassiné par Barthélémy Doria de Dolceacqua), on constate l'origine ligure, et généralement des parlers italiens septentrionaux, des formes lexicales *barba* 'oncle' et *maraveglia* 'merveille' (*maraveya* en monégasque actuel) contre celles toscanes *zio* et *meraviglia*. Extrait de Gustave Saige, *Documents historiques relatifs à la principauté de Monaco depuis le quinzième siècle*, *op. cit.*, pp. 232.

Reverendissimo monsignor, mio observatissimo, essendo stato da noi el nostro M. Carolo Grimaldo quale fra altri ragionamenti quali havemo havuto insieme de la sorte intravenuta a la illustre memoria del signor mio barba, mi ha fatto intender qualmente li e stato referto da uno servitor di vostra Signoria Reverendissima, lei haver sinistra impressione di me, poiche non ho. cercato di far altra demostratione contra di coloro che mi hano di tal excesso improperata. Al che, monsignor mio, mi è stato non di pocha maraveglia, per che sapendo lei et cognoscendo l'animo et qualità mia non mi saria may pensata che avessi pensato di me simii delicto anci più presto assumpto la defension mia in ogni loco, essendo maximamente justa et inocente di simii colpa. […]

Di Viconovo, a li XXI di marzo MDXXIIII.
Di V. S. R. obediente nepote
MARIA GRIMALDA

1.3. *Extraits de la correspondance entre le prince Antoine I^er^ et sa fille* (1724-1731)

Une source particulièrement significative pour les témoignages pré-littéraires du monégasque est constituée par les fragments de texte dans cette langue trouvés dans la correspondance privée entre le prince Antoine I^er^ (1701-1731) et sa fille Louise Hippolyte, chronologiquement entre mai 1724 et février 1731. Dans la collection originale de ces documents (manuscrits cotés C. 270 conservés dans les archives du Palais Princier) la rédaction par un secrétaire alterne parfois avec des portions de texte rédigées personnellement par le prince (des copies de la correspondance, entièrement rédigée par un secrétaire et présentant quelques différences mineures par rapport aux originaux, sont incluses dans les volumes manuscrits C. 186 à C. 208).

Dans ces documents, rédigés en français, la langue locale semble émerger principalement à des fins expressives. Les parties du texte en monégasque sont en effet surtout utilisées pour l'énonciation des surnoms (« *Nazo-ponciüo* » ; « *Mourrou de Can* »), toponymes (« *alla Banchetta* ») et des éléments de

la gastronomie (« *che bella Fogassa* » ; « *Thian de Fonzi con la saussa à la Nouge* »), dans l'emploi de certaines expressions idiomatiques (« *tu ghe vai de Casa, e de Boutiga* » ; « *Tù vai de Rama in Sambugo* ») ou marquées sur le plan diaphasique (« *lou garda in bocca coma una nescia* »), dans certaines citations de personnages (« voicy mot pour mot leurs paroles sacramentales » ; « *Diró come Lou bon Monsù Gastardi della Torbia* ») et très fréquemment dans les formules affectives.

Les témoignages de ce genre sont particulièrement pertinents car ils confirment non seulement l'utilisation prépondérante du monégasque, au niveau oral, dans les relations familiales de la famille princière (donc aux plus hauts niveaux de la société), mais aussi, peut-être, l'évaluation positive donnée en général à la langue locale. Dans les lettres du prince, l'alternance codique est en fait un phénomène parfaitement conscient et intentionnel (à une occasion, le souverain déclare qu'il va utiliser « une phrase du Pays »), comme le révèle également l'énonciation du glottonyme qui introduit à plusieurs reprises les parties du texte en monégasque (« un peu trop de ce que nous appelons en Monegasque, *delicatesse tropo grande* » ; « Il faut te dire tout de suite ce qu'en franc Monégasque […] Elles ont achevé de dire »; « je te souhaite [un joyeux premier jour de l'an] en franc Monegasque » ; « *vè rou confesso in bon Monegasco* »).

Sur le plan du rendu grapho-phonétique, les fragments de texte monégasque mettent en évidence l'incertitude entre certaines solutions empruntées à l'orthographe italienne (également commune au génois et aujourd'hui adoptée par le monégasque), comme ‹*ch*› pour [k] et ‹*gh*› pour [g] devant une voyelle, et d'autres qui révèlent l'influence du français (notamment ‹*ou*› pour [u] et, contrairement aux cas qui viennent d'être mentionnés, ‹*qu*› pour [k] et ‹*gh*› pour [g] devant une voyelle). La présence de graphies telles que *vergueugna* ou *vœglio* indiquerait respectivement que le phonème [ø] n'avait pas encore été réduit en [e] (on devait donc prononcer [vɛrˈgøɲa] ou [vɛʁˈgøɲa]) et, peut-être, que [ʎ] n'avait pas encore été réduit en [j] ([ˈvøʎu]), de sorte que le monégasque de cette époque devait être phonétiquement encore plus proche des dialectes intéméliens côtiers qu'il ne l'est aujourd'hui.

Au niveau morphologique et lexical, ces courts textes mettent en évidence l'utilisation des pronoms devant l'infinitif verbal selon le modèle français (*te vede* 'te voir', par opposition au ligure commun *védete* ~ *védite*) et l'utilisation du verbe *furè* (au présent de l'indicatif *fò*), propre au monégasque et emprunté au français *falloir*.

Tous les fragments de ce type ont été publiés par Raymond Arveiller, *Étude sur le parler de Monaco*, *op.cit.*, pp. 383-391 ; les cas qu'on a estimés les plus significatifs sont énumérés ici, selon la numérotation avec laquelle ils apparaissent dans cette publication. La traduction française est de l'auteur de cet ouvrage, bien qu'il n'ait pas toujours été possible de déduire clairement le sens du texte en lisant les fragments.

2. « C'est enfin à *Nazo-ponciüo* à qui nous les devons (tes nouvelles). » 3 oct. 1721.

Nez en pied de marmite, nez en patate.

4. « Il faut te dire tout de suite ce qu'en franc Monégasques les larmes aux yeux Elles ont achevé de dire, voicy mot pour mot leurs paroles sacramentales. *Che ne l'havesse dito* ; *Cosa havemo mai faou* ; *Ah, se la potessimo tegnir in un Canto, quante ghe ne diressimo, La vorressimo strascinar comma un Babi*. La reflexion venant ensuite, Elles ajoûtent avec un profond soûpir : *È da compatir, Dio lo perdone a chi n'è causa, tropo bon è lo so cœu*. » 24. oct. 1721.

Si l'on avait su [littér : « Qui nous l'aurait dit »] ; Qu'est-ce qu'on a fait ; Ah, si on pouvait la garder dans un coin, combien de choses on lui dirait, nous la rabrouerions comme il faut. / Il faut la plaindre, que Dieu pardonne à ce qui n'est cause, son cœur est trop bon.

5. « *Lou Signou de Mounego Strepita* de ne vous pas recevoir !… dans la crainte d'être un moment sans lui, et sans être témoin de touttes ses actions, tù n'as pas le tems d'aller même *Alla Banquetta*… Mais n'entre-t'jl pas en celà, Mà Chere Poupou, un peu trop de ce que nous appelons en Monegasque, *delicatesse tropo grande*. » 24 oct. 1721.

Le Seigneur de Monaco désespère / à la Banquetta / délicatesses trop grandes.

13. « *Lou Signou de Monegou*… Celà ne paroit s'y disposer fort, Il en tiendrá pas a moi, *Che il Gatafœgou non créme sempre*; Voilá du franc Monegasque… si je tenois *Sua Signoria non sò come se la passeressimo*… Au reste, *che bella Fogassa* à qui aurá le premier appris a Madame Poupou l'avanture arrivée a sa Rivale. » 2 janv. 1722.

Le Seigneur de Monaco / [La signification n'est pas claire. Le *gatafœgou* semble être cependant un élément de la

gastronomie locale.] / [Si je tenais] Sa Seigneurie, je ne sais pas comment nous nous en sortirions… [Là encore, le sens n'est pas tout à fait clair.] / quelle belle fougasse.

25. « Quand il t'aura bien chapitrée, comme je l'en ay chargé, *Diró come Lou bon Monsù Gastardi della Torbia, sò ch'è passá, se cié passa*… » 11 mars 1723.

Je dirai comme le bon Monsieur Gastaldi de La Turbie, […].

27. « *Et per mi cara Poupou, non poscio mai cessá de voler tutto Lou mé ben alli miei Grilli.* » 20. av. 1723.

Quant à moi, chère Poupou, je ne peux m'empêcher de vous aimer, toi et mon gendre.

31. « Oh ! *che consolation per Lou Signou de Mounegou, de te vede ciu contenta, che non eri prima… Bon pron te fassa, cara Poupou…* Il ne me reste qu'a apprendre que notre Flamand á gagné son procez, alors *Li nostri Grilli passeran versi… Saoutou d'allegrezza* en lisant touttes les bouffoneries que tu m'écris, *Se può ben dì, che tu ghe vai de Casa, e de Boutiga, e che quando tù te ghe metti, un non se può impacciá de scioupá de ride.* Tu remets sous nos yeux tous les jolys faits que tu te rappelles, *Ne pá, che te vedemo ballá tante, e tante Roubarelle che t'an sonaou Mastro Camillo e Li autri vioulonairi de Menton à San Giulian*, et ailleurs; Et l'Eau est venuë à la bouche de la vieille à la Lecture de ce que tu me mande *delli Buelli, che tù hai mangiaou Inséme, Se ne fará ben presto una bona fourra alla tua intention… Addio, Grilli tropo cari…* » 18 fév. 1724.

Quelle consolation, pour le Seigneur de Monaco, de te voir plus heureuse que tu ne l'étais avant… Grand bien te fasse, chère Poupou… / Toi et mon gendre en serez heureux… (?) / Je saute de le bonheur / On peut vraiment dire que tu te complais [à faire des blagues], et quand tu t'y mets, on ne peut pas s'empêcher de rire. / Il nous semble te voir danser toutes les *roubarelle* que Maître Camillo et les autres luthiers ont jouées pour toi de Menton à [la porte] St. Julien / des boyaux, que tu as mangés ensemble, nous allons bientôt nous empiffrer à ton intention… Adieu, mes chéris…

45. « *Tu sai che non son bugiardo e que ne posso vanta*. »

Tu sais que je ne suis pas un menteur et que je peux m'en vanter.

47. « Ne peux-tù t'assuietir à m'Écrire avec quelque suite, Et un peu de solidité, *Tù vai de Rama in Sambugo* ; […]. » 15 mai 1725.

Tu passes du coq à l'âne.

50. « …souffre donc qu'a cette occasion… j'ajoute en Monegasque *che vergueugna Coco de non te porè tégne, e d'esse sempre gravia* : *Ailò è ben da lecà, e dà sfondorà* ; *Bon pro te fasse gia che l'hai vosciuou*. » 12 juin 1725. [Texte de C. 270; le manuscrit C. 196 présente les graphies *vergœgna* et *fassa*.]

[La première partie du texte n'est pas claire.] Grand bien te fasse, puisque tu l'as voulu.

56. « *E me pà de te vede in Estesi*, a cette nouvelle decoration *lou garda in bocca coma una nescia*. Reste… compte que *Barba Antoni* t'aimerá, et t'Estimerá toujours… » 31 juil. 1725

Et il me semble te voir en extase. / [Elle] le regarde dans la bouche comme une idiote.

59. « *Lou Mourrou de Can* ne partirá qu'à la fin de ce mois… » 14 août 1725.

Le museau de chien.

67. « Petit Chat [Marie-Pelline, la plus jeune fille d'Antoine I[er]]… *Non è ancora Consolata…* Tu m'as fait venir l'Eau à la bouche par le récit du repas Monegasque dont tu as regalé ta sœur. Il ny manquoit que le *Thian de Fonzi con la saussa à la Nouge… Addio, Grilli cari cari de lou Signou de Mounegou, Lou ben che te vœglio non se può dì.* » 11 sept. 1725.

Elle ne se console pas encore… / poêlée de champignons avec une sauce aux noix… Au revoir, chers parents du seigneur de Monaco, l'amour que je ressens pour toi ne peut être exprimé.

72. « *Adio, figlia cara cara, vœgli me sempre ben, che per mi te vorrò tutto lou mé fin alou derré momento de la mé vita.* » 2 oct. 1725.

Adieu, ma très chère fille ; aime-moi toujours, car je t'aimerai jusqu'au dernier moment de ma vie.

80. « Avant de repondre, Ma chere fille, a ta Lettre du 17 : du mois passé, je te souhaite *Lou bon capo d'anno*, en franc Monegasque ; *E con che affetto lou fassso, te lou lascio à pensá*, en connoissant point de termes assez expréssif pour te le dire. » 1er janv. 1726.

Un joyeux premier jour de l'an / et avec quelle affection je le fais, je te laisse imaginer.

96. « *O che son contento, cara cara, d'esse liberao de tuti li batti-cœu, che tu m'hai dao.* » 14 fév. 1730.

Je suis vraiment heureux, ma chérie, d'être débarrassé de tous les soucis que tu m'avais donnés.

106. « …je ne puis assez vous dire qu'il n'y á rien de si aimable que mon petit fils : *E che ne son* (pour me servir d'une phrase du Pays) ce qui s'appelle, *Spiritaou*. » (14 sept. 1730)

Et que mon cœur en est de plus en plus rempli de sentiments.

107. « Pour moi, Ma chère Sœur, *vè rou confesso in bon Monegasco, ne son sempre ciù spiritao*. Sa Mere et lui vous embrasent mille et mille fois, Item le Cousin Doria ; […] » 2 oct. 1730.

Je vous l'avoue en bon monégasque, mon cœur est de plus en plus rempli de sentiments.

1.4. *Traduction d'un dialogue entre un maître et son serviteur* (1835)

Aucune documentation attestant du faciès linguistique du monégasque ne serait disponible avant la période comprise entre la première et la seconde moitié du XIXe siècle, lorsque l'intérêt croissant pour la dialectologie en Italie – sur le point de devenir une véritable discipline scientifique – conduisit à la rédaction d'ouvrages comparatifs visant à illustrer, à travers des traductions d'un même texte, les différences syntaxiques et lexicales (et phonétiques, dans la mesure où ces informations pouvaient être déduites des graphies utilisées) entre les différentes variétés italo-romanes.

C'est le cas du texte suivant, publié d'abord dans un ouvrage à caractère géographique, historique et ethnographique (consacré à l'ensemble des populations italiennes, selon le point de vue de l'époque, et qui atteindra au total douze tomes), puis inclus par l'auteur dans un recueil de nature dialectologique à part entière. La source originale est un dialogue imaginaire entre un maître et son serviteur, clairement inspiré par le désir de mettre en évidence les différents registres et formes allocutives de la langue cible et, en même temps, de fournir un résumé de certaines formules syntaxiques fréquentes (comme l'expression de l'heure) ou des principaux termes relatifs à la météorologie, l'habillement ou la cuisine.

La graphie du texte est basée sur le modèle italien avec quelques ajouts pour des sons non présents dans cette langue (comme ‹*ü*› pour [y], ce qui est aussi le cas dans l'orthographe monégasque moderne) ; ‹*g*› entre voyelles rend [ʒ] dans certains cas (*camigera* [kamiˈʒeɹa] 'chemisette', *pernige* [pɛʁˈniʒe] 'pedrix') ; l'accentuation est fluctuante. Des graphies telles que *ettu* 'huit' (*œtu* dans la graphie monégasque actuelle), *pei* 'puis' (aujourd'hui écrit *pœi*), *ej* 'yeux' (c'est à dire *œyi*) et *linsei* 'draps de lit' (*linçœi*), entres autres, semblent révéler clairement la réalisation définitive de la transition [ø] › [e] ; l'adoption du graphème ‹*j*› indique de plus clairement que la langue de l'époque avait -[j]- (peut-être en raison de l'influence du français) là où certains des parlers intéméliens d'aujourd'hui maintiennent -[ʎ]- (la prononciation des formes monégasques *butije* [buˈtije] 'bouteilles', *cüjài* [kyˈjaɪ̯] 'cuillères' et *mujè* [muˈje] 'épouse', pour ne citer qu'elles, correspondent donc à [butˈiʎe], [kyˈʎaɪ̯] et [muˈʎe] en quelque endroit au-delà de la frontière entre Vintimille et Sanremo). Enfin, on relève dans le texte quelques emprunts au français, adaptés dans la graphie, comme *set-a-dire* 'c'est-à-dire' et *sepandan* 'cependant'.

Extrait de Attilio Zuccagni-Orlandini, *Corografia fisica, storica e statistica dell'Italia e delle sue isole. Italia superiore o settentrionale. Parte 1. Principato di Monaco, Firenze, Tipografia e calcografia all'insegna di Clio,* 1835, pp. 20-25 (puis repris, avec quelques modifications mineures, dans *Raccolta di dialetti italiani con illustrazioni etnologiche,* Firenze, Tipogafia Tofani, 1864, pp. 219-224).

Dialogo italiano tra un padrone ed un suo servitore.	Traduzione nel dialetto di Monaco.
Padrone. Ebbene, Batista, tu hai eseguite tutte le commissioni che ti ho date?	Mestre. *Ebben, Batista, hai fàu tutte re cummissiùe che min t'ò dàu?*

Servitore. Signore, io posso assicurarla di essere stato puntuale più che ho potuto. Questa mattina alle sei e un quarto ero già in cammino; alle sette e mezzo ero a metà di strada, ed alle otto e tre quarti entravo in città, ma poi è piovuto tanto!

Padr. Che al solito sei stato a fare il poltrone in un'osteria, per aspettare che spiovesse! E perchè non hai preso l'ombrello?

Serv. Per non portar quell'impiccio; e poi jeri sera quando andai a letto non pioveva più, o se pioveva, pioveva pochissimo: stamani quando mi sono alzato era tutto sereno, e solamente a levata di sole si è rannuvolato. Più tardi si è alzato un gran vento, ma invece di spazzare le nuvole, ha portato una grandine che ha durato mezz'ora, e poi acqua a ciel rotto.

Padr. Così vuoi farmi intendere di non aver fatto quasi niente di ciò che ti avevo ordinato; non è vero?

Serv. Anzi spero che ella sarà contento, quando saprà il giro che ho fatto per città in due ore.

Padr. Sentiamo le tue prodezze.

Serv. Nel tempo che pioveva mi sono fermato in bottega del sarto, ed ho visto con questi miei occhi raccomodato il suo soprabito con bavero e fodere nuove; i pantaloni colle staffe erano finiti, e la sottoveste stava tagliandola.

Padr. Tanto meglio. Ma avevi pure a pochi passi il cappellajo e il calzolajo, e di questi non ne hai cercato?

Serv. Sì signore: il cappellaio ripuliva il suo cappello vecchio, e non gli mancava che orlare il nuovo. Il calzolajo poi aveva terminati gli stivali, le scarpe grosse da caccia, e gli scarpini da ballo.

Padr. Ma in casa di mio padre quando sei andato, che questo era l'essenziale?

Serv. Appena spiovuto, ma non vi ho trovato nè suo padre, nè sua madre, nè suo zio, perchè jeri l'altro andarono in villa, e vi hanno pernottato.

Padr. Mio fratello però, o mia moglie almeno sarà stata in casa?

Serv. No signore, perchè avevano fatta una trottata verso la Turbia, ed avevano condotto il bambino e le bambine.

Servitu'. *Scia po sta ciü che següru che ho fàu tantu ben che ho pusciüu. Sta mattin a sei ure e ün cartu era già per camin; a sette e mesa n'aveva già fàu ra mittan, e a ettu e tre carti entrava drentu ra villa; ma pei s'è tantu messu a ceve che…*

Mes. *Set-a-dire che a ru solitu sì stàu drentu ün oberge a fa ru feneante, per aspettà che nun cevessa ciü! Eh perchè nun hai piàu ru paraiga?*

Ser. *Perchè m'embarassava, e pei jeri sera candu me sun andau curcà non ceveva ciü, o ben se ceveva, ceveva ben pocu: sta matin candu me sun levàu, era tüttu seren, e sulamente a ru levà de ru sù se* [sic] *fàu nivuru. Un pocu ciü tardi s'è lavau* [sic] *ün gran ventu, e en lega* [sic] *de scassa re nivure ha fau tumbà de neve, e pei ha ciüvìu a verse.*

Mes. *Cuscì me vèi fa capì che nun hai fau ren de se-che t'aveva dittu; nun è veru?*

Ser. *A ru cuntrari speru che scia sera cuntentu scia saverà ru giru che ho fau drentu ra villa en due ure.*

Mes. *Vedemu se ch'hai fau.*

Ser. *En tempu che ciüveva sun andau da ru tajür, e ho vistu cun ri mei ej ru so vestitu raccumudàu, cun ru culettu e ra dublüra nevi; ru so gilecu nevu e re sue braghe cun ri tiran erun finie, e tajava ra camigera.*

Mes. *Tantu meju, ma avevi a dui passi ru capelè e ru curduniè, e nun sì andàu da düsciun de chesti?*

Ser. *Signur scì, ru capelè arrangiava ru so capelu veju, e nun aveva ciü ch'a burdà ru nèvu. Ru curduniè pei aveva finìu re bote, re scarpe grosse da caccia, e ri scarpin da ballu.*

Mes. *Ma en casa de me pàire, candu ghe sì andàu? aissò era r'essensiale!*

Ser. *Appena ha avüu finìu de cève: ma nun g'ho truvau düsciün, nè so pàire, ne so maire, ne so barba, perchè avant'jeri sun'andai en campagna, e g'han durmìu.*

Mes. *Me frai sepandan, o ben so mujè seran stai en casa?*

Serv. *Signur nu, perchè erun andai sinu a ra Turbia, e avevan menau ri so fièj.*

Padr. Ma la servitù era tutta fuori di casa?

Serv. Il cuoco era andato in campagna col suo signor padre, la cameriera e due servitori erano con sua cognata, e il cocchiere avendo avuto l'ordine di attaccare i cavalli per muoverli, se ne era andato con la carrozza verso Mentone.

Padr. Dunque la casa era vuota?

Serv. Non vi ho trovato che il garzone di stalla, ed a lui ho consegnato tutte le lettere, perchè le portasse a chi doveva averle.

Padr. Meno male. E la provvista per domani?

Serv. L'ho fatta: per minestra ho preso della pasta, e intanto ho comprato del formaggio e del burro. Per accrescere il lesso di vitella, ho preso un pezzo di castrato. Il fritto lo farò di cervello, di fegato e di carciofi. Per umido ho comprato del majale, ed un'anatra da farsi col cavolo. E siccome non ho trovato nè tordi, nè starne, nè beccacce, rimedierò con un tacchino da cuocersi in forno.

Padr. E del pesce non ne hai comprato?

Serv. Anzi ne ho preso in quantità, perchè costava pochissimo. Ho comprato sogliole, triglie, e razza.

Padr. Così va benissimo. Ma il parrucchiere non l'avrai potuto vedere?

Serv. Anzi siccome ha la bottega accanto a quella del droghiere, dove ho fatto provvista di zucchero, pepe, garofani, cannella e cioccolata, così ho parlato anche a lui.

Padr. E che nuove ti ha date?

Serv. Mi ha detto che l'opera in musica ha fatto furore, ma che il ballo è stato fischiato; che quel giovine signore suo amico perdè l'altra sera al giuoco tutte le scommesse, e che ora aspettava di partire colla diligenza per Genova. Mi ha detto pure che la signora Lucietta ha congedato il promesso sposo, e ha fatto giuramento di non volerlo più.

Padr. Gelosie… questa sì che mi fa ridere; ma pensiamo ora a noi.

Serv. Se ella si contenta mangio un poco di pane e bevo un bicchier di vino, e torno subito a ricevere i suoi comandi.

Padr. *Ma ri servitùi erun tütti fèra?*

Ser. *Ru cuginè era andàu en campagna cun so papa, ra dona de cambera e dui servitùi cun so cugnà, e ru pustiùn avendu avüu urdine de staccà ri cavalli pe ri busticà, se n'era andau cun ra carrossa de ru custà de Mentun.*

Mes. *Dunca ra casa era vea?*

Serv. *Nun g'ho truvàu che ru garsun de ra stalla, e g'ho dàu tütte re lettre per re purtà a cü deveva re avè.*

Mes. *Menu ma. E la provista per deman?*

Ser. *R'ho fà: per menestra ho piàu de pasta, e entantu hò catàu de formagiu e de bürru. Per accresce ru buìu de vitella ho piàu ün bucun de mutun. Ra frittüra ra farò de servella, de figaretu e d'arcicoti. Per fricassà ho catàu de porcu, e ün canar per arrangia* [*sic*] *cun ru coru E cume nun ho truvàu ne turdi, ne pernige, ne becasse, ghe rimedierò cun un dindon che farò cheige a ru furnu.*

Mes. *E de pesci n'hai catàu?*

Ser. *A ru cuntrari n'ho piàu en cantità, perchè custava troppu pocu. Ho catau de soglie, de treglie, de rasa.*

Mes. *Coscì va ben. Ma ru peruchè nun r'hai vistu?*

Ser. *A ru cuntrari cuma ha ra so buttega accanti a chella de ru drughista, dunde ho catàu de sucaru, de peve, ganefaretti, canella, ciculata, entantu g'ho parlàu.*

Mes. *E che neve t'ha dau?*

Ser. *M'ha dittu che r'opera en müsica ha fàu effettu, ma che ru ballu è andau ben ma: che achellu zuvenu, so amigu, ha persu l'autra sera a ru gegu tütte re sue pariüre, e che aùra asperava de partì cun ra diligensa per Genuva. M'ha dittu tamben che madamaigella Lucia ha remandàu ru so fütüru spusu, e che ha giüràu de nun ru vurè ciü.*

Mes. *Girusìe… achesta si che me fa ride, ma aura pensamu a nui.*

Ser. *Se Scia se cuntenta, mangiu un pocu de pan, e bevu un gottu de vin, e serò sübitu a ri soi cumandi.*

Padr. Siccome ho fretta e devo andare fuori di casa, ascolta prima cosa ti ordino, e poi mangerai e ti riposerai quanto ti piacerà.

Serv. Comandi pure.

Padr. Per il pranzo che dobbiamo fare, prepara tutto nel salotto buono. Prendi la tovaglia e i tovaglioli migliori; tra i piatti scegli quelli di porcellana, e procura che non manchino nè scodelle, nè vassoj. Accomoda la credenza con frutta, uova, noci, mandorle, dolci, confetture e bottiglie.

Serv. E quali posate metterò in tavola?

Padr. Prendi i cucchiai d'argento, le forchette e i coltelli col manico d'avorio, e ricordati che le brocche, i bicchieri ed i bicchierini siano quelli di cristallo arrotato. Accomoda poi intorno alla tavola le seggiole migliori.

Serv. Ella sarà servita puntualmente.

Padr. Ricordati che questa sera viene mia nonna. Tu sai quanto è stucchevole quella vecchia! Metti in ordine la camera buona, fa' riempire il saccone e ribattere le materasse. Accomoda il letto con lenzuola e federe le più fini, e cuoprilo col zanzariere. Empi la brocca di acqua, e sulla catinella distendi un asciugamano ordinario ed uno fine. Fa' tutto in regola, e la mancia non mancherà.

Serv. Per verità ella mi ha ordinato molte cose, ma farò tutto.

Mes. *Cuma sun spresciau, e devu andà fèra de casa, ascuta primu cosa te cumando, e pei mangerai e te repuserai tantu che tü vei.*

Ser. *Scia cumande püra.*

Mes. *Per ru derna che devemu fa, prepara tüttu ru salun. Pija ra tuaja, e re ciü bone serviette; fra i piatti pij'achelli de purselana, e fa en sorta che nun manche ne scüelle, ne cabarè. Arrangia ru buffettu cun de frütta, d'üga, nuge, amandure, cunfittüre e butije.*

Ser. *E che cuver metterò en tòra?*

Mes. *Pija ri cüjài d'argentu, e re furcine, e ri cuteli cun ru manigu d'avoriu, e suvègnate che re caraffe, ri gutti, e ri guttelli, siciun achelli de cristallu tajàu. Pei arrangai* [sic] *atturnu de ra tòra re ciü bone careghe.*

Ser. *Scia serà servìu puntüalmente.*

Mes. *Suvègnate che chesta sera vègne me maire gran. Sai cantu chella veja è annuiante. Mete en urdine ra cambera bona, fa jence ra pajassa, e fa batte ri matalassi. Fa ru lettu cun ri linsei e re cüverte re ciü fine, e crèveru cun üna sinsariera. Ience ru giaru d'aiga, e sciu de ru bassin stende ün panaman urdinari e ün fin. Fa tüttu en regula, e ra bona man nun mancherà.*

Ser. *En verità scia m'ha cumandàu tante cose; ma farò tüttu.*

Maître. Eh bien, Baptiste, as-tu exécuté toutes les commissions que je t'ai données ? / Serviteur. Vous pouvez être plus que sûr : j'ai fait de mon mieux. Ce matin, à six heures et quart, j'étais déjà en route ; à sept heures et demie, j'avais parcouru la moitié de la distance, et à huit heures et quart, j'entrais dans la ville ; mais il s'est mis à pleuvoir si fort que… / Maître. Donc, comme d'habitude, tu t'es prélassé dans une taverne en attendant que la pluie s'arrête ! Et pourquoi n'as-tu pas pris un parapluie ? / Serv. Parce qu'il me gênait, et puis hier soir, quand je suis allé me coucher, il avait cessé de pleuvoir, et s'il pleuvait, il pleuvait très peu : ce matin, quand je me suis levé, tout était clair, et ce n'est que lorsque le soleil s'est levé que le ciel s'est couvert. Un peu plus tard, un grand vent s'est levé, et au lieu de balayer les nuages, il a fait tomber de la neige, puis il a plu à verse. / Maître. Donc tu veux que je comprenne que tu n'as rien fait de ce que je t'ai dit, c'est ça ? / Serv. Au contraire, j'espère que vous serez satisfait [lorsque] vous entendrez parler de ma virée de deux heures en ville. / Maître. Voyons ce que tu as fait. / Serv. Pendant qu'il pleuvait, je suis allé chez le tailleur, et j'ai vu de mes propres yeux que votre costume avec un nouveau revers et une nouvelle taie d'oreiller, votre nouveau gilet et votre pantalon à bretelles étaient terminés, et il coupait votre chemise. / Maître. Tant mieux. Mais tu avais le chapelier et le cordonnier à deux pas de là, et tu n'es allé chez aucun d'entre eux ? / Serv. Oui, monsieur, le chapelier était en train de réparer votre vieux chapeau, et il ne lui restait plus qu'à orner le nouveau. Le cordonnier venait de terminer vos bottes, vos grosses chaussures de chasse et vos chaussures de danse. / Maître. Mais à la maison de mon père, quand y es-tu allé ? C'était l'essentiel ! / Serv. Dès qu'il a cessé de pleuvoir : mais je n'ai trouvé personne, ni votre père ni votre mère, car ils sont allés à la campagne hier et y ont passé la nuit. / Maître. Mon frère, cependant, ou ma femme au moins auraient-ils été à la maison ? / Serv. Non, monsieur, car ils étaient partis à La Turbie avec leurs enfants. / Maître. Mais les serviteurs étaient-ils tous dehors ? / Serv. Le cuisinier était parti à la campagne avec votre père, la femme de chambre et deux serviteurs avec votre belle-sœur, et le cocher, ayant reçu l'ordre d'atteler les chevaux pour les déplacer, était

parti avec la voiture en direction de Menton. / Maître. Donc la maison était vide ? / Serv. J'ai seulement trouvé le garçon d'écurie et lui ai donné toutes les lettres, afin qu'il les remette à celui qui était censé les avoir. / Maître. Heureusement. Qu'en est-il de la provision de demain ? / Serv. Je l'ai faite : pour la soupe, j'ai pris des pâtes, et entre-temps j'ai acheté du fromage et du beurre. Pour augmenter le ragoût de veau, j'ai pris un morceau de mouton. La friture, je la ferai de cervelle, de foie et d'artichauts. Pour le ragoût, j'ai acheté du porc et un canard à faire avec du chou. Et comme je n'ai pas trouvé de grives, de perdrix ou de bécasses, je vais me rattraper avec une dinde à cuire au four. / Maître. Et as-tu acheté du poisson ? / Serv. Bien sûr, j'en ai pris beaucoup, car ils étaient très bon marché. J'ai acheté de la sole, des rougets et de la raie. / Maître. C'est bien. Mais tu n'as pas vu le coiffeur ? / Serv. Bien sûr, comme il a la boutique à côté de l'épicerie, où je me suis approvisionné en sucre, poivre, clous de girofle, cannelle et chocolat, alors je lui ai aussi parlé. / Maître. Et quelles sont les nouvelles qu'il t'a données ? / Serv. Il m'a dit que l'opéra musical était un grand succès, mais que le bal s'était très mal passé ; que son jeune ami avait perdu tous ses paris au jeu l'autre soir, et qu'il attendait maintenant de partir avec la diligence vers Gênes. Il m'a aussi dit que Mademoiselle Lucia a renvoyé son fiancé et a juré qu'elle ne voulait plus de lui. / Maître. La jalousie… Cela me fait bien rire, mais maintenant, occupons-nous de nous. / Serv. Si vous le voulez bien, je mange du pain et bois un verre de vin, et je serai tout de suite à vos ordres. / Maître. Comme je suis pressé et que je dois quitter la maison, écoute d'abord ce que je t'ordonne, puis tu mangeras et te reposeras autant que tu veux. / Serv. Commandez. / Maître. Pour le repas que nous allons prendre, prépare tout le salon. Prends la meilleure nappe et les meilleures serviettes ; choisis des assiettes en porcelaine et veille à ce qu'il ne manque pas de bols ou de plateaux. Arrange le buffet avec des fruits, des noix, des amandes, des confitures et des bouteilles. / Serv. Et quels couverts vais-je mettre sur la table ? / Maître. Prends les cuillères, fourchettes et couteaux en argent avec des manches en ivoire, et n'oublie pas que les bols et les verres et petits verres doivent être en cristal taillé. Ensuite, dispose les meilleures chaises autour de la table. / Serv. Vous serez servi ponctuellement. / Maître. N'oublie pas que ma grand-mère vient ce soir. Tu sais à quel point cette vieille femme est ennuyeuse ! Mets de l'ordre dans la bonne chambre, fais remplir la paillasse et battre les matelas. Prépare le lit avec les plus beaux draps et taies d'oreiller, et couvre-le avec une moustiquaire. Remplis la cruche d'eau, et pose une serviette ordinaire et une serviette fine sur le bassin. Fais tout dans l'ordre et le pourboire ne manquera pas. / Serv. En fait, vous m'avez ordonné beaucoup de choses ; mais je ferai tout.

1.5. *Traduction d'une nouvelle de Jean Boccace* (1875)

Encore une fois, le texte monégasque est une traduction d'un original italien, à savoir l'une des nouvelles du *Décaméron* de Jean Boccace (1313-1375), la première grande œuvre en prose dans cette langue. Plus précisément, il s'agit du neuvième conte narré au cours de la première des dix journées en lesquelles l'œuvre est divisée. Le texte de Boccace avait déjà fait l'objet de l'un des premiers recueils comparatifs consacrés aux grandes variétés linguistiques de la péninsule italienne : l'auteur en avait été l'humaniste et philologue florentin Lionardo Salviati (1539-1589), cofondateur de l'Accademia della Crusca, qui, dans ses *Avvertimenti della lingua sopra 'l Decameron*, paru entre 1584 et 1586, avait publié des traductions de la nouvelle dans douze variétés romanes italiennes (bergamasque, vénitienne, frioulane, istrienne, padouane, génoise, mantouane, milanaise, napolitaine, bolognaise, pérugine et florentine).

Dans ce cas, la graphie oscille entre des solutions étymologiques, également influencées par l'orthographe italienne ou génoise de l'époque (‹*z*› pour [s] dans *giustizia*, *speranza*), et d'autres clairement empruntées à la graphie française (‹*ou*› représente [u] sauf en fin de mot en position atonale : *couscì*, *ciourando*, *persecutóu*, *onou*, *courouna* ; ‹*u*› rend généralement [y] : *inutile*, *annui*, *tutto* ; ‹*eu*› vaut [ø], qui n'apparaît cependant que dans *seunno*, tandis que *lego*, qui étymologiquement nécessiterait le même digramme, est graphié avec ‹*e*›). L'utilisation de doubles consonnes semble également empruntée ou influencée par la graphie du génois littéraire (voir des cas comme *donna*, *raggia*, *chella*, *coumma*, *soulaggiā*), où elles ont pour fonction de signaler la brièveté de la voyelle tonique précédente dans certaines positions, de faire référence à la racine du mot ou de rappeler la base latine d'origine ; en monégasque, cependant, comme dans le reste des parlers ligures intéméliens, la quantité vocalique ne présente pas d'opposition appréciable de longueur ou de valeur phonologique. Toujours à la fin du texte, il est précisé que ‹*a*› avec un tiret superposé se prononce comme le mot italien *dare*, tandis que la même lettre surmontée de deux points « si pronunzia come se vi fossero due *a*, facendo quasi muta la seconda » ; cela ne se produit que dans les participes passés féminins, tandis que la forme verbale *sä* est probablement une coquille. La syntaxe du texte, quant à elle, suit servilement celle de l'original. Extrait de Giovanni Papanti, *I parlari italiani in Certaldo alla festa del v centenario di messer Giovanni Boccacci*, Livorno, Francesco Vigo, 1875, pp. 623.

Digo donca che ai tempi dou primo Ré de Cipri, apresso a conquista de ra Téra Santa fä da Goffredo de Buglione, è arrivau che una dama nobile de Gascogna è andā in pelegrinagge a rou Santo Sepulcro, e revegnendo d'aillà, essendo arrivā in Cipri, è stā insultä grossieramente da de ommi scelerati. Desolā inconsolabile, ha pensaou d'andasene a portā plènta a rou Ré.

Ma ghé staou dito da charchun che perderessa rou sò tempo, che seressa una fatiga inutile, perchè rou Rè era couscì lacciou e insouziante, andava couscì poco che non solo non rendeva giustizia per i torti che ressevevan i autri, ma con una laccetà meprisabile sopportava chelli che gh'eron fai a ello; talmente che tutti chelli ch'avevon d'annui sfogavon ra soa raggia insultandoro e meprisandoro ello stesso. Chella povera donna sentendo aillò, e perdendo a speranza de se vendicā, per se soulaggiā aumeno un poco de ro sò ciagrin, s'è proposä de vorré baffuā a nullità de chello Rè. Se n'è andā ciourando davanti ello, e gh'a dito: « Monsu ro Rè, mi no vegno davanti tu con ra speranza d'ottegne giustizia de re ingiurie che me son stae fae, ma, in lego de ra vendetta te pregheressa d'imparame per supportā con pascienza chelle che sento dí che te son fae a tu, perchè mi posce piā esempi da tu per sopportā e mée con pascienza. Se mi poscessa! Dio sä se non te daressa vorentera e mée tamben, giacchè re sai coscì ben sopportà. »

Achello Rè ch'era stao giusqu'allora insoussiante e pautroun, tutto dentro un cou, coumma se se desviessa da un seunno, comensando da r'ingiuria fā a chella donna ch'a fao vendicā severamente, è divegnuo severo persecutóu de tutti chelli, ch'a partï da chello giorno, se son permissi de fa carcosa contra r'onou de sa courouna.

Je dis donc qu'à l'époque du premier roi de Chypre, après la conquête de la Terre Sainte par Godefroi de Bouillon, il arriva qu'une noble dame de Gascogne partit en pèlerinage au Saint-Sépulcre ; à son retour, elle arriva à Chypre et fut vulgairement insultée par quelques méchants hommes. Ne trouvant aucune consolation, elle pense à aller dénoncer l'incident au roi. / Mais quelqu'un lui dit qu'elle perdrait son temps, et que ce serait un effort inutile, car le roi était si indolent et si vil, et valait si peu, que non seulement il ne rendait pas justice pour les torts causés aux autres, mais supportait avec une indolence méprisable ceux qu'on lui faisait ; de sorte que tous ceux qui avaient des problèmes évacuaient leur colère en l'insultant et en le méprisant. En entendant ces choses, la pauvre femme, ayant perdu tout espoir de se venger, décida de se moquer de l'inutilité du roi afin de se consoler un peu de sa douleur. Elle alla le trouver en larmes et lui dit : « Sire, je ne me présente pas devant toi dans l'espoir d'obtenir justice pour les insultes qui m'ont été faites, mais au lieu de me venger, je te demande de m'apprendre à supporter patiemment celles que l'on m'a fait subir, afin que je puisse supporter les miennes avec patience. Ah, si je pouvais ! Dieu sait que je te donnerais volontiers les miennes aussi, puisque tu peux si bien les supporter ». / Soudain, ce roi, qui avait été jusqu'alors si vil et si oisif, comme s'il se réveillait d'un sommeil, et commençant par l'insulte faite à cette femme, devint un persécuteur sévère de tous ceux qui, à partir de ce jour, osèrent faire quoi que ce soit contre l'honneur de sa couronne.

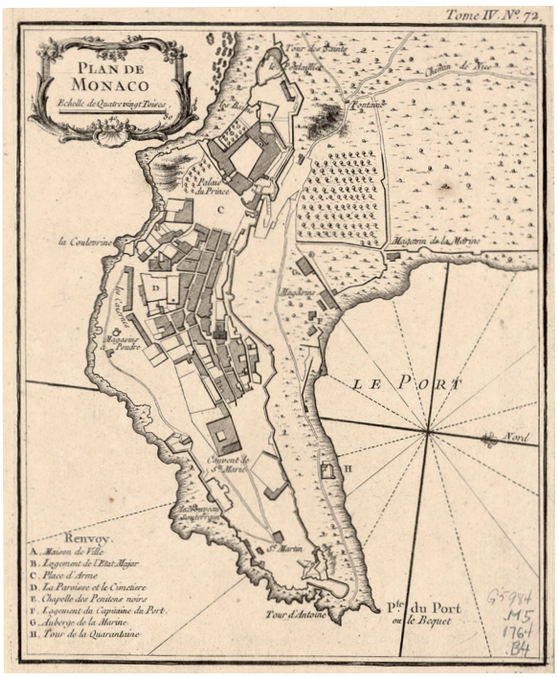
2. LA LITTÉRATURE EN LANGUE MONÉGASQUE

Jusqu'à la seconde moitié du XIX^e^ siècle, l'agglomération urbaine de Monaco avait conservé presque sans changement son faciès d'origine, remontant à l'époque de la fondation génoise et fixé dans ses caractéristiques essentielles à la fin du Moyen Âge. Encore dans les premières décennies de l'époque contemporaine, le territoire de la ville – malgré une expansion progressive de la surface urbanisée au fil du temps – se limitait à la population installée sur le Rocher et enfermée dans les anciens murs de la ville renforcés à plusieurs reprises au cours des siècles ; le seul autre habitat de quelque importance dans les environs était l'agglomération suburbaine dite des Moulins, située à l'est du plateau des Spélugues et caractérisée, comme le nom l'indique, par la présence de moulins à farine et à l'huile.

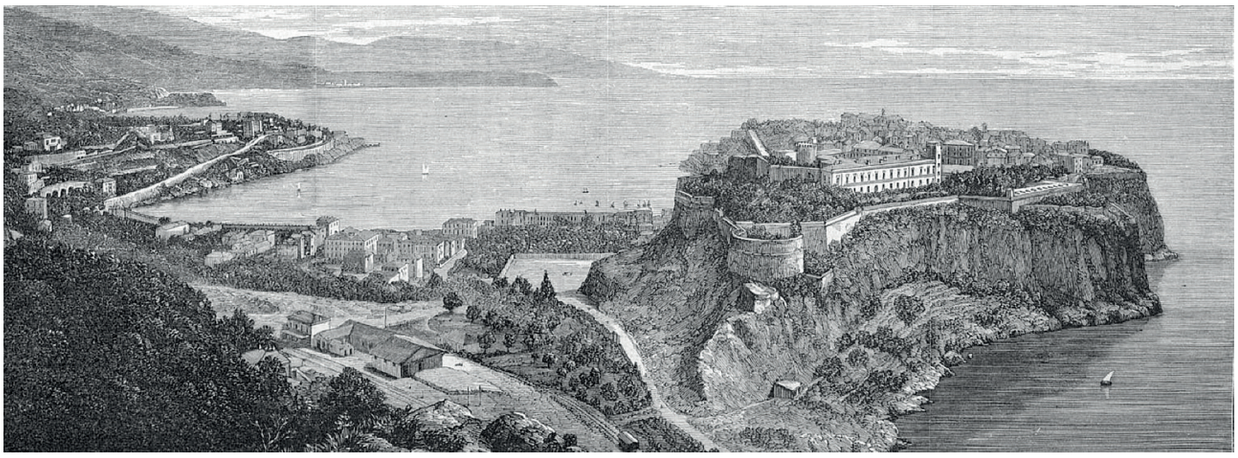
Hormis les fluctuations du nombre d'habitants dues aux épidémies, le tableau démographique de la ville elle-même n'avait jamais connu de variations radicales, montrant une croissance lente et progressive à partir du XIV^e^ siècle. Au milieu du XVI^e^ siècle, la population urbaine de Monaco comptait un peu plus de six cents habitants, soit une centaine de plus que ceux recensés en 1330. Dans les premières décennies du dix-huitième siècle, elle comprenait un peu plus de mille habitants pour les résidents du Rocher, tandis que ceux vivant près des Moulins ne dépassaient probablement pas les deux cents unités. À cette époque, Monaco n'était donc guère plus qu'un simple village en bord de mer, ses habitants s'adonnant principalement à l'agriculture de subsistance.

La superficie de la principauté entière était également restée inchangée depuis le Moyen Âge : après l'expérience napoléonienne, lorsque la petite principauté fut incorporée au territoire de l'Empire français et annexée au département des Alpes-Maritimes (s'étendant de Nice à San Remo sur la côte), les trois territoires des Grimaldi avaient été rétablis dans leurs frontières de 1792, qui comprenaient encore Menton et Roquebrune. Au plan économique, encore dans la première moitié du XIX^e^ siècle, la principauté pouvait compter sur l'exploitation des cultures intérieures des deux territoires (oliviers et orangers principalement) et sur les échanges assurés par le port de Menton, seul pôle commercial dont disposait la principauté.

Le traité de Stupinigi de 1817, qui sanctionnait le passage de Monaco du protectorat français à celui de la monarchie savoyarde, se traduisait toutefois par un fort frein au trafic de la principauté, en raison du manque de diversification des activités économiques de celle-ci par rapport à celles des terres administrées par le Royaume de Sardaigne (qui depuis 1815, suite à l'annexion de la République de Gênes décrétée par le Congrès de Vienne, pouvait compter sur l'usufruit de toute la côte ligure, tant sur le plan de l'agriculture méditerranéenne que du trafic portuaire). Ces contingences contraignirent le prince Honoré V (1819-1841), quoique animé d'un désir sincère de promouvoir l'économie de la principauté en encourageant sa diversification, à mener une politique essentiellement dirigiste, instaurant un monopole d'État pour la plupart des activités et augmentant la pression fiscale.



Carte topographique montrant la ville de Monaco en 1764. Jusque vers 1860, le territoire urbanisé se limitait presque exclusivement à l'agglomération fortifiée du Rocher.



Panorama de Monaco en 1874. Le territoire urbanisé, en dehors de l'agglomération historique du Rocher, se limite à quelques habitations et structures d'hébergement situées à La Condamine.

Ces dynamiques entraînaient surtout le mécontentement de la population de Menton, le centre économique du pays : dans le sillage des mouvements libéraux qui avaient lieu en Espagne et en Italie, cette ville fut le théâtre en 1821 et 1833 d'agitations populaires, que la prompte intervention d'Honoré V parvint toutefois à calmer sans violence. Cependant, la situation redevint tendue après la mort du prince et la passation de pouvoir à son frère et successeur Florestan I^{er} (1841-1856), qui, malgré la suppression du monopole sur le commerce des céréales, décida de continuer à ignorer les demandes des Mentonnais en matière de réduction des taxes à l'exportation.

Ces demandes furent à nouveau présentées par la population de Menton dans les derniers mois de 1847, dans l'espoir que les ouvertures libérales qui se répandaient dans la péninsule italienne se produiraient également à Monaco, ce à quoi le souverain répondit toutefois plutôt tièdement. Cela provoqua la poursuite des agitations et la détérioration rapide de la situation. Le soutien des garnisons piémontaises, qui en principe devaient assurer le maintien de l'ordre dans les territoires administrés par le prince, ainsi que le déclenchement de nouveaux soulèvements populaires en France, fournirent l'occasion pour l'auto-proclamation des territoires de Menton et de Roquebrune en tant que villes libres sous la protection du Royaume de Sardaigne (1848).

La sécession des deux territoires – définitivement confirmée en 1861 lorsqu'ils furent rattachés à l'Empire français, de même que la Savoie et le comté de Nice – porta un coup sévère à l'économie de l'État. En dépit des concessions accordées par Napoléon III, qui comprenaient une généreuse compensation financière et l'engagement de faire traverser Monaco par la route ferroviaire Nice-Gênes, alors en cours de construction, la principauté se retrouvait limitée à un dixième de sa surface d'origine, coincée dans une étroite bande de terre face à la mer, ce qui rendait presque impossible un développement économique basé sur l'exploitation des ressources du territoire.

Tentant de trouver une solution qui permettrait d'endiguer le risque d'une grave récession économique et l'augmentation conséquente de la charge fiscale des habitants, le nouveau prince Charles III (1856-1889) eut l'idée, à la fin des années 1850, de transformer le minuscule territoire entourant le Rocher en un centre de loisirs pour la haute classe internationale. Dans l'espoir d'attirer une clientèle haut de gamme et aisée, il offrit en 1856 le monopole des jeux à une société fondée pour l'occasion, chargée de construire de nouveaux bains (bâtis à La Condamine à partir de 1858) et des installations d'accueil pour les touristes étrangers, ainsi que d'ériger et d'exploiter une maison de jeux. Pour faire face à la lenteur des progrès dans cette direction, les droits d'exploitation furent accordés à partir de 1863 à un professionnel, François Blanc, directeur du casino de Hombourg en Allemagne, tandis que la construction d'hôtels et de restaurants, ainsi que la gestion des infrastructures (approvisionnement en eau et en gaz, construction d'allées, gestion des transports vers et depuis Monaco) étaient confiées à la Société des Bains de Mer et du Cercle des Étrangers.

Cette série de mesures aboutit à la transformation complète, en quelques années, du profil non seulement économique, mais aussi démographique et urbain de Monaco. Si, d'une part, l'affirmation de la principauté comme centre réceptif de la haute société internationale avait pour effet d'attirer ses

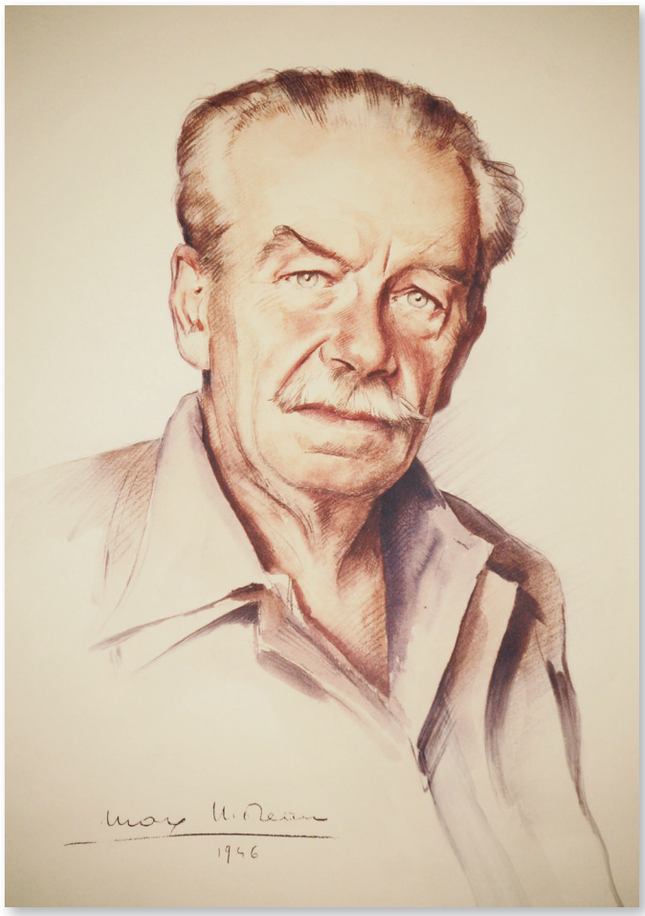
considérables fortunes, d'autre part, les travaux de construction et d'infrastructure prévus sur le territoire exigeaient la présence stable d'une main-d'œuvre considérable, que la très modeste population du pays n'était en aucun cas en mesure de fournir. C'est ainsi que dès les premières années de la décennie 1860, Monaco connut un grand essor démographique (favorisé, de même que le développement économique, par l'ouverture de la voie ferrée en 1868), qui conduisit en très peu de temps à l'urbanisation d'une grande partie du territoire suite à l'arrivée de travailleurs étrangers, provenant principalement des régions voisines (Menton et Roquebrune, Ligurie occidentale, Piémont et pays niçois). En un peu plus de vingt ans – de 1861 à 1881 – la population résidente de la principauté se vit multipliée par huit (passant de 1 200 habitants à plus de 9 200), et par vingt au cours de la deuxième décennie du siècle suivant.

Une telle situation ne manqua pas d'avoir de fortes répercussions sur les habitudes linguistiques des habitants de Monaco, tant ceux d'implantation ancienne que les nouveaux venus. En très peu de temps, presque tout d'un coup, les Monégasques de vieille souche – qui avaient conservé l'usage de leur propre langue depuis l'installation de leurs ancêtres venus de Ligurie des siècles plus tôt – se retrouvaient une toute petite minorité dans leur propre pays. Si, d'une part, cela entraîna le déclin rapide du monégasque comme moyen de communication dans la nouvelle réalité multilingue du pays, d'autre part, la présence permanente d'un très grand nombre de personnes habituées à parler des variétés linguistiques différentes (et peu ou pas du tout familiarisées avec la pratique du français ou de l'italien) conduisit à l'émergence rapide d'un code linguistique hybride entre le monégasque et les langues d'origine de la population immigrée. À son tour, le monégasque lui-même, jusqu'alors caractérisé (du moins pour autant que la très rare documentation historique nous permette de le déduire) par un conservatisme marqué par rapport aux variétés voisines (et donc le maintien de sa substantielle structure ligure d'un point de vue lexical et morphologique), se vit considérablement affecté par la présence d'une population sensiblement hétérogène d'un point de vue idiomatique (ainsi que par l'émergence d'un code de plus en plus ouvert aux influences du français, seule langue officielle d'enseignement et d'administration pour tous les habitants du pays).

Alors que le monégasque assimilait ainsi non seulement le lexique, mais aussi les traits linguistiques (morphologiques et probablement phonétiques) liés à la langue hégémonique ou aux variétés linguistiques de la population immigrée (au point de conduire, chez les habitants de peuplement ancien et plus sensibles aux vicissitudes de l'idiome, à une distinction entre le monégasque proprement dit et *u munegascu d'i carrugi* « le monégasque des rues »), d'après ce que l'on peut en déduire, la transmission de la langue au sein de la sphère familiale se serait arrêtée net entre les dernières décennies du XIX^e^ siècle et les toutes premières décennies du siècle suivant. La combinaison de ces différentes dynamiques conduisit, d'une part, au déclin vertigineux du monégasque dans la première moitié du XX^e^ siècle et, d'autre part, à un changement radical des habitudes linguistiques des jeunes générations, toujours plus familiarisées avec l'usage du français et habituées à entendre parler autour d'elles un monégasque de plus en plus vernaculaire.

Le délabrement rapide et progressif non seulement de la langue traditionnelle, mais aussi des coutumes et des traditions encore répandues dans la première moitié du XIX^e^ siècle et abandonnées au fur et à mesure de l'évolution du visage démographique et économique du pays, alimenta une inquiétude croissante chez certains des descendants des Monégasques d'autrefois quant à la perte de leur identité historique. Ainsi, en 1923, la nécessité d'agir pour sauvegarder ce qui restait du patrimoine culturel du pays aboutit à la création du Comité des Traditions Locales (appelé plus tard Comité des Traditions Monégasques, puis Comité National des Traditions Monégasques jusqu'à aujourd'hui), une association fondée par une poignée d'amateurs du folklore local afin de maintenir vivante la pratique des anciennes traditions de Monaco. La fondation de la association, dont les membres appartenaient à la bourgeoisie locale composée des habitants de longue date de la ville, reprenait dans leurs aspects fondamentaux les revendications exprimées par la population au début de la décennie précédente, marquées par de vigoureuses manifestations de rue d'une partie des citoyens qui, regrettant les profonds changements démographiques et sociaux en cours en principauté, réclamait en même temps une plus grande représentation politique du côté des institutions, ce qui fut satisfait en 1911 par une Ordonnance Souveraine portant organisation constitutionnelle de la principauté.

L'un des objectifs du groupe nouvellement formé était de protéger, promouvoir et diffuser la langue traditionnellement parlée sur et autour du Rocher. Le premier projet en ce sens fut donc de compiler des ouvrages de référence décrivant les règles grammaticales du monégasque et rassemblant son lexique. C'est à ce moment qu'intervint l'une des figures centrales de l'érudition locale à Monaco au siècle dernier : Louis Notari (1879-1961).



La légende de sainte Dévote, patronne de Monaco, des Grimaldi, de la mer et de la Corse, a inspiré Louis Notari pour l'écriture du premier texte littéraire en monégasque *A legenda de Santa Devota*, publié en 1927. Selon la légende, le corps de sainte Dévote, martyre en Corse en 304, aurait été transporté en barque jusqu'au port de Monaco pour y être enseveli.

Louis Notari (1879-1961)
Dessin de Marc Moreau, 1946.



Sainte Dévote et sa barque par Cyril de La Patellière, 1997.



Détail d'un tableau anonyme du XVIII[e] siècle représentant l'arrivée en 304 à Monaco du corps de Dévote accueilli par des moines bénédictins (on notera l'anachronisme !). Les armoiries des Grimaldi sont souvent associées à l'iconographie de sainte Dévote (Monaco, église Sainte-Dévote).



Médaillon en bronze par Arlette Somazzi représentant Louis Notari (Monaco, hall de la bibliothèque Louis Notari).





Bibliothèque Louis Notari, rue Louis Notari à Monaco.



Au moment de la fondation du Comité, Notari – ingénieur de profession, directeur des Travaux Publics depuis 1912 – était un homme en pleine maturité, appartenant à la classe moyenne de la principauté. Comme de nombreux autres descendants de familles présentes sur le territoire avant l'explosion démographique du siècle précédent, il faisait partie de l'une des dernières générations à avoir assimilé le monégasque au sein du foyer et dans la sphère sociale. Impliqué dans les projets concernant la compilation d'ouvrages descriptifs destinés à cette langue, Notari remarqua que la publication d'ouvrages visant à décrire les règles d'utilisation de l'idiome local, en l'absence de tout texte écrit, aurait suscité « à peine l'effet d'un livre de cuisine médiocre qui donnait des recettes pour préparer des mets qui ne pourraient convenir à notre table, et dont nous ne pourrions apprécier la valeur, faute de connaître le goût des matières employées ». Il estimait donc que la rédaction de textes écrits en monégasque, immédiatement utilisables par le public, devait primer sur celle d'ouvrages de référence. C'est sur la base de cette conviction qu'au premier semestre 1927 – après s'être engagé à présenter à ses collègues du Comité « quelque chose d'écrit en monégasque, n'importe quoi » – Notari rédigea le tout premier texte littéraire dans cette langue, *A legenda de santa Devota*, un poème en dix chants consacré aux événements hagiographiques de Dévote, la martyre corse patronne de la principauté.

L'ouvrage, publié la même année, s'imposa immédiatement comme un point cardinal pour la naissance d'une production écrite continue en langue monégasque, établissant ses usages graphiques essentiels (empruntés en grande partie à l'italien et dans une moindre mesure au français, avec l'ajout de certains symboles diacritiques pour les sons absents de ces langues) et servant indirectement de modèle en termes de grammaire et de vocabulaire. Ainsi, tandis que Notari commençait à se consacrer avec une passion presque fébrile à la rédaction de textes en monégasque (ce qui allait donner lieu à une production importante visant encore essentiellement à attester les formes grammaticales et lexicales de la langue, mais d'où transparaît toutefois une composante intellectuelle marquée de type félibréen), d'autres membres du Comité s'inspiraient de ses efforts pour se vouer à leur tour à la rédaction de textes dans le code local.

Si l'auteur de la *Legenda* se livra à une production assez variée, s'essayant à l'adaptation de saynètes et de pièces de théâtre françaises et italiennes, les autres membres se consacrèrent surtout à l'écriture de textes, en poésie ou plus rarement en prose, généralement liés à l'évocation des traditions ancestrales, de mémoires historiques ou de pièces de fiction toujours liées à l'environnement passé de Monaco. Les contributions de Lazare Sauvaigo (1894-1976), Robert Boisson (1906-1987) et Louis Canis (1891-1973) appartiennent à cette catégorie, ce dernier s'étant engagé avec ferveur – autant et plus que Notari lui-même – dans l'évocation du folklore local, qui constituait l'axe central des activités du Comité des Traditions.

Ce n'est pas un hasard si de nombreuses contributions écrites au cours de la première décennie de l'activité littéraire monégasque font référence à des circonstances particulières, notamment les différentes éditions du *Festìn munegascu* organisées à partir de 1931 par le Comité avec l'aide de la Mairie. Il s'agissait d'un événement public – directement inspiré de ceux encore en vogue portant le même nom à Monaco et Menton à la fin du siècle précédent – visant à célébrer l'ancien folklore local par la mise en scène de pièces de théâtre et la tenue de jeux et de danses en costumes. Ce furent précisément ces manifestations qui servirent d'inspiration non seulement pour l'écriture de pièces destinées à être jouées (notamment les adaptations de Notari d'ouvrages italiens ou français *A scarpëta de Margaritùn*, *Se paga o nun se paga…?* ou *Toca aiçì, Niculìn!*), mais aussi pour la naissance d'une chanson monégasque d'auteur, bien que présentée artificiellement (encore aujourd'hui) comme une partie « traditionnelle » du patrimoine folklorique local. D'un point de vue musical, ces morceaux ont pu compter sur la contribution de Joseph Bergonzi (1870-1935), Marc César Scotto (1888-1960) et Henri Aimé Crovetto (1896-1972), ce dernier étant également l'auteur des textes de plusieurs pièces de carnaval.

Si, d'une part, une majeure partie des écrits en monégasque, depuis les débuts jusqu'aux années 1950, s'attachait à proposer des thèmes liés au regret du passé et à la mémoire des traditions ataviques de Monaco, d'autre part – notamment à travers l'œuvre de Notari – on assista à l'affirmation rapide du rôle de la langue locale comme élément symbolique et fondateur de l'identité « nationale » monégasque. Au-delà des événements relatés dans la *Legenda*, eux-mêmes caractérisés par une modeste dimension épique visant à doter la principauté d'un mythe de référence et à esquisser une caractérisation stéréotypée du caractère et des valeurs de ses habitants, la volonté d'établir la langue locale comme une partie intégrante de l'identité monégasque fut sanctionnée dès 1929 par la publication du texte destiné à devenir le nouvel hymne national de la principauté.

C'est dans cette direction que vont plusieurs contributions de circonstance de Marc-Marius Curti

(1881-1967), écrites une fois encore à l'occasion de fêtes publiques et d'anniversaires politiques, et de Robert Boisson (1906-1987), qui sanctionnera son engagement en faveur des institutions locales en exerçant la fonction de maire de la ville pendant plus de quinze ans. Chez ces deux auteurs, en particulier, l'auto-identification aux valeurs et aux symboles de l'identité de la principauté se manifeste par l'éloge et l'exaltation des membres de la famille princière.

Si l'on exclut Notari, seul auteur qui se serait également consacré à la publication d'ouvrages en volumes au cours de sa vie, les textes parus entre les débuts de la littérature monégasque et l'après-guerre ont vu le jour dans plusieurs des revues locales publiées à Monaco et dans les régions voisines, dont surtout les *Annales du Comté de Nice*, l'*Almanach nissard*, *Rives d'Azur* et *A barma grande*. Cette dernière, en particulier, naquit en 1933 à l'initiative d'Emilio Azaretti (1902-1991) et de Filippo Rostan (1896-1973) en tant que projet d'atelier littéraire pour les dialectes de l'aire intémélienne, dans le sillage d'une reconnaissance plus ou moins partagée d'une « microrégion » spécifique constituée par les zones comprises dans l'ancien comté de Vintimille. S'il est vrai que le bouillonnement folklorique actif à Monaco au cours de la décennie précédente – ainsi que la fondation d'associations en ce sens à Gênes et Savone telles que A Compagna (1923) et A Campanassa (1924) – n'avait pas manqué d'avoir des répercussions immédiates au-delà de la frontière italienne (la fondation de la Cumpagnia d'i Ventemigliusi à Vintimille, association parallèle au Comité des Traditions Monégasques, remonte à 1927), l'incipit d'une production littéraire en langue monégasque joua un rôle fondamental dans la naissance du projet.

À Monaco, en tout cas, la production de Notari (dont une grande partie reste inédite à ce jour) aurait eu une pertinence bien plus grande que celle des autres auteurs de l'époque, tant par la variété des genres textuels (substantiellement répartis entre poésie, paroles de chansons et théâtre) que, surtout, par leur quantité. La même activité d'écriture en monégasque se serait probablement arrêtée peu après le milieu du siècle sans l'intervention d'une autre figure centrale de la promotion de la langue locale, celle du chanoine Georges Franzi (1914-1997). Né sur le Rocher de Monaco mais ayant vécu d'abord entre la Suisse et le pays niçois dans sa prime jeunesse et son âge adulte, Franzi se consacra, dès son retour dans sa patrie au milieu des années 1960, à une intense activité de sensibilisation du public au sort de la langue locale. Grâce au dialogue avec les institutions, l'engagement et le prestige de Georges Franzi furent fondamentaux tant pour l'introduction de l'enseignement du monégasque dans les écoles (aussi favorisé par les activités de médiation de René Novella, 1922-2018, futur ambassadeur de la principauté), que pour l'utilisation de la langue dans la liturgie.

Le R.P. Louis Frolla (1904-1978), quant à lui, déjà à la fin des années 1950, à l'instigation du prince Rainier III lui-même (1923-2005), s'était chargé d'établir un répertoire grammatical et un lexical, concrétisant ainsi définitivement l'un des objectifs présents dans le programme du Comité des Traditions Monégasques depuis sa fondation.

Entre-temps, le panorama des écrits en monégasque s'est enrichi d'autres contributions, bien que dans de rares cas liées à des idéaux purement engagés sans rapport avec la sphère des mémoires ou les thèmes typiques de l'expression littéraire vernaculaire. Si entre la fin des années 80 et les années 90, dans le cadre du concours Giacuré de Vintimille, la communion poétique entre de nombreux représentants de la zone intémélienne a été renouvelée (avec la participation, entre autres, de jeunes figures telles que Charles-Louis Aste et Stéphan Maggi), la prose de la fable, inspirée des célèbres compositions en vers de Jean de La Fontaine, s'est développée avec bonheur avec Louis Principale (1915-1998), tandis que le genre théâtral a fait quelques progrès avec les courtes pièces écrites par Paulette Cherici-Porello (1924-2018), auteur d'autre part de poèmes délicats à la composante intimiste marquée. Il convient d'ailleurs de souligner les efforts déployés par Louis Barral (1910-1999) tant sur le plan de la poésie, consacrée à de multiples thèmes et caractérisée par un fort conceptualisme sous-jacent, que sur le plan de la prose, dédiée à la diffusion des aspects culturels liés à la principauté sur la base de son activité d'érudit spécialisé. Enfin, sur le plan de la traduction en prose, des résultats particulièrement intéressants ont été obtenus à travers la transposition par Franzi de plusieurs nouvelles des *Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet (1840-1897), ainsi que d'*Antigone* de Jean Anouilh (1910-1987) par René Stefanelli (1931-2008).

La dernière génération à avoir assimilé la langue locale dans la famille étant aujourd'hui complètement éteinte, il reste à voir à ce stade si les mesures institutionnelles adoptées au cours des dernières décennies pour favoriser la récupération et la survie de la langue – qui seront examinées plus en détail par la suite – auront réussi d'une manière ou d'une autre à encourager la poursuite de la production littéraire en monégasque au XX^{e} siècle.

2.1. Louis Notari (1879-1961)

Descendant en ligne paternelle d'une famille d'origine suisse installée à Monaco depuis le XVIIIe siècle, Louis Notari naquit sur le Rocher où il fréquenta, pour la langue française, le collège Saint-Charles (actuel bâtiment de la Mairie) et plus tard, pour l'italien, le collège de la Visitation (actuel lycée Albert Ier) alors dirigé par les Jésuites. Malgré une véritable passion pour la littérature et les sciences, il décida de poursuivre une carrière d'architecte en suivant les traces de son père ; il s'inscrivit donc à l'École polytechnique de Turin, mais la mort prématurée de son père le contraignit à abandonner ses études pour se consacrer à plein temps à ses obligations familiales. Ce n'est que plusieurs années plus tard, déjà marié et avec des enfants, qu'il put obtenir un diplôme d'ingénieur.

Une fois ses études terminées, il fut nommé directeur des Travaux Publics en 1911, poste qu'il occupa de manière permanente jusqu'à sa retraite en 1943. Notari, qui fut notamment responsable du projet du Jardin Exotique inauguré en 1933, apporta une contribution fondamentale à l'urbanisme et à l'embellissement de la principauté.

Il fut nommé Conseiller d'État l'année suivant sa retraite par le prince Louis II et en 1946, après s'être porté candidat aux élections municipales, il devint Conseiller des Travaux Publics et des Jardins, poste qu'il occupa jusqu'en 1955.

Membre de la première heure du Comité des Traditions Monégasques, bien qu'il n'en ait pas été l'un des fondateurs, Notari fut le premier à utiliser le monégasque à des fins artistiques pleinement abouties, allant jusqu'à composer des centaines de poèmes en vers – dont beaucoup sont encore inédits – et plusieurs adaptations théâtrales destinées à être jouées lors de manifestations folkloriques organisées par le Comité lui-même. Sympathisant avec les instances de défense des identités régionales et minoritaires exprimées surtout par le mouvement félibréen voisin, l'auteur basera son œuvre entière en monégasque (encore inégalée en termes quantitatifs) sur un malaise général à l'égard de la « modernité » et le regret d'un passé atavique où la majorité des habitants de la principauté pratiquaient encore la langue locale.

Œuvres en monégasque : *A legenda de santa Devota. Légende rimée en monégasque avec la traduction littérale française et quelques notes sur des traditions monégasques*, Monte-Carlo, Imprimerie monégasque, 1927 ; *A scarpëta de Margaritùn*, Mùnegu, Cumitau d'ë Tradiçiue, 1932 ; *Se paga o nun se paga…?*, Nice, Frey et Trincheri, 1933 ; *Toca aiçì, Niculìn!*, Monaco, 1937 ; *Bülüghe munegasche. Bluettes monégasques. 1ère partie. Fables et dévinettes*, Nice, Frey et Trincheri, 1941 ; *Bülüghe munegasche. Bluettes monégasques. 2ème partie. U libru d'i aujeli*, inedit (mais achevé en 1946) ; *A legenda de santa Devota*, Monaco, Comité National des Traditions Monégasques, 2014 (édition posthume révisée à partir des manuscrits inédits de l'auteur).

2.1.1. *A legenda de santa Devota* (1927)

Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la première œuvre littéraire écrite en monégasque ne repose pas sur la simple inspiration de l'auteur ou sur le besoin pressant de transmettre un message spécifique. Au contraire, il s'agit d'un texte – bien que particulièrement articulé et caractérisé par un fort engagement intellectuel – qui vit le jour sur la base de prémisses historiques et sociales spécifiques.

Comme on l'a déjà mentionné, parmi les différents objectifs du Comité des Traditions Locales, fondé en 1924 par un groupe de passionnés de l'identité historique et de l'ancien folklore monégasque, figurait la récupération et la protection de la langue historiquement parlée par les habitants de la principauté de peuplement ancien, dont la survie était menacée par le bouleversement démographique du micro-État survenu depuis les dernières décennies du siècle précédent. Notari lui-même, dans la préface de son ouvrage, précise qu'en février 1927, on avait sérieusement envisagé de rédiger une grammaire et un lexique du monégasque, une idée « pas nouvelle, ni pour moi, ni pour les plus âgés d'entre nous ». Un membre du Comité en particulier, Monseigneur Joseph Baud, était censé prendre en charge le projet, mais son décès prématuré fit capoter l'initiative. Au lieu de cela, Notari lui-même commença à travailler à la rédaction du lexique en compagnie de son collègue Jérôme Bellando ; mais cette tâche lui parut de peu d'utilité, en l'absence de textes pouvant représenter l'usage réel du vocabulaire monégasque dans un contexte quelconque. C'est ainsi que Notari exposa ces observations à ses camarades du Comité, « en essayant de les convaincre que la composition d'un lexique ou d'une grammaire suppose généralement la pré-existence d'une littérature, mais qu'il aurait été tout au moins osé de procéder inversement, puisque nous ne possédons absolument aucune littérature monégasque, ni écrite, ni orale ». Cette réflexion se



Couverture de *A legenda de santa Devota.* Dessin d'Étienne Clerissi (1888-1971).

faisait de plus en plus pressante face à la prise de conscience de la disparition future de la langue en raison de la rupture de sa transmission intergénérationnelle.

C'est ainsi que « pour tâcher de donner l'exemple » l'auteur promit à ses collègues « de leur apporter à la prochaine réunion quelque chose d'écrit en monégasque : n'importe quoi, leur ai-je dit : une lettre, un conte, une petite page d'histoire ». La rédaction d'un texte en monégasque était donc collatérale à un engagement pris envers les membres du groupe auquel Notari collaborait ; le sujet n'avait pas d'importance particulière face à la possibilité de disposer d'un document qui attestait, sous forme écrite, des possibilités et des caractéristiques de la langue locale.

La thématique même de ce qui allait devenir la première œuvre littéraire en langue monégasque n'était pas le fait de l'auteur. Le sujet des événements hagiographiques de sainte Dévote, patronne de la principauté, lui fut suggéré par « quelqu'un », « à tout hasard », au terme de la réunion mentionnée ci-dessus. Notari lui-même n'accorda pas un poids particulier à cette suggestion ; en fait, les premières pages d'écriture eurent lieu seulement quelques jours plus tard, lorsque l'auteur se souvint de l'engagement qu'il avait pris et, « après avoir essayé autre chose », considéra l'idée de pouvoir se consacrer au sujet proposé.

Les thèmes relatifs à sainte Dévote se révélaient en réalité particulièrement propices à l'élaboration d'un texte remontant à l'un des principaux symboles identitaires de la principauté, en plein accord avec la démarche intellectuelle qui sous-tendait les initiatives du Comité des Traditions. Le culte de Dévote s'imposa comme un élément symbolique de la principauté vraisemblablement entre les XVI^e^ et XVII^e^ siècles, lorsque la martyre fut reconnue comme la protectrice des Grimaldi et, par extension, des habitants de l'État eux-mêmes. À partir de ce moment, les images et les sculptures représentant la sainte se répandirent si largement en principauté qu'elles devinrent elles-mêmes un élément de démarcation territoriale.

Les événements relatifs à la martyre – selon la légende, tuée en Corse entre 303 et 304 sur ordre du préfet Barbarus et transportée à Monaco par le batelier Gratien, sous la conduite divine – permettaient d'élaborer un texte au ton épique, qui pourrait ainsi combiner les nécessités pratiques évoquées par Notari avec la possibilité de doter la principauté d'un petit poème exaltant les valeurs humaines et l'identité de la nation, fondée avant tout sur l'acceptation et la pratique du christianisme et définie en outre par le respect de traditions séculaires et l'utilisation d'un code linguistique particulier. À cet égard, on ne peut manquer de relever l'influence des mouvements littéraires des renaissances régionales et du romantisme tardif qui, au siècle précédent, ayant trouvé un terrain fertile surtout dans la Provence voisine et en Catalogne, avaient conduit à la rédaction de poèmes tels que *Mirèio* de Frédéric Mistral (1859) et *L'Atlàntida* de Jacint Verdaguer (1877), devenus des jalons dans leurs littératures respectives. Bien que le travail de Notari diffère assez fortement des exemples de ce type, tant par sa portée (l'œuvre se compose de dix

chants de longueurs variables, totalisant environ 1600 vers) que par son résultat esthétique, il témoigne néanmoins de la résonance que de telles suggestions avaient même en dehors des domaines où elles avaient connu leur essor le plus marqué.

Le poète décida d'illustrer les événements entourant le débarquement de la dépouille de la martyre du point de vue des habitants de Monaco, profitant de l'occasion pour, d'une part, se concentrer sur le paysage et la faune de la ville dans les temps anciens et, d'autre part, offrir un portrait succinct de ses traditions, attribuées anachroniquement à la population monégasque au seuil du christianisme. Ce dernier point représente une naïveté consciente de la part de l'auteur, qui devait donc contribuer à réduire les ambitions de l'œuvre dans une perspective critique. Bien que certainement sous-tendue par un esprit fortement engagé, l'intention de l'auteur – comme ce sera également le cas pour toute sa production ultérieure en monégasque – résidait dans l'opération d'ennoblissement et d'attestation de la langue locale plutôt que dans celle de donner vie à une œuvre elle-même reconnue comme un monument de l'identité nationale.

Une fois la rédaction des premières pages commencée, l'édition de l'ouvrage fut menée de manière presque fébrile et fut achevée après seulement quelques mois (la préface du volume imprimé date de juin de la même année). Significativement dédiée au prince Louis II (1922-1949) en tant qu'« ami et protecteur des vieilles traditions », l'œuvre reçut immédiatement un accueil chaleureux de la part de la presse locale et finit par jouer un rôle fondamental dans tout le développement ultérieur de l'usage écrit du monégasque.

2.1.1.1. Le paysage monégasque au début du IVe siècle

Le poème s'ouvre sur une description vivante du paysage monégasque à l'époque où se déroule l'histoire, encore presque vierge de la présence de l'homme et lieu de refuge pour les animaux sauvages de la ceinture alpine méditerranéenne tels que les ours, les chamois, les cerfs, les loups et les marmottes. L'auteur fait aussi référence aux découvertes alors récentes d'ossements qui témoignent du fait que des milliers d'années auparavant, la région était également habitée par des espèces aujourd'hui exotiques, telles que les panthères et les hyènes (mais aussi les bisons et les éléphants, comme nous le lisons dans les versions ultérieures du texte).

Le caractère idyllique de la description – qui, comme on le verra, se révèle diamétralement opposé à la description de la société contemporaine à la fin du poème – sous-tend l'exaltation d'un milieu pas encore corrompu par l'urbanisation massive et témoigne de la sensibilité particulière de l'auteur à l'environnement naturel et à la faune locale. Extrait de Louis Notari, *A legenda de santa Devota*, *op. cit.*, pp. 20-29.

Versu u treiçentu, dopu Gesù Cristu,
Mùnegu era ün picenìn paise,
ma u so aspetu, lonzi d'esse tristu,
ün mezu d'ë muntagne ün pocu grise,

era ciù belu che nun è aura.
I nostri veyi stavu sciù d'a Roca
e de pupülaçiùn ghe n'era poca,
ma u nostru portu era finta d'alura

prun cunusciüu da tüt'i bateliei
e per dì a verità, gh'ientravu a l'anu
ciù de bateli ch'a u giurnu d'ancœi
margrè che nun ghe fussa tantu afanu.

Da i gazumetri gh'era un çementeri
che amu descrüvertu l'an passau,
e pœi gh'era ün piciùn murìn a œri,
e tüt'u mundu sa che gh'an truvau

tambèn chëlu tresoru d'u Müseu
'n manera che purëmu ben se crëde,

senç'avè mancu stüdiau l'ebreu,
e tüt'u mundu ne presterà fëde,

che 'nte chëlu cantùn d'a Cundamina,
se ghe truvava tambèn qarche casa.
Ma tüt'u restu, finta sciù a culina,
nun era che campagna, ma pa… rasa!

Che a u cuntrari, era un giardìn sciuriu
tütu ciantau de grossi çitrunei,
mandarinei, fighere, parmurei
e d'àutre ciante che çercu ru suriyu.

'Na vota stu giardìn era 'ncadrau
da ün boscu scüru, imensu, che piyava
tüt'a muntagna fint'a Pèira Cava
e despœi r'Estereu fint'a u diau,

d'u custà de Savuna e d'i Sabaçi
e carava dabassu fint'a i scœyi,
e, 'n giru d'u paise, a pochi passi
d'u bordu d'i giardìn d'i nostri veyi.

Tantu 'nt'i Cro che versu Barmarina
se trova ancura qarche piciün rure
che nun cœnta pa i sèculi, ma ë ure,
pòveru regetùn che à ben de pëna

per sorte a testa da ri baragnassi
e parlà d'a nublëssa d'a so' raça
a u caciaù o a u bracuniè che passa.
Tambèn i pin de Grima sun ben bassi

'n cumparesùn de chëli de 'na vota
purtàn gh'è chëlu de darè â Meria
che sença esse ben veyu, se denota
çe che pò iesse ün pin se l'age u piya.

[…]

Alura ünturnu a Mùnegu pussavu
i ruri de mil'ani, i frasci enurmi,
e ri pin gigantëschi s'elançavu
versu ru celu 'nseme cun ri urmi.

Versu 'n Agè i èriji muntavu
ünseme a i ruri, scàiji fint'a çima
e ra nostra Muntagna era süblima
cu'a so' criniera scüra. Cuma 'n avu

se pudrava de giancu 'nte r'ünvernu;
de cou rë nivure gh'ünvërupavu
tüta ra testa e i celi se sbasciavu,
pe'a fà cumünicà cu'u mundu eternu.

[…]

Tantu a San-Martìn, che sciù d'u Bàussu
amu truvau de chëli resti a mügi,
amurunai cuma 'nte de refügi,
e sun de testemoni che nun fàussu.

Düsciün nun purà dì de façùn nëta
da qanti ani dormu drünt'a terra
r'ursu, ru luvu, r'iena e ra panterra,
ru çervu, ru camùs e a çervanëta,

ch'amu truvau drüntu de nostre grote
cu'u cavalu sarvàigu e ru bisonte,
sença parlà d'ë levre e d'ë marmote.
Cum'ailò pussa lonzi r'urizonte!

Ma sença dà 'na data a chëli osci,
ciacün se pò pensà ch'ançienamente
tüti chëli arimai, piciui e grossi,
vivëvu ailì, pressu d'ë nostre gente,

e per purè vastà e per se scunde
furëva de gran boschi tüt'ünturnu:
de àighe vive, de caverne funde,
und'andavu e vegnëvu a nœte e u giurnu.

Vers l'an trois cents après Jésus Christ, / Monaco était un petit pays, / mais son aspect, loin d'être triste, / au milieu des montagnes un peu grises, // devait être plus beau qu'à présent. / Nos vieux habitaient sur le Rocher, / et la population était peu nombreuse ; / mais notre port était déjà / très connu de tous les bateliers, / et, à vrai dire, il y entrait par an / plus de bateaux qu'aujourd'hui, / bien que le monde fût moins affairé. // Là où sont les gazomètres il y avait un cimetière, / que nous avons découvert l'année passée, / et puis il y avait un petit moulin à huile, / et tout le monde sait que l'on y a trouvé // aussi le fameux trésor qui est au Musée ; / de façon que nous pouvons bien croire / même sans avoir étudié l'hébreu, / et tout le monde nous prêtera foi, // que dans ce coin de La Condamine, / il y avait aussi quelques maisons ; / mais tout le reste, jusque sur la colline, / n'était que campagne, mais pas une campagne nue ! // Car, au contraire, c'était un jardin fleuri / tout planté de gros citronniers, / de mandariniers, figuiers, palmiers, / et d'autres plantes qui cherchent le soleil. // Plus anciennement ce beau jardin était entouré / par une forêt sombre et immense qui prenait / toute la montagne jusqu'à Peira-Cava / et depuis l'Estérel jusque très loin, au diable, // du côté de Savone et des Sabasses / et descendait vers le bas jusqu'aux rochers de la mer ; / et autour du pays, à quelques pas / de la limite des jardins de nos ancêtres. // Aussi bien au quartier des Cros, que vers Barmarina / on trouve encore quelque petit chêne / qui ne compte pas des siècles mais à peine des heures, / pauvre rejeton qui a bien de la peine / pour sortir la tête des broussailles, / et parler de la noblesse de sa race / au chasseur ou au braconnier qui passe. / De même les pins de Grima sont bien petits // en comparaison de ceux d'autrefois : / pourtant il y a celui qui est derrière la Mairie / qui, sans être vieux, nous montre / ce que peut être un pin qui commence à prendre un certain âge. // […] // Alors, autour de Monaco poussaient / les chênes millénaires, les frênes énormes / et des pins gigantesques s'élançaient / vers le ciel avec les ormeaux. / Vers le mont Agel, les yeuses grimpaient / mélangées aux chênes, presque jusqu'au sommet / et notre montagne était sublime / avec sa crinière sombre. Comme un aïeul, / elle se poudrait de blanc pendant l'hiver ; / quelquefois les nuages lui enveloppaient / toute la tête et les cieux se baissaient / pour la faire communiquer avec le monde éternel. // […] // Soit à Saint-Martin, soit sur le rocher de l'Observatoire, / nous avons trouvé de ces restes par monceaux, / accumulés comme dans des refuges, / et ce sont des témoignages qui ne peuvent faillir. // Personne ne pourra dire d'une façon nette / depuis combien d'années dorment dans la terre / l'ours, le loup, la hiène, la panthère, / le cerf, le chamois et le chevreuil, // que nous avons trouvés dans nos grottes, / avec le cheval sauvage et le bison, / sans parler des lièvres et des marmottes. / Combien cela repousse au loin l'horizon ! // Mais sans donner une date à ces ossements, / chacun peut penser qu'anciennement / tous ces animaux petits et gros / vivaient là, près de nos gens, // et pour pouvoir vaguer librement et se cacher, / il leur fallait de grandes forêts tout autour : / des eaux vives, des cavernes profondes / où ils allaient et venaient nuit et jour.

2.1.1.2. *A resposta d'u sciù Gaudènçiu*

Après avoir présenté dans le sixième chant de l'ouvrage le personnage de Gratien, qui vient de débarquer sur la côte de Monaco, l'auteur consacre le chant suivant au monologue de Gaudence, un vieux pêcheur monégasque qui, l'après-midi du 17 janvier 306, une fois terminées les célébrations païennes liées à la fête de la mer (selon la reconstruction personnelle de Notari, fonctionnelle pour présenter au lecteur un échantillon des traditions monégasques liées à ce jour spécifique du calendrier), accueille le bateau portant sur le rivage le corps de la martyre.

La réponse de Gaudence au récit sincère de Gratien, implorant l'asile, constitue un véritable manifeste des valeurs fondatrices de l'identité monégasque selon la perception personnelle de l'auteur : l'aide aux nécessiteux, l'ouverture à la nouvelle religion (qui deviendra plus tard un élément essentiel de l'identité locale) et la défense du territoire contre les interférences et les ambitions extérieures, explicite dans la magnification même de l'« indépendance » de Monaco. Les couleurs nationales de la principauté elles-mêmes, dans la narration consciemment fictive de Notari, rappelleraient non pas l'écu des Grimaldi, mais celles de la voile du bateau transportant la dépouille de la sainte, constituée du drap taché de sang dans lequel le corps de Dévote était enveloppé.

C'est en ces termes qu'une portion du texte semble viser à la construction d'une véritable « mythologie » liée au petit village méditerranéen, visant à son tour à promouvoir une identité locale en partie fondée sur la reprise et la diffusion de l'ancien folklore local, en partie enrichie par de prétendus attributs moraux (tels que la modestie d'esprit, le caractère pacifique ou la fierté autonomiste des habitants), selon un modèle qui ferait l'objet d'un certain consensus parmi ceux qui, dès lors, se consacreraient à l'utilisation du monégasque à des fins artistiques. Extrait de Louis Notari, *A legenda de santa Devota*, *op. cit.*, pp. 114-123.

Qandu u veyu à finiu tütu u so cæntu,
tüti ru gardu e sun sença parola;
gardu r'aujelu giancu che se vora
sempre 'n silènçiu e sença fà de ventu;

gardu ru sanghe russu de ra vëra
che da dui giurni flota sciù e marine
ancura frëscu e vivu cum'a sëra
che de Devota è surtiu da ë vëne;

gardu ra verginëta che surride
gianca de lìriu e scàiji trasparenta,
che dorme 'nt'u batelu, e qü ra vëde
pënsa a 'na ræsa gianca ün pocu stenta!

Ma u sciù Gaudènçiu, sença çeremònia,
dije a u strangè: «Culega, u nostru scœyu
cadün ch'arriva u vëde de bun œyu
perchè ra nostra stòria testemònia

che r'ospitalità ün casa nostra
è ciù sügüra che 'nti meyu læghi!
Nun ò pa ben capiu çe che ne spieghi
de ru bandiu, ch'ailà ün casa vostra

martiriza e fiyëte vive e morte.
Demàn ne spegherai ailò 'n detayu,
ma, se vœi vegnì aiçì, dëv'esse forte
per purè 'ntrà, se mëtëmu u serrayu!

Nui sëmu Munegaschi e u nostru scœyu
n'u piya pa qü væ, ailò è savüu
despœi ch'u mundu è mundu, e per dì «vœyu»,

ün casa nostra fò iesse cunusciüu!

Suterrerai, se vœi, ra dumaijela
sciù a nostra roca, già che u celu a manda,
e se a so' fin è stà cuscì crüela
truverà aiçì a pàije che demanda;

e qarche cou, sciù d'u tumbà d'a sëra,
o ben qarche matìn de ben bunura,
qandu a marina è bela cum'aura,
qandu l'aria è lingera e nun suspira,

sorterà ailà 'nt'u fundu, a l'urizonte,
cuma 'n'apariçiün, u so paise,
e a vuta blü d'u celu sarà u ponte
'ntr'a cüna e a tumba da u Destìn divise.

Ancœi amu festau u diu d'a marina
e nun me stuna pa che u to batelu
arrive aiçì per pruteçiün divina!
Ancœi tambèn, e u casu è ben ciù belu,

tüt'ë nostre fiyëte an festezau
Flora, a divinità d'a zoventüra,
alura vëdi ben che a to' aventüra
vegne forsci tambèn da çe che an fau:

Flora à vusciüu menà press'u so tèmpiu
a piciunëta che ru sceleratu
à massacrau da vui: forsci era matu
o forsci r'à massà per dà ün esèmpiu.

Se m'ai l'ària de dì che nun è Flora
o ben Netünu che t'an protegiau
deman ne spiegherai, o bel'aura,
cuma tü pënsi ch'ailò sice stau.

Me fai signu cu'a man versu ru Celu?
Forsci ai ragiün, Netünu t'averëssa
mandau ru so derfin, ma pa 'n aujelu
o 'n àutru signu che te pilutëssa.

Che sice Giove? Ailò me stunerëssa
perchè, cun ru respetu che ghe dëvu,
sciù d'a marina nun cumanderëssa
pa giüsq'a u puntu de te menà vivu,

per ün viàgiu cuma tü ne cœnti,
sença r'üntervençiün d'u so fratelu
che regüla u camìn de cada batelu;
e se sun stai d'acordi i dui parenti,

üna divinità ciù forta ch'ëli
gh'à cumandau de te menà 'nt'u portu.
Demàn ne spiegherai, sença fà tortu

a i nostri dei, çe che pensava d'ëli

a to' Devota, e qü è chëlu Cristu
che t'à tirau d'afari, a çe che diji:
tü ne recœnterai dunde r'ai vistu
e 'n cosa an cunsistau i soi prudigi,

e, 'n tüta libertà, giüdicherëmu
cuma se pò spiegà çe che t'arriva.
Üntantu, se tü vœi, s'ocüperëmu
de tirà u to batelu sciù d'a riva

e de dà sepültüra a ra to' morta.
A parte che se ne sì mandau da ru Celu,
üna gran simpatia a tü ne porta
perchè sì arrivau sciù d'ün batelu,

e sëmu tüti gente de marina;
e pœi, se cuma diji, a to' Devota
è morta per defende a so' dutrina,
ailò sufisce e ne piyamu nota:

nun gh'è ren de ciù sacru 'n mezu a nui,
ren de ciù belu che r'ündependença,
e vui ne sarì sacri tüti dui
se vegnì per prutege 'na credença.

R'ündependença ünt'u nostru paise
è sacru-santa e suta ru so signu
ientre sügüru u pavayun sanghignu,
cuma r'aujelu ch'ava ë are stëse.

E per de ciù nui tegnerëmu cœntu
de chëlu pavayùn furmau d'a vëra
ch'à viagiau sciù r'àiga sença ventu
e che u Celu ne manda chësta sëra.

Cun r'ardente curù d'u sanghe vivu,
u giancu d'u linçœ dighe sciù a terra
e sciù l'àiga «Vœyu a pàije ma nun schivu,
qandu ra fò, ni'a luta, nin a gherra.»

La réponse de sire Gaudence. Quand le vieux eut fini son long récit / tous le regardent et ne prononcent mot ; / ils regardent l'oiseau blanc qui vole / toujours en silence et sans agiter l'air. // Ils regardent le sang rouge de la voile / qui depuis deux jours flotte sur la mer / et est encore frais et vivant comme le soir / où il est sorti des veines de Dévote. // Ils regardent la petite Vierge qui sourit, / blanche comme un lys et presque transparente, / et qui dort dans le bateau, et ceux qui la voient / pensent à une rose blanche un peu fanée ; // mais sire Gaudence, sans cérémonie / dit à l'étranger : « Ami, notre Rocher, / est vu d'un bon œil par tous ceux qui arrivent / parce que notre territoire témoigne / que l'hospitalité chez nous est plus sûre / que là où elle est le plus en honneur ! / Je n'ai pas bien compris ce que tu nous racontes / au sujet du bandit qui là-bas, chez vous, // martyrise les jeunes filles avant et après leur mort. / Demain tu nous expliqueras cela en détail, / mais, s'il compte venir ici, il faut qu'il soit bien fort / pour pouvoir entrer, si nous mettons les verrous. // Nous, nous Monégasques, et notre Rocher / ne les prend pas qui veut, cela est su / depuis que le monde est monde et pour dire : « je veux » / chez nous il faut être connu ! // Tu enterreras, si tu le désires, la demoiselle / sur notre rocher, puisque le Ciel l'envoie / et si sa fin a été si cruelle, / elle trouvera ici la paix qu'elle cherche. // Et quelquefois, à la tombée du soir / ou bien quelquefois le matin de très bonne heure, / lorsque la mer est belle comme maintenant, / lorsque l'air est léger sans le moindre souffle, // apparaîtra, là-bas dans le fond, à l'horizon / son pays comme un mirage, / et la voûte bleue du ciel formera comme un pont / entre

le berceau et la tombe que le destin a séparés. // Aujourd'hui nous avons fêté le dieu de la mer / et je ne m'étonne pas que ton bateau / arrive ici par protection divine ! // Aujourd'hui aussi, et le cas est bien plus beau, // toutes nos jeunes filles ont fêté / Flore, la divinité de la jeunesse : / alors tu vois bien que ton aventure / provient peut-être aussi de ce qu'elles ont fait : // Flore a voulu emmener près de son temple // la petite que le scélérat / a massacrée chez vous, peut-être était-il fou, / ou peut-être l'a-t-il tuée pour faire un exemple. // Si tu as l'air de me dire que ce n'est pas Flore / ou bien Neptune qui t'ont piloté, / demain, ou tout à l'heure, tu nous expliqueras / comment tu penses que cela est arrivé. // Tu me fais signe avec la main vers le Ciel ? / Peut-être as-tu raison, Neptune t'aurait / envoyé son Dauphin, mais pas un oiseau / ou un autre signe pour te piloter. // Que ce soit Jupiter ? cela m'étonnerait / car, avec tout le respect que je lui dois, / sur la mer il n'aurait pas assez d'autorité / pour t'emmener vivant // dans un voyage comme celui que tu nous racontes / sans l'intervention de son frère / qui règle la route de chaque bateau ; / et si les deux parents ont été d'accord, // une divinité plus forte qu'eux / leur a commandé de t'emmener au port. // Demain tu nous expliqueras, sans faire tort / à nos dieux, ce que pensait d'eux / ta Dévote et quel est ce Christ / qui t'a tiré d'affaire, à ce que tu dis : / tu nous raconteras où tu l'as vu / et en quoi consistent ses prodiges, / et, en toute liberté, nous jugerons / comment peut s'expliquer ce qui t'arrive. / En attendant, si tu le veux, nous nous occuperons / de tirer ton bateau sur le rivage, // et d'ensevelir ta morte. / Outre que vous nous êtes envoyés par le Ciel, / une grande sympathie nous porte vers toi / du fait que tu es arrivé sur un bateau, // et nous sommes tous des gens de mer ; / et puis, si ainsi que tu le dis, ta Dévote / est morte pour défendre ses idées, / cela suffit et nous en prenons bonne note : // il n'y a rien de plus sacré au milieu de nous, / rien de plus beau que l'indépendance / et vous nous serez sacrés tous les deux / si vous venez pour protéger une croyance. // L'indépendance dans notre pays / est plus que sacrée et sous son signe / entre en toute assurance ton pavillon sanglant, / comme y est l'oiseau, les ailes larges ouvertes. // Et, en outre, nous n'oublierons pas / ce pavillons formé par la voile / qui a navigué sans vent sur la mer / et que le Ciel nous envoie ce soir. // Qu'avec la couleur ardente du sang vivant, / le blanc du linceul dise sur la terre / et sur l'eau « Je veux la paix, mais je ne crains / s'il le faut, ni la lutte, ni la guerre ».

2.1.1.3. L'état de Monaco au début du XX^e^ siècle

Les thèmes épiques qui sous-tendent la *Legenda* ne semblent pas exempts d'une composante subjective marquée qui restera l'un des traits saillants de toute la production de l'auteur. L'écriture du poème représente donc pour Notari une occasion d'exprimer, dans les dernières pages, une évaluation personnelle de la condition démographique et sociale de la principauté monégasque. Grâce à la reconnexion cyclique au début de l'œuvre, la description idyllique du paysage atavique de Monaco présentée dans le premier chant est mise en contraste avec le chaos et la confusion de la ville moderne, battue par les voitures tonitruantes des riches étrangers et étouffée, côté mer, par une pléthore de navires dépêchés pour transporter les touristes de haut rang dans le petit pays.

Coupable d'avoir altéré de façon permanente et irrémédiable le visage authentique de Monaco, c'est, aux yeux du poète, le « progrès » tout court et sans distinction particulière, représenté ici cependant par les processus qui au cours des décennies précédentes avaient sanctionné le passage du territoire monégasque de simple village côtier à un centre de réception de la haute société internationale et à un pôle d'immigration étrangère. Dans ces pages, l'auteur exprime avec regret son profond malaise non seulement envers le paysage hautement multilingue du pays, qui avait rendu la langue autochtone complètement obsolète, mais aussi face au nouveau visage de Monaco en tant que capitale du luxe et du divertissement, jugé en profond contraste avec l'esprit des anciens habitants du bourg. Extrait de Louis Notari, *A legenda de santa Devota*, *op. cit.*, pp. 154-161.

D'u mila nœveçentu vintisete!
Turna œtu sèculi an già virau,
ma chëstu cou adiu a pàije e a qiete:
u prugressu è vegnüu e s'è arrestau.

Parença che sparisce r'ignurança
e dapertütu gh'è de grosse scœre;
ma è ra moda d'ë teste lingere
cine d'urgœyu e cine d'ümpurtança,

a pëna sàciu scrive o sàciu leze.
D'ayür cun r'ünstrüçiùn che màrcia vite,
ciacün pò ümparà tüt'a u so ese,
tütu de 'n cou o a piciune fëte,

ë cose ciù süblime e rafinae.
Nun ve stunè se a zuventù sparisce
per s'enciucà u bon vin nun süfisce,
e tüti impiegu e droghe ümpujunae!

[…]

Vintisei de zenà d'u vintisete!
Aiçì se parla ebreu, anglëse e rüssu,
e qü sa u munegascu fò che u gete
perchè nun è 'na marcançia de lüssu!

Nui d'u paise sëmu scàiji spersi
ün mezu a tüta sorta de strangei,
che u ciù suvèn ne muntu sciù d'i pei
perchè sëmu mudesti e ben diversi

d'u mundu sciaratiè che è de moda.
De cou tambèn ne tratu cun ri ganti:
famu meçiùn de ren e andamu avanti,
'n giügiandu qü ne punze e qü ne loda.

Cuma ë vestale che gh'eru 'na vota
tegnëmu sempre u fægu sacru açësu,
ün cunservandu nëtu e ben precisu,
cu'a tradiçiùn d'u cültu de Devota,

l'amùr d'u nostru Pavayùn sacrau.
Sença s'ümpressiunà d'ë mode nœve,
che faghe ben suriyu o ciœve o neve,
farëmu sempre çe che an sempre fau:

ë àuche ünturnu a nui sbatu rë are
e d'àutri aujeli droli issu ra crësta
per n'ümburnì sciù ru cou, a prima vista;
ne passu suta i œyi ë cose rare;

gruyu e utumobile d'i gran richi;
davanti a ru portu gh'è de bastimënti
che purëssu'mbarcà sei regimënti!
Cosa dirëssu mai i nostri Antichi,

se per casu vegnëssu a issà ra testa,
de vëde u scangiamëntu che gh'è stau!
De vëde i grandi otel ch'an fabricau,
de vëde u mundu che fa sempre festa!

Purëssu mai ciù se rende cœntu
che se retrovu drünt'u so paise;
guai ra sëra, qandu sun açëse
ë lanterne d'ë vuatüre 'n muvimëntu.

En mille neuf cent vingt-sept ! / À nouveau, huit siècles ont déjà tourné, / mais cette fois, adieu la paix et la tranquillité : / le progrès est venu et n'a plus reculé ! // Il semble que l'ignorance disparaît / et partout il y a de grandes écoles ; / mais le succès est aux têtes légères / remplies d'orgueil et remplies d'importance, / à peine savent-elles écrire, ou savent-elles lire. / D'ailleurs avec l'instruction qui marche vite, / chacun peut apprendre tout à son aise, / tout d'un coup ou par petites tranches, // les choses les plus sublimes ou raffinées. / Ne vous étonnez pas si la jeunesse disparaît : / pour s'enivrer le bon vin ne suffit plus / et tous ont recours aux drogues empoisonnées. // […] // Vingt-six janvier mille neuf cent vingt-sept ! / Ici l'on parle hébreu, anglais et russe / et qui sait le monégasque doit le rejeter / car ce n'est pas marchandise de luxe ! // Nous autres gens du pays, nous sommes comme dispersés / au milieu de toutes sortes d'étrangers, / qui le plus souvent nous marchent sur les pieds / parce que nous sommes modestes et très différents // du monde tapageur qui est à la mode. / Quelquefois aussi ils nous traitent avec des gants : / nous ne faisons semblant de rien, et nous allons de l'avant / en jugeant qui nous blesse et qui nous fait des louanges. // Comme les vestales d'autrefois / nous tenons toujours le feu sacré allumé, / en conservant net et intact, / avec la tradition du culte de Dévote, // l'amour de notre drapeau sacré. / Sans nous laisser impressionner par les modes nouvelles, / qu'il fasse grand soleil ou qu'il pleuve, ou qu'il neige, / nous ferons toujours ce que l'on a toujours fait. // Les oies autour de nous battent des ailes / et d'autres oiseaux drôles relèvent la crête / pour nous aveugler tout d'un coup à première vue ; / les choses rares nous passent sous les yeux ; / les automobiles des grands riches se pressent ; / devant le port il y a des paquebots / où pourraient s'embarquer six régiments ! / Que diraient jamais nos anciens, / si par hasard ils levaient la tête, / de voir le monde toujours en fête ! / Ils ne pourraient certes pas se rendre compte / qu'ils se retrouvent dans leur pays ; / gare le soir, lorsque sont allumés / les phares des voitures en mouvement.

2.1.2. *Àighe d'i Santi* (1928)

Une foi chrétienne profonde et l'espoir de la béatitude éternelle après la mort sont deux des éléments qui ressortent immédiatement dans la production du poète, ici en contraste avec le caractère lugubre de l'environnement, décrit de façon particulièrement efficace. Bien que ce soit presque toujours la luminosité de l'espace méditerranéen qui prévaut dans la production lyrique de l'auteur, une grande partie de celle-ci repose sur des thèmes introspectifs influencés par un goût purement décadent. Extrait de *Armanac nissart 1935*, s.l. (mais Nice), s.d. (mais 1934), pp. 94-95.

È a sëra d'i morti!…
Ë campane semiya che se ciuru,
u celu è scüru, scüru e i valui curu.
Se sentu picenìn finta i ciù forti!

À ciüvüu tüt'u giurnu ün'àiga drüa
ch'à desburdau beai, trœyi e peschere.
À despeyüu rë vigne e rë fighere
e à lasciau tüt'a campagna nüa.

Pœi, versu sëra à cessau de ciœve,
forsci perchè, ailà ünt'u çementeri,
se puscëssa alümà ë lampe a œri
suvra rë fosse che ra pauta crœve!

O lampe a œri, o mucalìn de çëra,
che sice per qü dorme sut'a pàuta,
o per qü dorme ünte 'na tomba àuta,
fò ben flambà, fò ben flambà, sta sëra:

rë vostre lüjernëte dinu a u mundu
che dopu morte se pò vive ancura
se, ün murendu s'à lasciau a sciura
de r'amiciçia o de r'amùr prufundu!

I Murìn, 1° nuvembre 1928

Pluies de la Toussaint. C'est la veille du Jour des Morts !… / Les cloches semblent pleurer. / Le ciel est obscur, obscur, et les torrents coulent à plein bord. / Les plus forts se sentent tout petits ! // Il a plu tout le jour une eau drue / qui a fait déborder canaux d'arrosage, bassins et réservoirs ; / elle a dépouillé les vignes et les figuiers / et elle a laissé toute la campagne nue. / Puis, vers le soir, il a cessé de pleuvoir / peut-être afin que là-bas, dans le cimetière, / on puisse allumer les lampes à huile / pour les fosses que la boue recouvre. // Ô lampes à huile, ô lumignons de cire, / que ce soit pour celui qui dort sous la boue / ou pour celui qui dort dans une tombe altière, / il faut bien flamber, il faut bien flamber ce soir. // Vos lucioles disent au monde entier / qu'après la mort l'on peut vivre encore / si en mourant on a laissé la fleur / de l'amitié ou de l'amour profond ! // Les Moulins, 1er novembre 1928

2.1.3. *A Bosi*. Composition en l'honneur de François-Joseph Bosio (1928)

Une grande partie des œuvres littéraires de l'auteur rédigées dans ses premières années d'activité sont attribuables à des événements particuliers liés aux célébrations périodiques du folklore monégasque local ou, comme dans le cas de la composition en question, à la commémoration de figures importantes de l'histoire de la principauté.

Le 25 avril 1929, un buste du sculpteur François-Joseph Bosio (1769-1845) était inauguré près de sa maison natale sur le Rocher de Monaco ; la place où se trouve le monument, réalisé par Lucien Barbarin, recevait également son nom. Il s'agissait de l'une des personnalités monégasques les plus importantes en dehors des frontières de la principauté : né rue du Milieu (*carrùgiu d'u Mezu*, actuelle rue Comte Félix Gastaldi) sous le règne d'Honoré III qui lui permit personnellement de s'installer à Paris pour parfaire sa formation dans l'atelier d'Augustin Pajou, il devint l'un des principaux sculpteurs de l'Empire napoléonien (il fut chargé d'exécuter un buste de l'empereur, jugé par les critiques comme étant encore meilleur que celui de Canova, et un buste de l'impératrice Joséphine) et de la période de la Restauration (il réalisa par exemple le quadrige de l'Arc de triomphe du Carrousel et le monument à Louis XIV à Paris, et nombre de ses œuvres se trouvent aujourd'hui au Musée du Louvre). Il devint professeur à l'École des Beaux-Arts de Paris en 1816, et cinq ans plus tard, il fut nommé chevalier de l'ordre de Saint-Michel par Louis XVIII, devenant ensuite officier de la Légion d'Honneur.

Faisant partie de la délégation du Comité des Traditions Locales, alors présidé par Adolphe Blanchy, Notari participa à l'inauguration du monument, à l'occasion de laquelle – en présence du prince Louis II – il récita ce poème écrit dans les mois précédents. La pièce met particulièrement l'accent sur la figure de Bosio en tant que « fils du pays » : la référence aux générations précédentes (très fréquente dans les écrits de Notari, générations généralement comprises comme les derniers représentants de l'âme authentique de la ville) a ici le but précis de rendre la figure de l'artiste plus concrète pour le lecteur. Le monument mentionné dans le cinquième quatrain est le Christ-Mort encore conservé dans la chapelle de la Miséricorde à Monaco-Ville, qui aurait été sculpté par l'artiste dans ses premières années avant qu'il s'installe en France. Extrait de *Armanac nissart 1933*, Imprimerie J.B. Gastaud, Nice, 1932, pp. 93-95.

Cuma pò fà 'n aujelu de gran voru
ai lasciau ra to' Roca, o Françuà Bosi,
per muntà 'n sciü, vers'u suriyu d'oru
e vers'u celu blü, e nun te posi

che sciü ë çime ciü àute, unde sciurisce
l'arte ciù püra, unde triunfa a glòria;
ma sciü d'a veya Roca nun svanisce,
cun ru virà d'i ani, a to' memòria.

Ë nostre màire gran n'an prun cüntau
che qand'eri fiyœ, passavi u giurnu
davanti â gèija de San Niculau
o sciü i scarìn d'u Cantu e pressu u Furnu,

a büscà drünt'u rüscu de Madone,
de frati de Laghè o de niçardi;
e qandu rë toe mae sun stae bone
versu qinze o sez'ani, e pa ciù tardi,

a manezà ün çiseu e üna sgòrbia,
ai ausau de scültà, piciùn cum'eri,
u veyu Cristu d'a Misericòrdia
che n'acumpagna tüt'i a u çementeri.

Cuma pò fà 'n aujelu de gran voru,
pœi te ne sì vurau lonzi d'u niu
e, ünt'u blü d'u celu, u suriyu d'oru
t'à baijau sciù ru fronte cuma ün fiyu.

Lonzi d'aiçì, Bosi, sì stau imensu,
prìncipi e rei, regine, ümperatui,
tüti te porsu a man, t'ofru r'incensu
cum'a u ciù grande d'i ciù bei scültui!

Finta Napuleùn, cargu de glòria,
te trata propi cuma ün grande amigu
e dopu d'ëlu, qandu scàngia a stòria,
per purè fà revive u regnu antigu,

ru rè de França nun vœ ciù che tü
perchè drünt'ë toe mae u brunzu vive.
U to gran nume, va', nun more ciù:
üntra i soi grandi artisti a stòria u scrive!

E püra aiçì, sciù d'a to' veya Roca
nun gh'era ren per dì a ri strangei
a parte de ra glòria che ghe toca
perchè u gran Bosi è ün d'i soi fiyœi;

e aura che ë maigràn che t'avu vistu,
se ne sun tüte andae, a üna a üna,
a u çementeri, 'n seghendu u to Cristu,
nun gh'era ren per parlà d'a furtüna

d'u piciùn munegascu curagiusu
ch'à vusciüu vive de travayu e d'arte
e s'è fau ricu, è deventau famusu,
è stau primu scültù de Bonaparte!

E alura s'è fau stu munümëntu,
pressu d'a casa unde sì nasciüu:
è picinìn, ma dije u sentimëntu
d'i toi cumpatrioti. R'an vusciüu

pressu d'a casa to', 'nt'u to carrùgiu,
u carrùgiu de 'n Mezu de 'na vota,
ch'à vistu u to talentu primairùgiu
se ne vurà cuma 'na rundurota.

I munümënti ch'ai fau tü, o Bosi,
cantu a to' glòria prun de ciù ch'achëstu,
m'aiçì semiya che tü te reposi
pressu d'ë prime cose che ai vistu;

se chëli lüjun cuma ün batafögu,
achëstu lüje ciancianìn tambèn:
suvra d'a nostra Roca, ün chëstu lœgu,
lüje mudestu cuma ru calèn.

Mùnegu, 15 de nuvembre 1928

À Bosio. Comme peut le faire un oiseau de haut vol / tu as quitté ton rocher, ô François Bosio, / pour monter là-haut, vers le soleil d'or / et vers le ciel bleu et tu ne te poses // que sur les plus hauts sommets, où fleurit / l'art le plus pur, où triomphe la gloire ; / mais sur le vieux Rocher, ton souvenir / ne s'évanouit pas avec les années. // Nos grand-mères nous ont souvent raconté / que lorsque tu étais enfant, tu passais la journée / devant l'Eglise Saint-Nicolas / ou sur les marches du Coin près du Four, // à tailler avec un canif, dans de l'écorce de pin, / des Madones, des moines de Laghet ou des Nissards / et quand tes mains ont été capables, / vers quinze ou seize ans, ou guère plus tard, // de manier un ciseau ou une gouge, / tu as osé sculpter tout petit que tu étais, / le vieux Christ de la chapelle des Pénitents / qui nous accompagne tous au cimetière. // Comme peut le faire un oiseau de haut vol, / tu as ensuite volé loin du nid, / et, dans le ciel bleu, le soleil d'or / t'a baisé sur le front comme son enfant. // Loin d'ici, Bosio, tu as été d'une grandeur immense : / princes et rois, reines et empereurs, / tous te tendent la main, t'offrent l'encens, / comme au plus grand des meilleurs sculpteurs. // Même Napoléon, dans l'éclat de sa gloire, / te traite vraiment comme son grand ami / et après lui, lorsque les évènements tournent, / pour ressusciter l'ancien régime, // le roi de France ne veut que toi / parce que tes mains donnent la vie au bronze. / Va, ton grand nom ne mourra plus : / l'histoire l'écrit parmi ses grands artistes. // Et pourtant, ici, sur ton vieux rocher, / il n'y avait rien pour dire aux étrangers / la part de gloire qui lui revient du fait / que le grand Bosio est un de ses enfants ; / et maintenant que les mères-grands qui t'avaient vu, / se sont toutes en allées, une à une, / au cimetière en suivant ton Christ, / il n'y avait plus rien pour parler de la destinée // du petit Monégasque courageux / qui a voulu vivre de travail et d'art / et a trouvé la richesse, est devenu célèbre / et a été le premier sculpteur de Bonaparte ! // Voilà pourquoi a été élevé ce monument / près de la maison où tu es né : / il est petit, mais il exprime le sentiment / de tes compatriotes. Ils l'ont voulu / près de ta maison, dans ta rue, // l'ancienne rue du Milieu, / qui a vu ton talent précoce / prendre son essor comme une petite hirondelle. / Les monuments que tu as faits toi-même, ô Bosio, / chantent ta gloire bien plus que celui-ci, / mais ici tu sembles reposer / auprès des premières choses que tu as vues ; // si ceux-là brillent comme un feu de joie, / celui-ci brille aussi, mais tout doucement : / sur notre Rocher, en cet endroit, / il brille modestement comme la lampe à huile (calèn). // Monaco, 15 novembre 1928
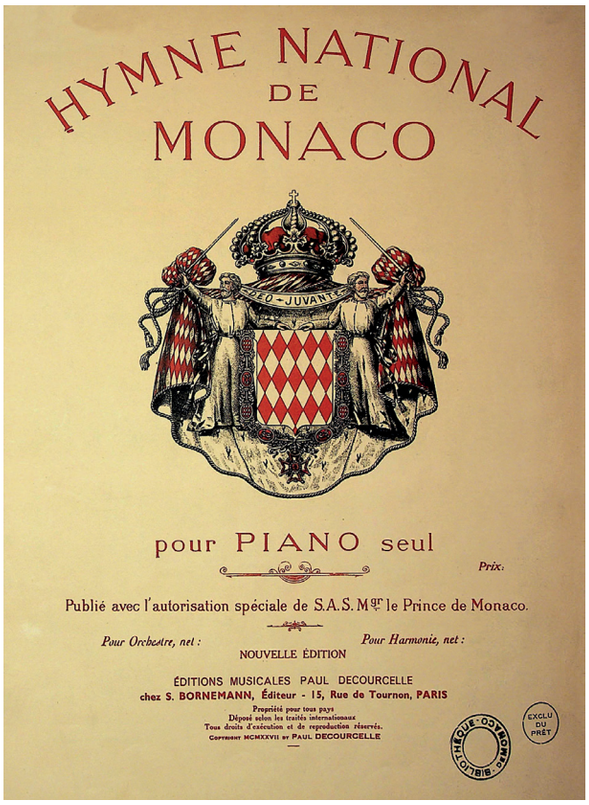
2.1.4. *Inu naçiunale* (1929)

Comme déjà le montrent certains passages mentionnés de la *Legenda*, la volonté de Notari d'ennoblir une langue jusqu'alors presque exclusivement reléguée à la dimension orale et sur le point de disparaître, prit également la forme d'une tentative de l'élever au rang de symbole même de l'identité nationale monégasque, en encourageant non seulement sa renaissance et sa visibilité dans la sphère publique, mais aussi sa présence dans les espaces de représentation institutionnelle.

C'est sur la base de ces idéaux que l'auteur rédigea un texte en monégasque ouvertement destiné à devenir le nouvel hymne de la principauté. La composition fut conçue en fonction de la mélodie publiée en 1897 par Charles Albrecht (1817-1895) et réorchestrée en 1914 par Léon Jehin ; elle était elle-même basée sur une adaptation de la « marche nationale des loyalistes » composée à l'origine en 1845 par Théophile Bellando (1820-1903) pour soutenir la monarchie princière à une époque où l'existence même du micro-État était menacée par la dissidence de Menton et de Roquebrune et les revendications du royaume de Sardaigne à leur égard.

Le texte de Notari, d'inspiration originale, évite les références historiques précises ou l'exaltation des éléments paysagers, pour se concentrer exclusivement sur les symboles qui caractérisent l'identité monégasque : le drapeau national et ses couleurs (rouge et blanc, repris de l'écu des Grimaldi), la figure du prince souverain, les traditions séculaires transmises par les anciennes générations et, enfin, la foi catholique, autre élément constamment présent dans l'œuvre de l'auteur.

Le texte connut un succès immédiat et s'imposa tout d'abord comme étant celui qui était effectivement récité dans les occasions publiques officielles, où il persiste jusqu'à nos jours avec quelques légères modifications apportées par Fernand Bertrand pour mieux adapter le rythme du texte à celui de la mélodie (le deuxième couplet, par contre, a été supprimé). Extrait de Louis Notari, *Festìn munegascu a u Giardìn d'ë Revere u qatorze de San Giuane 1931*, Monte-Carlo, Imprimerie monégasque, 1931, pp. 6-7.



Couverture de la partition pour piano de l'hymne de Monaco sur la mélodie de Charles Albrecht. Nice/Paris, Éditions Musicales Paul Decourcelle, 1927.

Le texte original de l'hymne national monégasque dans la graphie de Notari. La première exécution publique dont nous avons connaissance remonte au 14 juillet 1931, jour où se tint le premier *Festìn munegascu*. L'hymne fut joué à l'ouverture de la représentation de l'après-midi.

Inu Naçiunale

Oilà cü ne toca !
Oilà cü ne garda !
Fò che cadün sace ben aiçò d'aicì :

Despei tugiù sciü d'u nostru paise,
se ride au ventu u meme pavayun,
despei tugiù a cuřù russa e gianca
è stà ř'emblema d'a nostra libertà
grandi e piciui ř'an tugiù respetà !...

Amu avüu sempre řa meme tradiçiun :
amu avüu sempre řa meme religiun :
amu avüu, pè u nostru unù,
i meme Principi tugiù
e düsciün nun puřa ne fà scangià
tantu ch'au cielu u suřiyu lüjeřà :
Diu n'agiüteřà
e mai düsciün nun puřà ne fa scangià :
düsciün !

Nun sëmu pa gaiře,
ma defendëmu tüti a nostra tradiçiun ;
nun sëmu pa forti,
ma se Diu vè n'agiüteřà !...

Oilà cü ne toca !
Oilà cü ne garda !
Fò che cadün sace ben ailò d'ailì !

L. N.

Oilà qü ne toca!
Oilà qü ne garda!
Fò che cadün sace ben aiçò d'aiçì:

Despœi tugiù sciü d'u nostru paise
se ride a u ventu u meme pavayùn!
Despœi tugiù a curù russa e gianca
è stà r'emblema d'a nostra libertà!
Grandi e piciui r'an tugiù respetà!...

Amu avüu sempre ra meme tradiçiùn,
amu avüu sempre ra meme religiùn,
amu avüu per u nostru unù
i meme prìncipi tugiù,
e düsciün nun purà ne fà scangià
tantu ch'a u celu u suriyu lüjerà.
Diu n'agiüterà
e mai düsciün nun purà ne fà scangià:
düsciün!

Nun sëmu pa gàire,
ma defendëmu tüti a nostra tradiçiùn;
nun sëmu pa forti,
ma se Diu vœ n'agiüterà!…

Oilà qü ne toca!
Oilà qü ne garda!
Fò che cadùn sace ben ailò d'ailì!

Holà, vous qui êtes près de nous ! / Holà, vous qui de loin nous regardez ! / Il faut que chacun sache bien ceci : // Depuis toujours sur notre pays, / rit au vent le même drapeau ! / Depuis toujours les couleurs rouge et blanche / ont été l'emblème de notre indépendance : / grands et petits les ont toujours respectées ! / Nous avons toujours eu la même tradition, / nous avons toujours eu la même religion, / nous avons toujours tenu à l'honneur / d'avoir les mêmes princes, / et personne ne pourra nous faire changer / tant qu'au ciel le soleil luira. / Dieu nous aidera / et jamais personne ne pourra nous faire changer : / personne ! // Nous ne sommes pas nombreux, / mais nous défendons tous notre tradition ; / nous ne sommes pas forts, / mais si Dieu veut, il nous aidera !… // Holà, vous qui êtes près de nous ! / Holà, vous qui de loin nous regardez ! / Il faut que chacun sache bien cela !

2.1.5. *U campanìn de San Niculau* (1930)

L'engagement de Notari fut fondamental non seulement pour l'affirmation du monégasque en qualité de langue écrite, mais aussi pour la création de tout un ensemble d'aspects visant à établir envers la principauté de Monaco une imagerie folklorique comparable à celle des régions voisines de Ligurie et Provence. Cela inclut également le thème de la chanson : à partir des années 1930, les premiers textes et partitions de morceaux d'auteur en monégasque commencent à apparaître, destinés à doter le petit État méditerranéen d'un répertoire de chansons aujourd'hui reconnu comme « traditionnel », malgré ses origines relativement récentes et la paternité bien connue des textes et des mélodies.

Parmi ces compositions, il convient de mentionner en particulier *U campanìn de San Niculau*, un chant sincère de regret pour la disparition de l'église du même nom, construite sur le Rocher par les Génois au XIII^e^ siècle et démolie en 1873-1874 pour faire place à l'actuelle imposante cathédrale Notre-Dame-Immaculée de style romano-byzantin. Ce texte exprime comme nul autre le malaise émotionnel de l'auteur face à ce qu'il considérait comme la désintégration des traditions et de l'identité monégasques apportée par le « progrès », symbolisée ici par la destruction irrémédiable d'un monument historique jugé obsolète – malgré son importance historique de premier ordre – qu'il n'avait lui-même pas pu connaître. La musique destinée à accompagner le texte, un *lamento* de Joseph « Giausè » Bergonzi (1870-1935), convient bien à cet esprit, grâce à son caractère à la fois solennel et mélancolique. Extrait de Louis NOTARI, *U campanin de San Niculau. Le clocher de Saint-Nicolas*, fascicule non paginé et non daté (mais la partition parut séparément en 1930) ; le texte fut ensuite reproduit dans *Festìn munegascu a u Giardìn d'ë Revere u qatorze de San Giuane 1931*, *op. cit.*, pp. 28-29, et dans *A barma grande. Antulugia intemelia*, n° 8, 1939, p. 29.

Sciù a veya Roca d'i Grimardi
'na vota gh'era ün campanìn:
dighedundava a sëra pa ben tardi,
dighedundava de bon bon matìn!…

Ave Maria d'u veyu campanìn,
t'an sentüu per mil'ani i nostri veyi,
t'avëssa vusciüu sente tambèn min!…

Ün mezu a i pin e a ri carlevai,
s'issava sciù ri tënti pe' i gardà,
dighedundava per tüti i batezai,
dighedundava pe' ë spuse a marià!



Façade de l'ancienne église Saint-Nicolas sur le Rocher. Dédiée à saint Nicolas et dépendant du diocèse de Nice, elle fut élevée par les Génois peu après 1252, quelques années après qu'ils aient reçu l'autorisation du pape Innocent IV de construire une église à l'usage des habitants du Rocher. Elle était située à l'emplacement du transept de l'actuelle cathédrale. Le cimetière paroissial fut béni en 1322.



Couverture de la partition de *U campanìn de San Niculau.*

O repichëtu d'u veyu campanìn,
t'an sentüu per mil'ani i nostri veyi,
t'avëssa vusciüu sente tambèn min!...

Ava vistu d'amighi e d'ë canaye,
türchi, spagnoli, françësi e papalìn,
dighedundava ün mezu a re bataye,
dighedundava ün mezu a ri festìn!

O vuje sacra d'u veyu campanìn,
t'an sentüu per mil'ani i nostri veyi,
t'avëssa vusciüu sente tambèn min!...

Parença che durmivu vurentëra
i morti, a l'umbra de ru campanìn:
ghe dighedundava üna preghëra,
gh'a dighedundava ciancianìn!

O deprufundi *d'u veyu campanìn,*
t'an sentüu per mil'ani i nostri veyi,
t'avëssa vusciüu sente tambèn min!...

Le clocher de Saint-Nicolas. Sur le vieux rocher des Grimaldi / il y avait autrefois un clocher : / il diguedondait lorsque le soir tombait, / il diguedondait dès que le jour venait !… // Ave Maria de notre vieux clocher, / nos ancêtres mille ans t'ont entendu, / j'aurais voulu t'entendre moi aussi !… // Parmi les pins et les figuiers, / se dressant sur nos toits pour les garder, / il diguedondait pour tous les baptêmes, / il diguedondait pour toutes les épousées ! // Ô carillon du vieux clocher, / nos ancêtres mille ans t'ont entendu, / j'aurais voulu t'entendre moi aussi !… // Qu'il avait vu d'amis et de canailles : / Turcs, Espagnols, Français et Papalins : / il diguedondait au milieu des batailles, / il diguedondait au milieu des festins ! // Ô voix sacrée de notre vieux clocher, / nos ancêtres mille ans t'ont entendu, / j'aurais voulu t'entendre moi aussi !… // Ils dormaient, nous dit-on, paisiblement, / les morts à l'ombre de ce vieux clocher : / il diguedondait pour eux une prière, / il la diguedondait doucement ! // Ô *De profundis* de notre vieux clocher, / nos ancêtres mille ans t'ont entendu, / j'aurais voulu t'entendre moi aussi !…

2.1.6. *Barcarola munegasca* (s.d.)

Dans le groupe des compositions destinées à être accompagnées de musique, les thèmes engagés couvrent cependant une dimension assez maigre ; la grande majorité des chansons en monégasque – à l'exception également de celles relevant du domaine religieux – était destinée à être interprétée lors des manifestations folkloriques de l'époque et reposaient par conséquent sur la nécessité de permettre une jouissance immédiate dans la célébration des traditions locales. Parmi les exemples les plus intéressants, citons cette pièce de Notari, au thème amoureux, selon la version publiée à titre posthume dans *Hommage à Louis Notari. 7 novembre 1980*, Monaco, Mairie de Monaco et Comité National des Traditions Monégasques, 1980, page non numérotée. Une première édition du texte figure dans *Festìn munegascu a u Giardìn d'ë Revere u qatorze de San Giuane 1931*, *op. cit.*, pp. 20-21.

Da u gurfu de Mentùn munta degià ra lüna,
per sbircià ru Cabè, Munegh'e Rocabrüna,
e, cüriusa, mariçiusa,
se issa ciancianìn suvr'u Cavu Martìn.
O bela lüna ciàira che fai ra cuchina,
despàciate, rescciàira ra marina,
crèvera tüta de perle d'oru,
sciù 'na barchëta vag'a vugà
cu' a me' 'namurà.

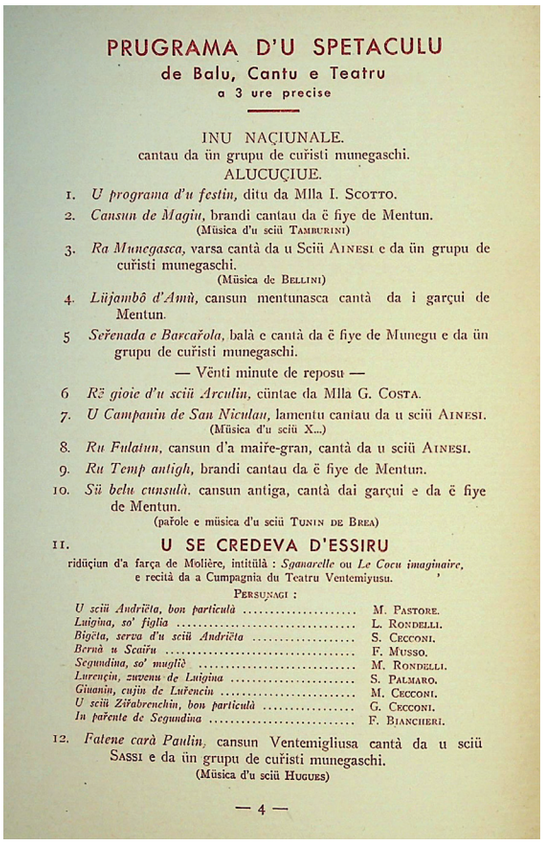
Me' bela Devota, è per tü e per min
ch'a lüna se issa sci'u cavu Martìn
per tü e per min… star'a gardà
ra mar è restà cum'üncantà!
Ciù bela, bunassa nun poi 'maginà!
Pòrzem'a man, o me belu ratìn,
nun te fa pregà per vegnì a vugà,
nun te fa pregà per vegnì cun min.
Me' bela Devota, vegne ciancianìn,
sètate aiçì ben a custà de min,
e 'n vugandu sença se sprescià,
vaghe ra barchëta 'nlà, ünlà!
Aura nun sëmu ciù che tü e min
sciù tütu stu blü scàiji sença cunfin,
r'inmensa marina dâ lüna 'ndurà,
ga' cuma ne bressa ciancianìn…

Da u gurfu de Mentùn munta degià ra lüna,
per sbircià ru Cabè, Munegh'e Rocabrüna,
e, cüriusa, mariçiusa,
se issa ciancianìn suvr'u Cavu Martìn.
O bela lüna ciàira che fai ra cuchina,
despàciate, rescciàira ra marina,
crèvera tüta de perle d'oru,
sciù 'na barchëta vag'a vugà
cu' a me' 'namurà.

Vugandu, vugandu, se vœi te scialà,
fint'a u cavu d'Ayu te pòsciu menà,
a u cavu Rugnusu, o ancura ciù 'n là,
nun vëdi che festa sciù l'àiga sarà!
Stralüju diamanti e perle: ma ga',
r'inmensa marina nun sà çe che fa,



Couverture du livret du programme du *Festìn munegascu* de 1931, tenu le 14 juillet au Parc des Révoires. Dessin d'Étienne Clerissi.



PRUGRAMA D'U SPETACULU
de Balu, Cantu e Teatru
a 3 ure precise

INU NAÇIUNALE.
cantau da ün grupu de cuřisti munegaschi.

ALUCUÇIUE.

1. *U programa d'u festin*, ditu da Mlla I. Scotto.
2. *Cansun de Magiu*, brandi cantau da ë fiye de Mentun.
(Müsica d'u sciü Tamburini)
3. *Ra Munegasca*, varsa cantà da u Sciü Ainesi e da ün grupu de cuřisti munegaschi.
(Müsica de Bellini)
4. *Lüjambô d'Amù*, cansun mentunasca cantà da i garçui de Mentun.
5. *Seřenada e Barcařola*, balà e cantà da ë fiye de Munegu e da ün grupu de cuřisti munegaschi.

— Vënti minute de reposu —

6. *Rë gioie d'u sciü Arculin*, cüntae da Mlla G. Costa.
7. *U Campanin de San Niculau*, lamentu cantau da u sciü Ainesi.
(Müsica d'u sciü X...)
8. *Ru Fulatun*, cansun d'a maire-gran, cantà da u sciü Ainesi.
9. *Ru Temp antigh*, brandi cantau da ë fiye de Mentun.
10. *Sü belu cunsulà*, cansun antiga, cantà dai garçui e da ë fiye de Mentun.
(parole e müsica d'u sciü Tunin de Brea)
11. **U SE CREDEVA D'ESSIRU**
ridüçiun d'a farça de Molière, intitülà : *Sganarelle* ou *Le Cocu imaginaire*, e recità da a Cumpagnia du Teatru Ventemiyusu.

Persunagi :

U sciü Andrièta, bon particulà	M. Pastore.
Luigina, so' figlia	L. Rondelli.
Bigèta, serva d'u sciü Andrièta	S. Cecconi.
Bernà u Scaifu	F. Musso.
Segundina, so' mugliè	M. Rondelli.
Lurençin, zuvenu de Luigina	S. Palmaro.
Giuanin, cujin de Lurençin	M. Cecconi.
U sciü Zafrabrenchin, bon particulà	G. Cecconi.
In parente de Segundina	F. Biancheri.

12. *Fatene carà Paulin*, cansun Ventemigliusa cantà da u sciü Sassi e da ün grupu de cuřisti munegaschi.
(Müsica d'u sciü Hugues)

— 4 —

Programme du spectacle de danse, de chant et de théâtre de la première édition de *Festìn munegascu*. Cette manifestation, à laquelle prirent part également les représentants des groupes folkloriques de Menton et de Vintimille, contribuèrent à poser les bases pour le projet de *A barma grande*, revue qui rassemblait en son sein de nombreux textes littéraires ou de tradition orale provenant des différentes zones de la Ligurie intémélienne, en plus de Monaco, Roquebrune et Menton.

per se fà ciù bela e purè te ralegrà,
o ra me' picinina stela adurà!
Se vœi canterëmu per ra drœviyà
ün ària d'amùr che faghe ciurà…
O 'n mezu a u silènçiu d'a nœte stelà,
ün piciün baijëtu te lascerai dà…
Ra masca, qü sa? drœviyà, ne garderà
e pœi ne surriderà… ciancianìn.

Da u gurfu de Mentùn munta degià ra lüna,
per sbircià ru Cabè, Munegh'e Rocabrüna,
e, cüriusa, mariçiusa,
se issa ciancianìn suvr'u Cavu Martìn.
O bela lüna ciàira che fai ra cuchina,
despàciate, rescciàira ra marina,
crèvera tüta de perle d'oru,
sciù 'na barchëta vag'a vugà
cu'a me' 'namurà.
«Vag'a vugà! vag'a vugà!»

Barcarole monégasque. Du golfe de Menton monte déjà la lune / pour voir Cabbé, Monaco, Roquebrune, / et, curieuse, malicieuse, / elle s'élève lentement au-dessus du cap Martin. / Ô belle lune claire, toi qui fais la coquine / dépêche-toi, éclaire la mer, / couvre-la toute de perles d'or, / sur une petite barque, je vais voguer / avec ma bien-aimée. // Ma belle Dévote, c'est pour toi, c'est pour moi / que la lune se lève au-dessus du cap Martin, / pour toi et pour moi… Regarde la mer, / elle semble émerveillée… / Tu ne peux pas l'imaginer plus calme ! / Donne-moi la main, mon petit rat, ne te fais pas prier pour venir voguer, / ne te fais pas prier pour venir avec moi. / Ma belle Dévote, viens tout doucement, / assieds-toi près de moi, / en voguant, sans se presser, / que notre petite barque s'en aille au loin là-bas ! / Maintenant que nous ne sommes plus que toi et moi / sur tout ce bleu infini… / La mer immense est dorée par la lune, / vois comme elle nous berce tout doucement… // Du golfe de Menton monte déjà la lune / pour voir Cabbé, Monaco, Roquebrune, / et, curieuse, malicieuse, / elle s'élève lentement au-dessus du cap Martin. / Ô belle lune claire, toi qui fais la coquine / dépêche-toi, éclaire la mer, / couvre-la toute de perles d'or, / sur une petite barque, je vais voguer / avec ma bien-aimée. // Tout en voguant, si cela te fait plaisir, / jusqu'au Cap d'Ail, ou même plus loin, / vois, quelle fête ce sera sur l'eau ! / Diamants et perles scintillent ; mais vois, / la mer immense ne sait pas ce qu'elle fait, / pour se faire plus belle et pouvoir te réjouir, / ô, ma petite étoile adorée. / Si tu veux vers la pointe de la Vieille / allons trouver le fantôme qui dort dans sa grotte enchantée. / Si tu veux, pour le réveiller, / nous chanterons une chanson d'amour qui fait pleurer… / Dans le silence de la nuit étoilée, / un petit baiser tu te laisseras donner… / Qui sait, le fantôme, peut-être réveillé, / nous regardera et nous sourira. // Du golfe de Menton monte déjà la lune / pour voir Cabbé, Monaco, Roquebrune, / et, curieuse, malicieuse, / elle s'élève lentement au-dessus du cap Martin. / Ô belle lune claire, toi qui fais la coquine / dépêche-toi, éclaire la mer, / couvre-la toute de perles d'or, / sur une petite barque, je vais voguer / avec ma bien-aimée. / « Je vais voguer ! je vais voguer ! »

2.1.7. *A ri amighi de Mentùn e de Ventemiya* (1931)

Parmi les principaux objectifs du Comité des Traditions Monégasques figuraient la relance et la remise au goût du jour des anciens *festìn*, fêtes champêtres consacrées à l'organisation de jeux et de danses qui avaient été répandues jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle dans diverses parties de la bande côtière de Monaco à Menton.

C'est ainsi qu'en juillet 1931 eut lieu la première édition du *Festìn munegascu*, organisé par le Comité des Traditions avec le soutien de la Mairie. L'événement revisité n'avait pas seulement pour but d'offrir à la population des moments de convivialité à travers des spectacles pyrotechniques et des dégustations gastronomiques, mais visait surtout à célébrer le folklore local, par l'exécution de danses et de chants en costume « traditionnel » (en réalité une réélaboration de ceux encore utilisés au siècle précédent) et la représentation de courtes pièces théâtrales. Ces événements virent immédiatement la participation de groupes folkloriques de Menton et de Vintimille (localités également touchées par le regain d'intérêt pour le folklore local), qui présentèrent à leur tour des danses et des pièces préparées par leurs comités respectifs.

C'est précisément aux hôtes de ces deux villes que sont dédiés les vers du poème suivant, célébrant l'objectif et l'esprit communs en faveur de la défense des traditions locales parmi les populations « latines » – et on verra par la suite que le terme est tout sauf fortuit – situées entre la Ligurie et la Provence. Les *Festìn munegaschi* ne resteront pas pour autant la seule manifestation de ce type à Monaco, qui, jusqu'aux années 1950, accueillit périodiquement des événements similaires tels que la « Fête folkloriste » ou la « Fête des nations », qui étaient également ouverts à la participation de groupes folkloriques niçois et provençaux.

Le poème de Notari, en particulier, représente un chant à la gloire de l'unité des peuples du bassin méditerranéen, véritable « berceau » d'une civilisation commune largement glorifiée, depuis la seconde moitié du XIX^e^ siècle, par les adeptes du Félibrige. Pour cette raison aussi, il n'est peut-être pas tout à fait injustifié de vouloir reconnaître, dans de telles initiatives et surtout dans le militantisme de Notari, la volonté de se reporter idéalement aux « Fêtes latines » du milieu provençal, c'est-à-dire aux manifestations littéraires instituées en 1874 par l'érudit Léon de Belluc-Pérussis (1835-1902) afin de renforcer les relations entre les peuples de l'aire latine méditerranéenne, dont le Félibrige devint bientôt l'un des principaux représentants.

Au-delà de la nature diverse de ces rencontres par rapport aux célébrations folkloriques monégasques du siècle précédent, la différence fondamentale entre les événements qui avaient caractérisé l'activité du mouvement félibréen et les développements relatifs à l'émergence d'une production littéraire en monégasque résidait précisément dans le caractère tout à fait circonscrit de ces derniers, dûs avant tout au

militantisme marqué de Notari et essentiellement limités à l'intense activité d'écriture de cet auteur. Si, au regard des événements qui caractérisèrent le milieu intellectuel de la principauté dans la première moitié du siècle dernier, on peut donc parler sans réserve de la naissance d'un mouvement culturel et idéologique réuni au sein du Comité des Traditions Monégasques et visant à sauvegarder la spécificité linguistique et culturelle du pays, en la proposant en tant qu'élément fondateur et essentiel de son identité nationale, on a par contre beaucoup plus de mal à identifier un véritable mouvement littéraire autonome fondé sur un projet concret, en raison précisément de la forte disparité – non seulement en termes quantitatifs – qui caractérisa l'activité des premiers auteurs dans cette langue. En effet, ce n'est pas un hasard si les textes écrits pour les différentes éditions des *Festìn* – qu'il s'agisse de poèmes, de textes de chansons ou de pièces de théâtre – proviennent presque exclusivement de la main de Notari, comme d'ailleurs tous les textes de l'époque plus étroitement liés à une dimension « engagée » dont les instances et les idéaux dépassent le simple espace local.

Il est intéressant de noter comment dans ce poème – probablement dans le sillage de l'enthousiasme pour la naissance d'un projet commun avec les habitants des deux villes voisines – l'auteur semble accepter de manière plus positive l'avancée inévitable du « progrès » auquel, dans les écrits précédents, on reprochait d'annihiler l'identité locale. Extrait de *Festìn munegascu a u Giardìn d'ë Revere u qatorze de San Giuane 1931*, *op. cit.*, pp. 10-11.

Amighi de Mentùn, de Ventemiya,
sicì ri benvegnüi sciù a nostra terra
dunde fè resciurì ra puesia
d'a Tradiçiùn… Aiçì nun è 'na serra
per gh'alevà de ciante delicae:
è 'na roca sbatüa d'a tüt'i venti,
e rë ciante ch'aiçì sun cunservae,
fò che s'agripu a u scœyu cun ri denti
perchè nu ë porte via ra Tramuntana!…
Ma a Tradiçiùn à de raije funde
e ra so' veya saba è ancura sana:
cuma ri carvelai persi sciù ë sbunde,
pò resciurì qand'u suriyu ra scàuda.
Ancœi vui sì u suriyu e rì r'aigàiyu
e ne purtè cun r'amicìçia càuda
r'esempi vivu d'u vostru travayu!

Sicì ri benvegnüi e Diu n'agiüte
perchè re tradiçiue che fè revive,
'nt'u fà e 'nt'u parlà e ë àutre tüte,
restu per sempre cunsacrae e vive.
Sun ële, o amighi, che strënzu 'nseme,
sença caëne, perchè sun sincere,
ma cun força divina che nun teme
ri sèculi che passu o rë fruntiere.

Levàmuse u capelu cun respetu
a ru Prugressu – è giüstu che camine –
e a chëli che n'u portu cun afetu
de ver de là d'ë terre e d'ë marine;
ma, 'ntra nui àutri, nun scudamu mai
che nui sëmu surtì d'a stëssa fàuda,
ch'amu rë stësse giòie e i stëssi guai;
u cœ ciù vivu e ra testa ciù càuda!…
Ghe sice ben qü serve e qü dumina,
qü ride, qü se ciura e qü ramüga,
amu tüti per bressu a mar latina,
per bàila ru suriyu ch'ümbarlüga.

Suriyu benejiu che n'ai bailau
d'estae cuma d'invernu sciù ë terrasse
d'ë nostre veye case e che ai fau
ru to paise de rë nostre piaçe,
de ri nostri giardìn, d'i nostri scœyi,
semiya che ne dighi ch'ai toi œyi
nun cœnta pa gran cosa 'na fruntiera.
Qandu te levi, o astru benejiu,
ailà, de ver de là de Burdighera,
e munti ün sciù, cuma per çercà Diu,
e ru to fœyu, ne dardela
tantu a Mentùn, ch'aiçì, ch'a Ventemiya,
pœi cari ailà, versu Niça ra bela,
e te curchi 'n Pruvença, se semiya
ch'ümbrassi 'nseme tüt'i toi fiyœi!…

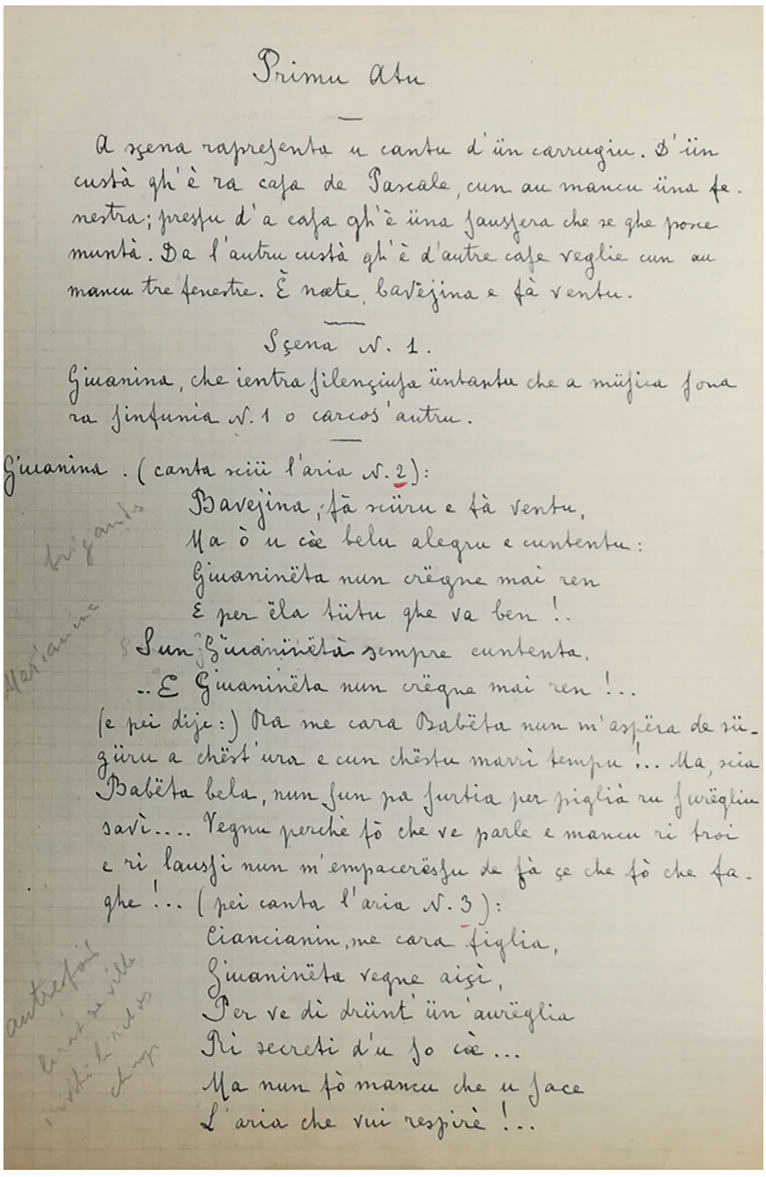
Ru vëde e ru sente tüta ra Natüra
e da i nostri giardìn de çitrunei,
da tüt'i zerbi che ghe fan çentüra,
da i aurivei che sun cin de çigare,
da ë fasce de rœsei, de viulëte,
de tüt'ë sciure che cüyimu a pare
e che mandamu a mügi de gurbëte
au mundu 'ntregu perchè faghe festa,
munta versu de tü e versu Diu,
cuma pò fà 'na preghera mudesta,
o ün cantu armuniusu e recüyiu,
tütu l'arèn de ru nostru paise!…
Sice ün inu de giòia e 'na preghëra,
e munte ün sciù, ün sciù e s'isse a Diu:
che rë Naçiue nun sìciu ciù divise
e ra pàije dumine sciù ra Terra
cuma dumini aiçì tü, o Suriyu!…

Aux amis de Menton et Vintimille. Amis de Menton et Vintimille, / soyez les bienvenus sur notre terre / où vous faites refleurir la poésie / de la Tradition ! Ici ce n'est pas une serre / où l'on peut cultiver des plantes délicates : / c'est un rocher battu par tous les vents, / et les plantes qui y ont résisté / doivent s'agripper avec les dents à la pierre / pour que la Tramontane ne les emporte pas !… / Mais la Tradition a des racines profondes, / et sa vieille sève est encore vivace : / comme les figuiers de Barbarie abandonnés sur les falaises / elle peut refleurir lorsque le soleil l'échauffe. / Aujourd'hui vous êtes le soleil et vous êtes la rosée, /et vous nous apportez avec votre chaude amitié / l'exemple vivifiant de votre travail !… // Soyez les bienvenus et Dieu nous aide, / pour que les traditions que vous faites revivre / dans l'usage, le parler et toutes les autres choses, / restent pour toujours consacrées et vivantes. / Ce sont elles, ô amis, qui nous unissent ensemble, / sans chaînes, parce qu'elles sont sincères, / mais avec une force divine qui ne redoute pas / les siècles qui passent et les frontières. // Découvrons-nous, pleins de respect / devant le progrès, – il faut qu'il s'accomplisse – / et devant ceux qui nous l'apportent, avec leur cœur, / d'au-delà des terres et des mers ; / mais, entre nous autres, n'oublions jamais / que nous sommes sortis du même sein, / que nous avons les mêmes joies et les mêmes peines : / et le cœur plus vif et la tête plus chaude. / Il se peut que parmi nous les uns servent et les autres dominent, / que les uns rient, que d'autres pleurent ou se plaignent, / nous avons tous pourtant pour berceau la mer latine, / pour nourricier le soleil éblouissant. // Soleil béni, toi qui nous as caressés, / été comme hiver, sur les terrasses / de nos vieilles maisons et qui as fait / ton domaine de nos places, / de nos jardins, de nos rochers, / tu sembles nous dire qu'à tes yeux / une frontière ne signifie pas grand-chose. / Quand tu te lèves, ô astre béni, / là-bas, au-delà de Bordighera, / et que tu montes en haut comme pour chercher Dieu, / et que ton feu vivant darde sur nous, / aussi bien à Menton, qu'ici, qu'à Vintimille, / puis, quand tu descends là-bas vers Nice la belle / et que tu te couches en Provence, on dirait / que tu embrasses tous tes fils ensemble ! // Toute la nature le voit et le sent / et de nos jardins d'orangers, / de toutes les friches qui les entourent, / des oliviers pleins de cigales, / des planches de roses, de violettes / et de toutes les autres fleurs que nous cueillons par pelletées / et que nous envoyons par monceaux de corbeilles / au monde entier pour qu'il soit en fête, / monte vers toi et vers Dieu, /

comme pourrait le faire une prière modeste, / ou un chant harmonieux et recueilli, / toute l'haleine de notre terre ! / Qu'elle soit un hymne de joie et une prière / et qu'elle monte bien haut, bien haut et s'élève jusqu'à Dieu : / que les nations ne soient plus divisées / et que la paix règne sur toute la terre / comme tu règnes ici, ô Soleil.

2.1.8. *A scarpëta de Margaritùn* (1932)

Réalisé à la demande du Comité des Traditions à l'occasion du *Festìn* du 1932, *A scarpëta de Margaritùn* sera le premier texte théâtral monégasque adapté d'une œuvre existante, suivi l'année suivante par *Se paga o nun se paga…?* – inspiré d'un « scherzo comico » mis en musique par Francesco Bellini – et quelques années plus tard par *Toca aiçì, Niculìn!*, qui reprend le célèbre *Embrassons-nous, Folleville !* d'Eugène Labiche.



Prima atu

—

A scena rapresenta u cantu d'ün carrugiu. D'ün custà gh'è ra casa de Pascale, cun au mancu üna fenestra; presciu d'a casa gh'è üna fauscera che se ghe ponce muntà. Da l'autru custà gh'è d'autre case veglie cun au mancu tre fenestre. È nøte, bavëzina a fà ventu.

—

Scena N. 1.

Giuanina, che ientra silenziusa üntanta che a müsica sona ra sinfunia N. 1 o carcos'autru.

—

Giuanina. (canta sciü l'aria N. 2):

Bavejina, fà sciüru e fà ventu,
Ma ò u cœ belu alegru e cuntentu:
Giuaninëta nun crëgne mai ren
E per ëla tütu ghe va ben!.
Sun Giuaninëta sempre cuntenta,
E Giuaninëta nun crëgne mai ren!..

(e pei dije:) Da me cara Babëta nun m'aspëra de sügüru a chëst'ura e cun chëstu mavri tempu!... Ma, scia Babëta bela, nun fun pa furtia per piglià ru fuëglin savì.... Vegnu perchè fò che ve parle e mancu ri troi e ri lausi nun m'empacerëssu de fà ço che fò che fa-ghe!... (pei canta l'aria N. 3):

Ciancianin, me cara figlia,
Giuaninëta vegne aisì,
Per ve di drünt'ün'auëglia
Ri secreti d'u so cœ...
Ma nun fò mancu che u face
L'aria che vui respirè!...

Manuscrit original de l'ouverture du premier acte de *A scarpëta de Margaritùn*.



Photographie représentant le personnage de Babette lors des premières représentations de *A scarpëta de Margaritùn*. La mise en scène des premières pièces de théâtre monégasques était une excellente occasion pour reproduire des scènes de vie se déroulant dans la première moitié du XIX[e] siècle ; une époque relativement récente mais dans laquelle, aux yeux des amateurs du folklore local, la pratique de traditions anciennes était encore vivante. Les acteurs eux-mêmes étaient habillés selon les prétendus costumes de l'époque, destinés symboliquement à souligner la spécificité folklorique de Monaco par rapport tant à la Ligurie qu'au pays niçois.

Cette première œuvre est inspirée du vaudeville italien en deux actes du XIX^e^ siècle *La pianella perduta tra la neve* d'Oreste Morandi (œuvre basée à son tour sur une farce en prose du XVIII^e^ siècle), présentée à Notari par le Comité lui-même, peut-être en raison du grand nombre d'intermèdes chantés et musicaux qui, avec la légèreté des thèmes, se prêtaient bien à la mise en scène d'un spectacle combinant des pièces récitées et chantées.

L'adaptation monégasque – qui situe les événements sur le territoire de la principauté, comme ce sera également le cas à l'avenir – ne reprend en fait que quelques éléments de base de l'intrigue et des dialogues originaux. Dans la réécriture de Notari, par exemple, il n'y a aucune trace de la liaison amoureuse impliquant trois des personnages (Nardino, Nannetta et le maître d'école du village), et l'accident impliquant l'un des protagonistes – Nannetta, qui perd une pantoufle dans la neige alors qu'elle franchit le seuil de la maison tard dans la nuit pour retrouver son amoureux – se produit sur la base d'une cause différente (la participation de Giuanina au *festìn* de Villefranche, qui amène cette dernière à emprunter des bijoux à son amie Babëta, qui est obligée de quitter la maison la nuit pour pouvoir les remettre). Dans la version de Notari, l'accent est mis principalement sur l'illustration de la vie quotidienne des habitants du Rocher dans la première moitié du XIX^e^ siècle, qui, dans la représentation théâtrale, pouvait visuellement s'appuyer sur l'utilisation des prétendus costumes « traditionnels » liés à la célébration du folklore local promu par ces manifestations. Les interludes musicaux eux-mêmes ont été dans une large mesure recomposés ou – comme on le verra plus clairement dans quelques pages – inspirés par des mélodies de chansons des régions limitrophes de la principauté.

On compare ci-dessous les deux premières scènes du texte monégasque avec celles de la version originale de l'ouvrage. Dans le premier cas, on se réfère évidemment à Louis NOTARI, *A scarpëta de Margaritùn*, *op. cit.*, pp. 13-19 ; le texte italien est tiré à son tour d'Oreste MORANDI, *La pianella perduta fra la neve. Vaudeville in due atti in prosa, musica e ballo*, Firenze, Salani, 1904, pp. 3-8. Ce dernier ne représente pas la première impression de l'ouvrage (qui date de 1859), mais le texte devrait correspondre à l'original qui a probablement servi de source à Notari (en fait, une édition revue et augmentée, datée de 1891). Les traductions françaises sont de la main de l'auteur.

PRIMU ATU

A scena rapresenta u cantu d'ün carrùgiu. D'ün custà gh'è a casa de Pascale, cun a u mancu üna fenestra: pressu d'a casa gh'è 'na saussera che se ghe posce muntà. Da l'àutru custà gh'è d'autre case veye cun a u mancu tre fenestre. È nœte, bavejina e fa ventu.

SCENA N° 1

Giuanina, che ientra silençiusa üntantu che a mùsica sona r'uvertüra N° 1

GIUANINA.

(canta sciù l'ària N° 2):

Bavejina, fa scüru e fa ventu,
ma ò u cœ belu alegru e cuntentu:
Giuaninëta nun crëgne mai ren
e per ëla tütu ghe va ben!
Sun Giuaninëta sempre cuntenta,
e Giuaninëta nun crëgne mai ren!

(e pœi dije): *Ra me' cara Babëta nun m'aspëra de sügüru a chëst'ura e cun chëstu marrì tempu!... Ma, scià Babëta bela, nun sun pa surtia per piya ru suriyu, savì... Vegnu perchè fò che ve parle e mancu ri troi e ri làussi nun m'empacerëssu de fà çe che fò che faghe!...* (pœi canta l'ària N° 3):

ATTO PRIMO

Piazza con alcune casette da una parte, tre delle quali con comodo d'affacciarsi alla finestra. Dall'altra quella di Tommaso con simile finestra, e un albero vicino. Non è ancora giorno, ed è nevicato tutta la notte.

SCENA PRIMA.

Nardino solo

NARDINO.

Il buio, la pioggia, la neve
sgomentar l'amante non deve,
colla scorta d'un fervido amor
veggo lume anco in mezzo all'orror.

Al bel tempo ognun sa ire. Sarei troppo felice se tutto m'andasse a seconda. La stagione è delle più strane, e per questo? non dovrò parlare alla mia Nannetta, e profittar del tempo nel quale tutti dormono, per aver da lei il piacere di baciarle almeno quella cara manina!

Ciancianìn, me' cara fiya,
Giuaninëta vegne aiçì,
per ve dì drünt'ün auriya
ri secreti d'u so cœ…
Ma nun fò mancu che u sace
l'ària che vui respirè!
L'ària che vui respirè!…
Ma nun fò mancu che u sace
l'ària che vui respirè!…

(Giuanina fa qarche passu e üntantu cumparisce ün lüme a ra fenestra d'a casa de Pascale. Qandu Giuanina ru vëde continüa a cantà l'ària N° 4):

Ra fenestra de Babëta
giüstu, giüstu è illüminà
e ra brava piciunëta
de sügüru è dreveyà!…
Sun cuntenta cuma ün grilu,
ò ru cœ che vœ vurà.
Crierò perchè me sente:
o Babëta, fate ün ça!…

Un amante che desìa
in amor la sua mercè
sia discreto, e cauto sia
fin ne' moti del suo piè;
ad ognun segreto stia
fuor che a lei, che ha la sua fè.
Il soggiorno di Nannetta
al barlume scorgo là,
una gioia più perfetta
della mia no non si dà.
Non svelarti, o sole, al mondo;
resta in cielo, per pietà.
Griderò perché mi senta:
Ah! Nannetta, io sono qua.

Acte premier. // La scène se déroule au coin d'une rue. D'un côté se trouve la maison de Pascal, avec au moins une fenêtre ; à côté de la maison se trouve un arbre sur lequel on peut grimper. De l'autre côté se trouvent d'autres vieilles maisons avec au moins trois fenêtres. Il fait nuit, il bruine et il fait froid. // Scène N° 1 // Jeannette, qui entre en silence alors que la musique joue l'ouverture N° 1. // Jeannette (*chante sur l'air N° 2*). — Il pleut, il fait noir et il y a du vent, / mais mon cœur est beau et heureux : / Jeannette ne craint jamais rien / et pour elle tout va bien ! / Je suis Jeannette toujours heureuse / et Jeannette ne craint jamais rien ! // (*et puis elle dit:*) Ma chère Babëta ne m'attend certainement pas à cette heure et par ce temps !… Mais, chère madame Babëta, je ne suis pas sortie pour prendre le soleil, vous savez….. Je suis venue parce que je dois vous parler, et même le tonnerre et la foudre ne pourraient m'empêcher de faire ce que je dois faire ! (*puis elle chante l'aria N° 3*) : // Petit à petit, ma chère fille, / Jeannette vient ici, / pour vous dire à l'oreille / les secrets de son propre cœur… / Mais l'air que vous respirez ne doit même pas le savoir !… // (*Jeannette fait quelques pas, et entre-temps une lumière apparaît à la fenêtre de la maison de Pascal. Quand Jeannette la voit, elle continue à chanter l'aria N° 4*) : // La fenêtre de Babëta est à peine éclairée / et cette bonne petite fille est certainement réveillée ! / Je suis heureuse comme une palourde / et mon cœur est au septième ciel. / Je crie pour qu'elle m'entende : / Babëta, penche-toi un peu !

Scena N° 2

Babëta (dâ fenestra) e Giuanina.

Babëta.

Ciancianìn per carità!
Ciancianìn per carità!
Tü aiçì e a chëst'ura
e cun stu tempu da can
sì levà ben de bun'ura
nun me so cosa pensà!

Giuanina.

Ai ragiün, me' cara Babëta! T'ò ciamau ün pocu tropu forte, ma, Babëta bela, eru tantu cuntenta de vëde ru lüme a ra to' fenestra e de te purè parlà, che u me cœ à fau ün ressàutu.

Scena seconda

Nannetta alla finestra e detto.

Nannetta.

Devo alzar la voce anch'io?
Piano, piano per pietà,
se alcun sente, il desir mio,
di star teco svanirà.

Nardino.

Hai ragione, cara Nannetta. Ho alzato la voce un po' troppo, non riflettendo che si può far meglio senza parlare, perché dunque non scendi da me, che concluderemo qualche cosa tra di noi? Chi te lo impedisce? Tuo padre e tua madre dormono ancora e non gli [sic] *sveglierebbe una cannonata.*

Babëta.

E ben Giuanina, parla, dime püra çe che m'ai da dì e dunde te recampi a chëst'ura, sula, de nœte, e cun chëstu marrì tempu?

Giuanina.

Vegnu per te demandà ün piejè, ün grossu piejè, tantu grossu che per r'averu nun ò paura nin d'a nœte, nin de Barrabàn!

Babëta.

E cosa pò iesse ün piejè cuscì grossu? Dìmeru vite, che se pòsciu te ru farò ben vurentera!

Giuanina.

Aieri sëra è vegnüa me' tanta Devota e m'à ünvitau per andà demàn matin a u festin de Vilafranca cun rë mee cujine. Poi capì se ò sübitu ditu de scì ün me sperlecandu, ma qandu sun stà curcà ò pensau che rë àutre saràn sciamarrae cuma de principësse e min, che nun ò ren de belu da me mëte, me semiyerò â scià ciaufrün! Alura m'ò pensau de vegnì a demandà che me prestëssi ün pà de pendin e ün medayün!…

Sai, per andrà fint'a Vilafranca fò parte avanti u giurnu perchè è lonzi e me' tanta Devota e rë mee cujine caminu cuma de limasse. Vualà perchè sun vegnüa cuscì de bon'ura!

Babëta.

Ai fau ben de vegnì, te darò tütu çe che vœi: aspèrame che vagu a te piyà tüte rë mee richësse! (rientra)

Giuanina.

O che brava piciuna, che brava amiga che min ò, che brava Babëta! E cuscì min tambèn purò fà bela figüra.

Babëta.

(reaparisce dâ fenestra cun üna piciuna cascëta ün man). *Ten, aiçì gh'è tütu çe che ò. Te piyerai tütu çe che vœi… ma fa' atençiün de nun perde ren… Sulamënte, sai, l'afari… è de te porze ra piciuna cascëta, perchè nun pòsciu min carà, nin sorte de 'n casa!…*

Giuanina.

Aspèrate, munterò sciü a saussera e tü te sporzerai ün pocu e forsci gh'arriverëmu…

Babëta.

Pruvamu ün pocu… (prova) *Ah! pòvera de min, l'àrburu è ün pocu tropu lonzi!…*

Giuanina.

Oh! È vëru! E alura cuma purëmu fà?

Nannetta.

Chi me l'impedisce? La mia maladetta [sic] *disgrazia*.

Nardino.

Qual'è [sic] *questa disgrazia? spiegati, hai paura del freddo?*

Nannetta.

No, caro; questo timore mi farebbe torto.

Nardino.

O che, dunque? (sale sull'abero).

Nannetta.

La mia mamma tiene ognora
le chiavi con sé.
Le mie scarpe serra ancora
per tema che a me
qualche affronto non sia fatto
di casa in uscir.
Cheta cheta, di soppiatto,
come può avvenir.

Nardino.

Ah! Nannetta s'ha da dire
che per nulla io venni a te,
oh! cospetto da soffrire
questa cosa già non è.
Su quest'albero montai
per godere di tua beltà
e di mosche mi trovai
le man piene in verità.

Nannetta.

Ah! che vuoi fare? Ci vuol pazienza.

Nardino.

Hai un bel dire. Tu mi consigli aver pazienza, perché non sarai amante come me.

Nannetta.

Nardino, tu mi fai torto così parlando. Non vedevo l'ora di trovarmi qui con te.

Nardino.

Or bene dunque, facciamo quel che si può così alla meglio. Spenzolati dalla finestra; io farò il simile qui dall'albero, e vediamo così di darci un tenero abbraccio.

Nannetta.

Tentiamo questa. Ah! Nardino mio, l'albero è troppo lontano dal muro, non è possibile.

Babëta.

Nun sò mancu min, cara Giuanina.

Giuanina.

Aspèrate, aspèrate! (prova diferentemënte, ün fandu balançà l'àrburu).

Babëta.

Nun stà a fà ailò, Giuanina, che rabati.

Giuanina.

E alura, bela Babëta, cara ciancianìn, ciancianìn, finta dabassu.

Babëta.

Eh, fiya bona, tü nun sai pa! Nun t'ò pa ditu tütu. (canta l'ària N° 5):

Ra me' mamà, sempre se tegne
rë soe ciave a u faudì…
E cada sëra ëla me vegne,
e sença s'ündurmì!…,
a me levà rë scarpe e ë càuçe…
E ru me cutiyùn…
E tüt'ailò perchè nun ause…
sorte de sparatùn!

Giuanina.

Oh! me' pòvera Babëta bela, cuma te plagnu, cuma te plagnu! Ma üntantu min cuma fagu? Me n'anderò cun rë mae vœe?… (e canta l'àira N° 6 cun de sangiüti ünt'a vuje):

Ah! Babëta, serà ditu
che min sun vügnüa per ren!
Sant'Antoni benedëtu,
fè ch'aiçò fenisce ben!
Sun muntà sciù ra saussera
cun ru cœ cin d'ilüsiùn…
R'ilüsiùn è scapà fœra
e me resta ün gran magùn!
e me resta ün gran magùn!

Tüte due.

Sciù pruvamu, sciù tentamu,
sciù pruvamu, ancura ün cou!
Spòrzete che min me sporzu,
fòrsci â fin s'arriverà!

Babëta.

O me' pòvera Giuanina,
tüt'aiçò nun serve a ren!

Giuanina.

O min pòvera meschina,
tütu andava cuscì ben!

Tüte due.

Repruvamu, repruvamu,
repruvamu ancura ün cou!
Spòrzete, che min me sporzu!

Nardino.

È vero. E come s'ha da fare? (fanno degli sforzi inutili per abbracciarsi).

Nannetta.

Per me non ci vedo modo.

Nardino.

Cospetto gli è un gran dire.

Nannetta.

Per questa volta contentiamoci di stringerci la mano.

Nardino.

Gli è troppo poco. Voglio in tutti i modi abbracciarti.

Nannetta.

Non ti spenzolar tanto, che cascherai.

Nardino.

Sforzati un poco…

Nannetta.

Oh, Dio! la gran paura che tu mi fai.

Nardino.

Non pensare a questo.

Nannetta.

Aspetta un po', che a te ne venga. Io spero
con uno strattagemma,
se tu scendi dall'albero, che allora
tu potrai consolar chi t'innamora (esce dalla finestra).

Nardino.

Bella, bella alla fe'!
Questo pensiero piace ancora a me
e qual sarà lo strattagemma! Io sono
inquieto sopra a questo. Ai cuori amanti
son secoli gli istanti… Oh! quanto tarda
a comparir Nannetta? Ah! vieni alfine
che il tuo cardo Nardin sta sulle spine;
e ancora non si vede! Io le baciai
la cara mano, e mi piantò sul meglio
di mie speranze. Il bacio di sua mano
mi ha fatto ingarzullir? Io veramente
non crederei lasciarmi a mezza strada.
Sarebbe crudeltà;
come uccel sulla frasca io resto qua.
Ma eccola che vien. Cara… (Nannetta esce ed egli va per abbracciarla.)

Nannetta.

Pianino. Più prudente, Nardino.

Nardino.

Che prudenza!

Fòrsci â fin s'arriverà!
Fòrsci â fin s'arriverà!
Fòrsci â fin s'arriverà!

Babëta.

(stanca): *Ciù! ciù!*

Giuanina.

(stanca): *Ciù! ciù!*

Babëta.

Aspèrate, aspèrate, va', pòvera Giuanina, m'è vegnüu ün'idea… M'ò pensau ün stratagema e se… me riensce… forsci te purò cuntentate. Làsciame fà e aspèrame. (rientra)

Giuanina.

(cara ciancianìn da l'àrburu e dije): *Fussa püra che ghe rienscëssa ru stratagema… ma cosa sarà stu stratagema? Cosa s'averà armanacau, ra me' Babëta? Basta che nun càpite qarche pastissu! Pòvera min!… Qantu stà a cumparì… Sun ben ünqieta… Ghe sarà capitau qarcösa? Ahi, qü sa, cosa ghe sarà capitau? Sun propi sciù rë spine! Pòvere nui… Che brütu afari che me sun vügnüa a çercà!… Ah!* (scüta) *Me semiya che se recampe… Ma… qantu è stà!… Qantu è stà!… Ünfin è ailì che vegne!…*

Babëta.

(sorte con üna camija da nœte che ra crœve da ë auriye fint'a ri pei, s'avança cun precauçiùn e dije cun misteri): *Ciancianìn, ciancianìn, Giuanina, ècute tütu…* (dà ra cascëta a Giuanina).

Giuanina.

Te ringràçiu ben, bela Babëta (r'ümbrassa e ra baija)*, te rengràçiu ben! Te rengràçiu ben!*

Babëta.

Ciancianìn, ciancianìn, per carità…

Giuanina.

(canta l'ària N° 7):
O Babëta, cuma va
che sì tantu spaventà?
Nui nun famu ren de mà,
sta' tranqila e vegne 'n cà! (ra mëna ün pocu ciù lonzi da casa)

Babëta.

(canta, alegra, ün fandu vëde a Giuanina rë grosse ciave de casa e pœi rë scarpëte che à a i pei):
Qarche santu m'à agiütau…
R'ò piyae a me papà…
E tambèn ò prun piyau
rë scarpëte a me' mamà!

Tüte due.

(ün balandu)

Nannetta.

Ma tu vieni alle strette; abbi pazienza.

Nardino.

Ritenuta troppo sei,
ma il pensier quale sarà.
Che un rimedio a' mali miei
idol mio produr saprà.

Nannetta.

Mi fur prospere le stelle,
queste presi al genitor. (mostra le chiavi)
E alla mamma le pianelle
che tenea serrate ognor.

A due.

Qual contento al nostro cor.

Nardino.

D'un umore assai selvaggio
è tua madre in verità.

Nannetta.

Il maestro del villaggio
l'amor mio bramando va,
ma sì stolta non son io.
Perché a genio non mi va:
e maestra della scuola
mai Nannetta non sarà.

Nardino.

Sarà vano il suo desire
se a tuo padre parlerò,
della veglia sul finire
il partito stringerò.
Mi vuol bene, ed io scommetto
proponendogli il progetto
d'accertarlo sarà pago,
e tuo sposo diverrò.

Nannetta.

Tu di' bene, mio padre, è un buon uomo. Potrai senza timore fargli la proposizione; ma sento qualche romore, lasciami rientrare in casa. Addio, carino.

Nardino.

Aspetta un poco. Senti.

Nannetta.

No, no, lasciami… Ecco appunto quel maledetto vecchiaccio del maestro. (fuggono tutti e due nelle rispettive case) *Ohimè! sento che nel correre m'esce una pianella. Che dirà se mia madre non la ritrova? Eh niente, per far presto ho preso due pianelle smesse da lei. Non s'avvedrà della perdita.*

Tra la la la!
Tra la la la!
Tra la la la la la!
Tra la la la la la!

GIUANINA.

(ün menaçandu Babëta cun ün diu, canta l'ària N° 8):

O me' cara Babëta, min fò che te dighe
ch'ai üna mamà finta tropu severa,
e fò tambèn dì
ch'u veyu sciù Spri
nun manca pa
de r'agiütà:
oh scì!
Ma se min pòsciu, finta da demàn dâ sëra,
digu a to papà tütu çe che se passa,
ghe vœyu cuntà,
sença me genà,
tüt'aiçò d'aiçì;
gh'u vœyu dì!
Oh scì!

BABËTA.

(canta l'ària N° 9, ma sciù ün ton de resignaçiùn e cun ün pocu de tristëssa):

Nin mama, ni' u sciù Pipëta
nun se puràn fa scangià;
pò esse brava a to' Babëta,
sarà sempre ünprijunà!…
Ma Babëta nun se plagne,
nun è fà per scurratà:
sice ün casa, o ünt'ë campagne,
ëla è fà per travayà!

TÜTE DUE.

(resignae ma alegre cantu ünseme:)

Per vive cuntënti
fò savè se cuntentà:
ri fastidi e ri turmenti
ri à qü s'i va a çercà!…
Ri fastidi e ri turmenti
ri à qü s'i va a çercà:
per purè vive cuntënti
fò savè se cuntentà!…

(se ne van tüte due ün currendu, üna d'ün custà e l'àutra da l'àutru: Giuanina cun de grossi sàuti e Babëta cun de piciui passoti. Babëta ün currendu perde üna scarpa: ra çerca ün pocu ün çà e ün là e pœi dije):

BABËTA.

Ma gardè ün pocu çe che m'arriva: ün currendu ò persu 'na scarpa de me' mamà… Sügüru che me sun grande cuma de bateli… Devëvu me gh'asperàmeghe… Ailò demàn matìn… Cosa dirà me' mama?… Eh, cosa pò dì?… E pœi nun dirà

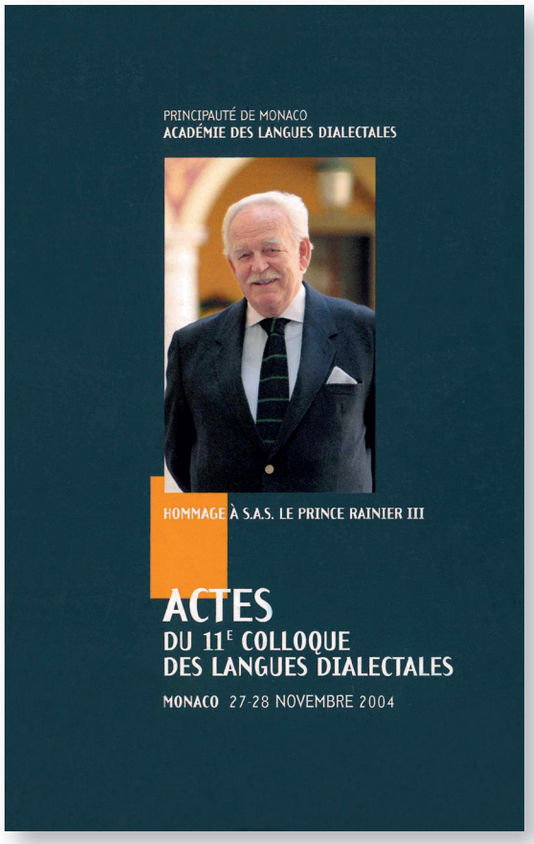
propi ren d'u tütu perchè nun se n'acorzerà mancu: ò piyau due veye grule a u fundu d'ün armari… Dëve iesse d'ani che nun s'ë metëva ciü. Nun se n'acorze de sügüru… Segundu cuma va… demàn fagu vurà tambèn l'àutra dâ fenestra e… qü r'à vista r'à vista… e bunasëra signuri!… (ientra ün casa e serra ra porta).

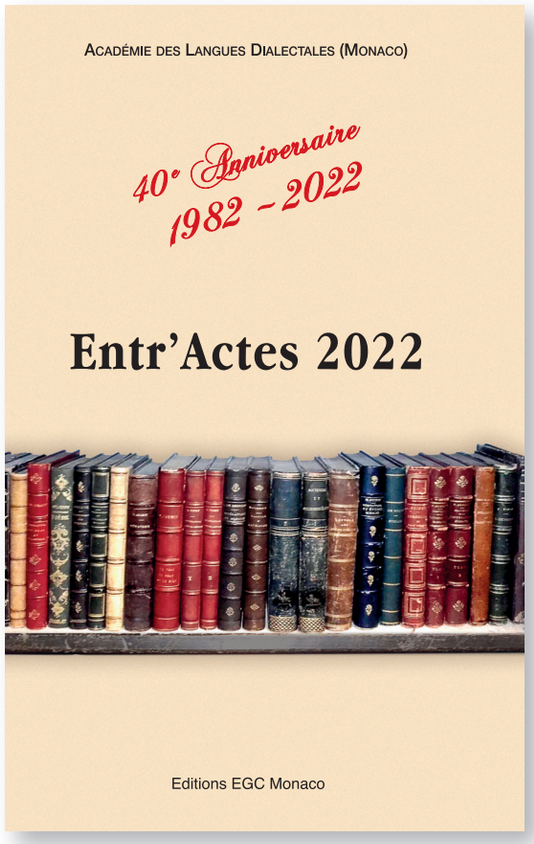
Scène N° 2 // Babette (à la fenêtre) et Jeannette. // Babette. — Doucement, s'il te plaît ! / Doucement, s'il te plaît ! / Toi ici, et à cette heure, / et par ce temps de chien, / tu es levée tôt, / je ne sais pas quoi penser ! // Jeannette. — Tu as raison, ma chère Babette ! Je t'ai appelée un peu trop fort, mais, chère Babette, j'étais si heureuse de voir la lumière à ta fenêtre et de pouvoir te parler, que mon cœur a fait un bond. // B. — Eh bien, Jeannette, parle, dis-moi ce que tu as à me dire et où tu vas à cette heure, seule, de nuit et par ce temps. // J. — Je viens te demander une faveur, une grande faveur, si grande que pour l'obtenir je ne crains ni la nuit ni le diable ! // B. — Que pourrait être cette grande faveur ? Dis-moi, et si je peux, je la ferai volontiers pour toi. // J. — Hier soir, ma tante Dévote est venue et m'a invitée à aller au festival de Villefranche avec mes cousins le matin. Tu peux imaginer que j'ai immédiatement dit oui, en sautant de joie, mais quand je me suis retrouvée dans mon lit, j'ai pensé que les autres seront parées comme des princesses, tandis que moi, qui n'ai rien à me mettre, j'aurai l'air d'un va-nus-pieds ! J'ai donc pensé venir et te demander à emprunter une paire de boucles d'oreilles et un pendentif ! / Tu sais, pour aller jusqu'à Villefranche, il faut partir la veille, car le village est loin, et ma tante Dévote et mes cousins marchent comme des escargots. C'est pour cela que je suis venue si tôt ! // B. — Tu as bien fait de venir, et je te donnerai tout ce que tu veux. Attends-moi, je vais aller te chercher tous mes bijoux ! (*elle revient*) // J. — Quelle bonne fille, quelle bonne amie j'ai, quelle bonne Babette ! Je peux donc aussi faire bonne impression. // B (*réapparaît par la fenêtre avec une petite boîte à la main*). — Tiens, voici tout ce que j'ai. Prends ce que tu veux… mais fais attention de ne rien perdre… Le seul problème est de te remettre cette boîte, car je ne peux pas descendre ou sortir de la maison ! // J. — Attends, je vais grimper à l'arbre, tu vas te pencher un peu, et peut-être qu'on va gérer… // B. — Essayons un peu… (*elle essaie*) Ah, pauvre de moi, l'arbre est trop loin ! // J. — Oh ! C'est vrai ! Que pouvons-nous faire, alors ? // B. — Je ne sais pas non plus, chère Jeannette. // J. — Attends, attends ! (*elle essaie d'une autre manière, en secouant l'arbre*) // B. — Ne fais pas ça, Jeannette, tu vas tomber. // J. — Alors, chère Babette, descends, tout doucement. // B. — Eh, ma chère fille, tu ne sais pas ! Je ne t'ai pas tout dit. (*chante l'aria N° 5*) : Ma mère, elle garde toujours /ses clés attachées à son tablier… / Et chaque soir, / avant de s'endormir, / elle vient enlever mes chaussures et mes chaussettes… / et mon cotillon… / Tout ça pour que je n'ose pas… / sortir en douce ! // J. — Oh, ma pauvre Babette, comme je suis désolée ! Mais que dois-je faire entre-temps ? Devrais-je partir les mains vides ? (*et elle chante l'aria N°6 d'une voix sanglotante*): // Ah ! Babette, / je suis donc venue pour rien ! / Saint Antoine béni, / que tout se termine bien ! / J'ai grimpé dans cet arbre / avec un cœur plein d'espoir ! / L'espoir est que je puisse m'échapper / et je me retrouve avec une grande tristesse ! // Toutes les deux.— Allons, essayons, / allons, essayons encore une fois ! / Appuie-toi, je m'appuierai aussi, / et peut-être que nous réussirons à la fin ! // B. — Oh, ma pauvre Jeannette, / tout cela ne sert à rien ! // J. — Oh, pauvre de moi, / tout allait si bien ! // Toutes les deux. — Essayons, essayons, essayons encore une fois ! Appuie-toi, je vais m'appuyer ! Peut-être que nous réussirons à la fin ! // B. (*fatiguée*). — Uf ! uf ! // J. (*fatiguée*). — Uf ! uf ! // B. — Attends, attends, pauvre Jeannette, j'ai une idée… J'ai pensé à un stratagème… et si je réussis… je pourrai peut-être te plaire. Laisse-moi le faire et attends. (*elle rentre dans la maison*) // J. (*descend lentement de l'arbre et dit*). — Si même le stratagème réussit… mais quel sera ce stratagème ? Qu'est-ce que ma Babette a inventé ? Tant que rien de mal n'arrive ! Mon Dieu !… Combien de temps lui faudra-t-il pour arriver… Je suis vraiment inquiète… Il lui est arrivé quelque chose ? Aïe, qu'est-ce qui a pu lui arriver ? Je suis sur des épines et des aiguilles ! Pauvre de nous !… Quelle mauvaise situation je suis en train de vivre !… Ah ! Je pense qu'elle revient… Qu'est-ce qui lui a pris si longtemps ? Combien de temps cela lui a pris ! La voilà enfin ! / B. (*elle descend en portant une chemise de nuit qui la couvre des oreilles aux pieds, se penche prudemment et dit avec un air de mystère*). — Tiens, Jeannette, mais ne fais pas de bruit… (*elle remet la boîte à Jeannette*). // J. — Je te remercie beaucoup, chère Babette (*elle la serre dans ses bras et l'embrasse*), je te remercie beaucoup ! Je te remercie beaucoup ! // B. — Ne fais pas de bruit, je t'en prie… // J. (*elle chante l'aria N° 7*). — Oh, Babette, pourquoi / es-tu si effrayée ? / Nous ne faisons pas de mal, / reste tranquille et rentre chez toi ! (*elle l'emmène un peu plus loin de la maison*) // B. (*elle chante, joyeuse, en montrant à Jeannette les grandes clés de la maison et les pantoufles à ses pieds*). — Un saint m'a aidé… / Je les ai pris à mon père… / Et puis j'ai pris / ces chaussons de ma mère ! // Toutes les deux. — Tra la la la ! / Tra la la la ! / Tra la la la la la ! / Tra la la la la la ! // J. (*en menaçant Babette d'un doigt, elle chante l'aria N° 8*). — Oh, ma chère Babette, je dois te dire / que tu as une mère beaucoup trop stricte, / et il faut aussi dire / que le vieux monsieur Spri / ne manque pas / de l'aider : / oh, oui ! / Mais si je peux, dès demain soir, / je dirai à ton père tout ce



Siège de l'Académie des Langues Dialectales, 18 avenue des Castelans, Monaco.

L'Académie des Langues Dialectales, fondée en 1982 avec l'appui de S.A.S. le prince Rainier III, est une institution dont le but est l'étude scientifique des langues dialectales de l'aire latine, dont la langue monégasque. L'Académie réunit quarante universitaires spécialistes en linguistique.





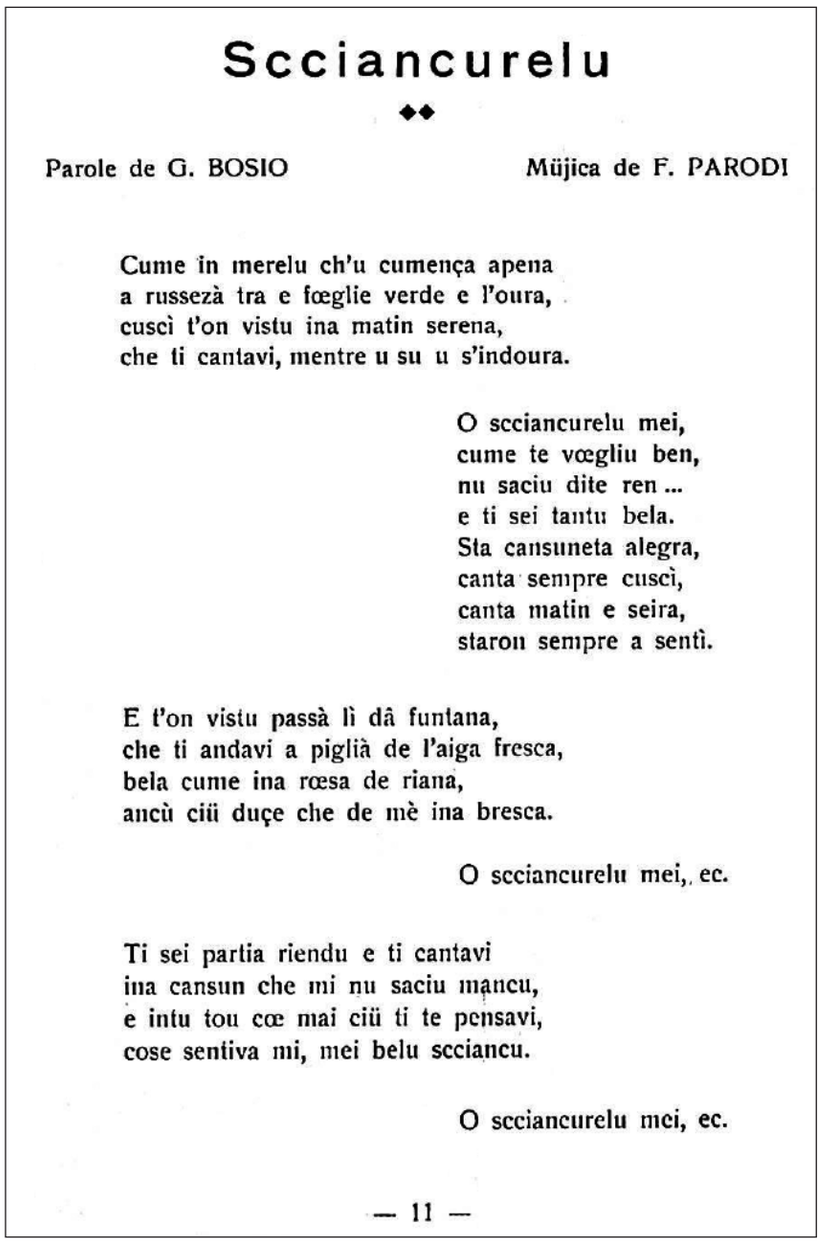
Lors des colloques organisés par l'Académie, les études sur l'œuvre de Louis Notari occupent une place importante.



Le Comité National des Traditions Monégasques, *Cumitau d'ë Tradiçiue Munegasche*, fondé en 1924, est le gardien des traditions et de la culture de la principauté et de la langue monégasque. Le Comité publie chaque année un *Calendari* reprenant des textes de la littérature monégasque, accompagnés d'une traduction en français. En 1998 le C.N.T.M. a réédité la *Grammaire monégasque* du R.P. Louis Frolla et en 2004 le *Dictionnaire monégasque français* du même auteur ; en 2004 encore le *Dictionnaire français-monégasque* de Louis Barral et Suzanne Simone. Enfin en 2014 le C.N.T.M. a publié une nouvelle édition revue et corrigée de *A legenda de Santa Devota* de Louis Notari. Le siège social du C.N.T.M. est au Musée du Vieux Monaco situé sur le Rocher de Monaco.



qui se passe ; / je veux lui dire, / sans honte, / tout ça ; je veux le lui dire ! / Oh, oui ! // B. (*chante l'aria N° 9, mais sur un ton de résignation et avec une certaine tristesse*). — Ni ma mère ni monsieur Pipetta / ne pourront changer ; / peu importe la qualité de ta Babette, / elle sera toujours emprisonnée ! / Mais Babette ne se plaint pas, / elle n'est pas faite pour s'amuser ; / que ce soit à la maison ou dans les champs, / elle est faite pour travailler ! // Toutes les deux. — (*elles chantent ensemble, résignées mais joyeuses*). — Pour vivre heureux, / il faut savoir se contenter : / ennuis et tourments / sont pour ceux qui les recherchent ! / Ennuis et tourments / sont pour ceux qui les recherchent : / pour vivre heureux, / il faut savoir se contenter ! / (*Elles partent toutes les deux en courant, l'une d'un côté, l'autre de l'autre : Jeannette avec de grands sauts, Babette avec de petits pas. Babette perd une chaussure en courant : elle la cherche un peu ici et là, puis dit :*) // B. — Mais regarde ce qui m'est arrivé : en courant, j'ai perdu une des chaussures de ma mère….. Bien sûr, elles sont très bien adaptées. J'aurais dû le voir venir. Demain matin… que va dire ma mère ? Eh, qu'est-ce qu'elle va dire ?… Elle ne dira rien du tout, car elle ne le remarquera même pas… J'ai pris deux vieilles pantoufles au fond de l'armoire… Cela doit faire des années qu'elle ne les a pas portées. Elle ne le remarquera pas, c'est sûr… Selon la façon dont les choses se déroulent… demain, je ferai passer l'autre par la fenêtre aussi et… celui qui l'a vue l'a vue… et au revoir ! (*Elle entre dans la maison et ferme la porte.*)



Scciancurelu

◆◆

Parole de G. BOSIO — Müjica de F. PARODI

Cume in merelu ch'u cumença apena
a russezà tra e fœglie verde e l'oura,
cuscì t'on vistu ina matin serena,
che ti cantavi, mentre u su u s'indoura.

O scciancurelu mei,
cume te vœgliu ben,
nu saciu dite ren ...
e ti sei tantu bela.
Sta cansuneta alegra,
canta sempre cuscì,
canta matin e seira,
staron sempre a sentî.

E t'on vistu passà lì dâ funtana,
che ti andavi a piglià de l'aiga fresca,
bela cume ina rœsa de riana,
ancù ciü duçe che de mè ina bresca.

O scciancurelu mei, ec.

Ti sei partia riendu e ti cantavi
ina cansun che mi nu saciu mancu,
e intu tou cœ mai ciü ti te pensavi,
cose sentiva mi, mei belu scciancu.

O scciancurelu mei, ec.

— 11 —

Texte complet de la chanson vintimilloise *Scciancurelu*, citée par Notari dans *A scarpëta de Margaritùn*. Tout comme à Monaco et à Menton, les premières chansons d'auteurs en langue locale commençaient également à apparaître de l'autre côté de la frontière franco-italienne (à Vintimille, mais aussi à Gênes et dans plusieurs autres villes ligures), dans le sillage du renouveau folklorique de l'époque. Tiré de *Ina duzena de cansun ventemigliuse pe deije sodi*, Vintimille, Cumpagnia di Ventemigliusi / Tipografia Bonzano, 1932, p. 11.

Comme on l'a déjà souligné, lors des *Festìn* organisés à Monaco dans les années 1930, des spectateurs et participants des régions voisines de la principauté y affluaient également ; ces derniers proposaient à leur tour des pièces théâtrales ou musicales dans leur propre variété linguistique, partageant ainsi des éléments issus de leur propre tradition de chant ou créés dans le sillage du renouveau folklorique en vogue à l'époque. Sur le plan littéraire, on en trouve un témoignage dans le passage suivant du texte de Notari, qui comprend des intermèdes chantés en niçois, mentonnais et vintimillois. Extrait de Louis Notari, *A scarpëta de Margaritùn*, *op. cit.*, pp. 35-44; les interludes musicaux non monégasques ont été transcrits selon la graphie du texte original ; la traduction française est encore de la main de l'auteur. Le texte intégral de la chanson *Luxambò d'amù* peut être lu dans Marcel Firpo, *Cansù e puesie de Mentan*, Bordighera, Istituto di Studi Liguri, pp. 32-35.

Giuanina.

Nun sò gàire cuma purëva iesse qarche anu fa, ma aieri era prun belu!… Me sun propi scialà: (seriusa e cun meraviya) *Gh'era ün ciarlatàn che rancava i denti per tre cavale e meza; dui payassi vestii de giàunu che favu u sàutu murtale sciù 'na veya strapunta; ün galu verdu che tirava a bonaventüra; üna munina vestia de russu che balava sciù de 'na buta e so mestre sunava u viulùn… Pœi gh'era de vilafranchei che avu ciapàu ün grossu pësciucàn e ru favu vëde a tüti; de niçardi che vendëvu de cosse de çuchëte ün criandu «o*h li beli cugurda!*»… E gh'era finta ün pruvençau che sunava ru fifre de 'na man e ru tambù da l'autra…*

Babëta.

Oh! cuma devëva iesse belu tüt'ailò… e de dì min nun sortu mai de 'n casa!…

Madalùn.

E nun ai mancu ün pocu balau, Giuanina?

Giuanina.

(cumença timidamënte e pœi cun ciù de curage): *Oh!… Tanta Madalùn… A mezugiurnu amu dernau a u bordu d'a marina, sciù a grava, pœi me' tanta Devota n'à menau a u balu… e… amu balau tantu che amu vusciüu… Se ne sëmu fai üna bela furra…*

Cichëta.

E alura ve sarì recampai ben tardi…

Giuanina.

Oh! scì. Qandu sëmu arrivai a ra cunsëgna sunavu dèij'ure a u relœri d'u Palaçi. Fava scüru cuma ünt'ün furnu, ma gh'era me barba Toni che ne cumpagnava cun 'na lanterna e tambèn me cujìn Giausè…. E per se fà ievre ra piciuna porta, savì, n'à fusciüu de palabri cun ri sardi!

Babëta.

E cuma sì vegnüi da Vilafranca?

Giuanina.

Eh! cun u batelu d'ün amigu de me barba, ten! Qü è che purëssa vegnì a pen de nœte da Vilafranca a Mùnegu? Nun è vëru, tanta Margarita, che furëssa iesse foli?

Margarita.

E te crëdu, fiya bela! Nun so qü se recamperëssa, nun!

Catarina.

Ghe sarëssa da fà testamëntu, n'è, Madalùn.

Cichëta.

Persi de sügüru!

Catarina.

E ben, va', devì avè passau üna bona giurnà… E dime ün pocu: ün ve recampandu nun avì mancu ün pocu cantau ra cançùn?

Giuanina.

E che cançùn, tanta Catarina?

Madalùn.

Che cançùn? E ten! ra cançùn che se canta qandu ün vegne da Vilafranca… Nun ra sai? (canta l'ària N° 17):

Calant de Villafranca
d'ün carrubiè…

Cichëta.

(*repiya ün cantandu tambèn ëla*):

Faiu la contradança
emb'ün sarjant furriè…

Giuanina.

*O nui, savì, nun amu gàire pusciüu cantà perchè a me' tanta Devota, ru batelu ghe dà ün pocu de migragna, ma sciù a mar d'Eza amu rescuntrau ün àutru batelu cargu de zuventüra e me semiya ben che cantavu ailò d'ailì… Ma u ciù è a Vilafranca che n'ò üntesü de bele cançue. Prima de s'ümbarcà, barba Toni à vusciüu andà a büve ün cou suta de 'na tòpia, a u bordu d'a marina e ailì gh'era de zùveni che sunavu 'na giurgina e cantavu propi ben! An cantau, savì, «*Ru russignou che vola*…» e pœi l'àutra cançùn cuscì bela* (çerca…) *«Parpagliùn marridatì» e pœi chëla d'u festìn d'ë vergne. Oh! min e rë mee cujine nun se serèssemu ciù andae. Ren che per sente cantà…*

Babëta.

(desgüstà): *E min de tüt'ailò… ren, ren d'u tütu…* (fa ra mùtria).

Teresùn.

O Babëta, tü ai to' mamà che qandu vœi te rë canta tüte rë cançue, sice niçarde che mentunasche e finta ventemiyuse…

Babëta.

Ru so ben… ma me semiya che tüte chële bele cançue nun rë fò pa cantà cantà ün casa, ma… suta 'na bela tòpia… a u bordu d'a marina… Nun è vëru, mamà? Ru dijëvi tambèn tü… L'àutru giurnu qandu papä vurëva che cantëssi.

Margarita.

Ma cosa vai a çercà, Babëta? L'àutru giurnu forsci nun avu cuvea de cantà. Aura cosa te vai a mëte 'n testa ra tòpia e ra marina… Ailò nun è pa necessari per truvà bela 'na cançùn. Nun è veru, Catarina?

Catarina.

Eh! sügüru che… cosa ne fai de ra tòpia?

Madalùn.

E d'a marina?

Cichëta.

E de qü sona ra giurgina?

Rusìn.

Alura cantene qarcosa vui, tanta Margarita.

Fefì.

Per nui che nun sëmu andae 'n düsciün lœgu.

Teresùn.

Vui che cantè cuscì ben, tanta Margarita!

Margarita.

E cosa vurì che ve cante? (ün ridendu): *Ve pòsciu cantà ra cançùn de «*Tanta Giana*»* (canta per ride l'ària N° 18 e rë fiye se ridu):

Tanta Giana che fes d'avau

fou la bügada,
fou la bügada.
Tanta Giana che fes d'avau
fou la bügada
…e me scaufi ün pau!

Ben, se vurì ve canterò ra cançùn niçarda: d'u piciun mariu… Ma… pa tüta, savì ch'ailò è cuma a fora d'u büstëntu…

GIUANINA.

Che nun fenisce mai!… Canterì çe che vurì, tanta Margarita, e nui, se ghe renscëmu, repiyerëmu u riturnelu.

MARGARITA.

(canta ra cançùn niçarda «Ru piciun ome» N° 19):

Ai ün ome ch'es piciun,
puodi ben dire, puodi ben dire,
ai ün ome ch'es piciun,
puodi ben dire ch'es mignun.
D'ün pan e miece d'escarlata
li fan lu manteu, la capa
ne 'nsubra enca'n ciculun
per li faire lu capüciun.

E FIYE.

Ai ün ome ch'es piciun*, etc.*

MARGARITA.

D'üna testa de sardina
ei si supa e pi si dina,
n'en subra encà'n muçelun
per li faire lu merendun.

E FIYE.

Ai ün ome ch'es piciun*, etc.*

MARGARITA.

Ch'ura s'en va a la cassa
va da cavau süs 'na limassa
ch'ura s'en va au festin
va da cavau süs d'ün patin.

E FIYE.

Ai ün ome ch'es piciun*, etc.*

MARGARITA.

Ma nun ne avì ancura basta? (e cuntinüa):

Lu lapin si met'a curre
e lu piciun pica du murre,
lu lapin a trou currüt,
lu picin ome s'es… perdüt!

E FIYE.

Ai ün ome ch'es piciun*, etc.*

MARGARITA.

Oh! aura ghe n'è prun!

GIUANINA.

Ancura ün tuchëtu, tanta Margarita!

Margarita.

Ün… e pœi ciù! (qandu è per cumençà u cantu, se sente picà a ra porta e alura dije): *Tegnì… r'ò belu che cantau… ailì che carcùn ch'arriva… Va' a ievre, Babëta.*

Babëta.

(va a ievre e dije): *Bonasëra, scià Laurençina!*

[…]

Laurençina.

E cosa vurì che ve cante?

Tüte.

Çe che vurì, çe che vurì!

Babëta.

Ne deverëssi cantà chëla bela cançün metunasca… de l'àutru giurnu… savì?…

Laurençina.

Chëla d'ë lüjernëte? D'ü lüjambò, cuma ghe dinu a Mentàn? achëla bela cançàn d'u sciù Piè Mugugna e d'u sciù Tamburini. E ben, v'a cantu e vui se vurì me farì l'acumpagnamëntu, sì cuntente?

Re fiye.

Scì, scì, brava, tanta Laurençina.

Laurençina.

(canta a cançün N° 20):

A magiu ch'ura a nüec, sus'a marina stanca,
da u celu de velü se destaca pian pian,
ent'ü giardin fiurì, s'a çima de 'na branca,
u russignolu ven e canta a sa passian;
ma cuma ese piatà 'nu miege d'u fügliage,
a stela per u vè açende a sa chiarù,
e suta r'erbuspin, ch'è pien d'u sen ramage,
a sera ü lüjambò se 'n venan a murù.

[…]

Babëta.

Cuma cantè ben, tanta Laurençina, vedì, avì propi ben fau de vegnì; sëmu propi cuntente de ve sente, sëmu tantu cuntente che ne deverëssi cantà ancùn qarcosa.

Giuanina.

'Na cançün ventemiyusa! tanta Laurençina!

Laurençina.

Vurì che ve cante chëla ch'à fau ün ventemiyusu che è scàiji munegascu? Savì u sciù Bòsiu che travaya a u Murìn? E ra mùsica è de chëla brava persuna… savì… u generale Parodi!…

Tüte.

Scì, scì, càntanera, scià Laurençina!

Laurençina.

(canta a cançün N° 21):

Cuma in merelu ch'u cumença apena
a russezà tra e fœglie verde e l'oura,
cuscì t'on vistu ina matin serena,
che ti cantavi, mentre u sù u s'indoura.

Tüte.

O scciancurelu mei,
cuma te vœgliu ben,
nu sàciu dite ren…
E ti sei tantu bela.

Sta cançuneta alegra
canta sempre cuscì,
canta matin e seira,
staròn sempre a sentì.

Laurençina.

E t'on vistu passà lì dâ funtana,
che ti andavi a piglià de l'àiga fresca,
bela cuma ina rœsa de riana,
ancù ciù duçe che de mè ina bresca.

Jeannette. — Je ne sais pas comment c'était il y a quelques années, mais hier il était vraiment bien ! Je me suis bien amusée : (*sérieuse et émerveillée*) Il y avait un charlatan qui extrayait des dents pour quelques centimes ; deux bouffons habillés en jaune faisaient des sauts périlleux sur un vieux matelas ; un coq vert prédisait l'avenir ; un singe habillé en rouge dansait sur un tonneau pendant que le maître jouait du violon… Puis il y avait des gens de Villefranche qui avaient attrapé un gros requin et le montraient à tout le monde ; des Niçois qui vendaient des cuillères faites de citrouilles en criant « *oh li beli cugurda* !»… Et il y avait même un Provençal qui jouait de la flûte d'une main et du tambour de l'autre… // Babette. — Oh ! Comme cela a dû être beau… Et dire que je ne quitte jamais la maison ! // Madeleine. — Et tu n'as même pas dansé un peu, Jeannette ? // Jeannette. — (*elle commence timidement, puis prend courage*): Oh ! Madame Madeleine… À midi, nous avons déjeuné au bord de la mer, sur la plage, puis ma tante Dévote m'a emmenée au bal… et… nous avons dansé aussi longtemps que nous le voulions… Nous nous sommes vraiment amusées… // Cichëta. — Alors vous avez dû rentrer très tard à la maison… // J. — Oh, oui. Lorsque nous sommes arrivées à la douane de la Condamine, l'horloge du Palais sonnait dix heures. Il faisait nuit noire, mais mon oncle Antoine était là pour nous accompagner avec une torche et mon cousin Joseph aussi… Et, vous savez, il a fallu beaucoup de discussions pour convaincre les Sardes de nous ouvrir la petite porte ! // B. — Et comment êtes-vous rentrées de Villefranche ? // J. — Eh ! Avec le bateau de l'ami de mon oncle ! Qui pourrait marcher de Villefranche à Monaco la nuit ? N'est-il pas vrai, madame Marguerite, qu'il faudrait être fou ? // Marguerite. — Et je le crois bien, ma fille ! Je ne sais pas qui pourrait revenir ! // Catherine. — Il faudrait faire un testament, hein, Madeleine. // Cichëta. — On serait certainement perdus ! // Catherine. — Eh bien, vous avez dû passer une bonne journée… Et dis-moi : en rentrant chez vous, vous n'avez même pas chanté un peu la chanson ? // J. — Quelle chanson, madame Catherine ? // Madeleine. — Quelle chanson ? Mais comment ? La chanson qu'on chante en revenant de Villefranche… Tu ne le sais pas ? (*elle chante l'aria N° 17*): // *Calant de Villafranca* / *d'ün carrubiè*… // Cichëta. — (*elle va de pair avec la chanson*): // *Faiu la contradança* / *emb'ün sarjant furriè*… // J. — Mais tu sais, nous ne pouvions pas beaucoup chanter parce que le bateau cause un certain malaise à ma tante Dévote, mais près d'Èze nous avons croisé un autre bateau plein de garçons et je crois avoir entendu cette chanson… Mais les meilleures chansons je les ai entendues à Villefranche. Avant d'embarquer, oncle Antoine a voulu aller boire un verre sous une pergola au bord de la mer, et il y avait des gars qui jouaient de l'accordéon et ils chantaient vraiment bien ! Ils ont chanté « *Ru russignou che vola*… » et puis cette autre chanson qui était si belle (*elle essaie de se souvenir*) « *Parpagliùn marridatì* » et puis celle du *festìn d'ë vergne*. Oh ! Mes cousines et moi ne voulions jamais partir. Juste pour les entendre chanter… // B. — (*désolée*) : Et moi, de tout ça… rien, absolument rien… (*elle fait la moue*) // Teresùn. — Babette, tu as ta maman qui, quand tu veux, te chante toutes sortes de chansons, même niçoises, mentonnaises et même des vintimilloises… // B. — Je le sais bien… Mais il me semble que toutes ces chansons ne doivent pas être chantées dans la maison, mais… sous une belle pergola… au bord de la mer…. N'est-ce pas, maman ? C'est ce que tu disais… l'autre jour, quand papa voulait que tu chantes. // Qu'est-ce que tu dis, Babette ? Peut-être que je n'avais pas envie de chanter l'autre jour. Maintenant, tu vas mettre des pergolas et la mer dans ta tête… Ce n'est pas nécessaire pour qu'une chanson soit belle. N'est-ce pas, Catherine ? // Catherine. — Eh ! Bien sûr… Pourquoi as-tu besoin d'une pergola ? / Madeleine. — Et de la mer ? / Cichëta. — Et de quelqu'un qui joue de l'accordéon ? // Rusìn. — Alors chantez quelque chose pour nous, madame Marguerite. // Fefì. — Pour nous, qui ne sommes allées nulle part. // T. — Vous qui chantez si bien, madame Marguerite ! // Marguerite. — Et que voudriez-vous que je vous chante ? (*en riant*): Je peux vous chanter la chanson de « *tanta Giana* » (*elle chante l'aria N° 18 pour rire, et les filles rient*): // *Tanta Giana che fes d'avau* / *fou la bügada,* / *fou la bügada.* / *Tanta Giana che fes d'avau* / *fou la bügada* / *...e me scaufi ün pau!* // Eh bien, si vous voulez, je peux vous chanter la chanson niçoise du petit mari… Mais pas tout, vous savez, c'est comme la fable du *büstentu*… // J. — Qui ne s'arrête jamais ! Chantez ce que vous voulez, madame Marguerite, et si nous le pouvons, nous reprendrons le refrain. // Marguerite. — (*elle chante la chanson niçoise «*Ru piciun ome*» N° 19*): *Ai ün ome ch'es piciun,* / *puodi ben dire, puodi ben dire,* / *ai ün ome ch'es piciun,* / *puodi ben dire ch'es mignun.* / *D'ün pan e miece d'escarlata* / li *fan lu manteu, la capa* / *ne 'nsubra enca'n ciculun* / *per li faire lu capüciun.* // Les filles. — *Ai ün ome ch'es piciun*, etc. // Marguerite. — *D'üna testa de sardina* / *ei si supa e pi si dina,* / *n'en subra encà'n muçelun* / *per li faire lu merendun.* // Les filles. — *Ai ün ome ch'es piciun*, etc. // M. — *Ch'ura s'en*

va a la cassa / *va da cavau süs 'na limassa* / *ch'ura s'en va au festin* / *va da cavau süs d'ün patin.* // Les filles. — *Ai ün ome ch'es piciun*, etc. // Marguerite. — Vous n'en avez pas encore assez ? (*et elle continue*): *Lu lapin si met'a curre* / *e lu piciun pica du murre,* / *lu lapin a trou currüt,* / *lu picin ome s'es… perdüt!* // Les filles. — *Ai ün ome ch'es piciun*, etc. // Marguerite. — Je dirais que ça suffit !// J. — Juste un peu plus, madame Marguerite ! // Marguerite. — Un dernier, et puis c'est tout ! (*lorsqu'elle est sur le point de commencer à chanter, on frappe à la porte, et alors elle dit*): Voilà quelqu'un qui arrive… Va ouvrir, Babette. // B. — (*elle va ouvrir et dit*): Bonsoir, madame Laurencine ! // […] // Laurencine. — Et que voulez-vous que je vous chante ? // Toutes. — Ce que vous voulez, ce que vous voulez ! // B. — Vous devriez nous chanter cette belle chanson de Menton… de l'autre jour… vous savez ? // L. — Celle des lucioles ? Des *lüjambò*, comme on les appelle à Menton ? Cette belle chanson sur monsieur Mugugna et monsieur Tamburini. D'acord, je vais la chanter pour vous, et si vous voulez, vous pouvez m'accompagner. Ça va ? // Les filles. — Oui, oui, merci, madame Laurencine. // L. (*elle chante la chanson N° 20*): // *A magiu ch'ura a nüec, sus'a marina stanca,* / *da u celu de velü se destaca pian pian,* / *ent'ü diagrin fiurì, s'a çima de 'na branca,* / *u russignolu ven e canta a sa passian ;* / *ma cuma ese piatà 'nu miege d'u fügliage,* / *a stela per u vè açende a sa chiarù,* / *e suta r'erbuspin,* / *ch'è pien d'u sen ramage,* / *a sera ü lüjambò se 'n venan a murù.* // […] // B. — Comme vous chantez bien, madame Laurencine ! Vous voyez, vous avez si bien fait de venir ; nous sommes si heureuses de vous entendre, si heureuses que nous aimerions que vous chantiez encore quelque chose. // J. — Une chanson de Vintimille, madame Laurencine ! // L. — Voulez-vous que je vous chante celle d'un Vintimillois qui semble être écrite en monégasque ? Connaissez-vous monsieur Bosio qui travaille aux Moulins ? La musique est de ce bonhomme… vous savez… le général Parodi ! // Les filles. — Oui, oui, chantez-la nous, Madame Laurencine ! // L. (*elle chante la chanson N° 21*): *— Cuma in merelu ch'u cumença apena* / *a russezà tra e fœglie verde e l'oura,* / *cuscì t'on vistu ina matin serena,* / *che ti cantavi, mentre u sù u s'indoura.* // Toutes. *— O scciancurelu mei,* / *cuma te vœgliu ben,* / *nu sàciu dite ren…* / *E ti sei tantu bela.* / *Sta cançuneta alegra* / *canta sempre cuscì,* / *canta matin e seira,* / *staròn sempre a sentì.* // L. *— E t'on vistu passà lì dâ funtana,* / *che ti andavi a piglià de l'àiga fresca,* / *bela cuma ina rœsa de riana,* / *ancù ciù duçe che de mè ina bresca*.

2.1.9. Mare Mediterraneum (1934)

Comme on l'a déjà mentionné, le militantisme de Notari en faveur de l'attestation et de l'ennoblissement de la langue traditionnelle de Monaco résultait de suggestions tardives dérivées du mouvement félibréen, actif en Provence depuis la seconde moitié du siècle précédent, qui ne manqueraient pas d'ailleurs de continuer à influencer l'activité de la naissante « école littéraire » intémélienne gravitant autour du projet de *A barma grande*, ainsi que celle de plusieurs autres personnalités actives à l'avenir dans le domaine de l'écriture en monégasque et de sa revanche en termes de prestige.

L'un des éléments les plus récurrents de la démarche intellectuelle qui caractérise l'activité du Notari d'avant-guerre, toujours empruntée à ce mouvement littéraire, est lié notamment au sentiment d'appartenance à une « race latine » commune aux peuples italien, français et espagnol destinés à s'unir, selon la formulation initiale proposée par les adeptes du Félibrige, sous la forme d'une fédération focalisée sur la Provence. Cette doctrine constitua une véritable pierre angulaire des idéaux exprimés par les félibres, surtout dans les décennies entre 1870 et 1890. Durant cette période, inaugurée non par hasard par la lourde défaite française dans le conflit contre l'armée prussienne, les acteurs de ce mouvement littéraire insistèrent particulièrement sur la nécessité d'une union d'esprit entre les « peuples bruns » comme condition fondamentale pour assurer leur prégnance politique et culturelle face à la montée des puissances germaniques dans le centre-nord de l'Europe.

Si, dans le cas de l'auteur monégasque, quelques références à la « race latine » se trouvent peut-être déjà dans plusieurs passages de la *Legenda* (dont l'un est inclus dans le premier passage du poète dans la présente anthologie), l'adhésion explicite de Notari à cette doctrine se lit dans la préface de la pièce burlesque intitulée *Se paga o nun se paga…?* inspirée d'un pamphlet italien du même nom imprimé à Bologne dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle. À cette occasion, présentant les choix de transcription adoptés pour ses textes en monégasque, l'auteur déclarait que

« Mistral et les Primadiers ont tracé un bon chemin dans la garrigue provençale, en se mettant courageusement d'accord pour adopter une notation uniforme. C'est une notation qui s'écarte un peu, il est vrai, de la tradition, « en se couvrant des défroques mal ajustées de l'orthographe d'oïl », comme le lui reprochent les sectateurs de l'« Escola occitana », mais qui a eu, à son époque tout au moins, le grand avantage de se faire lire par des lecteurs incapables de lire autre chose que du français. Elle a l'avantage aussi de complaire à des amis dont le concours était si précieux, et l'est encore, en vue de la réalisation de la grande idée de la Fédération des peuples de race latine, idée si noble, si haute et si belle en même temps et si magnifiquement chantée et prêchée par Mistral : »

Mistral e ri soi culeghi an traçau üna bela dràira ünt'u zerbu pruvençau, ün se metendu curagiusamënte d'acordi per adütà ün'ùnica manera de scrive. È 'na manera de scrive che se scarta ün pocu dâ veya tradiçiun «ün se mascarandu, 'na stiça, cun de defroche mar ümbastie d'a lënga d'Oïl», cuma ghe trovu a dì chëli de l'«Escola Occitana», ma ghe fò recunusce u mèritu grande, specialmente per u so tempu, de s'esse fà leze da tanti che nun averëssu savüu leze àutra cosa che u françëse. À tambèn u mèritu d'avè cuntentau e de cuntentà d'amighi ciü che preçiusi per ra realisaçiùn de chëla grande idëa de 'na federaçiun d'i pòpuli de raça latina: idea tantu bela, tantu nòbila, tantu àuta e che Mistral à cuscì ben cantau e predicau ün dijendu:

Aubouro-te, raço latino,
souto la capo dòu solèu!…

Citées à la fin du paragraphe, les premières lignes du poème intitulé *A la raço latino*, récité pour la première fois par Mistral en 1878 à l'occasion de la « fête latine » organisée fin mai à Montpellier. Cette fête était une manifestation littéraire créée en 1874, en dehors de la sphère félibréenne, afin de renforcer les relations entre les peuples de l'aire romane méditerranéenne, mais qui réussit rapidement à obtenir la participation de plusieurs dizaines de sociétés littéraires et l'adhésion même du mouvement provençal, qui en devint l'un des représentants principaux.

C'est donc dans le sillage de ces influences – en se gardant des lectures approximatives et des faciles jugements rétrospectifs – qu'il faut interpréter les deux poèmes dédiés à Mussolini publiés par Notari au milieu des années 1930. Tandis que le second poème, intitulé précisement *Mussulini* et inspiré d'une pièce du sicilien Vincenzo De Simone (1879-1942), présente le politicien comme une figure semi-divine à l'âme pitoyable, le premier s'ouvre sur les vers mistraliens précités et est dédié à l'exaltation du dictateur italien sur la base de sa reconnaissance en tant que promoteur de la renaissance et de la rédemption de la « race latine » relevé de la supposée décadence dans laquelle elle était tombée. Au delà des sympathies personnelles du poète à l'égard de ce personnage, une telle évaluation a probablement été influencée par le contexte historique particulier dans lequel les deux poèmes ont été écrits, dès que l'Allemagne, à la suite de l'arrivée au pouvoir d'Hitler, fut clairement déterminée à retrouver le rôle d'hégémonie politique et économique qu'elle avait perdu après la Première Guerre mondiale.

Outre ce fait, l'admiration de Notari pour la figure de Mussolini semble être liée non seulement au siège de son gouvernement (la ville éternelle, magnifiée par le poète comme le « nid sacré » de la civilisation), mais aussi à la volonté spécifique de l'homme politique de Predappio de configurer son propre régime dans une prétendue continuité avec les gloires de la Rome antique. Le même appel « *a nui* », qui revient plusieurs fois dans le texte, est évidemment à mettre sur le compte de la salutation imposée par le fascisme, diffusée spécieusement par ce dernier comme une reprise d'une coutume répandue dans le monde romain. La figure du dictateur est saluée par l'auteur comme le gardien et le garant non seulement de la civilisation et de l'art exprimés par les peuples latins, mais aussi de la paix entre eux (à un moment historique où la guerre civile espagnole et les événements de la Seconde Guerre mondiale étaient encore à venir), identifiée comme une circonstance essentielle pour la rédemption des peuples méditerranéens de langue romane qui avaient surgi des cendres de l'ancien empire de Rome.

La célébration de cette figure par le poète ne semble toutefois aucunement liée à l'expression d'idéaux visant à revendiquer une « italianité » spécifique de la principauté de Monaco sur un plan politico-identitaire, et encore moins au souhait d'un passage administratif du micro-État à l'intérieur des frontières politiques du royaume savoyard ; l'exaltation de l'indépendance de la patrie monégasque reviendra avec une insistance particulière dans la production ultérieure du poète, et sera encore réitérée quelques années plus tard face à l'inquiétude du retour d'un conflit à l'échelle pan-européenne et mondiale. Extrait des *Annales du Comté de Nice*, n° 4, 1935, pp. 82-83.

(A Benito Mussolini)
Aubouro-te, raço latino
souto la capo dou soleu…
(F. Mistral)

Oh issa! Arbùrate, raça latina,
ch'ailà da u niu unde ai piyau ru voru
'na vuje ciàira t'à criau «A nui!».
D'u cou à refreniu tüt'a marina:
a to' marina che ru suriyu d'oru
ünghirlanda de ræse e de çitrui:
ri scœyi aspri che ghe fan curuna
an rembumbau, e tüte rë toe terre
se sun crüverte d'umbre a miliui.
Ra veya raça, stramurtìa da ë gherre,
se issa ciancianìn, garda, tastuna,
se mite pocu a pocu a u «gardia-vui».
Alura, a pocu a pocu, u criu rentrona:
«a nui, a nui, a nui ra civiltà
a nui ra pàije, ru travayu e l'arte!».

E ün mezu a ë umbre 'na cançùn resona:
«a nui ra zuventüra e a libertà!»
Ra cantu Giuana d'Arc e Bunaparte,
e Dante e Hugo e u Cid e Garibardi,
e ra cantu ë legiue de Ruma antiga
e i màrtiri e i pueta e tüti i grandi.
Ra cantu i fanti morti a miliardi,
ün prudigandu u sanghe e ra fadiga
despœi che Ruma à menau ru brandi
perchè r'ümanità munte ciù àutu
e, sut'a capa d'oru d'u suriyu,
sice a ciù bela creaçiun de Diu.
E tü, sici üntra tüti benejiu
che ai dau a ra raça stu ressàutu
ün ghe criandu «a nui!» da u sacru niu.
Ga': ra cançùn che n'an cantau ri morti,
ra cantu i vivi e a pocu a pocu munta
sempre ciù forte a u viru d'a marina:
i frai latìn nun parlu ciù de torti,
nun fan che 'na famiya ünia e prunta:
oh issa! Arbùrate, raça latina!

I Murìn, 8 de màgiu, 1934

Mare mediterraneum. Haut les cœurs ! Redresse-toi, race latine, / car là-bas du nid où tu as pris ton vol / une voix claire a crié « À nous ! ». // Du coup la mer toute entière a frissonné : / cette mer tienne que le soleil d'or / enguirlande de roses et d'oranges ; // les âpres rochers qui lui font couronne / on retenti à ce cri et tout ton pays / s'est peuplé de revenants par millions. // La vieille race, exténuée des guerres, / se lève péniblement, regarde, tâtonne / se met enfin au « garde à vous ». // Alors, petit à petit, l'écho répond : « À nous, à nous, à nous la civilisation / à nous la paix, le travail et l'art ! ». // Et au milieu des revenants une chanson résonne : « À nous la jeunesse et la liberté ! ». / Jeanne d'Arc et Bonaparte la chantent // et Dante et Hugo et le Cid et Garibaldi, // et la chantent aussi les légions de la Rome antique // et les martyrs et les poètes et tous les nobles esprits. // La chantent aussi les soldats morts par millions / en prodiguant leur sang et leur fatigue / depuis que Rome a mené la danse / pour que l'humanité s'élève plus haut / et, sous la voûte d'or du soleil, / devienne la plus belle création de Dieu. // Et toi, sois parmi tous béni, / qui as donné à la race ce ressaut / en lui criant du nid sacré : « À nous ! ». // Vois : la chanson que nous ont chanté les morts, / les vivants la chantent aussi, et petit à petit elle monte / toujours plus fort tout autour de la mer : // les frères latins ne parlent plus de torts / ils ne font plus qu'une famille unie et forte. // Hauts les cœurs ! Redresse-toi, race latine ! // Les Moulins, 8 mai, 1934

2.1.10. *L'aujelu büscœtu-minelu* (1934)

L'affirmation de Notari, dans la préface de son premier ouvrage, selon laquelle même au milieu de la deuxième décennie du siècle dernier, il n'existait encore « absolument aucune littérature monégasque, ni écrite, ni orale », doit probablement être comprise dans l'absence totale de textes relatifs à des éléments linguistiques liés au folklore populaire tels que les contes de fées locaux, les légendes ou les comptines.

Malgré son goût pour les fables (qui se traduira plus tard dans la première et unique partie publiée des *Bülüghe munegasche*), l'auteur lui-même ne s'occupa jamais de la transcription en prose des contes traditionnels locaux destinés aux enfants, qui ont été en grande partie perdus. En même temps, les références aux textes transmis oralement n'apparaissent que très rarement dans la production de l'auteur. Cela semble toutefois être le cas de la composition *L'aujelu büscœtu-minelu* (le nom fictif de l'oiseau se trouve également en Ligurie), qui s'inspire apparemment – voire reproduit fidèlement – d'un conte ou d'une cantilène d'enfance. Texte dactylographié non publié.

Ru dijëvu i nostri veyi
che l'amùr è ün aujelu,
ün aujelu büscœtu-minelu,
che fa u niu dunde vœ,
che fa u niu dunde vœ,
büscœtu-büscœtu, büscœtu-minè.

Se vurì savè u remedi
per ciapà achëlu aujelu,
chëlu aujelu büscœtu-minelu,
ghe fò 'na grana de sà,
ghe fò 'na grana de sà,
büscœtu-büscœtu, büscœtu-minà.

Ma se scapa scivurè,
scivureghe u riturnelu
a r'aujelu büscœtu-minelu:
nun se lascia ciù ciapà,
nun se lascia ciù ciapà,
büscœtu-büscœtu, büscœtu-minà.

Per ün casu se u ciapè
per ün casu, achëlu aujelu,
chëlu aujelu büscœtu-minelu,
nun ve ru lascè scapà,
nun ve ru lascè scapà,
büscœtu-büscœtu, büscœtu-minè.

26 de màgiu 1934

Le petit oiseau bleu. Nos vieux parents disaient : / l'amour est un oiselet, / un joli petit oiselet, / qui fait son nid où il lui plaît, / qui fait son nid où il lui plaît, / ce joli petit oiselet. // Si vous voulez savoir le moyen / pour attraper cet oiselet, / ce joli petit oiselet, / avec du sel vous le prendrez, / avec du sel vous le prendrez, / ce joli petit oiselet. // Mais s'il s'échappe / ah ! vous pouvez siffler / et resiffler, siffler, siffler… / vous ne pourrez le rattraper, / vous ne pourrez le rattraper, / ce joli petit oiselet. // Si par hasard vous l'attrapez, / ce joli petit oiselet, / ce joli petit oiselet, / ne le laissez pas s'échapper, / ne le laissez pas s'échapper, / ce joli petit oiselet. // 26 mai 1934



Couverture de *Toca aiçì, Niculìn!* Le texte comprend un glossaire visant à comparer divers éléments lexicaux du monégasque avec leurs équivalents respectifs dans les dialectes des régions voisines, notamment le génois, le vintimillois et le niçois, mais aussi de centres mineurs comme le village de Pigna, qui présente un dialecte ligure rural particulièrement conservateur, et celui de La Turbie, situé dans l'arrière-pays de Monaco. En plus d'auteur de textes, Notari fut un amateur du monégasque en tant que code linguistique ; il rédigea également une petite étude grammaticale de la langue, restée inédite.

2.1.11. *Toca aiçì, Niculìn!* (1937)

Cette opérette théâtrale, adaptation du célèbre *Embrassons-nous, Folleville !* d'Eugène Labiche, fut rédigée à l'occasion du *Festìn munegascu* de 1935, pour lequel le Comité des Traditions demanda à Notari d'écrire une pièce à jouer ou, faute de temps, d'en transposer une déjà existante. La sélection du texte fut probablement dûe non seulement à sa notoriété, mais aussi à sa concision, puisque Notari n'avait qu'un mois pour le livrer.

Une fois encore, l'auteur choisit de ne pas réaliser une véritable traduction, mais d'adapter le texte original à la réalité monégasque en changeant certains éléments. Ainsi, si l'intrigue est plus fidèlement conservée que dans le cas de *A scarpëta de Margaritùn* (malgré un ajustement des scènes de dix-neuf à vingt-deux), il apporta des modifications dans le cadre de la reconstitution du milieu et de l'époque autant que dans la substitution de certains éléments plus facilement reconnaissables comme appartenant à l'espace monégasque. L'action se déroule ouvertement en principauté environ un siècle après le cadre du texte de Labiche (placé sous le règne de Louis XV) et les personnages sont maintenant d'anciens serviteurs du prince ; dans le fragment ci-dessous, la mention d'un perroquet, bien qu'il ne soit pas tout à fait pertinent pour l'intrigue, est remplacée par celle d'un tarin (*lùgaru*) et d'une chardonnerette (*cardelina*), plus étroitement liés à l'environnement dans lequel se déroule l'action.

La transposition du texte selon les canons de l'adaptation, particulièrement fréquente dans le domaine des littératures minoritaires, possède le double avantage de présenter au public une œuvre généralement connue, mais en même temps caractérisée de manière originale par rapport au texte dont elle est issue. Extraits de Louis Notari, *Toca aiçì, Niculìn!*, *op. cit.*, pp. 33-36 et Eugène Labiche, *« Embrassons-nous, Folleville ! » et autres pièces*, *Théâtre II*, édition établie par Gilbert Sigaux, GB Flammarion, 2010 [1979], pp. 193-195.

Scena IV

(Niculìn, Garibu e Bèrtura)

Bèrtura (da drüntu, a seneca): — *Scì, nun scì che 'na tartüga, ren che 'na tartüga, üna grossa tartügassa!...* (Ientra da seneca, füriusa, piya u cavagnu che è sciù u dëscu e u geta per terra.)

Garibu: — *Ma cosa gh'è, cosa gh'è, me'fiya?*

Bèrtura (ünragià): — *Ih! Oh! Uh!... Ò 'na bila che me stufa!... Üna bila che me stufa!... Sai, u me lügaru?... u me lügaru e a me' cardelina! Scì!... Chëla nescia de Petrunila gh'à lasciau a gàgia düverta e sun scapai!... sun scapai!*

Garibu: — *E alura?*

Bèrtura: — *E alura ò rutu tütu!... Ò stelau ün gotu e 'na siëta...*

Niculìn (da parte): — *Sença parlà d'u cavagnu d'ë scruline!*

Bèrtura: — *E nun ò pa feniu, nun ò pa feniu!...* (Çerca qarcosa da stelà, nun trova ren e se ne va â fenestra per piyà d'aria, ün se fandu frëscu cun rë mae.)

Garibu (ün cunfiança a Niculìn): — *Vëdi, Niculìn, nun ò mai avüu che 'na fiya ünica, e dime ün pocu, se nun me semiya propi d'u tütu?... È 'na perla, è!... è ün àngelu!* (forte:) *Bèrtura!*

Bèrtura: — *Papà!*

Garibu: — *Nun ru vëdi, Niculìn? Nun ghe vœi mancu dà u bungiurnu?*

Bèrtura (a Niculìn): — *Oh! Scüseme...*

Niculìn (ün salutandu): — *Madumaijela...* (da parte:) *Me semiya ch'è ancura ciù piciuna ch'aieri!*

Garibu: — *Vëdi, fiya bela, qandu sì ientrà, Niculìn me parlava de tü, me dijëva de cose!... de cose!... Te vœ sempre ciù ben e... e... e... e nun pò ciù asperà!*

Scène III

Folleville, Manicamp, Berthe

Berthe, *dans la coulisse de gauche, avec colère*. — Vous êtes une sotte ! une impertinente ! une maladroite !

Manicamp. — Ma fille ! qu'y a-t-il donc ?

Berthe, *entrant pour la gauche*. — Oh ! Je suis furieuse !… vous savez bien, mon perroquet… mon beau perroquet bleu?…

Manicamp. — Oui.

Berthe. — Eh bien, Marton a laissé sa cage ouverte et il s'est envolé !

Manicamp. — Ah ! mon Dieu ! et qu'est-ce que tu as fait ?

Berthe. — J'ai cassé un plateau de porcelaine, vlan !

Manicamp. — Ah ! et dans quel but ?

Berthe. — Dame ! puisque mon perroquet s'est envolé.

Elle remonte et va à la fenêtre de droite.

Manicamp. — C'est juste. (*À Folleville.*) Elle est charmante… c'est tout mon portrait… Berthe…

Berthe. — Mon père…

Manicamp. — Voilà Folleville… tu ne veux donc pas saluer Folleville?

Berthe. — Ah ! pardon !… (*Saluant Folleville.*) Monsieur…

Folleville, *saluant*. — Mademoiselle ! (*À part.*) Elle me paraît encore plus petite qu'hier.

Manicamp. — Quand tu es entrée, le chevalier me peignait son amour sous des couleurs…

Niculìn: — *Min?*

Garibu: — *Gh'ò ben ditu che nun gh'è ren che sprèscia, ma… sai… nun pò ciù nin mangià… e nin dorme…*

Niculin: — *Ma sciù Garibu, sun vügnüu aspressi de bunura per ve parlà, per ve dive…*

Garibu: — *Vëdi, de bunura è vügnüu, da i Büstagni… per me parlà, per me dime… che trova u tempu longu!… E tü tambèn, n'è, me' bela piciuna?*

Bèrtura: — *Ma papà…*

Garibu: — *Eh!… Ve capìsciu… Ve capìsciu, ri mei beli grili, andè che vagu sübitu da u curatu: demàn che è dumènega… ë püblicaçiue… dumènega ün œtu… turna ë püblicaçiue…*

Niculìn: — *Ma min nun vœyu, sciù Garibu, nun vœyu…*

Garibu: — *Te digu che te capìsciu, me pòveru Niculin, ru sò ben che te semiya ancura longu… Cosa vœi, fò avè pasciença, fò avè pasciença… Ma ga'… Per 'na vota min te dagu a permissiün… ümbràssara, va', Bèrtura, ümbràssara, va', per 'na vota, n'è, Bèrtura?*

Bèrtura: — *Ma papà!…*

Garibu: — *Ala, va', fiyu belu, nun te geni pa de min, n'è?… Daghe ün picenin baijëtu, va', ün picenin baijëtu!*

Niculìn: — *Ma madumaijela… ma vui…*

Bèrtura (de marrimù): — *Eh! Min… cosa vurì che ve dighe?… Nun sun pa mi che vœyu… è me papà… Ma… a u mancu… despaceve…*

Niculìn: — *Alura… madumaijela…* (a bàija sciù 'na masca.)

Garibu: — *E l'àutra?*

Niculìn: — *L'àutra cosa?* (ün se repiyandu:)

Folleville. — Moi ?

Manicamp. — Brûlantes ! oh ! mais brûlantes ! Continuez, chevalier…

Berthe. — En verité, monsieur est bien bon…

Folleville, *d'un air contraint*. — Certainement, mademoiselle… quand'il s'agit… d'une personne aussi jolie, aussi spirituelle, aussi…

Manicamp, *à part*. — Tout ça, c'est froid ! c'est froid ! (*Haut.*) Ce pauvre chevalier… tu l'intimides… lui qui était si bouillant tout à l'heure… car tu ne sais pas… il me pressait, il me pressait !

Berthe. — Pour quoi ?

Manicamp. — Pour votre mariage. J'avais beau lui dire : « Mais, chevalier, il faut le temps, que diable ! le contrat, les publications, la corbeille… ». Sais-tu ce qu'il me répondait: « Mariez-nous ! mariez-nous ! mariez-nous ! ».

Folleville. — Mais permettez…

Manicamp, *à Folleville*. — Impétueux chevalier ! (À Berthe.) Et, dans sa joie, il m'a chargé de t'offrir un gage… cet anneau de fiançailles.

Folleville. — Moi ?

Manicamp, *bas à Folleville*. — Taisez-vous donc ! j'y ai pensé pour vous.

Berthe. — Ah ! le beau diamant !

Manicamp. — Voyons… (*L'examinant.*) Oh ! c'est magnifique… c'est trop beau, chevalier, vous la gâtez, allons, vous nous gâtez !…

Folleville. — Mais non… je ne puis souffrir…

Manicamp. — Tenez, Folleville, embrassez ma fille.

Ah!... (a bàija sciù l'àutra masca.)

Bèrtura (da parte): — *Me sentu buye!*

Niculìn (da parte): — *Cosa me toca fà!*

Garibu: — *Eh! Ben... Nun te sì pa punzüu, n'è, fiyu belu?*

Niculìn: — *Oh!... Sun l'omu ciù cuntentu d'u mundu!* (da parte:) *Aura sun lestu! R'ò cumprumissa davanti a so pàire... Ò acetau r'acœntu...* (cun resignaçiùn:) *N'ò piyau 'n atastu... fò che m'a sciürbe tüta üntrega!...* (forte:) *Sciù Garibu, vurëssa scrive a me barba Toni, per...*

Garibu: — *Bravu, bravu Niculìn, per r'ünvitaru a ra noça, n'è? Bravu, bravu, fai ben!*

Niculìn (da parte:) — *Per rompe u mariage cun me' cüjina Fanì, pòveru min meschin!* (forte:) *Me furëssa ün caramà, 'na ciüma e ün pocu de papè.*

Garibu: — *Ailì, fiyu belu* (ghe fa sëgnu versu a porta de drita:)*, sciù u dëscu d'a me' càmbera; ma, sença te cumandà, despàciate che t'aspëru per andà da u cüratu...*

Niculìn (da parte): — *Oh, pòveru min meschin!...* (forte:) *Ma savì, sciù Garibu...* (da parte:) *Se puscëssa a u mancu gagnà de tempu!...* (forte:) *Min manëzu ciù vurentera 'na puiera che 'na ciüma; me ghe va ciù de tempu a scrive 'na lëtra che a puà çinqanta ciuche!* (se ne va a drita.)

Folleville, *effrayé*. — Hein ?

Manicamp. — Allons, du feu ! morbleu ! du feu !

Folleville. — Mais je ne sais pas si Mademoiselle…

Berthe. — Puisque papa le permet…

Folleville. — Certainement… mais…

Berthe, *avec impatience*. — Mais dépêchez-vous donc ! est-ce que vous seriez lent ?

Manicamp. — Lui ? c'est un traînard ! (*Le poussant.*) Allez donc ! (*Folleville embrasse Berthe sur une joue et passe à droite.*) Et l'autre ?

Folleville. — L'autre ?… ah !… oui !…

Folleville embrasse lentement l'autre joue.

Berthe, *à part*. — Il me fait bouillir…

Manicamp, *à Folleville*. — Eh bien, en êtes-vous mort ?

Folleville, *tristement*. — Je suis au comble de la joie. (*À part.*) Impossible de ne pas l'épouser maintenant… je vais écrire à mon oncle pour rompre mon mariage avec ma cousine Aloïse. (*Haut.*) Marquis, où pourrais-je trouver ce qu'il faut pour écrire ?

Manicamp. — Là, dans ce cabinet. Mais revenez vite, car je ne peux pas me passer de vous…

Folleville entre à droite, premier plan.

Scène IV // Berthe (*de l'intérieur, à gauche*). — Oui, tu n'es rien d'autre qu'une flaque d'eau, rien d'autre qu'une flaque d'eau, une belle et bonne flaque d'eau !… (*Elle entre par la gauche, furieuse, prend le panier qui est sur la table et le jette par terre.*) // Garibbo. — Qu'est-ce qu'il y a, qu'est-ce qu'il y a, ma fille ? // B. (*en colère*) — Ah ! Oh ! Ouh !… Je suis hors de moi de rage !… Je suis folle de rage !… Tu sais, mon tarin ? Mon tarin et ma chardonnerette… Oui… Cette stupide Petrunila a laissé la cage ouverte et ils se sont envolés… envolés ! // G. — Et alors ? // B. — J'ai tout cassé ! J'ai cassé un verre et une assiette… // Niculìn. — Sans oublier le panier de picride [type de salade]… // B. — Et je n'ai pas encore fini, je n'ai pas encore fini !… (*Elle cherche quelque chose à briser, mais ne trouve rien, et va à la fenêtre pour prendre l'air, en faisant de l'air frais avec ses mains.*) // G. (*En confidence à Niculìn*) — Tu vois, Niculìn, je n'ai eu qu'une seule fille, et dis-moi si elle n'est pas exactement comme moi ? C'est une perle !… C'est un ange. (*haut :*) Berthe ! // B. — Papa ! // G. — Tu n'as pas vu Niculìn ? Tu n'as même pas envie de lui dire bonjour ? // B. — Oh, désolée ! // N. (*en saluant*) — Mademoiselle… (*à part*) Elle me semble encore plus petite qu'hier ! // G. — Tu vois, ma fille, quand tu es arrivée, Niculìn me parlait de toi et me disait de telles choses !… de telles choses !…. Il t'aime de plus en plus et… Il ne peut plus attendre ! // N. — Moi ? // G. — J'ai essayé de lui expliquer que rien ne presse, mais… tu sais… il ne peut plus manger ni dormir… // N. — Mais, monsieur Garibbo, je suis venu très tôt pour vous parler… pour vous dire… // G. — Tu vois, il est venu tôt, des Bustagnes… pour me parler, pour me dire… qu'il ne peut plus attendre ! Et toi non plus, n'est-ce pas, ma chérie ? // B. — Mais papa… // G. — Eh !… Je vous comprends… je vous comprends, mes chéris, allez, je vais directement chez le prêtre : demain c'est dimanche… les publications… dimanche huit… les publications à nouveau… // N. — Mais je ne veux pas, monsieur Garibbo, je ne veux pas… // G. — Je te dis que je te comprends, mon pauvre Niculìn, je sais très bien que tu ne peux plus attendre… Qu'est-ce que tu veux, tu dois avoir de la patience, tu dois avoir de la patience… Mais regarde… Pour une fois, je te donne la permission… Embrasse-la, vas-y, Berthe, embrasse-la, vas-y… Pour une fois, eh, Berthe ? // B. — Mais papa ! // G. — Allez, mon garçon, tu n'as pas honte de moi, n'est-ce pas… ? Fais-lui une petite bise, allez, fais-lui une petite bise ! // N. — Mais mademoiselle… mais vous… // B. (*de mauvaise humeur*) — Que voulez-vous que vous dise ? Ce n'est pas moi qui le veux, c'est mon père… Mais au moins, dépêchez-vous ! // N. — Alors… Mademoiselle… // G. — Et l'autre ? // N. — L'autre quoi ? (*en se reprenant :*) Ah ! (*il l'embrasse sur l'autre joue.*) // B. — Il me fait bouillir ! // N. (*à part*) — Qu'est-ce que je dois faire ! // G. — Eh ! Tu n'as pas été piqué, n'est-ce pas, mon garçon ? // N. — Je suis l'homme le plus heureux du monde ! (*à part :*) Maintenant, je suis condamné ! Je l'ai engagée devant son père… J'ai accepté l'acompte… (*résigné*) Quand le vin est tiré, il faut le boire ! (*haut :*) monsieur Garibbo, j'aimerais écrire à mon oncle Toni, pour… // G. — Bravo, bravo, Niculìn, pour l'inviter au mariage, hein ? Bravo, bravo, tu fais bien ! // N. (*à part*) — Pour annuler le mariage avec ma cousine Fanì, pauvre de moi ! (*haut :*) Il me faudrait un encrier, une plume et du papier. // G. — Là, mon garçon, (*il lui indique la direction de la porte à droite :*) sur la table dans ma chambre ; mais, sans vouloir te donner des ordres, dépêche-toi, je t'attends pour aller au prêtre… // N. (*à part.*) — Oh, pauvre de moi ! (*haut :*) Mais vous savez, monsieur Garibbo… (*à part :*) Si je pouvais au moins gagner du temps ! (*haut :*) Je préfère manier une serpette plutôt qu'une plume ; il me faut plus de temps pour écrire une lettre que pour tailler cinquante souches ! (*Il se dirige vers la droite.*)

Au-delà de la structure de l'œuvre, les éléments de différenciation majeure entre les deux textes résident dans la réinvention (et parfois le déplacement au sein d'une même scène) des interludes chantés, mis en musique par Jules Lechner. En plus de donner au texte transposé une touche encore plus originale, certains de ces airs ont fini par devenir partie intégrante du répertoire du chant « traditionnel » en monégasque, comme celle du fragment de texte suivant. Extrait de Louis Notari, *Toca aiçì, Niculìn!*, *op. cit.*, pp. 56-59 et Eugène Labiche, *« Embrassons-nous, Folleville ! » et autres pièces*, *op. cit.*, pp. 206-207 ; la traduction française de l'interlude en vers est celle qu'on trouve dans *Calendari munegascu d'u dui mila vint'ün*, Comité National des Traditions Monégasques, 2020, page non numérotée.

Scena XI

(Niculìn e Garibu)

Garibu (che ientra da u fundu, ün vedendu a scena). — *Bravu, bravu, fiyu belu, bravu fiyu belu!*

Bèrtura. — *Oh!...* (scapa d'a porta de seneca.)

Garibu. — *Eh ben! Te fagu ri mei cumplimënti... Me ru dijëvu sempre: «Gh'è de natüre... che semëyu tranqile... cuma l'œri... ma se se scàudu... buyu cuma l'œri... e piyu fœgu e... gara!».*

Niculìn (ofësu). — *Ma nun v'anderì pa a crëde...*

Garibu. — *... che baijavi me'fiya?*

Niculìn. — *Nun vœyu pa ve dì de non... ma...* (da parte) *ala... fàmuse curage!...* (forte) *Ve dëvu parlà seriusamënte, sciù Garibu...*

Garibu. — *Ala!... ala... te scutu!*

Niculìn (da parte). — *... ma cosa ghe digu?...* (se grata ra testa, cun tristëssa).

Garibu. — *E alura?*

Niculìn (issa ë spale e se grata turna ra testa). — *.... che pastissu!...*

Garibu. — *E che pastissu?* (dopu ün mumëntu de silençiu, tütu d'ün cou). — *Ò capiu!... ai ra babarota!... ga'... ga' cosa cantava me paigràn, bonàrima* (canta sciù l'ària n° VI):

Se vœi sciacà ra babarota
te fò levà de bon matìn:
càratene a Santa Devota
o va' a fà ün viru a San Martìn!

Ma ru ciù belu d'i remedi
è che te mëti a travayà:
sice per tü o per ri eredi,
piya u magayu e daghe... e da'!

Scène VIII

Folleville, Manicamp

Manicamp, *paraissant au fond, à droite*. — Bravo, mon gendre ! Bravo !

Berthe. — Oh !

Elle se sauve par la gauche.

Manicamp. — Ah ! mon compliment, Folleville !… Je me disais toujours : « Quand il sera échauffé, il ira très bien… il s'agit de l'échauffer ».

Folleville. — N'allez pas croire au moins…

Manicamp. — Que vous embrassiez ma fille ?

Folleville. — Si… mais qu'est-ce que ça prouve ?… (*À part.*) Allons, il le faut. (*Haut.*) Marquis, j'ai à vous parler sérieusement.

Manicamp. — À moi ? je vous écoute.

Folleville. — Croyez que c'est après avoir mûrement réfléchi…

Manicamp. — À quoi ?

Folleville. — C'est bien malgré moi… mais… enfin je ne pourrai jamais épouser votre fille.

Manicamp. — Comment ? ah ! voilà du nouveau ! et pourquoi, monsieur, pourquoi ?

Folleville. — D'abord mademoiselle Berthe aime quelqu'un.

Manicamp. — Ce n'est pas vrai.

Folleville. — Et moi-même, de mon côté…

Manicamp. — Ce n'est pas possible… vous aimez Berthe !

Folleville, *résolument*. — Eh bien, non, là!

Cun ru travayu e spassegià,
ra babarota sparirà,
e 'n te setandu per dernà,
ru bon imùr returnerà!

Se nun se perde a San Martìn,
se nun ra massa u travayà,
se nun se nega drünt'u vin:
metëve dui per ra scassà!

Metëve dui per travayà,
metëve dui per spassegià,
metëve dui per ve dernà,
e a babarota sparirà!...

Va', Niculìn... D'aiçì a œtu giurni... Bèrtura te ra scasserà... ra babarota!...

Niculìn. — *Avì ragiün, sciù Garibu, ma gardé... Ò propi ben pensau... che vostra fiya... nun me ra pòsciu piyà!*

Garibu (pietrificau). — *Oh, tron de nun!... Chësta è nœva!...* (ün se 'ragiandu) *E cuma va, signuru, cuma va aiçò d'aiçì?*

Niculìn. — *Eh ben, prima de tütu, madumaijela Bèrtura vœ ben a qarcün!*

Garibu. — *Nun è vëru!*

Niculìn. — *E min, vœyu ben...*

Garibu. — *Vœi ben a Bèrtura!*

Niculìn (deçidau). — *Non, lah! Vœyu ben a 'n'àutra!*

Garibu. — *Non! Nun vœi ben ch'a Bèrtura!*

Niculìn. — *E püra ve digu min...*

Garibu. — *... e già che vœi ben a Bèrtura... fò che te piyi Bèrtura!*

Niculìn. — *Ma scuteme 'na bona vota, sciù Garibu!*

Manicamp. — On ne peut pas ne pas aimer Berthe.

Folleville. — Cependant…

Manicamp. — Et, puisque vous aimez Berthe, vous épouserez Berthe !

Folleville. — Voyons… écoutez-moi, marquis…

Manicamp. — Je n'écoute rien ! Ne pas épouser ma fille, vous, mon meilleur ami ? je vous égorgerais plutôt !

Folleville, *à part*. — Diable d'homme !

Manicamp. — Je n'ai qu'une parole, moi, monsieur ! et c'est quand le mariage est prêt, quand le notaire va venir, quand le prince de Conti est prévenu…

Folleville. — Le prince ! je n'y pensais plus.

Manicamp. — Quand la chose a pris un caractère public, officiel…

Folleville, *à part*. — Le fait est qu'il est un peu tard…

Manicamp. — Enfin, c'est au moment où je vous trouve seul avec ma fille… l'embrassant !… que vous venez me dire…

Air

Voyons, monsieur, parlons raison,
oubliez-vous que je suis père ?
Des filles de notre maison,
quel usage entendez-vous faire ?
Sur leur front un baiser secret
vaut d'un contrat les signatures
et c'est un acte qui n'admet
ni les renvois ni les ratures !

Folleville, *à lui-même*. — Allons, puisqu'il le faut… il n'y a qu'une lettre à réécrire… (*à Manicamp*) et je vais de ce pas…

Garibu. — *Nun scutu ren, nun scutu!…* (füriusu) *Che tü nun te piyi me' fiya?… Tü, Niculìn? Tü, ru me ciù grande amigu?… Ciù vite te stranguru, ga'… Te stròsciu, ciù vite!*

Niculìn (da parte.) — *Che diavu d'omu!*

Garibu (desdegnusu). — *Min nun ò ciù che 'na parola, nun ò! Scì signuru! nun ò che 'na parola, e qandu è tütu pruntu, che sun andau da u preve per ë püblicaçiue, qandu n'ò infurmau ru nostru Prìncipu…*

Niculìn (ümpressiunau). — *U Prìncipu!?… Nun ghe pensavu ciù!…*

Garibu. — *… me pà che sice ün pocu tardi per scangià d'avisu!*

Niculìn (cunfüsu). — *Sügüru che… è un pocu tardi!*

Garibu (severu). — *Propi a u mumëntu che te ciapu sulu cun me' fiya a baijà e rebaijà… ai ru figarëtu de me vegnì a dì…*

Niculìn (ün surtendu a lëtra a tochi). — *Avì ragiùn, sciù Garibu, avì ragiùn!… Vagu a refà chësta lëtra…*

Garibu (cun sulenità). — *Toca aiçì, Niculìn!* (ghe toca a man) *Ümbràssame, fiyu belu, ümbràssame!* (s'ümbrassu e Niculìn sorte a drita).

Manicamp, *le poursuivant les bras ouverts*. — Ah ! Folleville ! mon cher Folleville !

Folleville, *reculant*. — Adieu, adieu, Manicamp.

Il entre dans le cabinet à droite.

Scène XI // Garibbo (*entrant par l'arrière, ne voyant pas la scène*). — Bravo, bravo, mon garçon, bravo, mon garçon ! // Berthe. — Oh !… (*elle s'échappe par la porte de gauche.*) // G. — Eh bien, mes compliments… Je disais toujours : « Il y a des caractères qui semblent aussi calmes que de l'huile, mais s'ils deviennent chauds… ils bouillonnent comme de l'huile, ils prennent feu et… gare ! ». // Niculìn (*offensé*). — Mais vous ne croyez pas… // G. — … que vous embrassiez ma fille ? // N. — Je ne veux pas dire non, mais… mais… (*à part :*) allons… soyons courageux !… (*haut :*) Je dois vous parler sérieusement, monsieur Garibbo… // G. — Allez!… allez… j'écoute ! // N. (*à part*). — Que dois-je lui dire ? (*il se gratte la tête, tristement.*) // G. — Eh bien ? // N. (*il hausse les épaules et secoue la tête*). — … c'est un beau pétrin !… // G. — De quel pétrin parles-tu ? (*après un moment de silence, soudain*) J'ai compris !… tu as le cafard ! écoute, écoute ce que chantait mon pauvre grand-père… (*Il chante sur l'air n° VI*): // Si tu veux chasser le cafard / tu dois te lever de bon matin : / descends jusqu'à Sainte-Dévote / ou va faire un tour à Saint-Martin ! // Mais le meilleur des remèdes / est que tu te mettes au travail / que ce soit pour toi ou pour tes héritiers / prends une bêche et vas-y… et vas-y ! // Avec le travail et la promenade, / le cafard disparaîtra, / et quand tu t'attableras pour déjeuner, / la bonne humeur reviendra ! / S'il ne se dissipe pas à Saint-Martin, / s'il ne disparaît pas avec le travail, / s'il ne se noie pas dans le vin : / mettez-vous à deux pour le chasser ! // Mettez-vous à deux pour travailler, / mettez-vous à deux pour promener, / mettez-vous à deux pour déjeuner, / et le cafard disparaîtra !… // Allez, Niculìn… Dans une semaine, Berthe fera disparaître ton cafard ! // N. — Vous avez raison, monsieur Garibbo, mais vous voyez… J'ai pensé… que je ne peux pas épouser votre fille Berthe ! // G. (*pétrifié*) — Ça, alors… C'est une nouvelle… (*s'emportant*) Et pouvez-vous m'expliquer un peu, mon cher monsieur, comment

cela se fait-il ? // N. — Eh bien, tout d'abord parce que mademoiselle Berthe aime quelqu'un ! // G. — C'est faux ! // N. — Et moi, j'aime… // G. — Tu aimes Berthe ! // N. (*décidé*) — Je dis non ! J'aime quelqu'un d'autre ! // G. — Non ! Tu n'aimes que Berthe ! // N. — Mais je vous dis… // G. — … et puisque tu aimes Berthe, tu épouseras Berthe ! // N. — Mais écoutez-moi pour une fois, monsieur Garibbo ! // G. — Je n'écoute rien du tout ! (*furieux*) Tu ne veux pas épouser ma fille ?… Toi, Niculìn ? Toi, mon plus grand ami ? Plutôt je t'étrangle… Je t'égorge, plutôt ! // N. (*à part*) — Quel démon d'homme ! // G. (*dédaigneux*) — Je n'ai plus qu'un seul mot ! Oui, monsieur ! Je n'ai plus qu'un mot à dire, et quand tout est prêt, et quand je suis allé voir le prêtre pour les publications, quand j'ai informé notre prince… // N. (*effrayé*) — Le prince ?!… J'avais oublié ! // G. — … je crois qu'il est un peu tard pour changer d'avis ! // N. (*confus*) — En effet… il est un peu tard… // G. — Juste quand je te surprends à faire des câlins à ma fille, tu as le culot de venir me dire… // N. (*déchirant la lettre*) — Vous avez raison, monsieur Garibbo, vous avez raison ! Je vais réécrire cette lettre… // G. (*solennellement*) — Tope là, Niculìn ! (*il lui donne la main*) Embrasse-moi, mon garçon, embrasse-moi ! (*ils s'embrassent et sortent sur la gauche*).

2.1.12. *Bülüghe munegasche* (1941)

La dernière œuvre littéraire publiée de Notari parut en 1941. Il s'agissait, selon les intentions de l'auteur, de la « première partie » d'un vaste recueil de poèmes baptisé *Bülüghe munegasche*, « bluettes monégasques » ; le titre, comme le précise l'auteur dans l'introduction, fait allusion « aux dernières étincelles d'un foyer qui s'éteint », à savoir l'utilisation du monégasque par les quelques locuteurs restants.

Contrairement à ses précédents travaux majeurs, cet ouvrage rassemble des compositions consciemment désengagées, écrites depuis la fin des années 1920 et en petite partie déjà parues, soit dans des publications indépendantes, soit, en leur majorité, dans certains des magazines d'intérêt local déjà mentionnés. Par le biais de ces textes – fables moralisantes ou devinettes, ces dernières étant elles-mêmes en partie tirées de publications parues dans l'*Armanac nissart* – le but de l'auteur était simplement d'attester, du mieux possible, du lexique et des constructions syntaxiques du monégasque en prévision de son extinction définitive.

2.1.12.1. Félibrige (1940)

La première pièce du recueil – qui fait également office de « première préface » poétique et dont le titre, à la lumière de ce qui a été analysé jusqu'à présent, est tout sauf causal – résume en quelques lignes l'esprit de l'auteur quant à son activité d'écriture dans une langue locale en voie d'extinction et dépourvue de prestige et de prérogatives institutionnelles. Le poète, rejetant toute ambition de gloire, revendique donc son goût pour les « petites choses » de son environnement natal, dont il souhaite offrir un témoignage à la postérité. Extrait de Louis Notari, *Bülüghe munegasche*, *op. cit.*, pp. 20-21.

È sempre, sempre, u meme riturnelu:
«Nun stè ciù a scrive ün corsu o ün pruvençau,
o ün munegascu… mortu e suterrau:
scrivì 'n françëse… che è tantu belu!».

Nun ru stè ciù a dì, pe' amùr d'u Celu,
e çerchè de capì che è pecau
de cumparà 'n calèn… a ün fanau
o ün gussëtu… a ün gran vascelu.

R'ambiçiùn nun ne tira vers'u largu:
nui vugamu ün cantandu sciù u gussëtu,
pressu d'ë sponde che n'an vistu nasce

e ru nostru gussëtu nun è cargu
che de piciune cose ch'u lümëtu
d'u calèn n'à mustrau, ancura ün fasce!

Per nui, che Diu ne lasce
canterelà e mëte ün puesia
ru parlà che parlàvemu ün famiya,
è già 'na maraviya!

I Murìn, 26 de marçu 1940

Félibrige. C'est toujours, toujours le même refrain : / « N'écrivez pas en corse ou en provençal / ou en monégasque… déjà mort et enterré : / employez le français… qui est si beau ! ». // Cessez de le dire, pour l'amour du Ciel, / et tâchez de comprendre que c'est une erreur / de comparer un *calen* à un phare / ou une petite coque de noix à un grand vaisseau. // L'ambition ne nous attire pas vers le grand large : / nous ramons en chantant sur la petite barque, / près des rivages qui nous ont vu naître, // et notre petite barque ne porte / que de petites choses, que la douce lueur / du calen nous a montrées, lorsque nous étions encore dans les langes. // Pour nous, le fait que Dieu nous permette / de chantonner et de mettre en vers / le langage que nous parlions en famille, / c'est déjà une chose merveilleuse ! // Les Moulins, 26 mars 1940

2.1.12.2. *I dui rati* (1940)

Le *Bülüghe* est avant tout un recueil de contes en vers (un genre auquel se dédieront plus tard d'autres auteurs se consacrant à l'écriture en monégasque), en grande partie inspirés de ceux de Phèdre et de La Fontaine, et en partie de création propre. Dans les deux cas, l'auteur ne manque pas de replacer les événements narrés au sein de la principauté, comme en témoigne la mention fréquente de lieux et de toponymes visant à donner une saveur locale à l'ensemble des compositions. Extrait de Louis Notari, *Bülüghe munegasche*, *op. cit.*, pp. 160-165.

'Na nœte, ün belu ratu che vivëva
scusu drünt'ë despënse d'u Palaçi
e s'ë gudëva,
e n'è surtiu, cuscì per fà dui passi,
e à rescuntrau, sciù a Canunera,
ün àutru ratu che piyava u frëscu.
U primu, purì ben capì che era
ün pocu urgugliusëtu
e che se dava
ciù d'impurtança che nun à ün vëscu,
ma forsci forsci perchè s'anüiava
o tantu per cialabrunà,
à dau ra bona sëra,
cun bela curtesia,
a l'àutru ch'era prun ciù meschinëtu.
Nun ne fò pa de ciù, segundu cuma vira,
per dreviyà, de cou, 'na grossa simpatia.
I dui rati an parlau
tantu per cumençà,
d'u tempu e d'a stagiùn,
ma pœi, cuma dui omi, an atacau
ri piciui afarëti e ri afarassi
e ra cunversaçiùn s'è terminà
cun ün'ünvitaçiùn
per ün belu dernà drünt'u Palaçi.

«Che abundança, amigu, vëderai,
dijëva u ratu che fava ri unuri,
e tüt'ailò è nostru! Tasterai
tüt'ë delìçie! Fò che te savuri
e tüt'aiçò d'aiçì e tüt'ailò d'ailà…
gh'è tütu çe che vœi per se scialà.»

Palaçi benejiu!
Gh'era de fati tüt'u ben de Diu,
e i dui rati te favu 'na ribota
da fà perde ra testa a u meschinëtu
che ghe vegnëva per ra prima vota.
Ma 'ntantu che rusiya ün frumagëtu
che ghe fava vegnì… propi ë làgrime a l'œyu
tantu era savuriu,
sente ün piciùn brusiyu
e r'amigu ghe fa: «Scapamu: è meyu!».
Scapu i dui rati cuma due saëte;
curru, curru e se scundu ün termurandu,
e dije r'ünvitau: «Te pòsciu dite
che tü m'ai fau piyà… ün belu spaventassu!…».
«Me caru amigu… ma nun è che 'n fundu
cum'amu fau
che se pò vive aiçì… ün se sarvandu a pele!…».
Repiya l'ünvitau:
«Ah! chësta è d'ë ciù bele!
Un brüsiyùn de ren, te fa paura?»
«Ün brüsiyùn de ren! Trèmoru ancura!
Ma tü nun sai ch'ailò forsci era u passu
de ün d'i çentu che, a tüta ura,
e survëyu, e netëzu, e van e vegnu?
Gara se me truvëssu ünt'u u me regnu:
sarëssa vite lestu
cun ün cou de ramassa o de bastùn
o 'na stissëta de pujùn…
sença parlà d'u restu!…»
«Da u bon?» fa l'ünvitau,
terrurisau,
«m'alura min ghe digu adiu…
a u to belu palaçi,
a i toi unuri e a rë toe richësse!
Sai, min vivu mudestu drünt'ün trau,
suta i Rampà, darrè de baragnassi:
ün trau ch'i mei parenti m'an lasciau.
Nun mangiu tüt'i giurni de sauçisse…

nin de fugasse…
e de cou me rusiyu
üna figa da mori o due limasse,
cuntentu d'ë truvà…
ma vivu ben tranqilu ünt'u me cantu,
e ailì, düsciün nun vœ me fà de mà!
Adiu, amigu, e te rengràçiu tantu
d'a to' ünvitaçiùn:
me r'ai fà de bon cœ…
e m'à serviu propi de leçiùn!
A se revëde, se Diu vœ,
e crèdeme, che te ru digu francu,
partu cuntentu e nun regretu mancu…
achëlu belu furmagëtu giancu!…»

I Murìn, 7 de frevà 1940

Les deux rats. Une nuit, un rat gros et plein d'embonpoint qui vivait / caché dans les Offices du Palais / et qui en profitait à loisir, / sortit, histoire de faire deux pas, / et rencontra sur la Canonnière / un autre rat qui prenait le frais… / Le premier était, comme vous pouvez bien / le penser, un peu orgueilleux / et se donnait / plus d'importance que ne s'en donne un évêque, / mais peut-être, peut-être parce qu'il s'ennuyait, / ou histoire de faire un brin de causette, / il souhaita le bonsoir / avec beaucoup de courtoisie / à l'autre qui était beaucoup plus modeste. / Il n'en faut pas davantage, selon l'occasion, / pour éveiller parfois une grande sympathie. / Les deux rats parlèrent, / manière d'entrer en propos, / du temps et de la saison, / mais ensuite, comme deux hommes, ils attaquèrent / les petites, puis les grandes affaires, / et la conversation se termina / par une invitation / à un grand dîner au Palais. / « Tu verras, mon ami, quelle abondance, / disait le rat qui faisait les honneurs, / et tout ça est à nous. Tu goûteras / tous les délices ! Il faut que tu savoures / de tout, de tout… / il y a tout ce qu'il faut pour t'en donner à cœur joie. » // Oh ! Palais béni ! / Il y avait, en effet, tous les trésors du Bon Dieu, / et les deux rats te firent une ribote [un festin] / à faire perdre la raison au pauvret / qui y venait pour la première fois. / Mais pendant que ce dernier rongeotait un petit fromage / qui lui faisait venir… les larmes aux yeux, / tellement il était savoureux, / il entend un petit bruit / et son ami lui dit : « Sauvons-nous : cela vaut mieux ! ». / Les deux rats partent comme deux flèches, / ils courent, ils courent et se cachent en tremblant / et l'invité dit : « Je puis t'assurer / que tu m'as fait une belle peur !… ». / « Un petit bruit de rien du tout ?… J'en tremble encore ! / Mais ne sais-tu pas que c'était peut-être le pas / d'un des cent qui à toute heure / et surveillent et nettoient et vont et viennent ? / Gare, s'ils me trouvaient dans mon empire : / je serais vite expédié / avec un coup de balai ou de bâton / ou un petit peu de poison… / sans parler du reste !… » / « Vraiment, fait l'invité… / terrorisé, / mais alors, moi, je lui dis adieu… / à ton beau palais, / à tes honneurs et à tes richesses !… / Tu sais, moi, je vis modestement dans un trou / sous les Remparts, derrière des broussailles, / un trou que mes parents m'ont laissé. / Je ne mange pas tous les jours des saucisses… / ni des fougasses / et parfois je grignote / une figue de Barbarie ou deux escargots, / bien heureux de les trouver… / mais je vis tranquille dans mon coin, / et là personne ne me veut du mal. / Adieu, ami, et je te remercie bien / de ton invitation : / tu me l'as faite de bon cœur… / et cela m'a vraiment servi de leçon ! / Au revoir, si Dieu veut, / et crois-moi bien, car je te le dis en toute franchise, / ce beau petit fromage blanc !…» / Les Moulins, 7 février 1940

2.1.12.3. *Sunëtu munegascu* (1939)

La dernière œuvre publiée de Notari vit le jour peu après le début de la Seconde Guerre mondiale. Dans les pages d'introduction, datées d'avril 1940, l'auteur déplorait explicitement les « circonstances tragiques que traverse le monde » et laissait entendre qu'en raison de son âge croissant, le recueil qu'il venait de publier était peut-être le dernier.

Le sonnet qui clôt le travail, sans rapport thématique avec le reste des compositions qu'il contient, semble presque anticiper les événements qui se produiront quelques mois après sa rédaction. Le malaise de l'auteur face au climat politique de plus en plus lourd en Europe (évident dans les ambitions expansionnistes de l'Allemagne nazie qui, après l'annexion de l'Autriche, s'était vu accorder le pouvoir sur les Sudètes) se traduit par une prière pour la paix et la protection de la principauté face à la perspective

imminente d'un nouveau conflit international, qui arrivait à menacer l'existence même du micro-État. Extrait de Louis Notari, *Bülüghe munegasche*, *op. cit.*, pp. 224-225.

Che pàije sença fin te daghe Idiu,
belu pavayunotu russu e giancu,
tü che de sciaratà nun sì mai stancu,
sciù d'a to' Roca baijà da u suriyu.

Ren che de sciaratà ben a u suriyu
tü, a qü vœ capì, ru diji francu
ch'a viulença nun ra crëgnu mancu
ri picenìn, cun r'agiütu de Diu.

O fussu püra che 'na bona vota
tüti ri pavayui d'u mundu üntregu
parlëssu cuma tü che sì u ciù veyu:

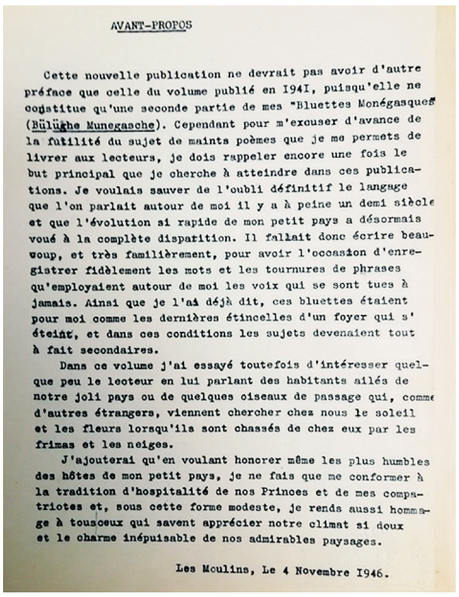
a pàije regnerëssa ün cada lœgu!
Ma Diu t'agiüte e che santa Devota
te tegne dritu sciù d'u nostru scœyu!

I Murìn, 14 de marçu 1939

Sonnet monégasque. Que Dieu te donne une paix sans fin, / beau petit drapeau rouge et blanc, / toi qui n'es jamais las de flotter joyeusement / sur ta citadelle baisée par le soleil. // Rien qu'en flottant joyeusement en plein soleil, / tu dis clairement à qui veut comprendre, / que la violence, les faibles eux-mêmes ne la craignent pas, / quand Dieu les aide. // Oh, plaise au Ciel qu'une bonne fois / tous les drapeaux du monde entier / puissent parler comme toi, qui es le plus ancien de tous : // la paix règnerait alors en tous lieux ! / Mais que Dieu t'aide et que sainte Dévote / te maintienne debout sur notre Rocher ! // Les Moulins, 14 mars 1939

2.1.13. *U libru d'i aujeli* (1946)

Selon la partition originale, qui figure à la fin du premier volume, la collection des *Bülüghe munegasche* devait être suivie de deux autres publications, l'une intitulée *Cançunëte e legende* (« Chansonnettes et



AVANT-PROPOS

Cette nouvelle publication ne devrait pas avoir d'autre préface que celle du volume publié en 1941, puisqu'elle ne constitue qu'une seconde partie de mes "Bluettes Monégasques" (Bülüghe Munegasche). Cependant pour m'excuser d'avance de la futilité du sujet de maints poèmes que je me permets de livrer aux lecteurs, je dois rappeler encore une fois le but principal que je cherche à atteindre dans ces publications. Je voulais sauver de l'oubli définitif le langage que l'on parlait autour de moi il y a à peine un demi siècle et que l'évolution si rapide de mon petit pays a désormais voué à la complète disparition. Il fallait donc écrire beaucoup, et très familièrement, pour avoir l'occasion d'enregistrer fidèlement les mots et les tournures de phrases qu'employaient autour de moi les voix qui se sont tues à jamais. Ainsi que je l'ai déjà dit, ces bluettes étaient pour moi comme les dernières étincelles d'un foyer qui s'éteint, et dans ces conditions les sujets devenaient tout à fait secondaires.

Dans ce volume j'ai essayé toutefois d'intéresser quelque peu le lecteur en lui parlant des habitants ailés de notre joli pays ou de quelques oiseaux de passage qui, comme d'autres étrangers, viennent chercher chez nous le soleil et les fleurs lorsqu'ils sont chassés de chez eux par les frimas et les neiges.

J'ajouterai qu'en voulant honorer même les plus humbles des hôtes de mon petit pays, je ne fais que me conformer à la tradition d'hospitalité de nos Princes et de mes compatriotes et, sous cette forme modeste, je rends aussi hommage à tous ceux qui savent apprécier notre climat si doux et le charme inépuisable de nos admirables paysages.

Les Moulins, Le 4 Novembre 1946.

Avant-propos de Louis Notari dans *U libru d'i aujeli*, demeuré inédit.

légendes ») et l'autre *Mescciüme* (« Miscellanea »). Cependant, après la fin du conflit mondial, l'auteur était prêt à publier ce qu'il considérait alors comme la deuxième partie du recueil, intitulée *U libru d'i aujeli* (« Le livre des oiseaux »).

Là encore, il s'agissait d'une collection de poèmes désengagés (dont certains étaient déjà apparus les années précédentes), généralement liés à des exhortations moralisatrices ou à des appels aux valeurs chrétiennes, avec une référence à un ou plusieurs éléments de l'avifaune monégasque. Dans les intentions de l'auteur, toujours soucieux de témoigner du lexique et des autres éléments de la langue, le volume devait être accompagné d'une série de planches thématiques représentant les oiseaux en tant que protagonistes des compositions et accompagnées de la spécification des zoonymes vernaculaires dans diverses langues européennes (anglais, allemand, italien et évidemment français) et dans des variétés voisines du monégasque (génois, vintimillois, piémontais et niçois, entre autres).

Bien que l'ouvrage fût presque complet (les documents dont nous disposons sont pour la plupart aptes à être imprimés et comprennent la préface, qui date de 1946), il ne vit jamais le jour, pour des raisons qui restent à éclaircir.

2.1.13.1. *A sperlùssura* (1943)

Parfois, les poèmes du recueil traitent d'éléments de l'imaginaire local liés à un oiseau particulier, éventuellement avec des références à des épisodes de l'enfance du poète. Particulièrement intéressante, dans la composition ci-dessous, est la question relative au nom de l'animal, qui met en évidence le caractère composite du monégasque au début du XIX^e^ siècle, fortement influencé par les variétés parlées par la population immigrée dans les décennies précédentes. Extrait de Louis NOTARI, *Bülüghe munegasche. Segunda parte: u libru d'i aujeli*, document dactylographié ; les noms vernaculaires sont reproduits tels qu'ils apparaissent dans le texte original, seules les lettres majuscules et minuscules sont ajustées.

tech. *Parus major*
fr. *mésange charbonnière* ou *serrurière*
ital. *cinciallegra*
angl. *great titmouse*
all. *Kohlmeise*
prov. *serraié*
gén. *parisseua*
piém. *testa neira*, *ciribibi*
ment. *sperlùssura*
vint. *sperlüsseira*
niç. *lardièra*, *cincia*

Piciùn cuchìn che sì ün d'i ciù beli,
forsci d'i ciù aleventi, di aujeli
de paise!... Cunùsciu qü tü sì,
ma te cunfessu che min nun so dì
cuma te ciami propi ün munegascu!
Te dan ben ciù d'ün nume ümperaiçì,
sença parlà d'üna meza duzëna
de stranumi vegnüi dâ cantilëna
che fai cuscì suvèn sciù ë toe tre note
per üntrigà ri pastri e ë paisanote!
Ma strelùssura sente u munegascu,
testa nëgra, lardièra e sarraiè
vegnu tambèn de fœra! E pœi ghe n'è

che te ciamu ciciù o cicibì,
cincia o cirribì… Ma ailì,
pòveru min, s'arresta u me savè!…
Qandu eru picenìn me favu crëde
che tü, o aujelëtu, savi tütu.
M'u dijëva Maigràn sença se ride
e m'u credëvu e me ne stavu ciütu!…
È capitau ch'ailà sut'i aurivei
d'a Sarina, ün giügandu 'ntra fiyœi,
ò fau qarcosa che nun cunvegniva,
ëla m'à demandau ün pocu viva:
«Nostru Signù! Qü è ch'à fau ailò?»,
e, per casu, ai respusu: «Min ru so!
Min ru so, min ru so…». Achëla vota
te poi pensà se me' maigràn Devota
è stà cuntenta e min murtificau!…
E te poi crëde che nun ò mancau
per da dabon de te cunsiderà
ün piciùn magu cun ru to cantà
«Min ru so, min ru so!». Era graçiusu
d'ünmaginà che tü, piciùn aujelu,
cuma 'n cuchìn, sürviyavi da scusu
u ben e u mà che favu suta u celu
tanti ri ündormii che ri aleventi.
Ma segundu ri pastri pruvençau
tü nun sürviyi ren e te cuntenti
de ne dì ün passandu: «Tout sì sau,
tout sì sau, tout si sau!…». Cuma dirëssa
ru libru de san Pietru se parlëssa…

I Murìn, zègia 30 de dicembre 1943

La mésange charbonnière. Petite coquine qui es l'un des plus jolis, / peut-être l'un des plus hardis des oiseaux / de notre Pays !… Je te connais bien, / mais je confesse que je ne sais pas dire / comment on te nomme exactement en monégasque ! / Chez nous on te donne plusieurs noms, / sans parler d'une demi-douzaine / de surnoms qui dérivent de la ritournelle / que tu chantes si souvent sur tes trois notes / pour intriguer les bergers et les villageoises ! / Mais le plus commun de tes noms sent le mentonnais / et *tête-noire*, *lardière*, *serrurière* / viennent aussi du dehors ! Et puis certains / t'appellent *ciciù* ou *cicibi*, / *cincia* ou *cirribi*… Mais là, / hélas, s'arrête tout mon savoir… / Lorsque j'étais tout petit on me faisait croire / que toi, mésange charbonnière, tu savais tout. / Ma grand-mère me le disait sans rire / et je le croyais et je n'osais rien ajouter… / Il arriva qu'une fois, sous les oliviers / des Salines, en jouant entre enfants, / j'ai fait quelque chose qu'il ne fallait pas faire / et ma grand-mère me demanda assez vivement : / « Seigneur ! Qui a fait cela ? », / et, par hasard, tu as répondu : « Je le sais, / je le sais, je le sais ! »… Cette fois-là / comme tu peux bien penser, ma grand-mère Dévote / s'est réjouie et j'ai été confus… / Et tu peux être sûr que j'ai cru fermement / qu'il fallait te considérer / comme une petite sorcière avec ton / « Je sais tout, je sais tout !… ». C'était amusant / de penser que toi, petit oiseau, / comme un petit coquin, tu surveillais en cachette / le bien et le mal que faisaient sous le ciel / aussi bien les nigauds que les malins !… / Mais d'après les bergers de Provence / tu ne surveilles rien et tu te contentes / de nous dire en passant : « Tout se sait, / tout se sait, tout se sait !… ». Comme dirait / le livre de Saint Pierre s'il se mettait à parler… / Les Moulins, jeudi 30 décembre 1943

2.1.13.2. *Tic ti-rì, tic ti-rì!* (1930-1946)

En dehors de la référence évidente au récent conflit mondial, située à peu près au milieu du texte (*tempi düri per tüti* […] /*e spaventusi ün mezu d'u burdelu* / *d'i canui e d'ë bumbe d'aviaçiùn*), nous ne savons pas quelles parties de cette longue pièce, dont la double datation montre un écart de seize ans, sont antérieures et lesquelles sont tardives. Il semble toutefois plausible que la conscience qu'avait l'auteur d'aborder la dernière phase de sa vie ait pu influencer sa reprise, ainsi que probablement une extension du thème initial.

Le passage inexorable du temps (ce n'est peut-être pas une coïncidence si le chant de l'oiseau de la composition, le rouge-gorge, semble rappeler celui des aiguilles de l'horloge) et la fin de l'existence terrestre pour l'être humain servent de contrepoids au renouvellement de la vie et des saisons dans la nature, arrangées par la volonté divine. Le dialogue imaginaire entre le poète et l'animal – qui devient ici presque une présence angélique intermédiaire – se concentre une fois de plus sur la diffusion de la moralité chrétienne visant à pardonner les péchés et à rassurer sur la certitude de la résurrection après la mort, représentée comme un sommeil réparateur dont on finit par se réveiller. On notera d'ailleurs les habituelles références critiques (ici placées en fin de texte) à la destruction progressive engendrée par l'inévitable progrès technologique et urbain. Extrait de Louis Notari, *Bülüghe munegasche. Segunda parte: u libru d'i aujeli*, document dactylographié avec des notes manuscrites.

Tic-tic-ti-rì!
Tic-tic-tic, tic-ti-rì, tic-tic, ti-rì!

— O picenìn rigau, perchè te scundi?
Perchè me gardi cu'i toi œyi rundi?
T'ò forsci spaventau,
piciùn rigau?
Va', nun avè timùr, nun te n'andà:
che Diu me garde de te fà de mà!
Se tü savëssi cuma min me scialu
de te sente cantà cada matìn
cun chëla to' vujëta de cristalu…
tic-tic-ti-ric…. drüntu d'u me giardìn!
Nun t'ò vistu arrivà, ma t'ò süntüu
da u primu giurnu che tü sì vegnüu!

— Nun me viderai mai, nin qandu arrivu
nin qandu partu. Ma cosa te fa?
Tü ru sai ben che min sun sempre vivu
e che nun mancu mai de returnà
per me gode ün pochëtu u to giardìn
ailì… da San Crespìn a San Giuachìn.

— Diu fëssa che ghe stëssi tütu l'anu,
o picinìn rigau, e sença danu!
Ma scuta ben aiçì: fò che te parle
d'u gatu che se màngia rë büscarle!

— Ne purëmu parlà tantu che vœi
perchè te pòsciu dì che ru cunùsciu

e forsci ru cunùsciu ciù che tü,
ru grossu gatu nëgru che fa u mùsciu
qand'u sürvëyi e che… se viri l'œyu
fa a càcia a ë musche se nun à de meyu!
So finta che se ciama Cicibù
e so ch'u ciù piciùn d'i toi fiyœi
se scialerëssa d'u vëde sautà
d'ün branca ün branca per me devurà…
Ma u to gatassu nun me ganterà,
e me gantëssa, nun ümpacerà
che cada invernu, cun ru me tavìn
min vegne a ralegrà ru to giardìn!
Nun sai che ru rigau nun crigne a morte?
Se moru ancœi, demàn me vëde sorte
turna ciù frëscu, e 'n barba a ru gatassu,
da ün trœyëtu vœu, da 'n baragnassu,
da ün vasu ranversau, da ün custu mortu…
Va' che da qarche lœgu min ressortu!…

— Me vœi fà crëde, o ru piciùn cuchìn
che da qü sa ri ani sì ru meme
che se recampa drünt'u me giardìn?
E alura dì, s'amu sciürbiu ünseme
tüti r'inverni che min gh'ò passau?
Tü me minciuni, picenìn rigau!

— Poi nun me crëde… ma, pe' u to guvernu,
sace che cada ruyu, cada surça,
cada firëtu d'àiga picenìn,
à u so rigau che vegne cada invernu,
prima che u zeru non gh'arresta a cursa,
per ghe parlà cuma te parlu aura,
e ghe dì se se 'ndorme ciancianìn
sença fastidi e senç'avè paura
ch'u sœnu de r'invernu nun è morte.
Cada buschëtu, cada baragnassu,
a u so piciùn rigau che sa prun sorte
apëna u frëdu s'avança d'ün passu
per ghe redì, cuma gh'à sempre ditu,
che 'nte sei mësu avrì returnerà.
Cada giardìn e cada valunëtu
n'à tambèn ün ch'i vege a cunsulà
apëna ciuru ë prime fœye morte:
«Tic-tic-ti-ric, nun steve a desperà,
ghe dije cian, Idiu v'ë renderà!».

De cou ru frëdu morde tantu forte
che ru rigau trèmora, se fa rundu
e se tàije e se scunde ben a u fundu
d'ün trau e sta resuntu e se demanda
se ghe pò iesse ancura sut'a glaça
ün mussiyùn de ren, üna cusëta
che posse cunservà ün püu de vita!
Ma Diu pietusu sùbitu ghe manda
ün ciù picenìn ch'ëlu ch'u rempiaça
per dì a qü trèmora de surride!...

— Piciùn rigau, va' che te prestu fëde!
Chëlu'aujelëtu ru cunùsciu prun:
gàire ciù grossu ch'u giyùn
ciamàu «petusa» per derrisiùn,
o «castagnëta» o finta «piciùn ren»,
gh'à ün stranume che ghe va prun ben:
«piciùn aujelëtu d'u gran frëdu»!.
Çe che me diji, ün cou me r'ò sunau...
Ò benejiu Idiu e r'ò laudau
de ve mandà, o tü o ra petusa,
per ne fà devinà ra sciença scusa:
me se larga ru cœ, e se cunforta
qandu tü canti sciù 'na branca!
E ciù d'ün cou t'ò vistu sciù d'ë cruje
d'ün çemeteri o d'àutre sulitari
perse ünt'i boschi o suvra d'ë muntagne,
cantavi u to ti-tic, e ra to' vuje
carava francu a u cœ, forsci per plagne,
ma sença mai ciurà, ben a u cuntrari
parlava propi de resüreçiùn!
Canta, piciùn amigu, canta prun,
mand'u to tic-tic-ti-ri a i qatru venti!
Ma, picenìn rigau, chëla che cœnti
de iesse sempre u meme che revegne...
è ün pocu grossa... Nun me posciu tegne:
mençiunu ün fatu che te farà vëde
che, meschinëtu, nun te pòsciu crëde!

— Sun sempre u meme ch'è surtiu da l'œvu,
nun pòsciu dì qanti milani fa:
nun scàngiu u me vestiu ch'è sempre nœvu,
e min te parlu ancœi cuma parlavu
a to paigràn e a to paigràn avu!

— E ben, piciù rigau,
se me ra cœnti giüsta,
alura t'ò ciapau
cun üna caciafrüsta!…
Nun te r'avè a mà,
ch'aiçò è ün cœntu veyu:
çe ch'ai da fà de meyu
è de me perdunà:
ra lege d'u perdùn
va ciù che a prescriçiùn…
Ailì sciù u limunè, dunde me gardi,
üna sëra d'invernu, ün pocu tardi,
ün me scundendu ben darrè 'na cianta,
ciù de trent'ani fa, ciù de çinqanta…
… se sì ru meme de tanti ani fa,
nun stàmer'a fa dì, perchè ru sai…
t'ò stramurtiu cun 'na biya de cai
che t'ò mandau cun 'na caciafrüstà!

— Ma eri picenìn e te credëvi
che 'n massandu ün rigau tü te grandivi!

— Nun parlà de massà; se te rapeli
t'ò serrau vite drüntu 'na gagëta
pœi ò çercau sciù u libri d'i aujeli
çe che purëva te fà bona vita.
N'avu pa a truvà de gran misteri:
suriyu e ària bona, i barrui nëti,
d'àiga frësca, de musche, de vermëti,
de pulenta ümpastà cun 'n pocu d'œri;
ma tü gardavi sempre ru giardìn
e te sì lasciau more de ciagrìn…

— Ru libri d'i aujeli nun t'à ditu
che u cœ ren che ru pan, n'u tegne dritu!…

— O picenìn rigau,
despœi r'ò ümparau!…
M'alura eru fiyè e l'anu apressu
t'ò reciapau, a u mëse de nuvembre,
cun 'na bela viscà, sciù r'arcipressu…
Ai cantau, drünt'a gàgia de dicembre
e pœi, ailà versu Santa Devota,
ai fau ra meme fin ch'a prima vota…

— Dui cou ra morte nun m'à ümpaciau
de fà ru me devè: sun returnau!

— E min, piciùn rigau,
t'ò turna reciapau!...
'Na sëra, ailì da u trœyu che gh'è ancura,
cun üna pèira ciata e de buschëti
t'avu stësu 'na ciàpura cui fiochi:
de chële che rabatu se rë tochi.
Te gh'avu mëssu dui piciùn vermëti
e, u lündemàn matìn, ben de bunura,
ru me piciùn rigau
era degià ciapau!...

— Oh, dime vite, dì, çe che m'ai fau!

— Çe che t'ò fau?
Piciùn rigau,
me sì scapau!...
Issavu ciancianìn ra pèira ciata,
ma tü, cuchìn cuma 'na veya gata,
lestu ai vurau!...

— E tü te sì ciurau!...

— Forsci averò ciurau e fussa püra
che me puscëssa me ciurame ancura
per üna pëna cuscì pocu dura!
Ma tü piciùn rigau, perchè alura,
tü che sai cunsulà tüt'a natüra,
nun m'ai parlau cuma me parli aura?

— T'ò prun parlau cuma te parlu aura,
ma u parlà d'u rigau è ün pocu scüru
e tü, fiyœ, nun me capivi ancura
perchè nun avi ancura u cœ maüru!

— Min nun capivu çe che me dijëvi,
ma m'apiejëva prun finta d'alura
de te sente cantà qandu vegnëvi
ailà sciù u limunè dunde sì aura,
o 'nt'u canè unde tü te scundëvi.
Qarche cou me levavu de bunura
e me ciatavu drünt'i semprevivi
per te scutà sença te fà paura:



L'enseignement de la langue monégasque est aujourd'hui obligatoire dans les écoles publiques de la principauté jusqu'en classe de Troisième. Chaque année a lieu un concours de langue monégasque pour les élèves de la principauté, révélant peut-être de futurs talents.

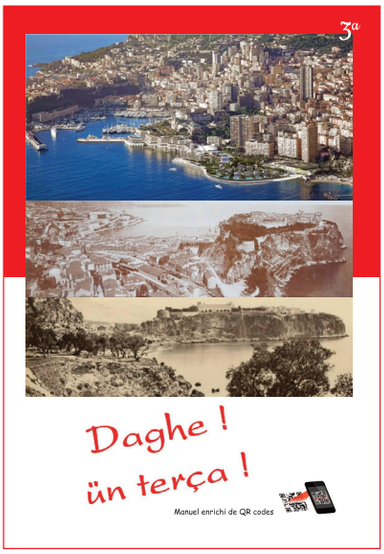
Remise des prix du concours de langue monégasque aux lauréats des écoles de Monaco par S.A.S. le prince Rainier III en 1989 (DR- Archives du Palais princier).



Remise des prix du concours de langue monégasque aux lauréats des écoles de Monaco par S.A.S. le prince Rainier III en 2004. A la gauche du prince souverain, le prince héréditaire Albert (DR- Archives du Palais princier).



Remise des prix du concours de langue monégasque aux lauréats des écoles de Monaco par S.A.S. le prince Albert II le 20 juin 2022 (Ed Wright Images / Mairie de Monaco).



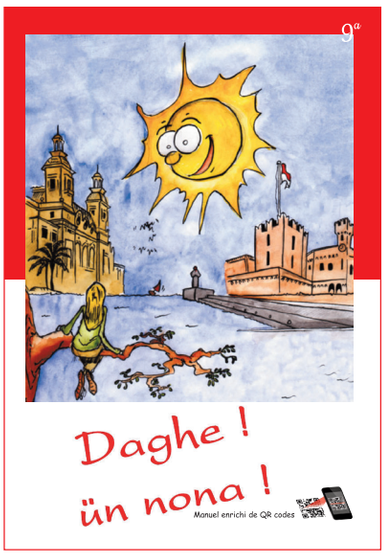












Manuels scolaires d'apprentissage du monégasque en 7 niveaux,
de la classe de Troisième à la classe de Neuvième

nun purëvu capì çe che dijëvi,
ma me sagava u cœ se te taijëvi.
Despœi, piciùn rigau,
qantu tempu è passau!…

— Da sciüsciant'ani ün çà?
Per min è pocu o ren, ün verità!…
E nun me diji mancu ch'üna vota,
amigu, ru sai ben, sun stau rustiu:
ciapau, rustiu, mangiau e digeriu!…
Era già da trei ani che düravu
per tü u piejè e per min ra ribota…
Era da trei inverni che truvavu
cada giurnu de Diu 'na pignatëta
de cose che dijëvu «màngiame»…

— … apësa â susta drüntu 'na casëta
ün mezu a ë branche d'u me çitrunè…
Te cuntentavi d'ün pastu münüu:
'na pignatëta grossa cuma ün scüu,
de vote dui vermëti,
dui piciui fidelëti,
'na stiça de pulenta: ün püssügùn,
due lagrimëte d'œri e n'avi prun!
Tempi düri per tüti, amigu belu,
e spavetusi ün mezu d'u burdelu
d'i canui e d'ë bumbe d'aviaçiùn…

— D'ë cose che me davi n'avu prun
e me scialavu propi d'ë pità;
tü te scialavi ren ch'a me gardà!
Ün giurnu u to vejìn s'è fau 'na festa
de me ciapame a u viscu e a ra lesta
m'a fau rustì!… U lündemàn matìn
forsci averai pairau a me çercà…

— T'ò çercau tüt'u giurnu ünt'u giardìn…

— U to vejìn che nun à mai capiu
forsci ciǜ bel amùr per ün rigau
che d'u mangià rustiu o cumudau…

— Nun ne parlà… Me'fiya s'è ciurà
qandu per casu a sëra a pœi savüu
cuma, piciùn amigu, avi finiu!…

— Ma vëdi ben, sun turna revegnüu…
sun turna revegnüu sei mësi dopu!

— Sei mësi sença tü… è finta tropu!

— Sei mësi!… Me fai ride, caru amigu,
min che nun parlu che d'eternità!…

— Ai belu a predicà ma min te digu,
piciùn rigau, che tüt'ailò nun fa
che tüt'i ani nun ne passe ün…
e che cadün, se mai nun ne sciascina,
nun pëse sempre ciü sciü a nostra schëna!
U Tempu e a Morte nun gardu düsciün
ün manezandu ru bastùn e u dayu
sciü nui omi meschìn!…

— Amigu, ciancianìn…
R'afani e ru travayu
sença parlà d'i viçi e d'a baldòria,
de r'üngurdìçia e d'a vanaglòria,
dan ün cou de man a u Tempu e â Morte.
Ah! se puscëssi capì ra leçiün
ch'a Natüra ve canta cian o forte
ren che ün alternandu ra stagiün
d'u reposu cun chëla d'u travayu!
Nun averëssi ciü tanta paura
e d'u Tempu e d'a Morte e d'u so dayu!
Viverëssi tranqili e â darrè ura
ve 'ndurmerëssi d'ün bon sœnu duçu
ün asperandu ra resureçiün!…

— Aiçò, belu rigau, è ra cançun
che canta alegru ru to petu russu
sciü ra nëve che crœve ün tanti lœghi
prai e boschi e valui unde te giœghi
sciü ë cose morte e diji: «Moru ë cose
ma nun more ra vita!».

— Qü se reposa e dorme resüscita
qandu a pocu a pocu se dreviya:
d'ailò düsciün nun se ne maraviya.
Cuscì, amigu, n'è d'a nostra vita
che qandu è l'ura fò che se repose!
Se reposa ru spìritu e pœi
resüscita ciü belu che nun era!

— Rigau, a to' cançùn è 'na preghera
d'inmënsa fëde e d'amùr infiniu
pe' u nostru Creatù, Signur Idiu:
ümpàrara, rigau, a i mei fiyœi!

— Me caru amigu, a natüra üntrega
che viva o che dorma, ëla prega,
cante e recanta cuma fagu mi:
nun gh'è che qarche pòveru meschìn,
ün mezu a i omi, che nun à mai tempu
d'issà ri œyi ciù àutu ch'u nasu,
perchè sciarata e viva a contratempu.
Ma, caru amigu, vœyu crëde che nun sarà u casu,
de chëli che s'alevu ünturnu a tü…

— Belu rigau, min nun ghe sarò ciù
ün giurnu o l'àutru qandu arriverai
da chëlu gran viàgiu che tü fai
ailì da San Giuachìn a San Crespìn…
Alura tü purai parlà per min!
Se cuma tü dijëvi sì eternu,
se düsciün nun destrüge u me giardìn,
oh, vegne, vegne ancura cada invernu
sciù u çitrunè, sciù a via o u giaussemin!
Canterai turna sciù ru to tavìn
a i mei fiyœi e a i soi picenìn
çe ch'ai cantau suvèn tambèn per min!…
Se nun ghe sarà ciù chëstu giardìn
qü sa che ru prugressu n'u destrüge…
che â so' ràgia scàiji ren nun sfüge!
Ün qarche lœgu ri retruverai…
tü che sai tütu i recunuscerai…
oh, càntaghe turna sciù u to tavìn,
piciün rigau, ru to cantu divìn
che parla de sperança e de returnu,
de vita nœva e de resureçiün!

— D'u grande Amùr e d'a grande Uniün!
È ailò d'ailì che cantu tütu ünturnu.
Poi stà sügüru, se nun ghe sì ciù,
ch'a i toi fiyœi min parlerò per tü…
E pœi, qü sa? forsci sarai cun min
qandu ghe canterò cu' me tavìn:
«Creatüre de Diu, ün belu giurnu
sarà ru giurnu d'a resureçiün

e de r'üniversale adoraçiùn!
Se truverëmu tüti a u gran returnu!
Scì, ghe sarëmu tüti, viderì,
ghe sarì, ghe sarì! Tic tic, ti-tì,
tic ti-ri-tic, tic ti tic, tic-ti-rì!».

I Murìn, 16 diçembre 1930 / 24 diçembre 1946

Tic-ti-ri, tic-ti-ri ! Tic-tic-ti-ri ! / Tic-tic-tic, tic-ti-ri, tic-tic, ti-ri ! // — Ô petit rouge-gorge, pourquoi te caches-tu ? / Pourquoi me regardes-tu avec tes yeux tout ronds ? / Je t'ai peut-être effrayé, / petit rouge-gorge ? / Va, n'aie pas peur, ne t'en va pas, / que Dieu me garde de te faire du mal ! / Si tu savais combien je me réjouis / de t'entendre chanter chaque matin / de ta petite voix de cristal… / tic-tic-ti-ric… dans mon jardin ! / Je ne t'ai pas vu arriver, mais je t'ai entendu / dès le premier jour que tu es venu ! // — Tu ne me verras jamais, ni quand j'arrive / ni quand je pars. Mais que t'importe ? / Tu le sais bien que je suis vivant / et que je ne manque jamais de revenir / pour jouir un peu de ton jardin, / … de la Saint-Crépin jusqu'à la Saint-Joachim. // — Dieu fasse que tu y restes toute l'année, / ô petit rouge-gorge, et sans mal ! / Mais écoute-moi bien : il faut que je te parle / du chat qui dévore les petits oiseaux ! // — Nous pouvons en parler tant que tu veux, / car je puis te dire que je le connais / et peut-être que je le connais mieux que toi, / le gros chat noir qui fait le doucet / lorsque tu le surveilles et qui… si tu détournes les yeux / fait la chasse aux mouches, s'il n'a rien de mieux ! / Je sais même qu'il s'appelle Chichibu / et je sais que le plus petit de tes enfants / se ferait un plaisir de le voir sauter / de branche en branche pour me dévorer… / Mais ton gros chat ne m'attrapera pas / et m'attraperait-il, cela n'empêchera pas / que chaque hiver je vienne / avec mon octavin, réjouir ton jardin ! / Ne sais-tu pas que le rouge-gorge ne craint pas la mort ? / Si je meurs aujourd'hui, demain tu me verras ressortir / encore plus frais et dispos, et à la barbe du gros chat, / d'un petit bassin vide, d'un tas de ronces, / d'un pot de fleurs renversé, d'un buisson mort… / Tu peux être sûr de me voir réapparaître de quelque endroit !… // — Veux-tu me faire croire, petit coquin, / que depuis qui sait combien d'années tu es toujours le même / qui reviens t'installer dans mon jardin ? / Et alors, dis-moi, nous y aurions écoulé ensemble / tous les hivers que j'y ai passés moi-même ? / Tu te moques de moi, petit rouge-gorge ! / — Tu peux ne pas me croire… mais, pour ta gouverne, / sache que chaque petit ruisseau, chaque source, / chaque petit filet d'eau, / a son rouge-gorge qui vient chaque hiver, / avant que le gel n'arrête sa course / pour lui parler comme je te parle maintenant / et leur dire de s'endormir tout doucement / sans souci et sans crainte, / parce que le sommeil de l'hiver n'est pas la mort. / Chaque bosquet, chaque fourré d'épines / a son petit rouge-gorge qui sait bien sortir / dès que le froid fait son premier pas / pour leur redire, comme il leur a toujours dit, / que dans six mois avril reviendra. / Chaque jardin et chaque petit vallon / en ont aussi un qui vient les consoler / à peine pleurent-ils leurs premières feuilles mortes : / « Tic-tic-ti-ri, ne désespérez point, / leur dit-il, Dieu vous les rendra ! ». / Parfois le froid mord si âprement que le rouge-gorge tremble et se met en boule / et il se tait et il se cache au fond / d'un trou et se tient coi et il se demande / s'il peut y avoir encore sous la glace / un tout petit moucheron, quelque petite chose / qui puisse conserver un brin de vie ! / Mais Dieu miséricordieux lui envoie tout de suite / un plus petit que lui qui le remplace / pour inviter à sourire celui qui tremble !… // — Petit rouge-gorge, pour sûr je te crois ! / Ce petit oiseau je le connais bien : / guère plus gros qu'un escargot, / appelé « petit bout » par dérision / ou bien « petite châtaigne » ou même « petit rien », / il a encore un surnom qui lui convient à merveille : / « le petit oiseau du grand froid » ! / Ce que tu me racontes là, je l'ai rêvé jadis / et j'ai béni Dieu et je l'ai loué / de vous envoyer, ou toi ou le roitelet, / pour nous faire deviner la science cachée : / mon cœur se dilate et reprend confiance, / quand tu chantes sur une branche morte ! / Et bien souvent je t'ai vu sur des croix / d'un cimetière, ou sur d'autres croix solitaires, / perdues dans les bois ou sur les montagnes : / tu chantais ton tic-tic, et ta voix / allait droit au cœur, peut-être pour compatir, / mais sans jamais pleurer ; bien au contraire / elle parlait vraiment de résurrection ! / Chante, petit ami, chante sans cesse, / lance ton tic-tic-ti-ri aux quatre vents ! / Mais, petit rouge-gorge, cette histoire que tu contes / que c'est toujours le même rouge-gorge qui revient… / me paraît un peu forte… Je ne puis pas me retenir : / je vais te raconter une histoire qui te montrera bien, / petit malheureux, pourquoi je ne puis pas te croire ! // — Je suis toujours le même qui suis sorti de l'œuf, / je ne puis dire il y a combien de milliers d'années : / je ne change pas ma vêture qui est toujours neuve, / et je te parle aujourd'hui comme je parlais / à ton grand-père et à ton arrière-grand-père ! // — Eh bien, petit rouge-gorge, / si tu me dis vrai, / alors je t'ai attrapé / avec une petite fronde !… / Ne te fâche pas / car ceci est un vieux conte : / ce que tu as de mieux à faire / c'est de me pardonner ; / la loi du pardon / vaut mieux que celle de la prescription… / Là, sur le citronnier d'où tu me regardes, / un soir d'hiver, un peu tard, / en me cachant bien derrière une plante, / il y a plus de trente ans, plus de cinquante… /… si tu es toujours le même depuis tant d'années, / ne me le fais pas dire puisque tu le sais… / je t'ai étourdi avec une baie de cade / que je t'ai lancée avec une petite fronde ! // — Mais tu étais petit et tu pensais / qu'en tuant un rouge-gorge tu devenais un personnage important ! // — Ne parle pas de tuer ; si tu te rappelles bien, / je t'ai vite enfermé dans une petite cage, / puis j'ai cherché sur le livre des oiseaux / ce qui pouvait te rendre la vie agréable. / Il n'y avait pas de grands mystères à trouver : / du soleil, du bon air, des perchoirs propres, / de l'eau fraîche, des mouches, des

vermisseaux, / de la *polente* pétrie avec un peu d'huile ! / Mais toi, tu regardais toujours le jardin / et tu t'es laissé mourir de chagrin… // — Le livre des oiseaux ne t'a pas dit / que le cœur le pain seul ne peut pas le soutenir !… / — Ô petit rouge-gorge, / je l'ai appris depuis !… / Mais alors j'étais un enfant, et l'année suivante / je t'ai attrapé au mois de novembre, / avec un joli gluau, sur le cyprès : / tu as chanté dans la cage pendant tout le mois de décembre / et puis, vers la Sainte-Dévote, / tu as fini comme la première fois ! / — Deux fois la mort ne m'a pas empêché / de faire mon devoir : je suis revenu ! / — Et moi, petit rouge-gorge, / je t'ai encore attrapé à nouveau !… / Un soir, là à côté du bassin qui existe encore, / avec une pierre plate et de petits bouts de bois / je t'avais tendu un piège magnifique : / un de ces pièges qui vous prennent dès qu'on les touche : / je t'y avais mis deux petits vermisseaux / et le lendemain matin de bonne heure, / mon petit rouge-gorge / était déjà pris ! // — Oh ! dis-moi vite, dis-moi ce que tu m'as fait ! // — Ce que je t'ai fait ? / Petit rouge-gorge, / tu m'as échappé !… / Je relevais doucement la pierre plate / mais toi, malin comme une vieille chatte, / vite tu t'es envolé !… / — Et toi, tu as pleuré ! / — Peut-être ai-je pleuré et je voudrais bien / pouvoir pleurer encore / pour une peine aussi légère ! / Mais toi, petit rouge-gorge, pourquoi alors, / toi qui sais consoler toute la nature, / ne m'as-tu parlé comme tu me parles maintenant ? / — Je t'ai bien parlé comme je te parle maintenant, / mais le parler du rouge-gorge est un peu obscur / et toi, enfant, tu ne comprenais pas encore / parce que tu n'avais pas encore le cœur mûri. // — Je ne comprenais pas ce que tu me disais, / mais alors déjà il me plaisait beaucoup / de t'entendre chanter, quand tu venais / là sur le citronnier où tu es maintenant, / où dans les roseaux où tu te cachais. / Quelquefois je me levais de bonne heure / et je m'aplatissais dans le buis / pour t'écouter sans t'effrayer : / je ne pouvais pas comprendre ce que tu disais, / mais mon cœur saignait quand tu te taisais… / Depuis, petit rouge-gorge / combien de temps a passé !… // — Depuis soixante ans ? Pour moi cela / est peu ou rien, en vérité !… / Et tu ne me dis même pas qu'une fois, / mon ami, tu le sais bien, j'ai été rôti : / attrapé, rôti, mangé et digéré !… / Il y avait déjà trois ans que duraient / pour toi le plaisir et pour moi la bombance… / Il y avait déjà trois hivers que je trouvais / chaque jour du Bon Dieu une petite marmite / de choses qui disaient « mange-moi »… // — … pendue à l'abri dans une maisonnette / au milieu des branches de mon oranger… / Tu te contentais d'un repas minuscule : / une petite marmite grosse comme un écu, / quelquefois deux vermisseaux, / des petites pâtes, / un tout petit peu de *polente*, une pincée / deux petites larmes d'huile et tu en avais largement! / Les temps étaient durs pour tout le monde, mon bel ami, / épouvantables au milieu du fracas / des canons et des bombes d'avion… // — De ce que tu me donnais j'en avais de reste / et je me réjouissais vraiment de le picorer : / tu te réjouissais rien qu'à me regarder ! / Un jour ton voisin s'est fait une fête / de me prendre à la glu et lestement / m'a fait rôtir !… Le lendemain matin / peut-être m'auras-tu cherché pendant longtemps… // — Je t'ai cherché tout le jour dans mon jardin… // — Ton voisin qui n'a sans doute jamais compris / une meilleure façon d'aimer un rouge-gorge / que de le manger rôti ou sauté… // — N'en parle pas ! Ma fille a pleuré / quand le soir elle a finalement su / quelle avait été ta fin, mon petit ami !… // — Mais tu vois bien, je suis de nouveau revenu, / je suis revenu six mois après… // — Six mois sans toi, c'est vraiment beaucoup… // — Six mois ! Tu me fais rire, mon ami, / moi qui ne parle que d'éternité !… // — Tu as beau prêcher, mais moi, je te dis, / petit rouge-gorge, que tout cela n'empêche pas / que chaque année est une année de plus / et que chacune, si par hasard elle ne nous tue pas, / pèse de plus en plus sur notre échine. / Le temps et la mort n'épargnent personne / en frappant du bâton et de la faux / nous autres malheureux humains… // — Mon ami, tout doux ! / Les soucis et le travail, / sans parler des vices et de la débauche, / de l'avidité et de la vanité, / donnent un bon coup de main au temps et à la mort. / Ah, si vous pouviez comprendre la leçon / que la nature vous chante sur tous les modes / rien qu'en faisant alterner les saisons, / celle du repos et celle du travail ! / Vous n'auriez plus tellement peur / du temps et de la mort et de sa faux ! / Vous vivriez tranquillement et à la dernière heure / vous vous endormiriez d'un bon et doux sommeil / en attendant la résurrection !… // — Ceci, mon beau rouge-gorge, c'est la chanson / que chante allègrement ta gorge rouge / sur la neige qui couvre en tant d'endroits / les prairies, les bois, les vallons où tu joues / sur les choses mortes et tu dis : « Les choses meurent / mais la vie ne meurt pas ! ». // — Qui se repose et dort ressuscite / lorsque, petit à petit, il se réveille : / de cela personne ne s'étonne. / Il en est ainsi, mon ami, de notre vie / qui doit se reposer quand le moment est venu! / L'esprit se repose et puis / il ressuscite plus beau qu'il n'était ! // — Rouge-gorge, ta chanson est une prière / de foi immense et d'amour infini / pour notre Créateur, Seigneur Dieu : / apprends-là, rouge-gorge, à mes enfants ! // — Mon cher ami, la nature entière / soit qu'elle vive, soit qu'elle dorme, prie / et chante et chante comme je le fais moi-même : / il n'y a que quelque pauvre malheureux, / parmi les hommes, qui n'a jamais le temps / de lever les yeux plus haut que le nez, / parce qu'il s'agite et vit à contre-temps. / Je veux croire que ce ne sera pas le cas / de ceux qui vivent autour de toi… // — Beau rouge-gorge, moi je n'y serai plus / un jour ou l'autre lorsque tu arriveras / de ce grand voyage que tu fais / par là aux environs de la Saint-Joachim à la Saint-Crépin… / Alors tu pourras parler pour moi ! / Si, comme tu le disais, tu es éternel, / si personne ne détruit mon jardin, / oh! viens, viens chanter encore chaque hiver / sur l'oranger, sur la treille ou sur le jasmin ! / Tu chanteras encore sur ta petite flûte / à mes enfants et à mes petits-enfants / ce que tu as chanté souvent aussi pour moi ! / Et si, un jour, ce jardin n'existait plus / – qui sait si le progrès ne le détruira pas, / puisque presque rien n'échappe à sa rage ! – // tu les retrouveras bien quelque part… / et toi qui sais tout, tu les reconnaîtras… / oh! chante-leur encore sur ta petite flûte, / petit rouge-gorge, ton chant divin / qui parle d'espérance et de retour, / de vie nouvelle et de résurrection ! // — Du grand Amour et de la grande Union ! / C'est bien cela que je chante

partout. / Tu peux être sûr que lorsque tu n'y seras plus / je parlerai pour toi à tes enfants… / Et puis, qui sait ? peut-être seras-tu auprès de moi / lorsque je chanterai sur ma petite flûte : / « Créatures de Dieu, beau jour / sera le jour de la résurrection / et de l'adoration universelle ! / Nous nous retrouverons tous au grand retour ! / Oui, nous y serons tous, vous verrez, / vous y serez, vous y serez ! Tic tic ti-ti / tic ti-ri-tic, tic ti-ri-tic, ti-ti-ri ! ». // Les Moulins, 16 décembre 1930 / 24 décembre 1946

2.1.14. *A campanëta morta* (1948)

Comme on a déjà pu le voir dans le cas précédent, dans les œuvres plus tardives de Notari, datant de ses dernières années, la conscience de l'écrivain relative au passage du temps – jusqu'alors liée à la déploration des changements démographiques et linguistiques de la principauté – prend une dimension plus intime. La « petite cloche morte » de l'ancien collège où l'auteur avait passé son adolescence, dernier vestige de l'ancien bâtiment, brisée lors d'une chute soudaine, peut certes encore être mise en relation avec la rupture douloureuse et définitive entre le monde « ancien » dont Notari se percevait comme le dernier représentant et le monde moderne, mais elle rappelle aussi, d'un point de vue personnel, le destin ultime de l'être humain, que l'auteur sentait se rapprocher de plus en plus. Outre cet aspect fondamental, la lecture des vers exprime clairement la désillusion générée par le déclenchement et les conséquences des deux guerres mondiales et par la nouvelle situation de tension internationale (« la misère ne fait que grossir / comme une vague qui menace le monde ») : seule la foi chrétienne du poète, selon laquelle « le Bien un jour triomphera du Mal », constitue le dernier bastion d'espoir dans ce panorama particulièrement pessimiste. Document dactylographié non publié.

Sun tanti ani che nun sona ciù
ra campanëta d'u nostru culege:
a so' vujëta s'è taijüa per sempre!
Min che ve parlu, me r'avu catà
giüstu per ün marëngu u marrì giurnu
che an vündüu tütu çe che restava
d'ë veye cose d'u nostru cunventu.
Pœi r'avu regalà perchè sunëssa
ünt'ün àutru culege de fiyœi.
Pòvera campanëta munegasca!
Despaisà, langhiva a pocu a pocu:
nun ne purëva ciù e üna nœte
à rabatau per terra e a s'è scciapà!

Sun tanti ani che nun sona ciù
püra ün cügandu i œyi, o ün gardandu
qarche papè d'u tempu che sunava,
se revedëmu tütu, amighi beli,
cun rë braghëte cürte, asperti e vivi
cuma de piciui grili sautareli!
... E 'nt'ë auriye ne dindine ancura
chëla vujëta amiga che 'na vota
ne dreviyava de matin bunura
e pœi, longa d'u giurnu, ne dijëva:
«Alè, alè, piciui, finia ra scœra!
Andè a giügà 'n'urëta drünt'a curte!».
E pœi dijëva: «Aura avì giügau…

lesti, piciui, andè a travayà…
ch'a vita nun sarà sulu ch'ün giægu!…».

D'a vita n'amu già passau ün tocu,
ün grossu tocu… e tanti cumpagni
che giügavu cun nui e stüdiavu,
sun restai per camìn e sun curcai
ailà a ë Sarine… e d'àutri… qü sa dunde!…
Per tüti, àutru ch'ün giægu è stà ra vita!
Ë nostr'auriye an süntüu d'àutre vuje
ch'u duçu dindinà d'a campanëta!
An süntüu bumbe e rembumbi e burdeli,
lagni, marediçiue, crii e giastëme!…
E ra misèria nun fà che muntà
cuma ün marusu che menaça u mundu!
Ancura ben, fiyœi, che 'nt'u culege
e drünt'ë nostre case n'an prun ditu
che chësta vita nun è ch'ün passage
ser se n'andà 'n sciü pressu a Diu.
Ancura ben, fiyœi, che 'ntra nui àutri
se 'ncuragiamu a nun desperà
ch'u Ben, ün giurnu, triunfe d'u Mà!
Alura, amighi, ün cou d'üntantu üntantu
retruvëmuse ünseme che fà bon
de se revëde!…
Me' cari amighi, farëmu mençiün
ch'a veya campanëta che è morta,
cuma sun morti tüti i prufessui
che, per amùr de Diu, n'an vusciüu fà
üna stiça de ben, famu mençiün
d'a veya campanëta ne reciame
se nun ünt'a capela o ünt'a curte,
o ünt'e scœre de bona memoria,
a u mancu, a u mancu a u viru d'üna tora
per se dì, üntra nui: Diu ne cunserve,
ne daghe sanità, prusperità
per ri ani d'a vita che ne resta!

Dumènega, vinti de San Giuane 1948

La petite cloche morte. Il y a bien des années qu'elle ne sonne plus, / la petite cloche de notre collège : / sa petite voix s'est éteinte à jamais. / Moi qui vous parle, je l'avais achetée / juste pour un louis, le mauvais jour / où l'on a vendu tout ce qui restait / des vieilles choses de notre couvent. / Ensuite je l'avais donnée pour qu'elle sonnât / dans un autre collège de jeunes gens. / Pauvre petite cloche monégasque ! / Dépaysée, elle languissait petit à petit : / elle n'en pouvait plus et une nuit / elle s'est jetée par terre et s'est brisée ! // Il y a bien des années qu'elle ne sonne plus / pourtant en fermant les yeux ou en regardant / quelques papiers du temps où elle retentissait, / nous nous revoyons tous, mes chers amis, / en culottes courtes, alertes et vifs / comme de petites sauterelles ! / … Et dans nos oreilles, elle tinte encore / cette petite voix amie qui autrefois / nous réveillait le matin de bonne heure / et puis,

le long de la journée, nous disait : / « Allez, allez, petits, elle est finie la classe! / Allez jouer une petite heure dans la cour ! ». / Et puis elle nous disait: « Maintenant vous avez joué, / vite, petits, allez travailler… / car la vie n'est pas seulement un jeu… ». // De la vie nous en avons déjà franchi un bout, / un long bout, et tant de compagnons / qui jouaient avec nous et étudiaient, / sont restés en route et ils sont couchés / là-bas aux Salines et… d'autres qui sait où ! / Pour tous ce fut autre chose qu'un jeu, la vie ! / Nos oreilles ont entendu d'autres voix / que le doux tintement de la petite cloche ! / Elles ont entendu bombes, grondements et vacarmes, / plaintes, malédictions, cris et blasphèmes !… / Et la misère ne fait que grossir / comme une vague qui menace le monde ! / Heureusement, mes amis, que dans le collège / et dans nos maisons, on nous a enseigné / que cette vie n'est qu'un passage / pour s'en aller plus haut, plus près de Dieu ! / Heureusement, mes enfants, que les uns, les autres, / nous nous encourageons à ne pas désespérer, / à croire que le Bien un jour triomphera du Mal ! / Alors, mes amis, une fois de temps en temps / retrouvons-nous ensemble car il fait bon de se revoir !… / Mes chers amis, imaginons / que la vieille petite cloche qui est morte, / comme sont morts tous nos professeurs / qui, pour l'amour de Dieu, ont voulu nous faire / un tout petit peu de bien, imaginons / que la vieille petite cloche nous rappelle / sinon dans la chapelle ou dans la cour, / ou dans les classes d'heureuse mémoire, / tout au moins autour d'une table / pour nous dire, aux uns et aux autres: « Que Dieu nous conserve, / nous donne santé et prospérité / pour les années de vie qui nous restent! ».



Marc-Marius dit «Mar Curti», et son neveu Marc-Jean Curti. (Bestagno, 1955) (Coll. M.-J. Curti - DR)

2.2. Marc-Marius Curti (1881-1967)

Ingénieur de formation, comme Notari, Marc-Marius Curti mena une brillante carrière au Service des Routes de la principauté, dont il devint directeur honoraire. Amateur de lettres à son temps perdu, il publia une trentaine de textes de 1930 au début des années 1950, principalement sur les pages de la revue *Rives d'Azur*.

Dans les compositions de Curti, l'influence exercée par la production contemporaine de Notari est particulièrement sensible. Si la reprise de certains thèmes par ce dernier auteur (la description du paysage lugubre de la Toussaint dans *U giurnu d'i morti* ou les événements liés au martyre de Dévote) ne débouche pas sur un meilleur résultat artistique, le poète sut néanmoins s'inscrire dans un mouvement où l'actualité et la mémoire du passé ont un rôle important (c'est de 1937 que date la publication d'un poème « en hommage et à la gloire » de Suffren Reymond, maire de Monaco de 1911 à 1914), notamment dans la célébration des fêtes nationales et l'éloge de la famille princière.

Œuvres en monégasque : *I diti. Les dits de Mar*, édité par Marc-Jean Curti, Vintimille, Petrilli, 1991. (Ouvrage posthume comprenant la plupart des compositions publiées par l'auteur dans divers périodiques locaux et d'autres pièces inédites.)

2.2.1. *A festa naçiunala* (1939)

Dans le sillage des « compositions d'occasion » inaugurées par Notari, Curti devint à son tour l'un des porte-parole de l'exaltation des symboles nationaux de la principauté, parmi lesquels il inclut les membres de la famille princière eux-mêmes, célébrés comme les garants de la liberté et de la prospérité de la ville-État.

Le poème suivant fut rédigé à l'occasion de la « fête nationale » de 1939. Inaugurée par le prince Charles III en 1857, il s'agissait initialement d'un jour férié lié à la célébration de la figure du souverain (le nom officiel de l'époque était en fait « fête du souverain ») et se déroulait le jour de la fête du saint patron du prince régnant ; initialement fixée au 4 novembre, elle fut déplacée au 15 novembre par le prince Albert I^{er} à partir de 1890. La fête de la Saint-Louis tombant le 25 août pendant les congés, le prince Louis II décida de déroger à cette tradition en fixant la fête au 17 janvier, jour de la Saint-Antoine, en l'honneur de sa nièce, la princesse Antoinette (1920-2011). Plus tard, la fête fut à nouveau transférée par Rainier III au 11 avril (en raison de son avènement au trône) et, depuis 1952, au 19 novembre (anniversaire de sa cérémonie d'intronisation et jour de la Saint-Rainier d'Arezzo), date à laquelle elle est encore célébrée aujourd'hui en l'honneur de ce souverain, par choix explicite de son fils le prince Albert II. Extrait de Marc-Marius Curti, *I diti. Les dits de Mar*, *op. cit.*, pp. 60-63.

Mùnegu è scrulau d'ün duçu terramotu
ch'u vegne a dervià, sens'u rende marotu.
A nostra «Canunera» nun fa che canunà
per anunçà set'ure, d'u dissete zenà!

Ün giurnu beatu
per u Principatu.
Giurnu de festa naçiunala
d'üna splendù esseçiunala!

Ghirlande, sciure, bighe, pavayui,
grand'archi de triunfu, lampiui,
àrburu da caucagna, barrache a sürprëse,
giostre, spetacli sença pretëse.

Grand'prufescia, sença Sacramentu,
cun timple in ària e merlüsse a u ventu!…

Cou de canùn, "dighe", "dan", gran Tedeu.
Poei a revista e salüt'a u drapeu!

Medaye, cruje, rübai, discursi, gran dernà,
canti, cunçèr, teatru, serà de gran galà,
lüminaçiue, fæghi e batafæghi,
bumbe, füsëte che fan mila giæghi.

Dapertütu muvimentu.
Ciacün cu'u murru cuntentu.
Ün'ària d'armunia,
ün ventu d'alegria!

Utàn festa «muderna» che festa «tradiçiùn».
Ün sìmbolu de ciù d'u nostru pavayùn.
S'u russu sbate tropu, u gianc'u sa retegne,
spalai l'ün cuntra l'àutru, driti san se mantegne!…

Festa sürtù che cumanda l'üniùn
d'üna famiya che furma naçiùn.
Pòpulu e suvràn san ch'u Principatu,
l'ün sença l'àutru, nu pò iesse ün statu!

E a festa nun fa che marcià a gran tren!
De: «E viv'u Prìncipu!» se fan sente suvèn.
Ün cou de ciù, Mùnegu se vëde pruclamà:
paise d'u benstà, terra de libertà!

17 de zenà 1939

La fête nationale. Monaco est secoué d'un doux tremblement de terre / qui vient le réveiller, sans le rendre malade. / Notre « Canonnière » ne fait que canonner pour annoncer sept heures, du dix-sept janvier ! // Un jour bien heureux / pour la principauté. / Jour de fête nationale, / d'une splendeur exceptionnelle !! / Guirlandes, fleurs, bigues [mâts], pavillons, / grand arcs de triomphe, lampions, / mât de cocagne, barraques à surprises, / manèges, spectacles sans prétentions. // Grande procession, sans Sacrement, / avec gibus en l'air et queue de morue au vent !… / Canonnades, "ding", "dong", grand Te Deum. / Puis la revue et salut au drapeau ! // Médailles, croix, rubans, discours, grand repas, / chants, concerts, théâtre, soirée de grand gala, / illuminations, feux d'artifice et feux de joie, / bombes, pétards qui font mille jeux. // De partout mouvement. / Chacun a le visage content. / Un air d'harmonie, / un vent de gaîté ! / Autant fête « moderne », que fête « tradition ». // Un symbole de plus de notre pavillon. / Si le rouge s'agite trop, le blanc le retient, / épaulés l'un contre l'autre, droits ils savent se maintenir !… // Fête surtout, qui commande l'union / d'une famille qui forme nation. // Peuple et Souverain savent qu'une principauté, / l'un sans l'autre, ne peut être un État !… // Et la fête ne fait que marcher à grand train ! / Des : « Vive le prince ! » se font entendre souvent. / Une fois de plus, Monaco se voit proclamer : / Pays du bien-être, terre de liberté ! // 17 janvier 1939

2.2.2. *Lüjernëta, vegne…* (1943)

Bien qu'elle s'inscrive dans une dimension mineure, la production de Curti ne manque pas d'une certaine sensibilité pour la nature, qu'il s'agisse de la description de certains paysages ou de l'observation de phénomènes courants, parfois transposés (comme dans le cas suivant) avec une efficacité appréciable. Extrait de Marc-Marius Curti, *I diti. Les dits de Mar*, *op. cit.*, pp. 114-117 ; publié d'abord dans *Rives d'Azur*, n° 366, 1943, pp. 13.

«Lüjernëta, vegne,
te dagu de pan e de fave…
Lüjernëta, vegne,
te dagu de pan e de fave».

A reu chëla cansun inucente,
brave lüjernëte;
regine d'a nœte;
cun u vostru lüminìn
ciancianìn
respondì: «Presente».

A i canti d'a nœte
ch'a lùrnia d'ë granuye inflüença
mila lüjernëte
ne marcu a cadença.
Lüjernëta,
bregnëta de lüna,
a to' sciamëta
se desmorse e s'alüma…

Lüjernëte,
butui d'a primavëra,
che sciurì de nœte
apen'arriv'a sëra…
Lüjernëta
a to' sciamëta
duçu fœgu che nun brüja ni füma,
è sempre viva e mai cunsüma…

Lüjernëte,
fole lanternëte,
picine masche
che çerchè e frasche…
Lüjernëte
cuchinëte
schernì i cumpai
e fè de l'œyu a i 'namurai…

D'a fenestra düverta arrivu de fœra
canti e parfümi d'a primavëra,
üna nota de poesia
ün pocu de merancunia…

Nœte, o bela nœte,
cunstelà de lüjernëte
mila e mila punti d'oru
che nàsciu e che moru…

Màgiu 1942

Luciole, viens… « Luciole, viens, / je te donne du pain et des fèves… / Luciole, viens, / je te donne du pain et des fèves ». // À satiété cette chanson innocente, / gentille luciole / reine de la nuit / avec votre petite lumière / doucement / vous répondez : « Présente »… / Aux chants de la nuit / que les rengaines des grenouilles influencent / mille lucioles / en marquent la cadence. / Luciole, / petite miette de lune, / ta flammette / s'éteint et s'allume… // Luciole, / boutons de printemps / qui fleurissez la nuit / à peine arrive le soir… / Luciole / ta flammette / doux feu qui ne brûle ni fume / est toujours vivant et jamais ne se consume… // Lucioles, / lanternettes folles, / petites sorcières / qui cherchez le couvert… / Lucioles, / coquinettes, / vous vous moquez des compères / et faites de l'œil aux amoureux… // Par la fenêtre ouverte arrivent du dehors / chants et parfums du printemps. / Une note de poésie / un peu de mélancolie… / Nuit, oh ! belle nuit, / constellée de lucioles, / mille et mille points d'or / qui naissent et qui meurent… // Mai 1942

2.2.3. *Santa Devota* (1943)

En plus de jeter les bases pour tout futur développement de l'utilisation de la langue locale comme code écrit, la publication de la *Legenda* par Notari contribua à créer les fondements pour la sédimentation d'un véritable *topos* dans la littérature d'expression monégasque, celui des événements liés au débarquement de Dévote sur le territoire de la future principauté, contribuant ainsi à consolider davantage la valeur de cette figure comme élément intégral symbolique du pays. Si l'œuvre de Notari décrivait les événements du point de vue des habitants de Monaco, qui apprennent le martyre de la jeune fille par l'intermédiaire du nautonier Gratien, Curti présente les faits au lecteur par un retour en arrière au moment du départ du bateau des côtes de la Corse. Extrait de Marc-Marius Curti, *I diti. Les dits de Mar*, *op. cit.*, pp. 120-133 ; partiellement publié d'abord dans *Rives d'azur*, n° 366, 1943, pp. 16-17.



Peinture anonyme du XVI[e] siècle représentant sainte Dévote (cathédrale de Monaco).

Ün tocu de nìvura se destaca d'u celu,
pocu a pocu s'apressa per deventà aujelu!
Aujelu fau de nëve tantu parisce giancu,
che ciù vora menu è stancu!…

Ciù vite ch'üna frècia, u misterius'aujelu,
degià vire, revira, ünturnu d'u Batelu.
Cuma d'ün Santüari che se drevëss'a porta,
ciancianìn descrœv'a morta!

E se fandu lingè utàn ch'üna caressa,
sciù d'u frunte zerau, se posa e se bressa,
üntantu che brundura drentu â so'manera
quarch'inocente preghera!…

Nun è pa ilüsiün!… per a segunda vota,
chësta stessa curumba vegn'a vëde Devota!…
I dui omi d'a barca, pàlidi, sença vuje,
fan ün gran signu de cruje!…

Chëlu signu de cruje, de trei sècoli fa!
Signu de redençiün d'a nostr'ümanità,
signu d'u sacrifiçi, signu de distinçiün
d'a ciù grande religiün!

Ma ün signu tambèn, a fa descanà,
còlera e fùria d'omi sença pietà!
E ciù u cristianismu sciuriva, prosperava
e ciù u sanghe curava!…

Regetà u profanu per crëde a l'Evangeli,
era schern'i pagani, ün favù d'i rebeli!…
Sospeta, a Còrsega se fava castigà,
üna Vèrgine massacrà!…

Ün terrìbile Barbarus, ch'era guvernatù,
e tüt'a so'màniga, d'u sbir'a u senatù,
ünseme, favu ch'ün, per adurà Satàn
o per brüjà ün cristian!

Per a so'gran belessa, fisica e murale,
Devota pariscëva degià sürnatürale!
Tucau per tanta virtù, Entichius [*Eutichius*]*, senatù*
devegne u so prutetù!

Era 'na dùgia ofësa! Barbarus nun perduna!
Se vèndica d'Entichius, da scundùn l'impujuna!
Ünvece che Devota era martirizà
cun 'na gran ferocità!

A i afrunti, menaçe, tortüre, crüdeltà,
respundëva cun canti, gran preghere, pietà!
Cun ün carmu curage, ben raramente vistu,
Devota se dav'au Cristu?…

Chitand'u so corpu, dop'u darrè suspiru,
a so' àrima püra, ciù parfümà ch'ün liru,
transfurmà in curumba, curum'imacülà,
vers'e stële se ne va!…

Spaventau d'ün miràculu, d'üna marri'augüra,
Barbarus ümpedisce qalunche sepültüra,
vœ fà getà u corpu sciù de carbui adenti,
e re çene a i qatru venti!…

Dui previ, Apollinaire, e l'àutru, Benenatus,
cun ün grupu de fiyœi, ciù prunti che Barbarus,
fedeli servitui d'ün ùrdine divìn,
rend'a mort'au so destin!

Agiütai da Gratien, ün bravu pescaù,
nostra picina trupa imbarca cun ardù,
sci'ün batelu qalunche, e in cina burrasca
a fütüra munegasca!…

Gratien e Berenatus [*Benenatus*] *partu a l'aventüra!…*
Qarche pai, ün fagotu, 'na barca ren següra,
ün àrburu, picina vëra, dui remi; cuma scorta:
sulu 'na Vèrgine morta!…

Pandàn tüt'üna nœte, 'na nœte sença fin,
ün pòveru batelu, matu cum'ün derfin,
munta, cara, remunta, sàuta, bundisce, crola
sciù d'üna marina fola!…

A pëna spunta l'arba, u tempurà se carma;
Diu sice laudau! son'a fin de l'alarma!
Gratien tumba de sœnu, nançi che Benenatus
desgrüna: pater…, oremus!…

Pœi ciù ren, gran silènçiu, celu, àiga, garbìn:
grisu sciù grisu, tufa e qarche bavijìn.
U runflà de dui omi, 'na mortale bonassa,
üna barca ünciodà sciù piaça!

U temp'ünfìn s'alarga, se ciarisce a l'ünturnu,
au ventre d'i dui bravi, già sona mezugiurnu!...
Cuma tumbai dâ lüna, derviai, cun prüdença
çercu a fà cunuscença...

Ma ben vite s'avisu, revivu tüt'u drama
e sentu drent'u cœ, se ralümà a sciama!...
Çercheràn sci'a marina, cun vuluntà de ferru
u camìn de l'ünterru!

Avendu pers'a vëra cun a mitàn de l'àrburu
nun n'an ciù che dui remi per purè navigà!...
Per tanti sforçi a fà, per lütà, per resiste:
fame, sen, magra proviste!...

A marin'è deserta, senç'àrima vivente!
Nüsciün àutru batelu da levant'a ponente,
ren che celu! ren ch'àiga! ün'àiga ündurmia.
Üna gran meracunia!

A u cursu d'üna posa, dopu tantu remà,
i œyi vers'u celu, çercand'a s'orientà...
Nun vëdu recarà, ciù vite ch'üna trumba,
a misteriusa curumba?!...

Gratien e Benenatus an cuma l'üntuiçiün
d'ün fenòmenu, d'üna divin'intervençiün,
e sciù d'u cou se sentu repiyà cunfiança
e renasce a l'esperança!

Cuma per obedì a 'na strana preghera,
a cüverta d'a morte, a piaçu cuma vëra.
D'u veru fau de sanghe, cun ferma cunvinçiün
ne faran u pavayün!...

Satisfà d'a manüvra, a curumba celesta
d'u niu d'ün mumëntu, se ne va prunta e lesta.
D'ün batamëntu d'are, duç'ariëta d'a sëra,
passandu gunfi'a vëra!...

Sci'üna marina d'œri, marina sença riva,
u batelu d'a morta, è sula cosa viva!…
Sença 'na stisse d'ària: voga, sghia, camina
cun a gràçia d'ün'undina!…

***

Era ün vintisete d'üna bela giurnà,
cuma suvèn arriva a u mëse de zenà.
Prun de pësci de roca, de patel'e zinzìn.
Sut'ün suriyu divìn!

Üna campagna ridente, sempre e sempre sciuriya!
Limui, çitrui, sciroti; belessa, maraviya,
mil'e mile lampiui che festu a natüra,
sut'ün celu de verdüra!

Ün picinìn pòpulu, san, a l'àrima düra.
Vivendu de soe terre, càcia, pesca, pastüra,
credendu a tüt'a ren …; pruntu d'avè a fëde.
Ma che vœ vëde per crëde…

I bravi munegaschi eru infin esaudii!
I ciù testardi andavu a iesse cunvertii!
Atirai vers'a spiàgia, cum'a ün gran spetaclu,
criavu già a u miraclu!…

In fati, sença ventu ni mem'ün ventiyùn,
üna barca, a so'vëra gunfià cum'ün balùn,
fiera, chinà sci'u fiancu, versu d'u «Scœyu»,
s'apressav'a vista d'œyu!…

Üna curumb'in testa: ermina, maestà.
Ün drapeu gianc'e russu: 'na vër'insuriyà.
Nimbà de blü azür: buchetu primavëra
che va s'offr'a qü espera!…

Pescaui, paisai, omi, done, fiyœi,
tüti ri munegaschi, da i primi a i darrei,
gardu cun emuçiùn l'intrada gluriusa,
d'a barca misteriusa!…

U preve «Berenatus» [*Benenatus*] *cœnt'a storia d'a santa,*
d'u viàgiu, miraclu, pœi predica: incanta!…
Present'a cara morta mandà d'a Pruvidença
e benije l'assistença.

E ru signu da cruje, süblima cosa vëde,
grupa ri munegaschi drent'üna stessa fëde.
E tüti de giürà ch'e relìchie sacrae
per sempre seràn gardae!

S'in Còrsega a Santa è stà imbalsamà,
Mùnegu a vurëva sciurì e parfümà!
Tambèn fiy'e fiyëte van a chi pò ciù curre
çercagh'ün letu de sciure!

Sença nüsciüna traça d'üna fin viulente,
cun 'na figüra carma, angelica, ridente,
Devot'è tantu bela, atira tantu forte,
che diviniza ra morte!...

I munegaschi l'àimu, e guai a qü a tuca!...
I dui bravi còrseghi s'instalu sciù d'a «Roca»!
Per sìmbulu ch'a Santa, mai ciù ri chiterà,
a veya barc'è brüjà!...

Còrsegh'e Munegaschi se ligu d'amicìçia,
e sempre festeràn, cun amù, cun delìçia,
sut'u signu d'a santa e chëlu d'a curumba,
qü u bressu, qü a tumba!...

A u valùn d'ë «Gaumate» l'aujelu vora a u fiancu
d'ün grosso bàussu; marca d'ün puntu giancu
unde deverà nasce, celesta citadela,
üna tumba, 'na capela!...

E tüti an capiu a divina buntà,
a grande protetrice ch'Idi'à vusciüu dà!...
Devota, e Mùnegu, uramai per ciacün
sun dui nomi che fan ch'ün!...

Avendu cunsignau u so caru tesoru,
satisfà, a curumba, repiy'u so gran voru!...
Conturn'u Principatu, cuma per salütà
üna terra privilegià!...

L'aujelu fau de nëve tantu parisce giancu,
l'aujelu che ciù vora menu se sente stancu!
Munta, munta, se funde; mancu ciù ün aujelu!...
Üna nìvura pers'a u celu!!!...

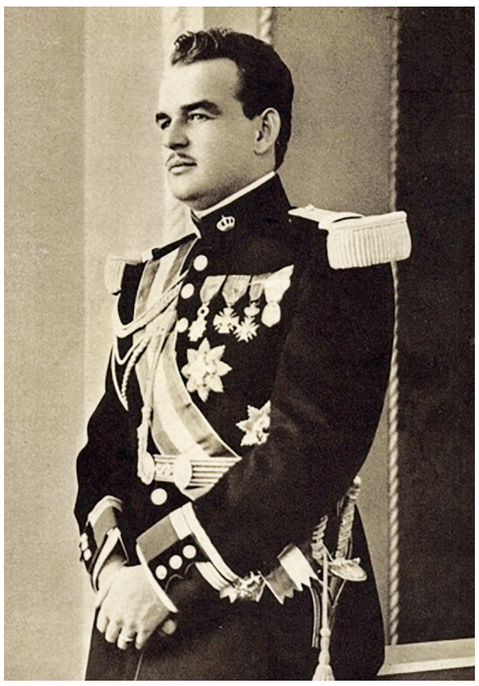
Màgiu 1943

Sainte-Devote. Un lambeau de nuage se détache du ciel / peu à peu il s'approche pour devenir oiseau ! / Oiseau fait de neige, tant il paraît blanc, / qui plus il vole, moins il est fatigué !… // Plus vite qu'une flèche, le mystérieux oiseau / déjà tourne, tourne à nouveau autour du bateau. / Comme d'un sanctuaire dont s'ouvrirait la porte / doucement il découvre la morte ! / Et se faisant léger autant qu'une caresse, / sur le front gelé se pose et se berce / pendant qu'il murmure à sa façon / quelque innocente prière !… // Ce n'est pas illusion !… Pour la seconde fois / cette même colombe vient voir Dévote !… / Les deux hommes de la barque, pâles, sans voix, / font un grand signe de croix !… // Ce signe de croix, d'il y a trois siècles, / signe de rédemption de notre humanité, / signe du sacrifice, signe de distinction / de la plus grande religion ! // Mais un signe aussi à faire déchaîner / colère et furie d'hommes sans piété ! / Et plus le christianisme fleurissait, prospérait, / et plus le sang coulait !… // Rejeter le profane pour croire à l'Évangile, / se moquer des païens, en faveur des rebelles !… / Suspecte, la Corse se faisait châtier. / Une vierge massacrée ! // Le terrible Barbarus, qui était gouverneur, / et toute sa bande, du sbire au sénateur, / ensemble ne faisaient qu'un, pour adorer Satan / ou pour brûler un chrétien !… // Pour sa grande beauté, physique et morale, / Dévote paraissait déjà surnaturelle ! // Touché par tant de vertu, Eutichus, sénateur, / devient son protecteur ! // Double offense ! Barbarus ne pardonne pas ! / Tandis que Dévote était martyrisée / avec une grande férocité ! // Aux affronts, menaces, tortures, cruautés : / elle répondait avec chants, grandes prières, piété ! / Avec un calme courage, bien rarement vu, / Dévote se donnait au Christ !… // Quittant son corps, après le dernier soupir, / son âme pure, plus parfumée qu'un lis, / transformée en colombe, colombe immaculée, vers les étoiles s'en va !… // Epouvanté par ce miracle de mauvais augure, Barbarus interdit une quelconque sépulture, / fait jeter le corps sur des charbons ardents, / les cendres aux quatre vents !… // Deux prêtres : Apollinaire et l'autre Benenatus / et des enfants plus lestes que Barbarus, / fidèles serviteurs d'un ordre divin, / rendent la morte à son destin ! // Aidés de Gratien, un brave pêcheur, / notre petite troupe embarque avec ardeur / sur un bateau, et en pleine bourrasque, / la future Monégasque !… // Gratien et Benenatus partent à l'aventure ! / Quelques pains, un ballot, une barque frêle, / un mât, une voile, deux rames ; comme escorte ; / seulement une vierge morte !… // Pendant toute une nuit, une nuit sans fin, / le pauvre bateau, fou comme un dauphin, / monte, descend, remonte, saute, bondit, croule / sur une mer folle !… // À peine pointe l'aube, l'orage se calme : / Dieu soit loué ! On est à la fin de l'alarme. / Gratien tombe de sommeil et Benenatus / égrène : *pater*, *oremus* !… // Puis plus rien, grand silence, ciel, eau, brume. / Gris sur gris, touffeur, crachin, / le ronflement des hommes, une mortelle bonace [mer calme], / une barque clouée sur place !… // Le temps enfin se lève, s'éclaire alentour / au ventre des deux braves, déjà sonne midi. / Comme tombés de la lune, avec prudence / ils cherchent à faire connaissance. // Mais bien vite s'avisent, revivent tout le drame / et sentent dans le cœur se rallumer la flamme !… / Ils chercheront sur la mer, avec volonté de fer / le chemin de la sépulture… // Ayant perdu la voile avec la moitié du mât / ils n'ont plus que deux rames pour naviguer !… / Pour effort à faire, pour lutter, pour résister : / faim, soif, maigres provisions… // La mer est déserte, sans âme qui vive, / aucun autre bateau du levant au couchant / rien que le ciel, rien que l'eau, une eau endormie. / Une grande mélancolie. // Au cours d'une pause, après avoir tant ramé, / les yeux vers le ciel, cherchant à s'orienter, / ils ne voient descendre, plus vite qu'une trombe, / que la mystérieuse colombe. // Gratien et Benenatus ont comme l'intuition / d'un phénomène, d'une divine intervention, / et sur le coup se sentent reprendre confiance / et renaître à l'espérance !… // Comme pour obéir à une étrange prière / la couverture ils la placent comme voile. / Du voile maculé de sang, avec ferme conviction, / ils en feront le pavillon… // Satisfaite de la manœuvre, la colombe céleste / du nid d'un moment s'en va prompte et leste / d'un battement d'ailes. Un petit air du soir, / en passant gonfle la voile… // Sur une mer d'huile, mer sans rive, / le bateau de la morte est seule chose vivante… / Sans un souffle d'air : vogue, glisse, chemine / avec la grâce d'une ondine… / *** / C'était un vingt-sept d'une belle journée, / comme il arrive souvent au mois de janvier. / Beaucoup de poissons, de patelles et d'oursins / sous un soleil divin !… // Une campagne riante, toujours fleurie ! / Citrons, oranges, bigarades ; beauté, merveille, / mille et mille lampions qui fêtent la nature, / sous un ciel de verdure ! // Un petit peuple, sain, à l'âme dure / vivant de ses terres, chasse, pêche, pâtures, / croyant à tout et à rien ; prêt à avoir la foi / mais qui veut voir pour croire… / Les braves Monégasques étaient enfin exaucés ! / Les plus têtus allaient être convertis ! / Attirés vers la plage, comme à un spectacle, / ils criaient déjà au miracle !… // En effet, sans vent ni même un souffle, / une barque, sa voile gonflée comme un ballon, / fière, sur le flanc, en direction de l'Écueil, / s'approchait à vue d'œil !… // Une colombe en tête : hermine, majesté, / un drapeau blanc et rouge ; une voile ensoleillée / nimbée de bleu azur ; bouquet printanier / qui va s'offrir à qui espère… // Pêcheurs, paysans, hommes, femmes, enfants / tous les Monégasques, des premiers aux derniers, / regardent avec émotion l'arrivée glorieuse / de la barque mystérieuse !… // Benenatus raconte l'histoire de la Sainte, // le miracle du voyage, puis il prêche, il enchante… / Il présente la chère morte qu'envoie la Providence / et il bénit l'assistance… // Et le signe de croix sublime qu'il envoie / groupe les Monégasques dans une même foi. / Et tous de jurer que les reliques sacrées / pour toujours seront conservées !… // Si en Corse la Sainte a été embaumée, / Monaco la voulait fleurie et parfumée !… // Aussi filles et fillettes vont à toutes jambes / lui chercher un lit de fleurs !… // Sans aucune trace d'une fin violente / comme une figure calme, angélique, riante, / Dévote est si belle, attire si fort, / qu'elle divinise la mort !… // Les Monégasques l'aiment, gare à qui la touche !… / Les deux Corses s'installent sur le Rocher. / Pour que la Sainte ne puisse jamais les quitter, / la vieille barque est brûlée !… / Corses et Monégasques se lient d'amitié, / et

toujours fêteront, avec amour, avec délice, / sous le signe de la Sainte et celui de la colombe / qui le berceau, qui la tombe !… // Dans les Gaumates, l'oiseau vole au flanc / d'un gros rocher lisse ; marqué d'un point blanc / où devra naître, céleste citadelle, / une tombe, une chapelle !… / Et tous ont compris la divine bonté, / la grande protectrice que Dieu a voulu donner… / Dévote et Monaco à jamais pour chacun / sont deux noms qui n'en font qu'un !… // Ayant consigné son cher trésor, / satisfaite, la colombe reprend son grand vol, / contourne la principauté, comme pour saluer / une terre privilégiée !… / L'oiseau fait de neige tant il paraît blanc, / l'oiseau qui plus vole moins se sent fatigué, / monte, monte, se fond… même plus un oiseau… / un nuage perdu au ciel !!!… / Mai 1943

2.2.4. *E viva Rainiè III!* (1950)

Déjà objet d'un poème d'occasion de Curti six ans plus tôt (en vertu de la création des colonies de vacances pour les enfants monégasques issus de familles moins aisées, dans la foulée d'un poème de Robert Boisson dédié à la princesse Antoinette pour la même raison), la figure du nouveau prince Rainier III – monté sur le trône en 1949 – est saluée comme le véritable garant de l'indépendance et de l'unité nationale du pays. Le souverain s'était déjà distingué, en tant que prince héritier, pour son choix de s'engager dans l'armée française alliée durant la dernière année de guerre, s'opposant ainsi à la politique du gouvernement alors en place dans la principauté, jugée préjudiciable à la neutralité du pays et potentiellement dangereuse pour l'indépendance même de l'État. Extrait de Marc-Marius Curti, *I diti. Les dits de Mar*, *op. cit.*, pp. 210-213.



Portrait officiel du prince Rainier III (1923-2005) l'année de son intronisation. Le souverain, resté en fonction pendant plus de cinquante-cinq ans, a joué un rôle clé dans la transformation de la principauté de Monaco, qui est passée d'un État basé sur les capitaux étrangers provenant des jeux de hasard et du tourisme haut de gamme à un centre industriel et culturel doté d'une fiscalité particulièrement favorable.

Crepùscülu ch'anunç'a nœte silençiusa.
Crepùscülu ch'anunça ün'arba radiusa!
Üna pàgina se serra… e ün'àutra se drœve.
L'üna è cunusciüa, l'àutra è da descrœve.
A stòria nun se scrive ch'a u passau,
nun ünregistra che çe ch'è stau fau.
Ieri se laudava ün Prìncipu spariu,
aimau p'a so' buntà a l'eguale d'ün diu!
Nançi ch'ancœi se festa ün zùvenu Suvràn
che porta sci'a curuna: «Sperança de demàn!».
Aiçì tütu finisce… e tütu recumença…
Sulu dop'u travayu arriva a recumpensa!

Ma ancœi nun furmamu che voti e augüri;
de iesse esaudii ne sëmu già següri.
Se tüt'i munegaschi, tüt'a pupülaçiùn
àimu u So Prìncipu, se pò dì cun passiùn,
è che l'an vistu nasce, grandì e prusperà,
cum'ün fiyu d'a Roca d'a ciù àuta lignà!

D'a veya dinastia, tüt'e gran qalitae
fisiche e murale rë à ereditae!

Drent'a crisa mundiale de tanta gravità,
e virtù di Soi Avi dëvu se revelà.
Forsci che mai nüsciün n'à avüu l'ocasiùn
de vince i ustàculi de tale cunfüsiùn!…

Che grande pàgina gh'è da scrive, o Rainiè!
D'a nostra terra sacra u ciù nobil'fiyè!
S'a u mezu tanti scœyi, a nave munegasca
pò sorte sença dani d'üna tale burrasca!…
Se cun abilità, curage e prüdença,
Sarvè ün cou de ciù a nostr'independença!
Ch'u nostru Principatu, veru puntu de mira,
sice l'eternu lœgu che s'àima, che s'amira!
Ün puntu d'u desertu ch'u pelegrìn devina,
ün scœyu unde s'assusta üna surça divina!

Se per imitaçiùn… s'è furmau de partii,
se fò, i munegaschi se sentu vit'ünii!
Drent'e grand'ucasiue o devant'ün dangè,
nun fan ch'ün sulu corpu, unde bat'ün sulu cœ!
Ciù che mai, Vostr'Altessa, po' cüntà s'apogià
sciù d'a nostr'afeçiùn, amù, fidelità.
Savëmu ch'i Grimaldi e a So' dinastia
Defend'a libertà e a democraçia!

E viva Rainiè III! Diu ghe vœye dà:
pruteçiùn, longa vita, bunùr, prosperità!

Avrì 1950

Vive Rainier III ! Crépuscule annonçant la nuit silencieuse. / Crépuscule annonçant une aube radieuse ! / Une page se ferme et une autre s'entrouvre. / L'une est déjà connue, l'autre reste à connaître. / L'Histoire ne s'écrit qu'au passé, / elle n'enregistre que ce qui a été fait. / Hier on louait un prince disparu, / aimé pour sa bonté à l'égal d'un Dieu. / Tandis qu'aujourd'hui l'on fête un jeune Souverain, / qui porte sur sa couronne : « Espérance de demain ! ». / Ici-bas tout finit… et tout recommence… / C'est après le travail que vient la récompense ! // Mais aujourd'hui nous ne formons que des vœux ; / être exaucés, nous en sommes déjà certains. / Si tous les Monégasques et toute la population / aiment leur prince ; on peut dire avec passion, / c'est qu'ils l'ont vu naître, grandir et prospérer, / comme un fils du Rocher, de haute lignée. / De la vieille Dynastie, toutes les qualités, / physiques et morales, il les a héritées ! // Dans la crise mondiale d'une telle gravité / les vertus de ses aïeux devront se révéler. / Peut-être

jamais personne n'aura eu l'occasion / de vaincre les obstacles sans confusion !… // Quelle belle page il y aurait à écrire, ô Rainier ! / Le plus noble enfant de notre Terre Sacrée ! / Si parmi tant d'écueils, le navire monégasque / pouvait sans dommage sortir d'une telle bourrasque !… / Si avec habileté, courage et prudence, / vous sauviez une fois de plus notre indépendance ! / Que notre principauté, vrai point de mire, soit l'éternel lieu que l'on aime, que l'on admire. / Un point du désert que le pèlerin devine. / Un rocher où s'abrite une source divine !… / Si par esprit d'imitation… il s'est créé des partis… / S'il le faut, les Monégasques se sentent vite unis !… / Dans les grandes occasions ou devant un danger / ils ne forment qu'un corps où ne bat qu'un cœur ! / Plus que jamais, Votre Altesse peut s'appuyer / sur notre affection, notre amour, notre fidélité ! / Nous savons que les Grimaldi et leur Dynastie / défendront toujours la liberté et la démocratie ! // Vive Rainier III ! que Dieu veuille lui accorder : / protection, longue vie, bonheur et prospérité ! // Avril 1950



Photo officielle du mariage de S.A.S. le prince Rainier III et Grace Kelly, 19 avril 1956, photo distribuée à tous les invités avec signatures autographes à l'encre noire des mariés (DR).

2.3. Louis Canis (1891-1973)

Né en 1891 dans la rue Basse sur le Rocher de Monaco, avant-dernier de cinq enfants, Louis Canis fréquenta d'abord les institutions des Sœurs des Dames-de-Saint-Maur et des Frères des Écoles Chrétiennes, puis entra au Collège de la Visitation dirigé par des jésuites italiens et ensuite français. Malgré son manque de sympathie pour l'éducation extrêmement rigoureuse qu'il reçut dans ces institutions, Canis développa dès son plus jeune âge un intérêt intense pour les sciences humaines, en particulier pour l'histoire, qu'il cultiva en amateur tout au long de sa vie.

En 1909, il entra en fonction à la Mairie grâce à l'intervention de son oncle, avant de s'installer à Paris pour poursuivre ses études de droit. De retour après la guerre, il reprit son poste à la Mairie, ce qui lui laissa néanmoins suffisamment de temps libre pour s'adonner à ses passions intellectuelles et au sport.

Ami d'enfance de Louis Notari, il participa en 1923 à la fondation du Comité des Traditions Locales avec d'autres passionnés de la culture de Monaco. Au-delà de ses intérêts pour la recherche (qui n'ont d'ailleurs jamais dépassé le stade amateur), Canis s'impliqua personnellement dans de nombreuses initiatives visant à promouvoir la récupération d'anciennes traditions ou à encourager le processus de revitalisation de l'« identité » monégasque, et a fini par être reconnu par le grand public comme l'une des principales figures de l'érudition locale au XX^e^ siècle.

Expert en monégasque (il fut l'un des meilleurs témoins de Raymond Arveiller pour la réalisation de sa fondamentale *Étude sur le parler de Monaco*), Canis se consacra à l'écriture dans cette langue, publiant des textes en prose et en poésie, à partir du début des années 1940, dans les pages de la revue *Rives d'Azur* (également sous le pseudonyme de L. Saint-Gilles).

Dans le sillage de son intérêt de l'auteur pour la culture traditionnelle de son pays, la production littéraire de Canis en monégasque insiste sur l'évocation d'événements passés vécus personnellement ou présents dans la mémoire populaire.

Œuvres en monégasque : *Contes et poésies*, Monaco, Éditions Pastorelly, 1982 ; traduction en régard d'Adrienne Canis-Gérard (recueil posthume de la production de l'auteur).

2.3.1. *Miràculu d'i trei Rei* (1944)

Comme c'est le cas pour la plupart des auteurs monégasques, la foi catholique est une composante assez récurrente dans les textes de Canis. Dans le texte suivant (probablement de création autonome), cependant, le thème de la fête religieuse joue un rôle marginal, et l'enseignement chrétien de l'aide aux personnes dans le besoin est inséré dans le cadre de la célébration des vertus du souverain, une figure représentant les qualités morales qui sont métaphoriquement attribuées – comme déjà Notari de façon plus explicite – à la population de la principauté. Extrait de Louis Canis, *Contes et poésies*, *op. cit.*, pp. 34-41 ; le texte original, signé sous le pseudonyme de L. Saint-Gilles, fit publié dans *Rives d'Azur*, n° 372, 1944, pp. 16.

«Vijina, prèsteme ün pocu üna fœya d'abaghè, per mëte ünt'u lapìn; vœyu regalà me mariu, ancœi ch'è a festa d'i Rei» E, ün cialabrandu sciù d'u balaù, Babeta e Rusulina se cüntavu due stòrie avanti d'andà a mëte a pignata sciù d'u fœgu. Üntantu ch'eru entrain de mussegià, Pietrìn, u piciün fiyu d'a veya Süzün, se ne muntava a scara, carregiandu ün buyæ̀ d'àiga.

«Alura, Pietrin!», dije Babeta, «è stasëra che van a passà i trei Rei, ma se vurai i vëde fò che te ne vaghi a mezanœte sciù d'a Canunera, che te mëti üna camija bagnà e te porti üna lanterna e üna cana verda… I vederai alura passà a u mitàn d'e stele, vestii de sea e de vülüu, acumpagnai de tüt'üna cumbrìcula de cameli e de servitui… e faràn tambèn carà da u celu de beli regali a tüti chëli ch'anderan â so' rescontra… Vëdi, Pietrìn, ch'u derangiamentu ne và a spesa». E, ridendu de bon cœ, ë due cumae repiyavu i so' discursi.

Pietrìn, garçün d'üna deijëna d'ani, ün pocu minciün e che n'ava mai mëssu i pei ünt'üna scœra, se ne remuntava a scara cun u so buyæ̀, e auriye farçie da ë meraviye ch'ava sentüu cuntà da Babeta, e pensava ch'era forsci ailì per ëlu, üna bela ocasiün d'andà cuma ghe r'avu recumandau, â rascontra d'i trei Rei e de prufità d'i so' regali, e dopu avè fau tüte rë cumissiue a so' màire gran, se ne returnava per u carrügiu.





Georges Franzi (1914-1997) (DR)





Lazare Sauvaigo et son épouse (vers 1960) (C.N.T.M.)



Louis Canis remet à S.A.S. le Prince Rainier III son ouvrage *Notre Passé*. Novembre 1963.
(Coll. A. Gérard-Canis. Photo F. Picedi - DR)



Robert Boisson (1906-1987)

L'olivier et la production d'huile d'olive est un thème récurrent dans les écrits de Louis Notari et de Robert Boisson par exemple. Cette culture occupait en effet une place importante dans l'économie rurale de la principauté au XIX^{e} siècle.



L'allée Robert Boisson, située non loin de son domicile à Monte-Carlo, a été inaugurée en 2009.



Le Jardin des Révoires (*U Giardìn d'ë Revere*), aujourd'hui parc Princesse Antoinette, est un lieu emblématique de l'identité culturelle monégasque. Dans les années 1930, lors de *Festin*, on y jouait les pièces de théâtre de Louis Notari comme *A scarpëta de Margaritùn* (1932) ou *Se paga o nun se paga ?* (1933). De nos jours, chaque année en période estivale, un *Cavagnëtu*, souvenir des anciens festins, rassemble les Monégasques sous les oliviers du parc Princesse Antoinette.



Festìn Munegascu, parc Princesse Antoinette, juin 1932 (Mairie de Monaco, Médiathèque).

Era scàiji mezugiurnu… De tüte ë case surtëva üna bona audù de cujina che ve dava apetitu; aiçì sentiva l'audù d'u rustiu, d'a sardinà cun l'ayu brüstüliu; ailì d'i friscœi e d'aiganafra, talamente che l'ària era tüta ümbaumà.

Pietrìn, un pocu tristu, se ne returnava ün casa d'a so' maigran. A supa fümava sciù d'a tora; era una ben magra pitança per ün giurnu de festa, ma nun se ne stunava de ciù per ailò; sava tropu, ëlu, che per i pòveri tüti i giurni se semiyu.

Sciù fà d'a sëra Pietrìn, ch'ava ancura ünt'u pensieru ë parole d'a Babeta, piya ra decisiün de fà cuma gh'ava ditu. Ün pocu avanti mezanœte, dopu avè açesu a piciuna lanterna che Tunìn, u portapàn, gh'ava prestau, se ne surtëva sciù d'a punta d'i pei, cun mila precuçiue per nun reviyà so' màire gran ch'a durmëva.

Fava, de fœra, ün ventu zerau che ve tayava a figüra; ün Agè a nëve gianchezava sut'a u ciàiru de lüna; nun se vedëva ün gatu per camìn. Sciù d'a Canunera Pietrìn se stunava de nun vëde nüsciüna àrima viventa ma, u cœ cin de sperança, aspetava cun paçiensa e i œyi fissai a u celu che mezanœte sunëssa.

U tempu cumensava a paresce longu a Pietrìn, che trentayava de frëdu. Ma tostu u veyu relœri d'u Palaçi, cuma ün repichëtu d'alegria, fava sente i so' duze ciochi, cuma s'avëssa tambèn ëlu vusciüu festà u passage d'i Rei.

Pietrìn, a chëlu mumëntu süpremu, larga ancura de ciù i soi œyi, retegne a so' respiraçiùn, çercandu a discrœve a divina apariçiùn. A u celu serèn, e stele de nostru Signù brilavu ciù che l'urdinari, semiyava che fussu stae mësse espressi per scciairì u camìn d'i trei Rei.

Ün qartu d'ura s'era degià passau… Pietrìn, surtendu alura d'a so' cuntemplaçiùn, descapriciau de nun avè vistu i Rei, se ne revegnëva cun a so' lanternëta ün man.

Era degià a u mitàn d'a piaça d'u Palaçi qandu trei persunagi, üngunsai ünt'e d'e peliçe, s'arrestavu ün ru vedendu. «Cosa fai, piciùn, tütu sulu, a qest'ura de nœte?» demanda ün d'i trei cun ària de repròciu. «Nun vëdi che che sì tütu grengheniu de frëdu e de ciù ün mànega de camija!»

Pietrìn, cunfüsu, nun savendu çe che respunde, se tegneva tàiju davanti i trei omi. Alura achëlu che se truvava a u mitàn d'i soi cumpagni s'apressava e, ghe metendu a man sciù d'a spala, ghe dije ciancianìn: «Parla sença paura, piciùn, e dime perchè te prumeni de nœte cun u to lümìn, qandu tüti i fiyœi a chëst'ura sun a u lëtu».

«Vurëvu… vurëvu…», respunde Pietrìn ün chinandu a testa, «vëde passà i trei Rei… Babeta, a me' vijina, m'à cuntau che fusssu passai a mezanœte e che m'avëssu forsci fau qarche belu regalu, per purè dopu u portà a me' màire gran, a pòvera veya, ma me ne returnu aura ün casa sença i avè visti».

Alura – qü r'avëssa pensau – Pietrìn vegneva de parlà, sença u savè, a u prìncipu Antoni ün persuna, che se ne rentrava ün palaçi dopu avè passau üna bona serà a u Giardinëtu, u so paviyùn d'amù.

Ghe picandu sci'a mascela, u Prìncipu ghe respunde ün ridendu: «U to bon cœ vegne de fà un miràculu piciùn; ten, pìyate achëlu mantelu, è ailò ün regalu d'u to Suvranu». E se levandu a peliça, ne crœvëva e spale de Pietrìn. «Piya tambèn chële tre peçe d'oru, sun per to' màire gran… Aura ièntratene vite ün casa e bona nœte…!»

Pietrìn, cuntentu cuma ün re, dopu avè rengraçiau se n'andava retruvà so' màire gran, per ghe cuntà çe ch'ava vistu. A u celu, ë stele, ciancianìn, se ne returnavu versu Diu, ma üna d'ë ciù bele, d'e ciù brilante, se desturnandu d'u so camìn, se vegnëva a pusà ün mumëntu suvra d'a casa d'a pòvera Süzùn, cuma per a benedì…

Le miracle des trois Rois. « Voisine, prêtez-moi une feuille de laurier, pour mettre dans le lapin ; je veux régaler mon mari car aujourd'hui on fête les Rois ». Et papotant sous leur porche, Babette et Roseline se racontaient quelques bonnes histoires avant d'aller mettre la marmite sur le feu. Pendant qu'elles musardaient, Pierrot, le petit-fils de la vieille Suzon, montait les escaliers portant un grand seau d'eau. / « Alors, Pierrot, lui dit Babette, c'est ce soir que vont passer les trois Rois ; mais si tu veux les voir, il faut que tu ailles à minuit sur la Canunera, que tu mettes une chemise mouillée et que tu portes une lanterne et une canne verte, tu les verras alors passer au milieu des étoiles, vêtus de soie et de velours, accompagnés de toute une escorte de chameaux et de serviteurs et

ils feront aussi tomber du ciel de beaux cadeaux pour tous ceux qui iront à leur rencontre… Tu vois, Pierrot, que le dérangement en vaut la peine… ». / Pierrot, garçon d'une dizaine d'années, un peu naïf et qui n'avait jamais mis les pieds à l'école, remontait l'escalier avec son seau, les oreilles farcies des merveilles qu'il avait entendu raconter par Babette et il pensait qu'il y avait peut-être là pour lui une occasion d'aller, comme on le lui avait recommandé, à la rencontre des trois Rois et de profiter de leurs cadeaux ; aussi, après avoir fait toutes les commissions pour sa grand-mère, il repartit vers la rue. // Il était presque midi… de toutes les maisons sortaient de bonnes odeurs de cuisine qui vous donnaient appétit ; ici ça sentait l'odeur du rôti, de la *sardinà* avec l'ail grillé ; là des beignets et de l'eau de fleur d'oranger, tant et si bien que l'air en était tout embaumé. / Pierrot, un peu triste, retourna à la maison chez sa grand-mère. La soupe fumait sur la table ; c'était une bien maigre pitance pour un jour de fête, mais il ne s'en étonnait plus ; il savait trop, quant à lui, que pour les pauvres tous les jours se ressemblent. // Vers la tombée du soir, Pierrot, qui avait encore en tête les paroles de Babette, prit la décision de faire ce qu'elle lui avait dit. Un peu avant minuit, après avoir allumé la petite lanterne que Tonin, le porteur de pain, lui avait prêtée, il sortit sur la pointe des pieds, avec mille précautions pour ne pas réveiller sa grand-mère qui dormait. // Dehors soufflait un vent glacé qui vous coupait le visage ; sur le Mont-Agel la neige blanchissait sous le clair de lune ; on ne rencontrait pas un chat en chemin. Sur la Canunera, Pierrot s'étonna de ne voir âme qui vive, mais le cœur plein d'espoir il attendit avec patience, les yeux fixés au ciel, que minuit sonne. / Le temps commençait à paraître long à Pierrot qui tremblait de froid. Mais bientôt, la vieille horloge du palais, comme un carillon d'allégresse, fit entendre ses douze coups, comme si elle aussi avait voulu fêter le passage des Rois. / Pierrot, à ce moment suprême, écarquille encore plus les yeux, retint sa respiration, cherchant à découvrir la divine apparition. Au ciel serein, les étoiles du Bon Dieu brillaient encore plus que d'habitude et il semblait qu'elles avaient été posées là exprès pour éclairer le chemin des trois Rois. / Un quart d'heure était déjà passé… Pierrot, sortant alors de sa contemplation, désespéré de ne pas avoir aperçu les Rois, s'en retourna avec sa petite lanterne à la main. // Il était déjà au milieu de la place du palais lorsque trois personnes, engoncées dans des pelisses, s'arrêtèrent en le voyant : « Que fais-tu petit, tout seul, à cette heure de la nuit, demanda l'un des trois avec un air de reproche ; ne vois-tu pas que tu es tout transi de froid et de surcroît en manches de chemise ! » / Pierrot, confus, ne sachant que répondre, se tenait coi devant les trois hommes. Alors, celui qui se trouvait au centre des trois compagnons, s'approcha et lui mettant la main sur l'épaule, lui dit doucement : « Parle sans peur petit, et dis-moi pourquoi tu te promènes la nuit avec ton lumignon, alors qu'à cette heure tous les enfants sont au lit. » / « Je voulais… je voulais, répond Pierrot en baissant la tête, voir passer les trois Rois… Babette, ma voisine, m'a raconté qu'ils devaient passer à minuit et qu'ils m'auraient peut-être donné un beau cadeau, que j'aurais ensuite donné à ma grand-mère, pauvre vieille, mais je retourne maintenant à la maison, sans les avoir vus. » / Ainsi, – qui y aurait pensé – Pierrot venait de parler sans le savoir, au prince Antoine, en personne, qui rentrait au palais, après avoir passé une agréable soirée au « Giardinetto » son pavillon d'amour. / Lui tapotant la joue, le prince lui répond en riant : « Ton bon cœur vient de faire un miracle, petit, tiens, prends ce manteau, ceci est un cadeau de ton Souverain, et ôtant sa pelisse, il en couvrit les épaules de Pierrot. « Prends également ces trois pièces d'or, elles sont pour ta grand-mère… et maintenant va vite à la maison et bonne nuit … ! » / Pierrot, heureux comme un roi, après avoir remercié, s'en alla retrouver sa grand-mère pour lui conter ce qu'il avait vu. Au ciel, les étoiles doucement s'en retournaient vers Dieu, mais une des plus belles, des plus brillantes, se détournant de son chemin, vint se poser un instant sur la maison de la pauvre Suzon, comme pour la bénir…

2.3.2. *U cavagnëtu* (1944)

Comme Notari et d'autres membres du Comité des Traditions Locales, Canis prit une part active au phénomène de « revitalisation » du folklore monégasque, lié principalement à la célébration de fêtes en habits traditionnels, animées par des récitals ou par l'interprétation de chansons composées pour l'occasion. Cependant, alors que l'auteur de la *Legenda* profitait de ces célébrations pour produire des poèmes, des pièces de théâtre ou des paroles de chansons à caractère plus ou moins engagé, Canis consacra sa veine poétique à la description et à l'exaltation de scènes festives de la vie traditionnelle de la principauté qui étaient alors en train de disparaître, presque dans l'espoir que les fixer par écrit pût assurer leur survie dans un contexte social et économique en profonde mutation. Extrait de Louis Canis, *Contes et poèsies*, *op. cit.*, pp. 66-69 ; le texte original, signé sous le pseudonyme de L. Saint-Gilles, fut publié encore dans *Rives d'Azur*, n° 372, 1944, pp. 16.

Se Nostru Signù vœ, che ün lünesdi de Pasca,
a pàije lüje enfin, sciù a terra munegasca,
anderëmu, a u ciucà d'u nostru repichëtu,
cum'è de tradiçiün, mangià u cavagnëtu.

Da tüti balaui se senterà ciamà:
«Si pruntu, sciù Güstin? Despacieve, cumà!»
«Nun stè ren ublià d'a vostra pruvisiùn:
pan frescu e curumbùn, favëte e sauçissùn!»
«Porta 'na turta d'erba e te sperlecherai;
d'arcicoti farçii o dui barbagiuai.»
«Porta ün belu rustiu o finta, se tü vœi,
ün petu de vitelu farçiu cun de pesei!»
«Garda ben se nun manca ciù ren ünt'u cavagnu;
che de vin ghe ne sice per tüti e sença spragnu,
frupa 'na turta duça, 'na bela sardinà,
ünt'ün panamàn nëtu, d'a darrera bügà.
E pœi versu a campagna piyerëmu u camìn
che mëna ver' Laghè, o ün sciù a San Martìn.
Oh! che brassae de sciure, oh! che bëli buchëti,
che cœyerëmu en Grima, o ailà a i Muneghëti!
Ciancianìn ün cantandu, e sença se sprescià,
suta d'ün belu pin, prunterëmu u dernà:
suvra l'erbëta o ë sciure che faran da tapissu,
preparerëmu a tora, cun gàribu e redrissu,
Ë bole de terraya, cun ri gali pintai
i cuteli, ë furçine, magara dui cüyai;
e tüte rë butiye, rangiae en prufescia,
sciù 'na tuaya gianca, che sente ra lescia,
ma sarvà ünt'u cavagnu, ben scusa per a fin,
a butiya de branda, curuna d'u festìn!»
Per tüti, ra giurnà sarà alegra e bela,
e qandu spunterà, a u celu, a prima stela,
ë fiye e ri garçui, repiyandu u camìn,
cu' a u brassu i cavagnëti garnii de giaussemìn,
forsci ün se dandu a man e ün ne cantandu üna,
se ne returneràn suta u ciàiru d'a lüna.

Pique-nique. Si Dieu le veut, qu'un lundi de Pâques, / la paix brille enfin sur la terre monégasque, / nous irons, au son de notre carillon, / pique-niquer comme il est de tradition. / De tous les porches on entendra appeler : / « Vous êtes prêt, Justin ? Dépêchez-vous, Commère ! » / « N'oubliez rien dans vos provisions : / pain frais et michette, févettes et saucisson ! » / « Apporte une tourte de blettes et tu te lécheras les babines ; / des artichauts farcis ou quelques barbagiuans ; » / « Apporte un beau rôti ou même, si tu veux, / une poitrine de veau farcie avec des petits pois ! » / « Regardez-bien s'il ne manque rien dans le panier, / qu'il y ait du vin pour tous et sans restriction ; / enveloppez une tourte douce, une belle *sardinà*, / dans un torchon propre de la dernière lessive. / Et puis vers la campagne nous prendrons le chemin / qui monte vers Laghet ou plus haut à Saint-Martin. / Oh ! quelles brassées de fleurs, oh ! quels jolis bouquets / nous cueillerons en Grima ou au-delà aux Moneghetti ! / Doucement en chantant et sans nous presser, / sous un joli pin nous préparerons le dîner : / sur l'herbette où les fleurs feront un tapis, / nous dresserons la table avec art et adresse, / les bols de terre-cuite aux coqs colorés, / les couteaux et fourchettes, peut-être deux cuillères / et toutes les bouteilles, rangées en procession / sur une nappe blanche qui sent bon la lessive, / et, conservée dans le panier, bien cachée pour la fin, / la bouteille de marc, couronne du festin ». / Pour tous la journée sera joyeuse et belle, / et lorsque poindra au ciel la première étoile, / les filles et les garçons reprenant le chemin, / à leurs bras les paniers remplis de jasmin, / peut-être en se donnant la main et en chantant une (chanson) / ils s'en retourneront sous le clair de lune.

2.3.3. *Sciaratamu!* (1946)

Le phénomène de récupération (ou plutôt de réinvention) du folklore monégasque mis en œuvre à différents niveaux au cours du siècle dernier inclut également les aspects liés aux coutumes séculaires et notamment au carnaval : désormais oubliées les manifestations débridées traditionnellement associées à cette fête (qui consistaient à s'habiller avec des vêtements du sexe opposé en exagérant les formes du corps et à se livrer à des batailles en lançant des fruits, des légumes et des œufs), on a tenté de la faire revivre après la guerre en reprenant la tradition de pendre et de brûler un mannequin de paille (*u payassu*), en remplaçant le jet de balles de toutes sortes par le jet de dragées et en introduisant des défilés de chars. En 1939, Canis lui-même publia un premier article (réédité en 1947) dans lequel il enquêtait sur les anciennes coutumes carnavalesques en usage dans la principauté.

La pièce suivante a été conçue dans le contexte de ces événements renouvelés. Le personnage du *Sciaratu*, figure carnavalesque représentée sous la forme d'une caricature souveraine qui en est venue à symboliser le carnaval monégasque lui-même, est peut-être lié à cette chanson. De nos jours, ce nom est utilisé pour désigner les célébrations de type carnaval organisées en été, principalement en tant qu'attraction touristique. Extrait de Louis Canis, *Contes et poésies*, *op. cit.*, pp. 82-85 ; l'année de composition ou de publication originale du poème, qui n'a pas pu être trouvée dans sa première édition, est fournie par Dominique Bon, « Deux érudits monégasques entre Provence et Italie : Louis Notari (1879-1961) et Louis Canis (1891-1973) », *Provence historique*, cclxvi, 2019, p. 496. L'article de Canis mentionné ci-dessus est cité par cette même source.

Ancœi è giurnu d'alegria,
lascè i fastidi de custà:
vegnì sci'a piaça d'a Meria,
sautà, balà, fa Carlevà.

Che tüti entru ünt'a dança
qandu sunerà u zunzùn;
e pœi che fint'a crepa pança
ciacün s'amüsa â so' façùn.

Se passè suta u carrugëtu,
fiyëte, nun stè v'arestà,
perchè se ve dan ün baijëtu
puscëssi forsci sciavirà.

Ancœi è giurnu d'alegria,
lascè i fastidi de custà:
vegnì sci'a piaça d'a Meria,
sautà, balà, fa Carlevà.

Per Carlevà tütu è permëssu:
gardeve ben de ve facià
se ün Arlechìn ve vegne apressu
e che ve vœye gatiyà.

Bele brünëte de vint'ani
per 'na vota lasceve fà;
fè piejè a i vostri cumpagni:
ancœi se festa Carlevà!

Chahutons ! Aujourd'hui est jour d'allégresse, / laissez les soucis de côté : / venez sur la place de la Mairie, / sauter, danser, faire Carnaval. // Que tous entrent dans la danse / quand résonnera le bigophone ; / et puis que jusqu'à satiété / chacun s'amuse à sa façon. // Si vous passez dans la ruelle, / fillettes, ne vous arrêtez pas, / car si l'on vous donne un petit baiser / vous pourriez peut-être chavirer. // Aujourd'hui est jour d'allégresse, / laissez les soucis de côté : / venez sur la place de la Mairie, / sauter, danser, faire Carnaval. // Pour Carnaval tout est permis : / gardez-vous bien de vous fâcher / si un Arlequin vous approche de trop près / et désire vous chatouiller. / Belles brunettes de vingt ans / pour une fois laissez-vous faire ; / faites plaisir à vos compagnons / aujourd'hui on fête Carnaval !



En juillet 2011 les festivités traditionnelles du carnaval et du roi Sciaratu ont repris sur le Rocher après une interruption de vingt ans. Déjà interrompu durant la Deuxième Guerre Mondiale, Carnaval avait repris en 1947 sous l'impulsion de Louis Canis (DR).

2.4. Lazare Sauvaigo (1894-1976)

Autre personnalité active au sein du Comité des Traditions dès sa fondation, Joseph François Sauvaigo, dit « Lazare », fréquenta dans sa jeunesse l'école des Frères de la Doctrine Chrétienne à Monaco ; il poursuivit ses études à Paris, où il fut victime d'un accident qui le priva progressivement de la vue. Là, il trouva un emploi en tant que conseiller technique et correcteur d'épreuves dans une imprimerie produisant des livres pour les aveugles et les malvoyants.

À son retour en la principauté, il fut nommé professeur d'histoire dans les écoles et entreprit en même temps des actions caritatives pour la Société de Saint-Vincent de Paul et la Conférence de l'Immaculée Conception. Déjà président du Groupe Espérantiste de Monaco, en novembre 1954 il reçut la charge de marguillier de la paroisse Sainte-Dévote, avant d'être nommé au Conseil de Fabrique en 1959. Officier de l'Ordre de Saint-Charles et Officier du Mérite Culturel, en 1960 il reçut les insignes d'officier de l'Ordre des Palmes Académiques par le ministre de l'Éducation Nationale de la République Française. Enfin, en 1972 il fut honoré du titre de Commandeur de l'Ordre Pontifical de Saint-Grégoire-le-Grand par le pape Paul VI.

En son âge avancé, il fit partie de la commission spéciale créée au sein du Comité National des Traditions Monégasques à la fin des annéés 1950 et contribua ainsi, avec d'autres, à la production de la *Grammaire monégasque* et du *Dictionnaire monégasque-français* du R.P. Louis Frolla en tant qu'informateur.

2.4.1. *A campana d'a Misericòrdia* (s.d.)

Parmi les premiers exemples de prose en monégasque figurent ces notes historiques, qui semblent indiquer l'intention d'utiliser la langue locale pour illustrer et faire connaître des événements liés au contexte local : un projet qui n'a malheureusement pas eu de suite, probablement en raison du handicap de l'auteur. Nous savons que Sauvaigo avait l'intention de rédiger un ouvrage en monégasque sous le nom de *Ure munegasche*, dont il ne reste toutefois que de rares fragments édités. Extrait de *Rives d'Azur*, n° 474, 1956, pp. 28.

U giurnu d'ancœi, qandu a sëra a l'antebrün, o püra a matìn a l'arba, ün'ariëta frësca e tüta parfümà da i pin de San Martìn porta a u lonzi l'Ave Maria che sona a campana d'a Misericòrdia, ben pochi, ne sun sügüru, cunùsciu ancura a so' storia. Tambèn v'a cœnterò ün poche parole.

È stau u prìncipu Carlu III[u] che à dau chëla nœva campana â capela d'a Misericòrdia ün memòria d'a so' cara e pòvera muyè, a principessa Antuanëta.

U 21 de nuvembre d'u 1865, Giausé Ramìn, cüratu de San Niculau, despœi pochi giurni demandava a u vescu de Nissa, don Sola (Mùnegu era a chël'èpuca suta l'auturità de chëlu vescu) a permissiün de batezà chëla campana e de fà tüte e çeremònie che a gèija urduna ün tale casu.

U 22 d'u meme mëse u vescu de Nissa dava a permissiün e a dumènega 26 u batezà avëva lœgu. A nœva campana, tüta garnia de sciure gianche, era ün mitàn d'a capela. U pairìn, u barün Imberty, guvernatù generale d'u Principatu, e a mairina, a cuntëssa Gastaldi, dama d'unù d'u Palaçi, d'u guvernu e d'u tribünale, e surele e i frateli d'a Misericòrdia, tüti i omi, e done e i fiyœi de Mùnegu. Alura u cüratu Ramìn gh'à fau üna magnìfica prèdica e dopu avè ringrassiau u Prìncipu a u nume d'a Cumpagnia d'a Misericòrdia e de tüti i munegaschi de chëlu preçiusu regalu, à paragunau a campana a ün fiyœ de nascensa e à ditu: «Per iesse recunusciüa da Diu fò purtara ün gèija, daghe ün pairin e üna mairina, daghe ün nume e batezara». Pœi à prununçiau e parole d'a litürgia: «Che chëla campana sice santificà e cunsacrà a u nume d'u Pàire, d'u Fiyu e d'u Spìritu Santu».

Dopu r'à lavà drüntu e foera cun l'àiga benëta, poei gh'à fau unze sëgni d'a cruje, sete fœra cun l'œri santu, qatru drüntu cun a Santa Crèsema, r'à incensà e gh'à dau u nume d'Antuanëta. U pairìn e a mairina alura gh'an fau ciucà u batayu. Dopu a çeremònia a campana è stà issà â çima d'u campanìn dunde despœi chëlu giurnu a so' vuje d'argentu ne porta, cun l'alegria d'u so repichëtu, o püra cun a tristessa d'i so' sëgni, e bone o e marie nœve.

La cloche de La Miséricorde. De nos jours lorsque le soir au crépuscule, ou bien le matin à l'aube, une brise fraîche et toute parfumée de la senteur des pins de Saint-Martin, porte au loin l'Angélus que sonne la cloche de La Miséricorde, de rares personnes, j'en suis certain, connaissent encore son histoire. Aussi vous la raconterai-je en quelques mots. / Ce fut le prince Charles Ill qui donna cette nouvelle cloche à la chapelle de La Miséricorde en

mémoire de son Auguste Epouse la regrettée princesse Antoinette. / Le 21 novembre 1865, Joseph Ramin, curé de Saint-Nicolas depuis quelques jours, demanda à l'évêque de Nice, Monseigneur Sola (Monaco était alors sous l'autorité de ce prélat) l'autorisation de baptiser cette cloche et de faire toutes les cérémonies que l'Église prescrit en pareille circonstance. / Le 22 du même mois l'évêque de Nice donna son approbation et le 26 le baptême eut lieu. La nouvelle cloche toute parée de fleurs blanches se trouvait au milieu de la chapelle ; le parrain, le baron Imberty, Gouverneur Général de la principauté, et la marraine, la comtesse Gastaldi, Dame d'Honneur du Palais, se tenaient debout près de la cloche. Dans la chapelle il y avait aussi toutes les Autorités du Palais, du Gouvernement et du Tribunal, les Confrères et Consœurs de la Miséricorde, ainsi que toute la population : hommes, femmes et enfants. Alors Monsieur le curé Ramin fit un magnifique sermon et après avoir remercié, de ce don précieux, S.A.S. le prince au nom de la Confrérie des Pénitents et de tous les Monégasques, compara la cloche à un nouveau-né et dit : « Pour qu'elle soit reconnue de Dieu il faut la transporter dans l'église, lui donner un parrain et une marraine, un nom et la baptiser ». Puis il prononça les paroles sacramentelles : « Que cette cloche soit sanctifiée et consacrée, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » / Après quoi, il la lava en dedans et au dehors avec de l'eau bénite, traça sur elle onze signes de croix, sept à l'extérieur avec l'huile sainte, quatre à l'intérieur avec le saint Chrême, l'encensa et lui donna le nom d'Antoinette. Le parrain et la marraine la firent ensuite tinter. Après la cérémonie la cloche a été hissée au sommet du clocher et depuis ce jour-là sa voix d'argent nous apporte, avec l'allégresse de son joyeux carillon, ou bien avec la tristesse de son glas, les bonnes ou les mauvaises nouvelles.

2.4.2. *U pan de Natale* (1923)

La nouvelle pratique du monégasque comme langue écrite ayant été introduite au sein du Comité des Traditions, on ne s'étonnera pas qu'une partie de son utilisation ait concerné la description des mœurs et des coutumes locales. Le document qui suit témoigne d'ailleurs clairement de l'état de délabrement des traditions monégasques dans les premières décennies du siècle dernier : Sauvaigo lui-même, pour la description des coutumes traditionnelles liées au *pan de Natale* (réintroduit au cours du siècle dernier sous une forme renouvelée), fut alors contraint de se fonder sur les informations transmises par ses aînés. À en croire l'auteur, qui affirme avoir écrit ces pages « à Peira-Cava le 15 août 1923, quelques mois avant la création du Comité des Traditions Monégasques », il semblerait qu'il s'agisse du premier texte moderne écrit en monégasque avec des intentions documentaires, bien que sa publication soit postérieure à celle de *A legenda de santa Devota*. Extrait de Lazare Sauvaigo, *E ure munegasche. Cœntu primu: U pan de Natale* ; livret de seize pages sans indication de lieu ni de date.

U pan d'ë sete nuje o pan de Natale è üna d'ë nostre bele e veye tradiçiue. Ma a u giurnu d'ancœi, è scàiji ignurà e ben poche sun ë famiye che ra praticu ancura segundu l'üsu anticu.

Cuma tüt'i veyi custümi, u tempu, a mancança de memòria de çerti fati, u büsœgnu de fà diferenti d'i àutri, e de cou, tambèn, a mancança o a scarsità de certe marcançie, an fau che, ciancianinëtu, ünt'a longa fira d'i ani, cun ë gherre, a revulüçiün françesa, l'Imperu e a caristia, chëla schifusa e scelerata cumpagna de chëli sfrageli, sempre a u mezu cuma u zœgia, nun sulu chëla tradiçiün s'è ün pocu mudificà, ma de cou, a spariu da ë nostre case.

Tambèn, per tirara da l'umbra dunde se scunde, per sarvara forsci d'a morte, per tegne a parola dà a üna qinzena de veye e veyi munegaschi, amighi d'ë bonàrime de me' màire gran paterna, de me barba, e tambèn amighi de me pàire, ve cœnterò çe che me n'an ditu.

A vigiya de Natale, dopu avè ben ramassau e lavau u pavimentu, levau ë taragnine e a pussiera ünte tüt'i cantui, netezau, fretau, fau lüje i mòbili, i arami e tambèn, qandu ghe n'era, i stagni, a mestressa d'a casa piyava üna parëta, ghe metëva tre fœye d'abaghè reze ün bregaye, qatru grosse püssügae de rumanìn, ün pocu de bràija, pœi, tegnendu a parëta davanti ëla, se prumenava ünte tüte e càmbere, parfümandu e pürificandu l'ària cun l'audù de chële ciante.

S'arrestava ün mumëntu davanti u presepi, u tempi da dì ün Ave Maria, fava dui o trei gesti cuma s'avëssa vusciüu incensaru e dopu avè getau chëla çene parfümà ünt'u fœgu, pusau a parëta sciù d'a ciapa d'u fügairùn, andava ünt'a càmbera da letu, iœvrëva l'armari. Alura, a u mezu d'ë pile d'i linçœi e de l'àutri linge, ghe sentëvun bon a bügà e l'audù d'ë sciure de San Giuane – ghe n'erun de buchëtu sciù tüt'ë stagere – çernava üna tuaya gianca, a ciù bela ch'avëssa, chëla che d'ün tempu üna de so' màire gran-ava che nun äveva mancu cunusciüu avëva tisciau e ch'ün'àutra màire gran avëva brudau per u batezà de so' pòvera màire.

Tuaya che tegnëva preçiusa cuma üna relìcura. Nun ra surtëva gàire che per chëla festa, ra

desccegava cun cüra, ra gardava cun d'i œyi d'üna namurà. Pœi andava ra stende sciù d'ün deschëtu che se truvava, sice ünt'ün cantùn d'a cüjina pressu d'u fügairùn, sice ünt'a sala d'ientrada pressu d'a ciaminèia qandu ghe n'era üna. Mancança de tuaya gianca, ben üntesu, se ghe metëva de curù e de cou furëva se cuntentà d'ün gran panamàn.

A u mitàn de chëlu deschëtu, a mestressa de casa ghe metëva ün piatu de fina purçelana gianca o de grossa terraya giàuna o negrastra e sciù chëlu piatu ün àutru panamàn. Pœi, d'ün gestu cin de respetu, ghe pusava u pan de Natale e, cun i ànguli de chëla servieta, ru crœvëva per prutègeru d'a pussiera.

U pan de Natale era ün grossu pan de casa rundu cuma chëla che aura ciamamu u pan d'a Türbia. Era fau cun de farina de gran, semenau, cürtivau, recurtau ün terra de Mùnegu e murinau ünt'i nostri murìn.

Per desbarassara d'u brenu a farina era seassà dui o trei cou, cun de seassi diferenti; dopu era pastà d'üna man lingera cun d'àiga du celu, üna presa de sà, ün puchëtu de crescente e, de cou, certe done, per rende a pasta ciù ìmura, gh'azuntavun ün ruyëtu d'œri vèrgine d'auriva. Scià crusta de chëlu pan, se ghe ciantava sete nujëte, de manera da fà üna vera cruje latina. Ciù tardi, u nùmeru de chële piciune nuje è passau a çinqe e alura a cruje latina s'è scangià ün cruje greca. Pœi, ciù tardi ancura, u nùmeru d'ë nuje è carau a qatru.

A cavalìn de chëla cruje, se ghe pusava üna branchëta d'aurivè che ciacùn arrangiava segundu u so güstu e u so arte. Ghe n'erun che, nun aventu sut'a man ün ramëtu d'aurivè, e de cou, tambèn, per fantasia, ru rempiaçavun da üna piciuna branca de çitrunè o de limunè, e cuma abundança de ben à mai fau mà a nüsciün, ghe n'erun che ghe metëvun cun l'aurivè l'üna o l'àutra de chële ciante.

Qandu u pan de Natale era finiu da iesse preparau, se fasciava ünt'üna stofa de lana e se metëva a u càudu ünt'u turelu; e qandu a pasta era be levà, se fava cœije ünt'u furnu d'a casa ma u ciù suvèn ünt'u furnu d'a Cumüna.

Per i nostri veyi, a cruje che se truvava sciù chëlu pan era, nun sulu u signu d'a nostra fede, ma ancura vurëva dì che devëmu purtà cun pascença e curage, d'a nascença giüsq'â morte, a carga de tüt'e nostre pene cuma u Cristu à purtau, cun curage e pascença, u pesu d'a cruje ünt'u longu camìn d'u so calvari. D'àutri dijëvun ch'ë sete nuje che cumpusavun chëla cruje representavun sice i sete giurni ch'avëva fusciüu a Diu per creà u mundu, cœntandu u giurnu de reposu, sice i sete giurni d'a setemana.

Per a branca d'aurivè, signu de pàije e de prusperità, certi pensavun che representava chëla ch'a curumba tegnëva ünt'u becu qandu â fin d'u delüviu era returnà ünte l'Arca de Nuè. D'àutri vedëvun ünte chëli rami, chëli ch'i mandatari genuësi tegnëvun ünt'ë mae qandu, ün presença d'i delegai d'u Conte d'a Pruvença, avëvun recunusciüu i cunfin d'u nostru Paise. D'àutri ünvece credëvun ch'u ramëtu d'aurivè, chëlu d'u çitrunè e chëlu de limunè representavun ë tre richesse d'a campagna munegasca.

A sëra, dopu a messa de mezanœte, ch'i ciù veyi ciamavun tambèn a messa d'u galu (avëvun forsci ümparau chëla parola da i surdati spagnoli e portughesi che per ciù d'ün sèculu avëvun gardau a nostrea furteressa), a famiya se grupava a u giru d'u geschëtu unde se truvava u pan de Natale.

A benediçiùn de chëlu pan era sempre cufià a ün d'i partenti d'età a ciù avançà cumençandu sempre da i omi, püra, sice per gh'ümparà a manera de fà, sice per faghe unù, ün d'i ciù zùveni d'a famiya, scàiji sempre üna piciuna ancura a l'età de fiyëta, purëva ne iesse üncargau.

U mestre de çeremònia cumençava per se rasscià, dui o trei cou, a gura. Manera de fà, büsœgnu de se derfà d'un puchëtu de catarru, frütu de l'age, regalu de l'ünvernu, restu d'üna veya brunchita mar cürà, pœi, getava ün cou d'œyu aspertu a u giru d'ëlu per se rende cœntu se tütu era ün ùrdine. Demandava u silènçiu e qandu tüti s'erun taijüi, qandu nun s'audiva ciù ch'u cialabrunà d'u fœgu ünt'a ciaminèia, piyava, d'ün gestu de patriarca, u ramëtu d'aurivè ch'üna dona o ch'ün fiyè ghe stendëva, ru bagnavu ünt'ün benetè ch'ün àutru parente ghe purzëva e d'ün largu signu de cruje benediva u pan, ë persune, u ciüciün d'aurivè che cremava ünt'u fugairùn e d'üna vuje àuta e ciàira prununçava chële parole: «Che cun chëla ram'auriva e l'agiütu de Diu, ru mà se ne vaghe e ru ben arrive». I presenti se signavun. Alura u mestre o a mestressa d'a casa piyava ün cutelu de cüjina e tayava de fete ünte chëlu pan.

A prima feta, a ciù spessa, era per ün pòveru, e àutre prun ciù fine erun per i presenti che ün recevèndure, rengraçiavun, se signavun, dijëvun a vuje bassa: «Ch'u mà se ne vaghe e ch'u ben arrive» e se rë mangiavun. Pœi a mestressa frupava ünt'u panamàn u pan che surava e ru lasciava sciù chëlu piciün dëscu, giüsqu'â sëra d'u primu de l'anu.

Ünt'achëla semana, tüt'i cou ch'ün parente, ün amigu, ün vijìn, üna persuna de serviçi, ün paisàn, ün pòveru meschìn, ün strangè vegnëva picà â porta d'a casa, per üna ragiün o per ün'àutra, dopu u scangiu d'i salüti e d'i cumplimenti, dopu avè piyau cuniscensça d'u mutivu de chëla vìjita, u mestre o a mestressa dava a u vijitù üna piciuna fëta de chëlu pan. Furëva sempre acetara. Refüsara serëssa stau un gestu mar vistu, scàiji ün afruntu. Ünfatti chëlu tuchëtu de pan de Natale, ufertu de bun cœ, a chël'èpuca de l'anu era u signu de l'uspitalità, üna d'e qalitae di nostri.

Dopu u primu de zenà, u pan de Natale che restava, se ne restava, era mëssu cun recatu ünt'ün tiraù e servëva ciù tardi da fà sice d'u pan gratau per u Tian o chële bone supe de pan e çevula ch'i nostri veyi amavun prun. Ma mai, giamai, u pan de Natale che purëva suvrà era dau a ë bèstie cuma ghe ne sun che ru dinun.

Certu, chële bèstie erun ële tambèn de creatüre de Diu e ghe serëssa stau nüsciün mà da daghe ün pocu de chëlu pan benejiu, ma u fatu ch'ë bèstie ün mangiànduru purëvu pèrdene de tuchëtu che alura scrasai da i ciapui d'i asi, e da i ciodi d'ë scarpasse d'i paisai se mescciavun a u leami d'i stagi o â rümenta d'i carrugi, ailò ri retegnava de ghe ne dà, de paura da fà ün sacrilègiu.

Le pain de Noël. Le pain des sept noix ou pain de Noël est une de nos belles et anciennes traditions. Malheureusement, de nos jours, elle est presque ignorée, et rares sont les familles qui la pratiquent encore, selon l'usage antique. / Comme toutes les vieilles coutumes, le temps, l'oubli de certains faits, le besoin de se distinguer des autres et parfois aussi le manque ou la rareté de certains produits ont fait que, petit à petit, dans le long défilé des années, avec les guerres, la Révolution française, l'Empire et la disette, cette odieuse et scélérate compagne de ces fléaux, toujours au milieu, comme le jeudi dans la semaine, non seulement cette tradition s'est un peu modifiée, mais parfois a disparu de nos foyers. / Aussi, pour la sortir de l'ombre où elle se cache, pour la sauver, peut-être, de la disparition, pour tenir la promesse faite à une quinzaine d'anciennes et d'anciens monégasques, amis de ma regrettée grand-mère paternelle, de mon oncle, et de mon père, je vous ferai le récit de ce qu'ils m'ont confié. / La veille de Noël, après avoir balayé et lavé avec soin le parquet, ôté les toiles d'araignées et la poussière dans tous les coins, nettoyé, frotté, fait luire les meubles, les cuivres, et aussi quand il y en avait, les étains, la maîtresse de maison prenait une petite pelle, y mettait trois feuilles de laurier, réduites en miettes, quatre grosses poignées de romarin, un peu de braise, puis tenant la pelle devant elle, se promenait dans toutes les chambres, parfumant et purifiant l'air avec l'odeur de ces plantes. / Elle s'arrêtait un moment devant la Crèche, le temps de dire un Ave Maria, faisait deux ou trois gestes comme si elle avait voulu l'encenser et après avoir jeté la cendre parfumée dans le feu, posait la pelle sur la pierre de l'âtre, allait dans la chambre à coucher, ouvrait l'armoire à linge. Alors, au milieu des piles de draps et de l'autre linge, qui sentaient bon la lessive et la lavande – il y en avait des bouquets, sur toutes les étagères – elle choisissait une nappe blanche, la plus jolie qu'elle eût, celle qu'au temps jadis, une de ses arrière-grand-mères regrettées, qu'elle n'avait jamais connue, avait tissée et qu'une autre grand-mère avait brodée pour le baptême de sa défunte mère. / Nappe qu'elle conservait précieusement comme une relique. Elle se n'en servait guère qu'à l'occasion de cette fête. Elle la dépliait avec soin. Elle la contemplait amoureusement. Puis, elle allait l'étendre sur une petite table qui se trouvait soit dans un coin de la cuisine près de l'âtre, soit dans la salle d'entrée près de la cheminée, lorsqu'il y en avait une. Bien entendu, à défaut de nappe blanche, on en mettait une de couleur et parfois on se contentait d'une grande serviette. / Au milieu de cette petite table, la maîtresse de maison posait un plat de fine porcelaine blanche ou de vulgaire faïence jaune ou noirâtre et sur ce plat une autre serviette. Puis d'un geste plein de respect elle y posait le pain de Noël et le recouvrait avec les angles de cette serviette pour le protéger de la poussière. / Le pain de Noël était un gros pain de maison, rond comme celui que nous dénommons aujourd'hui : le pain de La Turbie. Il était fait avec de la farine de blé, semé, cultivé, récolté en territoire monégasque et moulu dans nos moulins. / Pour la débarrasser du son, la farine était d'abord tamisée deux ou trois fois avec des tamis différents, puis elle était pétrie d'une main légère avec de l'eau de pluie, une pincée de sel, un tout petit peu de levain et parfois, pour rendre la pâte plus souple, certaines ménagères y ajoutaient un peu d'huile d'olive vierge. Sur la croûte de ce pain, on enfonçait sept petites noix de manière à former une vraie croix latine. Plus tard, le nombre de noix s'est réduit à cinq et ainsi la croix latine s'est transformée en une croix grecque. Plus tard encore, le nombre de ces fruits est tombé à quatre. / À califourchon sur cette croix, on mettait une petite branche d'olivier que chacun arrangeait selon son goût et son art. Certaines personnes, n'ayant pas à leur portée un petit rameau d'olivier ou parfois aussi, par fantaisie, le remplaçaient par une petite branche d'oranger ou de citronnier et comme « abondance de bien ne nuit pas », on mettait, avec l'olivier, l'une ou l'autre de ces plantes. / Quand le pain de Noël était prêt, on l'enveloppait dans une étoffe de laine et on le mettait au chaud dans une huche et lorsque la pâte était bien levée, on le faisait cuire dans le four familial, mais le plus souvent dans le four

communal. / Pour nos anciens, la croix qui se trouvait sur ce pain, était non seulement le signe de notre foi, mais encore signifiait que nous devons porter avec patience et courage, depuis la naissance jusqu'à la mort, la charge de toutes nos peines, comme le Christ a porté avec courage et patience le poids de la Croix dans le long chemin de son Calvaire. D'autres disaient que les sept noix qui formaient cette croix représentaient, en comptant le jour du repos, soit les sept jours qu'il avait fallu à Dieu pour créer le monde, soit les sept jours de la semaine. / En ce qui concerne le rameau d'olivier, signe de paix et de prospérité, certains pensaient qu'il représentait le rameau que la colombe tenait dans son bec quand à la fin du déluge elle revint dans l'arche de Noé. D'autres voyaient dans ces rameaux, ceux que les consuls génois tenaient dans leurs mains lorsque, en présence des délégués du comte de Provence, ils reconnurent les limites de notre pays. D'autres enfin croyaient que le petit rameau d'olivier, celui de l'oranger et celui du citronnier, représentaient les trois richesses du terroir monégasque. / Le soir, après la messe de minuit, que les plus anciens appelaient la messe du Coq (ils avaient peut-être appris cette dénomination des soldats espagnols et portugais, qui pendant plus d'un siècle, avaient occupé notre forteresse), la famille se groupait autour de la petite table où se trouvait le pain de Noël. / La bénédiction de ce pain était toujours réservée à l'un des parents les plus avancés en âge en commençant par les hommes. Pourtant, soit pour leur apprendre cette cérémonie, soit pour leur faire honneur, un des plus jeunes de la famille, généralement une fillette, pouvait en être chargé. / Le maître de cérémonie commençait par se racler deux ou trois fois la gorge, façon de se débarrasser d'un catarrhe, fruit de l'âge, cadeau de l'hiver, reste d'une bronchite mal soignée, puis d'un coup d'œil entendu regardait autour de lui pour se rendre compte si tout était en ordre, réclamait le silence et quand tous s'étaient tus, quand on n'entendait plus murmurer que les flammes dans la cheminée, prenait d'un geste de patriarche un petit rameau d'olivier qu'une femme ou un enfant lui tendait, le trempait dans l'eau bénite qu'un autre parent lui présentait, et d'un large signe de croix bénissait le pain, les personnes, la bûche d'olivier qui crépitait dans l'âtre, et d'une voix haute et claire prononçait ces paroles : « Qu'avec ce petit rameau d'olivier et l'aide de Dieu, le mal s'en aille et que le bien vienne ». Tous se signaient, alors le maître ou la maîtresse de maison prenait un grand couteau et coupait des tranches de ce pain. / La première, la plus épaisse était pour un pauvre, les autres beaucoup plus fines étaient pour les présents, qui, en les recevant et, avant de les manger, remerciaient à voix basse : « Que le mal s'en aille et que le bien vienne ». Puis, la maîtresse enveloppait dans la serviette le pain qui restait et le laissait sur cette petite table jusqu'au soir du 1er de l'an. / Et pendant cette semaine, toutes les fois qu'un parent, un ami, un voisin, une personne de service, un paysan, un malheureux ou un étranger venait frapper à la porte de la maison, pour une raison ou pour une autre, après avoir pris connaissance du motif de cette visite, le maître ou la maîtresse de maison offrait à ce visiteur une petite tranche du pain de Noël ; il fallait toujours l'accepter, car la refuser aurait été un geste mal vu, presque un affront. En effet, ce petit morceau de pain offert de bon cœur, à cette époque de l'année, était le signe de l'hospitalité, une des qualités de nos anciens. / Après le premier janvier, le pain de Noël qui restait, s'il en restait, était mis avec soin dans un tiroir et servait plus tard, soit à faire du pain râpé pour le Tian, soit, mélangé avec d'autre pain, à confectionner ces bonnes soupes à l'oignon que nos vieux appréciaient tant. Mais, jamais, au grand jamais, le pain de Noël qui pouvait rester n'était donné aux bêtes comme certains l'ont prétendu. / Certes ces bêtes, elles aussi, étaient des créatures de Dieu, il n'y aurait eu peut-être aucun mal à leur donner un peu de pain bénit. Mais le fait que ces animaux, en le mangeant, pouvaient en perdre de petits morceaux, lesquels seraient écrasés par les fers des ânes et par les clous des souliers des paysans et seraient mélangés au fumier des étables ou aux immondices des rues, les retenaient de leur en donner de peur de faire un sacrilège.



U pan de Natale.

2.5. Robert Boisson (1906-1987)

Avocat de profession (activité qu'il exerça jusqu'à la fin de ses jours), Robert Boisson connut une carrière brillante ; déjà président du Conseil de l'Ordre des Avocats dans les années turbulentes de 1943-1944, il en devint le bâtonnier de 1977 à 1984. Sur le plan de l'engagement politique, il fut entre autres conseiller national de 1949 à 1954, avant de servir comme maire de Monaco pendant seize ans (1955-1971).

Ses engagements professionnels et ses rôles institutionnels sont allés de pair avec ses deux passions : le sport et le patrimoine linguistique et traditionnel de la principauté. Déjà membre de la commission spéciale pour la langue monégasque créée au sein du Comité des Traditions à la fin des annéés 1950, Boisson a présidé le Comité National des Traditions Monégasques pendant plus de vingt-cinq ans (1961-1987) ; plus tard, il a été l'un des principaux promoteurs de l'Académie des Langues Dialectales, dont il fut le premier président dès sa fondation jusqu'à sa mort (1982-1987).

2.5.1. Respectueux hommage de reconnaissance des petits Monégasques à Son Altesse Sérénissime la princesse Antoinette (1942)

Malgré la neutralité formelle de la principauté, le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale provoqua à Monaco – d'abord occupé militairement par la France à titre de protection, selon les accords signés avec ce pays en 1918 – de grands désagréments, notamment en ce qui concerne l'approvisionnement. Dès 1941, la jeune princesse Antoinette (1920-2011) ainsi que son frère et héritier du trône Rainier (1923-2005) proposèrent de créer des colonies de vacances dans les Hautes-Alpes et en Suisse pour les enfants de familles moins aisées, afin qu'ils puissent passer des moments de loisirs dans une ambiance sereine. La princesse elle-même avait l'habitude de rendre personnellement visite aux enfants dont le nombre se chiffra à plusieurs centaines entre 1942 et 1943, lorsque la principauté fut occupée par les troupes italiennes stationnées à Menton avant l'invasion allemande qui suivit.

Le poète rend compte ici de l'état d'esprit des enfants impliqués dans l'initiative, juxtaposant la figure du jeune représentant de la famille princière à celle des princesses des contes de fées appris au foyer. Extrait de *Rives d'azur*, n° 366, 1943, p. 14 ; la traduction française est de l'auteur de cet ouvrage.

Qand'eru ancura picinìn
me' màire gran suvèn cuntava
a stòria d'u magu scangiau ün fava
ch'üna galina pœi mangiava.
Ciacün de nui à u so destìn…
Ma se ò 'na bona memòria
me rapelu che chëla stòria
tratava d'üna principëssa
bela, prun brava e ben mëssa
e ch'ün belu giurnu à püniu
chëlu magu nëgru e marriu,
ch'andava a ciapà i fiyœi
pe' i mangià cuma frisciœi.
Per nui pòveri picinìn
turnamu a gh'avè de ciagrìn.
Se vive ancura cu' a paura
cuma a chëli tempi d'alura.
A fame, a misèria e a guerra
ne fan a càcia matìn e sëra.
Per me fà vive me' mamà
se trova ben sacrificà

e me papà pass'ün castigu.
Ma Diu ne manda ün amigu…
È u vostru cœ, principëssa,
cin de buntà per me' feblëssa.
E vostre mae ne agiütu
sença gardà u belu, u brütu;
per ublià e cose grise
n'avì menau vers'ün paise
dunde purëvu respirà;
cun vui se pò ren desirà
sença gh'avè sübitu tütu.
A u pen d'ë muntagne da Süissa
nun se pensava ciü 'na stiça
au düru invernu frëdu e grisu;
n'avëvi dau u paradisu.
Se se truvamu ün sanità
e se mangiamu, ün verità,
e tüt'a vui ch'ailò se dëve;
sciü nui tüt'i ben i fè cœve.
Cuscì pressu a vui me semiya
che sì ben d'a meme famiya
ch'a principëssa da duça man
d'a fora de me' màire gran.

Décembre 1942

Quand j'étais encore un petit garçon / ma grand-mère racontait souvent / l'histoire du magicien transformé en haricot / qui fut ensuite mangé par une poule. / Chacun a son propre destin… / Mais si j'ai une bonne mémoire / je me souviens que l'histoire / parlait d'une princesse / belle, bonne et bien habillée, / qui un beau jour a puni / ce sorcier noir et maléfique, / qui avait l'habitude d'emmener les enfants / pour les manger comme des beignets. / Nous, pauvres enfants / sommes à nouveau saisis par la tristesse. / Nous vivons toujours dans la peur / comme à cette époque. / La faim, la misère et la guerre / nous hantent matin et soir. / Pour me nourrir, ma mère / doit faire de grands sacrifices / et mon père fait pénitence. / Mais Dieu nous envoie un ami… / C'est votre cœur, princesse, / plein de bonté pour compenser ma faiblesse. / Vos mains nous aident / sans regarder le beau, le laid ; / à oublier les choses grises / vous nous avez amenés vers un pays / où je pouvais respirer ; / avec vous on ne peut rien souhaiter / qu'on ne puisse avoir tout de suite. / Au pied des montagnes de Suisse / vous ne pensiez plus du tout / à l'hiver dur, froid et gris ; / vous nous aviez donné le paradis. / Si nous trouvons la santé / et si nous mangeons, en vérité, / c'est à vous que nous le devons ; / vous faites pleuvoir sur nous toutes les bonnes choses. / Si près de vous, il me semble / que vous êtes de la même famille / que la princesse à la main douce / du conte de fées de ma grand-mère.

2.5.2. *Cuma se giügava d'*ün *tempu* (1945)

On a déjà illustré comment les premiers textes en prose monégasque – si l'on exclut, bien sûr, les textes théâtraux adaptés par Notari – avaient pour objet le souvenir des anciennes traditions locales. Comme dans de nombreux autres cas, y compris une grande partie de la production de Notari lui-même, ici aussi on ne peut s'empêcher de remarquer un sentiment évident de regret passéiste pour la disparition d'un monde encore caractérisé par une prétendue simplicité des valeurs et une rectitude morale sans faille, en contraste avec la réalité moderne. Extrait de *Rives d'Azur*, n° 382, 1945, p. 16 ; la traduction française est celle qu'on trouve dans *Calendari munegascu d'u dui mila dissete*, Comité National des Traditions Monégasques, 2016, page non numérotée.

Ò pensau che ve farëssa piejì de parlà d'u tempu dunde Mùnegu era ün paisotu, e d'i giœghi che favun passà ün mumëntu e ride e i grandi e i picinìn. I munegaschi avëvun l'ànima tranqila e finiu u travayu, a sëra e a dumènega se n'andavun fà üna partia de carte a u cabarè o ancura en campagna suta tòpia. I munegaschi avëvun üna predileçiùn per u vitu e furëva i audì crià «vitu, trema» cun a vuje ciàira e cunvinti de gagnà a partia. I ciù pàiji giügavun a manìa; i picinìn s'amüsavun a i trei sete. Se nun se gh'avëva ch'ün piciùn mumëntu i giügàire se metëvun a üna partia de sete belu. Gh'era tambèn i tarò, ma tüti nun savëvun se serve de chële carte dunde se vedëva stampau a u culù de mustri o de segni dificile da capì; è sempre stau u giœgu ün pocu misteriusu a l'üsu d'ë gente che nun cregnëvun ren.

Per belu tempu i omi giügavun a ë bòcie sciù d'a piaçëta o drentu ë fasce ün campagna. Da chëlu tempu nun se trovava che de bòce ün boscu düru e i buciàire nun se ciamavun pa de campiùn. Favun a so' partia per ün gotu de vin o per u piejè de s'amüsà.

U giœgu d'a murra era custümau a Mùnegu cuma drentu tüt'a Ligùria o u Piemunte. Ma è prun anticu e i munegaschi favun a murra cuma i Grechi o i Ruman. Surtendu d'u pügnu ün o tanti dii ün meme tempu che dijëvun ün nùmeru. Se giügava a dui o a qatru cun ün giüge d'a partia.

I omi o i zuvenoti s'amüsavun tambèn a testa ziu. Cun ün sou che se getava ün ària se purëva gagnà a partia; basta d'avè devinau u custà da peça che stava suvra ün tumbandu. Ma per gagnà u sou se devëva devinà giüstu ciù d'üna vota. I munegaschi da chëlu tempu nun erun pa richi e ün scüu era ün scüu e permetëva de fà e spëse d'u marcau per a semana.

I fiyœi s'amüsavun a se scunde, a se cure apressu. I ciù grandi giügavun a u mügëtu cun de muiùn mëssi l'ün suvra de l'àutru e cun 'na pèira ciata furëva da lonzi da tumbà ü mügiu.

Favun partie a cialula. Se giügava cuma u giœgu françëse d'u saute-mouton*; ma ün sautandu i fiyœi devëvun dì çerte parole. Se cumençava cuscì: u primu che sautava criava a cialula, pœi u secundu dijëva «pica pasta» e dava üna pata ün sciù u darè de chëlu ch'era cucunau. E l'üna dopu l'àutra e parole da dì erun chëste: «D'üna testa üna bocia / d'üna auriya 'na cauchiya / d'ün œyu üna biya de vèiru / d'ün nasu üna ciaminèia / d'üna buca ü furnu / d'una man 'na pala», etc. Chëlu che se trumpava se metëva suta. Â cialula se dijëva tambèn per scangià: «Ributa, ributa, qü pica d'u cù sta suta», o ben «Capitani d'i gambi luri…».*

Qandu n'avëvun assè d'a cialula i fiyœi s'amüsavun a u tapu o â semela. Ailò era custümau da ë fiyëte che piyavun üna pèira ciata e a pussavun per tera cun ün pen sulu sciù de carrei dessinai cun a carbunina drent'u carùgiu.

Pœi me rapelu tambèn d'a man cüga. I œyi cüghi e bindai d'ün mandiu, ün di giügàire çercava a tucà i àutri e qandu n'avëva ciapau ün devëva devinà qü era. Ghe passava 'na man sciù d'i caviyi, sciù d'u murru o sciù i vestimënti per purè u recunusce sempre cun i œyi cüghi tantu che nun avëva devinau. Chëlu ch'era stau recunusciüu piyava a so' piaça.

A u giœgu de sciachëtu se piyava d'œvi düri e ün d'i giügàire cun a punta d'u so œvu picava sciù l'œvu d'u vijìn ch'u tegnëva scàiji tütu scusu drentu a so' man, perchè nun se rumpëssa. L'œvu rutu era gagnau. Ma fò ve parlà tambèn d'i giœghi che se favun ün sciù a piaça pùblica ün giurnu de festa.

Tüte gente purëvun s'apressà e ride perchè i giügàire avanti de purè gagnà üna peça de vinti sou erun sempre minciunai cuma se deve de tüt'ë façùn. Pòsciu ve rapelà a cursa d'i ase: tüti chëli ch'avëvun ün ase o ün mù purëvun ghe sautà suvra e i fà curre sciù d'a piaça. A cou de càuçi drent'a pança, a cou de bastùn i cavaliè pruvavun de fà piyà u trotu a l'ase che nun vurëva curre assè vite o se n'andava ün darrè.

Se fava tambèn a cursa a sacu. I cuncürënti erun ligai da i pei fint'a u ventre drent'ün sacu e devëvun se n'andà cuscì a fà çinqanta metri. Per avançà ün pocu devëvun sautà i pei zunti e ciù d'ün per vurè fà vite e purè gagnà picava üna pata de cù, o rabatava ün sciù u custà sença ciù purè se içà.

Ve rapelerì forsci d'i giœghi de San Rumàn dunde se custümava chëlu d'a pignata o da paiela. Per u primu, se pendëva üna pignata cina d'àiga o d'arena a üna barra ün pocu àuta e se ghe metëva drentu üna peça de vinti sou o ün scüu. U giügàire cun u bastùn ün man e i œyi bindai, sença purè vëde, devëva d'ün cou de bastùn rumpe a pignata per gagnà a peça d'argentu, ma nun se

sparmiava u bagnu. A u giœgu d'a paiela üna peça d'argëntu era pegà sciù d'u darrè d'üna paiela tüta barlüfà de caleze e u giügàire devëva ciapà a peça cun i denti. Se ghe reüsciva gagnava i sou, ma vui parlè d'ün murru mascarau che se vedëva…

Ün sciù a piaça i giurni de festa se giœgava tambèn a turnichëtu. Üna groça biga era pusà sciù dui cavalëti e se fava girà d'ün custà o de l'àutru, a u bù gh'era ün pavayùn. U giügàire muntava sciù a biga d'ün custà e devëva andà piyà u pavayùn da l'àutru parte, ma cuma a biga girava sempre nun purëva se ghe tegne ün pen e ciù d'üna vota rabatava drentu a paya.

V'ò parlau ün pocu de chëli tempi dunde se vivëva ün pàije e dunde i giœghi erun sèmplice cuma u caràtere d'ë gente sença pretençiùn e aimandu ben ride e s'amüsà unestamente. Chëlu tempu è passau e chëli pochi che se ne rapelun u regreteràn ancura tüta a so' vita.

Adiu vitu, sciachëti, cialula e turnichëtu: ne semiya che ne fò ben de ciù per s'amusà ma nun sëmu pa ürusi per ailò e de giurnu passeràn ancura e fòrsci mai ciù i munegaschi rideràn de bon cœ e sença magùn ün sciù ë piaçëte d'a Roca cuma d'u tempu de me' màire gran.

Comment on jouait autrefois. J'ai pensé que je vous ferais plaisir en vous parlant du temps où Monaco était un petit pays et où les jeux faisaient passer un bon moment et faisaient rire grands et petits. Les Monégasques avaient l'esprit tranquille et, fini leur travail le soir et le dimanche, ils allaient faire une partie de cartes au café ou encore à la campagne sous la tonnelle. Les Monégasques avaient une préférence pour le « vitou » et il fallait les entendre crier « *vitou, trema* » avec la voix claire et convaincus de gagner la partie. Les plus calmes jouaient à « la manille » ; les petits s'amusaient aux « trois-sept ». S'ils ne disposaient que d'un petit moment, les joueurs entamaient une partie de « *sete belu* ». Il y avait aussi les tarots mais tous ne savaient pas se servir de ces cartes où étaient imprimés en couleur des monstres et des signes difficiles à comprendre ; ça a toujours été un jeu un peu mystérieux pour des gens qui ne craignaient rien. / Par beau temps, les hommes jouaient aux boules sur la placette ou dans les planches à la campagne. En ce temps-là on ne trouvait que des boules en bois dur et les joueurs n'étaient pas considérés comme des champions. Ils faisaient une partie pour un verre de vin ou pour le plaisir de s'amuser. / On pratiquait le jeu de la mourre à Monaco comme dans toute la Ligurie ou le Piémont. C'était un jeu très ancien et les Monégasques jouaient à la mourre comme les Grecs ou les Romains, montrant un ou plusieurs doigts d'une main en même temps qu'ils criaient un nombre. On y jouait à deux ou à quatre avec un juge de la partie. / Les adultes et les jeunes s'amusaient aussi à pile ou face avec une pièce qu'on lançait en l'air, on pouvait gagner la partie ; il suffisait de deviner le côté de la pièce sorti en tombant. Mais pour gagner le sou on devait parier juste plus d'une fois. Les Monégasques d'autrefois n'étaient pas riches et un sou était un sou et permettait de faire les courses au marché pour une semaine. / Les enfants s'amusaient à cache-cache, à se courir après. Les plus grands jouaient au *mügëtu* avec des briques mises l'une sur l'autre et, avec une pierre plate, il fallait, de loin, faire tomber le tas. / Ils faisaient des parties de *cialula*. On y jouait comme au jeu français du saute-mouton mais en sautant les enfants devaient dire certaines paroles. On commençait ainsi : le premier qui sautait criait *a cialula*, puis le second disait *pica pasta* et donnait une tape sur le derrière de celui qui était accroupi. Et l'une après l'autre, voici les paroles qui étaient prononcées : « d'une tête une boule », « d'une oreille une coquille », « d'un œil une bille de verre », « d'un nez une cheminée », « d'une bouche un four », « d'une main une pelle » etc… Celui qui se trompait se mettait dessous. À saute-mouton on disait aussi pour varier : « saute, saute, qui tombe sur le derrière, reste dessous » ou bien « capitaines des cabrioles ». / Quand ils en avaient assez de jouer à saute-mouton, les enfants s'amusaient au bouchon ou à la marelle. Ce dernier jeu était pratiqué par les fillettes qui prenaient une pierre plate et la poussaient par terre d'un seul pied sur des carrés dessinés à la craie dans la rue. / Je me rappelle aussi de colin-maillard. Les yeux fermés et bandés avec un mouchoir, un des joueurs cherchait à toucher les autres et lorsqu'il en avait attrapé un, il devait deviner qui il était. Il lui passait une main sur les cheveux, sur le visage ou sur les vêtements pour pouvoir le reconnaître, toujours avec les yeux bandés tant qu'il n'avait pas deviné. Celui qui était reconnu prenait sa place. / Au jeu de *sciachëtu* on prenait des œufs durs et un des joueurs, avec la pointe de son œuf, tapait sur l'œuf du voisin qui le tenait presque entièrement caché dans sa main pour ne pas le casser. L'œuf cassé était gagné. / Il me faut vous parler des jeux qui se pratiquaient sur la place publique les jours de fête. / Tout le monde pouvait s'approcher et rire parce que les joueurs, avant de pouvoir gagner une pièce de vingt sous, étaient toujours moqués quoiqu'il advienne. Je peux vous rappeler la course des ânes : tous ceux qui avaient un âne ou un mulet pouvaient le monter et le faire courir sur la place. A coups de pied dans le ventre ou à coups de bâton, les cavaliers essayaient de faire trotter l'âne qui ne courait pas assez vite ou bien qui reculait. / On faisait aussi la course en sac. Les concurrents étaient liés des pieds jusqu'au ventre dans un sac et devaient ainsi faire cinquante mètres. Pour avancer un peu ils devaient sauter les pieds joints et plus d'un, pour faire plus vite et pouvoir gagner, tombait sur le derrière ou sur le côté sans plus pouvoir se relever. / Peut-être vous rappellerez-vous des jeux de la Saint-Roman où l'on pratiquait celui de la marmite ou de la poêle. Pour le premier, on suspendait une marmite pleine d'eau ou de sable à une barre un peu haute et on y mettait dedans une pièce de vingt sous ou un écu. Le joueur avec un bâton à la main et les yeux bandés sans pouvoir voir, devait d'un coup de bâton, casser

la marmite pour gagner la pièce d'argent, mais il ne s'épargnait pas le bain. Au jeu de la poêle, une pièce d'argent était collée sur le fond d'une poêle toute enduite de suie et un joueur devait prendre la pièce avec les dents. S'il réussissait, il gagnait les sous mais imaginez le visage souillé qu'il devait avoir… / Sur la place les jours de fête on jouait aussi au tourniquet où les joueurs tombaient d'une grosse bigue [mât] plus d'une fois sur la paille. / Je vous ai parlé du temps où l'on vivait en paix et où les jeux étaient simples comme le caractère des gens sans prétention et aimant bien rire et s'amuser honnêtement. Ce temps-là est passé et les quelques personnes qui s'en souviennent le regretteront encore toute leur vie. / Adieu vitou, *sciachëtu*, saute-mouton et tourniquet ! Mais il semble qu'il en faut bien plus pour oublier les placettes du Rocher comme du temps de ma grand-mère.

2.5.3. Ün memòria d'u prìncipu Albert (1948)

Comme dans la production poétique de Curti, un fort sentiment d'auto-identification aux institutions de l'État émerge clairement chez Boisson aussi, ce qui conduisit à la même reconnaissance de la famille princière non seulement comme représentante de l'autonomie politique de la principauté, mais également de ses valeurs et de ses ambitions.

Le texte suivant est dédié à l'une des figures les plus emblématiques des princes de Monaco de l'ère moderne, Albert I^{er} (1889-1922), à l'occasion du centenaire de sa naissance. On se souvient ici surtout de la figure du souverain pour ses mérites politico-institutionnels, lui qui avait doté la principauté d'une organisation constitutionnelle (1911) et qui avait maintenu la neutralité de l'État pendant la Première Guerre mondiale sur la base d'un profond pacifisme personnel. Extrait de *Rives d'Azur*, n° 411, 1948, p. 15 ; la traduction française est de l'auteur de cet ouvrage.

Çent'anni! Sì nasciüu, o Prìncipu aimau.
Sciù u ran d'ë naçiue ai mëssu u Principatu.
Cu'u pòpulu ai fau ün magnìficu patu
e ren drent'a to'vita nun t'à pœi ümpaciau
de ne met'a l'unù d'a stòria e d'u mundu.
Ai vusciüu d'a marina andà stüdià u fundu
per dà üna passiùn bela a l'ümanità.
Despœi che s'è parlau de pàije e libertà
mai nun gh'è stau sciù terra, afin de ra defende,
ün omu ch'age fau ciù de sforçi e d'açiùn;
a u mezu de l'Europa und'a desperaçiùn
ruzia tüti i cœ, ai mëssu u to paise,
uasia de pàije e de serenità,
dund'u suriyu scaç'e cose scüre e grise.
Ai capiu tü tambèn cos'è l'egalità
e nun ai mai vusciüu ch'u ciù piciùn patisce
d'esse ün desgraçiau, a to'buntà süfisce.
To nume respetau cum'ün ràiu durau
lüje undapertütu, und'a pàije e a sciença
an pusciüu s'instalà e se bastì ün tentu;
ai fau vëde a ciacùn ch'a mesura, a paçiensa
sun meyu ch'a gherra, a dispüta, a rusa.
U giurnu sciù de nui se n'aparisce lentu
a se n'andà d'aiçì cuma per s'amüsà
ün regretandu ben d'avè a se curcà.
Ma sempre ru matìn se prèscia a desbarcà;
tantu se gh'apieje sciù da toa çità,

o Prìncipu, ch'ai fau, neta e parfümà,
dund'ai vusciüu scaçà e u brütu e u mà,
per e so' belëçe, per tüt'è çità.
A morte t'à piyau, u mundu te regreta,
tüti avëssun vusciüu ch'a to' auturità
sciù de tüt'e naçiue rende l'ümanità
ciù brava e bona; che cum'a saeta
a pàije pòscie ben scciarà l'üniversu
e ch'a gente demàn, cun fëde e sanità,
se garda drent'i œyi sença se fà scherçu,
per sempre sügürai de pàije e libertà.

En mémoire du prince Albert I[er]. Il y a cent ans tu naissais, prince bien-aimé. / Tu as élevé la principauté au rang des grandes nations. / Avec le peuple tu as fait un pacte magnifique / et rien dans ta vie ne t'a jamais empêché / de nous mettre à l'honneur de l'histoire et du monde. Tu voulais étudier le fond de la mer / pour doter l'humanité d'une belle passion. / Après avoir parlé de paix et de liberté, / il n'y a jamais eu sur terre, dans le but de la défendre, / un homme qui ait fait plus d'efforts et qui ait travaillé plus dur ; / au cœur de l'Europe, où le désespoir / affligeait les cœurs, tu as placé ton pays, / une oasis de paix et de sérénité, / où le soleil chasse les choses sombres et grises. / Tu as aussi compris ce qu'est l'égalité, / et tu n'as jamais voulu que le plus petit souffre / d'être misérable, ta bonté suffisait. / Ton nom respecté comme un rayon d'or / brille partout, là où la paix et la science / ont pu s'installer et construire un toit : / tu as montré à tous que la mesure, la patience / valent mieux que la guerre, les disputes, la ruse. / La journée ci-dessus semble / passer lentement, comme si elle s'amusait, regrettant beaucoup de devoir se coucher. / Mais toujours le matin se précipite : / il aime tant se reposer sur ta ville, / que tu as rendue, ô prince, belle et parfumée, / où tu as éliminé le laid et le mauvais, / et pour ses beautés elle est mentionnée par tous. / La mort t'a saisi, le monde te pleure, / tous auraient souhaité que ton règne sur toutes les nations rende l'humanité / plus aimable ; que comme un coup de foudre, / la paix puisse éclairer l'univers / et que les gens, demain, avec foi et sainteté, / puissent se regarder dans les yeux sans méchanceté, / assurés à jamais de la paix et de la liberté.

2.6. R.P. Louis Frolla (1904-1978)

Louis Frolla naquit à Monaco dans le quartier des « Moneghetti ». Il fréquenta d'abord l'école Saint-Charles tenue par les Frères des Écoles Chrétiennes, puis le collège des Pères Franciscains, école et collège situés dans le quartier de Monte-Carlo. Il poursuivit sa formation à l'étranger au séminaire Campitelli de Rome, qui appartenait à la congrégation de l'Ordre des Clercs réguliers de la Mère de Dieu, où il obtint le doctorat en théologie et la licence en philosophie auprès de l'Université Grégorienne. En plus de ses études qui le préparaient à la prêtrise, il suivit des cours de philologie et de langues sémitiques.

Il fut donc un érudit passionné par les thèmes religieux, philosophiques (il écrivit en 1949 *La pensée philosophique à travers les âges* et l'année suivante *Existentialisme et marxisme*), historiques (*Histoire de Monaco*, 1973) et linguistiques : il fut auteur de la *Grammaire monégasque* (1960) et du *Dictionnaire monégasque-français* (1963) commandés expressément par le gouvernement princier et qui constituent encore aujourd'hui les deux seules références publiées dans leurs champs d'investigation respectifs. Enfin, il donna une impulsion majeure à la création et à l'organisation des premiers « Colloques de dialectologie monégasque », organisés depuis 1974 par le Comité National des Traditions Monégasques.

Malgré l'importance fondamentale de ce personnage pour l'attestation du monégasque dans la sphère grammaticale et lexicographique, sa production littéraire dans cette langue se limite à de simples compositions éparses, qui soulignent néanmoins la franchise et en même temps la sensibilité du caractère de l'auteur et ne sont pas rarement liées à des événements personnels et autobiographiques.

2.6.1. Patriæ meæ *(Inu â me' Pàtria)* et Matri dilectissimæ (s.d.)

Alors qu'il étudiait à Rome, Frolla découvrit qu'il souffrait de certains problèmes de santé qui l'obligèrent à déménager à Naples, une ville au climat plus sain que celle de la capitale italienne. Les deux poèmes reproduits ci-dessous datent de cette période ; tous deux sont le résultat de l'angoisse du poète d'être loin de sa terre et de son sentiment d'impuissance.

Dans le premier cas, le thème principal est l'éloignement douloureux de la « patrie », dans l'expression duquel le désir de retour apparaît évident, une possibilité peut-être empêchée par des circonstances non spécifiées. Le second poème, en revanche, est consacré à la mort de sa mère bien-aimée (et on se demande si ce sujet est également évoqué dans l'autre poème ou si la *màire* à laquelle il est fait référence doit être comprise plus simplement, dans un sens métaphorique, comme une référence à la patrie), à la triste séparation, qui eut lieu au moment de l'abandon par l'auteur du pays de sa naissance, s'ajoute maintenant la conscience déchirante de l'impossibilité d'une réunion, du moins dans sa vie terrestre. Extraits de René Stefanelli, « *Sete pueti munegaschi.* Sept poètes monégasques », *Annales Monégasques*, n° 20, 1996, pp. 277 et 280.

Patriæ meæ *(Inu â me' Pàtria)*

Terra sacra d'i mei avi!
Qand'a u mundu cumençavi
a to' storia gluriusa
t'ò aimau cuma üna spusa;
o bela terra nativa,
lonzi, lonzi d'a to' riva
i marrugi m'an stirassau
e sença màire me sun truvau.
Cum'ün naufragu che spera
u levà d'a bona stera,
min nun suspirava l'ura
che de te revëd'ancura.
Ma i capriçi d'u destìn

m'an fau perde u to camìn;
e ciù ciurav'e ciù pregavu
e ciù sulu me truvavu.
E püra d'àutri mantegni,
perchè piyà nun me degni?
Vergœgna forsci te fagu?
Alura dunde sun… stagu.
Ma se sì Màire amurusa,
per min nun statene scusa:
fame vëde ünt'i to' œyi
l'amù d'a màire per i fiyœi.
Qanta trist'è a solitùdine
e ben ciù l'ingratitùdine
O Roca, fiera cuma 'na garba
che d'a marina sürgi,
cum'u suriyu a l'arba
dopu tante tribülaçiue
sici u me portu
a u menu da mortu.

Patriæ meæ *(Hymne à ma Patrie)*. Terre sacrée de mes ancêtres ! / Quand face au monde tu as commencé / ton histoire glorieuse, / je t'ai aimée comme une épouse ; / ô belle terre natale / de puissantes forces / m'ont entraîné bien loin de ton rivage / et je me suis retrouvé sans mère. / Comme un naufragé qui espère / la naissance de la bonne étoile / moi j'attendais avec impatience / le moment de te revoir. / Mais les caprices de la destinée / m'ont fait perdre le chemin qui conduit vers toi ; / et plus je pleurais et plus je suppliais / plus je me trouvais seul. / Et pourtant tu en accueilles bien d'autres, / pourquoi ne veux-tu pas de moi ? / Peut-être te fais-je honte ? / Alors là où je suis… je reste. / Mais si tu es Mère des tendresses, / ne te dérobe pas à moi : / montre-moi dans ton regard / l'amour d'une mère pour ses enfants. / Combien la solitude est triste / et plus encore l'ingratitude. / Oh, Rocher, fier comme une gerbe de blé / qui surgit de la mer, / comme le soleil à l'aube / après toutes les épreuves que j'ai endurées / sois mon refuge / au moins après ma mort.

Matri dilectissimæ

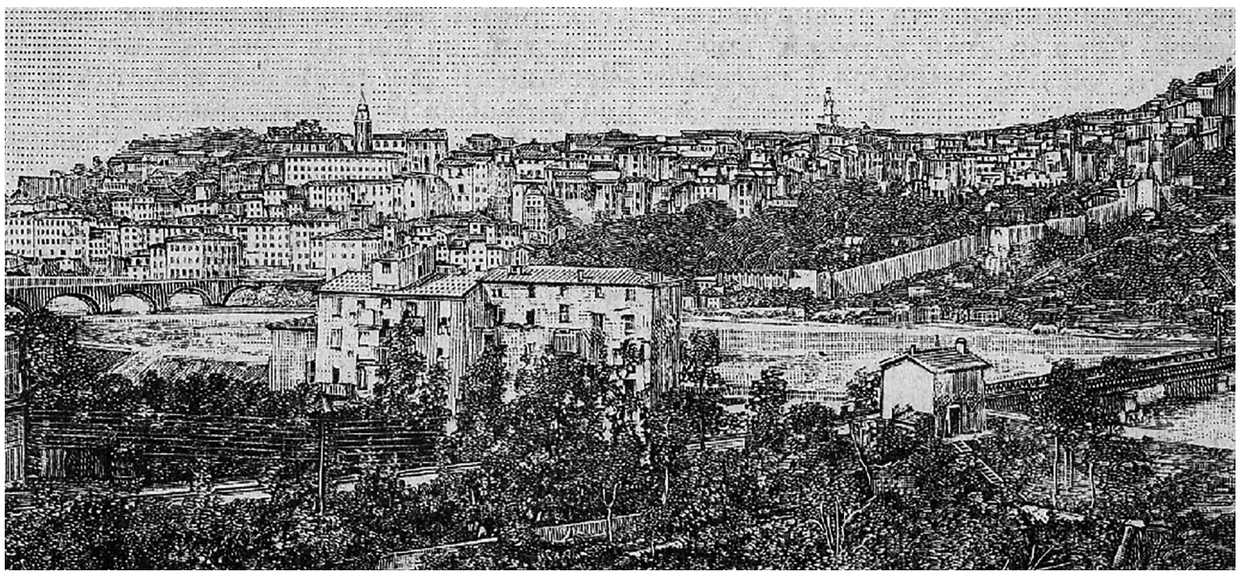
Qand'ün inflessìbile destìn
m'à separau de tü 'na matin
üna fine punta de lama
m'à, d'ün cou, düvertu l'àrima.
Ò sentüu alura cun stüpù
ün imensu büsœgnu d'amù
d'u me èssere s'ümpadrunì
per u fà pœi sempre langurì.

Suvèn qandu carav'â sëra
te ciamavu, ma nüsciün gh'era.
Qandu me derviyav'ünt'a nœte scüra
me semiyava de vëde a to' figura.
E cuma i me' frai, min tambèn
te dì cun gioia: te vœyu ben.
Ma ëri se gudevun u to surrisu
min lonz'invece d'achëlu paradisu,

stancu, avanti de cügà i œyi
pregavu Diu cuma ri boi fiyœi,
pœi «bona nœte» te diva
cun 'n'angùscia sempre viva
perchè privau d'u to maternu baijìn
ëra per min üne nœte sença fin.
O mama, qanti ciuri e tristesse
unde nun vedëvimu che belesse!

Qarche vota, rutu d'a sufrança
frevusu, sulu, sença sperança
i mei œyi levavu versu de tü.
Ma, lonzi de min eri de ciù ün ciù.
A to' fàcia çercavu
Ahi min! ren truvavu
O mamà, tugiù presente per a mente
r'audivi plagne u to fiyu dulente?
Aura ünt'a sulitùdine
segundu 'n'ancien'abitùdine
recurru â to' bunta
che de min averà pietà
perchè… sai! te vëdu prun bela
ünt'a to' vita nuvela
e qandu averò de mà
suvègnete de min, mamà…

Matri dilectissimæ. Quand un destin impitoyable / m'a séparé de toi un matin / la pointe aiguë d'un stylet / a brutalement déchiré mon âme. / J'ai ressenti alors avec saisissement / un immense besoin d'amour / s'emparer de moi / qui depuis me dévore toujours. // Souvent quand venait le soir / je t'appelais, mais il n'y avait personne. / Quand je me réveillais dans le noir de la nuit / il me semblait voir ton visage. / Et comme mes frères, moi aussi / je voulais te dire joyeusement : je t'aime. / Mais eux profitaient de ton Sourire / tandis que j'étais éloigné de ce paradis. // Harassé, avant de m'endormir / je priais Dieu comme font les bons enfants / puis je te souhaitais « bonne nuit » / avec une angoisse toujours grande / parce que, être privé de ton petit baiser maternel / était pour moi une nuit interminable. / Oh maman, / que de pleurs et de chagrins / là où l'on ne voyait que des beautés. // Parfois, brisé de souffrance / fiévreux, seul, désespéré / je levais mes yeux vers toi. / Mais tu étais de plus en plus lointaine. / Je cherchais ton visage / Ah malheureux ! Je ne voyais rien. / Oh maman, toujours vivante en moi / entendais-tu les lamentations de ton fils désolé ? // Maintenant dans la solitude / ainsi que je l'ai toujours fait / je m'adresse à ta bonté / dont j'espère qu'elle aura pitié de moi / car… sais-tu ! je t'imagine très belle dans ta nouvelle existence / et quand j'aurai de la peine / souviens-toi de moi, maman…



Gravure sur bois de la fin du XIX e siècle représentant Vintimille. La ville ligure montre des affinités particulières avec Monaco en termes linguistiques et culturels.

2.6.2. *I dui scœyi: Ventemiya e Mùnegu* (1972)

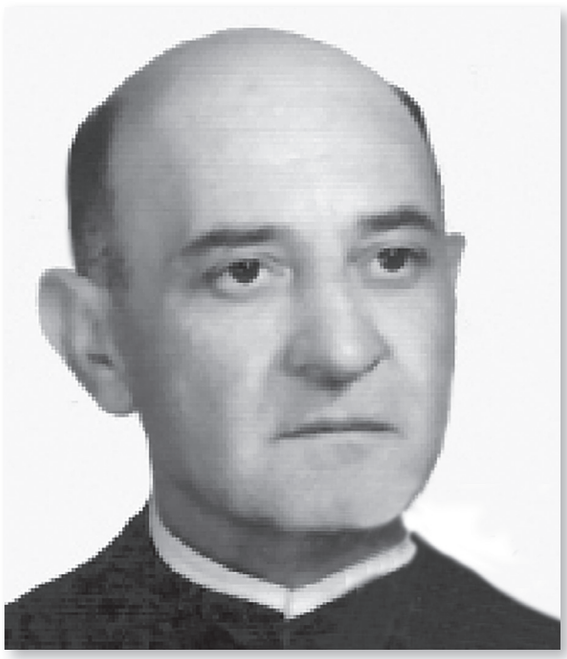
Bien que le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale ait paralysé l'expérience de la revue *A barma grande*, les idéaux liés à ce projet ne furent pas affaiblis.

À la fin de ce conflit désastreux, Vintimille et la haute vallée de la Roya furent occupées par l'armée française ; les systèmes d'urbanisme, de communication et de transport de la ville côtière en particulier étaient extrêmement endommagés et compromis par la guerre. Dans cette situation, et dans l'incertitude concernant le destin politique de ces zones (l'impression était que Vintimille elle-même pourrait passer sous contrôle français), à partir de 1946, Emilio Azaretti, cofondateur de la revue au cours de la décennie précédente, avait promu, à travers une association appelée « Unione democratica federalista della Liguria intemelia », la création d'une zone franche pour les aires de l'ancien comté de Vintimille, visant à relancer l'économie du territoire grâce à la libre circulation des personnes et à des droits réduits. Bien que cette idée, qui attirait un assez grand nombre de partisans (surtout de ce côté de la frontière italienne), ne se soit jamais concrétisée, les idéaux sous-tendant un rapprochement entre les zones appartenant à la région intémélienne – du moins en termes idéaux – ne furent pas mis de côté.

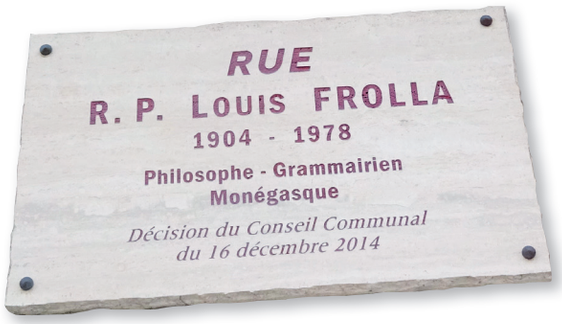
Ainsi, au milieu des années 1960, une fois les traumatismes de la guerre surmontés, la revue reprit sa publication, dirigée à nouveau par Azaretti et Rostan et dont la numérotation continuait celle inaugurée dans les décennies précédentes, confirmant le désir de poursuivre directement l'expérience antérieure. Une fois de plus, le magazine accueillit des contributions d'auteurs monégasques engagés dans la revalorisation de la langue locale.

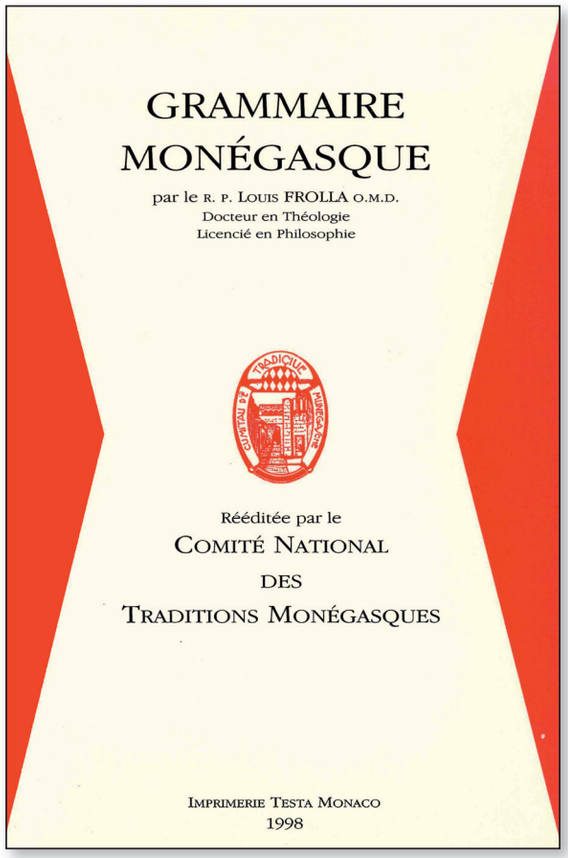
La composition du Père Frolla reproduite ci-dessous est dédiée à l'étroite relation entre Monaco et Vintimille, dont on reconnaît la proximité linguistique (qui, dans le sens de la même revue, avait déjà été réaffirmée par une courte intervention en prose parue dans la première série de l'ouvrage) et l'engagement commun pour préserver son patrimoine culturel. Extrait de *A barma grande. Antulugia intemelia*, n° 12, 1972, pp. 3-4.

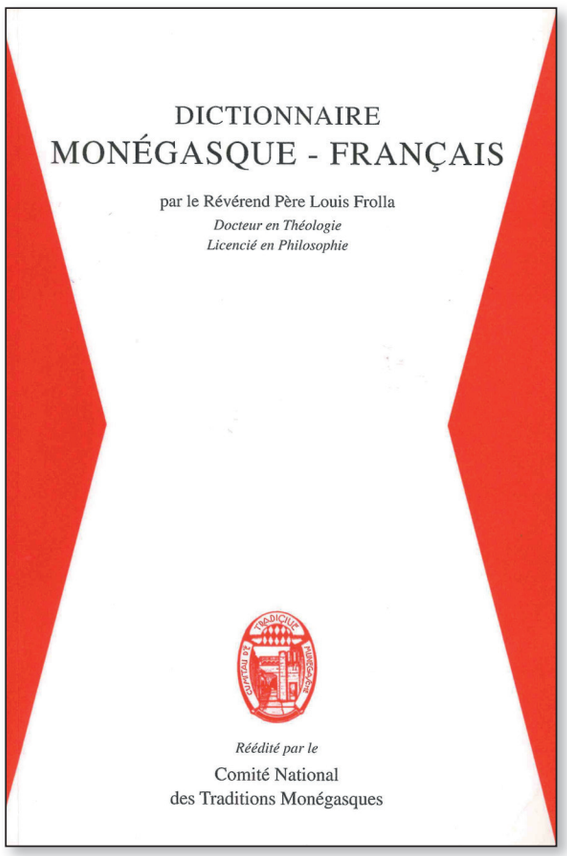
O Ventemiya, cara Ventemiya,
saci che sëmu üna stëssa famiya;
tü da levante e min da punente
purtamu a u nostru cœ l'amù crescente
d'a nostra terra, d'ë so' tradiçiue,
d'a nostra lenga e d'ë so' ambiçiue.



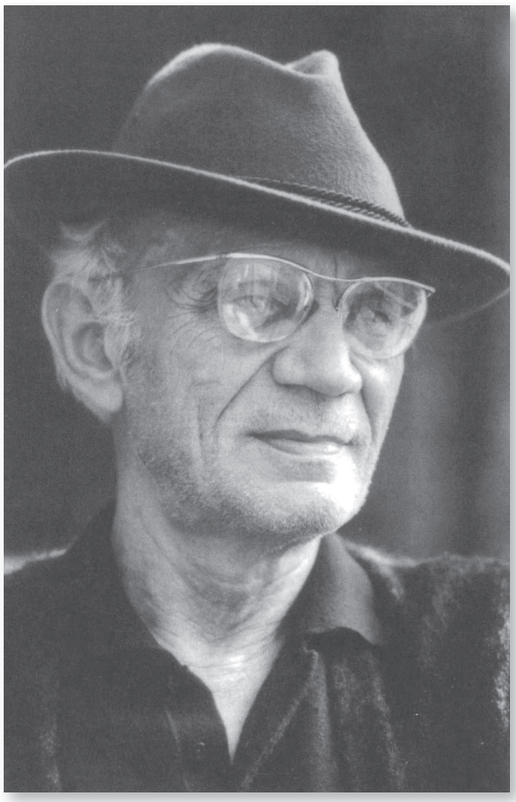
R.P. Louis Frolla (1904-1978)



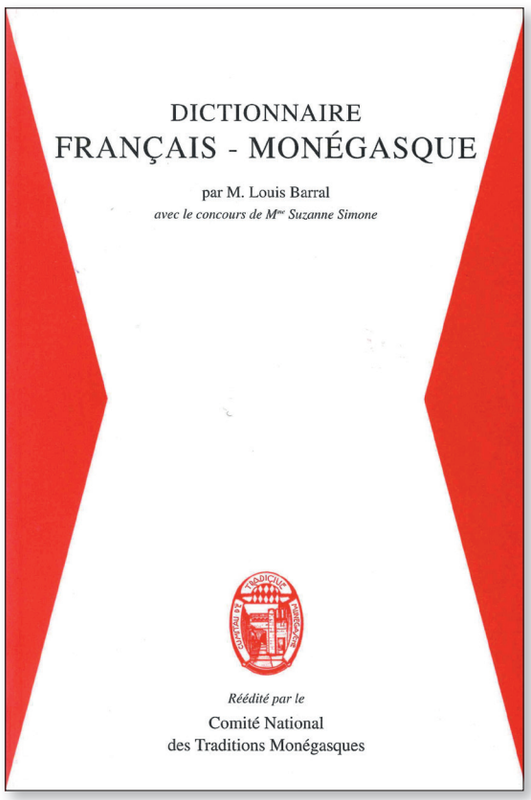




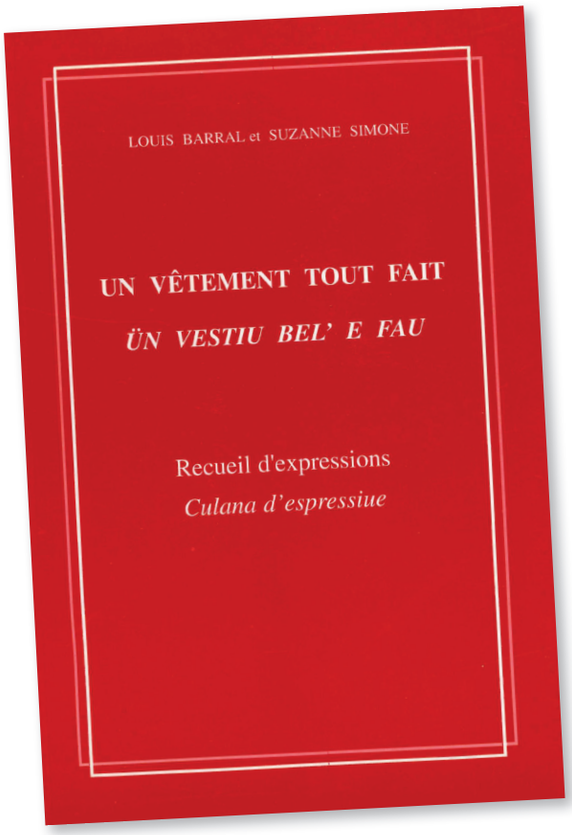
Le R.P. Louis Frolla est l'auteur de la première *Grammaire monégasque* parue en 1960
et d'un *Dictionnaire monégasque-français* paru en 1963.
Par les soins du Comité National des Traditions Monégasques,
la *Grammaire monégasque* du R.P. Louis Frolla a été rééditée en 1998
et son *Dictionnaire monégasque-français* en 2004.

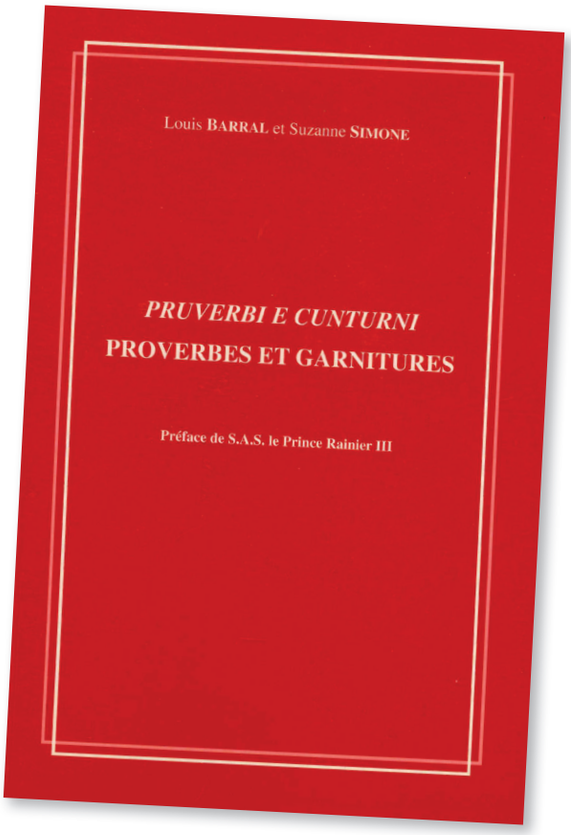


Louis Barral (1910-1999).



Louis Barral et sa collaboratrice Suzanne Simone ont publié le premier *Dictionnaire français-monégasque* en 1983. Réédité en 2004 par le C.N.T.M.





Louis Barral et Suzanne Simone ont publié en 1994 *Un vestiu bel' e fau*, *Un vêtement tout fait*, et en 1996 *Pruverbi e cunturni, Proverbes et garnitures*.

Tant'è pròdiga cun nui a natüra
che se speya ün tüta a creatüra,
purëmu navigà, virà u mundu,
nun truverëmu mai ün fundu ün fundu
chël'imàgine duçe e savuria
d'a nostra tantu aimà riva sciuria.

A marina ch'u celu blü razunze,
ch'u brün pescaù vagandu munze,
i valui ch'arosu i toi giardìn
enghirlandai cuma per ün festìn,
e valade garnìe d'aurivei,
de vigne, rœse e verdi parmurei,

chële muntagne che te fan curuna
ch'a gianca nëve l'invernu ünviruna,
u suriyu che spande l'armunia
a u to bun pòpulu cin d'alegria,
u campanìn d'a veya catedrala
che cun amù te crœve d'a so' ala.

Sun tanti beli incanti
che poi mëte in avanti
e ch'atiru i strangei
ün mezu a i to' fiyœi.

Ma piya garda a u giœgu
per nun tumbà ünt'u fœgu.

Çe ch'è per nui amiraçiùn
d'àutri desgància l'ambiçiùn;
per nui gioia e meraviya
pe' ëli invìdia e girusia.
Nui generusi e prüdenti;
ëli? fàussi e preputenti!

Cari cumpagni ventemiyusi,
lasciamu a crìtica a i mariçiusi.
Àgimu fede a u nostru ideale,
sarvagàrdia de l'àrima ançestrale;
cuscì seràn cuntenti i nostri veyi
d'a sacra cumüniùn d'i nostri scœyi.

Sarvamu l'àrima, è tempu ancura,
d'a lenga che se na va ün malura,

â nostra terra, a i nostri morti,
darëmu prœva de iesse forti;
darëmu a i zùveni ün belu esempi
da seghe, sempre, ün tüti i tempi.

Les deux rochers : Vintimille et Monaco. Ô Vintimille, chère Vintimille, / sache que nous sommes une seule et même famille : / toi de l'est et moi de l'ouest / nous portons dans nos cœurs l'amour grandissant / de notre terre, de ses traditions, / de notre terre et de ses ambitions. // La nature nous est si prodigue / qu'elle se reflète dans toute la création, / nous pouvons naviguer, nous pouvons parcourir le monde, / mais au final, nous ne trouverons jamais / cette image douce et savoureuse / de notre chère côte fleurie. // La mer qui atteint le ciel bleu, / que le pêcheur brun errant nous offre, / les gorges que tes jardins teintent de rose / décorées comme pour un festin, / les vallées ornées d'oliviers, / de vignes, de roses et de palmiers verts, // ces montagnes qui te font une couronne / que la neige blanche remplit pendant l'hiver, / le soleil qui répand l'harmonie / à ton bon peuple plein de joie, / le clocher de la vieille cathédrale / qui te couvre amoureusement de son aile. // Il y a tant de beaux charmes / dont tu peux te vanter / et qui attirent les étrangers / chez tes enfants. // Mais prends garde au jeu / pour ne pas tomber dans le feu. // Ce qui nous enchante / provoque l'ambition des autres ; / pour nous la joie et l'émerveillement, / pour eux l'envie et la jalousie. / Nous sommes généreux et prudents ; / eux ? faux et tyranniques ! // Chers camarades de Vintimille, / laissons les critiques aux malicieux. / Ayons foi en notre idéal, / protégeons notre langue ancestrale ; / ainsi nos aînés seront heureux / de la communion sacrée entre nos deux rochers. // Sauvons l'âme, car il est encore temps, / de la langue, pour qu'elle ne soit pas perdue à jamais, / à notre terre, à nos ancêtres / nous prouverons que nous sommes forts ; / nous donnerons aux jeunes un bon exemple / à suivre, toujours, en tout temps.

2.6.3. *Cunfidença a san Niculau* (1974)

Dans les écrits autobiographiques de l'auteur, une franchise d'esprit transparaît, comme dans ce cas, où le récit de pensées et de comportements d'enfance très communs, exempts de toute critique moralisatrice, permettent au lecteur de s'identifier au narrateur. À travers ce court morceau de prose, dans lequel les circonstances de vie compliquées de l'auteur sont encore mentionnées, la foi chrétienne est évoquée comme un facteur de salut dans les difficultés de l'existence terrestre et comme une ancre d'espoir pour la vie après la mort. Extrait de *A barma grande. Antulugia intemelia*, n.º 13, 1974, pp. 14-15; traduction française de la main de l'auteur.

Oh caru san Niculau, aura che sun già ün pocu maüru, lascia che te dighe un secretu che ò tegnüu scusu fint'ancœi ünt'u me cœ.

Qand'eru picinìn me papà e me' mamà, bon'àrima, me menavun suvèn, â dumènega, da me pàire gran e da me' màire gran, che stavun sce a Roca. U dopu dernà me lasciavun carà ünt'i carrugi per m'amüsà cun i mei cujìn e àutri fiyœi cuma min. Alura u me piejè era de me n'andà â Capela per vëde tüti chëli beli piciui bateli, pintai de tüte e curue, che semiyavun de giüghëti. Sai, achëli bateli che i nostri pescaui avëvun custüme de purtà ün vutu â Madona. Apesi ün l'ària sciù u bordu d'a tribuna, dunde muntavu per i vëde ben de pressu, ghe sciusciavu ünt'e vëre e bulegavun. Andavun e vegnivun cuscì ben che semiyava propi che fussu sciù 'na marina.

Oh che beli giüghëti! Achëli scì ch'erun de bateli ben fai e che purëvu tucà cun ë mae. Scàiji, scàiji, nu ghe fussa stau nüsciün che m'averëssa vistu, i averëssa rubai per purtàmeri ün casa e purè ün pocu i tapulà, cuma averëssa vusciüu.

Ma ailà d'a custà d'a Madona, che sciù l'autà magiù semiya 'na regina, vedëvu a to' statua e pensavu a Tü, san Niculau. Vedëvu u to surisu, tütu fau de buntà, e ünt'u misteriusu silençi d'a Capela audivu a to' vuje fina, scàiji divina, che me dijëva: «O piciùn, vëdi, chëli beli bateli che ghe fai tantu cuvea sun de giüghëti che sun ailì sulu per u piejè di toi œyi inucenti, ma nun per achëlu d'ë to' mae inesperte che nun starëssun gàire a fari a tochi». Alura me cuntentavu de ri gardà e cun a marincunia de devè ri lascià ailì a u so lœgu, me ne surtëvu d'a Capela cun u magùn.

Ah caru san Niculau! despœi, u sai, sun vegnüu grande e tambèn min, cuma i bateli d'a Capela, ò navigau ciù de 'na vota ünt'e de marinasse spaventuse. Ma nun ò mai persu a sperança perché me sun sempre suvegnüu d'ë to' parole cuma d'ün cunsiyu e de prüdença e de sapiença da seghe da tüti ün achësta vita.

Ah! qante vote m'è capitau cuma qandu eru picinìn, de vëde, d'amirà, de vurè cun ardente

desideri tante bele e bone cose, per min e per i àutri, e de nun purrè mai fà da me' vuruntà, ma d'iesse ubligau a caminà... e caminà d'a custà, tugiù d'a custà, sença m'arrestà, sença purrè ren fà e sença perde curage.

Cuscì va a nostra vita. Ah! cuma ai avüu ragiùn de m'avertì, Gran Santu! Se cuntentà de çe che sëmu, usservà e tirà avanti sença ren dì è a règula de vita d'u sapiente! Scì, è veru.

E aura che t'ò fau achëla cunfidença, làscia che te faghe 'na preghëra: «Gàrdame sempre suta i toi œyi, fame sempre andà sciù d'u bon camìn e fa' che min, e tüti i omi cuma min, dopu achësta vita tempestusa, desgayà ünt'e de lüte stüpide e danuse, püscëmu ün giurnu gode de 'n'àutra vita ciù bela, ciù giusta, ciù serena e beata, che speru cun tanta fede!».

Confiance en saint Nicolas. Ô saint Nicolas, maintenant que je suis déjà un peu plus âgé, laisse-moi te confier un secret que j'ai gardé caché dans mon cœur jusqu'à présent. Quand j'étais petit, mon père et ma mère, pauvres, m'emmenaient souvent le dimanche dans la maison de mes grands-parents sur le Rocher. / L'après-midi, ils me laissaient sortir dans la rue pour m'amuser avec mes cousins et d'autres enfants comme moi. À cette époque, j'aimais aller à la Chapelle pour voir tous ces petits bateaux, peints de toutes les couleurs, qui ressemblaient à des jouets. Tu sais, ces petits bateaux que nos pêcheurs avaient l'habitude d'emmener en guise de vœu à la Vierge. Suspendus en l'air au bord de la tribune, sur laquelle je grimpais pour les voir de plus près, je soufflais dans leurs voiles et ils bougeaient. Ils allaient et venaient si bien qu'on aurait dit qu'ils étaient en mer. / Oh, quels beaux jouets ! C'étaient des bateaux vraiment bien faits que je pouvais toucher de mes mains. Si personne n'avait été là pour me voir, je les aurais volés et emportés chez moi pour les manipuler un peu, comme j'aurais aimé le faire. / Mais là, à côté de la Vierge Marie, qui ressemble à une reine sur le maître-autel, je voyais ta statue et je pensais à toi, saint Nicolas. Je voyais ton sourire, plein de bonté, et dans le silence mystérieux de la Chapelle, j'entendais ta voix fine, presque divine, me dire : « Tu vois, mon petit, ces petits bateaux que tu aimes tant sont des jouets qui ne sont là que pour faire plaisir à tes yeux innocents, mais pas à tes mains, qui mettraient peu de temps à les mettre en pièces ». Je me contentais donc de les regarder, et avec la mélancolie de les laisser à leur place, je quittais la chapelle plein de tristesse. / Ah, cher saint Nicolas ! Puis, tu sais, j'ai grandi et, comme les petits bateaux de la Chapelle, j'ai aussi navigué dans de terribles tempêtes. Mais je n'ai jamais perdu espoir, car je me suis souvenu de tes paroles comme de conseils de prudence et de sagesse à suivre dans cette vie. / Ah ! Combien de fois m'est-il arrivé, comme lorsque j'étais enfant, de voir, d'admirer, de vouloir avec un désir ardent tant de belles et bonnes choses, pour moi et pour les autres, et de ne jamais pouvoir suivre ma propre volonté, mais d'être obligé de marcher… et de marcher de côté, toujours de côté, sans m'arrêter, sans pouvoir rien faire et sans perdre courage. / C'est ainsi que se déroule notre vie. Ah ! Comme tu avais raison de me prévenir, grand Saint ! Se contenter de ce que nous sommes, observer et se débrouiller sans rien dire est la règle des sages ! Oui, c'est vrai. / Et maintenant que je t'ai fait cette confession, laisse-moi t'adresser une prière : « Protège-moi toujours sous tes yeux, garde-moi toujours sur le bon chemin, et accorde-moi, ainsi qu'à tous les hommes comme moi, après cette vie tumultueuse, affligée de luttes stupides et néfastes, de jouir un jour d'une vie plus belle, plus juste et bénie, que j'espère avec une telle foi ! ».

2.7. Le chanoine Georges Franzi (1914-1997)



Chanoine Georges Franzi (1914-1997)

Georges Franzi naquit sur le Rocher de Monaco, où il passa son enfance et sa première adolescence avant de déménager à Alès, dans la Drôme française, où il fréquenta le séminaire des Pères du Saint-Esprit avec l'ambition de devenir missionnaire. Souffrant de tuberculose, il dut interrompre ses études et se rendre en Suisse pour se faire soigner. Une fois rétabli, il poursuivit sa formation au séminaire de Nice où il reçut les ordres sacerdotaux en 1940. Il effectua ses premières missions dans les paroisses de Clans et de Rigaud, dans l'arrière-pays niçois, avant d'administrer celles de Notre-Dame de Lourdes et de Saint-Roch à Nice.

Il ne revint à Monaco qu'en 1964, lorsqu'il fut nommé chanoine de la cathédrale et commença à travailler comme aumônier des scouts et d'autres associations locales. Animé par une passion impétueuse pour sa langue maternelle, revigoré par la conscience de son extinction imminente, il devint dès ces années-là le plus fervent militant de la renaissance et de la rediffusion du monégasque, dont il promouvait également l'usage dans l'espace public et dans la liturgie. Il devint le premier professeur de monégasque dans les écoles pour lesquelles il édita également les premiers manuels dactylographiés ; il présida ensuite le Comité National des Traditions Monégasques et collabora à la fondation de l'Académie des Langues Dialectales.

La figure de Franzi a donc joué un rôle majeur dans les processus qui ont conduit à la réévaluation et aux nombreuses tentatives de sauvegarde du patrimoine linguistique traditionnel de Monaco dans la seconde moitié du siècle dernier. La ferveur militante de cette personnalité ressort aussi clairement de son activité littéraire qui couvre aussi bien la production en vers que l'écriture en prose et des textes de chansons.

2.7.1. *U Russu. Legenda de Natale munegasca* (1932)



Une page du tapuscrit de la *Legenda de Natale munegasca* de Georges Franzi. Dessin de Christian Raimbert.

Comme le précisent les notes à la fin du texte, l'impulsion pour l'écriture de cette « légende de Noël » inédite vint à l'auteur (alors âgé de seulement dix-huit ans et loin de son pays natal en raison de sa maladie) de la publication de la *Legenda de santa Devota* de Notari ; comme à beaucoup d'autres futurs auteurs en monégasque, cet ouvrage lui fit prendre conscience des possibilités artistiques et expressives de la langue et, dans son cas particulier, contribua à renforcer ses sentiments de nostalgie et d'attachement envers Monaco.

Le texte, apparemment destiné à un public d'enfants (étant donné la naïveté évidente de son contenu, même en termes de cohérence historique) afin qu'ils « aiment leur principauté et fassent tout leur possible pour lui garder son intégrité », répond essentiellement à la promotion des idéaux « nationalistes » qui caractérisèrent l'esprit de l'écrivain tout au long de sa vie. On cite le texte dactylographié (datant probablement de la fin des années 70, et dont la paternité est également attribuée à Marinette Antognelli), avec quelques changements de ponctuation.

Tantu, tantu tempu fa, gh'era già a nostra veya Roca che se issava ün mezu d'a marina blü. E gente che ghe stavu alura eru, cuma sempre, de gente sënce e brave, eru propi de brave gente.

D'achëlu tempu, nun gh'era de grande casasse; suta u scœyu gh'era ün piciün portu tranqilu, ma prun cunusciüu; e tütu ünviru ren che campagne unde se vedëva prun d'urivei, de limunei e de çitrunei sença ublià i prai ben sciurii. E ailì, ünt'a Cundamina, sulu ün mezu d'achëli beli àrburi ghe stava ün brav'omu, marandau e un pocu intrëgu. Ubliau d'e gente che se crëdu, vivëva cun mudestia tra u so ase e e soe bèstie.

Cuma ghe dijëvu? Nüsciün savëva ancura u so nume de batezà! Perchè, u savì ben, qandu ün nun è pa tantu fürbu, tüti se bürlu d'ëlu. Cuma gh'aveva i caviyi prun russi, cuma u fœgu, l'avëvu suvranuminau: e tüti ghe dijëvu «u Russu».

E ecu che üna bela nœte de diçembre, üna nœte ün pocu frëda, ma ben sterà, ünta so' casota de plance mà zunte u Russu durmëva ün pàije… d'ün sœnu d'achëli ch'an sempre fau u so devè, sença preputença… u sœnu d'i pòveri che an a cunsciença pàija e tranqila.

Tütu ün ün cou, a nœte se scciairisce, nun gh'è ciù a nœte prufunda. Üna lüje duça duça sciara u Principatu. S'àude de vuje ünt'u celu… Se semiya che tüta a natüra canta: «Glòria a Diu ailà sciù, e aiçì, pàije a i omi de bona vuruntà».

U Russu, tütu ümbarlügau d'achësta meraviya, se dumanda çe che pò ben se passà… Alura üna vuje ünt'u so cœ de brav'omu ghe dije: «O Russu, ailà, a Betleeem, è nasciüu u Bambìn, u veru Messia, u Fiyu de Maria, u Fiyu de Diu. E per tüti i omi de bona vuruntà, stanœte se cria achësta grande nœva: u mundu gh'à ün Redentù».

Ma sciù d'a Roca fa sempre scüru, nun se sente nüsciüna mùsica, nun se vëde nüsciüna sciara. Pòvere gente: fò andà a ghe dije [sic] *üna grande nœva cuma aiçò, che nun s'è mai sentüa, che mai ciù se senterà… Fò che tüti, bravi o marrii, u saciu…*

U Russu, cin de giòia e de sperança, vœ crià a so' alegria ün tütu Mùnegu. Curre, sauta, vora; sciù d'a Roca, a u Tenau, a ë Revere, a i Muneghëti, a San Rumàn… U Russu cria a so' giübilaçiùn: «Dreviyeve e scutè: è propi veru, è nasciüu u Bambìn, è nasciüu u Sarvatù d'u mundu!».

Ma nüsciün u scuta. Pensè: è u Russu che cria, serëssa ancura üna d'ë so' straversie… «Làsciane dorme, o Russu, sença giüdiçi!», «Passa u to camìn, marandau!», «Sì sempre u stessu babulu!»; e l'ecu rebumba ünt'ë muntagne: «Babulu, babulu…», «Marandau, marandau…».

Sulu ünt'u frëdu d'a nœte, u Russu è tütu descapriçiau. Cuma è düru u cœ d'ë gente che gh'an tütu! O perchè nüsciün vœ crëde a l'amù d'u Signù? Perchè nisciün vœ crëde che l'amù s'è fau omu, ce l'amù è vegnüu stanœte a ne piyà tüti? «O pòveru de min…»

Stè curcai, durmè, durmè, miscredenti! U Russu, ëlu, parte per u presëpiu, ma pa cun ë mae vœe: ümbasta u so asëtu e ghe carga dui cavagni cin de limui e de çitrui, i früti durai de Mùnegu. E u Russu se ne va, u cœ cin de marincunia… Darrè da ëlu, Mùnegu dorme ünte l'ündiferença; ma davanti d'ëlu gh'è sempre chëla sciara benejia, lüme d'i omi de bona vuruntà che ghe fa vëde u camìn che cundüje a u Re d'a Glòria, che mena a u Signù d'ë misericòrdie.

Dopu de giurni e de nœte (e ure nun cœntu â nœte de Natale) arriva ünfin â barma de Betleem. Ma, che de bele gente, u Russu u sta tütu ümbarlügau. Tüti ghe diju de se tàije, i Rei sun arrivai! Alura, capiscè, davanti a i grandi fò se tàije…

Ma a u Signù ch'ümporta e grandesse; è u cœ d'i picinìn che vœ u Signù… Üna vuje duça cum'achëla d'a so'pòvera màire ciama u pòveru munegascu: «Russu, russu, vegne un pocu aiçì…». È a Madona che u ciama: alura u Russu piya curage, e tra i doni d'i pastri e i regali d'i Rei mëte i früti durai d'u so belu paise de Mùnegu. Alura a Madona ghe parla: «O Russu, sì u sulu munegascu ch'à scutau a ciamada de Natale, u sulu ch'à avüu u curage de vegne fint'aiçì per adurà u Re d'u Celu e da Terra. Aura demanda tütu çe che vœi, u to votu u ciù caru, e u me Fiyu scuterà a to' preghiera e te darà tütu çe che desideri».

Che belëssa, u despreiju d'i soi cumpatrioti è prun lonzi, ch'ümporta çe che gh'an fau! U cœ d'u Russu è cin de l'amù d'u so paise…

«O Santa Vèrgine, o belu Bambìn, per min gh'ò büsœgnu de ren, gh'ò i bei d'u Signù… Ma, a u me caru e picinìn paise, o Bambìn Gesù, daghe, daghe per sempre a pàije, a libertà e l'ündependença…»

Oh! Gardè ben, gardè ben! Miràcuru, miràcuru! Tra u velu giancu d'a Madona e u russu d'u fœgu che brüjava, ünt'u fundu d'a barma chëlu pòveru meschìn d'u Russu à vistu u fiyè che ghe stendëva i brassi e che ghe surridëva cuma per ghe dì: «Che sice sempre cuscì!».

Le Rouge. Légende de Noël monégasque. Il y a très, très longtemps, il y avait déjà notre vieux Rocher qui se levait au milieu de la mer bleue. Les gens qui l'habitaient alors étaient, comme toujours, des gens simples et bons, c'était vraiment des braves gens. / En ce temps-là, il n'y avait pas de grandes maisons sous le Rocher ; il y avait un petit port tranquille, mais très connu ; et tout autour, rien que des campagnes où l'on voyait des oliviers, des citronniers et des orangers, sans oublier les prés bien fleuris. Et là, dans La Condamine, seul au milieu de ces beaux arbres, habitait un brave homme, mal mis et un peu simple d'esprit. Oublié des gens qui se croient supérieurs, il vivait avec modestie entre son âne et ses bêtes. / Comment s'appelait-il ? Personne ne savait encore son nom de baptême ! Parce que, vous le savez bien, quand quelqu'un n'est pas très dégourdi, tous se moquent de lui. Comme il avait les cheveux très rouges, rouges comme le feu, on l'avait surnommé : et tous l'appelaient « le Rouge ». / Et voici qu'une belle nuit de décembre, une nuit un peu froide, mais bien étoilée, dans sa maisonnette de planches mal jointes, le Rouge dormait en paix, du sommeil de ceux qui ont toujours fait leur devoir, sans vouloir se faire valoir… le sommeil des pauvres qui ont la conscience en paix et tranquille. / Soudain, la nuit s'éclaircit, il n'y a plus la nuit profonde. Une lumière douce, douce éclaire la principauté. On entend des voix dans le ciel… On dirait que toute la nature chante : « Gloire à Dieu, là-haut et ici, paix aux hommes de bonne volonté ». / Le Rouge, tout éberlué de cette merveille, se demande ce qui peut bien se passer. Alors une voix dans son cœur de brave homme lui dit : « Ô Rouge, là-bas à Bethléem est né l'Enfant, le vrai Messie, le Fils de Marie, le Fils de Dieu. Pour tous les hommes de bonne volonté, cette nuit on crie une grande nouvelle : le monde a un Rédempteur. » / Mais sur le Rocher, il fait toujours sombre, on n'y entend aucune musique, on ne voit aucune clarté. Pauvres gens, il faut aller leur dire une grande nouvelle comme cela, qui ne s'est jamais entendue, que l'on n'entendra jamais plus… Il faut que tous, bons ou mauvais, le sachent. / Le Rouge, plein de joie et d'espérance, veut chanter son allégresse dans tout Monaco. Il court, il saute, il vole… sur le Rocher, au Ténao, aux Révoires, aux Moneghetti, à Saint-Roman… Le Rouge crie sa jubilation : « Réveillez-vous et écoutez ; c'est très vrai, il est l'Enfant, il est né le Sauveur du monde ! ». / Mais personne ne l'écoute. Pensez donc : c'est le Rouge qui crie, ne serait-ce pas encore une de ses extravagances… « Laisse-nous dormir, ô Rouge, sans jugement ! », « Passe ton chemin, mal habillé ! », « Tu es toujours le même idiot ! » ; et l'écho résonne dans les montagnes : « Mal habillé… », « Idiot, idiot… ». / Seul, dans le froid de la nuit, le Rouge est tout découragé. Comme il est dur le cœur des gens qui ont tout ! Ô pourquoi personne ne veut croire à l'amour du Seigneur ? Pourquoi personne ne veut croire que l'amour s'est fait homme, que l'amour est venu cette nuit pour nous prendre tous ? « Ô pauvre de moi… » / Restez couchés, mécréants, dormez, dormez ! Le Rouge, lui, part pour la crèche, mais pas les mains vides : il harnache son petit âne et il lui charge deux paniers pleins de citrons et d'oranges, les fruits dorés de Monaco. Et le Rouge s'en va, le cœur plein de mélancolie… Derrière lui, Monaco dort dans l'indifférence ; mais devant lui, il y a toujours cette lumière bénite, la lumière des hommes de bonne volonté qui lui fait voir le chemin qui mène des gens au Roi, qui mène des miséricordes au Seigneur. / Après bien des jours et des nuits (les heures ne comptent pas la nuit de Noël), il arrive enfin à la grotte de Bethléem. Mais, que du beau monde, le Rouge est tout éberlué. Tous lui disent de se taire, les Rois sont arrivés ! Alors, vous comprenez, devant les puissants il faut se taire… / Mais au Seigneur, qu'importe les grandeurs ; ce sont les cœurs simples qui veulent le Seigneur… Une voix douce comme celle de sa pauvre mère appelle le pauvre Monégasque : « Rouge, Rouge, viens un peu ici… ». C'est la Madone qui l'appelle : alors le Rouge prend courage et au milieu des dons des bergers et des présents des Rois, il dépose les fruits dorés de son beau pays de Monaco. Alors la Madone lui parle : « Ô Rouge, tu es le seul Monégasque qui ait écouté l'appel de Noël, le seul qui soit venu jusqu'ici pour adorer le Roi du Ciel et de la Terre… Maintenant, demande tout ce que tu veux, ton vœu le plus cher et mon Fils écoutera ta prière et te donnera tout ce que tu désires.. .» / Quelle beauté, le mépris de ses compatriotes est très loin, qu'importe ce qu'ils lui ont fait ! Le cœur du Rouge est plein de l'amour de son pays… / « Ô Sainte Vierge, ô bel Enfant, pour moi, je n'ai besoin de rien, j'ai les biens du Seigneur… Mais à mon cher et petit pays, donne, donne pour toujours la paix, la liberté et l'indépendance… » / Oh ! Regardez bien, regardez bien ! Miracle, miracle ! Entre le blanc du voile de la Madone et le rouge du feu qui brûlait au fond de la grotte, ce cher pauvre de Rouge vit l'Enfant qui lui tendait les bras et qui lui souriait, comme pour lui dire : « Qu'il en soit ainsi ! ».

2.7.2. *Tanta gente dije…* (s.d.)

Le dévouement inlassable de l'auteur pour la renaissance de la langue locale au niveau social et pour la transmission intergénérationnelle se révèle indissociable d'un sentiment tout aussi fort d'attachement à l'identité ancestrale de l'État monégasque et d'auto-identification à ses valeurs et symboles traditionnels. C'est ce qui ressort, entre autres, de la lecture de cette composition, qui semble se rattacher expressément aux principes et aux mots exprimés par Notari dans le texte en monégasque proposé comme nouvel

hymne national (à propos du faible nombre d'habitants qui conservaient encore la connaissance et la pratique de la langue et des traditions locales), mais qui met à la fois en évidence la ferme volonté de préserver la langue ancestrale par tous les moyens possibles (*a lenga materna, cuntra mà e ventu,* / *a defenderëmu cun a vuje d'u sanghe*). En effet, si pour cet auteur la défense du monégasque impliquait, dans une certaine mesure, le rejet et le désaveu de la société moderne bruyante et cosmopolite, considérée comme incompatible avec les habitudes de vie traditionnelles des habitants autochtones de la principauté, pour Franzi la préservation de l'identité historique semble devoir se conjuguer plus activement avec l'inévitable développement économique et social, comme condition fondamentale pour permettre à Monaco de conserver son originalité culturelle dans le futur. Texte dactylographié inédit sans date.

Tanta gente dije: gh'era üna vota
fussa cuma per dì: nun sun che de stòrie…
Pensè çe che vurì, sapiente genòrie,
nui, d'ë cose veye, gh'amu a babarota.
È veru ch'ünseme nun sëmu pa gàire
ma fò iesse miliui per fà üna naçiün…?
Nun ghe fò che força e tambèn devuçiün
ch'amu reçevüu de pàire e màire.
Cüntànduse ben, sëmu qatru gati
ma che de mantegne, amu vuruntà
e tantu ch'u scœyu sulide dürerà
sarvamu i pensiei d'i avi cun i fati.
Sëmu de Mùnegu, fò che tüti sàciun
ch'amu a testa düra cum'a nostra Roca:
l'àrima d'u passau ünt'achësta epoca
vurëmu cunservà cun prun d'ustinaçiün.
E, gente d'i Murìn a ë parole larghe
o gente de lasciü a u parlà ciü strentu
a lenga materna, cuntra mà e ventu,
a defenderëmu cun a vuje d'u sanghe.
Diu faghe, amighi e vijìn,
che ünt'u mundu de demàn,
u nostru veyu parlà rumàn
faghe ciü largu ru so camìn,
e fussa òrganu o tavìn
per cantà giòia o tristëssa
ausëmu gardà ra belëssa
d'u nostru parlà tugiù divìn…

Bien des gens disent… Bien des gens disent : il était une fois / comme pour dire : ce ne sont que des histoires… / Pensez ce que vous voulez, savantes lignées, / nous, des choses du passé, nous avons la marotte. / Il est vrai que, même tous ensemble, / nous sommes peu nombreux / mais faut-il être des millions pour faire une nation ? / Il ne faut que force et aussi dévotion / que nous avons reçues de nos pères et nos mères. / En nous comptant bien, nous sommes quatre chats / mais qui, de maintenir [le passé] avons la volonté / et tant que le Rocher, solide, durera / sauvons les idées de nos aïeux par nos actes. / Nous sommes de Monaco, il faut que tous sachent / que nous avons la tête dure comme notre Rocher : / l'âme du passé, même à notre époque, / nous voulons la conserver avec beaucoup d'obstination. / Et, gens « des Moulins » au parler lâche, / ou bien gens de là-haut [du Rocher] au parler plus serré, / la langue maternelle, contre mers et vents, / nous la défendrons avec la voix du sang. / Dieu fasse, amis et voisins, / que dans le monde de demain, / notre vieux parler roman / trace plus large son sillon, / et qu'il soit orgue ou petite flûte / pour chanter la joie ou la tristesse, / osons garder la beauté / de notre parler toujours divin.

2.7.3. *Augüri per ra prima leçiùn de munegascu* (1972)

En ce qui concerne la promotion et la défense du monégasque, domaine où le père Franzi se montra le plus actif entre les années 1960 et 1970, avec d'autres personnalités importantes du micro-État, fut l'inclusion de la langue locale dans les programmes scolaires de la principauté, considérée comme la principale mesure pour prévenir sa perte. En cela, l'auteur bénéficia à la fois du soutien du Comité National des Traditions Monégasques – dont le président était alors Robert Boisson, maire de Monaco jusqu'en 1971 – et de celui d'une figure institutionnelle particulièrement marquante comme René Novella (1922-2016), directeur des Affaires culturelles de 1963 à 1966, puis directeur de l'Éducation Nationale de 1966 à 1982.

En attendant que ce but soit atteint, on avait commencé à organiser des cours de langue monégasque destinés à un public adulte, mis en place à l'origine par le père Frolla. Le poème suivant, rédigé le 21 novembre 1972 à l'occasion de la première leçon de monégasque donnée au collège de l'Annonciade, est dédié justement à ce personnage, « mainteneur du dialecte », ainsi qu'au Comité des Traditions lui-même. À l'époque, il s'agissait d'une initiative totalement nouvelle et menée à titre expérimental ; comme on le verra plus en détail par la suite, l'inclusion du monégasque comme sujet d'étude obligatoire dans les écoles sera instituée en 1976. Extrait de *Église de Monaco.* Gèija de Mùnegu*. La vie de l'Église en principauté*, n° 97, décembre 1972, p. 5.

O cari defunti, che durmì ün pàije,
che achëstu giurnu sice per vui festa:
u vostru dialetu redrissa a testa
sença tant'afanu e ren che stralüje.

Ma demàn, speramu, sarà fòrsci braijè
çe ch'ancœi nun è ch'ün piciùn barlüme;
u nostru lüminùn sarà ün gran lüme,
e de parlà patuà gh'averëmu piejè.

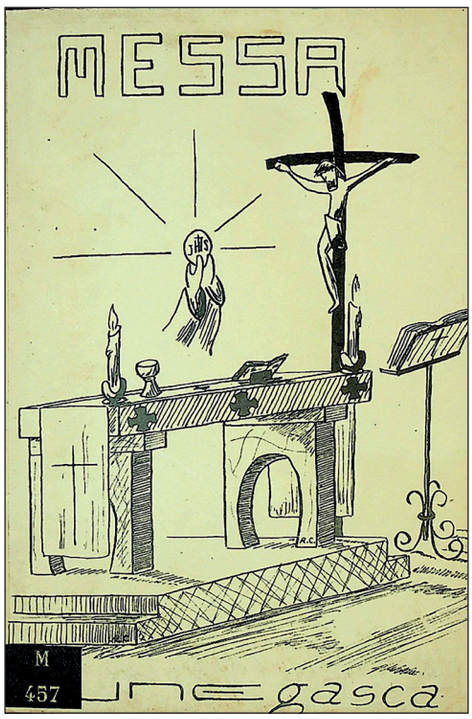
Per ciù de mil'ani, â riva d'u portu
d'ün sciù d'a Roca fint'a u Larvotu
s'audìa che parlà lenga munegasca.

D'üna raça nœva nun sëmu ch'ün grelu,
ma se d'a racolta portam'u fardelu
ben tostu sarëmu 'na fecunda frasca.

Souhaits pour la première leçon de monégasque. Chers défunts qui dormez en paix, / que ce jour soit pour vous une fête : / votre dialecte redresse la tête / sans beaucoup d'éclat et rien qui éblouisse. // Mais demain, nous le souhaitons, sera peut-être brasier / ce qui aujourd'hui n'est qu'une étincelle ; / notre lumignon sera une grande lumière / et de parler patois, nous aurons plaisir. // Pendant plus de mille ans, au bord du port, / d'en haut du Rocher jusqu'au Larvotto / on n'entendait parler que la langue monégasque. // D'une race nouvelle nous ne sommes qu'un bourgeon, / mais si de la récolte nous portons le fardeau, / bien vite nous serons un rameau fécond.

2.7.4. *Prèdica per a Mëssa d'ë Tradiçiue* (1973)

Parmi les différents domaines dans lesquels Georges Franzi conduisit ses activités en faveur de la revalorisation du monégasque – en l'occurrence avec une autre personnalité de premier plan, c'est-à-dire le R.P. Frolla – figure le domaine ecclésiastique, dont le prestige à Monaco est assuré et réaffirmé par la reconnaissance du catholicisme en tant que religion d'État. La réintroduction du monégasque comme langue de la liturgie (d'abord uniquement dans l'homélie, puis pour l'ensemble de la célébration), bien qu'encore aujourd'hui limitée à certaines occasions spéciales du calendrier religieux, a également contribué de manière fondamentale à réaffirmer l'importance de l'idiome local pour l'identité historique de la principauté.



Couverture du tapuscrit original de Georges Franzi contenant les textes utilisés lors des célébrations de la messe en monégasque.

Ci-dessous, des extraits de l'homélie prononcée par le chanoine Franzi devant les membres du clergé local et de l'administration municipale le 26 janvier 1973, veille de la Sainte-Dévote, tirés de *A barma grande. Antulugia intemelia*, n° 13, 1974, pp. 32-34 ; la traduction française est de l'auteur de cet ouvrage.

Scignuria u nostru Vescu,
sciù Presidente e Membri d'u Cunsiyu Naçiunale,
sciù Mera e Cunsiyei Cumünali,
gente d'a Marina,
cari Soci d'u Cumitau d'ë Tradiçiue,

Ün anu se ne va, ün anu vegne, üna vota de ciù se truvamu ünt'a capelëta che i nostri avi an custrüiu sciù u lægu und'à aprudau u corpu benejiu d'a nostra santa patruna.

Üna vota de ciù e nostre fire sun ciù ciàire e avëmu u durù, ancura frëscu, de purtà u desmüu d'u nostru caru sòciu Luì Canis, che è andau, giurni fa, se rezunze a u sciamu nümerusu de chëli che gh'an avüu a fëde ün Diu e ünt'u nostru Principatu. Che santa Devota u mena davanti u Signù, che a so' vita e a so' òpera siciun per nui, soci d'ë Tradiçiue, e per tüti achëli che àimun Mùnegu, üna sciama lüminusa sciù d'u camìn d'a sperança che per nui Mùnegu è stau, Mùnegu è, Mùnegu sarà.

[…]

Ün anu se ne va, ün anu vegne. Cuma i bateli sciù d'üna marinassa, a nostra vita va segundo u bon piejè d'ë unde e se nun avëmu u spìritu de se sarvà, a nostra barca se sprufunderà ben vitu. U savëmu ben, nun sëmu i padrui d'i avenimenti che se fan e se derfun ünturnu a nui e sëmu cunvinti che, piciùn puntu sciù d'a cara d'u mundu, nun purëmu iesse càusa d'i grandi scangiamenti. Ma sëmu següri che u nostru devè è de mantegne a barra d'u timùn ünt'a bona direçiùn e de tegne i œyi ben drüverti per vëde ë ciavane e ë burrasche de dunde vegnun. Puscèssimu, cuma a barca de santa Devota, seghe tugiù cun curage u camìn d'üna vita d'unù, de travayu, de cunfiança e de fëde, che n'an traçau i nostri avi!

Ün anu se ne va, ün anu vegne. «Çe che sun de vasceli a sëra, sun d'ë bëte u lündemàn», cuscì se dije a Mùnegu per qarchedùn che se ne crëde. Forsci, ma sun pochi, certi an ancura ünt'a memòria ë longhe bele prufescie, che se favun a traversu u giardìn de Milo, ünt'i carrugi d'a Cundamina, burdai de case basse, per purtà e relìcure de santa Devota ünt'achësta gèija; ün tempu ch'è stau e che nun sarà mai ciù.

Se issëmu a testa vedëmu i cupi de ciù ün ciù àuti, i aurivei e i çitrunei sun sparii per lascià postu a ë sciure, ma nun stamu a se ciagrinà, se fò gardà, è versu l'avegnì d'u nostru paise che fò gardà e se fò scangià i pruverbi d'i nostri veyi, i scangerëmu, ma avendu ün fundu d'u cœ a fermëssa de defende e de crëde çe ch'an sempre difësu e credüu e gente de Mùnegu.

Tra tüti chëli «vasceli» inmensi che sun ë case d'ancœi, tra tüti chëli prugeti e custrüçiue de giganti, u nostru incarregu è de truvà e de fa truvà, tra tüte chëste cose, forsci qarche veya bëta abandunà, per dije chëste piciune cose, che üsavun i munegaschi d'üna vota, pòveri marinai e paisai, per creà l'àrima d'u nostru pòpulu.

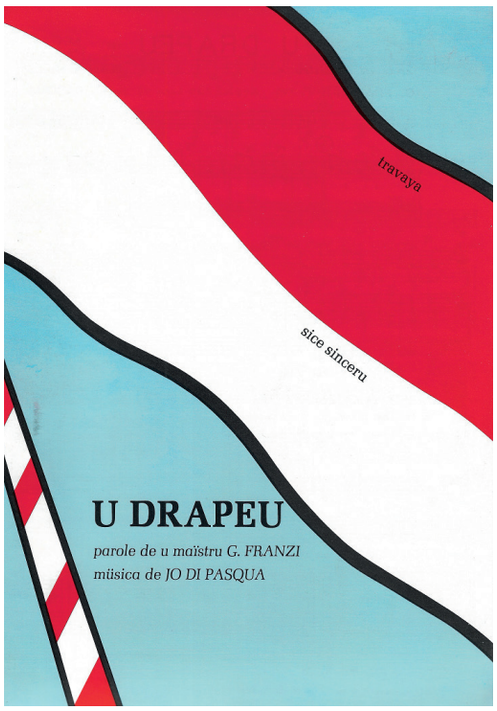
Ün anu se ne va, ün anu vegne. A stòria è sempre a stëssa. Qandu u Signù à vusciüu dà a u nostru paise üna santa patruna, nun è andau a çercà ün santu cun granda renumada e cin de miràcuri meraviyusi, n'à dau üna fiyëta sença ambiçiün, che, sença ghe dà impurtança, à sacrificau a so' vita üntrega a Diu. Che cun a nostra presença, noi tüti aiçì, dijëmu a nostra fëde ün santa Devota e che a nostra preghera, dürante a Mëssa, sice de demandà a u Signù, che per l'interçessiùn d'a benedëta Devota, cuma ëla, sìcimu sença tropa ambiçiün, capaci de nun trascürà e piciune cose per nun iesse ünfedeli ünte grande, per a sarvëssa d'a nostra credença ünta nostra religiün e ünt'u nostru Principatu.

Ün anu se ne va, ün anu vegne, che a benediçiün de santa Devota sice suvra tüti vui, sciù d'u nostru Prìncipu e d'a so' Famiya, sciù d'u nostru Vescu, sciù i grandi e sciù i piciui, sciù chëli che ridun e sciù chëli che ciurun, per se retruvà l'anu che vegne e u rengraçià per tütu u ben che ne manda.

Sermon pour la Messe des Traditions. Monseigneur l'Évêque, / Monsieur le Président et membres du Conseil National, / Monsieur le Maire et conseillers municipaux, / gens de mer, / chers membres du Comité des Traditions, // Une année passe, une année vient, et encore une fois, nous nous retrouvons dans la petite chapelle que nos ancêtres ont construite à l'endroit où le corps sacré de notre saint patron a atterri. / Une fois de plus, nos rangs s'éclaircissent et nous ressentons la douleur, encore récente, de la perte de notre cher membre Louis Canis, qui est parti il y a quelques jours rejoindre les rangs de ceux qui avaient foi en Dieu et en notre principauté. Que sainte Dévote le porte devant le Seigneur, que sa vie et son œuvre soient pour nous, membres du Comité des Traditions, et pour tous ceux qui aiment Monaco, une flamme brillante sur le chemin de l'espoir que pour nous Monaco est, Monaco a été et Monaco sera. / […] / Une année passe, une année vient. Comme des bateaux sur une mer agitée, notre vie suit le mouvement des vagues, et si nous n'avons pas l'esprit pour nous sauver, notre bateau coulera très vite. Nous sommes bien conscients que nous ne sommes pas maîtres des événements qui se déroulent autour de nous, et nous sommes convaincus que, n'étant qu'un minuscule point sur la surface de la Terre, nous ne pourrons jamais provoquer de grands changements. Mais nous sommes sûrs que notre devoir est de maintenir le gouvernail dans la bonne direction et de garder les yeux ouverts pour voir d'où viennent les tempêtes et les coups de vent. Comme le bateau de sainte Dévote, suivons toujours courageusement le chemin d'une vie d'honneur, de travail, de confiance et de foi, comme nos ancêtres l'ont tracé pour nous ! / Une année passe, une année vient. « *Çe che sun de vasceli a sëra, sun d'ë bëte u lündemàn* » [Ceux qui sont des vaisseaux le soir, sont des périssoires (petits bateaux à fond plat) le lendemain] dit-on à Monaco pour quelqu'un qui est trop sûr de lui. Peut-être, mais ils sont peu nombreux, certains ont encore le souvenir des longues et belles processions qui avaient lieu à travers les jardins de Millo, dans les rues de La Condamine, entourées de maisons basses, pour apporter les reliques de sainte Dévote à cette église ; un temps qui est passé et ne reviendra jamais. / Si nous levons la tête, nous voyons les tuiles du toit devenir de plus en plus hautes ; les oliviers et les orangers ont disparu pour faire place aux fleurs ; mais ne nous apitoyons pas sur notre sort. Si nous devons regarder quelque part, nous devons regarder vers l'avenir de notre pays. Nous devons nous souvenir des proverbes de nos aînés, et nous le ferons, mais avec la fermeté dans nos cœurs de défendre et de croire ce que le peuple de Monaco a toujours défendu et cru. / Parmi tous ces immenses « vaisseaux » que sont les maisons d'aujourd'hui, parmi tous ces projets et constructions géantes, notre tâche est de trouver, et de faire trouver, parmi toutes ces choses, peut-être quelque vieille plate abandonnée, je veux dire ces petites choses, que les Monégasques d'autrefois, pauvres marins et paysans, utilisaient pour créer l'âme de notre peuple. / Une année passe, une année vient. L'histoire est toujours la même. Lorsque le Seigneur a voulu donner à notre pays un saint patron, il n'est pas allé chercher un saint particulièrement célèbre qui avait accompli des miracles merveilleux ; il nous a apporté une jeune fille sans ambition, qui, sans trop réfléchir, a sacrifié son âme à Dieu. Que par notre présence, nous tous ici affirmions notre foi en sainte Dévote, et que notre prière pendant la messe soit de demander au Seigneur que, par l'intercession de la bienheureuse Dévote, nous aussi nous rejetions l'ambition, comme elle l'a fait, et que nous soyons capables de ne pas négliger les petites choses pour ne pas être infidèles dans les grandes, pour le salut de notre foi en notre religion et notre principauté. / Une année passe, une année vient ; que la bénédiction de sainte Dévote soit sur vous, sur notre Prince et sa Famille, sur notre Évêque,

sur les adultes et les enfants, sur ceux qui rient et ceux qui pleurent, afin que nous puissions nous retrouver l'année prochaine et le remercier pour tout le bien qu'il nous a apporté.

2.7.5. *U drapeu* (1987)



Couverture de la partition de *U drapeu.*

Comme on l'a vu, la fierté d'appartenir à l'État monégasque fut l'un des principaux éléments du caractère de l'auteur ; les couplets de cette chanson, mise en musique par Jo di Pasqua, sont dédiés au drapeau de la principauté associé à ce que Franzi voulut identifier comme les deux valeurs fondatrices de la nation, c'est-à-dire le travail et la sincérité. Extrait de *U drapeu*, livret de quatre pages contenant les paroles de la chanson et la partition musicale, publié en 1987 par la Mairie de Monaco.

Qandu vëdu ë toe curue,
o drapeu aimau d'a me' cara naçiün,
u me cœ se ience de passiün
e a me' buca è cina de cançue.

U russu me dije: travaya,
cuma an sempre fau i toi avi;
che fussa ün casa o ün bataya,
per Mùnegu, cuma ëli, fa' sempre çe che dëvi.

U giancu me dije: sice sinceru;
nun stà mai çercà de garruye.
Ma qandu u cœ te buye,
crèdeme, amigu, dije sempre u veru.

Le drapeau. Quand je vois tes couleurs, / ô drapeau aimé de ma chère nation, / mon cœur se remplit de passion / et ma bouche est pleine de chansons. // Le rouge me dit : travaille, / comme l'ont toujours fait tes ancêtres ; / que ce soit à la maison ou dans la bataille, comme eux, pour Monaco, fais ce que tu dois. // Le blanc me dit : sois sincère ; / ne cherche jamais de disputes. / Mais quand tu en as gros sur le cœur, / crois-moi, ami, dis toujours la vérité.

2.7.6. *A marina ünt'a Bìbia* (1991)

Franzi fut également un contributeur actif, en tant qu'amateur de la langue et de la littérature monégasques, dans les différentes éditions des colloques de dialectologie organisés d'abord par le Comité National des Traditions Monégasques puis par l'Académie des Langues Dialectales. Si l'auteur recourut au français pour les sujets les plus proches des thèmes de ces colloques, il ne renonça pas à s'exprimer en monégasque pour le traitement des thèmes liés à la philosophie et à l'histoire des religions. Extrait de *9e Colloque des langues dialectales. 25 mai 1991*, Académie des Langues Dialectales, Monaco, 1996, pp. 159-161.

Me permeterì de cumençà per ün tratu d'a vita d'ë gente de Mùnegu, paise unde a marina tegne ün grande postu.

Dui veyi munegaschi sun setai sciù d'ë banche de Santa Bàrbura e cuntemplandu a marina sgranun i soi suvegnì. A marina per ëli è stà ün lœgu unde an passau, cuma tüti i fiyœi de Mùnegu, üna grande parte da so' vita. Da picinìn a riva d'u portu era u lœgu d'i soi giœghi e, da ciù grandi, gh'an passai i ciù beli mumënti da so' vita, qandu u so travayu ghe permetëva de se piyà ün pocu de bon tempu.

Se gh'avì ün mumëntu scutè çe che se cœntun: se se parlun d'ë bunasse e d'ë tartane che purtavun a u portu u vin e a sàbia, i soi suvegnì sun scàiji tüti chëli d'ë marinasse spaventuse che, d'ün tantu ün tantu, fan d'a marina ün mustru che destrüje tütu.

Se ò vusciüu cumençà per achësta aleguria per ve parlà d'a marina ünt'a Bìbia è perchè già da u princìpiu d'u libru sacru u letù gh'à u sentimentu che a marina fa paura e retruvamu aiçò suvratütu ünte l'Anticu Testamentu.

Ë prime righe d'a Gènesi ne dijun: «Qandu Diu cumençava a creaçiùn d'u celu e d'a terra, a terra era vœa e deserta, ë tènebre crüvëvun l'abissu e u sciùsciu de Diu se stendëva sciù d'ë àighe».

Sun cun achëste parole d'abissu, cuma per dì ün vœu prufundu che nun se ne pò vëde u fundu, ün trau imensu unde tüt'ë criatüre pòsciun se prefundà ünt'ün mumëntu, ünt'a vastità spaventusa che atira l'ümanità üntrega.

Chëlu abissu nun è àutra cosa che a marina che parësce nun sulamente cuma u nemigu d'i omi, ma tambèn cuma u nemigu de Diu, u creatù de tütu çe che esiste.

De fati a creaçiùn vusciüa da Diu è üna realità che fa piejè de cuntemplà, ünvece che l'abissu è üna neantità che vœ fà sparì l'obra de Diu.

Ecu perchè, da u princìpiu, i omi gh'an davanti â marina a sensaçiùn de se truvà davanti üna putensa furmidàbile ümpussìbile a sutamëte qandu se descaena e che è un desastru per i marinai e a gente d'a costa.

Chëla marina, chëlu creau còsmicu che üntura a terra d'i cuntinenti, a mitulugia d'a Mesuputamia l'avëva persunificau cuma üna bèstia mustrüusa che ciamavun Tiamat, ün dragu che representa a putença malèfica che Marduc, u diu de l'ùrdine, devëva redüje a l'imputença per urganisà u cosmos.

A mitulugia d'Ugaric upusava tambèn Iam, u diu d'a marina, a Baal ünt'a lüta per a suvranità d'u mundu.

I scritui d'a Bìbia nun purëvun ignurà chële idee d'a marina, ma a so fëde ünt'ün Diu suvràn e tütuputente nun ghe permetëva de fà d'a marina ün èssere che purëva cuntradì a vuruntà de Diu eternu e mestre de l'üniversu. Dunca a marina nun è che üna creatüra cuma tüt'ë àutre, sutamëssa tambèn ëla â so' vuruntà. E u scritù sacru, dopu avè parlau de l'abissu cuma ün vœu imensu, zunta sùbitu: «U spìritu de Diu se stendëva sciù d'ë àighe». Ünt'u scritu clàssicu d'i libri d'a creaçiùn, Diu spartisce ün dui ë àighe de l'abissu e, üna vota per tüte, ghe fissa ë limite a nun suvrapassà. E a sciença primitiva avëva ardau achëla cunçeçiùn e ë aighe de suta â terra erun a reserva dâ qale vegnëvun ë funtane e ë rayane.

Ma, se a cusmugunia d'achëla èpuca nun pò sparì cumpletamënte dâ vita d'u pòpulu elüu, ünte tüt'i sarmi a marina nun è che üna creatüra che, cun ë àutre, dëve bendì u Segnù Diu de l'Üniversu e ghe rende graçie ün cantandu a so' glòria, margradu a tradiçiùn d'a Bìbia de gardà sempre üna imàgine mìtica ma sença l'aduraçiùn d'i pagani.

[…]

A Bìbia ütilisa diverse categurie de sìmbuli: ë àighe d'u gurfu marìn ghe furnisce l'imàgine d'ün perìculu permanente, perchè u so fundu, che nun se pò vëde, semiya iesse vijìn d'u scheol*, abitaçiün d'ë putençe infernale.*

Ecu perchè üna audù de força maligna flutègia sempre ünviru d'a marina e a l'uesasiün è representà cun ün corpu de mustru cuma u Leviathan. Aiçò perchè ünt'a Bìbia a creaçiün nun è mai finia ma è sempre ün camìn versu a perfeçiün, alura chëli mustri sun cuma ë putençe nemighe che Yaweh dëve fà cegà per fà triunfà u so destìn.

Chële imàgine evocun per primu l'ativitá creatriça de Diu cuma ün cumbatimentu iniçale che se terminerà per a vitòria d'u ben sciù d'u mà.

Scutëmu Isaia u grande prufeta: «Sì Tü, Signù, che ai fau a tochi u dragu; sì Tü, Signù, che ai desvatau e àighe de l'abissu imensu e che ai fau ünt'u fundu d'a marina ün camìn per ghe fà passà i redminai [sic]*».*

Achëstu simbulu u retruvamu ünt'ë Apucalisse che canta a vitòria finale de Diu sciù d'u dragu e d'i abissi. E u tümültu d'ë unde è cumparau â revolta d'ë naçiue cuntra Diu.

Ünfìn se i scritui d'a Bìbia sun ünflüençai da ë idee d'u so tempu, a marina nun è ün fin d'u cœntu che üna creatüra de Diu sutamëssa â lege d'u Creatù.

E Gesù ëlu stessu per ne fà ben capì che Ëlu, Fiyu de Diu, è veramente suvra d'a creaçiün, à carmau a tempesta sciù d'a «Marina de Galilèia» e à caminau sciù d'ë àighe.

Per finì, per nui àutri munegaschi strenzüi ünt'a nostra terra, a marina è sempre stà üna imensità cina de misteri e suvratütu a so' stendüa che nun se ne vëde a fin, cuma u dì u sciù Nutari, è «chëla marina imensa / che ne parla d'indipendença».

La mer dans la Bible. Permettez-moi de commencer en citant quelque chose de la vie des habitants de Monaco, un pays où la mer joue un rôle important. / Deux vieux Monégasques sont assis sur les bancs de Sainte-Barbe et se laissent aller à des souvenirs en contemplant la mer. La mer était pour eux un lieu où ils ont passé, comme tous les enfants de Monaco, une grande partie de leur vie. Enfants, cette portion de port maritime était l'endroit où ils jouaient et, adultes, ils y ont passé les meilleurs moments de leur vie, lorsque leur travail leur permettait de se divertir un peu. / Si vous avez un moment, écoutez ce qu'ils se racontent : s'ils parlent des bonaces et des tartanes qui apportaient le vin et le sable au port, leurs souvenirs se rapportent presque tous aux houles effrayantes qui, de temps en temps, font de la mer un monstre qui détruit tout. / Si j'ai voulu commencer par cette allégorie pour vous parler de la mer dans la Bible, c'est parce que dès le début du livre saint, le lecteur a le sentiment que la mer inspire la peur, et cela se retrouve surtout dans l'Ancien Testament. / Les premières lignes de la Genèse nous disent : « Lorsque Dieu commença à créer les cieux et la terre, la terre était vide et déserte, les ténèbres couvraient l'abîme, et le souffle de Dieu était sur les eaux ». / Parler d'un abîme, comme pour indiquer un vide profond impossible à traverser jusqu'au bout, est censé indiquer un gouffre immense où toutes les créatures peuvent plonger à un moment donné, dans l'immensité effrayante qui attire l'humanité entière. / Cet abîme n'est autre que la mer, qui apparaît non seulement comme l'ennemi des hommes, mais aussi comme l'ennemi de Dieu, le créateur de tout ce qui existe. / Car la création voulue par Dieu est une réalité agréable à contempler, alors que l'abîme est l'absence de tout, qui fait disparaître l'œuvre de Dieu. / C'est pourquoi, depuis le début, les hommes face à la mer ont le sentiment d'être confrontés à une puissance redoutable, impossible à maîtriser lorsqu'elle se déchaîne et un désastre pour les marins et les habitants des côtes. / Cette mer, cette création cosmique entourant la terre des continents, la mythologie mésopotamienne l'avait personnifiée sous la forme d'une bête monstrueuse qu'elle appelait Tiamat, un dragon représentant la puissance maléfique que Marduc, le dieu de l'ordre, devait anéantir pour organiser le cosmos. / La mythologie ougarique opposait également Iam, le dieu de la mer, à Baal dans la lutte pour la suprématie sur le monde. / Les auteurs de la Bible ne pouvaient pas ignorer ces idées sur la mer, mais leur foi en un Dieu souverain et omnipotent ne leur a pas permis de faire de la mer un être qui pourrait contredire la volonté du Dieu éternel et seigneur de l'univers. La mer n'est donc qu'une créature comme une autre, également soumise à sa volonté. Et l'écrivain sacré, après avoir parlé de l'abîme comme d'un vide immense, ajoute immédiatement : « L'esprit de Dieu était étendu au-dessus des eaux ». Dans l'écriture classique des livres de la création, Dieu divise les eaux de l'abîme en deux et, une fois pour toutes, en fixe les limites à ne pas dépasser. La science primitive avait conservé cette conception et les eaux souterraines étaient le réservoir d'où provenaient les sources et les ruisseaux. / Mais si la cosmogonie de cette époque ne peut disparaître entièrement de la vie du peuple élu, dans tous les psaumes la mer n'est qu'une créature qui, avec les autres, doit bénir le Seigneur Dieu de l'Univers et lui rendre grâce en chantant sa gloire, malgré la tradition de la Bible qui en conserve une image mythique mais sans l'adoration des païens. / […] / La Bible utilise différentes catégories de symboles : les eaux du golfe lui donnent l'image d'un danger permanent, car son fond invisible ressemble au *scheol*, la demeure des puissances de l'enfer. / C'est pourquoi une odeur de puissance maléfique plane toujours autour de la mer et cela est représenté par un

corps de monstre semblable au Léviathan. C'est parce que dans la Bible, la création n'est jamais achevée, mais est toujours en route vers la perfection : ces monstres sont donc comme les puissances ennemies que Yaweh doit faire plier pour faire triompher son destin. / Ces images évoquent tout d'abord l'activité créatrice de Dieu comme une lutte initiale qui se terminera par la victoire du bien sur le mal. / Écoutons le grand prophète Isaïe : « C'est toi, Seigneur, qui as mis en pièces le dragon ; c'est toi, Seigneur, qui as ravagé les eaux du vaste abîme et fait du fond de la mer un chemin pour le passage des rachetés ». / Nous retrouvons ce symbole dans l'Apocalypse, qui chante la victoire finale de Dieu sur le dragon et l'abîme. Et le tumulte des vagues est comparé à la révolte des nations contre Dieu. / Enfin, si les auteurs de la Bible sont influencés par les idées de leur époque, la mer n'est après tout qu'une créature de Dieu soumise à la loi du Créateur. / Et Jésus lui-même, pour nous faire comprendre que lui, le Fils de Dieu, est vraiment au-dessus de la création, a calmé la tempête sur la mer de Galilée et a marché sur les eaux. / Enfin, pour nous, Monégasques, confinés dans nos terres, la mer a toujours été une immensité pleine de mystères, et surtout son étendue infinie, comme le dit monsieur Notari, est « cette mer immense / qui nous parle d'indépendance ».

2.7.7. *Ë letre d'u me murìn* (première moitié des années 1990)

L'intérêt de l'auteur pour les cultures et les expressions linguistiques régionales ne se limita pas à celles de son pays natal : en plus d'être un défenseur convaincu de l'idiome et de la culture historique de Monaco, Franzi soutint également les idéaux félibréens en faveur de la renaissance de la langue et de la littérature provençales.

La relation entre le chanoine monégasque et la Provence fut particulièrement étroite, d'une part pour les raisons biographiques déjà mentionnées, d'autre part parce que dans cette région, géographiquement proche de la principauté, un solide mouvement régionaliste était actif depuis au moins un siècle, dont les principes correspondaient bien aux idéaux exprimés par le chanoine sur la récupération souhaitée du monégasque dans les sphères familiale et sociale. Même après son retour dans sa patrie, Franzi



Paysage provençal du peintre marseillais Fortuné Viguier (1841-1916), conservé au musée de la Castre à Cannes.

continua à fréquenter la région méditerranéenne française voisine, apprenant sa langue historique et devenant un promoteur actif de l'utilisation du provençal dans la sphère ecclésiastique, au point qu'il était personnellement convoqué pour célébrer des messes dans cet idiome à certaines occasions.

C'est probablement l'affection qu'il portait à cette terre qui amena Franzi, dans la dernière phase de sa vie, à rédiger en monégasque une partie des contes inclus dans le célèbre recueil *Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet (1840-1897), notamment ceux « qui ont un rapport direct avec le pays du Midi ». Ces traductions, parues à titre posthume, n'ont pas été réalisées à partir de l'original français, mais à partir de la version provençale publiée au sein de l'association *Amis d'Alphonse Daudet*, confirmant ainsi l'intérêt du traducteur pour la langue de la région proche dans laquelle se déroulent les histoires.

Comme toujours en pareil cas, l'opération de traduction – effectuée sur un texte particulièrement renommé et au prestige reconnu – est liée à l'intention de tester et de démontrer les possibilités expressives du monégasque, en l'occurrence dans le domaine de la prose littéraire sans lien avec des thèmes relatifs à l'histoire ou à la culture locale. On propose ci-après une des nouvelles extraites de René Stefanelli, « Alphonse Daudet. *Lettres de mon moulin*. Version en langue monégasque par le chanoine Georges Franzi », *Annales Monégasques*, n° 29 [accompagné de trois CD], 2005, pp. 179-187. La date indicative indiquée ci-dessus repose sur les informations contenues dans les versions originales dactylographiées.

Ë stele. Cœntu d'ün pastre pruvençale

D'u tempu che gardavu ünt'u Lüberùn, passavu de semane üntreghe sença vëde ün'àrima, sulu cun u me can Labrì e u me strupeu. D'ün tantu ün tantu l'eremita d'u Munte Lüra passava per aiçì çercà de bone erbe, o üntravedëvu a fàcia d'ün carbunìn piemuntese; ma erun de gente de poche parole perchè a longa solitùdine gh'avëva levau l'ünvœya de parlà e che nun savëvun ren de çe che se passava dabassu a u vilage o ünt'a vila. Tambèn, tüt'i qinze giurni, qandu sentëvu ünt'u camìn che munta ë campanëte d'a soma d'u mas che vegnëva a me purtà ë pruviste e che vedëvu a man a man spuntà u bòcia d'u mas cin d'alegria o a scufieta russa d'a veya tanta Nurada, eru propi cuntentu. Me favu cüntà i fati nœvi d'u paise de dabassu, i batezai, i mariage… ma çe che me passiunava suvra tütu, era de savè çe che ne era d'a fiya d'u mestre, a nostra dumaijela Stefanëta, a ciù bela che avëvu vistu tütu ünturnu. Sença n'avè l'ària, ciamavu se andava tantu a i festìn, a ë veyae, se ghe vegnëva de nœvi calignàire; e a chëli che me ciamavun çe che purëva ben me fà, a min, pòveru pastre d'a muntagna, respundëvu che avëvu vint'ani e che achëla Stefanëta era çe che avëvu vistu de ciù belu ünt'a me' vita.

E ecu che üna dumènega, qandu speravu ë pruviste d'a qinzena, s'è truvau che erun arrivae prun tardi. De matìn me dijëvu: «Serà a curpa d'a Mëssa Granda»; pœi versu mezugiurnu, gh'è stau üna grossa ciavana, e me pensavu che a soma nun averëssa pusciüu parte a càusa d'i marrii camìn. Ünfìn, sciù cou d'e tre ure, u celu lavau, a muntagna lüjenta d'àiga e de suriyu, ün mezu d'i rescüri da ë fœye e u fracassu d'i valui cin d'àiga, o sentüu ë campanëte d'a soma, tantu alegre, tantu giuiuse cuma ün repichëtu d'ë campane d'ün giurnu de Pasqa. Ma nun era u picìn bòcia, nin a veya Nurada che a menavun. Era… devinè!… a nostra dumaijela, üna persuna setà ben drita sciù d'ë banastre d'amarìn, a fàcia rosa cun l'ària d'a muntagna d'u renfrëscu d'a ciavana.

U piciùn era marotu, a tanta Nurada se repusava da i soi fiyœi. A bela Stefanëta me cüntava tüt'aiçò carandu d'a soma, e tambèn che se era arrivà tardi era perchè s'era desvià ün camìn; ma d'a vëde tantu ben vestia da festa, cun u so nàstaru sciuriu, cun u so cutiyùn lüjente me pensavu che s'era ublià a u balu ciütostu che de çercà u so camìn a u mitàn d'i baragnassi. Che carina creatüra! I mei œyi nun purëvun se stancà d'a gardà. E per ve dì che nun l'avëvu mai vista tantu da vijìn cuma aura. De vote, d'invernu, qandu i strupei se ne sun carai ünt'a basciüra e che returnavu a u mas per a çëna, traversava a curte sença tropu parlà a i servitui, sempre ben vestia e ün pocu fierëta… E aura, l'avëvu davanti min, ren che per min: nun gh'era de se n'andà ün ciampanela?

Dopu avè surtiu ë pruviste da ë banastre, Stefanëta s'è mëssa a gardà cun atençiùn, tüt'ünviru d'ëla. Issandu un pocu u so belu cutiyùn d'a dumènega che averëssa pusciüu se brutà, è ientrà ünt'u parcu, vurëva vëde u cafùrciu unde me curcavu, a grùpia de paya cun a pele de mutùn, a me' granda pelerina pësà a u müru, u me bastùn de pastre, u me füsì a pèira schiè. Tüt'aiçò a divertiva.

«Alura, è aiçì che vivì, pòveru pastre, cuma devì ve langhì d'iesse sempre sulu! çe che fè? a cosa pensè?…»

Avëvu ünvœya de ghe respunde: «A vui, mestrëssa»; e nun averëssu ditu üna büjardaria, ma a me' emuçiùn era tantu granda che nun purëvu truvà üna parola. Crëdu ben che ëla u remarcava, e che, a mariçiusa, se gradiva de fà crësce u me ümbarassu cun a marìçia: «E a to' amiga, pastre, vegne pœi a te vëde? Serëssa pa ciu tostu a crava d'oru, o a fada Estrelera che curre sciù d'a punta d'ë roche…».

E ëla, me parlandu, ghe semiyava prun â fada Esterela, cun u so belu ride d'a so' testa chinà e a pressa che gh'avëva de se n'andà fava che a so' vegnüa nun era che üna apariçiùn.

«A se revëde, pastre…»

«U me salütu respetüusu, mestrëssa.»

E ecu che se n'è andà, purtandu cun ëla e banastre vœe.

Qandu à traculau ünt'a dràira che carava, me semiyava che e pèire rabatandu suta i pei d'a soma me picavun üna dopu l'àutra sciù d'u cœ. Ë ò sentüe tantu tempu, tantu tempu; e tüt'u restu d'u giurnu sun stau cuma mezu ündurmiu, nun m'üncalandu de bulegà, per paura de fà se svanì u me sœnu. Sci'u fà da sëra, cuma u fundu d'ë valade cumençava a vegne blü e che ë bèstie s'amulunavun berandu ë üne cuntra ë àutre, ò audiu che me ciamavun d'ünt'a carada, e ò visto paresce a nostra dumaijela, che nun ridëva ciù cuma prima, ma che tremurava d'u frëdu, da paura e d'u bagnu che s'era piyà. Parença che dabassu d'a costa avëva truvau a Sorga gunfià da l'àiga d'a ciavana e che vurendu passà a tütu custu avëva mancau de se negà. Çe che gh'era de terrìbile era che ün achëst'ura avançà nun gh'era da pensà de se returnà a u mas; e finta piyandu a scürcia, a nostra dumaijela nun averëssa mai pusciüu se ne desbruyà da sula, e che min nun purëva lascià u strupeu. Achëla idea de devè passà a nœte ün muntagna ghe dava prun de fastidi, suvratütu d'u fastidi ch'averëssun avüu ë soe gente. Min ò fau d'u me meyu per a rassegürà: «Per a Madalëna ë nœte sun cürte, mestrëssa… Nun serà che ün piciün mumëntu». E vite, vite ò açësu ün gran braijè per se ghe fà secà i soi pei e a so' roba tüta bagnà de l'àiga d'a Sorga. Pœi gh'ò serviu de làite, de frumàgiu; ma a pòvera piciuna nun pensava a se scaudà, o a mangià, e de vëde ë grosse lagrime che iencëvun i soi œyi, tambèn a mi me vegneva l'ünvœya de ciurà.

Üntantu s'era fau nœte. Sciù d'ë cole nun ghe stava ciù che üna pussiera de suriyu, ün garbìn de lüje a punente. Ò vusciüu che a nostra dumaijela vaghe a se repusà ünt'u parcu. Dopu avè stesu sciù d'a paya frësca üna bela pele nœva, gh'ò dau a bona nœte e sun andau a me setà fœra, davanti â porta… Piyu Nostru Signù a testemoni che margrà u fœgu d'amù che me brüjava u sanghe, nun m'è vegnüa nüsciüna marria idea; sulu üna granda fierëssa de pensà che ünt'ün cantu d'u parcu, vijìn da u strupeu che a regardava, a fiya d'i mestre – cuma una fea ciù preçiusa e inucenta de tüt'ë àutre – durmëva suta d'a me' custòdia. U celu nun m'avëva giamai semiyau cuscì prufundu, ë stele cuscì brilante…

Tüt'ün cou, a barriera d'u parcu s'è iüverta e a bela Stefanëta è surtia. Ë bèstie, bulegandu, favun grüscià a paya o beravun ünt'u sœnu. Gh'era ciù caru de vegne a se stà pressu d'u fœgu. Alura gh'ò messu sciù d'ë spale a me' pele de crava, ò tisunau ë bràije e se sëmu stai ciüti ün a custà de l'àutru. Se avì passau qarche nœte â serena, savì che qandu dormëmu, ün mundu misteriusu se derviya ünta sulitùdine e u silènçiu. Alura, u cantà d'ë surçe è cuma ün cristalu, de picina sciame brilun sciù d'i laghëti. Tüt'i àrimi d'a muntagne prumenun ün libertà e se devinun de caresse, de bisbiyi impercetìbili cuma a sente ë branche d'i àrburi s'alungà, l'erba cresce. A gente vive de giurnu ma a nœte apartegne a ë cose. Qandu nun gh'avì l'abitùdine, aiçò fa paura… È per ailò che â nostra dumaijela ghe ciapava a tremurina e s'acustava a me serrà forte â ciù legera rümù. Ün lamentu longu, triste partiu dâ palüde che lüjëva lagiù bassu, è muntau serpegiandu versu nui. Üna bela stela filanta è passà cuma üna carëssa suvra d'ë nostre teste ünt'achëla direçiùn cuma se u lamentu che avèmëmu sentüu purtava a so' lüje.

«Cosa è?» m'à ciamau Stefanëta cianìn.

«Ün'àrima che va a u paradisu, mestrëssa»; e me sun signau.

Tambèn ëla s'è signà, e s'è stà ün mumëntu a gardà u celu cun ün ària de devuçiùn. Pœi m'à ciamau: «Alura è veru che vui àutri pastre sì ün pocu maghi?».

«Mancu per ride, madumaijela. Ma nui vivëmu ciù pressu d'ë stele e cunuscëmu a so' vita meyu d'a gente che se sta ün cianüra.»

Gardava sempre lasciù, u mentùn sci'u parmu d'a man, früpà ünt'a pele de mutùn, cuma ün picìn pastre celeste.

«Qante ghe n'è! Cuma è belu! Nun n'avëvu mai vistu tante cuscì… Saverëssi, pastre, ghe mëte ün nume?»

«Se capisce, mestrëssa… Gardè! Ailasciù, propi suvra de nui, ecu u Camìn de San Giàcumu. Va dritu d'ün França finta ün Spagna. È stau San Giàcumu de Galìçia a u creà per ghidà u bon cristiàn Carlumagnu qandu gherregiava cun i Mori. Ün pocu ciù ün là, u Carretùn d'ë Àrime cun i soi qatru assi resplendenti. Ë tre stele davanti se ciamun ë Tre Bèstie, e achëla picinina, picinina, arrente â terça, è u Carretè. Vedì, tütu a u viru, achëla puschinada de stele? Sun ë àrime che Nostru Signù nun vœ ünt'u so paradisu… Ün pocu ciù ün giù se vëde u Rastelu o i Trei Rei. È ëlu che ne serve de relœri, a nui àutri pastre. Ma basta d'u regardà per savè che è mezanœte passà. Ancura ciù bassu, sempre versu u mezugiurnu, se vëde Giuane de Milàn, a ciù lüjenta de tüt'ë stele. Dapressu çe che cœntun i pastre, üna nœte, Giuane de Milàn ünseme a i Trei Rei e a u Niu de Pulìn, ciù spresciau, è partiu per primu passan da u camìn àutu. Stè a u gardà, lasciù, propi a u fundu d'a capa d'u celu. I Trei Rei an piyan ciù ün giù e l'an reciapau; ma achëlu pigriçiusu de Giuane de Milàn, che era stau ündurmiu cuma 'na süca, vegnëva lonzi ün darrè da ëli, alura dâ ràgia, per i arrestà gh'à getau u so bastun. E cuscì, i Trei Rei ciamun tambèn u Bastùn de Giuane de Milàn. Ma a ciù bela de tüte, mestrëssa, è a Stela d'u Pastre, che ne fa ciàiru de matìn qandu alargamu u strupeu, e de sëra qandu ghe revegnëmu. A ciamamu tambèn Maghelona, a bela Maghelona che ghe curre darrè da Pietru de Pruvença e che se mariua cun ëlu ciaca sete ani.»

«Cuma è aiçò! pastre, ë stele purëssun se spusà?»

«Sügüru, mestrëssa.»

E üntantu che pruvavu de ghe spiegà achëli matrimoni, ò sentüu qarcösa de frëscu e de delicau se pusà legera sciù d'a me' spala. Era a so' testa pesanta de sœnu che s'apugiava cun ün graçiusu cifunà de rübai, de dentele e de caviyi derfai. S'è stà cuscì tranqila finta a qandu i astri de l'arcu d'u celu an lasciau a pocu a pocu u postu a l'arbegià. Min a gardavu dorme, ün pocu scuncertau, ma prutetu da chëla bela nœte ciàira che m'à sempre purtau de pensieri unesti. Lasciù, ë stele cuntinüavun u so andà silençiusu, ubediente cuma ün grande strupeu, e a mumënti me semiyava che üna d'achële stele s'era desvià ün camìn e era vegnüa s'assustà sci'a me' spala, per se repusà…

Les étoiles. Récit d'un berger provençal. Au temps où je gardais les bêtes sur le Luberon, je restais des semaines entières sans voir âme qui vive, seul dans le pâturage avec mon chien Labri et mes ouailles. De temps en temps, l'ermite du Mont-de-l'Ure passait par là pour chercher des simples ou bien j'apercevais la face noire de quelque charbonnier du Piémont ; mais c'étaient des gens naïfs, silencieux à force de solitude, ayant perdu le goût de parler et ne sachant rien de ce qui se disait en bas dans les villages et les villes. Aussi, tous les quinze jours, lorsque j'entendais, sur le chemin qui monte, les sonnailles du mulet de notre ferme m'apportant les provisions pour quinze jours, et que je voyais apparaître peu à peu, au-dessus de la côte, la tête éveillée du petit *miarro* (garçon de ferme) ou la coiffe rousse de la vieille tante Norade, j'étais vraiment bien heureux. Je me faisais raconter les nouvelles du pays d'en bas, les baptêmes, les mariages ; mais ce qui m'intéressait surtout, c'était de savoir ce que devenait la fille de mes maîtres, notre demoiselle Stéphanette, la plus jolie qu'il y eût à dix lieues à la ronde. Sans avoir l'air d'y prendre trop d'intérêt, je m'informais si elle allait beaucoup aux fêtes, aux veillées, s'il lui venait toujours de nouveaux galants ; et à ceux qui me demanderont ce que ces choses-là pouvaient me faire, à moi pauvre berger de la montagne, je répondrai que j'avais vingt ans et que cette Stéphanette était ce que j'avais vu de plus beau dans ma vie. / Or, un dimanche que j'attendais les vivres pour quinze jours, il se trouva qu'ils n'arrivèrent que très tard. Le matin je me disais : « C'est la faute de la grand-messe » ; puis, vers midi, il vint un gros orage, et je pensai que la mule n'avait pas pu se mettre en route à cause du mauvais état des chemins. Enfin, sur les trois heures, le ciel étant lavé, la montagne luisante d'eau et de soleil, j'entendis, parmi l'égouttement des feuilles et le débordement des ruisseaux gonflés, les sonnailles de la mule, aussi gaies, aussi alertes qu'un grand carillon de cloches un jour de Pâques. Mais ce n'était pas le petit *miarro* ni la vieille Norade qui la conduisait. C'était… devinez qui !… notre demoiselle, mes enfants ! notre demoiselle en personne, assise droite entre les sacs d'osier, toute rose de l'air des montagnes et du rafraîchissement de l'orage. / Le petit était malade, tante Norade en vacances chez ses enfants. La belle Stéphanette m'apprit tout ça, en descendant de sa mule, et aussi qu'elle arrivait tard parce qu'elle s'était perdue en route ; mais à la voir si bien endimanchée, avec son ruban à fleurs, sa jupe brillante et ses dentelles, elle avait plutôt l'air de s'être attardée à quelque danse que d'avoir cherché son chemin dans les buissons. Ô la mignonne créature ! Mes yeux ne pouvaient se lasser de la regarder. ll est vrai que je ne l'avais jamais vue de si près. Quelquefois l'hiver, quand les troupeaux étaient descendus dans la plaine et que je rentrais le soir à la ferme pour

souper, elle traversait la salle vivement, sans guère parler aux serviteurs, toujours parée et un peu fière… Et maintenant je l'avais là devant moi, rien que pour moi ; n'était-ce pas à en perdre la tête ? / Quand elle eut tiré les provisions du panier, Stéphanette se mit à regarder curieusement autour d'elle. Relevant un peu sa belle jupe du dimanche qui aurait pu s'abîmer, elle entra dans le parc, voulant voir le coin où je couchais, la crèche de paille avec la peau de mouton, ma grande cape accrochée au mur, ma crosse, mon fusil de pierre. Tout cela l'amusait. / « Alors, c'est ici que tu vis, mon pauvre berger ? Comme tu dois t'ennuyer d'être toujours seul ! Qu'est-ce que tu fais ? A quoi penses-tu ?… » / J'avais envie de répondre : « A vous, maîtresse », et je n'aurais pas menti ; mais mon trouble était si grand que je ne pouvais pas seulement trouver une parole. Je crois bien qu'elle s'en apercevait, et que la méchante prenait plaisir à redoubler mon embarras avec ses malices : « Et ta bonne amie, berger, est-ce qu'elle monte te voir quelquefois ?… Ça doit être bien sûr la chèvre d'or, ou cette fée Estérelle qui ne court qu'à la pointe des montagnes…» / Et elle-même, en me parlant, avait bien l'air de la fée Estérelle, avec le joli sourire de sa tête renversée et sa hâte de s'en aller qui faisait de sa visite une apparition. / « Adieu, berger. » / « Salut, maîtresse. » / Et la voilà partie, emportant ses corbeilles vides. / Lorsqu'elle disparut dans le sentier en pente, il me semblait que les cailloux, roulant sous les sabots de la mule, me tombaient un à un sur le coeur. Je les entendis longtemps, longtemps ; et jusqu'à la fin du jour je restai comme ensommeillé, n'osant bouger, de peur de faire s'en aller mon rêve. Vers le soir, comme le fond des vallées commençait à devenir bleu et que les bêtes se serraient en bêlant l'une contre l'autre pour rentrer au parc, j'entendis qu'on m'appelait dans la descente, et je vis paraître notre demoiselle, non plus rieuse ainsi que tout à l'heure, mais tremblante de froid, de peur, toute mouillée. Il paraît qu'au bas de la côte elle avait trouvé la Sorgue grossie par la pluie d'orage, et qu'en voulant passer à toute force, elle avait risqué de se noyer. Le terrible, c'est qu'à cette heure de nuit il ne fallait plus songer à retourner à la ferme ; car le chemin par la traverse, notre demoiselle n'aurait jamais su s'y retrouver toute seule, et moi je ne pouvais quitter le troupeau. Cette idée de passer la nuit sur la montagne la tourmentait beaucoup, surtout à cause de l'inquiétude des siens. Moi, je la rassurais de mon mieux : « En juillet, les nuits sont courtes, maîtresse… Ce n'est qu'un mauvais moment ». / Et j'allumai vite un grand feu pour sécher ses pieds et sa robe toute trempée de l'eau de la Sorgue. Ensuite j'apportai devant elle du lait, des fromageons ; mais la pauvre petite ne songeait ni à se chauffer ni à manger, et de voir les grosses larmes qui lui montaient aux yeux, j'avais envie de pleurer, moi aussi. / Cependant la nuit était venue tout à fait. Il ne restait plus sur la crête des montagnes qu'une poussière de soleil, une vapeur de lumière du côté du couchant. Je voulus que notre demoiselle entrât se reposer dans le parc. Ayant étendu sur la paille fraîche une belle peau toute neuve, je lui souhaitai la bonne nuit, et j'allai m'asseoir dehors devant la porte… Dieu m'est témoin que malgré le feu d'amour qui me brûlait le sang, aucune mauvaise pensée ne me vint ; rien qu'une grande fierté de songer que dans un coin du parc, tout près du troupeau curieux qui la regardait dormir, la fille de mes maîtres – comme une brebis plus précieuse et plus blanche que toutes les autres – reposait, confiée à ma garde. Jamais le ciel ne m'avait paru si profond, les étoiles si brillantes… Tout à coup, la claire-voie du parc s'ouvrit et la belle Stéphanette parut. Elle ne pouvait pas dormir. Les bêtes faisaient crier la paille en remuant, ou bêlaient dans leurs rêves. Elle aimait mieux venir près du feu. Voyant cela, je lui jetai ma peau de bique sur les épaules, j'activai la flamme et nous restâmes assis l'un près de l'autre sans parler. Si vous avez jamais passé la nuit à la belle étoile, vous savez qu'à l'heure où nous dormons, un monde mystérieux s'éveille dans la solitude et le silence. Alors les sources chantent bien plus clair, les étangs allument des petites flammes. Tous les esprits de la montagne vont et viennent librement, et il y a dans l'air des frôlements, des bruits imperceptibles, comme si l'on entendait les branches grandir, l'herbe pousser. Le jour, c'est la vie des êtres ; mais la nuit, c'est la vie des choses. Quand on n'en a pas l'habitude, ça fait peur… Aussi notre demoiselle était toute frissonnante et se serrait contre moi au moindre bruit. Une fois, un cri long, mélancolique, parti de l'étang qui luisait plus bas, monta vers nous en ondulant. Au même instant une belle étoile filante glissa par-dessus nos têtes dans la même direction, comme si cette plainte que nous venions d'entendre portait une lumière avec elle. / « Qu'est-ce que c'est ? » me demanda Stéphanette à voix basse. / « Une âme qui entre en paradis, maîtresse » ; et je fis le signe de la croix. / Elle se signa aussi, et resta un moment la tête en l'air, très recueillie. Puis elle me dit : « C'est donc vrai, berger, que vous êtes sorciers, vous autres ? ». / « Nullement, notre demoiselle. Mais ici nous vivons plus près des étoiles, et nous savons ce qui s'y passe mieux que les gens de la plaine. » / Elle regardait toujours en haut, la tête appuyée dans la main, entourée de la peau de mouton comme un petit pâtre céleste : « Qu'il y en a ! Que c'est beau ! Jamais je n'en avais tant vu… Est-ce que tu sais leurs noms, berger ? ». / « Mais oui, maîtresse… Tenez ! juste au-dessus de nous, voilà le *Chemin de saint Jacques* (la Voie lactée). Il va de France droit sur l'Espagne. C'est saint Jacques de Galice qui l'a tracé pour montrer sa route au brave Charlemagne lorsqu'il faisait la guerre aux Sarrasins. Plus loin, vous avez le *Char des Âmes* (la Grande Ourse) avec ses quatre essieux resplendissants. Les trois étoiles qui vont devant sont les *Trois Bêtes*, et cette toute petite contre la troisième c'est le *Charretier*. Voyez-vous tout autour cette pluie d'étoiles qui tombent ? Ce sont les âmes dont le bon Dieu ne veut pas chez lui… Un peu plus bas, voici le *Râteau* ou les *Trois Rois* (Orion). C'est ce qui nous sert d'horloge, à nous autres. Rien qu'en les regardant, je sais maintenant qu'il est minuit passé. Un peu plus bas, toujours vers le midi, brille *Jean de Milan*, le flambeau des astres (Sirius). Sur cette étoile-là, voici ce que les bergers racontent. Il paraît qu'une nuit Jean de Milan, avec les *Trois Rois* et la *Poussinière* (La Pléiade), furent invités à la noce d'une étoile de leurs amies. La *Poussinière*, plus pressée, partit, dit-on, la première, et prit le chemin haut. Regardez-la, là-haut, tout au fond du ciel. Les *Trois Rois* coupèrent plus bas et la

rattrapèrent ; mais ce paresseux de *Jean de Milan*, qui avait dormi trop tard, resta tout à fait derrière, et furieux, pour les arrêter, leur jeta son bâton. C'est pourquoi les *Trois Rois* s'appellent aussi le *Bâton de Jean de Milan*… Mais la plus belle de toutes les étoiles, maîtresse, c'est la nôtre, c'est l'*Étoile du Berger*, qui nous éclaire à l'aube quand nous sortons le troupeau, et aussi le soir quand nous le rentrons. Nous la nommons encore *Maguelonne*, la belle Maguelonne qui court après *Pierre de Provence* (Saturne) et se marie avec lui tous les sept ans. » / « Comment ! berger, il y a donc des mariages d'étoiles ? » / « Mais oui, maîtresse. » / Et comme j'essayais de lui expliquer ce que c'était que ces mariages, je sentis quelque chose de frais et de fin peser légèrement sur mon épaule. C'était sa tête alourdie de sommeil qui s'appuyait contre moi avec un joli froissement de rubans, de dentelles et de cheveux ondés. Elle resta ainsi sans bouger jusqu'au moment où les astres du ciel pâlirent, effacés par le jour qui montait. Moi, je la regardais dormir, un peu troublé au fond de mon être, mais saintement protégé par cette claire nuit qui ne m'a jamais donné que de belles pensées. Autour de nous, les étoiles continuaient leur marche silencieuse, dociles comme un grand troupeau ; et par moments je me figurais qu'une de ces étoiles, la plus fine, la plus brillante, ayant perdu sa route, était venue se poser sur mon épaule pour dormir…



Un berger, dessin de l'artiste monégasque Philibert Florence (1839-1918)

2.8. Louis Principale (1915-1998)

Docteur en biologie et ancien membre du conseil d'administration du Comité National des Traditions Monégasques, Louis Principale collabora avec le groupe musical *U cantìn d'a Roca* en qualité d'auteur de textes (*Primu surrisu*, *Cànticu a santa Devota*, *Cin cin! Valsa d'u cavagnëtu*) et de mélodies (*Santa Madona d'a Misericòrdia*, d'après d'un poème de Louis Notari ou *Nina nana a Thierry*, avec paroles de Paulette Cherici-Porello).

Sur le plan spécifiquement littéraire, il se consacra à l'écriture d'une série de fables, composées en vers aussi bien qu'en prose, inspirées de celles de Jean de la Fontaine. Alors que, comme nous l'avons vu, de nombreuses compositions en vers de ce genre (basées pour la plupart sur celles de La Fontaine lui-même) avaient déjà été proposées par Notari dans ses *Bülüghe*, les textes en prose de Principale représentent encore l'exemple le plus significatif de contes pour enfants écrits en monégasque.

Œuvres en monégasque : *Fables en langue monégasque inspirées des fables de Jean de La Fontaine*, Monaco, Ministère d'État, 1989 ; *Contes en langue monégasque inspirés des fables de Jean de La Fontaine*, Monaco, Ministère d'État, 1990.

2.8.1. *Primu surrisu* (s.d.)

Figurant comme l'un des derniers représentants de la chanson populaire monégasque, Principale contribua à élargir et à perfectionner son répertoire, reprenant les thèmes déjà explorés par les auteurs qui l'avaient précédé (les chants religieux, ceux de la convivialité et les chansons d'amour) et proposant des pièces aux paroles simples et agréables à entendre, comme la suivante, mise en musique par Fernand Bertrand. Extrait de *Recueil de chansons traditionnelles monégasques*, Monaco, Épi Éditions, p. 23.

Ünt'i giardìn de San Martìn
a u suriyu d'üna bela matìn
dui zuvenoti de vint'ani
andavun cuntenti e sani,

ürusi e cin d'emuçiùn.
Vurëvun vive cun passiùn
chële ure d'intimità,
cuscì bele per calignà.

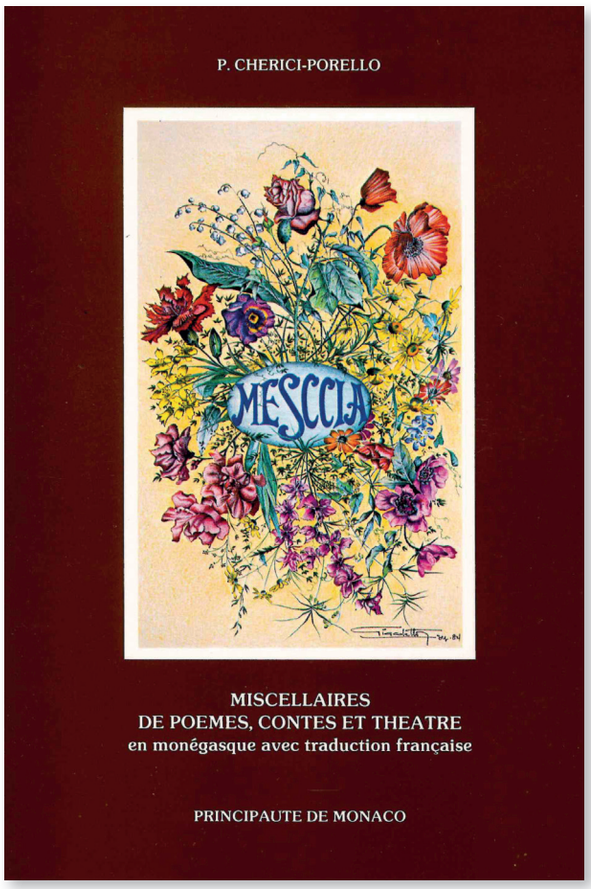
Scumbuyai da i primi baijìn
se tegnëvun vijìn vijìn
gudendu a felicità
de s'aimà cun sincerità.

S'augüravun che u Signù
vœya prutege chël'amù,
che sice sempre prun serèn
per üna vita curma de ben.

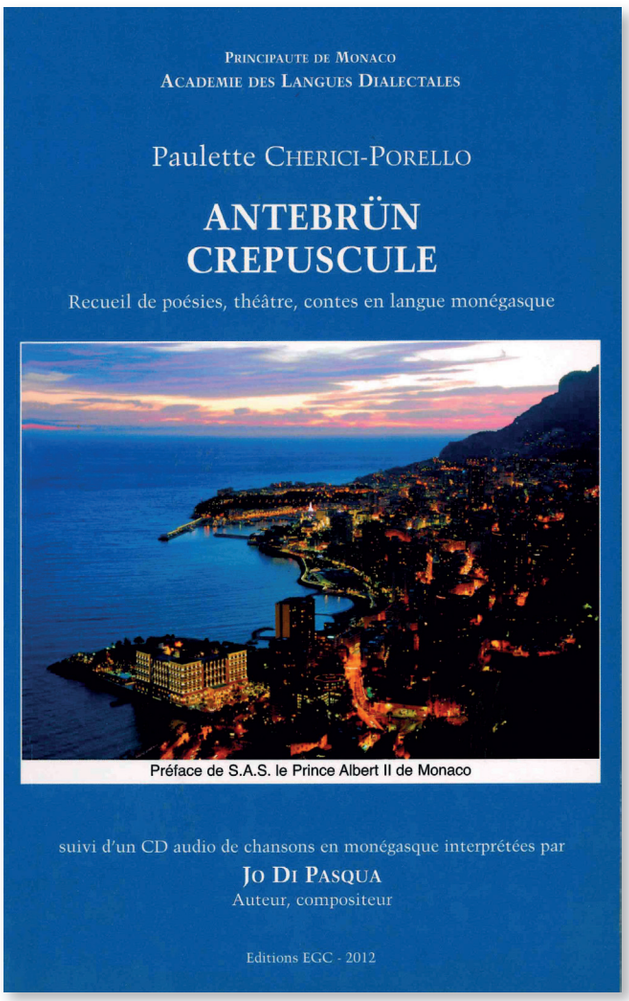
Ün belu giurnu u repichëtu
sunau ün modu ciù che perfëtu
anunçava d'aiçì d'ailà
d'i nostri zuvenoti u spusà.



Paulette Chérici-Porello (1924-2018)



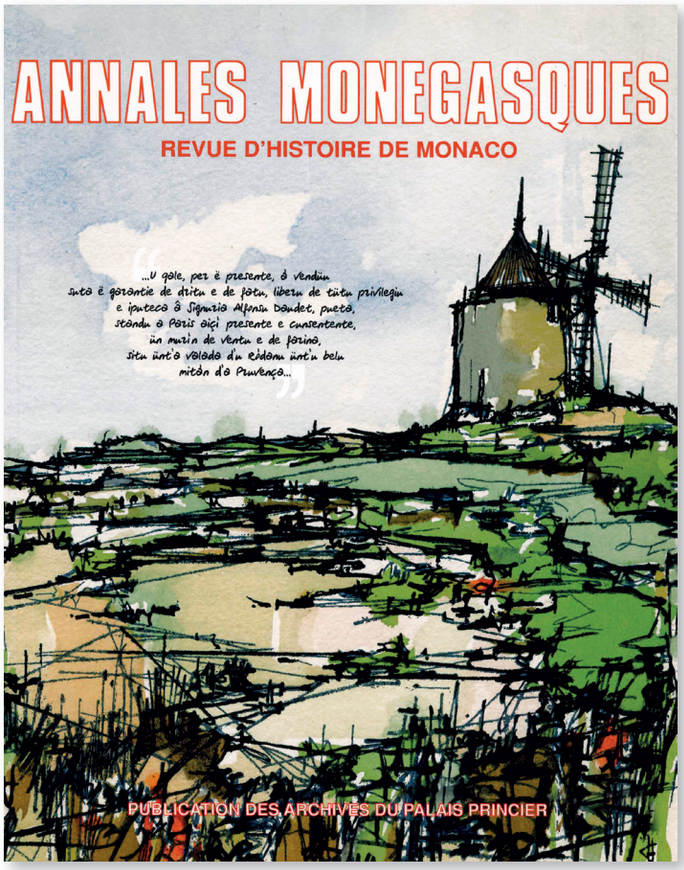
Paulette Chérici-Porello, *Mèsccia, Miscellaires de poèmes, contes et théâtre en monégasque avec traduction française,* 1986.





CD Audio accompagnant *Antebrün*. Chansons en monégasque interprétées par Jo di Pasqua.

Paulette Chérici-Porello, *Antebrün. Crépuscule. Recueil de poésies, théâtre, contes en langue monégasque*, 2012.





Alphonse Daudet (1840-1897) par Eugène Burnaud

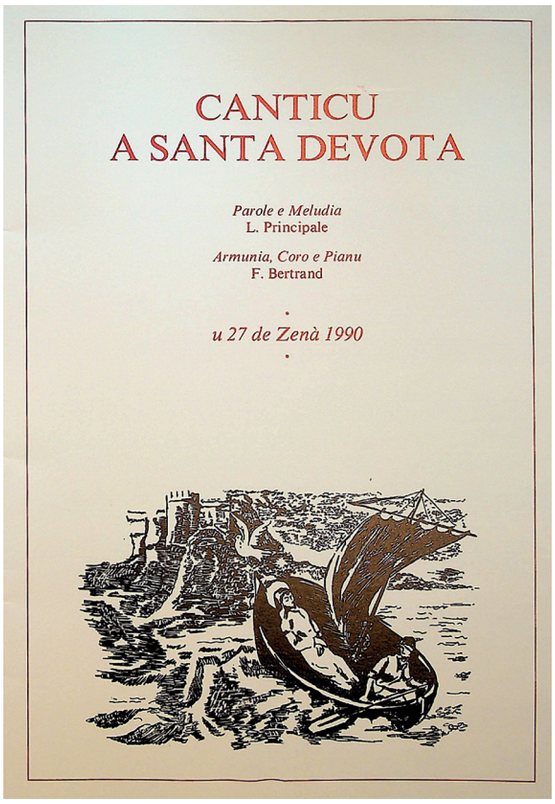
« *Alphonse Daudet. Lettres de mon moulin* ». Version en langue monégasque par le chanoine Georges Franzi, présentée par René Stefanelli, dans les *Annales Monégasques*, n°29, 2005. Cette édition est accompagnée de trois CD audio, *Letre d'u me murin*.



Premier sourire. Dans les jardins de Saint-Martin / au soleil d'un beau matin / deux jeunes de vingt ans / s'en allaient contents et sains // heureux et pleins d'émotion / ils voulaient vivre avec passion / ces heures d'intimité / si belles pour flirter. // Chavirés par le premier baiser / ils se tenaient tout près tout près, / goûtant le bonheur / de s'aimer avec sincérité. // Ils souhaitaient que le Seigneur // veuille protéger cet amour, / qu'il soit toujours très serein / pour une vie comblée de bonnes choses. // Un beau jour le carillon / sonné de manière plus que parfaite / annonçait ici et là / de nos jeunes les épousailles.

2.8.2. *Cànticu a santa Devota* (1990)

Il a été mentionné comment le rôle symbolique tenu par la figure de sainte Dévote, à partir de la contribution fondamentale de Notari, a fini par devenir à son tour un micro-topos dans le domaine de la littérature monégasque. Dans cette composition (à nouveau mise en musique par Fernand Bertrand), il faudra également noter une fois de plus les références à la figure du prince, garant de la paix et défenseur des traditions du pays. Extrait de la partition originale ; le texte est reproduit également dans *Recueil de chansons traditionnelles monégasques*, Monaco, Épi Éditions, p. 33.



Couverture de la partition du *Cànticu a santa Devota*.

Corpu martirizau, cun üna barc'a vëra,
i venti e a mar, fint'a nui t'an purtau.
Da chël'ura ün pœi a to' santa tütela
u nostru Principatu ün pàije a gardau. (bis)

(Riturnelu:)
Santa Devota, prega per nui.
Santa Devota, sempre cun nui.

Prutege u suvràn, a so' cara famiya,
u me picìn paise e chëli che ghe stan;

permët'a tüti nui de viv'ün armunia
per iesse sempre prunti a se dà üna man. (bis)

(Riturnelu.)

Pruteg'a zuventù e daghe u curage,
a fede, a sperança ünt'ün dumàn serèn,
chëla fraternità che væ che se partage
cun chëlu scunusciüu, u nostru frai tambèn. (bis)

(Riturnelu.)

Prutege tüti nui, o vèrgine padruna;
scuta per esaudì achëli che pregheràn
per u ben d'a naçiün e chëlu d'a curuna
seghendu a tradiçiün, cuma fa u suvràn. (bis)

(Riturnelu.)

Cantique à sainte Dévote. Ô corps martyrisé, dans une barque à voile / les vents et les courants jusqu'à nous t'ont porté. / Et depuis cet instant sous ta très sainte étoile / notre principauté en paix est demeurée. (bis) // (Refrain:) Sainte Dévote, prie Dieu pour nous ; / Sainte Dévote, veille sur nous ! // Garde le souverain et sa chère famille, / notre petit pays et tous ses citoyens ; / permets que nous vivions en parfaite harmonie / pour être toujours prêts à nous donner la main. (bis) // (Refrain.) // Protège nos enfants et donne-leur le courage, / la foi et l'espérance d'un avenir serein, / cette fraternité qui veut que l'on partage / avec les inconnus, nos frères de demain. (bis) // (Refrain.) // Protège-nous aussi, vierge notre patronne, / écoute et exauce ceux qui te prieront / pour le bien du pays et celui de la couronne / avec le souverain selon la tradition. (bis) // (Refrain.)

2.8.3. Deux fables en vers (1989)

Les versions monégasques en vers des poèmes de La Fontaine ne sont pas de véritables traductions, mais des réécritures qui, tout en gardant fondamentalement inchangés les protagonistes et les événements, diffèrent des originaux par leur extension et parfois par certaines mentions internes, se référant non seulement à la réalité linguistique mais aussi géographique du micro-État. C'est le cas dans la première composition ci-dessous, où l'origine douteuse du protagoniste n'est plus proposée entre deux régions françaises particulièrement éloignées l'une de l'autre, mais entre deux localités de la petite principauté. Dans les versions adaptées, les avertissements moraux à la fin des poèmes sont également plus explicites. Extraits de Louis Principale, *Fables en langue monégasque*, *op. cit.*, pp. 14-15 ; 18-19 ; la traduction française du texte monégasque ci-dessous – utile pour une comparaison entre le texte original et adapté – est de l'auteur de cet ouvrage.

L'üga e a vurpe

Üna vurpe d'ün Grima, o forsci d'i Murìn
che de fame crepava
vëde üna matìn, sci'a tòpia de Tunìn
coscì tant'üga che a vigna cegava.
Avëssa ben vuscüu purè se ne scialà!
Sàuta che te sàuta; ma nun serve sautà
qandu è tropu àuta, l'üga da ciapà!
Rasegnau, ma cuma sempre cin de fürbìçia:

Le renard et les raisins

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
des raisins, mûrs apparemment
et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas ;
mais, comme il n'y pouvait attendre :
« Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats. »

«È tropu verde, per iesse üna deliçia!»
dije u nostru fanfarùn.

Te cunvegne ümparà ün achëla ucasiùn
a nun ciù burbutà, qandu te fan minciùn!

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

Les raisins et le renard. Un renard de Grima [localité monégasque en amont des Moneghetti], ou peut-être des Moulins, / affamé à mort, / voit un matin tant de raisins sur la tonnelle de Tunìn / que la vigne se courbait. // Il aurait aimé les déguster ! / Il saute et saute encore ; mais il ne sert à rien de sauter / quand les raisins à prendre sont trop hauts ! / Résigné, mais comme toujours plein de ruse : / « C'est trop vert pour être une gourmandise ! » / dit notre fanfaron. // Quand on vous trompe, tu ferais mieux d'apprendre / à ne pas piper mot !

A çigala e a furmiga

Scià çigala à cantau
per tüt'a stagiùn càuda
ma qand'u frëdu è arrivau
pocu de ben tegnëv'ün fàuda!
Né musca né vermëtu
acantunai sut'a u tëtu.
Sença ren per mangià
ün belu giurnu se ne va
da so vijìn'a furmiga
per demandà a chël'amiga
qarche cosa per scampà.
«Prima d'austu
ben ciù ch'u custu
te darò, fè d'animale
ünteresse e principale!»
A furmiga, che tüti san
spilòrcia d'u so gran
respunde a chëla ciurëta:
«Çe che ai fau ünta pineta
çe che ai fau ünta caudüra
invece de travayà?»
«Çe che ò fau? Ò piyau cüra
d'aiçì, d'ailà, de ralegrà
i paisai ünt'ë campagne.»
«Alura, a u lœgu de te plagne
se nun sì ciù capace de cantà
te cunvegne balà!»

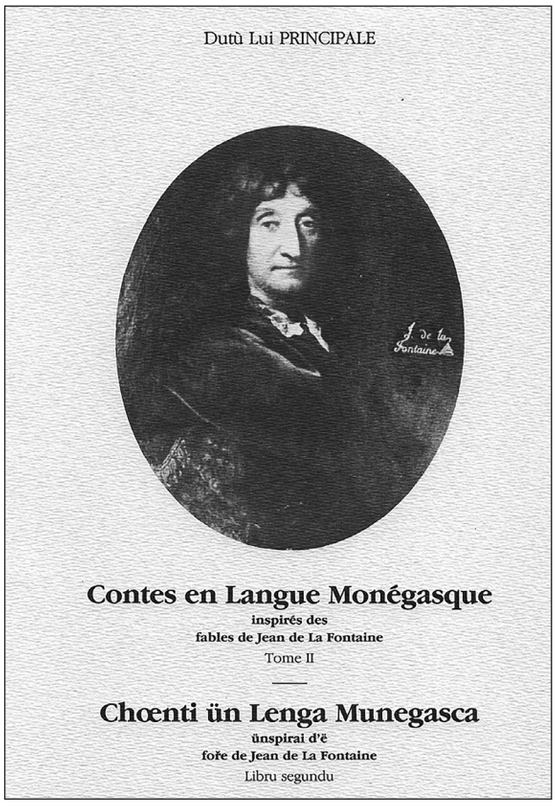
La cigale et la fourmi

La cigale, ayant chanté
tout l'été,
se trouva fort dépourvue
quand la bise fut venue :
pas un seul petit morceau
de mouche ou de vermisseau.
Elle alla crier famine
chez la fourmi sa voisine,
la priant de lui prêter
quelque grain pour subsister
jusqu'à la saison nouvelle.
« Je vous paierai, lui dit-elle
avant l'août, foi d'animal,
intérêt et principal ».
La fourmi n'est pas prêteuse :
c'est là son moindre défaut.
« Que faisiez-vous au temps chaud ?
Dit-elle à cette emprunteuse.
– Nuit et jour à tout venant
je chantais, ne vous déplaise.
– Vous chantiez ? j'en suis fort aise,
eh bien ! dansez maintenant ».

La cigale et la fourmi. La dame cigale a chanté / pendant toute la saison chaude / mais quand le froid est arrivé / elle n'avait que très peu de choses dans son giron ! / Ni mouches, ni vers / rangés sous le toit. / Sans rien à manger / un beau jour elle va / chez sa voisine la fourmi / pour demander à cette amie / quelque chose pour survivre. / « Avant le mois d'août / beaucoup plus que son coût / je te donnerai, foi d'animal / intérêt et principal ! » / La fourmi, dont tout le monde sait / qu'elle est avare de son grain / répond à la pleurnicheuse : / « Qu'est-ce que tu as fait dans la forêt de pins / pendant la chaleur de l'été / au lieu de travailler ?» / « Qu'est-ce que j'ai fait ? / Je me suis occupée de ceci et de cela, et de remonter le moral / des paysans dans les champs. » / « Alors, au lieu de pleurnicher, / si tu ne peux plus chanter / tu ferais mieux de danser !».

2.8.4. *L'ase cargau de spùngie e l'ase cargau de sà. A storia de sciù Fürbìçia* (1990)

C'est dans l'expression en prose que l'auteur obtient ses meilleurs résultats, bien que sa seule ambition par l'entremise de ce mode d'écriture – comme c'était déjà largement le cas pour les pièces en vers de Notari – soit de reproduire fidèlement les caractéristiques du monégasque parlé par les générations passées, qui « utilisaient fort simplement l'expression la plus directe bien que parfois imagée pour traduire les rapports entre êtres et choses de la vie quotidienne ». Extrait de Louis Principale, *Contes en langue monégasque*, *op. cit.*, pp. 30-33.



Couverture du volume contenant les fables en prose de Louis Principale inspirées des vers de Jean de La Fontaine (1621-1695).

Ün paisàn, che i so' amighi ciamavun Fürbìçia, avëva dui asi. Ünt'i paisi de muntagna l'ase e u mù sun ë bèstie de carga preferie per u so passu sügüru. Cun chële bèstie, u nostru amigu, che purtava ben chëlu suvranume, se fava d'ün tantu ün tantu qarche sou ün ciù d'u so travayu d'a terra, perchè, per cœntu de ün o de l'àutru, traspurtava çe che serviva.

Ün belu giurnu gh'an dau da purtà due grose bale de spùngie e dui sachi da çentu chili de sà. Sempre pruntu a rende serviçi, e a se fà de dinari, carga ün ase cun ë bale de spùngie e l'àutru cun i sachi d'a sà. Savì tüti, cuma min, che a carga d'üna bèstia dev'iesse eqilibrà, e u savëva tambèn Fürbìçia!

Cargamentu finiu se mëtun ün camìn.

Dopu ben mez'ura de màrcia, l'ase cargau de spùngie andava ancura cuma ün fùrmine, ma l'àutru, meschìn, se stirassava cuma purëva!

A ün certu mumëntu arrivun davanti â raiana, che già tante vote avëvun traversau, cunuscendu a memoria u puntu giüstu d'u passage. Ma garda a fatalità! Chelu giurnu a raiana era stracina d'aiga per ë aigade carae d'u celu per ciù de dui giurni.

«Ma garda che scarugna!, se dije Fürbìçia, cuma fassu aura per traversà sença me bagnà?». Ghe pensa sciù ün mumëntu, e pœi: « Sun propi babulu! Gh'è sulu da muntà sci'a bèstia menu cargà!». Cuscì pensau, cuscì fau, munta sciù l'ase che purtava ë spùngie. Cun üna runsada manda l'àutru ünt'a raiana. Chëla pòvera bèstia, cun ë gambe che tremuravun d'a fadiga, cara ünt'a raiana e, và t'a savè cuma, sprefunda ünt'ün trau e sparisce sut'àiga.

«Oh Signù, ghe mancava ancura ailò!» pensa Fürbiçia, qandu dopu qarche minüta, ancura sbalurdiu, te vëde l'ase reaparì.

Rengraçiandu u Signù – ün ase custa caru – te vëde a bèstia che cun qatri passi s'arràmpica sciù l'àutra riva, e se mëte ün sarvu.

Ve devu dì sùbitu che nun è stau ün miràculu! Sulu che, cun l'àiga da raiana, a sà che era ünt'i sachi de trama larga s'è fundüa e a carga s'è alegeria!

Rasserenau, Fürbiçia fa ientrà u so ase ünt'a raiana. Imersu fint'a u colu u pòveru meschìn, cun u pësu d'u padun e d'ë spùngie stracine d'àiga, per pocu se nega, e cun ëlu u padrùn che, sentendu a marparada, tira de brami da spaventà. Per furtüna qarcùn l'à sentüu, arriva de cursa e tira ün sarvu ase e padrùn. Qü è stau? A nui pocu ünteressa, ma chësta storia ne deve ünsegnà che per a pensà giüsta, se devun pensà tüte.

L'âne chargé d'éponges et l'âne chargé de sel, ou l'histoire de Monsieur Malin. Un paysan que ses amis avaient surnommé Malin, possédait deux ânes. Dans les régions montagneuses l'âne et le mulet sont appréciés en raison de la sûreté de leurs pas. Avec ses bêtes, notre ami le bien-nommé se procurait à l'occasion quelque argent qui venait s'ajouter à ce qu'il gagnait par ses travaux des champs. Pour le compte de l'un ou de l'autre, il transportait ce dont chacun avait besoin. / Il fut un jour demandé pour transporter deux gros sacs d'éponges et deux sacs de sel pesant chacun cent kilos. Toujours prêt à rendre service, mais aussi pour avoir quelque argent, il chargea sur un âne les sacs d'éponges et sur l'autre les sacs de sel. Vous savez comme moi que le chargement des animaux de bât doit être bien équilibré ; Malin ne l'ignorait pas ! Le chargement terminé ils se mirent en route. / Ils cheminaient depuis plus d'une demi-heure, et si l'âne chargé d'éponges allait bon train, l'autre, le pauvre, se traînait. / Ils arrivèrent bientôt au torrent qu'ils avaient maintes fois traversé et dont ils connaissaient parfaitement le gué. Par malchance, ce jour-là, il était gonflé par les pluies tombées pendant plus de deux jours. / « Quelle poisse ! se dit Malin, comment vais-je faire pour traverser sans me mouiller ? ». Ayant réfléchi un instant : « Mais je suis bien bête ! je n'ai qu'à monter sur l'âne le moins chargé ! ». / Aussitôt dit, aussitôt fait ; il monta sur l'âne chargé d'éponges et poussa l'autre vers le torrent. La pauvre bête tremblante de fatigue descendit dans l'eau, et Dieu sait comment elle s'y prit, tomba dans un trou et disparut. / « Seigneur ! il ne manquait plus que cela », dit alors Malin, qui, stupéfait, vit après quelques instants son baudet reparaître. / Remerciant le Ciel, car un âne coûte cher, il le vit grimper sur l'autre rive du torrent, sain et sauf. Il faut bien avouer qu'il n'y eut pas de miracle ! Simplement, l'eau du torrent avait fondu le sel contenu dans les sacs et le chargement s'était considérablement allégé. / Rasséréné, Malin fit entrer son âne dans le torrent. Ayant de l'eau jusqu'au cou, écrasé par le poids de son maître et celui des éponges gorgées d'eau, le pauvre risquait de se noyer et son patron avec lui ; celui-ci voyant le danger se mit à crier à pleine voix. / Il fut heureusement entendu par un quidam qui passait en ces lieux. Arrivé au pas de course, il tira l'animal et son maître d'affaire. Qui était-ce ? Peu nous importe ! Mais cette histoire nous apprend : « Qu'en toutes choses il faut considérer la fin ».

2.8.5. *A vurpe e a çigogna* (1990)

Également dans sa production en prose, l'auteur choisit de situer certaines narrations dans l'espace géographique de la principauté à travers l'inclusion d'éléments topographiques spécifiques et, comme dans le cas suivant, la référence à des éléments caractéristiques du paysage du micro-État. Notons, au passage, la présence de formes lexicales et même morphologiques étrangères à celles de la langue authentique (comme l'italianisme *müsu* pour *murru* 'museau' ou la terminaison en *-àia* du participe passé pour *minciunàia*, spécifique aux parlers de Menton et Roquebrune), révélatrices à leur manière du degré relatif d'hybridation du monégasque du XX^e^ siècle. Extrait de Louis Principale, *Contes en langue monégasque*, *op. cit.*, pp. 40-45.

Üna vurpe, cunusciüa ünt'i dünturni cuma 'na gran büjarda e per se gode qandu purëva ünganà qarcùn, era stà batezà da i so' pari «scià Büjia». Ün giurnu d'utubre che girava ünt'ë fasce d'u Bestagnu, rescuntra ün grande e belu aujelu, tütu vestiu de giancu e nëgru, che se n'andava cian cianìn çercandu da mangià. Chël'aujelu, üna çigogna, s'era arrestau ailì per se repusà d'ün già longu viàgiu, e piyà de forçe prima de traversà u Mediterràneu per andà ün Àfrica, cuma fan tüti i aujeli ün migraçiùn qandu u frëdu i fa scapà da d'unde stan.

Â scià Büjia ghe vegne sùbitu ün testa de fà ün belu scherçu a chëla strangera. Cun 'na valanga de cumplimënti e ün fà da galantomu ghe dije: «Sicì a benvegnüa ünt'u nostru paise. Scumetu ce dopu u longu viàgiu che Scià à fau, ghe farëssa pieijè d'avè qarche pitança, e serëssa prun unurau se Scià vuscëssa acetà u me ünvitu per a culaçiùn!».

«Ben vurentera, e rengràçiu a vostra Signuria d'a so' amabilità», respunde a çigogna seghendu a vurpe ünt'a so' tana.

Apëna arrivai, scià Büjia, ridendu suta i bafi, alestisce u pastu che era ün brudüme, ünt'ün piatu belu grande. Ün qatru e qatr'œtu, a vurpe à lapau tütu, e ünvece a çigogna, cun u so becu longu e punciüu nun à pusciüu sciorbe mancu ün cüyarìn d'achëlu brodu! Piatu vœu, pastu finiu! L'ünvità, salütandu u so oste sença rancù, s'acorzëva cun a cua de l'œyu de l'ària de cuntentëça che ralegrava a fàcia d'a vurpe, per u scherçu ben cumbinau. Sci'u camìn che a purtava ün casa, s'è prumessa de piyà a so' revìncita, ün giurnu o l'àutru.

Dopu qarche tempu d'achëlu festìn, a çigogna rescuntra scià Büjia prun afacendà.

«Eh! bon giurnu, amiga! Cuma va a salüte?»

«Ben, prun ben, e se ve dëvu dì tütu, ò 'na fame da luvu; è per ailò che me vedì tant'afarà. Me devu çercà qarche bon bucün!»

«Ma alura, garda che cucagna, ò ün casa i boi bucui che van per vui, e se me vurì fà ün grande unù, aceterì u me ünvitu! Ò preparau ün belu piatu de carne münüssà, da se lecà i dii!»

«Cun tantu pieijè acetu u vostru ünvitu, e serà per nui l'ucasiün de cunfermà a nostra bona amicìçia», respunde scià Büjia che se sente già vegnì l'àiga ün buca a l'idea de chëlu bun pastu. E tüti dui s'üncaminun versu u lœgu unde a çigogna avëva alestiu chëlu pastu apetitusu, l'ün pensandu de se scialà, l'àutra â so' revìncita!

A u mezu d'ün prau belu verde, ün tapissu de pascaline, cun a u centru ün vasu elegante, ben prufundu, colu strëntu, che lasciava vëde, essendu trasparënte, i bucui d'üna carne bela gianca. Senç'àutri cumplimënti i cumpagni se dan da fà. Cun u so becu longu e fin, a çigogna se piyava, ün dopu l'àutru, i tuchëti de chëlu ben de Diu, güstandu cun evidënte sudisfaçiün a buntà d'achëla carne, üntantu che a vurpe çercava de fà ientrà u so müsu ünt'u vasu. Nun avendu colu longu e müsu punciüu, s'è devüa acuntentà de vëde a so' oste se saçià. E cuscì minciunàia e cina de vergœgna, se n'è andà ün casa cun a cua bassa, cumpunta e sença avè ren mangiau!

Achësta stòria è rica d'ünsegnamënti: u primu n'ünsegna che nun se dëve piyà ün giru u pròssimu! U segundu ne cunsiya de nun sutavalütà l'ünteligença d'i àutri: çe che tü sì capace de fà, ün àutru u pò tambèn fà! U terçu ne cumanda: nun fà a d'àutri çe che nun vœi che se fasse a tü!

Le renard et la cigogne. Un renard, bien connu du voisinage pour être un grand menteur et pour se réjouir lorsqu'il parvenait à tromper ses interlocuteurs, avait été surnommé par ses pairs « Monsieur Büjardu ». Un jour d'octobre, en parcourant les campagnes en terrasses de Bestagno, il rencontra un grand et bel oiseau, tout vêtu de blanc et de noir, qui allait lentement, cherchant quelque chose à manger. Cet oiseau, une cigogne, avait fait escale en ce lieu pour se reposer des fatigues d'un long voyage. Il lui fallait reprendre des forces avant de traverser la Méditerranée afin de rejoindre l'Afrique. C'est ainsi que font les oiseaux migrateurs, lorsque le froid les chasse de leur pays coutumier. / Notre renard se réjouissait déjà de la plaisanterie qu'il allait faire à cette étrangère. La couvrant d'amabilités, en parfait gentilhomme il lui dit : « Soyez la bienvenue dans notre pays ! Je suis certain qu'après un si long voyage, Votre Grâce aura du plaisir à trouver réconfort autour d'une bonne table, et je serais très honoré si Elle acceptait mon invitation pour un repas ! ». / « Bien volontiers, et je remercie Votre Seigneurie de son amabilité », répondit la cigogne, en suivant son hôte vers sa demeure. / Aussitôt arrivés, Büjardu se moquant en secret, prépare un bon repas qui n'était en réalité qu'un brouet bien liquide, et le dispose dans un grand plat. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le renard avait tout lapé, alors que la cigogne, au bec long et pointu, n'avait pu absorber la moindre cuillerée de ce breuvage. Le repas terminé, car le plat était vide, l'invitée saluant son hôte sans la moindre acrimonie, s'aperçut de coin de l'œil du contentement qui éclairait le visage de Büjardu, tout heureux d'un tour aussi bien réussi. Sur le chemin qui la conduisait chez elle, elle se promit de prendre un jour sa revanche. / Voilà que peu de temps après ce mémorable festin, elle rencontra Büjardu très affairé. / « Eh, bonjour mon ami, comment allez-vous ? » // « Bien, très bien, mais pour tout vous dire, j'ai une faim de loup ! C'est d'ailleurs la raison pour laquelle vous me voyez si occupé à la recherche de quelques bons morceaux ». / « Mais alors, quelle coïncidence ! J'ai chez moi de très bonnes choses qui pourraient vous convenir et, si vous voulez m'honorer, vous accepterez mon invitation. J'ai préparé un magnifique plat de viande, en menus morceaux, dont, j'en suis certaine, vous vous lécherez les babines. » / « J'accepte avec le plus grand plaisir ; nous aurons ainsi l'occasion de consolider notre bonne amitié », répondit Büjardu sentant l'eau lui monter à la bouche, à la seule pensée de ce bon repas. / Tous deux s'acheminèrent donc vers le lieu où la cigogne avait préparé ce délicieux festin, l'un pensant à ces délices et l'autre à sa vengeance. / Dans un pré bien vert, au centre d'un tapis de pâquerettes, un vase fort élégant, longue encolure, col étroit, laissait voir par transparence de beaux morceaux d'une viande bien blanche. Sans autre cérémonie, nos compagnons se mirent à l'œuvre. Avec son bec long et fin la cigogne prenait

délicatement, l'une après l'autre, ces bouchées de ce bien des Cieux, goûtant avec plaisir cette viande, tandis que le renard essayait d'introduire son museau dans le vase. N'ayant ni long bec, ni museau pointu, il dut se contenter de voir son hôte se rassasier ! / C'est ainsi que trompé et honteux, la queue entre les jambes, Maître Büjardu repentant, s'en retourna chez lui, sans avoir rien mangé. / Ce conte est riche d'enseignements : le premier nous apprend que l'on ne doit pas tromper son prochain. Le deuxième nous conseille de ne pas faire fi de l'intelligence des autres. Le troisième nous ordonne : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas que l'on te fasse ».



Le renard et la cigogne, fable de Jean de La Fontaine. Gravure par Jean-Baptiste Oudry, peintre et graveur français (1686-1755)

2.9. Louis Barral (1910-1999)

Né en 1910 dans le quartier de La Condamine d'un père monégasque et d'une mère ligure, puis installé dans le vallon de La Rousse à la suite de la Grande Guerre, Louis Barral fit ses études à Monaco et à Bordighera, respectivement enfant et adolescent, avant de fréquenter l'université à Marseille et à Paris, où il se spécialisa en géologie.

Barral est l'une des figures les plus importantes du siècle dernier dans le milieu intellectuel de la principauté. Auteur d'ouvrages et d'articles scientifiques sur la préhistoire des Alpes-Maritimes et de la Côte d'Azur, entre autres, il fut pendant des décennies le conservateur du Musée d'Anthropologie Préhistorique de Monaco, où il commença à travailler en 1934.

Passionné par l'histoire et la réalité culturelle de son pays natal, Barral se consacra aussi bien à l'étude du monégasque, le code communicatif de son enfance, devenant l'auteur, avec le concours de sa collègue Suzanne Simone (née en 1938), d'ouvrages lexicographiques fondamentaux dédiés tant au lexique général (*Dictionnaire français-monégasque*, 1983) qu'au patrimoine phraséologique et parémiologique de la langue (*Un vêtement tout fait. Ün vestiu bel'e fau. Recueil d'expressions. Culana d'espressiue*, 1994 ; *Pruverbi e cunturni. Proverbes et garnitures*, 1996).

Œuvres en monégasque : *Bucui e capilere / Bribes et capillaires*, Monaco, Imprimerie Testa, 1983 ; *Itinerari / Itinéraires*, Vintimille, Tipolitografia ligure, 1989.

2.9.1. *Bucui e capilere. Bribes et capillaires* (1983)

La production poétique de Barral publiée en volume, rédigée à un âge mûr (aucun de ses poèmes n'est antérieur à 1979), met en évidence la veine purement analytique de l'auteur : les poèmes, généralement d'une longueur très importante (au point de pouvoir être considérés comme de véritables poèmes prosaïques), sont divisés en catégories thématiques diversement engagées, qui vont de la sphère linguistique à l'identité historique et culturelle de Monaco, en passant par l'analyse d'aspects de la société contemporaine. Ces domaines sont explorés sans exception à travers une veine polémique sensible, avec une forte empreinte sarcastique souvent basée non seulement sur l'utilisation de formes phraséologiques obscures pour qui manque de connaissances approfondies de l'idiome, mais aussi sur la référence à des concepts, phénomènes ou événements historiques très spécifiques, difficiles à identifier même pour le lecteur averti. Les poèmes se caractérisent ainsi par un style conceptuel profond, qui distingue sensiblement l'œuvre poétique de l'auteur de la majorité de la production monégasque en vers jusqu'à aujourd'hui.

2.9.1.1. *U parlà nostru* (1981)

La première partie de l'ouvrage, intitulée *Lenghe e lengàgiu*, est consacrée à une réflexion sur le potentiel de l'instrument linguistique, avec une référence particulière au monégasque, la « *lenga naçiunala* » dont les possibilités expressives sont défendues à plusieurs reprises, considérées comme égales à celles de toute autre langue de culture.

Le morceau suivant, notamment, part des souvenirs d'enfance de l'auteur, datant d'une époque où la pratique de la langue locale était vue d'un mauvais œil (elle était alors considérée comme *busìn che dà a crava* « vers de chèvres ») et même punie corporellement à l'école (*a pügni ünt'a testa ne favu a gherra / o magara früstà e rutüle per terra* « ils nous faisaient la guerre en nous frappant à la tête / ou bien en nous mettant à genoux sur le sol »). Situation très différente de celle qui prévalait à l'époque où les vers ont été écrits, lorsque l'enseignement du monégasque, revalorisé par la classe dirigeante de la principauté et reconnu par l'auteur du poème lui-même comme un élément culturel fondamental d'un État « *de cepùn anticu* » tel que Monaco, constituait une discipline scolaire obligatoire depuis plusieurs années. Extrait de Louis Barral, *Bucui e capilere. Bribes et capillaires*, *op. cit.*, pp. 26-33.

Se u vœi cunfità d'ün ren de mudèstia
e ben: pautà u batesi.
Ma de lenga gh'à i mezi
se u credi de farina da fà l'ostia.

Qandu èrimu fiyœi, sença vana
storia, qü a scœra parlava
patuà – busìn che dà a crava –
i cari Frai d'a Dutrina Cristiana
u ficavu a zenuyùn sciù d'a sbunda
d'e plente
d'arrente
u tablò. È ün principi ch'a ragiùn funda:
«Se vœi ümparà ün pocu de françëse,
nun stà parlà patuà e nun gh'avè pretëse».
Fò dì ch'u ciarlà d'alura gh'ava da camamila
d'u Piemonte e de baioca –
suvegnì d'a Bela Epoca –
era d'üsu currente ün campagna e ün vila.
Çeche purëvu fà i Frai
per ne preservà de stu guai?
A pügni ünt'a testa ne favu a gherra
o magara früstà e rutüle per terra!
È stau prun prusperusu
stu regime rigurusu?

Ancœi, ünvece, certi maestri nostri l'ünsegnu.
È forsci süperflüu? Serëssa sterile ingegnu?
Non! Meme se devëssi ne retegne che pocu o ren…
u sai u teurema d'i chichi de gran d'ün terrèn?
[…]
L'impurtante è che saci ch'u munegascu tambèn
è ailì, che è ün fatu,
sorta de pustülatu,
meme se te semiya u ciù magrulìn d'i to' ben.
È l'ünica vitoria
ch'ambiçiuna a so' gloria.

[…]

De fati, u fatu d'ün veru Statu suvràn
vœ, per purè lütà, per a gloria e u pan:
ün territori so, tegnerëssa ünt'ün gotu,
ün vurè vive ün cumün d'i omi che porta –
ametendu cianciàn qü aspeta a ra porta –
ün putere sciù l'ünseme, fussa principatu
diràn e lengasse.
Che bon prun ghe fasse!
Ünt'u passau, prìncipi regnanti ghe n'è stau
ma u gènere ancœi s'è ümbarsamau.
Se ne resta ün ancura sci'a so' riva
se merita antìfuna laudativa.
Ma ghe fò tambèn a u Statu de cepùn anticu –

Mùnegu ne fa parte –
ün idioma, arte
che pruspera
sci'a so' terra.
U nostru, ün fëde e ün sperança prun ricu,
è degnu de piyà postu a ra panuplia
de re virtù atacae â Naçiùn acumplia.

Notre parler. Si tu veux l'enrober d'un rien de modestie / patois tu le baptises… / mais à langue être il vise / si tu le crois de farine à faire l'hostie. // Aux récrés, quand nous étions gamins, / à qui parlait patois – / séditieux empois – / les très chers Frères ignorantins / infligeaient stages à genoux sur la saillie / des plinthes. / Nos feintes / n'y pouvaient mais ; jamais principe n'a failli : / « Si tu veux apprendre tant soit peu le français / garde-toi de patoiser, fût-ce par excès ». / C'est qu'alors, un jargon fleurant la camomille / du Piémont et la baïoque – / souvenirs de la Belle Epoque – / était d'emploi courant dans nombre de familles. / Que pouvaient les chers Frères / pour nous tirer d'affaire ? / Appliquer la férule / et taler la rotule. / Ce régime drastique / fût-il tant heuristique ? // Aujourd'hui, à rebours, notre langue on l'enseigne. / N'est-ce superflu ? N'est-ce entreprise bréhaigne ? / Dussiez-vous n'en retenir que peu… et encore… / qu'en est-il du théorème de Pithagore ? / […] / Qu'il en soit ainsi pour le monégasque aussi ! / Que vous le sachiez là, / sorte de postulat, / même s'il n'était que votre ultime souci, / est la seule conquête / qu'ambitionne sa quête. // […] // En effet, l'essence d'un État souverain / veut, pour pouvoir lutter pour la gloire et le pain : / un territoire propre… fût-il minuscule, / un vouloir vivre en commun des hommes qu'il porte – / en admettant mollo qui attend à la porte –, / un pouvoir sur le tout, fût-il principicule – / diraient les médisants / impuissant malfaisants ! – / Dans le passé, des princes régnants, il en fut, / mais le genre aujourd'hui se garde d'être infus / et qu'un seul se maintienne / vaut laudative antienne. / Mais il faut aussi à l'État de souche antique – / alias Monaco – / un dialecte, écho / feudataire / de sa terre. / Le nôtre – en foi, en espérance prolifique – / peut dignement figurer à la panoplie / des attributs promis aux Pays accomplis.

2.9.1.2. *Irredentismu?* (1982)

Une autre partie considérable de l'œuvre poétique de Barral, enfermée sous le titre *Ün bucùn de terra cusmupulita*, est consacrée au rappel et à l'analyse – quand ce n'est pas carrément à l'exaltation – de divers aspects relatifs au paysage, à l'histoire ou à l'actualité de la principauté de Monaco, également en reprenant consciemment des thèmes déjà abordés dans la littérature monégasque en vers (comme l'éloge de la figure du prince et de sa famille ou l'exaltation de la fête nationale, avec référence explicite à une composition de Mar portant sur le même thème).

Dans le fragment suivant, le poète exprime avec regret son auto-identification dans la structure étatique qui comprenait les anciens territoires de Menton et Roquebrune, coupables à ses yeux de ne pas réclamer, à l'État français, la réannexion à leur supposée mère-patrie. Extrait de Louis Barral, *Bucui e capilere. Bribes et capillaires*, *op. cit.*, pp. 110-113.

Vui ch'avì renunçau a iesse Munegaschi
qandu regnava la malura,
me toca da dì, ciù ch'aura –
cun l'Esclüsiva – Mentunaschi, Rocabrünaschi,
nun aparisce ün vostru fà, ün vostra mente,
che regretè a breti ra vostra precedente
pàtria.
Giòstria
nun sì. Nun vurì iesse i Baschi, i Bretui,
i Còrseghi,
i Catalai, i Ocitai, magara i Murmui
d'u cantùn. Ren revendichè. I vostri cunsorti,
ramareghi
nun ve dan. Bravi! A u Trabüchetu, i morti

che v'an fau ponu giübilà. Rei
a traversu ani, giübilei,
mantegnì a vostra çernia… sença stufa:
nun v'anderëssa d'iesse Munegaschi! Cufa
serëssa, meme per pulitëssa,
de demustrà qarche debulëssa
sentimentale –
sun tüte bale –.
Çe che devu fà? Ve feliçità
o ve crede tapai? Che ansietà!
Giardin d'i Culumbieri,
serëssi cuscì fieri?

Bench'ün ve perdendu, min meschìn,
nun ò ren persu, ün marenghìn,
ün vila, ün predi,
ün terra, ün assedi…
a cada vota che ve traversu, Mentùn,
Cavu Martin, Rocabrüna,
i mei œyi se velu, sentu a u cœ püssügùn.
Che sici biunda o brüna,
terra ingrata, per tü ancura d'amù me moru,
crüdele amante ubliusa a i früti d'oru…

[…]

1982

Irrédéntisme ? Vous qui renonçâtes à être Monégasques / lorsque beaucoup plus qu'aujourd'hui / l'infortune toquait à l'huis – / voir l'Exclusive – Mentonnais, Roquebrunasques, / vous ne paraissez pas regretter votre ancienne / patrie, / il n'apparaît pas dans vos refrains, vos antiennes, / vos cris / que vous vouliez être les Basques, les Bretons, / les Corses, / les Catalans, les Occitans ou les Mormons / du coin. Vous ne revendiquez rien. Votre sort / écorce / vous convient. Bravo ! En le Trabuquet, les morts / qui vous firent peuvent jubiler… / à travers lustres et jubilés, / vous maintenez votre choix, votre point de vue : / point ne vous sied d'être Monégasques. Bévue / serait, même par politesse, / de démontrer quelque faiblesse / sentimentale… / un vrai scandale ! / Dois-je vous congratuler / ou vous croire operculés ? / Jardin des Colombières / avez-vous cœur de pierre ? // Moi, mesquin, qui vous perdant / n'ai rien perdu cependant / en terres, en pognon, / en villas, en vallons, / à chaque fois que je vous traverse, Menton, / Cap-Martin, Roquebrune, / mon regard se brouille, je sens au cœur pinçon. / Que tu sois blonde ou brune, / terre ingrate, je t'aime encore, / maîtresse oublieuse aux fruits d'or… // […] // 1982

2.9.1.3. *A Roca de l'Amù* (1979)

Une autre partie des poèmes de ce volume, intitulée *Stòrie d'amùr*, est liée à une dimension plus privée et personnelle dans laquelle l'auteur, laissant de côté pour un moment son esprit pragmatique et polémique, se concentre plutôt sur la contemplation du paysage et de la sphère des affections. Dans les extraits de la pièce reproduits ci-dessous, le poète met à nu un thème particulièrement intime, à savoir son chagrin pour sa femme décédée il y a quelque temps. L'exploration du paysage, également dans une perspective diachronique (voir par exemple les multiples références à la *merëra*, le pommier qui fut témoin de moments intimes entre les deux amants) devient ainsi l'occasion d'exhumer de tendres souvenirs de jeunesse, exprimés avec une délicatesse raffinée (il faut remarquer par exemple l'usage d'une expression telle que *ünvœya de pele* « envoie de peu » pour l'expression du désir amoureux) qui souligne la remarquable capacité de l'auteur à exprimer également des thèmes introspectifs et sentimentaux. Extrait de Louis

Barral, *Bucui e capilere. Bribes et capillaires*, *op. cit.*, pp. 224-229.

Qand'a nœte munta, s'insinüa cum'üna bìscia
da u valùn a ë çime, e ch'a lüje ünabìscia;
qandu s'esala ün velu de maricunia
finta d'i gardenia, camelia, vaniya
d'i paradisìachi azüreai giardìn;
qand'a tristessa ünvade l'aria ciancianìn,
vagu a bacilà unde miràvemu i astri
sciù terra a renuncüle d'oru, a arastri,
und'ancura sghiu
rayi de suriyu,
sut'a vota d'u celu, sulu gratùitu asilu,
duçu refùgiu d'u cœ malerusu o tranquilu,
ùnicu reparu… – giach'a finança s'evapura –
d'u nostru süperbi amù. Ma m'aimavi aura
cuscì tantu che nun averëssi amessu àutre tële
de fundu che l'imensità d'u campu de re stële.

À cuntemplau tambèn i nostri putenti abrassi
l'ündurau bardachìn celestu, qandu per strapassi
s'abatèvemu sciù peirere o sciù erbe bele
a l'instante che n'ümbrancava ünvœya de pele.
Ma despœi u to ünvuru a ciairù a giastëmu,
aspëtu per andà me sunà und'adurai se sëmu,
a raia d'u suriyu, cun damaijela, luì brün,
frìgura, sorba, rumanìn, aspëtu l'antebrùn –
qandu già a sbàscia
de nëgru se fàscia. –
A u so apelu cumuvente van de cumpagnìa
ünt'u cœ u suvegnì to' e a me' nustalgìa.
Cum'au muntà da nœte tüt'e cose se fundu
m'encalu de ciurà a ra fàcia d'u Mundu.

[…]

Per ne sciurì, margrà portamunea picinìn,
andàvemu per cole e vali nüfià da i vijìn.
Te ne rapeli d'a merëra ün fundu d'u valùn?
Esibiva truncu raspusu e cepùn prun felùn!
L'àvimu cunusciüa ün marsu: sciurìa era.
L'amu pocu spelà! Tambèn, u paesàn u spera
de ne dà üna man, per ne sorte d'a riana,
nun à esigiu d'u celu che dèbula mana.
De returnu ün austu, àvimu crucau a mëra
e avüu dritu a u rùstegu… de stessa manëra.
Ancœi è l'invernu. È tüta münüa

a merëra che t'à vistu patanüa.
Averëssi finiu de prusperà
o a me' veya merëra perà?
Und'è u cuntadìn? À dunca abandunau l'ortu?
O lassu de ciù te vëde se ne serëssa mortu?

Prun delicà, ai tugiù apurtau a me dì: t'àimu
püdù.
Ardù
intrèpida ne resëva. Ma üna vota amu
precipitau ünte sùlidi
e spaventusi fastidi.
Cuma s'amàivemu ciantai sci'üna sumità,
a colu a u bàussu unde l'ermita
d'ün tempu fava buye a marmita,
u fùrmine propi cuntra nui è vegnüu petà.
Meyu serëssa stau a u mitàn d'i làussi perì
che menà vita sença sperança… e se necherì.

Qandu cunsìderu l'infiniu camìn –
da ra pèira a ra vita
obra de l'eterna Dita –
ch'amu fau, tüt'a pen, tantu èrimu cin
d'u sentimentu che, cun gambe e pasciença,
serëssimu arrivai a achistà cunsciença:
qandu pensu
a l'imensu
assurtimentu de cüre sença fin
ch'avëmu prudigau a u to destìn;
a u nümeru astronòmicu de passi
fai a traversu u tempu e u spaçi;
a u prudigiusu fàsciu de mìnimi crucëti
che se sëmu truvai a u longu d'aspri tragëti;
qandu pensu a st'üniversu
sença borne… ün ànsia versu;
u vertige m'assàuta… cuma piya gran timù
a u muntà d'a sëra de fronte â roca erta
impàvida
ma àvida…
L'avëmu scaradà… Ma già l'ura se fa incerta…
Nun a scaraderò ciù a Roca de l'Amù!

[…]

1979

La paroi de l'Amour. Quand la nuit s'insinue, absorbe la lumière, / s'élève du val aux cimes les plus altières, / lorsque s'exhale une ombre à rendre misanthropes / jusques aux précieux jardins azuréens / où viennent gardénias, camélias, héliotropes, / quand s'endeuille lentement l'air céruléen, / je vais rêver seul où nous rêvâmes. Je vais / sur la terre à boutons d'or, à épineux genêts, / là où encore un rai / de soleil apparaît, / sous la voûte des cieux, seul asile gracieux, / doux refuge des cœurs comblés ou malheureux, / l'unique abri que nous pûmes offrir jamais / à notre fol amour. Mais alors tu m'aimais / tant que ton âme n'eût point admis autre toile / de fond que l'immensité du champ des étoiles. // Il abrita aussi nos puissants corps à corps / le dais céleste… à l'heure où étincelle l'or. / Nous croulions sur herbette ou sur lit de pierraille / à l'instant où l'envie aux entrailles fouaille. / Mais depuis ton envol, dans l'ombre je m'abîme. / J'attends, pour aller rêver où nous nous chérîmes / en plein soleil, avec fauvette, libellule, / thym, sorbe, romarin… j'attends le crépuscule, / lorsque déjà le bas / dans le noir se débat. / À son appel poignant entrent en syzygie / en mon cœur ton souvenir et ma nostalgie. / Comme au fur et à mesure de la nuit toutes choses se fondent / j'ose exhiber mes pleurs à face du monde. // […] // Pour pouvoir nous fleurir malgré moyens modiques / allions par monts et vaux en quêtes méthodiques. / Te souviens-tu du pommier, au fond du vallon, / de son vieux tronc râpeux aux rejetons félons ?… / Nous le connûmes en mars, tout couvert de fleurs, / mais l'ébranchâmes peu. Un paysan siffleur, / courroucé pour la forme, au bord de la ravine / attendait pour nous tendre une main pateline ! / Nous revînmes en août et croquâmes la pomme, / eûmes droit au manant… pour une même somme. / Aujourd'hui, c'est l'hiver. Le voilà tout menu / le pommier près duquel nous nous mîmes tout nus. / Éperdu en ses rêves / le vieux pommier en crève… / Où est le contadin ? Se peut-il qu'il soit mort ? / Las de ne plus te voir pouvait-il vivre encor ? / Tu apportas toujours à me dire : je t'aime… / pudeur. / Sans peur / nous allions pourtant. Par notre passion extrême / enhardis à l'envi, il nous advint aussi / de nous précipiter en de sérieux soucis. / Comme nous nous aimions, fichés sur une cime, / près du roc où l'ermite / fit bouillir sa marmite, / l'éclair faillit souder notre baiser ultime. / N'eût-il pas mieux valu en fulgurances / périr, que croupir sans espérance ? // Quand j'embrasse l'infini parcours accompli – / du caillou à la vie / aérien pont-levis – / entièrement à pied, tant nous étions emplis / du seul sentiment que nos jambes et patience / bien arriveraient à illuminer conscience, / quand je pense / sans dispense / au luxe de cures sans fin / que nous eûmes pour ton destin, / aux innombrables pas que nous fîmes / pour aller de l'immense à l'infime, / aux gerbes de prises que nous nous ménageâmes / le long de trajectoires, de labeurs, de flammes, / lorsque j'évoque le monde d'instants, / d'élans, que somme notre commun temps, / le vertige me prend… comme saisit l'effroi / au coucher du soleil, face à une paroi / impavide / mais avide… / Nous la fîmes… mais déjà le temps se fait court, / je ne la ferai plus la paroi de l'Amour ! // […] // 1979

2.9.1. *Itinerari / Itinéraires* (1989)

Si, comme nous l'avons vu, la production en vers de Barral est marquée par des tonalités parfois burlesques et un esprit polémique persistant, sa production en prose demeure généralement neutre et vise à divulguer des thèmes complexes, liés une fois encore à la réalité géographique et à l'histoire de la principauté de Monaco.

Dans *Itinerari*, idéalement destiné à devenir le premier d'une série d'ouvrages en prose monégasque, l'auteur utilise ses connaissances historiques, sociales et même scientifiques pour esquisser l'histoire, le paysage et les monuments de Monaco au moyen d'un parcours divisé en itinéraires géographiques. L'importance de cet ouvrage – outre sa valeur symbolique en tant que premier grand texte en prose monégasque, non concerné par les sujets « dialectaux » – réside surtout dans sa fonction d'attestation d'un vaste lexique, également lié à des domaines spécialisés, non attesté dans les sources lexicographiques, facilement déchiffrable par la comparaison avec le texte français ci-contre. Bien que les espoirs de l'auteur pour une nouvelle production en prose ne se soient pas concrétisés, cette œuvre reste l'un de ses meilleurs exemples en vertu de ses thèmes « engagés » et du soin apporté à la langue.

2.9.1.1. *U paise munegascu. U situ de Grimaldi*

Extrait de Louis Barral, *Itinerari / Itinéraires*, *op. cit.*, pp. 12-15.

U terrèn d'u Principatu, tütu de bele pèira düra, presenta sci'a sbunda ucidentale dui brechi magiuri. L'ün surgiu da l'unda è a Roca: massìciu, sügerisce a perenità. Àutu 60 metri, stu putente blocu squadrau porta: u Palaçi d'u Prìncipu, a Catedrale, a Meria, i edifiçi unde s'esèrcitu i puteri (esecütivu, legislativu, giüdiçiari), u Müseu uçeanugràficu, de veye case, de deliçiusi giardin ünde s'untana a grota de San Martin.

Seguendu l'asse d'a Roca, versu terra, u segundu prumuntori manda sciù ün sperun de 130 metri. I veyi munegaschi d'imaginaçiùn briusa, dopu avè numau u primu a Roca an ciamau u segundu u Bàussu, ün tüta simplicità.

Se bela sùbitu se gh'interessamu, nun è d'u fatu de qarche capriçi ma ünicamente perchè u discursu nostru n'à menau a çerne u fì d'u tempu, l'ùrdine crunulògicu, per andà â descüverta de Mùnegu. Per satisfà a st'ùrdine, üncaminàmusse versu u Bàussu vistu che cuntegne e prove che i avi nostri degià u freqentavu 200 000 ani fa.

Per gh'andà – se ve cunvegne – se damu apuntamentu boulevard *d'u Giardìn esòticu, a u nivelu d'u giardinëtu unde l'efige d'Albertu Iu, re d'i Belgi, vœ unurà u munarca eròicu (1914) ma tambèn a Belgica, pròssima d'u Principatu da ciù d'ün puntu, e tra àutru da u fatu che per ani e ani, cün a stagiùn invernale ün cuntingente de Belgi vegniva renfurçà u corpu ün furmaçiùn d'i grupiei munegaschi.*

Muntandu u boulevard *d'u Giardìn esòticu, e gambe ne portu a ün terçëtu repütau: Müseu d'Antrupulugia preistòrica, grota de l'Usservatori, Giardìn esòticu, reünii ünt'üna meme çenta per a cumudità vostra. Purerì dunca i vijità a piejè. Se i primi nun fan secretu d'u so scopu: svelà a ciù àuta antichità de Mùnegu, u terçu nun semiya avè intençiùn d'u stessu gènere. Ma, ün realtà, porta tambèn contribüçiùn a ra cunuscença d'u passau. De fati, stu giardìn ünicu, unde pròsperu e ciante esòtiche essençiali de l'üniversu, cunserva tambèn spècie spuntanee, vestigi d'antiche flore desertiche che an ünvasu u paise qandu se sun stabilii i climai interglaçiali… M. Kroenlein vigila a destinà de stu giardìn.*

Andamu dunca de chëstu passu ün çerca de l'avu u ciù anticu. Per miliardi d'ani, d'Omu düsciüna parte – un mundu cin d'ün gran vœu, dirëssu i finalisti –; ancœi d'Omu dapertütu. Tüt'i cantui d'a pianeta sun stai curpii ün stessu tempu? Aparentemente, non. Per u mumëntu: l'Àfrica detegne u record *(ünturnu a 4 000 000 d'ani), ma de sügüru nun deverëssa iesse ch'ün scherçu d'u asar… o ciütosto serëssa de mëte ün relaçiùn cun a scarsità d'i scavi per u mundu. Ünt'u paise munegascu, a presença ümana remunta a ün miliùn d'ani.*

Le pays monégasque. Le site de Grimaldi. Tout entier en belle pierre dure, le sol de la principauté présente sur sa bordure occidentale deux escarpements majeurs. L'un, surgi de la vague, est le Rocher : massif, il suggère la pérennité. Il porte sur son entablement, à quelque 60 mètres d'altitude, le Palais princier, la Cathédrale, la Mairie, les édifices où s'exercent les pouvoirs (exécutif, législatif, judiciaire), le Musée océanographique, de vieilles maisons, de délicieux jardins où niche la grotte de Saint-Martin. / Dans l'axe du Rocher, vers la terre, le second escarpement s'élance en un éperon de 130 m de haut. Les anciens Monégasques, à l'imagination vive, après avoir dénommé le premier promontoire le Rocher, appelèrent le second le Bloc [le *Bàussu*], en toute simplicité. / S'il retient d'emblée notre attention, ce n'est pas en vertu de quelque engouement subjectif, mais tout simplement parce que notre discours nous a conduit à choisir le fil du temps, l'ordre chronologique, pour aller à la découverte de Monaco. Pour satisfaire à cet ordre, nous portons nos pas vers le Bloc car il contient les preuves que nos ancêtres le gravissaient déjà voilà quelque 200 000 ans. / Pour nous y rendre, si vous le voulez bien, nous nous retrouverons boulevard du Jardin Exotique, au niveau du petit square où l'effigie d'Albert Ier, roi des Belges, veut honorer la monarchie héroïque de 1914 mais aussi la Belgique, très proche de la principauté par bien des points, et notamment du fait que durant longtemps, à la saison hivernale, un contingent de Belges venait renforcer le corps en formation des croupiers monégasques. / En remontant le boulevard du Jardin Exotique, nos pas nous mèneront au trio réputé : Musée d'Anthropologie Préhistorique, grotte de l'Observatoire, Jardin exotique, réunis en une même enceinte pour votre commodité. Vous pourrez donc les visiter à votre convenance. Si les deux premiers termes étalent leur dessein : montrer la plus haute antiquité de Monaco, le troisième semblerait ne pas nourrir quelque intention similaire. Mais en réalité, il apporte sa contribution à la connaissance du passé. En effet, ce jardin unique où prospèrent les plantes succulentes essentielles actuellement présentes à travers le monde, conserve aussi de ce fait les espèces spontanées, vestiges des antiques flores sub-désertiques qui gagnèrent nos pays lorsque s'y établirent les climats interglaciaires… M. Kroenlein veille à la destinée de ce jardin. / Nous allons donc de ce pas à la recherche du plus ancien ancêtre. Durant des milliards d'années, de l'Homme nulle part – un monde plein d'un grand vide, diraient les finalistes – aujourd'hui, de l'Homme partout. Tous les coins de la planète ont-ils été frappés en même temps ? Apparemment, non. Pour le moment, l'Afrique détient le record (4 000 000 d'années), mais ce ne devrait être qu'un tour du hasard… ou plutôt il conviendrait de le mettre en rapport avec la rareté des fouilles de par le monde. Dans la région monégasque, la présence humaine remonte à un million d'années.

2.9.1.2. *Antrupulugia preistòrica*

Dans *Itinéraires*, la mentalité positiviste de l'auteur émerge clairement, notamment dans la description passionnée de l'intérêt pour la science anthropologique de la part des princes de Monaco, et surtout d'Albert Ier, au cours de la seconde moitié du XIXe siècle. C'est aussi l'occasion pour l'auteur d'inclure

quelques brèves notes autobiographiques, d'où transparaît une fois de plus sa veine anticléricale voilée de sarcasme. Extrait de Louis Barral, *Itinerari / Itinéraires*, *op. cit.*, pp. 220-229.

Se vurè rancà â marina i soi secreti, ün st'èpuche unde a vëra cuntestava ë màchine sfiatae, reclamava ün'intrepidità straurdinari, ünvece vurè andà in çerca d'ë urìgine nostre, atività terestre ün principi fisicamente menu aventürusa, esigeva d'achëli tempi ün'audaçia de spìritu altieramente singülari.

Versu u tèrmine d'u XIXu sèculu, travayà ün preistòria, vent'a dì se dà, alestiu de vat'a savè qali arcani, a reçerca de l'avu e declarà, ün conseqença, che pruvegnimu d'a scìmia, qandu segundu l'Anticu Testamentu sëmu stai creai, tali qali, 5581 ani fa, era – e stà ün surdina – tegnüu per atitüdine ìmpia. Püra è d'u 1883 ch'Albertu Iu è stau ümbrancau d'achëstu virüs. Degià Flurestàn n'era stau infestau d'u 1850.

Çinqant'ani fa i Frères *d'ün certu culege, a l'anünça che ün d'i soi ex alievi – ben bravu e tütu – s'era destinau a ra preistòria, n'avu resentiu ün gran desurdine e avu resulüu d'ünfrupà u desgraçiau d'ün barracan de preghere… Nun m'ümpedisce de tegne i* Frères *ün autìssima stima.*

Ch'achëstu Prìncipu, destinau a usservà i cunservatismi d'u tronu e de l'autà, age manifestau ün anticunfurmìsmu inteletüale radicale purerëssa paresce assulütamente stunante se nun se ghe vedëssa ün distintivu sempre pruntu a afiurà d'u cumpurtamentu ereditare d'i Grimaldi: Nuratu Vu à dau ünt'u tutalitarismu, Carlu IIIu è andau cuntra i benpensanti.

Nun stè tegne stu riturnelu per üna cuncessiün a l'arte d'a lecada. Fò se ghe fà sença sperança de returnu: i omi nasciu diferenti o per dì meyu inegali: ün tale à prupensiün â santità, ün àutru â superbia, prun a u grisu… infinitamente nüançau. Aiçò d'aiçì nun dispensa de se cuntegne… afin de nun prefundà ünt'u raçismu… viçi vergugnusu.

A u xixu se pensava ancura ch'ë descüverte scientìfiche riscavu d'ufende e realitae cültürale. Albertu Iu n'à savüu acurdà, prima tempu, che 'na pàlida fede a chësta eventüalità. Ancœi: l'Omu à ciü de qatru miliui d'ani, l'evulüçiun è ün fatu incuntestàbile e margradu aiçò u demàniu cültürale se ne ressente ben pocu e esibìsce un destacu splèndidu.

Albertu Iu, in qantu â reçerca ün preistòria: à fau scavà (1892-1905) a ë grote de Grimaldi (Italia), à visitau suvèn i cantiei, à imaginau a prima tècnica de scavu stratigràficu.

È ünt'a natüra de truvaye, sübitu che realisae da ün prìncipu, de devegnì sensaçiunale. Rapeleve a lecada esòtica…

Per u stüdiu d'u materiale à fau apelu a i ciü gran speçialisti, de qü u gran paleuntòlugu M. Boule, «achëlu d'i osci», dijëvu i munegaschi – u nume è restau a u cunservatù d'u museu d'Antrupulugia. Per aiçò, cuma per l'Uçeanugrafia, nun se tratava de çercatui, de sapienti nustrali. Cuma averëssa pusciüu iesse autramenti alura ch'i indìgeni, per u ciü, surtëvu apena de l'analfabetismu?

Benchè l'age preistòricu de l'ünseme d'e represtaçiue rüpestre d'arimai, tra àutru achële d'a grota d'Altamira (Spagna) fussa ancura prun discütau, Albertu Iu nun à esitau a gratificà st'arte de püblicaçiue magnìfiche.

Achëstu precürsù nun à temüu de purtà a vota giüdiçi ciütostu suverscivi. Da u discursu degià evucau estramu: «L'astrüsità d'e nostre urìgine recüla davanti i sforçi cuncertai d'e tüte e sciense. Cuscì a spece ümana trova a so' parte ünt'a mustrusità che plana suvra tütu çe che ubidisce a ë lege de l'Üniversu. E ünt'achëste ruine de qü cungegnamu a sentu a pussiera, nun resta ren per cunfermà i sœni ch'an turmentau l'arima irreqieta d'i omi fint'a l'emançipaçiün d'a so' mente.»

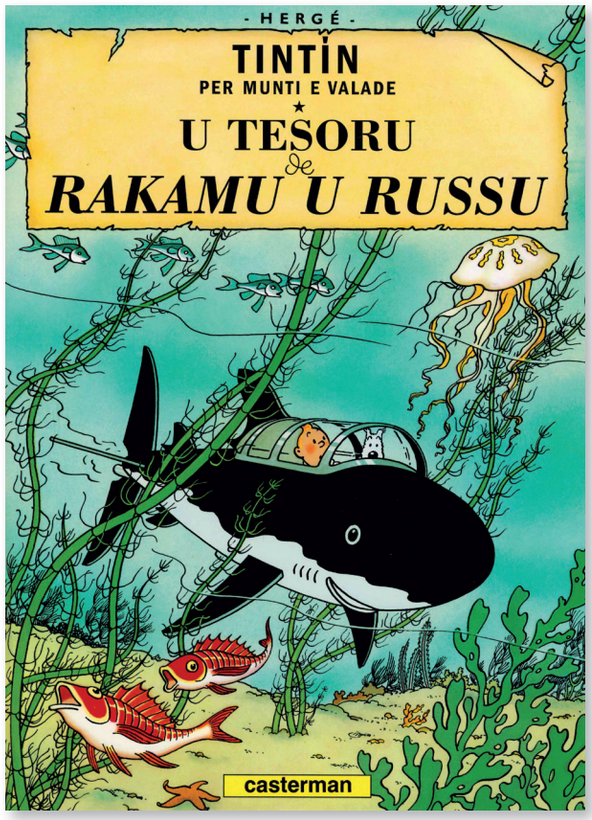
«D'aura ünlà, a putença d'e filusufie che nun avu avüu fint'ailì àutru apògiu ch'e religiue e a superstiçiün è stà prugressivamente diminüia de fronte â grandëssa nœva ch'ünfrupava üna stòria de l'ümanità scrita cun u suvegnì materiale d'ë soe urìgine e d'a so' evolüçiün».

«Fò capì ch'u prugressu gagnau d'a nostra spècie ünt'e soe lüte per l'esistença ne cunstitüisce ün tìtulu de nubiltà süperiù a u privilègiu miraculusu de qü ne gratificavu e legende intrudüte ünt'u cœ d'i omi».

«È per agiütà l'Antrupulugia a süperà e barriere che a separu d'a verità tutale che fundu l'Institütu de Paleuntulugìa ümana, dàndughe tüta l'indipendensa necessari per menà u spìritu nostru versu a lüje».



Hergé, *U secretu d'A Licorna*, *Tintin per munti e valade*. Traduction en langue monégasque de Hergé, *Le secret de La Licorne*, par Eliane Mollo et Dominique Salvo-Cellario, 2011.



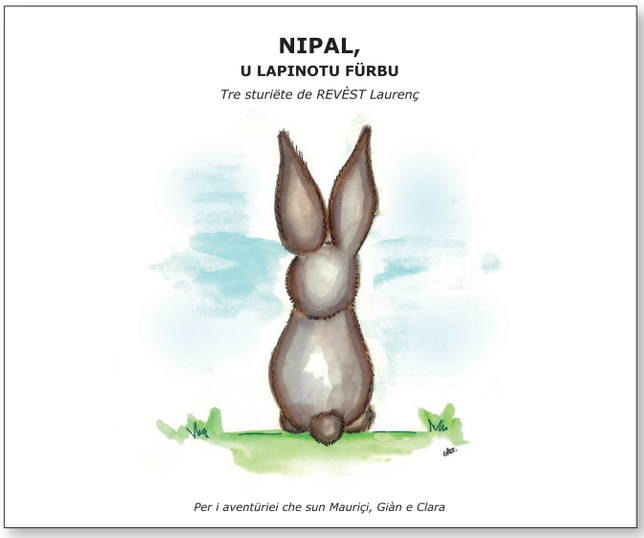
Hergé, *U tesoru de Rakamu u Russu*, *Tintin per munti e valade*. Traduction en langue monégasque de Hergé, *Le trésor de Rakham le Rouge*, par Eliane Mollo et Dominique Salvo-Cellario, 2012.



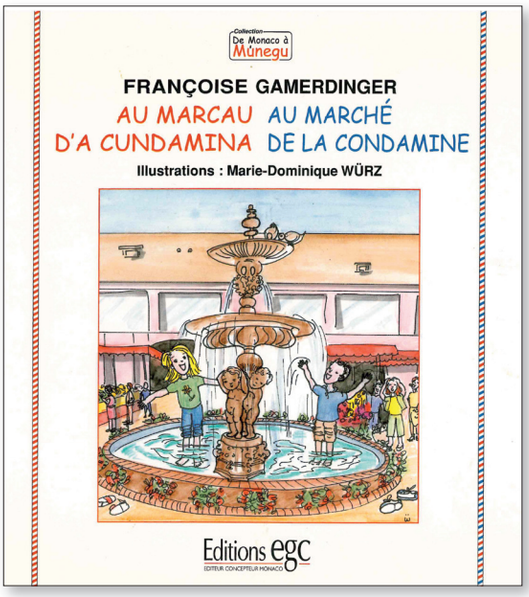
Hergé, *I ori d'a Castafiore, Tintin per munti e valade*. Traduction en langue monégasque de Hergé, *Les bijoux de la Castafiore*, par Eliane Mollo et Dominique Salvo-Cellario, 2011.



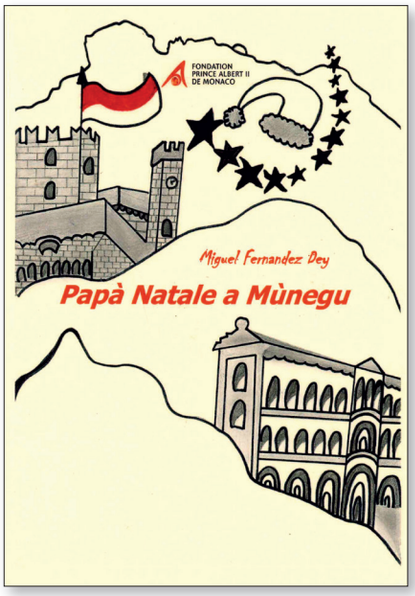
Amandine et l'Atlantide, Mireille Grazi - 2020



Nipal, u lapinotu fürbu, Laurenç Revest - 2023



Au marcau d'a Cundamina (Au marché de la Condamine), Françoise Gamerdinger - 2002



Papà Natale a Mùnegu, Miguel Fernandez Dey - 2015

*U prìncipu Albertu I^u è mortu d'u 1922. Dürante i ùrtimi mesi à vivüu ciù a bordu de l'*Hirondelle II *che ünt'u palaçi so.*

*L'*Hirondelle II *à avüu üna fin straçiante.*

Se ne sun dübitai i Munegaschi qandu, vendüe per respetà e vuluntà testamentari d'Albertu I^u, l'ilüstra Hirondelle II*, cun üna radiusa giurnà de zenà, s'è descustà qieta da u portu; scì, se ne sun dübitai, i Munegaschi, che devëvu mai ciù a revëde?*

*D'u 1940, u cumandante J. Rouch, alura diretù d'u Müseu uçeanugràficu, a l'ocasiün d'ün scalu imprevistu a Pànama, fava qarche passi longu u canale qandu, per casu, i œyi soi se sun pusai suvra l'*Hirondelle II*, a bagnu d'ün'àiga stagnante. «Davanti â miseria sença nome d'achëstu relitu cüvertu d'e pucherie e d'imundìçie – nui àutri marinai savëmu che i bateli gh'an ün'àrima – me sun mëssu a sangiütà cuma ün fiyœ».*

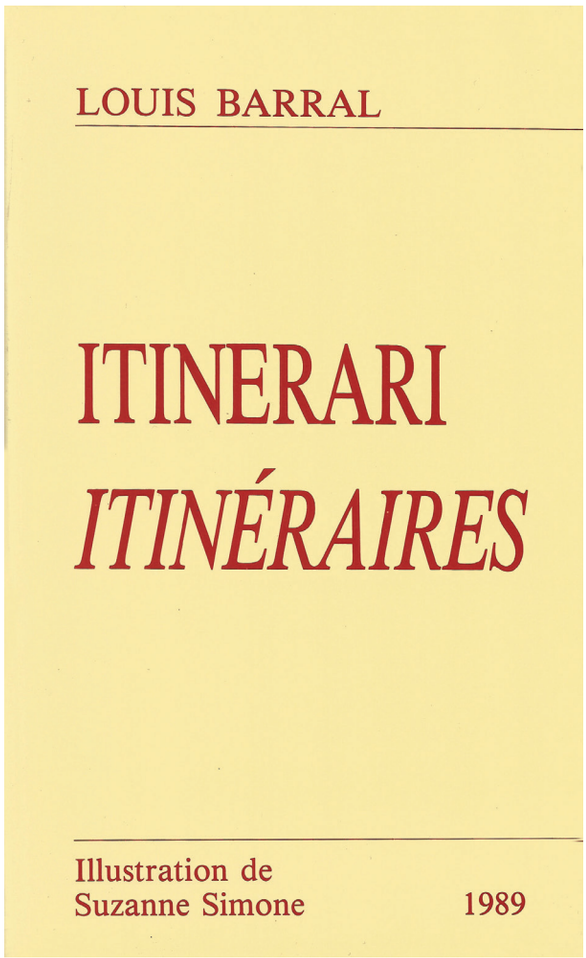
Se ve vegnissa d'a demandà: «Ma era d'òbligu ch'Albertu I^u esigëssa a vèndita d'achëstu batelu?», che nisciün ghe truverëssa a redì.

De sügüru senterì dì, afin de rende ün particulari umàgiu a Albertu I^u, che l'èpuca unde Mùnegu gh'à avüu ün'ativitâ e ün irradiamentu scientìficu intensi se lìmita a u regnu d'achëstu suvràn. È evidentemente mancà a l'ubietivitâ… ma nun serëssa tambèn andà a u riscu de desubligà qalunche?

Serëssa plausìbile che ün muvimentu che ün muvimentu presümiu largu e a priori *durèvule, animau da qarche particülà süpusau grande, posce virà a sëcu sùbitu che vegnüa a morte de l'instigatù? Aparentemente non… O alura spunta ün'alternativa. O u muvimentu nun à süscitau mancu ün discìpulu, a u qale casu a repütaçiùn de l'instigatù era per tropu laudà; o alura i discìpuli nun sun stai de ren ingamba. Achësti temi sun tüt'i dui afligenti.*

Anthropologie préhistorique. Si vouloir arracher ses secrets à la mer, en ces époques où la voile le disputait aux machines poussives, réclamait une intrépidité peu commune, en revanche vouloir aller à la recherche de nos origines, activité terrestre physiquement moins aventureuse, exigeait alors une audace d'esprit superbement singulière. / A la fin du XIX^e siècle, œuvrer en Préhistoire, c'est-à-dire se livrer, équipé d'on ne sait quels arcanes, à la recherche de l'ancêtre et déclarer, conséquemment, que nous descendons du singe, alors que selon l'Ancien Testament nous fûmes créés tels que nous sommes, il y a 5581 ans, était – et reste en sourdine – tenu pour attitude impie. Or, c'est dès 1883 qu' Albert I^er fut pris de ce virus. Déjà Florestan en avait été infesté en 1850. / Il y a une cinquantaine d'années, les Frères d'un certain collège, à l'annonce de l'entrée en Préhistoire de l'un de leurs anciens élèves – bien brave et tout –, en ressentirent un grand trouble et résolurent d'emmitoufler les malheureux enfants dans leurs prières. Ceci ne m'empêche pas de tenir les Frères en très haute estime. / Que ce prince, par destination promis aux conservatismes du trône et de l'autel, ait manifesté un anticonformisme intellectuel radical pourrait paraître absolument surprenant si l'on n'y voyait un trait toujours prêt à affleurer du comportement héréditaire des Grimaldi : Honoré V donna dans le totalitarisme, Charles III contra les bien-pensants. / Ne tenez point ce couplet pour une concession à l'art de passer la brosse ! Il faut s'y faire sans espoir de retour : les hommes naissent différents en tout, ou pour mieux dire inégaux ; un tel a la propension à la sainteté, tel autre à la superbe, beaucoup à la grisaille… infiniment nuancée. Ceci ne dispense pas de devoir se contenir, afin de ne pas précipiter dans le racisme… vice affreux. / Au XIX^e, on en était encore à penser que les découvertes scientifiques risquaient d'avoir un impact sur les réalités culturelles. Albert I^er sut n'accorder, avant l'heure, qu'une molle créance à cette éventualité. Aujourd'hui : l'Homme a plus de quatre millions d'années, l'évolution est un fait incontestable et, malgré ce, le domaine dit culturel s'en ressent fort peu et affiche un détachement splendide. / Albert I^er, dans le domaine de la recherche en préhistoire, fit fouiller (1892-1905) les grottes de Grimaldi (Italie), visita souvent les chantiers, imagina la première technique de fouilles en stratigraphie. / Il est dans la nature des trouvailles, dès que réalisées par un prince, de devenir sensationnelles. Souvenez-vous de la flagornerie exotique. / Pour l'étude des matériaux, il fit appel aux meilleurs spécialistes, dont le paléontologue M. Boule : … celui des os, disaient les Monégasques – le nom est resté au conservateur du Musée d'Anthropologie –. Bien entendu, ici comme en Océanographie, il ne s'agissait point de chercheurs, de savants du cru. Comment en aurait-il été autrement alors que les indigènes, en gros, sortaient à peine de l'analphabétisme ? / Bien que l'âge préhistorique de l'ensemble des figurations animales rupestres, notamment celles de la grotte d'Altamira (Espagne), fut encore fort discuté, Albert I^er n'hésita pas à gratifier cet art de publications magnifiques. / Ce précurseur ne craignit pas de porter des jugements quelque peu subversifs. Du discours déjà évoqué nous tirons : « L'obscurité de nos origines recule devant les efforts concertés de toutes les sciences. Ainsi l'espèce humaine trouve sa part dans la grandeur qui plane sur tout ce qui obéit aux lois de l'Univers. Et dans ces ruines dont nous assemblons péniblement la poussière, il ne reste rien pour confirmer les rêves qui tourmentèrent l'âme inquiète des hommes jusqu'à l'émancipation de leur pensée ». / « Dès lors, la puissance des philosophies qui n'avaient eu jusque-là d'autre appui que les religions et la superstition fut progressivement diminuée par la grandeur nouvelle qui enveloppait une histoire de l'humanité écrite avec le

souvenir matériel de ses origines et de son évolution ». / « Il faut comprendre que le progrès, gagné par notre espèce dans ses luttes pour l'existence, nous constitue un titre de noblesse supérieur au privilège miraculeux dont nous gratifiaient les légendes introduites au cœur des hommes ». / « C'est pour aider l'Anthropologie à franchir les barrières qui la séparent de la vérité complète que je fonde l'Institut de Paléontologie Humaine en lui donnant toute l'indépendance nécessaire pour conduire notre esprit vers la lumière ». / Le prince Albert Ier mourut en 1922. Durant les derniers mois, il habita plutôt à bord de l'*Hirondelle II* qu'en son palais. / L'*Hirondelle II* eut une fin poignante. / Se doutèrent-ils, les Monégasques, quand, vendue pour respecter les volontés testamentaires d'Albert Ier, l'illustre *Hirondelle II*, par une journée radieuse de janvier, s'éloigna tranquillement du Port ; oui, se doutèrent-ils, les Monégasques, qu'ils ne la reverraient jamais plus ? / En 1940, le commandant J. Rouch, alors directeur du Musée Océanographique, à l'occasion d'une escale impromptue à Panama, faisait quelques pas le long du canal quand, par le plus grand des hasards, ses yeux tombèrent sur l'*Hirondelle II* baignant dans une eau croupissante. « Devant la misère innommable de cette épave couverte de saletés et d'immondices – nous autres marins savons que les bateaux ont une âme –, je me mis à sangloter comme un enfant ». / S'il vous venait de demander : « Fallait-il qu'Albert Ier exigeât la vente de ce bateau ?», nul n'y trouverait à redire. / Dire – vous l'entendrez sûrement –, afin de rendre un particulier hommage à Albert Ier, que l'époque où Monaco eut une activité et un rayonnement scientifiques intenses se limite au règne de ce souverain, c'est évidemment manquer à l'objectivité… mais n'est-ce pas aussi aller au risque de désobliger quiconque ? / Est-il plausible qu'un mouvement censément large et à priori durable, animé par quelque bonhomme prétendûment grand, puisse tourner court dès la mort de celui-ci ? Apparemment non… Ou alors il vient une alternative. Ou bien le mouvement ne suscita aucun adepte, auquel cas la réputation du promoteur fut surfaite ; ou bien les adeptes ne furent pas à la hauteur. Ces termes sont tous deux affligeants.



Couverture de l'ouvrage *Itinerari* de Louis Barral, publié en 1989

2.10. Paulette Cherici-Porello (1924-2018)

Née sur le Rocher de Monaco en 1924 et décédée le 21 septembre 2018, Paulette Cherici-Porello – cousine de Louis Frolla – fut l'une des personnalités les plus actives dans la promotion de la langue et de la culture monégasques. D'abord secrétaire et trésorière du Comité National des Traditions Monégasques, puis de l'Académie des Langues Dialectales dont elle fut l'un des membres fondateurs, elle fut la première femme à occuper le poste de présidente du Comité, puis de l'Académie en 2018 après le décès de René Novella. Elle reste à présent la seule figure féminine à avoir écrit des textes littéraires en monégasque. Elle était Majoral du Félibrige (*Cigalo de Camp-Cabèu*), Officier de l'Ordre de Saint-Charles et Commandeur de l'Ordre du Mérite Culturel (Monaco).

Faisant partie de la dernière génération à avoir vécu dans un environnement où le monégasque était encore le code oral dominant (du moins sur le Rocher et dans les zones de peuplement ancien), pour l'auteur, écrire dans sa langue maternelle était le résultat du « besoin impérieux de retrouver l'atmosphère de mon enfance, de me replonger dans l'harmonie des sons et des mots » afin de recréer l'environnement de sa première jeunesse. Selon l'écrivain elle-même, l'usage du monégasque « trouve sa dimension la plus authentique dans l'expression des sentiments et des situations simples », bien que sa production ne manque pas du tout de veines raffinées et engagées.

Œuvres en monégasque : *Mèsccia. Miscellaires de poèmes, contes et théâtre en monégasque avec traduction française*, Mairie de Monaco, 1986 ; *Antebrùn / Crepuscule. Recueil de poésies, théâtre, contes en langue monégasque*, Monaco, Editions ETC, 2012 (recueils comprenant les écrits de l'auteur, initialement publiés de manière éparse.)

2.10.1. *A me' Roca a u primu qartu d'u xx*èsimu **séculu (1987)**

Étant donné la motivation de l'auteur à écrire en monégasque, il ne sera pas surprenant de trouver dans son œuvre de la prose mémorielle liée à sa propre enfance. Ce faisant, elle fournit également un aperçu précieux – bien que garni de suggestions personnelles – de la vie quotidienne des gens ordinaires pendant les années 1920 et 1930. Malgré le bouleversement démographique que connut la principauté à la fin du siècle précédent, la vie au sein du Rocher s'apparentait encore à celle d'une petite communauté villageoise, caractérisée par un fort sentiment d'unité entre les résidents. Extrait de Paulette Cherici-Porello, *Antebrùn / Crepuscule*, *op. cit.*, pp. 13-20.

Per min, nasciüa sci'a Roca, u 27 d'austu d'u 1924, a u nùmeru 29 d'u carrùgiu Sutràn, tütu cosa era a u punënte d'a Meria era propri a Roca, tütu cos'era a u levante, era sulu Mùnegu, e non ciù, propri a me' Roca. Qü sa pœi perchè?

D'achëli tempi, me semiyava ch'a gente che stava ünt'a Strada Grande («rue du Milieu», pœi «rue Comte Félix Gastaldi») era ciù rica ch'achëla d'u carrùgiu d'i Maui («rue des Briques», pœi «rue Émile de Loth»), o d'u carrùgiu Sutràn («rue Basse»), achëla d'u carrùgiu d'a Madona de Lurëtu o d'u carrugëtu d'a Funderìa, era per min, propi disgraçià. Qü sa pœi perchè?

Se vivëva tantu ünt'i carrugi, e, già de bon matìn, gh'era 'na grande animaçiùn sci'a Roca, cun i mercanti de làite, de pësci, de glaça viva, cun u strassiè, u vitriè… Cadùn fava u so viru, ün carrùgiu dopu l'àutru, criandu ë so' merce. Cun carma, ë done caravun d'ün casa, o mandavun i fiyœi per fà a spësa. Due parole cun u laitè, cun a pescairëssa, cun a vijina, pœi cadüna se ne returnava a ë so' ucüpaçiue. U dopudernà, davanti cada batiporta, gh'era de done ch'avëvun carau üna carrega d'ün casa e che ne stavun a cüje, a fà a càussa, a ramendà. Tütu chëlu belu mundu ciaciarrava, ciaciarrava: «Parença che…», «Ò sentüu dì che…», «Cuma l'ai fau, tü, u stocafi? ghe ne mëti de püverui?», «N'ai catau de bügh e? Sta matìn erun propi bele».

A nœte, u carrùgiu era ilüminau (tantu per dì) dopu ch'era passau «l'allumeur de réverbères», ün brav'omu, sempre ciucu, che caminava barchezandu e che ghe dijëvun «l'alümeur». Cuma purëva, ciucu cuma era, truvà u picin trau per passà a cana cun a bülüga? Tütu s'u pensavun cun cüriusità e amiraçiùn. Che omu straurdinari u nostru «alümeur». Era tantu cèlebre che u so stranume era passau ünt'u nostru lëngàgiu currente: per dì de carcùn ch'era ün ciücatùn, se dijëva: è propri ün «alümeur».

De nœte, i gati s'ümpadrunivun d'i carrugëti. Qandu erun ün amù furëva sente ë serenade: gniàugnu che te gniàugnu… E furëva tambèn sente i scciopi d'ë ampule elètriche brüjae ch'a gente, stanca de nun purè dorme, ghe getavun da ë fenestre per i fà scapà. Ünte cada casa gh'era üna veya buata de cartùn unde se metëva achële ampule, per, u mumëntu vegnüu, ë lançà a i gati. Tütu aiçò fava ün batibœyu che me pieijëva tantu.

D'achëlu tempu, de nœte, ë barbarote erun ë regine d'i carrugi e d'i carrugëti. Erun alura, de bele babarote ben grasse, negre e lüjente e non achële che se vëdun d'ün tantu ün tantu a u giurnu d'ancœi, picinine, marrun ciàiru, e che per de ciù, gh'an de are, e che se ciamun, pòvere meschine, ë «blattes germaniques».

I omi d'a Roca passavun ün qartu d'a so' vita a dorme, ün qartu a pescà, ün qartu a travayà, ün qartu a giügà a ë boce, ün qartu â büvëta (fa cinqe quarti, ma sci'a Roca nun èrëmu per cüntà i misteri). D'achëlu tempu, non gh'era mancu ün sulu «restaurant», ma gh'erun œtu o nœve büvëte ciamae «capele», tantu ch'erun visitae da i so' nümerusi fedeli che s'üncaminavun da üna a l'àutra, sença ne mancà nüsciüna per nun fà pena a u padrùn. Sença ràdiu, ni televisiùn, ni cinemà, i lœghi de rescontra erun propi ë crote, ë büvëte e Santa Bàrbura. Ghe serëssa da scrive a u menu ün libru, sulu sciù d'achëlu argümëntu. Gh'ò ancura ünt'ë auriye i canti ün coru che s'audivun, passandu davanti ë «capele», qandu achëstu belu mundu era «alümau». Ün fati, già da picinìn, tüt'i garçui d'a Roca andavun a cantà â «Maitrise» d'a Catedrala e era 'na maraviya d'i sente, ben che i canti nun erun propri chëli ch'u bon Pra Peruchot gh'avëva ümparau.

I carrugi erun propri ün paradisu per nui, fiyœi. Penseghe ben!… A cianterren gh'erun crote, mazaghìn, apartamënti, stale, ateliè, etc… Tante mine d'oru per i bambìn cüriusi de tütu e de tüti.

E crote? ma nun cuma chële d'u giurnu d'ancœi, cun ë porte sempre serrae, cine de veya mubìlia, de veyi libri, de cianfrüsaya, de butiye vœe amügiae. A crota era ün lœgu unde, cuma ünte 'na casa, nun se ientrava sença iesse ünvitau. «Ientra, ientra, vegne te büve ün gotu â fàcia de qü ne vœ de mà», dijëva fieramënte u pruprietari. Üna butiya era destapà e trei o qatru amighi ben vite recampai per parlà d'a pësca, de l'ürtimu «tirage a u sort» d'ë boce, d'u «fote bal», d'a reüniun d'u «Roca Clüb» (e sci, se ciamava propri cuscì), d'a stagiun a u Casin, d'i «chômeurs» (erun 'na meza duzëna che favun, d'ün tantu ün tantu, de burdelu cuma vinti â Merìa… Ghe davun qarche sou, e tütu se paijava). […]

A Roca de Mùnegu, d'u 1987

Mon Rocher au premier quart du vingtième siècle. Pour moi, née sur le Rocher le 27 août 1924, au n° 29 de la rue Basse, tout ce qui était au ponant de la mairie était vraiment « mon Rocher », mais tout ce qui était au levant était seulement Monaco mais plus vraiment mon Rocher. Qui sait pourquoi ? / À cette époque, il me semblait que les personnes qui habitaient rue du Milieu (aujourd'hui rue Comte Félix Gastaldi) étaient plus riches que celles de la rue des Briques (aujourd'hui rue Émile de Loth) ou de la rue Basse, celles de la rue Notre Dame de Lorette ou de la ruelle de la Fonderie étaient pour moi vraiment défavorisées. Qui sait pourquoi ? // On vivait beaucoup dans les rues, et de bon matin il y avait déjà une grande animation sur le Rocher, avec les marchands de lait, de poissons, de glace vive, le chiffonnier, le vitrier… Chacun faisait sa tournée, une rue après l'autre, criant pour vanter sa marchandise. Calmement les ménagères venaient faire leurs emplettes, ou y envoyaient les enfants. Quelques mots avec le laitier, la marchande de poissons, la voisine, puis chacune s'en retournait à ses occupations. L'après-midi, devant chaque porte palière, des femmes étaient installées sur les chaises qu'elles avaient apportées de chez elles ; elles cousaient, tricotaient, ravaudaient. Tout ce beau monde bavardait, bavardait : « Il paraît que… », « J'ai entendu dire que… », « Comment fais-tu le stockfisch ? Tu y mets des poivrons ?… », « As-tu acheté des bugues ? Ce matin elles étaient vraiment belles… ». // La nuit, les rues étaient illuminées (façon de parler) après le passage de l'allumeur de réverbères, un brave homme, toujours ivre, à la démarche incertaine et qu'on appelait « l'allumeur ». Comment pouvait-il, éméché comme il était, trouver le petit trou pour passer la flammèche ? Nous nous le demandions tous avec curiosité et admiration. Quel personnage extraordinaire notre « allumeur ». Il était tellement célèbre que son surnom était passé dans notre langage courant : pour désigner un ivrogne on disait : c'est vraiment un « allumeur ». / La nuit, les chats étaient les maîtres des ruelles. Lorsqu'ils étaient en amour, il fallait entendre leurs sérénades : miaule que je te miaule… Et il fallait aussi entendre les explosions des ampoules électriques brûlées que les riverains, exaspérés de ne pouvoir dormir, leur jetaient par la fenêtre pour les faire fuir. Dans chaque foyer il y avait une vieille boite en carton où l'on conservait les ampoules pour, le moment venu, les lancer aux chats. Tout cela faisait un vacarme qui me plaisait beaucoup. / À cette époque, la nuit, les blattes étaient les reines de la rue. C'étaient des petites bêtes bien grasses, noires et luisantes et non celles que l'on voit de temps à autre aujourd'hui : petites, marron clair, qui en plus ont des ailes et qui se nomment, les pauvres,

« blattes germaniques ». // Les hommes du Rocher passaient un quart de leur vie à dormir, un quart à pêcher, un quart à travailler, un quart à jouer aux boules, un quart à la buvette (cela fait cinq quarts mais sur le Rocher nous n'en étions pas à compter les mystères). En ce temps-là, il n'y avait pas un seul restaurant, mais il y avait huit ou neuf buvettes appelées « chapelles » tant elles étaient visitées par leurs nombreux fidèles qui allaient de l'une à l'autre, sans en manquer aucune pour ne pas peiner les tenanciers. Sans radio, ni télévision, ni cinéma, les lieux de rencontres étaient alors les caves, les buvettes et le lieu dit la Canunera (il y aurait matière à écrire au moins un livre sur ce thème). J'ai encore à l'oreille les chœurs qui s'entendaient en passant devant les buvettes quand ce beau monde était « euphorique ». En fait, dès leur plus jeune âge, les garçons du Rocher allaient chanter à la maîtrise de la Cathédrale et, devenus adultes, c'était merveille de les entendre, même si les chants d'alors n'étaient pas tout à fait ceux que leur avait appris le bon Père Perruchot. // La rue était vraiment un paradis pour nous, enfants. Imaginez… en rez-de-chaussée il y avait : caves, magasins, appartements, écuries, ateliers, etc…. autant de mines d'or pour des enfants curieux de tout et de tous. / Les caves, alors non comme celles d'aujourd'hui avec leurs portes toujours fermées, caves pleines de vieux meubles, de vieux livres, de brocantes, de bouteilles vides entassées. La cave était un lieu où, comme dans un domicile, on n'entrait pas sans y avoir été invité : « Entre, entre, viens boire un coup à la tête de ceux qui nous veulent du mal » disait fièrement le propriétaire. Une bouteille était débouchée et trois ou quatre amis bien vite rassemblés pour parler de la pêche, du dernier « tirage au sort », des boules, du football, de la réunion du « Roca Club », de la saison au Casino, des chômeurs (ils étaient une demi-douzaine qui faisaient de temps à autre du bruit comme vingt à la Mairie… on leur donnait un peu d'argent et tout s'apaisait à nouveau). […] // Monaco, l'an 1987

2.10.2. *U ginestru de Rocabrüna* (1979)

Malgré le fait que Notari, dans sa préface à la *Legenda*, soulignait probablement déjà qu'aucun texte de la tradition orale monégasque n'avait jamais été mis par écrit, peu de tentatives ont été faites depuis pour récupérer cet héritage. Bien que l'on ignore si l'auteur est personnellement intervenu dans le texte, ce qui suit est, pour autant que l'on puisse en juger, l'un des très rares exemples d'attestation de fables appartenant au répertoire local. Extrait de Paulette Cherici-Porello, *Mèsccia*, *op. cit.*, pp. 52-55.

Tüt'ë matìn, a l'arba, a picinina Babëta andava versu Rocabrüna cun ë so' fee e a so' crava. U camìn era longu e düru ma ailà l'erba era bela grassa e a mamà de Babëta purëva fa de bon frumàgiu cun u làite d'ë so' bele bèstie.

U picìn strupeu brutava l'erba parfümà, Babëta, setà sci'a çima d'a ciù àuta roca, gardava a matina, surveyava e fee, e cœntava a so' vita a ün ginestru che vivëva àutu, àutu, ünt'ün lœgu unde mancu ë crave purëvun passà.

Achëlu ginestru era l'amigu de Babëta: gh'avëva fau curage qandu so' mamà era stà tantu marota, era stàu prun cuntentu qandu era vegnüa a ghe dì ch'era nasciüu 'na picinina, bela cuma u suriyu da i vijìn d'u predi; qarche vota gh'agiütava finta a ümparà e leçiue, pœi ghe cœntava de bele storie. A picinina ghe vurëva tantu, tantu ben.

Ün belu giurnu, andandu a vëde u ginestru, Babëta à sentüu de vuje che muntavun da u ponte d'üna grossa brigulëta. Ün omu, nëgru e sëcu, che devëva iesse u capitani dijëva: «Muntu u primu fint'achëlu ginestru che vedì lasciù, ghe tacherò a corda e, ün dopo l'àutru, munterì tüti; u veyu Bastiàn starà de gàrdia sci'a barca. Qandu sarëmu lasciù andarëmu prima a u castelu, pœi ünt'u pàise: rubà tütu çe che pò iesse rubau, massà tütu cosa pò iesse massau…». E tüti de ride, de ride, e Babëta de tremurà d'a darrè a so' baragna.

U capitani, a corda a u viru d'a çentüra, cumença a muntà rampicànduse sci'a roca cuma ün schirotu… a so' fàcia lüjëva de süu… Babëta, a traversu ë branche, u vedëva de ciù ün ciù pressu; era tantu spaventà che ghe semiyava che tambèn ëla era deventà ün tocu de roca…

L'omu aganta u ginestru… Alura, Babëta à pensau a' so amigu, cun tüt'a forsa d'a so' àrima gh'à ciamau agiütu per ë gente de Rocabrüna, per ëla, per i soi…. Alura à sentüu ciù forte l'audù d'ë bele sciure giàune, a vistu ë rame d'u ginestru bugià cian cian cuma per ün adìu… e l'omu e a cianta an spariu.

Ün ürlu che semiyava surtiu de l'infernu, üna grossa taca de sanghe sci'u ponte da brigulëta, i matalò che criavun «malediçiùn, malediçiùn», ë vere vite issae, u batelu che se n'andava… e, sci'a cresta, a u postu d'u ginestru, ün trau nëgru.

A picinina, tüta magunà, s'è mëssa a curre, a curre versu a marina. A nœte era già vegnüa qandu sci'u bagnasciüga à retruvau, funzüu 'nte l'aiga sarà, u ginestru che non purëva mancu ciù parlà

tantu avëva mà dapertütu, u ginestru scàiji mortu. Alura Babëta à çercau ün lægu unde ë crave e ë fee nun purëvun andà, à lavau cun ë so' lagrime ë raçine d'u so amigu e, cun tütu u gàribu pussìble, l'à reciantàu.

Despì, ë gente che se prumenun suta Rocabrüna nun capìsciun perché gh'è ün grossu e belu ginestru che pussa, robüstu, a u mitàn d'ë fighe da mori, ünt'ün postu unde manc'u Cristu purëssa andà.

28 d'a Madalëna 1979

Le genêt de Roquebrune. Tous les matins, à l'aube, la petite Babette allait vers Roquebrune avec ses brebis et sa chèvre. Le chemin était long et escarpé mais là-bas l'herbe était bien drue et la mère de Babette pouvait faire de l'excellent fromage avec le bon lait de ses bêtes. / Le petit troupeau broutait l'herbe parfumée. Babette, assise sur un haut rocher, dominait la mer, surveillait ses brebis et bavardait avec un genêt qui vivait là-haut dans un endroit que même les chèvres ne pouvaient atteindre. / Ce genêt était l'ami de Babette : il lui avait redonné courage quand sa mère avait été si malade ; il avait été très heureux quand elle était venue lui annoncer la naissance chez les voisins, d'une petite fille belle comme le soleil ; quelquefois il l'aidait même à apprendre ses leçons, puis il lui racontait de belles histoires. La petite fille l'aimait beaucoup. / Un jour, en allant voir le genêt, Babette entendit des voix qui montaient du pont d'un gros brick-goélette. Un homme noir et sec, qui devait être le capitaine, disait : « Je grimperai le premier jusqu'à ce genêt que vous voyez là-haut, j'y attacherai une corde et, les uns après les autres, vous monterez tous ; le vieux Bastien seul restera pour garder la barque. Pour nous, nous irons d'abord au château, puis dans le village voler tout ce qui peut être volé, tuer tout ce qui peut être tué… ». Et tous de rire, de rire et Babette de trembler derrière son buisson. / Le capitaine, une corde enroulée à la ceinture, commença à monter en grimpant le long de la paroi comme un écureuil… Son visage luisait de sueur… Babette, à travers les branches le voyait de plus en plus près ; elle était si terrorisée qu'il lui semblait qu'elle était, elle aussi, devenue un rocher… / L'homme s'agrippa au genêt… Alors, de toute la force de son âme, Babette a pensé à son ami et lui a demandé aide pour elle, pour les siens, pour les Roquebrunois… Alors, elle a senti plus fort le parfum des belles fleurs jaunes, elle a vu les branches du genêt remuer doucement comme pour un adieu… et l'homme et la plante disparurent. / Un hurlement qui semblait sorti de l'enfer, une énorme tache de sang sur le pont du bateau, les matelots qui criaient : « Malédiction !… Malédiction !»… ; les voiles vite levées, le bateau qui s'en allait et là-haut, sur la crête, à la place du genêt, un trou noir. / La petite fille, le cœur plein de chagrin, se mit à courir, à courir vers la mer. Il faisait presque nuit lorsque, au bord du rivage, elle retrouva, immergé dans l'eau salée, le grand genêt qui ne pouvait plus lui parler tant il souffrait, le grand genêt, presque mort. Alors Babette a cherché un endroit tranquille que les chèvres et les brebis ne pourraient pas atteindre, elle a lavé de ses larmes les racines de son ami et, avec tout le soin possible, l'a replanté. / Depuis, ceux qui se promènent sous Roquebrune se demandent pourquoi un gros et beau genêt pousse, robuste, au milieu des figuiers de Barbarie dans un endroit que même le Christ ne pourrait atteindre. // 29 juillet 1979

2.10.3. *U 17 de nuvembre 1641* (1981)

L'auteur s'est également consacrée avec profit à l'écriture de plusieurs pièces de théâtre, inspirées aussi bien par des textes déjà connus du grand public (comme *Le coucou imaginaire* de Molière ou *Marius* de Marcel Pagnol) que par sa propre production. Parmi ces dernières, une courte pièce en deux actes se déroule à Monaco au XVII^e^ siècle, au moment final du protectorat espagnol, officiellement établi en 1524 avec le traité de Burgos et balayé *manu militari* grâce à l'intervention du prince Honoré II (1604-1662) plus d'un siècle plus tard. Malgré les prémisses, le cadre historique – sur lequel se greffent des événements fictifs, apparemment destinés à un public enfantin – couvre néanmoins une dimension mineure, substantiellement fonctionnelle à l'exaltation du rôle et de la figure des Grimaldi en tant que gardiens de l'indépendance de l'État monégasque. Extrait de Paulette Cherici-Porello, *Mèsccia*, *op. cit.*, pp. 75-83 ; la traduction française est de l'auteur de cet ouvrage.

Argument

La part prise par les enfants du Rocher aux événements qui aboutirent, dans la nuit du 17 au 18 novembre 1641, à libérer la principauté de Monaco du joug espagnol. L'après-midi du 17 novembre, Setimina, vieille paysanne, rebouteuse réputée, versée dans la science des simples, prépare, avec l'aide des enfants, la potion qui devra endormir une partie de la garnison espagnole. Les enfants introduiront le précieux liquide dans le Palais ; ils serviront de messagers d'un point à l'autre de la citadelle et ne quitteront les remparts qu'à la fin des combats qu'ils s'empresseront de venir raconter à Setimina.

[…]

Scena IV

Persunagi: Setimina, u prìncipe Èrcüle e a principëssa Aureya (tüti dui vestii da càcia).

Setimina fait une profonde révérence, elle baise la main du prince et porte à son front la main de la jeune femme.

La princesse. — *Che bravi piciui!*

Le prince. — *Alura, Setimina? Avì preparau abastança sciropu per fà dorme tüt'i nostri ünvitai?*

Setimina. — *Signuria, scì. Rengraçiandu chëli bravi bambìn che sun vegnüi cun min cœye ë erbe… Fò vëde cuma an vite ümparau a rë cunusce… Pœi an pistau per trei giurni… cun tanta sciença e tant'aplicaçiün.*

Le prince. — *Speru ch'a nostra pëna nun andarà persa. A u palaçi è tütu pruntu per u festìn… Nun vëdu l'ura che a festa cumënça…*

La princesse. — *Ün ciù d'a mùsica e d'u balu ghe sarà ün batafœgu cun ë bumbëte.*

Setimina. — *Ma che bona idea… Cuscì nun se senteran i crii e ë scciüpetae.*

Le prince (préoccupé). — *E püra sun propi ün pena per a piaça de Serravale. È cumandà da ün capitanu spagnolu che nun dëve lascià u so postu per vegnì a u pastu, perchè, cuma se sa, è tropu ümpurtante. Sarà dificile de ghe fà büve u vin d'a nana…*

Setimina. — *Che vostra Signuria nun se faghe ciù de fastidi, rengraçiandu Diu, achëlu capitani è vegnüu a me çercà de spèçie e gh'ò dau tambèn ün amurìn de sciropu de nana… cuma Ëla dije… 'sta sëra u terrìbile cumbatente sarà un pachëtu de strasse… cun respetu parlandu, vostra Signuria!*

Le prince. — *Cara Setimina, me levì ün grossu, grossu pësu.*

La princesse. — *Tütu è pruntu e ben pruntu… U ciù dificile è de sperà a nœte… Me semiya che u suriyu nun se curcherà mai… Papà è magnìficu de carma e de sanghe frëdu, cuma sempre… Mamà prega ünt'a so' capelëta…*

Setimina. — *Tambèn min vagu a pregà* (farouche)*, pregà sença mancu ciù mangià, tantu che vederò ün sulu spagnolu da nui.*

Le prince. — *Andamu! Setimina, a se revëde ben prestu…*

Setimina. — *A se revëde, Signurie! E viva Grimaldi!*

La princesse. — *E viva… e viva u nostru belu Mùnegu.*

Scène IV. Personnages : Setimina, le prince Hercule et la princesse Aurelia (tous deux en tenue de chasse). // La princesse. — Quels bons enfants ! // Le prince. — Eh bien, Setimina ? Avez-vous préparé assez de potion pour endormir tous nos invités ? // Setimina. — Oui, monsieur. Merci à ces bons enfants qui sont venus avec moi pour collecter les herbes… C'est étonnant de voir à quelle vitesse ils ont appris à les reconnaître… Puis ils les ont pilées pendant trois jours, avec beaucoup d'habileté et d'application. // Le prince. — J'espère que nos efforts ne seront pas vains. Au Palais, tout est prêt pour la célébration… J'ai hâte que la célébration commence… // La princesse. — En plus de la musique et de la danse, il y aura également un feu de joie avec des pétards. // Setimina. — Quelle bonne idée. De cette façon, on n'entendra pas les cris et les coups de feu. // Le prince (préoccupé). — Pourtant, je suis vraiment mal à l'aise sur la place de Serravalle. Elle est commandée par un capitaine espagnol qui ne doit pas quitter son poste pour aller manger, car, bien sûr, il a trop d'importance. Il sera difficile de lui faire boire la potion pour l'endormir… // Setimina. — Votre Seigneurie, ne vous inquiétez pas ; grâce à Dieu, ce capitaine est venu me demander des épices et je lui ai aussi donné une petite bouteille avec la potion… comme vous dites… Ce soir, ce terrible combattant sera réduit à un tas de chiffons… Avec respect, Votre Seigneurie ! // Le prince. — Chère Setimina, vous m'enlevez un gros, gros fardeau. // La princesse. — Tout est prêt… Le plus dur est d'attendre que la nuit vienne… J'ai l'impression que le soleil ne se couchera jamais… Papa est parfaitement calme et tranquille comme toujours… Maman prie dans sa chapelle… // Setimina. — Moi aussi je vais prier *(farouche)*, je prierai sans manger tant qu'il y aura ne serait-ce qu'un seul Espagnol parmi nous. // Le prince. — Allons-y ! Setimina, à bientôt… // Setimina. — Au revoir, mes Seigneurs ! Et longue vie aux Grimaldi ! // La princesse. — Et longue vie… et longue vie à notre beau Monaco.

Segundu atu

Scena II

Persunagi: I fiyœi, Setimina, Fra' Dumènegu.

Les enfants entrent, suivis du prêtre. Ils sont sales, décoiffés, vêtements déchirés, mais ils sont débordants de joie. Le prêtre est à peu près dans le même état. Il a le bras gauce en écharpe.

Gè (il se jette avec émotion au cou de sa grand-mère). — *Màire gran, màire gran.*

Fra' Dumènegu. — *Setimina, sentè ë campane che sonun a glòria.*

Maria. — *Amu fau tütu cuma n'avëvi spiegau.*

Gina. — *Ò purtau a me' gorba d'üga ünt'a cujina d'u Palaçi e pœi sun andà cun i àutri a me scunde ünt'a barraca di giardinié.*

Luisa. — *Ò ün pocu drüvertu a fenestrëta e ò vistu arrivà ciù de vinti paisai de Rocabrüna… I an sübitu mëssi ün prejün.*

Fra' Dumènegu. — *Cuma era stau previstu, qandu sun stai ünt'a sala bassa u Prìncipu gh'à spiegau che nun erun stai arrestai per andà ün prejün, ma ch'erun stai purtai a u Palaçi per se bate cuntra ri spagnoli. Pœi gh'an dau de muschëti e cun u marchëse de Campagna sun andai per piyà u postu de Serravale… E stà düra…*

Gina. — *Ò vistu vegnì tanti, tanti maçui… Qü purtava ün sacu de sàbia, qü 'na pala, qü 'n massacan.*

Fra' Dumènegu. — *Achëlu erun d'a Roca. I spagnoli an credüu ch'andavun a fà de müri versu Ventrabrèn; ünfati, cumandau da Girolamu Rey, an piyau u corpu de gàrdia d'u Palaçi, pœi se sun pustai sciù d'a galaria e, a gàrdia spagnola piyà suta u fœgu, à devüu se rende. L'afari à dürau ciù d'ün'ura… Malerusamente trei spagnoli…*

Luisa. — *Versu a sëra ò vistu vegnì ë principësse, vestie cuma de fate, i prìncipi beli cuma i santi Rei, pœi u cumandante Calente, cun i ufiçiali spagnoli, tüti tirai sciù… Semiyava 'na prufescia.*

Fra' Dumènegu. — *U prìncipu Nurè i avëva ünvitai a çenà. Tantu ch'erun â tora cun mùsica, balarina e vin d'a nana…*

U moru. — *Sëmu sciurtii d'a nostra cabana, sëmu andai ün cujina vite, vite piyà u vin, l'amu purtau ünte cada postu de gàrdia e graçiusamënte, cuma se devëva, s'è dau da büve a tüt'i omi. Ün fandu mençiün de giügà e de parlà amù asperau de vëde çe ch'andava a capità.*

Gè. — *E cose ve credì ch'è capitau? A ciù gran parte an tantu büvüu che se sun ündurmii e amu cumençau a ri stacà cuma de salami, a fà sparì muschëti e spade.*

Fra' Dumènegu. — *Quand'u Palaçi e rë porte sun stai piyai a fusciüu çercà tüt'i surdati e i ufiçiale spagnoli ch'erun ünt'ë case d'u paise, ünt'e auberge. Cuma a partia era persa per ëli e, cunuscendu a buntà d'u nostru prìncipu, se ne vegnun a pusà rë arme a fà i soi pachëti. U pòpulu, dopu avè criau a so' giòia, aclamau ru Suvràn, à rispostu â vuje d'ë campane e, dapertütu, ünte tüt'ë gèije se ringràçia Diu e se canta u Te Deum.*

Gè (il se jette avec émotion au cou de sa grand-mère). — Grand-mère, grand-mère. // Fra' Dumènegu. — Setimina, entendez les cloches sonner à la gloire. // Maria. — Nous avons tout fait comme vous l'avez expliqué. // Gina. — J'ai apporté mon panier de raisins à la cuisine du palais, puis je suis allée avec les autres me cacher dans la cabane du jardinier. // Luisa. — J'ai ouvert un peu la petite fenêtre et j'ai vu arriver plus de vingt villageois de Roquebrune… Ils les ont immédiatement mis en prison. // Fra' Dumènegu. — Comme prévu, lorsqu'ils se trouvaient dans la salle basse, le prince leur a expliqué qu'ils n'avaient pas été arrêtés pour être emmenés en prison, mais qu'ils avaient été amenés au palais pour combattre les Espagnols. Puis ils leur ont donné des mousquets et avec le marquis de Campagna, ils sont allés prendre Serravalle… C'était dur… // Gina. — J'ai vu beaucoup, beaucoup de maçons venir… Certains ont apporté un sac de sable, d'autres une pelle, d'autres encore des pierres de construction. // Fra' Dumènegu. — Ils venaient du Rocher. Les Espagnols pensaient qu'ils allaient construire des murs vers Ventabren ; en fait, commandés par Girolamo Rey, ils ont pris la garde du palais, puis se sont déplacés sur la galerie et la garde espagnole, sous le feu, a dû se rendre. Le tout a duré plus d'une heure… Malheureusement, trois Espagnols… // Luisa. — Vers le soir, j'ai vu arriver les princesses, habillées comme des fées, les princes, aussi beaux que les Rois

Mages, puis le commandant Cagliente avec les officiers espagnols, tous en uniforme… Cela ressemblait à une procession. // Fra' Dumènegu. — Le prince Honoré les avait invités à dîner. Pendant qu'ils étaient à table avec la musique, la ballerine et la potion de sommeil… // U moru. — Nous sommes sortis de notre cabane, sommes allés rapidement à la cuisine chercher la potion, l'avons apportée à chacun des postes de garde et effectivement, comme nous nous y attendions, tous les hommes sont allés boire. En mentionnant que nous voulions jouer et parler, nous avons attendu de voir ce qui allait se passer… // Gè. — Et que pensez-vous qu'il se soit passé ? La plupart d'entre eux ont tellement bu qu'ils se sont endormis et nous avons commencé à les saucissonner comme des salamis, faisant disparaître mousquets et épées. // Fra' Dumènegu. — Une fois le palais et les portes pris d'assaut, nous devions rechercher tous les soldats et officiers espagnols qui se trouvaient dans les maisons et les auberges du village. Voyant qu'ils avaient perdu, et connaissant la bonté de notre prince, ils sont venus déposer leurs armes et ont commencé à faire leurs bagages. Le peuple, après avoir crié sa joie et acclamé son souverain, répond à la voix des cloches, et partout dans les églises, il remercie Dieu et chante le Te Deum.

2.10.4. *Meditaçiue* (1975)

Dans la période de son activité d'écrivain en langue monégasque, entreprise à un âge mûr, la dimension spirituelle de l'auteur se réalise dans la conscience de la mort, temporisée toutefois par la foi chrétienne et la conviction de l'existence d'une vie éternelle en la béatitude. Extrait de Paulette Cherici-Porello, *Mèsccia*, *op. cit.*, pp. 24-25.

Qand'ün àutru suriyu lüjerà per min
che nun troverò ciù de pèire sci'u camìn
ciù de marrugi sut'ë me' gianche vëre
che vogheràn lingere versu e stele,
qandu sarò arrivà a ë To' porte
per a sulana rescontra cun a morte,
qandu sarò ünt'a granda serenità
Signù, te pregu, permëte per carità
che mande a i me' cari che lascerò
ün rayu d'a lümera che me goderò.

Setembre 1975

Méditations. Lorsqu'un autre soleil luira pour moi / Lorsque je ne trouverai plus de pierres sur le chemin, / Plus de tempêtes sous mes blanches voiles / Qui vogueront légères vers les étoiles, / Lorsque je serai arrivée à ta porte / Pour la solennelle rencontre, / Lorsque je serai dans la grande sérénité, / Seigneur, je te prie, permets / Que j'envoie à mes êtres chers / Un rayon de Ta lumière dont je jouirai. // Septembre 1975

2.10.5. *Antebrùn* (1984)

Malgré sa conscience constante de la nature éphémère de l'existence, la solide foi chrétienne de l'auteur ne l'empêche pas d'exprimer parfois des suggestions sensuelles, bien que filtrées par les éléments de l'espace naturel. Extrait de Paulette Cherici-Porello, *Mèsccia*, *op. cit.*, pp. 40-41.

Àiga che nasce,
rüscelu cantarëlu,
Tü che nun sì per min…
Làsciame regardà a u fundu di to' œyi
Làsciame regardà a u fundu d'i to' sen
Làsciame respirà l'audù d'a to' pele,
l'audù d'i toi caviyi…

Ün àutru cunuscerà i secreti da to' àrima,
ün àutru tremurerà sciù i secreti d'u to corpu;

per min, achëstu mundu lascerò,
sença mancu avé pusciüu
vive ün sulu giurnu ünt'a to' carù.

Rassegnau achëla suferança che benedìsciu
finirò u me camin… da sulu… ciancianìn…
Ma nun stà a me rancà a carëssa di to' œyi
a sula ch'asperu, a sula che vœyu.

U 28 d'u mëse da Madalëna 1984

Crépuscule. Eau vive, / ruisseau gazouillant, / toi qui n'es pas pour moi, / laisse-moi regarder au fond de tes yeux, / laisse-moi regarder la courbe de tes seins, / laisse-moi respirer l'odeur de ta peau, l'odeur de tes cheveux… // Un autre connaîtra les secrets de ton âme, / un autre frémira sur les secrets de ton corps, / et moi cette terre je quitterai / sans même avoir pu / vivre un seul jour dans ta chaleur. // Résigné à cette souffrance que je bénis, / j'irai jusqu'au bout de mon chemin, seule… lentement. / Mais ne me refuse pas la caresse de tes yeux, / la seule que j'attends, la seule que je veux. // 28 juillet 1984

2.10.6. *Prospectives* (1978)

Dès son accession au trône en 1949, le prince Rainier III entendit renforcer l'économie monégasque – jusqu'alors essentiellement basée sur les capitaux attirés par la haute société étrangère dans les domaines du jeu et du tourisme de luxe – grâce à une industrialisation massive du pays. Le régime fiscal favorable accordé par la principauté, notamment aux entreprises françaises, réussit à favoriser l'épanouissement de sociétés dans les secteurs de la chimie et de l'électronique, augmentant encore la concentration du capital dans le pays, mais provoqua en même temps des frictions croissantes avec la France. Cette situation, aggravée par une Ordonnance du prince en 1962 concernant la gestion des stations de radio et de télévision monégasques (qui étaient à l'époque partiellement à la charge de l'État français), ouvrit un grave contentieux avec la France, qui se résolut en 1963 par la signature d'un traité rééquilibrant les relations fiscales entre les deux pays.

En partie en conséquence de ces événements, l'action politique de Rainier III, qui s'était déjà caractérisée par un soutien à l'industrie du bâtiment, se traduisit par une volonté d'étendre la superficie du pays, opération jugée nécessaire pour la poursuite de la construction de bureaux, d'industries, de centres touristiques et sportifs. Entre 1965 et 1971, la superficie de la principauté, qui avait déjà été légèrement augmentée au cours de la décennie précédente par les travaux d'extension du littoral du Portier et du Larvotto (91 000 mètres carrés au total), fut encore accrue par la construction du terre-plein de Fontvieille (220 000 mètres carrés au total), qui balaya la courte portion de littoral à l'ouest du Rocher.

Si les politiques urbanistiques de la seconde moitié du XX^e^ siècle ont été décisives pour la croissance de l'économie et l'affirmation définitive de l'image de la principauté comme lieu de villégiature de la haute société internationale, tout le monde n'a pas dû accepter les profonds changements qu'elles allaient marquer pour la topographie du territoire de l'État. La construction de nombreux gratte-ciel destinés à définir l'horizon de la petite principauté jusqu'à aujourd'hui fut interprétée par certains comme une action défigurant une zone caractérisée de manière particulièrement originale d'un point de vue naturel. Extrait de Paulette Cherici-Porello, *Antebrün / Crepuscule*, *op. cit.*, p. 47. La traduction française est de l'auteur de cet ouvrage.

Üncura 'na vota sun vegnüi,
se sun purtai de màchine muderne,
e an tayau ünt'a roca pocu a pocu…
Pocu a pocu 'na ciaga s'è drüverta,
'na ciaga che cara fint'a l'infernu.
E i camiui sun andai, vegnüi,
andai e revegnüi… cin, vœi,
vœi e cin… giurni e giurni…

Cimentu, ferru… ferru e cimentu…
üncura e üncura… giurni e giurni…
E è nasciüu un àutru gratacelu…

Ün camiùn voeu, ün camiùn cin…
Munegascu, me' frai, nostru paise
se ne va â descàrrega.

U 31 d'agustu d'u 1978

Prospectives. Encore une fois ils sont venus, / ils ont apporté des machines modernes, / et peu à peu ils ont creusé dans le roc… / Peu à peu une plaie s'est ouverte, / une plaie qui descend jusqu'à l'enfer. / Et les camions sont allés, venus, / allés et encore venus… pleins, vides, / vides et pleins… jour après jour… / Ciment, fer… fer et ciment… / encore et encore… jour après jour… / Et un autre gratte-ciel est né… // Un camion vide, un camion plein… / Ô Monégasque, mon frère, notre pays / va à sa ruine. // 31 août 1978



L'urbanisation contemporaine du Larvotto, avec ses grands immeubles, a profondément modifié la physionomie du quartier Est de la principauté, autrefois occupé par de petites villas Belle-Epoque (photo Gilbert Treille).

2.11. René Stefanelli (1931-2008)

Fils du sculpteur Jean Stefanelli (1899-1991), dont les œuvres sont conservées dans plusieurs églises de la principauté, René Stefanelli fit carrière dans l'administration en occupant des postes élevés : il fut secrétaire en chef de la Direction de la Fonction Publique à Monaco à partir de 1965, puis adjoint en 1976, pour devenir secrétaire général de la Direction des Services Judiciaires deux ans plus tard.

Amateur de langues locales et minoritaires, et profond connaisseur de l'idiome parlé traditionnellement dans son pays, il fit partie de la Commission pour la langue monégasque et publia plusieurs essais sur la présence du monégasque dans la littérature et les milieux scolaires.

La production littéraire de l'auteur, très axée sur la critique sociale, comprend plusieurs poèmes en vers, quelques textes en prose (y compris de théâtre) et une traduction remarquable et réussie de l'*Antigone* du dramaturge Jean Anouilh.

2.11.1. *Stòrie de pësci. Làude d'ün lecapiati* (s.d.)

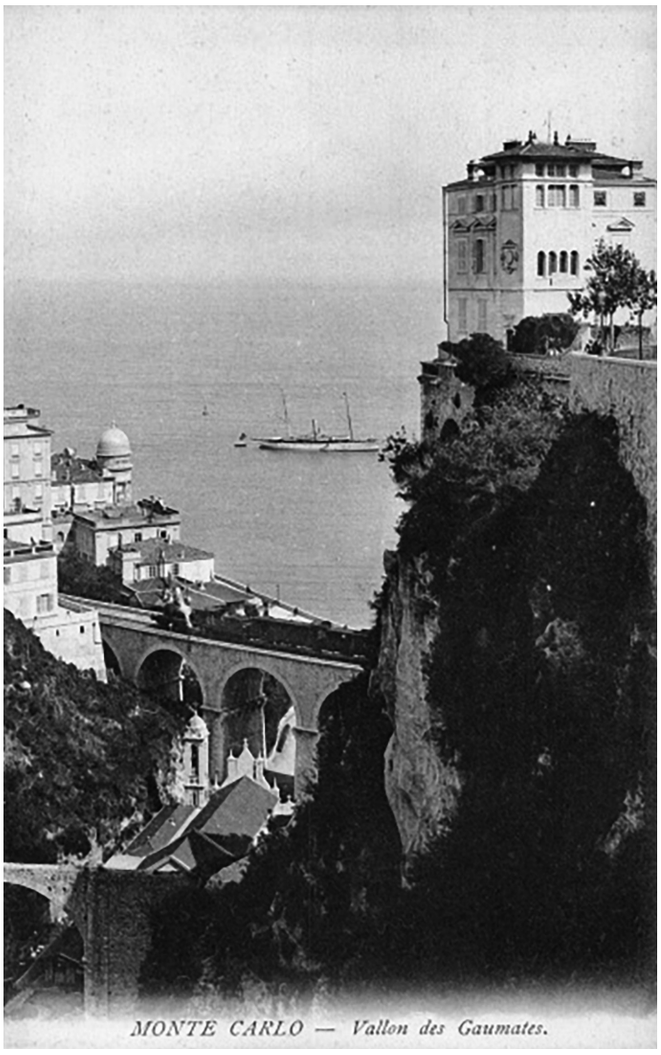
Tous les écrits de l'auteur, qu'ils soient en vers ou en prose, visent à exprimer sa désillusion face aux contradictions et aux défauts de la société, souvent par l'utilisation de métaphores imprégnées de sarcasme (comme dans le poème suivant) et par l'emploi d'un langage franc et direct, qui ne rejette pas des formes lexicales même d'un registre familier. Extrait de *Calendari munegascu dui mila seze. Umage a René Stefanelli (1931-2008)*, Dominique Salvo, Michel Coppo et Jacques Gaggino (eds.), Comité National des Traditions Monégasques, 2015, page non numérotée.

Ün bügùn che vivëva ünt'a marina
üntr'ë anse d'a Grüa e d'u Cantùn,
ün belu giurnu vœ dà 'na gran leçiùn
a u babotu ch'avëva sciù d'a schëna.
Ghe dije brüscu: «Qandu trovu ün bucùn
sì tü che te fai a pansa cina.
Ünsuma min te servu de furcina
çe che me mëtu ün buca te fa prun».
Chëstu ride: «Gh'è ün gàmbaru che vira
se t'apièije t'u mangi e nun te sagnu».
U pèsciu pita, u pescaù s'u tira
ünsci'u batelu e cuntentu l'amira.
Pœi u babotu u geta turna a bagnu
üntantu che u bügùn va ünt'u cavagnu.

Histoires de poissons. Eloge d'un pique-assiette. Un bogue qui vivait dans la mer, / entre les anses de la Grue et du Canton, / un beau jour veut donner une leçon / au parasite qu'il avait sur le dos. // Il lui dit sèchement : « Quand je trouve une bouchée / c'est toi qui as le ventre plein. / En somme je te sers de fourchette / ce que je mets en bouche te profite. » //Celui-ci rit : « Il y a une gamba qui tourne / si elle te convient tu la manges et je ne te saigne pas. » / Le poisson mord, le pêcheur le tire // sur le bateau et satisfait l'admire. / Puis il rejette le parasite à la mer / tandis que le bogue va dans le panier.

2.11.2. *U barri d'ë Gaumate* (s.d.)

Les considérations ci-dessus s'appliquent également à ce précieux morceau de prose, qui vise à mettre en évidence et à ridiculiser certains vices du comportement humain, en particulier l'orgueil associé à la fausse idée de se considérer comme un expert dans un domaine donné, plus que les professionnels eux-mêmes. Extrait de *Calendari munegascu dui mila seze*, *op. cit.*, page non numérotée.





Façade de l'église Sainte-Dévote à Monaco.

Ancienne carte postale représentant le vallon des Gaumates, mentionné dans le texte de Stefanelli. En bas, on aperçoit l'église Sainte-Dévote, érigée sur le site où les restes de la martyre sont censés être arrivés. La construction actuelle date de la fin du XIX^{e} siècle et remplace une précédente chapelle.

L'àutra matìn, surtendu d'a galaria d'u munta-cara de Santa Devota, sun andau a sbate contra Rusìn che asperava u büs de Mùnegu Àutu. Amu ressautau, poei se sëmu recunusciüi, cuntenti de se retruvà.

— Oh! despœi che t'an pensiunau t'ò gàire vistu sciü d'a Roca… Ai mëssu de pansa e persu de berri.

— Ma vui, Rusìn, sempre gianca e russa cuma üna rœsa.

— Üna rœsa, scì, ma passia.

— Ve sì scapa d'a Roca? Aiçì nun è vostru qartiè.

— A piciuna m'à menà cun a vitüra a üna messa de desmüu e aura me ne remuntu â capitala; ma prima ò vusciüu vëde a faciada d'a nuvela gara.

— Ghe sì già andà drüntu?

— Pa ancura. Fò che me faghe acumpagnà. Da sula gh'ò paura de tüti achëli inzegni d'a pigrìçia, tapiçi, scarìn rulanti e tütu u trun de nun. Parença che è cuscì granda che gh'è da se perde.

— V'apièije achëla faciada?

— Beh, nun se pò dì che sice propi sussa nin mancu tantu bela, ma a u giurnu d'ancœi fò pa pretende trope valentie architetürale. Ma dime, achëlu barri che an fau darrè d'a gèija, dritu cuma u camìn d'a Türbia, çe che serëssa aiçò?

— Üna diga, ò ditu cun ün'ària de gata borgna.

Gh'ò ündevinau cuma ün làussu stralünau ünt'i œyi e ò vistu che se demandava se eru abelinau o se avëva capiu de straversu; a u so age nun s'à ciù l'audia d'üna vota. Alura, me sun lambicau a çervela per tentà de ghe spiegà che l'àiga d'u valùn d'ë Gaumate era stà desvià e canalizà ünt'üna sorta de puçu ma che, tambèn i ingeniei nun ponun savè tütu, ün casu de grosse ramae, u valùn arriverëssa, ë àighe purerëssun sgurgà d'achëlu puçu, piyà l'asbrivu ünt'a carrada e purtà de gran dani â gèija.

— Achëlu zëmbu, gh'ò ditu, era stau dau aspressi a u barri per desvià da u Lœgu sacru l'irrüçiùn de l'unda tümültüusa.

— E unde anderëssa a finì, à fau Rusìn cun üna lògica de brava màire de famiya.

Ò sculau ë spale.

— Ma… l'àiga va sempre â marina.

Ailì, Rusìn à desgranau üna culana de vitüperi tipicamënte rocaioli unde se purëva discerne che vurè prutege a casa d'a Verginela era prun meritori, ma che serëssa stau de ben ciù granda virtù de nun riscà a pele d'i pòveri pecatui che purerëssun se truvà sciù d'a piaça – se fò â surtia d'a messa – a l'irrüçiùn de l'elementu lìqidu desfrenau, sença vurè pretende che a Piciuna Devota serëssa alura prun ben piaçà per ne mustrà u so estru ün fatu de miràculi.

Se n'è stà ciüta qandu à cumençau a ghe mancà u fiatu – l'age e a curpülença van gàire d'acordi. M'à gardau ün mumëntu, nun savendu a u giüstu de che se tratava. Pœi, sciusciandu e arenandu, s'è lançà ünte de cunsideraçiue che provu aiçì a restitüì per qü purerëssa se truvà ünteressau. Qü pò u savè?

U fatu è che nun fò mai avè ragiùn prima d'i àutri perchè ün'idea furmülà da qü ucüpa ün ran da pocu sciù d'a scachiera suciala serëssa gratificà de stüpiditià e u so autù decretau nèsciu, ma devegnerëssa sùbitu geniala üna vota resciüscità cun revendicaçiùn de paternità da qarche ümpurtante persunage d'u cungegnu che cun ün belu murru de tola se demenerà per a fà amëte e realizà. Rusìn, che se ne bate d'ë vanitae d'autù, à cumençau a me fà ün cursu d'ürbanismu mìsticu.

D'apressu a so' manera de vëde, piaçà cuma è d'arrente a chëla farandola de cerci, archi e arcade d'a faciada d'a gara, a gèija, se era ün armunia sentimentala cun u veyu beà, aura fà ün pocu pensà, cun respëtu parlandu, a ün pigurelu che gasterëssa a perspetiva e che, uramai, cun tütu çe che gh'an pastiçau, u valun d'ë Gaumate pò dificilamënte iesse ancura qalificau de «Sacru».

— Alura, cosa farëssi vui, Rusìn, se averëssi ë bride ün man?

— Min?

À avüu ün mezu surrisëtu, d'achëli cuma devun avè i gati che se sperlecun prima de sautà sciù d'a ratëta qandu n'an 'na stufa de ghe giægà ünseme.

Üntantu che parlava, Rusìn se fretava ë mae sciù d'a roba cun achëlu gestu d'ë done d'una vota sciù d'u faudì qandu sun afacendae a i soi travayi de casa prima de te responde se vegni ë destrainà. Min, devu dì che me sun sempre demandau u significatu prufundu d'achëlu gestu. Serëssa ün reflessu d'ancestrale pensieru de se fà truvà bela neta a u sensu propriu – u faudì essendu esclüsu d'a persuna – davanti ün interlucütù o, a u cuntrari, per se dà u tempu de studià üna resposta?

Ma! Qü purerà ancura u savè aura che ë maigràn sun sparie cun i soi faudì o pocu ghe manca?

Achëli faudì cun ë due burnache che i fiyœi sbirciavun cuma üna buata a surprësa d'unde ë brave done tiravun fœra, qandu era meritià, qarche lecunaria sentençiandu sciù l'ubedença, u respëtu, u travayu, l'esurtaçiùn a perseghe sciù d'u camìn d'a virtù… parole a u ventu ben suvèn.

A vuje de Rusìn s'è fà lìrica. A so' idea era che furëva despiaça a gèija e lascià u spaçi a de freqentaçiue prufane o casu mai, lìqide – Diu n'en garde. U mìsticu devëva truvà u so postu ün cavu d'a fütüra diga, cun üna gèija, se pò, d'ün stile ciù adatau che l'atüala cun a so' architetüra evasiva.

Nun stravagnava. Suta achëla aparença de bate a baciurla gh'era sulamente a manifestaçiùn,

l'alibì, u sfogu â so' prufunda veneraçiùn per a Santa, che forsci gh'avëva tambèn ünspirau qarche elementu d'estètica da materializà cun üna realisaçiùn che ne mëterëssa ün evidença u so significatu alègoricu.

Savëva prun, Rusìn, che «ra curumba gianca à tirau dritu / sciü l'aurivè sarvàigu…» «…versu i arcipressi / che ru Signù ava fau nasce aspressi / driti, àuti e punciüi versu u Celu….» «….per dà 'na tumba bela».

Era ailì che Devota avëva avüu a so' sepültüra cun a gèija che gh'era stà dedicà. Ma a u giurnu d'ancœi, ë Gaumate nun erun ciü, cuma à scritu Luì Notari « …'na gòrgia sulitària e sumbra / unde triunfava ben a gran natüra…». Aiçò è belu e ben, à ditu, ma fò vive cun u so tempu, e m'a surtiu che cun de idee antiche devëmu fà de cose muderne e che, cuma a legenda è u cumpanàticu d'a stòria, furëva ë adatà üna a l'àutra.

Rusìn s'è distrà ün àtimu perchè arrivava ün büs, ma era u car de Rapetto che menava de fiyœi d'ë scoere a qarche palestra.

Alura à repiyau l'abrivu. A gèija devëva iesse urientà a levante, unde u suriyu surge d'a marina, cun de vitragi d'üna granda simplicità e de mutivi alegòrichi, scàiji astrati — l'astratu ne iœvre a porta d'u divìn — m'à ditu, cun de curue ciàire che esaltun a splendù d'a lüje e ra fan esplode ün mila reflessi a traversu ë tunalitae d'i vèiri, per l'acumpagnà ünt'a so' cursa fint'a l'agiucu d'a Testa de Can.

Per u restu, per i detayi materiali d'u decòr, se pruvederëssa ciü tardi, ma per l'Autà Magiù, Rusìn vedëva üna plància d'aurivè bela spessa. Ëla, çe che ghe stava a cœ, era a simbòlica d'a manifestaçiùn anuala d'a festa de Devota. A Messa d'ë tradiçiue se celebrerëssa de sëra e pa de matìn, de fœra per belu tempu, d'apressu d'a barca da brujà.

Passau l'ite missa est, se vederëssa sorte da u fuscu a vëra d'a Verginela che vegnerëssa s'arrambà a u molu üntantu che a curumba – dumestegà – piyerëssa u voru versu l'aurivè che Notari à scritu, ciantau cun de arcipressi da u Serviçi d'i Giardìn. Pœi u batafœgu d'a barca. U lündemàn, a prufescia. Rusìn era estàtica.

— Te rendi cœntu, piciùn, a prufescia che cara d'a Rampa e percurre tüt'a lunghessa d'a diga… trei çentu e passa metri! Che cou d'œyu… che decoru… ë nènie che s'ünìsciun a u mariciün, o â marinassa cun i spürghi che te fan cuma un velu de brudaria… e se ün puschignu te bagna u murru, ancura meyu, se traterà d'àiga santa…

Süpèr! Sun sügüru che ë Tradiçiue darëssun u so cunsensu…

Cun a punta d'u dì vermelìn s'è sciügà l'œyu che cumençava a ghe lüje, cun u gestu d'a cumedianta a u finì d'üna sçena patètica, cuma à devüu a vëde â telè.

— Garda, me fagu ciurà da sula.

Rusìn avëva magarra üna fede che fà bugià ë muntagne ma aura cumençava a esagerà; l'ustentaçiùn andava ciü lonzi che a devuçiùn, e alura ò pruvau de ghe muderà ün pocu l'entusiasmu.

— E a i àutri ati d'a litürgia, gh'avì pensau, Rusìn? batezai… ünterri…

— No prublèm, à declarau embibà d'esutismi ambientali, no prublèm, tütu ochè, e à fau u gestu ümpaçientau de scassà ün tavàn.

Alura, ò usservau che ailagiü serëssa ün postu ciü adatu a üna capela vutiva che a üna parròchia unde ghe mancherëssa fòrsci u spaçi ündispensàbile.

— Me ne batu. Tüti achëli ingeniei strapagai truveràn u mezu de fà tegne üna gèija e i acessori che ghe van ünseme.

— Rusìn, Rusìn, ò vusciüu scherçà, cuma à ditu Pagnol, fò se marfià d'i ingeniei; cumençun cun a màchina da cüje e finìsciun cun a bumba atòmica…

— Me ne batu, basta che sàciun manezà a gamata e a cassœra cuma bon àrima d'u me paigràn.

Sun stau â gardà perplessu, çercandu de truvà qarcosa che nun vurëssa ren dì ma sença purè ghe dà da pensà che eru dübutativu sciü d'ë soe facültae mentale; o alura atenti â burrasca…

Sun stau sarvau da u büs.

L'autre matin, sortant de la galerie de l'ascenseur de Sainte-Dévote, je suis tombé sur Rosine qui attendait le bus

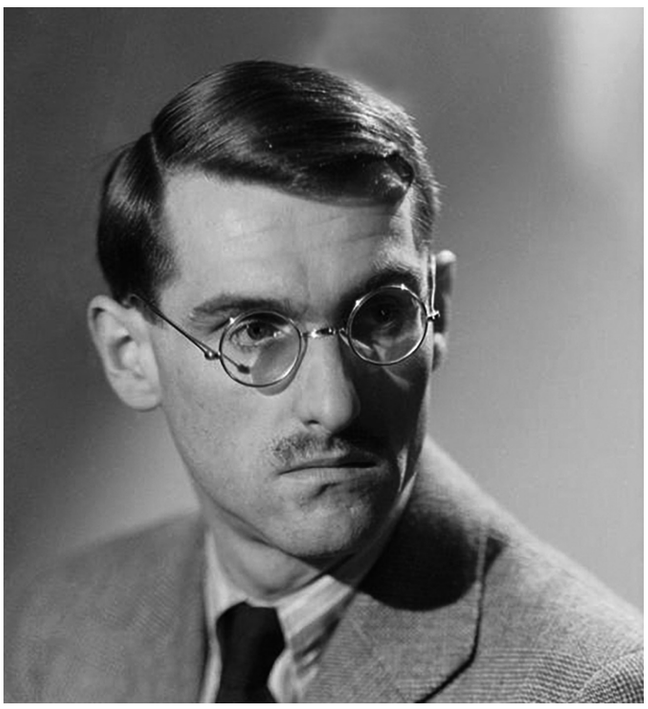
de Monaco-Ville. Nous avons d'abord sursauté puis nous nous sommes reconnus, contents de se retrouver. // — Oh ! depuis qu'ils t'ont mis à la retraite je ne t'ai guère plus vu sur le Rocher… Tu as pris du ventre et perdu des cheveux. // — Mais vous, Rosine, toujours blanche et rouge comme une rose. // — Une rose, oui, mais fanée. / — Vous avez fui le Rocher ? Ici ce n'est pas votre quartier. // — La petite m'a emmené avec la voiture à une messe de sortie de deuil et maintenant je m'en remonte à la capitale ; mais avant j'ai voulu voir la façade de la nouvelle gare. // — Vous êtes déjà allée à l'intérieur ? // — Pas encore. Il faut que je me fasse accompagner. Seule j'ai peur de tous ces engins pour paresseux, tapis, escaliers roulants et tout le saint-frusquin. Il paraît que c'est tellement grand qu'il y a de quoi se perdre. // — Elle vous plaît cette façade ? // — Bah, on ne peut pas dire qu'elle soit vraiment laide ni vraiment belle, mais de nos jours il ne faut pas prétendre à trop de prouesses architecturales. Mais dis-moi, ce mur qu'ils ont fait derrière l'église, droit comme le chemin de La Turbie, qu'est ce que c'est ? // — Une digue, ai-je dit d'un air renfrogné. // J'ai deviné dans ses yeux comme un éclair de stupeur et j'ai vu qu'elle se demandait si j'étais idiot ou si elle avait compris de travers ; à son âge on n'a plus l'ouïe d'autrefois. Alors, je me suis creusé la cervelle, pour tenter de lui expliquer que l'eau du vallon des Gaumates avait été déviée et canalisée dans une sorte de puits mais, même les ingénieurs ne peuvent pas tout savoir, qu'en cas de grosses averses, le vallon grossirait beaucoup, les eaux pourraient alors jaillir de ce puits, se précipiter dans la descente et provoquer de gros dégâts à l'église. // — Cette inclinaison, lui ai-je dit, a été donnée exprès au mur pour dévier du Lieu sacré l'irruption de l'onde tumultueuse. // — Et où elle va finir, a dit Rosine avec une logique de bonne mère de famille. // J'ai haussé les épaules. // — Mais… l'eau va toujours à la mer. // Là, Rosine a égrené un chapelet d'injures typiques du Rocher où on pouvait percevoir que vouloir protéger la maison de la Jeune Vierge était très méritoire mais qu'il aurait été bien plus sage de ne pas risquer la peau des pauvres pécheurs qui auraient pu se trouver sur la place – peut-être à la sortie de la messe – lors de l'irruption de l'élément liquide déchaîné, sans vouloir prétendre que la Petite Dévote aurait été alors bien placée pour nous montrer son savoir-faire en matière de miracles. // Elle s'est tue quand le souffle a commencé à lui manquer – l'âge et l'embonpoint ne font pas bon ménage. Elle m'a regardé un moment ne sachant plus au juste de quoi on parlait. Puis, soufflant et haletant, elle s'est lancée dans des considérations que je tente ici de restituer pour ceux que cela pourrait intéresser. Qui sait ? // Le fait est qu'il ne faut jamais avoir raison avant les autres car, une idée formulée par qui occupe un rang inférieur sur l'échiquier social serait gratifiée d'ânerie et son auteur décrété ignorant, mais deviendrait tout à coup géniale une fois ressuscitée avec revendication de paternité par quelque important personnage d'une Commission quelconque qui, d'un air impassible et très sérieux, se démènera pour la faire admettre et réaliser. Rosine, qui se fiche des vanités d'auteur, a commencé à me faire un cours d'urbanisme mystique. // D'après sa manière de voir, placée comme elle est contre cette farandole de cercles, d'arcs et d'arcades de la façade de la gare, l'église, si elle était en harmonie sentimentale avec le vieux canal à ciel ouvert, maintenant fait un peu penser, avec tout le respect qu'on lui doit, à une verrue qui dénature la perspective et que, désormais, avec tout ce qu'ils y ont fait, le vallon des Gaumates peut difficilement être encore qualifié de « Sacré ». // — Alors, que feriez-vous, Rosine, si vous aviez les rênes en main. // — Moi ? // Elle a eu un demi petit sourire, comme celui que doivent avoir les chats qui se pourlèchent avant de sauter sur la souris quand ils en ont assez de jouer avec. // Pendant qu'elle parlait, Rosine se frottait les mains sur sa robe avec ce même geste qu'avaient les femmes d'autrefois sur le tablier quand elles étaient occupées à leurs travaux ménagers avant de vous répondre si vous veniez à les déranger. Moi, je dois dire que je me suis toujours demandé le sens profond de ce geste. Serait-ce un reflexe de l'ancestral désir de paraître toujours plus belle au sens propre – le tablier étant exclu de la personne – devant un interlocuteur ou, au contraire, pour se donner le temps d'étudier une réponse ? // Mais ! Qui pourrait encore le savoir maintenant que les grand-mères ont disparu avec leurs tabliers ou peu s'en faut ? // Ces tabliers avec leurs deux poches que les enfants lorgnaient comme une boîte à surprise et d'où les braves femmes sortaient, lorsque c'était mérité, quelques friandises en donnant des leçons de morale sur l'obéissance, le respect, le travail, l'exhortation à persévérer sur le chemin de la vertu… paroles en l'air bien souvent. // La voix de Rosine s'est faite lyrique. Son idée était qu'il fallait déplacer l'église et laisser l'espace à des usages profanes ou, le cas échéant, liquides — Dieu nous en garde. Le mystique devait trouver sa place au bout de la future digue, avec une église, si possible, d'un style plus adapté que l'actuelle avec son architecture évasive. // Elle ne délirait pas. Sous cette apparence de battre la breloque il y avait seulement de la ferveur et la manifestation, la justification de sa profonde vénération pour la Sainte, qui peut-être lui avait aussi inspiré quelque élément d'esthétique à matérialiser avec une réalisation qui mettrait en exergue son sens allégorique. // Elle savait très bien Rosine que « la colombe blanche a volé tout droit / sur l'olivier sauvage… » « …vers les cyprès / que le Seigneur avait fait naître exprès / droits, hauts et élancés vers le Ciel… » « ….pour lui donner une belle tombe ». C'était là que Dévote avait eu sa sépulture avec l'église qui lui était dédiée. Mais, de nos jours, les Gaumates n'étaient plus, comme a écrit Louis Notari « … une gorge solitaire et sombre / où triomphait bien la grande nature… ». // Cela est bien beau, a-t-elle dit, mais il faut vivre avec son temps, et elle m'a déclaré qu'avec de vieilles idées nous devions faire des choses modernes et que, comme la légende se nourrit de l'histoire, il fallait les adapter l'une à l'autre. // Rosine a été distraite un moment par un bus qui arrivait, mais c'était celui de Rapetto qui emmenait les enfants des écoles dans quelque gymnase. // Puis elle a repris son élan. L'église devait être orientée à l'est, où le soleil jaillit de la mer, avec des vitraux d'une grande simplicité et des motifs allégoriques, presque abstraits – l'abstrait nous ouvre les portes du divin – m'a-t-elle dit, avec des couleurs claires qui exaltent la

splendeur de la lumière et la font exploser en mille reflets à travers les tonalités des vitraux pour l'accompagner dans sa course jusqu'au sommet de la Tête de Chien. // Pour le reste, pour les détails matériels du décor, on y pourvoirait plus tard, mais en ce qui concerne le Maître-Autel, Rosine voyait une planche d'olivier bien épaisse. Elle, ce qui lui tenait vraiment à cœur, c'était la symbolique de la manifestation annuelle de la fête de Dévote. On célèbrerait la Messe des traditions le soir et non pas le matin, dehors par beau temps, près de la barque à brûler. // À la fin de la Messe, on verrait sortir de l'obscurité la voile de la Jeune Vierge qui viendrait s'appuyer contre le môle pendant que la colombe – domestiquée – volerait vers l'olivier que Notari a cité, planté avec des cyprès par le Service des Jardins. Puis l'embrasement de la barque. Le lendemain, la procession. // Rosine était en extase. // — Tu te rends compte, petit, la Procession qui descend de la Rampe Major et parcourt toute la longueur de la digue… plus de trois cents mètres ! Quel coup d'œil… Quel décorum … les chants qui s'unissent au clapotis, ou à la grosse mer avec l'écume blanche qui forme comme un voile de broderie… et si une pluie fine te mouille le visage, encore mieux, ce serait de l'eau bénite… // Super ! Je suis sûr que les Traditions donneraient leur consentement. // Avec le bout de son auriculaire elle s'est essuyé l'œil qui commençait à briller, avec le geste de la comédienne à la fin d'une scène dramatique, comme elle a dû le voir à la télé. // — Regarde, je me fais pleurer toute seule. // Rosine avait peut-être une foi à faire bouger les montagnes mais maintenant elle commençait à exagérer ; son ostentation dépassait sa dévotion, et alors j'ai tenté de modérer un peu son enthousiasme. // — Et les autres actes de la liturgie, vous y avez pensé Rosine ? baptêmes… enterrements… // — No problem, a-t-elle déclaré nourrie d'exotismes locaux, no problem, tout est ok, et elle a fait un geste vif comme pour chasser une mouche. // Alors, je lui ai fait observer que là-bas l'emplacement serait plus adapté à une chapelle votive qu'à une paroisse qui ne disposerait peut-être pas d'un espace suffisant. // — Je m'en fiche. Tous ces ingénieurs surpayés trouveront bien le moyen d'y faire tenir une église avec tous les accessoires qui vont avec. // — Rosine, Rosine, j'ai voulu plaisanter, comme a dit Pagnol, il faut se méfier des ingénieurs ; ils commencent par la machine à coudre et ils finissent avec la bombe atomique… // — Je m'en fiche, pourvu qu'ils sachent manier l'auge et la truelle comme mon regretté grand-père. // Je suis resté là, perplexe, à la regarder, m'efforçant de trouver quelque chose qui ne voudrait rien dire mais sans que cela puisse lui donner à penser que j'étais dubitatif quant à ses facultés mentales ; ou alors attention à la tempête… // J'ai été sauvé par le bus.

2.11.3. *Antigone* (s.d.)

Comme c'était déjà le cas avec la traduction par Georges Franzi de passages de Daudet en monégasque, cette transposition d'un texte au prestige reconnu repose également sur la volonté de tester les capacités expressives de la langue cible. Le choix d'un tel ouvrage, outre le thème évidemment cher au traducteur, est peut-être dû à la fois à sa portée limitée et à la possibilité d'assurer à la langue locale une certaine visibilité publique dans la sphère artistique à travers la représentation théâtrale.

Réécriture de la tragédie homonyme de Sophocle, Antigone est l'une des pièces les plus célèbres de



Photographie du dramaturge français Jean Anouilh datant de 1940.

Jean Anouilh (1910-1987). Drame en un acte, écrit pendant l'occupation nazie de la France et joué pour la première fois en 1944, il a été interprété à plusieurs reprises comme une allégorie de la nécessaire rébellion contre l'ordre injuste (et donc, dans le contexte dans lequel il a été écrit, comme un éloge de la Résistance). Extrait de René Stefanelli, « *Antigone* de Jean Anouilh en langue monégasque », *Annales Monégasques*, n° 37, 2013, pp. 189-191 ; texte original de Jean Anouilh, *Antigone*, Paris, La Table Ronde, 1946, pp. 9-18.

Un décor neutre. Trois portes semblables. Au lever du rideau, tous les personnages sont en scène. Ils bavardent, tricotent, jouent aux cartes. Le Prologue se détache et s'avance.

Le prologue.— Voilà. Ces personnages vont vous jouer l'histoire d'Antigone. Antigone, c'est la petite maigre qui est assise là-bas, et qui ne dit rien. Elle regarde droit devant elle. Elle pense. Elle pense qu'elle va être Antigone tout à l'heure, qu'elle va surgir soudain de la maigre jeune fille noiraude et renfermée que personne ne prenait au sérieux dans la famille et se dresser seule en face du monde, seule en face de Créon, son oncle, qui est le roi. Elle pense qu'elle va mourir, qu'elle est jeune et qu'elle aussi, elle aurait bien aimé vivre. Mais il n'y a rien à faire. Elle s'appelle Antigone et il va falloir qu'elle joue son rôle jusqu'au bout… Et, depuis que ce rideau s'est levé, elle sent qu'elle s'éloigne à une vitesse vertigineuse de sa sœur Ismène, qui bavarde et rit avec un jeune homme, de nous tous, qui sommes là bien tranquilles à la regarder, de nous qui n'avons pas à mourir ce soir.

Le jeune homme avec qui parle la blonde, la belle, l'heureuse Ismène, c'est Hémon, le fils de Créon. Il est le fiancé d'Antigone. Tout le portait vers Ismène : son goût de la danse et des jeux, son goût du bonheur et de la réussite, sa sensualité aussi, car Ismène est bien plus belle qu'Antigone, et puis un soir, un soir de bal où il n'avait dansé qu'avec Ismène, un soir où Ismène avait été éblouissante dans sa nouvelle robe, il a été trouver Antigone qui rêvait dans un coin, comme en ce moment, ses bras entourant ses genoux, et il lui a demandé d'être sa femme. Personne n'a jamais compris pourquoi. Antigone a levé sans étonnement ses yeux graves sur lui et elle lui a dit « oui » avec un petit sourire triste… L'orchestre attaquait une nouvelle danse, Ismène riait aux éclats, là-bas, au milieu des autres garçons, et voilà que maintenant, lui, il allait être le mari d'Antigone. Il ne savait pas qu'il ne devait jamais exister de mari d'Antigone sur cette terre et que ce titre princier lui donnait seulement le droit de mourir.

Cet homme robuste, aux cheveux blancs, qui médite là, près de son page, c'est Créon. C'est

Un decor nèutru. Tre porte paresche. A u issà d'a tenda, tüti i persunagi sun sci'u parcu. Qü ciaciara, qü tricota, qü giœga a ë carte. U Prolugu se descusta e se fa avanti.

U Prolugu.— *Ecu. Achëli persunagi van ve mustrà e cœntà a stòria d'Antigone. Antigone è chëla magrulina recantunà ailà e che se stà ciüta. Garda dritu davanti ëla. Pensa. Pensa che d'aiçì ün mumëntu ghe tucherà esse Antigone, che surgerà d'ün cou d'a zuvenota schirincia, scüra de pele e murru de tola che nüsciün ghe dava da mente ün casa, e se drisserà sula contra a u mundu, sula contra Creòn, so barba, che è u Re. Pensa che và a more, che è zùvena e che ghe serëssa stau ciü caru de vive. Ma nun gh'è ren da fà. Se ciama Antigone e ghe tucherà tegne u so postu finta â fin… E, da qandu a tenda s'è issà, capisce che se scarta a ruta de colu da so' sœ Ismene che ciarla e ride cun ün zuvenotu; da tüti nui àutri che se stamu tranqili a regardala e che nun avëmu da more stasëra.*

U zùvenu cun qü parla a biunda, l'ürusa Ismene, è Hemon, u fiyu de Creòn. E u prumessu d'Antigone. Tütu u purtava versu Ismene: a passiün per ë danse e i divertimenti, a so' prupensiün per a feliçità e a furtüna, a so' sensüalità tambèn, perchè Ismene è prun ciü apieijente che Antigone, e pœi, üna sera de festa unde avëva sempre balau cun Ismene, üna sera che Ismene ava fau stravëde cun a so' roba nœva, è andau pressu d'Antigone che se ne stava a sœnà resunta ünt'ün cantün, cuma aura, i brassi ünturnu d'i zenuyi, e l'à ciamà per spusa. Nüsciün a giamai capiu perchè. Sença se stüpì, Antigone gh'à issau i soi œyi cin de gravità e à ditu de «scì» cun ün surisëtu tristu… A mùsica tacava üna nuvela dança, Ismene se n'andava ün brodu de lasagne, ailà, ün mezu da i àutri zuvenoti, e ecu che ëlu aura stava per esse u spusu d'Antigone. Nun savëva che sciù achësta terra, u spusu d'Antigone nun esisterësse mai e che chëlu tìtulu ghe dava sulamente u diritu de more.

Chëlu omu rubüstu, cun i caviyi gianchi, che mèdita ailà, da custà d'u so pàgiu, è Creòn. U Re. à qarche ruga, è stancu. Giœga a partia dificürtusa de menà i omi. Prima, d'u tempu d'Œdipe, qandu era sulamete u primu persunage d'a Curte,

le roi. Il a des rides, il est fatigué. Il joue au jeu difficile de conduire les hommes. Avant, du temps d'Œdipe, quand il n'était que le premier personnage de la cour, il aimait la musique, les belles reliures, les longues flâneries chez les petits antiquaires de Thèbes. Mais Œdipe et ses fils sont morts. Il a laissé ses livres, ses objets, il a retroussé ses manches et il a pris leur place.

Quelquefois, le soir, il est fatigué, et il se demande s'il n'est pas vain de conduire les hommes. Si cela n'est pas un office sordide qu'on doit laisser à d'autres, plus frustes… Et puis, au matin, des problèmes précis se posent, qu'il faut résoudre, et il se lève, tranquille, comme un ouvrier au seuil de sa journée.

La vieille dame qui tricote, à côté de la nourrice qui a élevé les deux petites, c'est Eurydice, la femme de Créon. Elle tricotera pendant toute la tragédie jusqu'à ce que son tour vienne de se lever et de mourir. Elle est bonne, digne, aimante. Elle ne lui est d'aucun secours. Créon est seul. Seul avec son petit page qui est trop petit et qui ne peut rien non plus pour lui.

Ce garçon pâle, là-bas, au fond, qui rêve, adossé au mur, solitaire, c'est le Messager. C'est lui qui viendra annoncer la mort d'Hémon tout à l'heure. C'est pour cela qu'il n'a pas envie de bavarder ni de se mêler aux autres. Il sait déjà…

Enfin les trois hommes rougeauds qui jouent aux cartes, leur chapeau sur la nuque, ce sont les gardes. Ce ne sont pas de mauvais bougres, ils ont des femmes, des enfants, et des petits ennuis comme tout le monde, mais ils vous empoigneront les accusés le plus tranquillement du monde tout à l'heure. Ils sentent l'ail, le cuir et le vin rouge et ils sont dépourvus de toute imagination. Ce sont les auxiliaires toujours innocents et toujours satisfaits d'eux-mêmes, de la justice. Pour le moment, jusqu'à ce qu'un nouveau chef de Thèbes dûment mandaté leur ordonne de l'arrêter à son tour, ce sont les auxiliaires de la justice de Créon.

Et maintenant que vous les connaissez tous, ils vont pouvoir vous jouer leur histoire. Elle commence au moment où les deux fils d'Œdipe, Étéocle et Polynice, qui devaient régner sur Thèbes un an chacun à tour de rôle, se sont battus et entre-tués sous les murs de la ville, Étéocle l'aîné, au terme de la première année de pouvoir ayant refusé de céder la place à son frère. Sept grands princes étrangers que Polynice avait gagnés à sa cause ont été défaits devant les sept portes de Thèbes. Maintenant la ville est sauvée, les deux frères ennemis sont morts et Créon, le roi, a ordonné qu'à Étéocle, le bon frère, il serait fait d'imposantes funérailles, mais

gh'apieijëvun a mùsica, ë bele ligatüre, i longhi girundà pressu d'i picin masaghin d'anticari de Thebes. Ma Œdipe e i soi dui fiyi sun morti. Alura à lasciau perde libri e cianfrüsaye, s'è revertegau ë maneghe e à piyau u so postu.

A vote, de sëra, ghe n'à üna furra e se demanda se guvernà ë gente nun e cuma vurè fà l'erba a u can. Se ailò nun e ün üncargu sussu che fò lascià a d'autri, ciù rüfiai… E poei, de matin, se trova cun qarche gata da perà e se issa, tranqilu, cuma ün mestierante sci'u fà d'a so' giurnà.

A dama ançiena che tricuta d'a custà d'a nurriça che à alevau ë due piciune, è Euridiçe, a muyè de Creòn. Tricuterà per tüta a tragèdia finta che tocherà a ëla de se issà e de more. è brava, digna, afetüusa, ma nun è de nüsciün agiütu a u so omu. Creòn è sulu. Sulu cun u so pàgiu che è ancura tropu picinìn e nun pò agiütaghe mancu ëlu.

U zùvenu pàlidu, lagiù ün fundu, che sœna rambau â müraya, è u Messagè. è elu che vegnerà d'aiçì ün mumëntu d'à a nuvela d'a morte de Hemòn. è per ailò che nun à vœya de ciaciarà e de se mesccià cun i àutri. Sà degià…

Ünfin, i trei omi russi de murru che giœgun a ë carte cun u capelu sci a gnüca, sun ë gàrdie. Nun sun de marrì bugre, an üna muyè, de fiyœi e de picin fastidi cuma tüti, ma bel'aura ve ganteran i acüsai, tranqili e pacifichi. Spussun d'ayu, de furnimenti e de scampüciu e nun an ren ünt' a testa. Sun i agiütanti d'a giüstiçia, sempre scceti e stracuntenti de ëli. Per u mumëntu, finta a qandu ün noevu capu de Thebes cun ün mandatu regülari, nun darà l'urdine d'arrestalu tambèn ëlu, sun i servitui de chëla de Creòn.

E aura che i cunuscì tüti, pureràn ve dì a so' stòria. Cumença qandu i dui fiyi d'Œdipe, Eteocle e Polinice, che devevun regnà sciù Thebes ün anu per ün, se sun picai e massacrai suta i rampà d'a vila, Eteocle, u ciù veyu, avendu refüsau de lascià u postu a so frai a u scade d'u primu anu de putere. Sete signurie strangere che Polinice aveva ciamau per daghe üna man, se sun ciapae üna ramà de bote davanti ë sete porte de Thebes. Aura, a vila è sarva, i dui frai nemighi sun morti e Creòn, u Re, à dau ùrdine che a Eteocle, u bon frai, ghe seressa fau ün interru sulane, ma che Polinice, u peladrun, u rebelu, u renegau, sice lasciau sença lamenti nin sepülcru, cuma preda d'i crovi e d'i cai sarvàighi. Qalunche se frunterà a ghe dà i unuri fünebri serà cundanau a morte sença scampà.

que Polynice, le vaurien, le révolté, le voyou, serait laissé, sans pleurs et sans sépulture, la proie des corbeaux et des chacals. Quiconque osera lui rendre les devoirs funèbres sera impitoyablement puni de mort.

Pendant que le Prologue parlait, les personnages sont sortis un à un. Le Prologue disparaît aussi. L'éclairage s'est modifié sur la scène. C'est maintenant une aube grise et livide dans une maison qui dort. Antigone entrouvre la porte et rentre de l'extérieur sur la pointe de ses pieds nus, ses souliers à la main. Elle reste un instant immobile à écouter. La nourrice surgit.

Üntantu che u Prolugu parlava, i persunagi sun sortii ün per ün. U Prolugu sparisce tambèn ëlu. U lüme s'è mudificàu sci'u parcu. Aura è ün arba grisa e lìvida ünt'üna casa che dorme. Antigone descusta a porta e ientra sci'a punta d'i pei, descàusa, cun e scarpe ün man. Se ne sta ün mumëntu sença bugià. A nurriça paresce d'ün cou.

La nourrice.— D'où viens-tu ?

A nurriça.— *D'unde te ne vegni?*

Antigone.— De me promener, nourrice. C'était beau. Tout était gris. Maintenant, tu ne peux pas savoir, tout est déjà rose, jaune, vert. C'est devenu une carte postale. Il faut te lever plus tôt, nourrice, si tu veux voir un monde sans couleurs.

Antigone.— *De me prumenà, nurriça. Era belu. Tütu era grisu. Aura, nun pœi savè, tütu è degià rosa, giàunu, verdu. è devegnüu cuma üna cartulina. Fò che te issi ciù bonura, nurriça, se vœi vëde ün mundu sença curue.*

Elle va passer.

Va per passà.

La nourrice.— Je me lève quand il fait encore noir, je vais à ta chambre pour voir si tu ne t'es pas découverte en dormant et je ne te trouve plus dans ton lit !

A nurrriça.— *Me issu che fà ancura scüru, vagu ünt'a tò càmbera per vede se nun sì descüverta ünt'u sœnu e nun te trovu ciù ünt'u letu!*

Antigone.— Le jardin dormait encore. Je l'ai surpris, nourrice. Je l'ai vu sans qu'il s'en doute. C'est beau un jardin qui ne pense pas encore aux hommes.

Antigone.— *U giardìn dormëva ancura. Ghe sun arrivà de surpresa, nurriça. L'ò vistu de scundun, sença che se n'acorze. è belu ün giardin che nun pensa ancura a i omi.*

La nourrice.— Tu es sortie. J'ai été à la porte du fond, tu l'avais laissée entrebâillée.

A nurriça.— *Sì sortia. Sun andà â porta d'u fundu, l'avì lascià descustà.*

Antigone.— Dans les champs c'était tout mouillé et cela attendait. Tout attendait. Je faisais un bruit énorme toute seule sur la route et j'étais gênée parce que je savais bien que ce n'était pas moi qu'on attendait. Alors j'ai enlevé mes sandales et je me suis glissée dans la campagne sans qu'elle s'en aperçoive…

Antigune.— *I campi erun bagnai d'aigayu e aspetavun. Tütu aspetava. Favu üna rümù de l'àutru mundu, da sula scì un camin e eru genà perchè savëvu che nun me speravun min. Alura me sun descaussà e sun entrà ünt'a campagna de sparatun, sença che u sace.*

La nourrice.— Il va falloir te laver les pieds avant de te remettre au lit.

A nurrriça.— *Furà che te lavi i pei, prima de returnate ünt'u letu.*

Antigone.— Je ne me recoucherai pas ce matin.

Antigune.— *Nun me recurcherò, stamatìn.*

La langue monégasque s'inscrit dans la toponymie, notamment celle du Rocher, à travers les plaques des noms de rue bilingues français-monégasque.















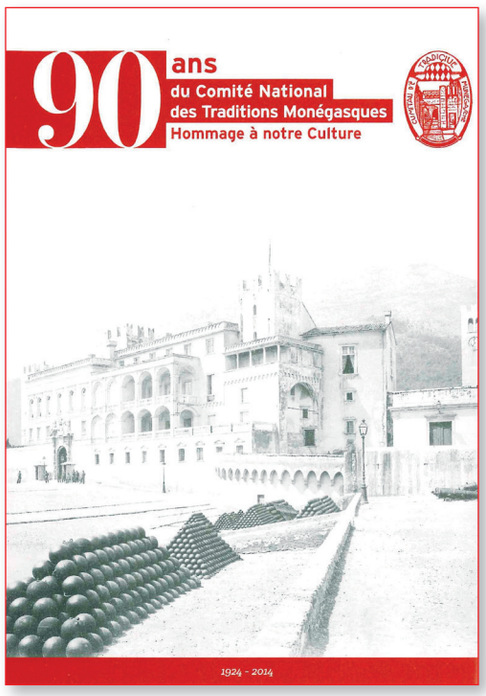








Soirée culturelle monégasque, Hommage à Louis Notari, 7 novembre 1980, avec le concours de l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo et la participation de Robert Manuel, Sociétaire de la Comédie Française. 2 disques 33 tours, hors commerce, édités par la Mairie de Monaco avec le concours du Comité National des Traditions Monégasques. Lus dans leur langue originale, des textes des grands auteurs en langue monégasque : Robert Boisson (1906-1987), Louis Canis (1891-1973), Paulette Cherici-Porello (1924-2018), Marc Curti (1881-1967), chanoine Georges Franzi (1914-1997), R.P. Louis Frolla (1904-1978), René Novella (1922-2018), Lazare Sauvaigo (1894-1976), Jules Soccal (1907-1976). Exécution de pièces musicales de compositeurs nationaux : Honoré Langlé (1741-1807), Louis Abbiate (1866-1933), Joseph Bergonzi (1870-1935), Fernand Bertrand (1915-2011), chanoine Henri Carol (1910-1984), Henri Crovetto (1896-1972), Marc César Scotto (1888-1960).



DVD édité à l'occasion des *90 ans du Comité National des Traditions Monégasques*. *Hommage à notre culture*. Soirée culturelle du 15 octobre 2014. Poésies en langue monégasque : Paulette Cherici-Porello, *U curcussùn* ; Louis Barral, *L'ùnicu* ; Robert Boisson, *Ë màire-gran* ; Louis Frolla, *Inu â me' pàtria* ; Jules Soccal, *A rœsa d'i venti d'u matalò d'àiga duça* ; Louis Canis, *Se cunuscëssi a me' ninùn* ; Marc Curti, *Beli tempi d'ë campagne* ; Louis Principale, *U crovu e u vurpùn* ; Louis Notari, *Üntra nui* ; René Stefanelli, *U gatu e l'umbrela*.

La nourrice.— À quatre heures ! Il n'était pas quatre heures ! Je me lève pour voir si tu n'étais pas découverte. Je trouve ton lit froid et personne dedans.

A nurrriça.— *A qatru ure! Nun eru mancu qatru ure! Me issu per gardà se nun era descüverta. Truvu u letu frëdu e düsciün drüntu.*

Antigone.— Tu crois que si on se levait comme cela tous les matins, ce serait tous les matins aussi beau, nourrice, d'être la première fille dehors ?

Antigune.— *Crëdi che se ün se isseressa cuscì tüte ë matìn, tüte ë matìn serëssa utan belu, nurriça, de iesse a prima fiya de fœra?*

La nourrice.— La nuit ! C'était la nuit ! Et tu veux me faire croire que tu as été te promener, menteuse ! D'où viens-tu ?

A nurrriça.— *De nœte! Era de nœte. E vœi me dà da crede che sì andà te prumenà, büjarda! D'unde vegni?*

Antigone (*a un étrange sourire*).— C'est vrai, c'était encore la nuit. Et il n'y avait que moi dans toute la campagne à penser que c'était le matin. C'est merveilleux, nourrice. J'ai cru au jour la première aujourd'hui.

Antigune (cun ün surrisu stranu).— *È veru, fava ancura scüru. E ünt'a campagna nun gh'eru che min a pensà che era degià u matin. è meraviyusu, nurriça. Sun stà a prima a crede a u giurnu, ancœi.*

La nourrice.— Fais la folle ! Fais la folle ! Je la connais, la chanson. J'ai été fille avant toi. Et pas commode non plus, mais dure tête comme toi, non. D'où viens tu, mauvaise ?

A nurrriça.— *Fa' a nescia, fa' ben a nèscia! A cunusciu, a cansün. Sun stà zùvena prima de tü, sun stà, çe che te crëdi. E tambèn nin còmuda, ma testarda cuma tü, mancu per ride. D'unde arrivi, marria?*

Antigone (*soudaine grave*).— Non. Pas mauvaise.

Antigune (d'ün còu grave).— *Nun. Pà marria.*

La nourrice.— Tu avais un rendez-vous, hein ? Dis non, peut-être.

A nurrriça.— *Gh'avi ün apuntamëntu gh'avi, eh? Dì de non, se sì bona.*

Antigone (*doucement*).— Oui. J'avais un rendez-vous.

Antigune (cian).— *Scì. Avëvu ün apuntamëntu.*

La nourrice.— Tu as un amoureux ?

A nurrriça.— *Gh'ai ün carignàire?*

Antigone (étrangement, après un silence).— Oui, nourrice, oui, le pauvre. J'ai un amoureux.

Antigune (cun a vuje strana, dopu ün silençiu).— *Scì, nurriça, sci, meschìn. O ün carignàire.*

La nourrice (*éclate*).— Ah ! c'est du joli ! c'est du propre ! Toi, la fille d'un roi ! Donnez-vous du mal ; donnez-vous du mal pour les élever ! Elles sont toutes les mêmes. Tu n'étais pourtant pas comme les autres, toi, à t'attifer toujours devant la glace, à te mettre du rouge aux lèvres, à chercher à ce qu'on te remarque. Combien de fois je me suis dit : « Mon Dieu, cette petite, elle n'est pas assez coquette ! Toujours avec la même robe et mal peignée. Les garçons ne verront qu'Ismène avec ses bouclettes et ses rubans et ils me la laisseront sur les bras. » Hé bien, tu vois, tu étais comme ta sœur, et pire encore, hypocrite ! Qui est-ce ? Un voyou, hein, peut-être ? Un garçon dont tu ne peux pas dire à ta famille : « Voilà, c'est lui que j'aime, je veux l'épouser. » C'est ça, hein, c'est ça ? Réponds donc, fanfaronne !

A nurrriça (ressàuta).— *Ah, sëmu beli! Sëmu propri beli! Tü, a fiya d'ün re. Deve da fà, deve da fà per alevale! Sun tüte ë stesse. Püra, nun eri cuma ë àutre, tü, sempre a se pumpunà davanti a u speyu, a se mëte u russu sc'i lerfi, a çercà de se fà nutà. Qante vote me sun pensà: «Signù, sta piciuna nun è assè cuchëta! Sempre cun a meme roba e mà pencenà. I zuvenoti vederàn sulu Ismene cun i soi frisui e i soi rübai e m'a lasceràn sciù i brassi.». Eh ben, vedi, eri cuma to' sœ e pegiu ancura, faussüme! Qü è? Un pelandrun, eh, forsci? Ün che nun poi dì ün casa: «Ecu, è a ëlu che vœyu ben, vœyu mariàmelu»? è cuscì, eh? Eh che è cuscì? Responde, a u mancu, fanfaruna!*

ANTIGONE (*a encore un sourire imperceptible*).— Oui, nourrice.

LA NOURRICE.— Et elle dit oui ! Miséricorde ! Je l'ai eue toute gamine ; j'ai promis à sa pauvre mère que j'en ferais une honnête fille, et voilà ! Mais ça ne va pas se passer comme ça, ma petite. Je ne suis que ta nourrice, et tu me traites comme une vieille bête, bon ! mais ton oncle, ton oncle Créon saura. Je te le promets !

ANTIGONE (*soudain un peu lasse*).— Oui, nourrice, mon oncle Créon saura. Laisse-moi maintenant.

ANTIGONE (cun ün impertibile surrisu).— *Scì, nurriça.*

A NURRIÇA.— *E te dije de scì, te dije! Misericòrdia! L'ò avüa ün bailage che era ancura üna cìcia; o prumessu â bon àrima de so' mamà che ne farëssa üna persuna cuma se dëve, ecu! Ma aiçò nun se passerà cuscì, piciuna cara. Che me trati cuma u restu d'ün scüu perchè sun sulamente a to' nurriça, semu d'acordi, ma to barba, to barba Creòn, serà enfurmau. T'u digu min, t'u digu!*

ANTIGONE (d'ün cou ün pocu stanca).— *Scì, nurriça, barba Creòn u saverà. Làsciame sula aura.*



Antigone donnant sa sépulture à Polynice, Jean-Louis Bézard, 1825 © *RMN-Grand-Palais* (DR).

3. PRÉSENCE ACTUELLE DU MONÉGASQUE ÉCRIT

En partie en raison du nombre particulièrement restreint de locuteurs dès le milieu du siècle dernier, l'activité littéraire et d'écriture en monégasque est restée essentiellement limitée à une poignée d'érudits ou de passionnés locaux qui avaient encore eu l'occasion d'apprendre la langue dans un cadre familial ; la rareté elle-même des ouvrages publiés en volumes, et donc susceptibles d'offrir au monégasque une certaine visibilité éditoriale, ne semble pas avoir suscité un intérêt plus important pour le sort de la langue au sein de la population et provoqué l'élargissement des acteurs de sa revalorisation sous forme écrite.

Confirmant ce que Louis Notari avait déjà annoncé quelques décennies plus tôt en préface à ses propres œuvres littéraires, les enquêtes menées par Raymond Arveiller surtout entre les années 1940 et 1950, dans le cadre de sa fondamentale *Étude sur le parler de Monaco*, décrivaient un tableau sombre quant à la diffusion et à la pratique résiduelle du monégasque, largement abandonné depuis longtemps comme code de communication dans la sphère familiale, et particulièrement érodé dans ses formes authentiques par l'apport linguistique des résidents et des travailleurs étrangers. Ce à quoi Arveiller pouvait seulement aspirer était de « donner une image fidèle de ce que certains vieux Monégasques se rappelaient peut-être encore à l'époque de notre enquête ».

Ce fut précisément la disparition progressive des derniers locuteurs natifs – ce qui ne laissait désormais aucun doute sur le sort de la langue – qui motiva les premières mesures prises au niveau institutionnel pour faire face à la situation. Ainsi, à la fin des années 1950, fut instituée, au sein du Comité des Traditions, une « commission spéciale » pour la langue monégasque afin de valider la *Grammaire monégasque* (1960) et le *Dictionnaire monégasque-français* (1963) en cours de rédaction par le R.P. Louis Frolla. Dans sa formation primitive, la commission se composait à la fois de personnalités qui avaient jusqu'alors été les plus actives dans l'écriture en monégasque (Louis Notari, Marc-Marius Curti, Louis Canis, Lazare Sauvaigo et Robert Boisson, ce dernier étant le maire en exercice), ainsi que de locuteurs choisis parmi les principaux responsables administratifs locaux (Alexandre Médecin, ancien maire de Monaco, Georges Sangiorgio, ancien adjoint au maire, René Novella, alors conservateur de la Bibliothèque Communale, et Roxanne Notari-Noat, conseillère nationale et fille de Louis Notari).

Comme déjà mentionné dans les pages précédentes, à partir de la seconde moitié de ces années 1960, la prise de conscience du destin du monégasque trouva un élan nouveau et décisif surtout dans les infatigables activités de promotion menées par Georges Franzi. Rassemblant et catalysant les diverses sollicitations présentées par des personnalités sensibles au sort de la langue, il réussit à promouvoir et à se faire le porte-parole de la nécessité non seulement, comme on l'a vu, de son utilisation dans la liturgie, mais aussi de son enseignement en milieu scolaire.

Le désir de plus en plus concret de donner suite à des instances de ce genre, probablement soutenu aussi par les développements et les initiatives au niveau des associations territoriales en Ligurie (qui avaient conduit en 1973 à la fondation de la Consulta Ligure, une institution conçue pour agir comme une fédération des nombreuses associations de culture locale opérant sur le territoire, et à l'organisation d'un congrès d'études, intitulé *Storia e vita dei dialetti liguri* et consacré aux variétés dialectales de la région), conduisit, au milieu des années 1970, à l'organisation du premier colloque de dialectologie au sein du Comité des Traditions Monégasques. L'objectif de cette initiative était double : attirer l'attention de la communauté universitaire internationale sur la langue locale en encourageant son étude savante, et faire le point sur les opérations possibles pour favoriser sa promotion au niveau institutionnel.

Ce sera donc surtout le succès de ces rencontres qui conduira à la décision prince Rainier III, formalisée en 1976, d'inclure le monégasque comme matière obligatoire dans les écoles publiques et privées pour les trois dernières classes de l'enseignement primaire. Dans les années suivantes, ces mesures ont été renforcées ; aujourd'hui, l'enseignement de la langue est également obligatoire au niveau de l'enseignement secondaire et il est possible de la présenter comme matière à option au baccalauréat. En outre, depuis 1981, un concours annuel est organisé pour récompenser les élèves les plus remarquables dans cette discipline. De telles mesures ont énormément contribué à faire prendre conscience de l'importance de la langue locale à la population de Monaco qui y a été sensibilisée au cours des dernières décennies, même si elles semblent encore insuffisantes pour permettre une renaissance de l'idiome au niveau parlé.

Dans la continuité de l'expérience fructueuse de ces colloques, la volonté de créer les conditions optimales pour favoriser les recherches non seulement sur cette langue, mais aussi sur les variétés régionales de l'aire romane dans son ensemble, s'est traduite en 1982 par la création de l'Académie des

Langues Dialectales. Elle représente aujourd'hui une institution de première importance pour les activités de recherche sur le monégasque et les variétés linguistiques voisines, et est actuellement le seul organisme para-académique à accorder une attention particulière à la linguistique de l'aire ligure.

La même année, la Commission pour la langue monégasque fut formalisée au niveau législatif, promue au rang d'institution officielle à part entière « chargée d'œuvrer » – selon l'Ordonnance Souveraine – « pour la défense et l'illustration de la langue monégasque, de procéder à toutes études, de formuler toutes propositions propres à améliorer la connaissance du monégasque notamment en ce qui concerne les programmes d'enseignement ». Les membres sont nommés par le prince pour un mandat de trois ans.

Le soutien du gouvernement princier envers le monégasque s'est concrétisé depuis lors par son utilisation partielle dans la toponomastique ; cela assure une présence au moins minimale de la langue locale dans le paysage linguistique, qui se limite par ailleurs le plus souvent à la dénomination de certaines activités privées. Dans d'autres cas, l'usage écrit de la langue locale dans la sphère publique s'est manifesté sous des formes extemporanées, comme pour la signalisation des arrêts de bus sur certaines lignes de la Compagnie des Autobus de Monaco, introduite en 2013 mais apparemment abandonnée à présent.

Si ces nombreuses prémices sont certes encourageantes et assurent au monégasque un statut de privilège absolu par rapport à celui des variétés ligures parlées sur leur terre d'origine, la volonté d'élever l'idiome local à une véritable « langue du pays », fortement soutenue par ceux qui, au siècle dernier, ont œuvré pour la revalorisation du monégasque au niveau public et certainement acceptée par les autorités locales (comme en témoigne l'institution de l'étude du monégasque comme matière scolaire obligatoire), a jusqu'à présent peiné à se concrétiser par des initiatives qui pourraient être décisives pour la perception du monégasque comme un élément réellement présent et significatif de la vie publique de la principauté, ce qui est freiné par le faible nombre de locuteurs.

La principauté de Monaco est aujourd'hui un État moderne qui poursuit sa transformation afin de relever les défis imposés par une économie de plus en plus basée sur le développement technologique et de faire face aux limites de son extension géographique restreinte, comme en témoignent les travaux de construction en cours dans le nouveau quartier du Portier. Il reste encore à évaluer dans quelle mesure les initiatives promues par les institutions peuvent contribuer à assurer à la langue monégasque une présence perceptible dans le paysage linguistique local et sa survie en tant que code de communication, au moins auprès d'une bande étroite des habitants de ce petit Etat méditerranéen qui semble ne pas vouloir renoncer, malgré tout, à la défense de sa spécificité culturelle historique en tant qu'élément indispensable de son identité future.

3.1. La présence du monégasque dans la toponomastique

Outre son enseignement dans les écoles, l'intérêt pour le monégasque de la part des institutions locales s'est surtout manifesté dans l'utilisation de la langue dans le domaine de la toponomastique, mise en place depuis les toutes dernières années du siècle dernier, tant en ce qui concerne la reprise des noms historiques de rues et de places, que – dans une moindre mesure – ceux d'introduction récente.

Dans le premier cas, les lieux-dits concernés se rapportent presque exclusivement aux zones de Monaco historiquement habitées avant l'explosion démographique et urbaine de la seconde moitié du XIX^{e} siècle, à savoir le centre historique de la ville, aujourd'hui administrativement enclavé dans le quartier Monaco-Ville (*Mùnegu-Àutu* selon la diction monégasque courante), et la portion de territoire correspondant à l'ancienne agglomération des Moulins, aujourd'hui incluse dans le quartier de Monte-Carlo (*Munte-Carlu*). Dans ce cas, les désignations toponymiques des panneaux apparaissent à la fois en français et en monégasque, respectivement en haut et en bas dans la plupart des cas (« rue Basse / *carrùgiu Sutràn* » ; « place du Palais / *piaça d'u Palaçi* ») ; lorsque la toponomastique officielle moderne diffère de la traditionnelle, cette dernière est indiquée – seulement en monégasque – généralement au bas de l'enseigne (comme dans le cas de « rue Émile de Loth / *carrùgiu Émile de Loth – Veyu carrùgiu d'i Maui* » ; mais on a d'ailleurs « *carrùgiu cunte Felix Gastaldi – Veyu carrùgiu d'u Mezu* / rue comte Félix Gastaldi »). Il est intéressant de noter que – sur le Rocher, du moins – non seulement les noms de lieux « traditionnels », mais aussi ceux d'introduction plus tardive (comme « Placette François Bosio / *Piaçëta François Bosio* », inaugurée en 1929) portent la double mention.

La conformité entre le nom français et celui en langue locale (ce qui empêche de conserver seul le nom traditionnel du toponyme monégasque) apparaît nécessaire pour éviter les confusions concernant les rues ou les places qui comportent des numéros de maisons relatifs à des habitations, des commerces ou des sièges institutionnels ; le toponyme local non adapté ne se retrouve en fait que dans de très rares cas où ces conditions ne sont pas réunies (comme dans le cas du « passage du Coin / *u Carrugëtu* », simple venelle reliant deux rues principales). Quoi qu'il en soit, la seule dénomination officielle reste toujours en français, celle en monégasque étant limitée au simple rôle de rappel des noms historiques des différents éléments de la toponomastique locale.

Le second cas, beaucoup plus restreint, concerne par contre les toponymes d'introduction récente en raison d'interventions urbanistiques précises (comme dans le cas du quartier de Fontvieille, en monégasque *Funtanaveya*, largement créé dans la seconde moitié du siècle dernier en retirant de l'espace à la mer). Ici, le nom de lieu est uniquement en monégasque ; mais comme, selon le huitième article de la constitution actuelle du pays (1962), la seule langue officielle est le français, la spécification générale du toponyme reste en cette dernière langue : on trouve ainsi des noms de rue tels que « rue de la *Lüjernëta* », « rue du *Gabiàn* » ou « place du *Campanìn* », qui montrent la contradiction entre la volonté d'adopter la langue locale dans certains domaines para-officiels et l'absence de tout contexte législatif à cet égard. Malgré, donc, des choix de ce type destinés à souligner l'attention renouvelée de l'administration communale pour l'idiome local (également évidente dans les panneaux à l'entrée de la ville, qui depuis quelques années sont aussi en français et en monégasque), dans cette conjoncture spécifique, l'absence d'une politique linguistique spécifique, garantissant une égale dignité et visibilité aux deux langues, est particulièrement évidente.

3.2. Les célébrations liturgiques en monégasque

Malgré les profonds processus de revalorisation qu'a connus le monégasque au cours des dernières décennies, son utilisation publique à l'oral dans des contextes prestigieux reste, pour l'instant, essentiellement limitée à la sphère liturgique. Mais même dans ce cas, le recours au monégasque comme langue véhiculaire n'a lieu que pour la célébration de la messe et lors d'occasions particulières : la célébration de la messe des morts, celle de la Saint-Nicolas à qui fut dédiée la première église paroissiale du Rocher (fêtée le 6 décembre) et celle de la Sainte-Dévote, patronne de la principauté (qui se déroule les 26 et 27 janvier). Même dans ce cas, la langue locale reste donc reléguée à une dimension strictement liée à la célébration de certaines traditions, ce qui rend certainement difficile pour les Monégasques d'aujourd'hui de l'identifier comme un moyen de communication réellement adapté à un usage général dans la vie quotidienne. Ci-dessous, une partie du texte extrait des textes photocopiés adoptés lors de la célébration de la messe en l'honneur de sainte Dévote, s.p.

Acœyu e salütaçiùn:

A u nume d'u Pàire, d'u Fiyu e d'u Spìritu Santu.

Amen.

A gràçia de nostru Signù Gesù Cristu, l'amù de Diu u Pàire e a cumüniùn d'u Spìritu Santu sìciun sempre cun vui.

E cun u vostru spìritu.

Intruitu:

Frai, recunuscëmu i nostri pecai per celebrà cuma se deve a Santa Messa.

Cunfessu a Diu uniputente e a vui àutri tambèn, frai, che ò tantu pecau, cun i pensiei, ë parole, i fati e per umissiùn. È a me' curpa, è a me' curpa, è a me' ciù grande curpa. Ecu perchè sùplicu a Vèrgine Maria, i Àngeli e tüt'i Santi, e tambèn vui, frai, de pregà per min u Signù Nostru Diu.

Che Diu uniputente ne faghe misericòrdia, che ne perdune i nostri pecai e ne cundüje â vita eterna.

Amen.

Signù, pietà.
Signù, pietà.

O Cristu, pietà.
O Cristu, pietà.

Signù, pietà.
Signù, pietà.

Glòria a Diu a u ciù àutu d'u celu, e pàije sci'a terra a i omi de bona vuruntà. Te laudamu, Te benedimu, T'aduramu, Te glurificamu, Te rengraçiamu per a To' glòria imensa, o Signù, Re d'u Celu e Diu Pàire uniputente, Signù, Fiyu unigènitu, Gesù Cristu, Signù Diu, Agnelu de Diu, Fiyu d'u Pàire, Tü che sfaçi i pecai d'u mundu, agi pietà de nui; Tü che sfaçi i pecai d'u mundu, scut'a nostra preghëra; Tü che sì assetau â drita d'u Pàire, agi pietà de nui; perché Tü sulu sì santu, Tü sulu sì Signù, Tü sulu l'autìssimu, Gesù Cristu, cun u Spìritu Santu, ünt'a glòria d'u Pàire. *Amen*.

Preghëra per tüti:
Pregamu u Signù: Signù, santìfica chëstu giurnu cun u martìriu gluriusu de santa Devota e, cuma sëmu fieri de l'avè per cumpatriota e per Patruna, cuncèdene, sustegnüi dâ so' preghëra e da u so esempi, de stà forti ünt'a nostra fëde e ünte l'amù, prima de ientrà cun ëla ünt'a pàtria d'i santi. Per Gesù Cristu, nostru Signù, che vive e regna cun Tü e u Spìritu Santu, per i sèculi d'i sèculi. *Amen*.

Epìstula:
Letüra d'u libru d'a Sapiença (Eccl. 51,1-12):
Signù, Signù, Tü sì u me Re, vœyu Te pregà, vœyu Te laudà, vœyu Te rengraçià perchè ai scartau de min u mà, m'ai prutegiau cuntra ë lenghe d'ë vìpere, m'ai dau u curage de süpurtà a durù, d'iesse paçiente, de perdunà a chëli ch'an fau de mà a u me corpu cuma a u me spìritu. E, cuma a To' misericòrdia è sença fin, vœyu, fint'â me' ürtima ura, celebrà u To nume e a To' buntà. Tü che scarti d'au perìculu tüti chëli che cœntun sciù de Tü, e i prutegi cuntra u mà. Parola d'u Signù. *Rengraçiamu u Signù*.

Sarmu e allelùia:
Riturnelu: *È prun felice l'omu che Diu àima*.

A lege de Diu è perfeta,
cunsulaçiùn per l'àrima;
Diu dije a verità,
sapiença de l'omu bravu.

Çe che Diu dije è giüstu,
giòia per u cœ;
a so' vuruntà è püra,
lüme duçu per i œyi.

Allelùia, allelùia…
Te salütu, gluriusa màrtire, cara patruna, fedele cumpagna, santa Devota. Vegne a u nostru sucursu. *Allelùia*.

Vangelu:
U Signù sice cun vui. *E cun u vostru spìritu*.

Letüra d'u Santu Vangelu de san Mateu. *Glòria a Tü, Signù*.

Da chëlu tempu, Gesù Cristu, parlandu a i apòstuli, gh'à fau u seghente paragùn: u regnu d'u Celu è cuma chële fiyu d'unù ch'asperavun u spusu. Ma cuma era a nœte, an tütu piyau ün lümu… Ë çinqe fiye ch'erun prudente an tambèn piyau üna picina pruvista d'œri. Nançi, ë çinqe àutre che nun avëvun gàire de giüdiçi nun an piyau chëla precuçiùn. U spusu se fandu asperà, tüte chële fiye s'ündormun. Ma, tütu d'ün cou, versu mezanœte, s'è audiu ün criu: «U spusu arriva, andè a reçèvelu». Alura ë dèije fiye d'unù, dreviandusse, an piyau ciacüna a so' lampa e l'an açësa. Ma ë çinqe fiye sença giüdiçi, vedendu ch'ë so' lampe se smurçevun, an demandau a ë çinqe fiye prüdente ün pocu d'œri. «Nun ghe n'avëmu mancu per nui… Andè da u mercante!» Tantu ch'erun partie per andà a cercà l'œri, u spusu essendu arrivau, sùbitu a festa à cumençau.

Qandu e çinque fiye sença giüdiçi se sun presentae, an truvau ë porte serae. Alura, picandu e criandu: «Signù, Signù, drœvene ë porte!». U spusu gh'à ditu: «Ün verità, ün verità nun ve cunùsciu».

Dunca fò iesse sempre prunti, perchè nun cunuscëmu nin u giurnu, nin l'ura. Aclamamu a parola de Diu.

Làuda a Tü, Signù Gesù Cristu.

Credo:
Crëdu ünt'ün sulu Diu, u Pàire uniputente, creatù d'u celu e d'a terra, de l'Üniversu visìbile e de chëlu che nun se vëde. Crëdu ünt'un sulu Signù, Gesù Cristu, Fiyu ùnicu de Diu, nasciüu da u Pàire prima de tüt'i sèculi. È Diu, nasciüu da Diu, lüme nasciüu d'u lüme, Diu veru nasciüu da u Diu veru. Generau ma nun creau, è cunsüstançiale a so Pàire, e da Ëlu tütu è stau fau. Per nui àutri omi e per a nostra sarvëssa è carau da u celu. Per l'obra d'u Spìritu Santu s'è üncarnau dâ Vèrgine Maria, e omu s'è fau. Crücificau per nui d'u tempu de Pònçiu Pilatu, à sufertu a so' passiùn, è mortu e è stau suterrau. È stau ressüscitau a u terçu giurnu, segundu ë scritüre, è muntau a u celu, è assetau â drita d'u Pàire. Revegnerà ünt'a glòria per giüdicà i vivi e i morti, e u so regnu nun finirà mai ciù. Crëdu ünt'u Spìritu Santu, che è Signù, che dà a vita e che prucede da u Pàire e da u Fiyu. Cun u Pàire e u Fiyu reçëve a meme aduraçiùn e a meme glòria; n'à parlau per a vuje d'i prufeti. Crëdu ünt'a Gèija, üna, santa, catòlica e apustòlica. Recunùsciu ün sulu batezà per a remissiùn d'i pecai. Spetu a resürreçiùn d'i morti e a vita d'u mundu che è da vegne. *Amen*.

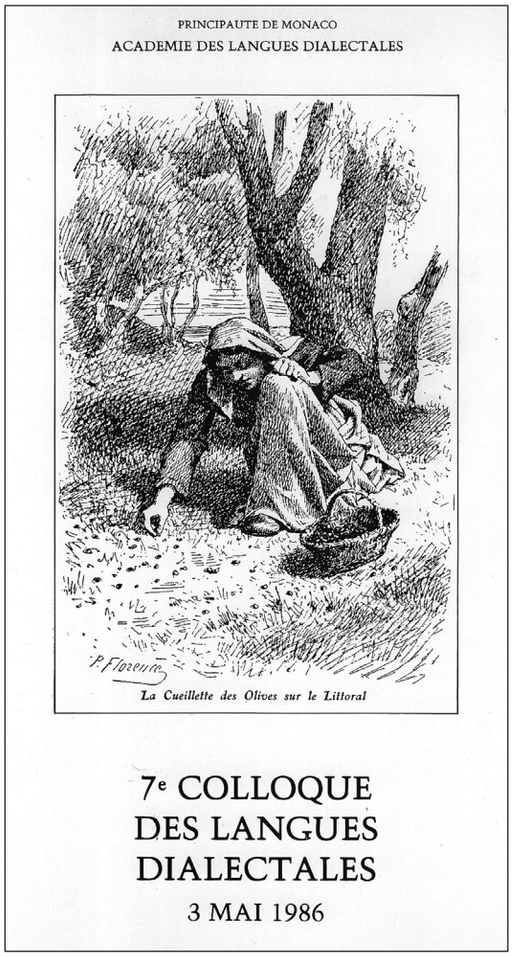
[…]

Preghëra eucarìstica:
Sì veramënte santu, Signù, Tü a fonte de tüta santità. Dunca te pregamu: santìfica chëste uferte cun l'aigayu d'u To Spìritu; che devegnun per nui u Corpu e u Sanghe de Nostru Signù Gesù Cristu.

A u mumëntu ch'andava a se livrà d'u so cin vurè â so' passiùn, à piyau u pan, T'à rengraçiau, l'à speçau e l'à dau a i soi discìpuli dijendu: «Piyè e mangene tütu: aiçò è u me corpu ufertu ün sacrifiçi per vui». E dopu a çena, ünt'a stëssa manera, à piyau u càlice, T'à turna rengraçiau e l'à dau a i soi discìpuli dijendu: «Piyè e büvene tüti, perchè aiçò è u càlice d'u me sanghe, u sanghe d'a nœva e eterna aliança, che serà versau per vui àutri e per tüt'i omi, ün remissiùn d'i pecai. Fè aiçò ün memòria de min».

3.3. Un exemple de prose scientifique (1986)

On a vu comment, dans les années 1970, les synergies employées à différents niveaux pour favoriser la récupération de l'idiome local à Monaco se sont également traduites dans la promotion de la recherche visant la langue elle-même. Celle-ci avait été inaugurée quelques années plus tôt par le linguiste français Raymond Arveiller qui, en l'absence de toute littérature scientifique antérieure et sur la base des investigations menées sur place, avait proposé une analyse extrêmement poussée du monégasque – tel qu'il était encore possible de l'attester malgré son profond état de dégradation – d'un point de vue phonétique, morphologique et lexical.



Couverture des actes du 7e Colloque des langues dialectales, dont est extrait le texte mentionné ci-dessous. L'Académie des Langues Dialectales, fondée en 1982, est une institution de première importance pour la promotion de l'étude scientifique des variétés linguistiques provençales et surtout ligures.

Ainsi, en 1974, eut lieu la première édition des « Colloques de dialectologie monégasque » organisés par le Comité National des Traditions ; outre des érudits et des amateurs locaux, certains des principaux représentants de la recherche scientifique en dialectologie dans l'espace ligure et provençal y participent dès le début. Depuis 1986, la manifestation se déroule sous l'égide de l'Académie des Langues Dialectales – sous le nom de « Colloques des langues dialectales » – et se propose, désormais sur la base de fondements scientifiques plus solides, de promouvoir les études sur les langues régionales de l'aire romane, avec un accent particulier sur le monégasque et les variétés des régions voisines de Ligurie et de Provence.

Comme on l'a argumenté dans le cas d'une communication de Georges Franzi (§ 2.7.6), ces événements n'ont pas seulement eu le mérite fondamental d'attirer l'attention sur le monégasque vis-à-vis des chercheurs et des centres universitaires étrangers, mais ont contribué à leur tour à accroître le prestige de la langue en raison de son utilisation, à l'oral, comme outil de communication pour des thématiques clairement engagées et liées en partie à des contextes de recherche scientifique. De cette dernière, on retrouve quelques exemples au niveau écrit, comme le fragment de texte suivant d'Éliane Mollo, « Lèssicu e semàntica de r'auvirè ünt'a lenga munegasca », *7e Colloque des langues dialectales*, Monaco, Académie des Langues Dialectales, 1986, pp. 54-56. Traduction française de la main de l'auteur.

II. Lèssicu e semàntica de r'aurivè e d'u defiçi

A. Lèssicu e semàntica de r'aurivè

*A lenga munegasca fa a diferença üntra r'*aurivè *sparau e cürau che dije a u so prupietari «ciù me fai pòveru, ciù te rendu ricu», e r'àrburu sarvàigu: «r'*aurivastru*». Ma tüt'i dui dan d'*aurive.

De qalitae d'aurive ghe ne sun tante! A. Rebaudo ne dije sei per a Ligüria. I paisai d'a so' regiün cürtivavun a Culumbaia*, ma tambèn a* Taggiasca*, a* Razzola*, a* Lavagnina*... Cada lœgu ün pocu ümpurtante dava u so nume a üna spècie. Nun stamu a dà i numi d'ë aurive de Pruvença, ghe ne sun a u menu vintu ünt'u* Trésor du Félibrige*! Scàiji cada paisotu avëva a so' varietà!*

I munegaschi se suvegnun de trei [sic] *sorte: a* pignœra *(àrburu e frütu), a* curumbana *e a* nirana*. Sci'a veya Roca nun se davu i numi per ne rapelà l'urìgine. Ünt'i predi d'u veyu Mùnegu nun se cürtivavun tante sorte d'aurivei e i soi numi erun sënci e legai a u parlà de tüt'i giurni. Per esempi, â curumbana che serëssa una varietà de* taggiasche *(de Taggia) purëvun ghe dì tambèn* tagiasca*, aiçì à cunservau u so belu nume cin de puesia.*

Per de ciù, a u cuntrari d'a lenga pruvençale, che gh'à tanti vucàbuli che vegnun d'a parola oulivo*, stu campu lessicale è pòveru ünt'u parlà munegascu: per esempi nun esiste ün* aurivàire *(l'*oulivaire *de Pruvença). A Mùnegu se travayava a reu ma ün famiya o cun l'agiütu d'i vijìn e d'i amighi, e següramente nun se fava u mestè d'*aurivàire*: a lenga nun à ünventau ün vucàbulu che nun era necessari. Piyamu ün'àutra parola:* aurivëtu*, esiste ün vucàbulu currispundente ün Pruvença e ün Ligüria unde pa tantu lonzi de Mùnegu gh'è ün paisotu che se ciama Olivetta San Michele. Ün munegascu nun se trova nin ünt'u diçiunari de L. Frolla, ni ünt'u stüdiu de R. Arveiller. Me semiya che s'ümpiegava ben pocu. Tegnëmu ün mente che u viagiatù che ün 1860 vegnëva a Mùnegu descrüvëva ün Principatu und'i aurivei, i çitrunei e i limunei se arburavun a u mitàn d'ë fasce d'ë viulëte, d'ë peònie o d'ë rœse. Per u paisàn munegascu u so picìn predi ciù che ün «aurivëtu» era ün giardìn sciuriu!*

Ma se u lèssicu è pòveru, a lenga munegasca sëghe de lege precise. Vederëmu ailò:

1. *prima de tütu ün paragunandu u vucabulari de r'aurivè cun chëlu d'i àutri früti;*
2. *pœi ün stüdiandu r'etimulugia de ste parole;*
3. *ünfin, ün paragunandu u munegascu cun i dialeti vijìn.*

1. I numi d'ë aurive. I numi d'i àutri früti

U mudelu morfusemanticu d'i numi d'aurive nun pò iesse isulau ünt'u sistema morfusemanticu d'a lenga munegasca.

Savëmu che ë aurive nëgre se ciamun nirane *e ë àutre ciù grosse o ciù picine sun ë* curumbane *o ë* pignœre*. Qale è u nume de r'üga gianca? u* giancu *e, cuma se deve, a russa è u* russëse *o a* barbarussa*, e r'üga nëgra è u* negrëtu*, a* prevèira *o a* crovèira*.* Prevèira *e* crovèira *ne dan prun l'idea d'u nëgru. Cosa purëva iesse ciù scüru d'a sutana d'u preve (cf.* prevèira*?). Qale aujelu è ciù nëgru d'u crovu (cf.* crovèira*)? Forsci u merlu?... Nun stamu a ublià che l'àrima pupülari ne paraguna a curù d'ë soe ciüme ünt'u veyu pruverbi «u merlu dije a u crovu: "Cuma sì nëgru!"».*

I numi d'u pèrsegu nun vegnun d'u càlibru o d'a curù d'u frütu, ma d'ë soe qalitae: düru è u düràn*, molu u* mulàn*, aderente a l'òsciu u* murdente *e, se [se] scciapa è u* scciapente*.*

Se pò dunca cunstatà che tüti sti numi, cuma i numi d'ë aurive, sun sënci e vegnun de r'esperiença qutidiana. U mudelu semànticu è basau suvra ë qalitae esterne e cuncrete de cada spècie de frütu.

A lenga funçiuna dunca d'üna manera ciütostu ecunòmica. Per diferençià e varietae d'i soi früti, u parlà u piya d'ë raije sënce che dan ün'imàgine esata d'u frütu. Cun 'na règula cunusciüa ne fa ün agetivu curumba *›* curumbana*,* crovu *›* crovèira*,* preve *›* prevèira*. Cuscì a memòria permanente nun se carga d'ün vucabulari nœvu, e u sistema facìlita u travayu d'a memòria tempuràira: è prun fàcile de se rapelà e d'identificà u referente d'ë parole precise e metafòriche.*

II. Lexique et sémantique de l'olivier et du moulin à huile / *A. Lexique et sémantique de l'olivier* / La langue monégasque distingue l'olivier élagué et soigné, qui dit à son propriétaire « plus tu m'appauvris, plus je te rends riche», et l'arbre à l'état sauvage, appelé *aurivastru*. Mais les deux donnent des olives. / Des olives, il y en a de toutes sortes ! A. Rebaudo en mentionne six pour la Ligurie. Les habitants des campagnes de sa région cultivaient

la *colombaia*, mais aussi la *taggiasca*, la *razzola*, la *lavagnina*… Chaque lieu d'une certaine importance a donné son nom à une espèce. Ne parlons pas ici des olives de Provence : il y en a au moins vingt dans le Trésor du Félibrige ! Presque chaque village avait sa propre variété ! / Les Monégasques se souviennent de trois types : la *pignœra* (l'arbre et le fruit), la *curumbana* et la *nirana*. Sur l'ancien Rocher, il n'était pas d'usage de donner des noms [aux olives] pour rappeler leur origine. Dans les domaines ruraux du vieux Monaco, peu de types d'olives étaient cultivés, et leurs noms étaient simples et liés au langage courant. Par exemple, la *curumbana*, qui serait un type de « taggiasche » (du nom de Taggia), pourrait aussi s'appeler *tagiasca*, gardant ainsi son nom plein de poésie. / De plus, contrairement à la langue provençale, qui possède de nombreux vocables dérivés du mot *oulivo*, en monégasque ce champ lexical est pauvre : par exemple, il n'existe pas d'*aurivàire* (comme *oulivaire* en Provence). À Monaco, les gens travaillaient beaucoup, mais au sein de la famille ou avec l'aide de voisins et d'amis, et il n'y avait certainement pas d'*aurivàire* : la langue n'a pas créé un mot qui n'était pas nécessaire. Prenons un autre mot : *aurivëtu*. Il n'existe pas de vocable correspondant en Provence ou en Ligurie, où, non loin de Monaco, se trouve un petit village appelé Olivetta San Michele. En monégasque, on ne le trouve ni dans le dictionnaire de L. Frolla ni dans l'étude de R. Arveiller. Il me semble donc qu'il a été très peu utilisé. Gardons à l'esprit que le voyageur qui arrivait à Monaco en 1860 décrivait une principauté où les oliviers, les orangers et les citronniers se dressaient à mi-hauteur des terrasses au milieu des violettes, des pivoines et des roses. Pour les cultivateurs monégasques, leur petit lopin de terre était un jardin de fleurs plutôt qu'un *aurivëtu* ! / Mais si le lexique est pauvre, la langue monégasque suit des lois précises. On le verra (1) en comparant d'abord le lexique de l'olive avec celui des autres fruits, (2) puis en étudiant l'étymologie du vocabulaire et (3) en comparant enfin le monégasque avec les dialectes voisins. // *1. Les noms des olives. Les noms des autres fruits* // Le modèle morphosémantique des noms d'olives ne peut être isolé dans le système morphosémantique de la langue monégasque. / Nous savons que les olives noires sont appelées *nirane* et que les autres, plus ou moins grosses, sont *curumbane* ou *pignœre*. Quel est le nom du raisin blanc ? *u giancu*, et bien sûr le rouge est appelé *russëse* ou *barbarussa*, tandis que le raisin noir est le *negrëtu*, la *prevèira* ou la *crovèira*. *Prèveira* et *crovèira* véhiculent particulièrement l'idée de noirceur. Qu'est-ce qui pourrait être plus sombre que la jupe du prêtre (cf. *prevèira*) ? Quel oiseau est plus noir que le corbeau (cf. *crovèira*) ? Peut-être le merle ?… N'oublions pas que l'âme populaire compare la couleur de leurs plumes dans le proverbe « *u merlu dije au crovu* : *"Cuma sì nëgru !"* ». / Les noms des pêches ne découlent pas de la taille ou de la couleur du fruit, mais de ses propriétés : la pêche dure est appelée *düràn*, la pêche molle *mulàn*, celle dont la pulpe reste le plus attachée au noyau est la *murdente*, tandis que si elle se brise, elle est appelée *scciapente*. / On constate ainsi que tous ces noms, comme ceux des olives, sont d'origine simple et découlent de l'expérience quotidienne. Le modèle sémantique est basé sur les qualités externes et concrètes de chaque espèce de fruit. / La langue fonctionne donc de manière plutôt économique. Pour différencier les variétés de fruits, la langue parlée prend des racines simples qui donnent une image exacte du fruit. En utilisant une règle déjà connue, il forme les adjectifs *curumba* › *curumbana*, *crovu* › *crovèira*, *preve* › *prevèira*. Ainsi, la mémoire permanente n'est pas surchargée de nouveau vocabulaire, et le système facilite le travail de la mémoire temporaire : il est beaucoup plus facile de se souvenir et d'identifier le référent de mots précis et métaphoriques.

3.4. *Cunclüsiùn a u culòqiu de dialetulugia* (1974)

Parmi la documentation écrite issue des premiers colloques de dialectologie apparaissent également des exemples qui attestent d'un usage « documentaire » du monégasque dépassant finalement le domaine des mémoires et la description des anciennes traditions locales, lié à son tour au recours de la langue comme code véhiculaire dans une sphère indubitablement prestigieuse.

L'extrait suivant revêt également une importance particulière, car il témoigne des processus qui conduisirent à l'institution du monégasque comme matière scolaire dans les années 1970. Comme on l'a déjà évoqué, au cours de cette décennie, le désir de plus en plus intense de donner suite aux demandes de valorisation de la langue locale exprimées par les membres du Comité des Traditions Monégasques – reconnu également avec une détermination croissante par les autorités – aboutit en 1974 à l'organisation du premier « Colloque de dialectologie monégasque », une conférence internationale ayant le double objectif d'attirer l'attention de la communauté académique sur la langue, afin d'en encourager l'étude au niveau scientifique, et de faire le point sur les opérations possibles pour sa promotion adéquate au niveau institutionnel. De ce dernier point de vue, l'occasion était précieuse pour discuter dans une perspective pragmatique de l'institution du monégasque comme matière d'étude dans les écoles, suite au succès d'une série de cours pour adultes organisés par le R.P. Louis Frolla depuis 1972. La question, portée ensuite à l'attention du prince Rainier III lui-même, était déjà considérée comme assurée dans un avenir proche l'année suivant le premier colloque. Extrait de Louis Frolla, *Colloque de dialectologie monégasque organisé par le Comité National des Traditions. 16 et 17 novembre 1974*, Monaco, Comité National des Traditions Monégasques, pp. 69-70.

Signuria Mussù u Mera,
Signurie,
Amighi,

Serò cürtu, parlerò pocu ma gh'è 'na cosa che devu dì. È chësta: che, ancura a u giurnu d'ancœi, dopu tanti stüdi e seriuse reçerche sciù d'u nostru parlà de Mùnegu, ghe n'è, tra i nostri, che ne piyun per de farlüchëti che nun san propi cuma ümpiegà u so tempu, qandu parlamu de fà revive u nostru dialetu che sta per more.

Per ëli u parlà d'i nostri avi nun è àutru che ün parlà d'ignuranti de bassa classa, ümiliante e indignu de cunsideraçiùn per üna persuna ünstrüia d'i nostri tempi! Pensun che u nostru dialetu nun è che 'na mescciada de tanti dialeti che sun vegnüi se funde aiçì a Mùnegu tantu tempu fa. E nun san ünvece che razunze a stessa urìgine che tüt'ë àutre lenghe neo-latine e che, cuma chëste, pussede e so' richësse proprie che nun sun da despreijà.

A prova è che u nostru simpàticu prufessù Raymond Arveiller, qandu è vegnüu a Mùnegu per ünsegnà a u Lycée, audendu, per casu, da i alievi qarche parola d'u nostru idioma, à capiu sùbitu che a nostra lenga era 'na ferla d'u truncu latìn. E s'è ditu che meritava d'esse stüdià cun atençiùn e meyu cunusciüa. E curagiusamënte n'à dau l'esempi: despœi se ne laudamu de r'u tegne cuma ün vëru nostru amigu, cuscì tambèn tüti chëli ch'an respusu cun tanta premüra a ra nostra udierna invitaçiùn.

Ün sèghitu a ra nostra reuniùn, dopu u travayu acumpliu da chësti eminenti prufessui che an dau a u nostru dialetu ün'impurtança che nun avëva avanti, speramu che i nostru cumpatrioti drœveràn i œyi e che nun averàn ciù l'ària de se ride de nui.

Avanti de se separà, interpretandu l'idea de vui tütu aiçì presenti, fagu l'augùriu che ben vite i alievi ciù grandi pòsciun avè 'nte nostre scœre l'insegnamentu pràticu e scientìficu d'u nostru parlà. Capisciu che per insegnarlu [sic] *ünt'ë scœre fò, prima de tütu, preparà ri insegnanti. Nun è cosa fàcile ma è pussìbile, suvratütu se de zùveni munegaschi furmai ünt'ë universitae a u stùdiu d'a lenguìstica vuràn se dà a pëna, nun serëssa che per curiusità, de cunusce e conseghentemënte fà cunusce u nostru lengage.*

Sun prun cuntëntu de me rende cœntu che aura, dopu e brilante declaraçiue de tüti chësti eminënti prufessui, u nostru dialetu à fau, se se pò dì, ün passu avanti ünt'u campu scientìficu. Di fati, dapertütu dunde anderàn, u faràn uramai cunusce a d'àutri culeghi, ghe parleràn de nui, d'ë nostre legìtime ambiçiue de cuncurre tambèn nui, â nostra manera, a l'edificaçiùn d'achëlu munümëntu cültürale, sìmbulu da civilisaçiùn d'i pòpuli, perchè elevau da i sapienti e artisti de tüt'ë naçiue d'u mundu. E speru, sença iesse preputente, che ün giurnu ün achëlu munümëntu, speyu d'a civilisaçiùn üniversala, tra tüt'i i àutri figüre tambèn ün massacàn che se ciame «Mùnegu».

Conclusion au colloque de dialectologie. Monsieur le Maire, / Messieurs, / amis, // Je serai succinct, je parlerai brièvement, mais il y a une chose que je dois dire. C'est ceci : aujourd'hui encore, après de nombreuses études et de sérieuses recherches sur notre parler de Monaco, il y a des gens parmi nous qui nous prennent pour des sots qui ne savent pas comment employer leur temps, lorsque nous proposons de faire revivre notre dialecte qui est sur le point de mourir. / Pour eux, la langue de nos aïeux n'est rien de plus qu'un dialecte d'ignorants de bas étage, humiliant et indigne de considération pour une personne instruite d'aujourd'hui ! Ils pensent que notre parler n'est rien d'autre qu'un mélange de nombreux dialectes qui se sont réunis ici à Monaco il y a longtemps. Ils ignorent cependant qu'il partage la même origine que toutes les langues néo-latines et que, comme celles-ci, il possède ses propres richesses qui ne sont pas à dédaigner. / Preuve en est que notre sympathique professeur Raymond Arveiller, lorsqu'il est venu à Monaco pour enseigner au lycée, a entendu quelques mots de notre idiome de la part de ses élèves et a immédiatement compris que notre langue était une branche du tronc latin. Et il s'est dit qu'elle méritait d'être étudiée avec soin et d'être mieux connue. Et il a courageusement montré l'exemple : depuis lors, nous avons le plaisir de le considérer comme un véritable ami, ainsi que tous ceux qui ont répondu à notre invitation de manière si réfléchie. / Après notre rencontre, après le travail accompli par ces éminents professeurs qui ont donné à notre dialecte une importance qu'il n'avait pas auparavant, nous espérons que nos compatriotes ouvriront les yeux et prendront soin de ne plus se moquer de nous. / Avant de nous séparer, prenant note des opinions de tous ceux qui sont ici présents, j'exprime l'espoir que bientôt les élèves plus âgés pourront recevoir un enseignement pratique et scientifique de notre parler à l'école. Je comprends que pour l'enseigner à l'école, il est nécessaire, avant tout, de préparer les enseignants. Ce n'est pas une chose facile à faire, mais c'est possible, surtout si de jeunes Monégasques ayant une formation universitaire en linguistique veulent se consacrer, ne serait-ce que par curiosité, à connaître

notre langue et par conséquent à la faire connaître. / Je suis vraiment heureux de voir comment maintenant, après les brillantes déclarations de tous ces éminents professeurs, notre dialecte a fait, si l'on peut dire, un pas en avant dans la sphère scientifique. En effet, partout où ils iront, ils feront désormais connaître à d'autres collègues, ou leur parleront de nous, de nos ambitions légitimes de contribuer nous aussi, à notre manière, à la construction de ce monument culturel, symbole de la civilisation des peuples, parce qu'il est élevé par les savants et les artistes de toutes les nations du monde. Et j'espère, sans être arrogant, qu'un jour ce monument, miroir de la civilisation universelle, comprendra aussi, entre autres, une pierre portant le nom de « Monaco ».

3.5. La littérature d'enfance : *Natale a Mùnegu* (2011)

Outre l'enseignement scolaire, on a tenté ces dernières années de promouvoir le renouveau de la langue auprès des jeunes générations par la commercialisation d'ouvrages de lecture destinés aux enfants ; il s'agit de petits livres illustrés dans lesquels le texte monégasque est cependant le plus souvent le résultat de traductions de textes conçus en français ou précédemment publiés dans d'autres langues (à l'exception de l'ouvrage de Laurenç Revest, *Nipal. Sturiëte d'u lapinotu fürbu*, qui présente le texte uniquement en monégasque afin de permettre aux jeunes lecteurs d'avoir le plaisir et la satisfaction de s'immerger dans cette langue, « au prix d'un petit effort »). Ces volumes présentent généralement une esthétique graphique accrocheuse, dans le sillage des développements parallèles des manuels de langue monégasque pour les enfants d'âge scolaire. Ce qui suit est un extrait de Françoise Gamerdinger, *Noël à Monaco. Natale a Mùnegu*, Monaco, Editions du Rocher, 2011, pp. 16-21 ; traduction monégasque de Karyn Salopek-Ardisson et Stéphan Maggi.

Ancœi Scià Gianchëti à deçidau de fa descrœve a i fiyœi tüt'e decuraçiue ünstalae per Natale ün citâ. Serà dunca üna bela prumenada da fà e i fiyœi pureràn cuscì piyà l'esempi per decurà a casa. E sun propi ümpascienti!

Cumençun d'a Piaça d'u Palaçi che, achëst'anu, ofre a i fiyœi maraviyai tanti abei e ün prun belu carru tirau da de rene. Achëste piaça d'u Mediterraneu s'è vestia cuma ün paise d'u «Grand-Nord».

Che transfurmaçiün! Finta u ciù picìn carrugëtu s'è mëssu a u güstu d'achësta festa. Tüt'aiçò fa capì che tra qarche giurnu serà Natale.

A prumenada cuntinüa a «Munte-Carlu» dunde brilun tante curue sciù d'ün abeu geumètricu. Ë decuraçiue de Natale sun prun diverse, dâ ciù tradiçiunala â ciù moderna.

«Mamà, tüt'aiçò è prun magnìficu, ma purerëmu mai fà de decuraçiue cuscì bele per a nostra casa!»

«Ma scì, nun stè a ve fa de fastidi, cun tüt'a nostra vuruntà, farëmu tambèn nui de miràculi.»

Tütu d'un cou, ün persunage vestiu de russu arresta Tunìn.

«Bungiurnu, cuma te ciami?» ghe demanda u Papà Natale. Tunin spalanca i œyi, è prun stüpiu perché u Papà Natale u ghe parla.

«Me ciamu Tunìn. Pœi me dì se me purterai tütu çe che t'ò demandau?»

«Se sì stau bravu, e se ai ben mandau a to' lëtra, nun stà a te fà de fastidi. Te dagu ancura üna vota a me' adressa:

Papà Natale
Carrùgiu d'u celu
Paise d'i regali

Nun stà a l'ublià, e se vedëmu u vinti qatru de deçembre dopu mezanœte.»

Dina, prun cuntenta tambèn, cuntinüa a zunzunà so frai per che nun ublie achëst'adressa cuscì impurtante.

«Che pecau, ò lasciau u me qinternëtu ün casa; se non, l'averëssa sùbitu scrita, dije Dina, ansiusa perché gh'à paura de l'ublià.»

Aura i fiyœi sun tanti ümpascienti de turnà ün casa per finì a lëtra ch'avëvun cumençau e per scrive l'adressa d'u Papà Natale. Ma, dopu qarche carrùgiu, Tunìn e Dina rescontrun turna u Papà Natale.

«Camini tantu ciù vite che nui, ghe dije Tunìn, cuma ai fau per iesse aiçì prima de nui?»

«Cuma te ciami?» ghe dumanda u Papà Natale.

«Ma te l'ò già ditu prima! Me ciamu TU-NÌN! Papà Natale, te fai veyu cuma bacücu, perdi a memòria. Cume farai per te suvegne de çe che à demandau cada fiyœ̀?»

«Nun stà a te fà de fastidi! A me' barba è prun gianca, ma pòsciu me rapelà çe che cadün à demandau!»

«Ma è pa veru. T'ò a pëna rescuntrau e devu te dì turna u me prenume!»

«Devu te dì a verità. Sun pa u veru Papà Natale. Sëmu sulamente aiçì per l'agiütà. U veru Papà Natale se sta preparandu per a grande serà d'u vinti qatru de deçembre. Passamu ünt'i carrugi per dà a bon'adressa a i fiyœi, cuscì pureràn mandà a so' lëtra.»

«Scì, me ne sun acortu che nun eri u meme, ghe responde Tunìn, tü, gh'ai ün pigassu sciù d'a fronte, üntantu che l'àutru nun ghe n'avëva.»

«Sì propi ün fürbëtu, ma te augüru de passà ün prun bon Natale e d'avé tanti regali.»

«A se revëde, sciù u fàussu Papà Natale, bon Natale per tü tambèn.»

Dopu d'achësta reconstra cun i fàussi Papà Natale, i fiyœi nun vëdun l'ura de returnà ün casa per scrive a so' lëtra e fà a lista de tütu e che sœnun da tanti mësi, lëtra che manderàn, sta vota, a u veru Papà Natale!

Aujourd'hui Madame Gianchetti a décidé de faire découvrir aux enfants toutes les décorations de Noël qui ont été installées en ville. Ce sera l'occasion d'une belle promenade et les enfants pourront aussi prendre exemple pour, ensuite, décorer la maison. Ils en sont d'ailleurs très impatients ! / Leur itinéraire débute par la place du Palais qui, cette année, offre aux regards émerveillés des enfants, une collection de sapins et un magnifique traîneau tiré par des rennes. Cette place de Méditerranée a pris des allures de pays du Grand Nord. / Quelle transformation ! La moindre ruelle a mis ses vêtements de fête. Tout rappelle que dans quelques jours ce sera Noël. / La promenade se poursuit à Monte-Carlo où un sapin géométrique renvoie des effets de lumière multicolores. Les décorations de Noël se présentent sous les formes les plus variées, de la plus traditionnelle à la plus moderne. / « Maman, tout est vraiment magnifique, mais nous ne pourrons jamais fabriquer de si belles décorations pour la maison ! » / « Mais si, vous verrez, nous nous appliquerons et nous réussirons aussi à faire de merveilles. » / Tout à coup Antoine est arrêté par un personnage tout de rouge vêtu. / « Bonjour, comment t'appelles-tu ? » demande le père Noël à Antoine. Antoine écarquille les yeux, très surpris que le père Noël s'adresse à lui. / « Je m'appelle Antoine. Est-ce que tu peux me dire si tu vas m'apporter tout ce que je t'ai commandé ? » / « Si tu as été très sage, et si tu as bien expédié ta lettre, tu n'as aucun souci à te faire. Je vais seulement te rappeler mon adresse : // *Père Noël* // *Route du Ciel* // *Pays des cadeaux* // Ne l'oublie pas, et rendez-vous le 24 décembre après minuit. » / Dina est également toute excitée et ne cesse de répéter à son frère de ne pas oublier cette adresse si importante. / « Dommage, j'ai oublié mon petit carnet à la maison, sinon je l'aurais tout de suit notée, déclare Dina, inquiète de ne pas s'en souvenir. » / Les enfants sont maintenant très pressés de retourner à la maison pour pouvoir terminer la lettre qu'ils avaient commencée, et noter où joindre le Père Noël. Cependant quelques rues plus loin, Antoine et Dina rencontrent à nouveau le Père Noël. / « Tu marches beaucoup plus vite que nous, lui dit Antoine, comment as-tu fait pour être ici avant nous ? » / « Comment t'appelles-tu, lui demande le Père Noël ». / « Mais je te l'ai déjà dit tout à l'heure ! Je m'appelle AN-TOI-NE ! Père Noël, tu commences à te faire un petit peu vieux, tu perds la mémoire. Comment-vas-tu faire pour te rappeler la commande de chacun des enfants ? » / « Ne t'inquiète donc pas ! j'ai une barbe très blanche mais je suis capable de retenir la commande de chacun d'entre vous ! » / « Mais pas du tout. Je viens juste de te rencontrer et je suis obligé de te répéter mon prénom ! » / « Il faut que je te dise la vérité. Je ne suis pas le vrai Père Noël. Nous ne sommes que des aides. Le vrai Père Noël est en train de se préparer pour la grande soirée du 24 décembre. Nous sommes dans la rue pour donner l'adresse exacte aux enfants afin qu'ils puissent envoyer leur lettre. » / « Oui, je me suis aperçu que tu n'étais pas le même, lui répond Antoine, toi, tu as un gros grain de beauté sur le front alors que l'autre Père Noël n'en avait pas. » / « Tu es un petit filou, mais je te souhaite de passer un très joyeux Noël et d'être bien gâté. » / « Au revoir, Monsieur le faux Père Noël, joyeux Noël pour toi aussi. » / Après cette rencontre avec les faux pères Noël, les enfants ont hâte de rentrer à la maison pour écrire leur lettre dans laquelle ils vont faire la liste de tout ce dont ils rêvent depuis plusieurs mois et qu'ils adresseront, cette fois-ci, au vrai Père Noël !

3.6. La bande dessinée : *Tintìn per munti e valade. I ori d'a Castafiore* (2011)

L'un des exemples les plus intéressants de l'utilisation du monégasque ces dernières années à l'écrit est sa présence en tant que langue de traduction dans des bandes dessinées bien connues dans le monde francophone et, comme dans le cas de Tintin, même au niveau international. Au-delà de l'importance incontestable qu'elle constitue pour la langue (en augmentant son prestige et en contribuant ainsi à sa réapparition même parmi les jeunes générations), une telle opération mérite d'être analysée en raison de son indéniable complexité : l'abondance de jeux de mots et d'onomatopées qui caractérisent ces œuvres implique des choix raisonnés et souvent laborieux de transposition textuelle.

Comme le précisent explicitement les deux traductrices, dans le cas de la traduction des albums de Tintin (au moment où nous écrivons ces lignes, il y en a trois au total), le principal défi était d'« adapter les habitudes langagières du Nord à celles d'une petite société méditerranéenne ». Les adaptations concernent surtout les noms des protagonistes et certains noms de lieux : si pour « Tintin » il a été possible de maintenir *Tintìn* (puisque le suffixe diminutif *-ìn* du monégasque « suggère de forme adéquate l'aspect coloré et juvénile du héros »), le nom du colérique capitaine « Haddock » a été revisité dans *Stocafì*, « plat national monégasque » qui « partage avec le haddock dans l'imaginaire du midi » le concept de 'poisson séché des mers du nord', tandis que celui des détectives jumeaux Dupond et Dupont – étant donné l'impossibilité de la graphie monégasque de jouer avec les formes homophoniques – est devenu « Duponte » et « Davuta », rappelant les termes *ponte* et *vuta* utilisés, dans l'ancienne agglomération du Rocher, pour déterminer le point de départ et d'arrivée des ruelles voûtées. Là encore, tous les noms de lieux adaptés rappellent des éléments des noms de lieux de la principauté, tout en conservant une relation avec les noms originaux en termes de signification ou d'assonance : ainsi « Moulinsart » devient *Mulinarte* (*Mulìn* 'les Moulins' étant un quartier bien connu de Monaco), tandis que « Bonsecours » devient *Mulinsarva*.

Une attention particulière a été accordée à la transposition des invectives imaginatives du capitaine Haddock, qui ont été mises en œuvre par l'utilisation de formes idiomatiques du monégasque ou par l'utilisation de termes qui transmettent, également dans le registre, le sens des expressions originales. Enfin, les interjections phonosymboliques, les vers d'animaux et les onomatopées ont également été adaptés, représentant ceux réellement utilisés en monégasque ou transcrits selon les critères de la langue locale.

On compare ici le texte original d'Hergé (pseudonyme de Georges Remi), *Les bijoux de la Castafiore*, Tournai, Casterman, 1963, pp. 1-4 avec Idem, *I ori d'a Castafiore*, traduction monégasque d'Éliane Mollo et Dominique Salvo-Cellario, Tournai, Casterman, 2011, pp. 1-4. Les choix de traduction sont expliqués en détail par les deux responsables dans un encart de quatre pages intitulé *Commentaires linguistiques et culturels* joint au livre, dont sont extraites les informations et les citations de ce paragraphe.

Première vignette

[Tintin et Haddock marchent à l'entrée d'une forêt.]

Deuxième vignette

Haddock. — Ah ! le printemps !… Le joli mois de mai !… La nature… dans toute la fraîcheur du renouveau !…

Stocafì. — *Ecu a primavera!… U belu mëse de màgiu!… A natüra… ünt'a primairença belëssa d'a nœva vita!…*

Troisième vignette

Haddock. — Le gazouillis des oiseaux !… Ces fleurs des bois !… Et ces parfums !… Cette bonne odeur d'humus !… Respirez à fond, Tintin. Emplissez vos poumons de cet air pur et vivifiant, si fin, si léger, si pétillant qu'on a envie de le boire…

Stocafì. — *U bisbiyu d'i aujeli!… Chële sciurëte d'i boschi!… E chëli parfümi!… Achëla bon'audù de terra ùmida!… Respirè ben Tintìn, iencive ben u petu cun chël'ària püra e vivificanta, cuscì lingera, cuscì fina e che petiya tantu che te dà ünvœya d'a bëve…*

Tintin. — ?

Tintìn. — *?*

Quatrième vignette

Tintin. — À vrai dire, comme parfum, ceci ne rassemble pas précisément à celui du muguet !…

Tintìn. — *Per dì a verità, sentu pa u müghëtu!…*

Haddock. — Tiens ! c'est vrai !

Stocafì. — *Gh'avì ragiùn!*

Cinquième vignette

Haddock. — Ah ! mais voilà : nous côtoyons cet infect champ d'épandage où l'on déverse tous les détritus, résidus et fonds de poubelles de la région !

Stocafì. — *Ma ecu perchè: passamu da vijìn d'achësta basciüra leamà unde ghe campun tüt'a purcaria, i rügi e a rümenta d'i dünturni!*

Sixième vignette

Haddock. — Eh ma parole ! il y a des gens qui semblent attirés par cette puanteur !… C'est incroyable !…

Stocafì. — *Ma, barche! Gh'è da gente a qü ch'apieje sta spüssa!… Che schifu!… È da nun crëde!…*

Tintin. — Des Romanichels !

Tintìn. — *De Zìngari!*

Septième vignette

Haddock. — Aucun sens de l'hygiène, ces zouaves-là !… Inouï !…

Stocafì. — *Nüsciün'idea d'igiene, sti badalüchi!… de l'àutru mundu!…*

Huitième vignette

[Tintin et Haddock s'enfoncent de plus en plus dans les bois.]

Neuvième vignette

Tintin. — Chut !… Écoutez !… On dirait un enfant qui pleure…

Tintìn. — *Ciütu! Scutè!… Se dijerëssa ün fiyœ che sta ciurandu…*

Dixième vignette

Voix hors-champ. — Bou-hou !

Vuje fœra campu. — *Bu-u!*

Onzième vignette

Tintin. — Une petite Bohémienne !…

Tintìn. — *Üna zingarota!*

Bohémienne. — [*Pleurant*.] Bou-ou-ouh !

Zingarota. — *Bu-u-u!*

Douzième vignette

Tintin. — Elle se sera éloignée du campement que nous venons de voir…

Tintìn. — *Se sarà luntanà de sta rulutaria che vegnëmu de vëde…*

Treizième vignette

Tintin. — Bonjour !… Eh bien ! pourquoi pleures-tu ? Dis-moi : tu as perdu ton chemin ?

Tintìn. — *Bungiurnu! Ma perchè stai ciurandu? Te sì persu u camìn?*

Bohémienne: — ?

Zingarota. — *?*

Quatorzième vignette

Tintin. — Allons, n'aie pas peur ! Comment t'appelles-tu ? Moi, je m'appelle Tintin. Et toi?

Tintìn. — *Daghe, nun stà a gh'avè paura! Cuma te ciami? A mi, me dijun Tintìn. E a tü?*

Haddock. — [*De manière abrupte*] Réponds donc, petite !…

Stocafì. — *Alura, respondi piciuna!*

Quinzième vignette

Haddock. — Mais cesse de te démener, tonnerre de Brest !… Nous n'allons pas te manger !…

Stocafì. — *Ma basta de busticà cuscì. Trun de nun d'ün trun de nun!… Andamu pa a te mangià!…*

Tintin. — Non, non, capitaine !

Tintìn. — *Non, non, capitani!*

Bohémienne. — [*Peureuse*.] Hi-i-iii !

Zingarota. — *Hi-i-iii!*

Seizième vignette

Haddock. — [*Il crie de douleur.*] Aouh !

Stocafì. — *Uiah!*

Bohémienne. — [*Elle mord la main de Haddock.*] Hanggg !

Zingarota. — *Ang!*

Dix-siptième vignette

Haddock. — Mille millards de mille sabords !

Stocafì. — *Trun de mila miliardi de canunere de Sanbarbani!*

Dix-huitième vignette

Haddock. — Espèce de petite tigresse !… Gare à toi si je te rattrape !…

Stocafì. — *Porca misèria! Che gata sarvàiga!... Mefi, se te ciapu!...*

Dix-neuvième vignette

Haddock. — Non, mais regardez-moi ça ! Elle m'a mordu jusqu'au sang, cette diablesse !

Stocafì. — *Non, ma gardè ün pocu! M'à ciantau i denti fint'a u sanghe, sta brüta sarvàiga!*

Tintin. — C'est vrai, mais vous l'avez effrayée !

Tintìn. — *È veru, ma l'avì spaventà!*

Vingtième vignette

Voix hors-champ. — Wouah ! Wouah !

Vuje fœra campu. — *Bau! Bau!*

Tintin. — Que se passe-t-il encore ?

Tintìn. — *Cosa gh'è turna?*

Haddock. — ?

Stocafì. — *?*

Vingt-et-unième vignette

Voix hors-champ. — Wouah ! Wouah !

Vuje fœra campu. — *Bau! Bau!*

Vingt-deuxième vignette

Tintin. — Oh ! la pauvre petite !…

Tintìn. — *Oh! pòvera meschinëta!...*

Haddock. — [*D'un air agacé*.] Pauvre petite ?…

Stocafì. — *Pòvera meschinëta?*

Voix hors-champ. — Wouah ! Wouah !

Vuje fœra campu. — *Bau! Bau!*

Vingt-troisième vignette

Tintin. — Mon Dieu ! elle a trébuché dans les ronces et elle s'est cogné la tête contre cette racine !

Tintìn. — *Cristu! S'è açipà ünt'i baragnassi e se n'è andà a picà d'a testa contra sta grossa raije!*

Vingt-quatrième vignette

Tintin. — Tu n'es pas blessée ?… Non, tu ne saignes pas… Tu auras peut-être une bosse, mais ce ne sera rien…

Tintìn. — *Te sì fà mà?... Non, gh'è pa de sanghe... Gh'averai forsci üna badola, ma serà pocu e ren...*

Haddock. — Pauvre gosse !…

Stocafì. — *Pòvera piciuna!*

Vingt-cinquième vignette

Tintin. — Allons ! n'aie pas peur, nous allons te reconduire chez tes parents… Peux-tu te lever ?…

Tintìn. — *Daghe! Nun stà a gh'avè paura, andamu a te menà da i toi... Pœi te issà?*

Haddock. — [*Il fait des singeries à la petite fille*.] guili guili guili !

Stocafì. — *Ghilighilighili!*

Vingt-sixième vignette

Tintin. — Ça va ?…

Tintìn. — *Stai ben?*

Vingt-septième vignette

Recitatif. Et quelques minutes plus tard.

Qadru: *E qarche minüta dopu.*

Bohémienne. — Mamma !

Zingarota. — *Mamma!*

Mère. — Miarka !

Màire. — *Miarka!*

Vingt-huitième vignette

Haddock. — Dire qu'il y a des gens qui vivent comme ça au milieu d'immondices !

Stocafì. — *Qandu se pensa che gh'è d'a gente che vive cuscì, ün mezu d'a rümenta!*

Tintin. — Hélas !

Tintìn. — *Che vergœgna!*

Vingt-neuvième vignette

Haddock. — Bonjour tout le monde !

Stocafì. — *Bungiurnu a tüti!*

Trentième vignette

Haddock. — Nous l'avons trouvée dans les bois, où elle s'était sans doute égarée. Lorsqu'elle nous a vus, elle… euh… elle s'est enfuie. Mais un peu plus loin, elle est tombée la tête la première contre une grosse racine. Alors voilà, nous vous l'avons ramenée.

Stocafì. — *L'avëmu truvà ünt'i boschi unde, da sügüru, s'era persa. Qandu n'à visti, se... se n'è scapà. Ma ün pocu ciü ünlà, s'è rabatà, a testa per primu contra 'na grossa raije. Per ailò d'ailì, ve l'avëmu ramenà.*

Trente-et-unième vignette

Vieille bohémienne. — Toi homme généreux. Moi te dire la bonne aventure… Toi mettre un peu d'argent dans ma main.

Veya zìngara. — *Tü, omu generusu. Min, tirà a tü a pianëta… Tü, te mëte qarche sou ünt'a man.*

Haddock. — Non, non, merci !… Pas question !

Stocafì. — *Non, non, merçì! Mancu pe ride!*

Trente-deuxième vignette

Haddock. — Et… euh… peut-être serait-il prudent, par acquit de conscience, de la faire examiner par un médecin.

Stocafì. — *E… hem… Forsci che farëssa meyu, ün cunsciença, d'a fà vëde da ün mèdicu.*

Bohémien. — Un médecin !… Vous croyez sans doute que nous avons assez d'argent pour payer un médecin.

Zìngaru. — *Ün mèdicu… Ve credì forsci che gh'avëmu tanti sou per purè pagà ün mèdicu?!*

Trente-troisième vignette

Vieille bohémienne. — Écoute, monsieur !… Moi te dire la bonne aventure… Toi mettre un peu d'argent dans ma main.

Veya zìngara. — *Scuta mussù!… Min, predì a tü a destinà… Tü, te mëte qarche sou ünt'a man.*

Haddock. — Non, non, lâchez-moi, s'il vous plaît !

Stocafì. — *Non, non, lasceme, per piejè!*

Trente-quatrième vignette

Vieille bohémienne. — Oooooh !

Veya zìngara. — *Oooooh!*

Haddock. — Eh bien, quoi ?… Qu'y a-t-il ?…

Stocafì. — *Eh ben, cosa?… Cosa gh'è?…*

Trente-cinquième vignette

Vieille bohémienne. — Toi mordu !

Veya zìngara. — *Tü, stau murzüu!*

Haddock. — Si c'est tout ce que vous avez à me raconter, moi aussi je puis vous dire la bonne aventure !…

Stocafì. — *Se è tütu çe che gh'avì da me cuntà, min tambèn, pòsciu ve tirà a pianëta!*

Trente-sixième vignette

Vieille bohémienne. — Toi faire très attention !… Sinon, accident !… Mais pas grave !… Toi bientôt nouvelle voiture !… Oooh!… Moi voir belle grande dame étrangère… Elle venir te rendre visite… Oooh!… Elle avoir bijoux magnifiques !… Et… Oooh!… grand malheur !

Veya zìngara. — *Tü, mefi!… Se non açidente!… Ma pa tantu gravu!… Tü, tra pocu, nœva vitüra!… Oooh!… Min, vëde bela signura strangera… Ëla vegnì da tü… Oooh!… Ëla gh'avè ori magnìfichi!… E… Oooh!… gran malanu!*

Haddock. — Quoi encore ?

Stocafì. — *Cosa ancura?*

Trente-septième vignette

Vieille bohémienne. — Bijoux partis !… Disparus !… Envolés !… Toi mettre un peu d'argent dans ma main, et moi te dire encore beaucoup de choses !

Veya zìngara. — *Ciù d'ori!... Ori sparii!... Ori via!... Tü, te mete qarche sou ünt'a man e min dì a tü ancura tante cose!*

Haddock. — Non, non, ça va comme ça !… Lâchez ma main !

Stocafì. — *Non, non, basta cuscì! Muleme a man!*

Trente-huitième vignette

Vieille bohémienne. — Un peu d'argent, s'il te plaît !… Sinon, grand malheur, je te dis !… Sinon, bijoux partis !…

Veya zìngara. — Qarche sou, per piejè!… Se non, t'u digu min t'u digu, grossa disgràçia!… Se non, i ori… via!…

Haddock. — Moi aussi parti !… Fini !… Terminée, bonne aventure.

Stocafì. — Min tambèn… via!… Finiu!… Strafiniu de tirà a pianëta.

Trente-neuvième vignette

Haddock. — Voilà, au revoir, et soignez bien ce petit ange !… Mais si j'ai un conseil à vous donner, c'est d'aller vous établir ailleurs que sur ce terrain rempli de détritus… C'est très malsain, et…

Stocafì. — *Ecu, a se revëde, e piyè ben cüra de st'angelotu!... Ma se pòsciu ve dà ün bon cunsiyu, è de ve n'andà a v'ünstaltà ünt'ün àutru postu che achëlu cin de rümenta... È pa tantu san e...*

Quarantième vignette

Bohémien. — Parce que monsieur imagine que cet endroit, c'est nous qui l'avons choisi !… Monsieur se figure que ça nous plaît de vivre parmi les ordures !…

Zìngaru. — *Perchè mussù se pensa che stu postu, s'u sëmu çernüu!... Mussù se pensa che a nui àutri n'apieje de vive ün mezu a i rugi!...*

Haddock. — [*Surpris*.] C'est-à-dire que…

Stocafì. — *Ben, fò dì che...*

Quarante-et-unième vignette

Vieil homme. — Tais-toi, Matéo, laisse-moi parler à ce gadjo…

Veyu omu. — *Tàijete Mateu, làsciame parlà a stu gagiò...*

Haddock. — Un gadjo ?… Moi ?…

Stocafì. — *Ün gagiò?... Min?...*

Quarante-deuxième vignette

Vieil homme. — C'est ainsi que nous appelons ceux qui ne sont pas Tziganes… Voilà: nous sommes arrivés ici, hier, avec un homme malade et la police nous a permis de camper, mais uniquement à cet endroit.

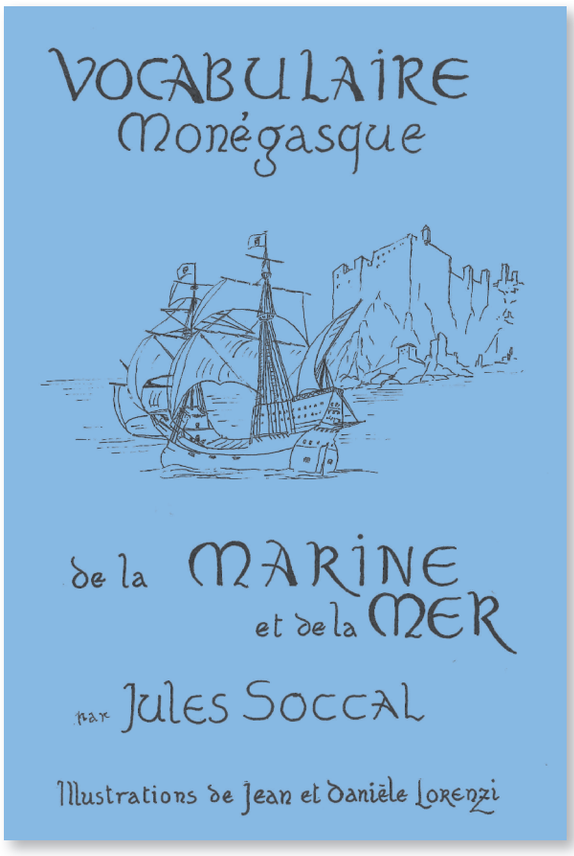
Veyu omu. — *È cuscì che nui àutri, ghe dijëmu a chëli che sun pa Zìngari... Ecu: aieri sëmu arrivai aiçì, cun ün omu marotu e a puliça n'a permëssu de campegià, ma sulu ünte stu postu.*

Haddock. — Ah ! c'est comme ça !…

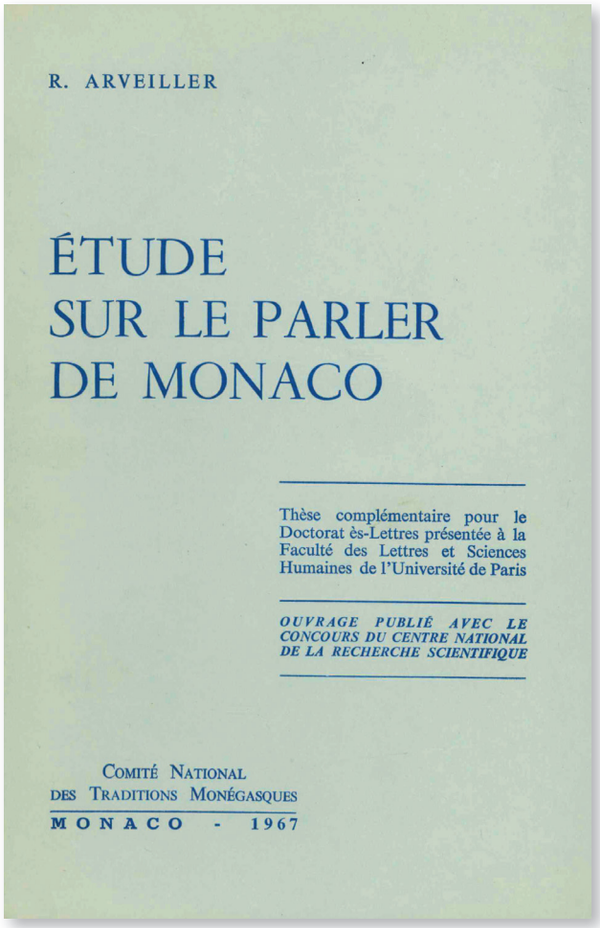
Stocafì. — *Ah! È cuscì!...*



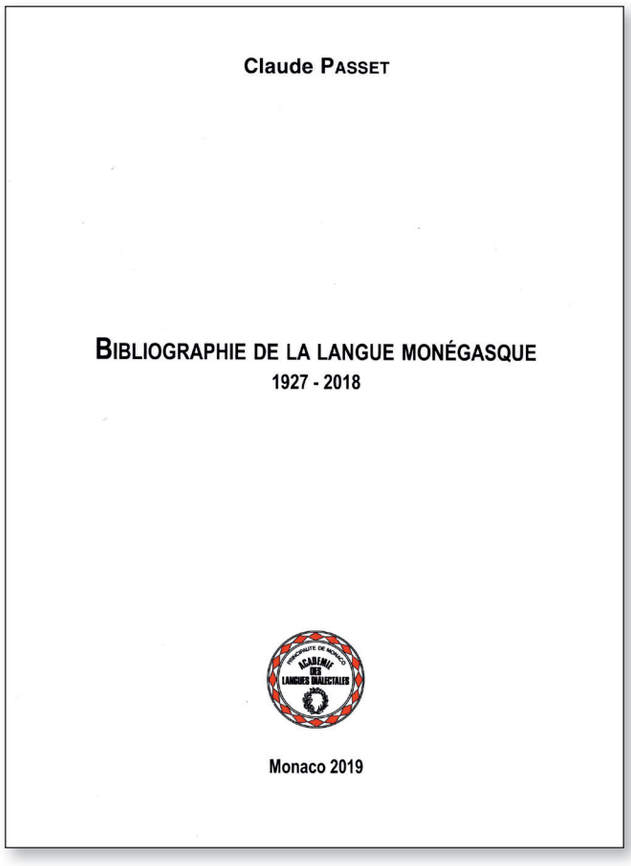
Types de pêcheurs avec leurs filets. Gravures de l'artiste monégasque Philibert Florence (1839-1918).



Le monde maritime est un thème récurrent dans la littérature en monégasque. La langue monégasque s'est enrichie d'un vocabulaire de la pêche et des poissons recueilli par Jules Soccal, *Vocabulaire monégasque de la marine et de la mer* paru en 1971.



Raymond Arveiller, *Etude sur le parler de Monaco*, 1967, première étude universitaire publiée sur la langue monégasque.



Claude Passet, *Bibliographie de la langue monégasque, 1927-2018*. Des mises à jour de cet ouvrage sont régulièrement publiées depuis 2018 sur le site de l'Académie des Langues Dialectales www.ald-monaco.org / Liens.

Quarante-troisième vignette

Haddock. — Eh bien! mille sabords! vous allez vous installer autre part, c'est moi qui vous le dis !… Il y a une belle pâture près du château, au bord d'une petite rivière, vous pouvez y venir quand vous voulez… Entendu ?

Stocafì. — *Eh ben! Tron d'üna canunera de Sanbarbani! Andeve a ve mëte ünt'ün àutru postu, v'u digu min v'u digu!… Gh'è ün belu prau da vijìn d'u castelu, ün riva d'üna rayana: purì gh'andà qandu vurì… D'acordi?…*

Quarante-quatrième vignette

Haddock. — Obliger des êtres humains à vivre dans un pareil dépotoir : c'est révoltant !

Stocafì. — *Ubligà de cristiai a vive ünt'ë imundìçie: me fà muntà i scarmenassi!*

Tintin. — Vous avez bien fait de les inviter.

Tintìn. — *Avì ben fau d'ünvitali.*

3.7. Le monégasque dans les médias écrits : la chronique *Üntra nui* (2011-2022)

La reconnaissance explicite du monégasque comme partie intégrante de l'identité de la principauté – sanctionnée, comme nous l'avons vu, par son enseignement scolaire et sa présence partielle dans la toponomastique locale – n'a pas été suivie d'un usage significatif dans les circuits d'information ou de culture, pas même au niveau oral. Ce fait, ajouté à la présence décroissante de la langue dans la sphère sociale en raison des processus évoqués antérieurement, a fait que l'intérêt et les efforts des dernières décennies visant à garantir la continuité de ce moyen d'expression sont restés jusqu'à présent largement insuffisants pour le configurer comme un instrument de communication dans le domaine public.

Afin de pallier cette carence, on a tenté, de 2011 à 2022, d'utiliser le monégasque comme langue véhiculaire dans une série de contributions rédigées à l'occasion des anniversaires de certains événements historiques de la principauté ; il s'agissait de courts articles généralement publiés mensuellement dans le journal *Monaco-Matin* et souvent repris par le site et les réseaux du Comité des Traditions Monégasques. Ces écrits, malgré l'évidente autoréférence associée à l'instrument linguistique (utilisé, précisément, pour l'exposition de sujets toujours et de toute façon liés à un contexte strictement local), représentent pour l'instant la seule utilisation du monégasque comme instrument de communication publique sous forme écrite, en dehors de la sphère littéraire proprement dite. Suit le texte de *Üntra nui. Chronique monégasque*, septembre 2021.

450èsimu aniversari d'a bataya navala de Lepante

U 4 d'u mëse d'a Madalëna d'u 2018, u Prìncipu Albertu IIdu s'è resu ün vìjita ufiçiala sci'a piaça Fontana a Mentùn cun a presença d'u Mera Jean-Claude Guibal, per inaugürà a stele ün memòria d'i œtu marinai mentunaschi morti â famusa bataya navala de Lepante suta u regnu de Nuratu Imu, Signù de Mùnegu.

De fati, 450 ani fà, u 7 d'utubre d'u 1571, è capità üna d'ë ciù grande bataye navale d'a stòria ünt'u gurfu de Patras ün Grèçia vijìn d'a vila de Naupacte ciamà ün achëli tempi Lepante. A putenta flota mora gh'à afruntau üna flota cristiana cumpusà de galere veniziane, spagnole, genuese, puntificale, maltese e savoyarde che u papa Piu V à agregau suta u nume d'a Santa Liga. A bataya s'è finia cun u sfragelu d'i Türchi che gh'àn persu a ciù gran parte d'i soi vasceli e circa 30.000 omi. L'eventu gh'à avüu ün gran rebumbu ün Europa perchè à purtau a tèrmine l'espansiùn mora.

Due galere suta u pavayùn d'i Grimaldi de Gènua àn participau â bataya cun a flota cristiana. Achëste galere che àn agiütau a Malta ün 1565 a flota cristiana assedià da i Türchi apartegnëvun a dì u veru a i Grimaldi de Mùnegu ma, ün 1569, cun i retardi d'i pagamenti d'ë spese devüe da u Rè de Spagna, prutetù d'a Signuria de Mùnegu despœi l'anu 1525, Unuratu Imu à devüu vende a so' flota a u so cügnau Giorgi Grimaldi de Gènua.

«Ma qandu an participau à l'uperaçiùn, erun sempre armae e cumandae da i Mentunaschi, tüti

sùditu d'Unuratu I^mu^. U raportu d'a bataya n'à dau u postu precisu d'ë due galere d'i Grimaldi: «L'üna, «A Patruna», cun a bandiera d'i Grimaldi stava sci'u custà dritu, l'àutra, «A Capitana» stava a l'estremità d'u fiancu senecu e purtava u fanà. A prima era cumandà da Laurençi Rossi de Mentùn; a segunda da Giàcumu Laurenti tambèn de Mentùn. Ë galere sun stae prun danegiae. Œtu Mentunaschi sun morti ünt'a bataya.»

Gustave Saige à relatau ünt'i soi «ducümënti stòrichi sci'u Principatu de Mùnegu» püblicai ün 1891 che ün d'i marinai che se n'erun scampai, Bertumieu Pretti, à recampau cuma trufeu vàrie arme piyae a i Mori e ünt'a Basìlica San Michè de Mentùn, se pò vëde sempre üna d'ë piche türche che serve d'asta â cruje de prufescia d'a parròchia.

450ème anniversaire de la bataille navale de Lépante. Le 4 juillet 2018, dans le cadre d'une visite officielle, S.A.S le prince Albert II s'est rendu sur la place Fontana à Menton en présence du maire Jean-Claude Guibal, pour inaugurer la stèle en mémoire des huit marins mentonnais morts à la célèbre bataille navale de Lépante sous le règne d'Honoré Ier, seigneur de Monaco, Menton et Roquebrune. // En effet, il y a 450 ans, le 7 octobre 1571, s'est déroulée l'une des plus grandes batailles navales de l'histoire dans le golfe de Patras en Grèce, à proximité de la ville de Naupacte appelée alors Lépante. La puissante marine ottomane y affrontait une flotte chrétienne comprenant des galères vénitiennes, espagnoles, génoises, pontificales, maltaises et savoyardes, le tout réuni sous le nom de Sainte Ligue à l'initiative du pape Pie V. La bataille se conclut par un désastre pour les Turcs qui perdirent la plus grande partie de leurs vaisseaux et près de 30.000 hommes. L'événement eut un retentissement considérable en Europe car il portait un coup d'arrêt à l'expansionnisme ottoman. // Deux galères battant pavillon des Grimaldi de Gênes prirent part à la bataille au sein de la flotte chrétienne. Ces galères qui participèrent aux secours apportés à Malte assiégée par les Turcs en 1565 appartenaient en vérité aux Grimaldi de Monaco mais en 1569, devant les retards apportés aux paiements des frais qui incombaient au roi d'Espagne, protecteur de la seigneurie de Monaco depuis 1525, Honoré 1er dut se séparer de sa flotte qu'il vendit à son beau-frère Georges Grimaldi de Gênes. // « Mais elles étaient encore équipées et commandées par les Mentonnais, tous sujets d'Honoré 1er, quand elles prirent part à l'opération ». La relation de la bataille donne la place des deux galères des Grimaldi : « L'une d'elles « La Patrona » figurait à l'aile droite, portant l'insigne des Grimaldi ; l'autre, « la Capitana » était à l'extrémité de l'aile gauche et porte le fanal. La première était commandée par Laurent Rossi de Menton ; la deuxième par Jacques Laurenti, également de Menton. Les galères furent fortement endommagées. Huit Mentonnais moururent dans la bataille. » // Gustave Saige rapporte dans ses *Documents Historiques* sur la principauté de Monaco parus en 1891 qu'un survivant, Barthélémy Pretti, rapporta comme trophée plusieurs armes arrachées aux Ottomans. On peut voir encore, dans la basilique Saint-Michel de Menton, une des piques turques qui sert actuellement de hampe à la croix processionnelle de la paroisse.

Conclusions

Après avoir présenté le contexte historique qui a conduit à la naissance et au développement d'une production écrite en monégasque, et une fois donné un aperçu des auteurs et des textes les plus pertinents, on tentera maintenant d'accomplir un bref retour en arrière afin de dresser un bilan global des thèmes abordés.

Avant tout, on a vu comment l'usage écrit du monégasque, dans le sillage d'une tradition spécifique remonte à une période particulièrement récente, alors que le code local traversait une crise majeure de sa pratique orale, conséquence des profonds changements démographiques survenus en principauté au tournant des XIX^e^ et XX^e^ siècles. De ce point de vue, il a été souligné que les débuts littéraires du monégasque – sanctionnés en 1927 par la publication de *A legenda de santa Devota* de l'érudit local Louis Notari – n'étaient pas principalement liés à des impulsions artistiques, mais renvoyaient plutôt à la nécessité précise et pressante de témoigner de la langue, dans ses différentes composantes de grammaire et lexique, face à la perspective de sa disparition future. Cette préoccupation, déclarée ou non, aurait d'ailleurs accompagné la production écrite dans cet idiome jusqu'à nos jours, comme l'atteste le fait que la grande majorité des textes publiés en monégasque est accompagnée encore aujourd'hui de traductions françaises.

D'un point de vue chronologique, les débuts du monégasque en tant que langue écrite coïncident aussi largement avec ceux d'autres variétés périphériques liguriennes, ou se situent en tout cas dans la période de développement de petites traditions écrites en dehors de celle associée à la variété principale de la région. Alors que le génois (entendu ici comme la variété parlée dans la zone centrale de la Ligurie, gravitant autour du chef-lieu) possède en fait une tradition littéraire qui s'est poursuivie sans interruption du XIII^e^ siècle à nos jours, en vertu de son lien avec l'ancienne capitale d'un État régional et du fort prestige qu'elle a historiquement détenu, les parlers ligures ruraux ou côtiers – dans plusieurs cas non dépourvue de preuves documentaires, même dans la sphère littéraire – ont généralement commencé à se développer sous forme écrite, dans le sillage de petites « filières » locales, entre les dernières décennies du XIX^e^ et le début du XX^e^ siècle. Ce phénomène se déroula sur la base de motivations différentes, mais en tout cas sans rapport direct avec la nécessité pressante d'attester la langue en vue de son extinction imminente (à l'exception partielle de La Spezia, touchée, dans la seconde moitié du XIX^e^ siècle, en raison de la construction de l'arsenal, par des phénomènes d'immigration similaires à ceux qui se produisirent à Monaco). Contrairement à ce qui se passa en principauté de Monaco où l'abandon de l'idiome traditionnel répondait aux phénomènes largement illustrés dans ce travail, la crise de la langue locale en Ligurie – comme dans la plupart des régions d'Italie – renvoie aux événements complexes de nature économique, sociale et démographique qui se sont produits immédiatement après la fin de la Seconde Guerre mondiale. En tout cas, les débuts d'une production écrite en monégasque – avec un texte relativement engagé comme la *Legenda* – ont contribué de manière fondamentale à la naissance d'une modeste « école littéraire » pour les différents dialectes de l'aire intémélienne, réunie autour du projet de la revue *A barma grande*.

Si l'on ne prend en compte que le domaine littéraire, les typologies textuelles que l'on peut identifier pour l'expression écrite en monégasque ne présentent pas d'ailleurs de dissonance particulière avec celles que l'on trouve généralement dans les variétés locales dépourvues d'une littérature historique prestigieuse ; les textes en vers prédominent, tandis que la sphère de la prose de production autochtone (excluant donc les opérations de traduction et d'adaptation) comprend principalement des pièces courtes se rapportant à des thèmes strictement liés au territoire local. En dehors de ce champ, on a pu observer comment l'utilisation du monégasque comme véhicule de transmission d'informations et de culture peine encore à se détacher des questions strictement liées à la sphère du territoire ; il en va de même, ce qui est compréhensible, pour l'utilisation de la langue dans les débats scientifiques ou publics, toujours liée à la recherche et à la réflexion sur l'idiome lui-même, pour autant que ces données témoignent du prestige acquis par le monégasque au cours des dernières décennies.

En considérant les œuvres publiées en volume, on peut affirmer qu'à ce jour, la seule qui présente une pertinence artistique et symbolique marquée est précisément celle qui a sanctionné le début de l'utilisation du monégasque comme langue écrite ; mais même dans ce cas, la profondeur de l'ouvrage repose probablement davantage sur sa valeur en tant que texte fondateur de l'expression littéraire dans un code minoritaire et sur son esprit engagé intrinsèque, que sur des caractères d'excellence esthétique.

On ne peut pas non plus s'empêcher de remarquer que la production littéraire des différents auteurs

présente de forts déséquilibres d'un point de vue quantitatif. À cet égard, Louis Notari reste, une fois encore, le seul à être lié à une production relativement vaste et hétérogène en termes de genres textuels. À l'exception de Notari et de Louis Barral, les quelques volumes publiés par d'autres auteurs ne représentent que des miscellanées de textes précédemment publiés dans des revues locales, relevant dans plusieurs cas de différentes typologies.

Malgré tout cela, l'expression littéraire en monégasque a réussi à se doter de certains traits récurrents qui la caractérisent de manière au moins partiellement originale par rapport à l'expression écrite des parlers ligures intéméliens voisins : d'une part, la persistance du sentiment patriotique – dans la conscience de sa propre spécificité historico-politique – et l'auto-reconnaissance dans une série de symboles et de valeurs diffusés comme intrinsèques à l'identité « nationale » de la principauté (la figure des membres de la famille princière et celle de sainte Dévote ; le pacifisme et la solidarité envers les personnes en détresse) ; de l'autre, un sens chrétien marqué de l'existence, partagé par la plupart des auteurs et qui constitue à son tour une composante majeure du patrimoine culturel local.

Enfin, on a constaté qu'au cours des dernières années le monégasque a également acquis une modeste visibilité en tant que langue écrite dans le paysage urbain de la principauté, même si cette langue reste pour l'instant essentiellement limitée à la toponymie historique et à l'usage de quelques noms de lieux récemment institués. Maintenant que le rôle du monégasque, langue historique en tant que partie intégrante et primordiale de la culture locale a été fermement établi à Monaco depuis plusieurs décennies, et que parallèlement les conditions de base ont été mises en place pour garantir une connaissance élémentaire de celle-ci une fois passé le stade scolaire, le défi reste de réussir à préserver son usage – tant à l'oral qu'à l'écrit – et à étendre sa représentation dans l'espace public. C'est donc la responsabilité collective et partagée des habitants de Monaco et de ceux qui les représentent de faire en sorte que les conditions préalables soient réunies pour que la langue séculaire d'une petite communauté originaire de Ligurie puisse continuer à vivre, à évoluer et à constituer une partie du large éventail d'éléments qui définissent, aujourd'hui comme hier, l'originalité culturelle de la principauté de Monaco.

Remerciements

Ce travail n'aurait pu être réalisé sans effectuer plusieurs séjours à Monaco, nécessaires à la recherche des sources bibliographiques et littéraires, et sans le soutien de diverses personnes et institutions.

De nombreux textes inclus ici ont été récupérés auprès du Fonds Régional de la Médiathèque Louis Notari, présidé à l'époque de mes recherches (2021-2022) par M. Dominique Bon, actuel directeur de l'Institut du Patrimoine. C'est d'ailleurs à ce dernier que je dois plusieurs notions concernant les aspects de la culture locale de Monaco dans la première moitié du siècle écoulé.

La publication de cet ouvrage n'aurait pas pu voir le jour sans la participation financière de la SOGEDA (Société pour la Gestion des Droits d'Auteur), que je tiens également à remercier chaleureusement.

Il est en revanche difficile de trouver les mots pour remercier de façon adéquate M. Claude Passet et Mme Inès Igier-Passet, respectivement président et trésorière de l'Académie des Langues Dialectales, envers qui j'ai probablement la plus grande dette de reconnaissance. En effet, ils ont encouragé d'emblée mon intérêt pour le monégasque en faisant tout leur possible pour me fournir une partie importante des sources bibliographiques utilisées dans ce travail et en me redirigeant vers les lieux appropriés pour retrouver celles qui manquaient. Une fois le travail achevé, ils se sont chargés de la révision complète du manuscrit, apportant des améliorations fondamentales tant au niveau de la langue que du contenu. Enfin, leurs compétences en tant qu'historiens a particulièrement bénéficié aux éléments de l'histoire de Monaco contenus dans les pages introductives de cet ouvrage, qu'ils ont également pris soin de revoir en détail.

Il est bien entendu que toute erreur ou omission relève de ma seule responsabilité.

SOGEDA
MONACO

Table des matières

Introduction 5
Avant-propos 7
Principes et méthodologie 7
Données de base sur l'histoire de la principauté de Monaco 7
Le monégasque dans le domaine des langues romanes 9
Note sur la graphie des textes 10
Prononciation et lecture du monégasque 10
Bibliographie générale 11
Littérature en monégasque 11
Littérature en génois et dans les variétés ligures 12
Classification et caractéristiques du monégasque 12
Histoire de Monaco 15
Toponomastique 15
Traditions de Monaco 15
Références complémentaires 15
1. Attestations pré-littéraires du monégasque 17
1.1. *Différend sur le gros* (1484) 18
1.2. Traits linguistiques monégasques dans la *scripta* italienne de Monaco au XVI^e siècle 19
1.3. *Extraits de la correspondance entre le prince Antoine I^er et sa fille* (1724-1731) 21
1.4. *Traduction d'un dialogue entre un maître et son serviteur* (1835) 24
1.5. *Traduction d'une nouvelle de Jean Boccace* (1875) 28
2. La littérature en langue monégasque 30
2.1. Louis Notari (1879-1961) 37
2.1.1. *A legenda de santa Devota* (1927) 37
2.1.1.1. Le paysage monégasque au début du IV^e siècle 39
2.1.1.2. *A resposta d'u sciù Gaudènçiu* 42
2.1.1.3. L'état de Monaco au début du XX^e siècle 45
2.1.2. *Àighe d'i Santi* (1928) 47
2.1.3. *A Bosi*. Composition en l'honneur de François-Joseph Bosio (1928) 48
2.1.4. *Inu naçiunale* (1929) 50
2.1.5. *U campanìn de San Niculau* (1930) 52
2.1.6. *Barcarola munegasca* (s.d.) 54
2.1.7. *A ri amighi de Mentùn e de Ventemiya* (1931) 56
2.1.8. *A scarpëta de Margaritùn* (1932) 59
2.1.9. Mare Mediterraneum (1934) 75
2.1.10. *L'aujelu büscœtu-minelu* (1934) 78
2.1.11. *Toca aiçì, Niculìn!* (1937) 79

2.1.12. *Bülüghe munegasche* (1941) 87
2.1.12.1. Félibrige (1940) 87
2.1.12.2. *I dui rati* (1940) 88
2.1.12.3. *Sunëtu munegascu* (1939) 90
2.1.13. *U libru d'i aujeli* (1946) 91
2.1.13.1. *A sperlùssura* (1943) 92
2.1.13.2. *Tic ti-rì, tic ti-rì!* (1930-1946) 94
2.1.14. *A campanëta morta* (1948) 106
2.2. Marc-Marius Curti (1881-1967) 109
2.2.1. *A festa naçiunala* (1939) 109
2.2.2. *Lüjernëta, vegne…* (1943) 110
2.2.3. *Santa Devota* (1943) 112
2.2.4. *E viva Rainiè III!* (1950) 119
2.3. Louis Canis (1891-1973) 122
2.3.1. *Miràculu d'i trei Rei* (1944) 122
2.3.2. *U cavagnëtu* (1944) 126
2.3.3. *Sciaratamu!* (1946) 128
2.4. Lazare Sauvaigo (1894-1976) 130
2.4.1. *A campana d'a Misericòrdia* (s.d.) 130
2.4.2. *U pan de Natale* (1923) 131
2.5. Robert Boisson (1906-1987) 135
2.5.1. Respectueux hommage de reconnaissance des petits Monégasques à Son Altesse Sérénissime la princesse Antoinette (1942) 135
2.5.2. *Cuma se giügava d'ün tempu* (1945) 136
2.5.3. Ün memòria d'u prìncipu Albert (1948) 139
2.6. R.P. Louis Frolla (1904-1978) 141
2.6.1. Patriæ meæ *(Inu â me' Pàtria)* et Matri dilectissimæ (s.d.) 141
2.6.2. *I dui scœyi: Ventemiya e Mùnegu* (1972) 144
2.6.3. *Cunfidença a san Niculau* (1974) 148
2.7. Le chanoine Georges Franzi (1914-1997) 150
2.7.1. *U Russu. Legenda de Natale munegasca* (1932) 150
2.7.2. *Tanta gente dije…* (s.d.) 152
2.7.3. *Augüri per ra prima leçiün de munegascu* (1972) 154
2.7.4. *Prèdica per a Mëssa d'ë Tradiçiue* (1973) 154
2.7.5. *U drapeu* (1987) 157
2.7.6. *A marina ünt'a Bìbia* (1991) 158
2.7.7. *Ë letre d'u me murìn* (première moitié des années 1990) 160

2.8. Louis Principale (1915-1998) 166
2.8.1. *Primu surrisu* (s.d.) 166
2.8.2. *Cànticu a santa Devota* (1990) 169
2.8.3. Deux fables en vers (1989) 170
2.8.4. *L'ase cargau de spùngie e l'ase cargau de sà. A storia de sciù Fürbìçia* (1990) 172
2.8.5. *A vurpe e a çigogna* (1990) 173
2.9. Louis Barral (1910-1999) 176
2.9.1. *Bucui e capilere. Bribes et capillaires* (1983) 176
2.9.1.1. *U parlà nostru* (1981) 176
2.9.1.2. *Irredentismu?* (1982) 178
2.9.1.3. *A Roca de l'Amù* (1979) 179
2.9.1. *Itinerari / Itinéraires* (1989) 182
2.9.1.1. *U paise munegascu. U situ de Grimaldi* 182
2.9.1.2. *Antrupulugia preistòrica* 183
2.10. Paulette Cherici-Porello (1924-2018) 189
2.10.1. *A me' Roca a u primu qartu d'u xx*èsimu séculu (1987) 189
2.10.2. *U ginestru de Rocabrüna* (1979) 191
2.10.3. *U 17 de nuvembre 1641* (1981) 192
2.10.4. *Meditaçiue* (1975) 195
2.10.5. *Antebrùn* (1984) 195
2.10.6. *Prospectives* (1978) 196
2.11. René Stefanelli (1931-2008) 198
2.11.1. *Stòrie de pësci. Làude d'ün lecapiati* (s.d.) 198
2.11.2. *U barri d'ë Gaumate* (s.d.) 199
2.11.3. *Antigone* (s.d.) 203
3. Présence actuelle du monégasque écrit 211
3.1. La présence du monégasque dans la toponomastique 212
3.2. Les célébrations liturgiques en monégasque 213
3.3. Un exemple de prose scientifique (1986) 216
3.4. *Cunclüsiùn a u culòqiu de dialetulugia* (1974) 218
3.5. La littérature d'enfance : *Natale a Mùnegu* (2011) 220
3.6. La bande dessinée : *Tintìn per munti e valade. I ori d'a Castafiore* (2011) 222
3.7. Le monégasque dans les médias écrits : la chronique *Üntra nui* (2011-2022) 231
Conclusions 233
Remerciements 235

Edition EGC

Achevé d'imprimer en mars 2024 sur les presses de

MULTIPRINT

9, AVENUE ALBERT II